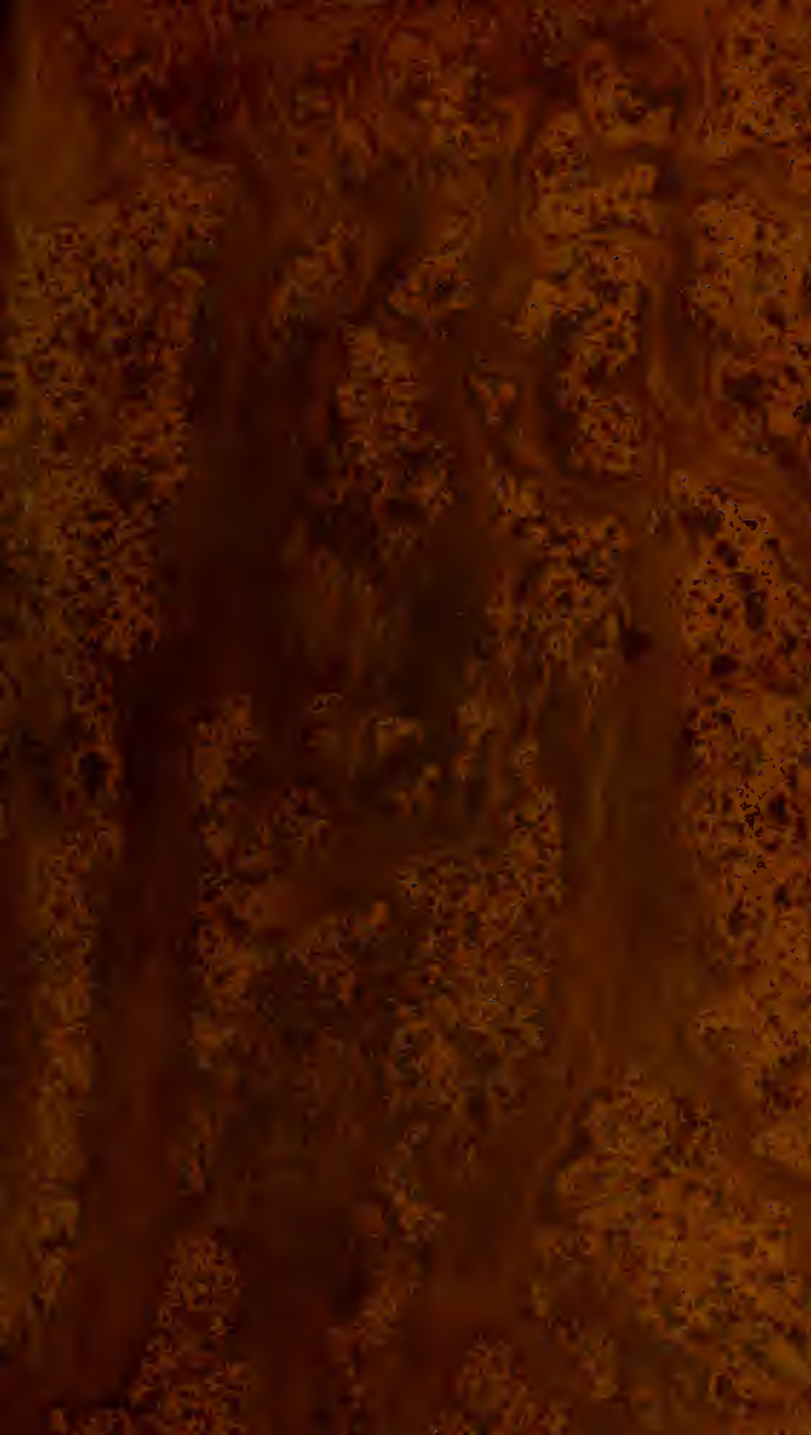






Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

XIV.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,

CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale; la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-HAVARD, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXIV.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

J.

JAAPHAR EBN TOPHAIL, philosophe arabe et mahométan, était contemporain d'Averroës, et vivait sur la fin du douzième siècle. C'est l'auteur d'un roman philosophique intitulé : l'Histoire de Hai Ebn Yokdan, ou le philosophe de soi-même où l'on montre par quel degré la raison humaine avec le secours de l'expérience et d'un grand nombre d'observations exactes, peut parvenir à la connaissance des choses naturelles, découvrir ensuite les surnaturelles, et s'élever jusqu'à Dieu, et à ce qui regarde l'autre vie. Il règne dans cet ouvrage une fiction ingénieuse, et il est aisé de sentir que l'auteur était un philosophe profond. C'était le goût des philosophes arabes de proposer les sujets qu'ils traitaient sous des paraboles et des

allégories. Celle-ci est une des meilleures productions en ce genre que l'on connaisse chez les Arabes. Moyse de Narbonne, rabbin, la mit en hébreu dans le seizième siècle. Edouard Pocock en donna une version latine dans le siècle suivant, et deux années après on en fit une traduction flamande, imprimée in-4^o à Amsterdam. Le même ouvrage a été traduit en persan par Fad-Halla, et enfin en anglais. On en connaît deux traductions en cette langue, l'une de l'an 1686, faite sur le latin de Pocock, et imprimée à Londres in-8^o; et l'autre en 1709 sur l'arabe même, par Okley, ministre anglican, qui a intitulé cette version : les Progrès de la raison humaine. Leclerc a donné un extrait de l'ouvrage de Jaaphar, dans sa Bibliothèque uni-

verselle, tom. 3, art. 4, pag. 76 et suiv. (Moréri, édition de 1759.)

JAASIA, fils ou habitant de Thécué; car le mot de *fils* dans l'Ecriture se prend souvent pour *habitant*; par exemple, les fils de Sion, les filles de Jérusalem, etc. Jaasias fut un des commissaires nommés pour faire la recherche des Juifs qui avaient épousé des femmes étrangères, après le retour de la captivité. (1 Esdr. 10, 15.)

JABEL, hébr. *qui coule* ou *qui produit*, fils de Lamech et d'Ada. Jabel fut le père de ceux qui logent sous des tentes et des pasteurs; c'est-à-dire, qu'il fut comme le maître, le chef, l'instituteur de ceux qui vivent sous des tentes à la campagne, et font le métier de pasteurs. (Génès. 4, 20.)

JABELY (Barthélemi), avocat au parlement de Paris, originaire du comté de la Marche, s'établit à Paris dans le dix-septième siècle, et y suivit le barreau avec succès. Il vivait encore en 1699. On a de lui un *factum*, imprimé l'an 1684, des plaidoyers qui se trouvent dans le journal des audiences, et ailleurs, et Coutumes de la Marche, expliquées et interprétées suivant les lois, les meilleurs auteurs et les arrêts intervenus, par maître Barthélémi Jabely, ancien avocat au parlement, en 1695, à Paris in-12. Il y a une nouvelle édition de cet ouvrage, qui a été donnée par M. Guyot, avocat au parlement, sous ce ti-

tre : les Coutumes de la Marche, expliquées et interprétées suivant les lois, les meilleurs auteurs et les arrêts intervenus, par maître Barthélemi Jabely, ancien avocat au parlement; nouvelle édition revue et corrigée et conférée avec la coutume de Paris, avec de nouvelles annotations, à Paris, en 1744, in-12. La même année M. Couturier de Fournoue a publié à Clermont-Ferrand, in-8°, les Coutumes de la province et comté-pairie de la Marche, etc. avec des Observations dans lesquelles il contredit souvent le Commentaire de Jabely. On peut voir ce qu'en dit le Journal des Savans du mois d'avril 1745.

JABÉS, hébr., *sécheresse, confusion, honte*, père de Sellum, quinzième roi d'Israël, ou du royaume de Samarie (4 Reg. 15, 10.)

JABÉS, homme dont l'Ecriture loue la piété sans dire de qui il était fils. Quelques-uns croient avec beaucoup de vraisemblance qu'il est le même qu'Othoniel, fils de Kos ou de Céney. (1 Par. 4, 9, 10.)

JABÉS DE GALAAD, ville de la demi-tribu de Manassé, au-delà du Jourdain, au pied des montagnes de Galaad. Eusèbe la met à six milles de Pella, vers Gérasa. (*In locis in Arith.*) La ville de Jabés de Galaad fut sacagée par les Israélites, pour n'avoir point voulu joindre ses armes aux leurs dans la guerre qu'ils firent aux Benjamites, en

punition de l'outrage fait à la femme du lévite dans la ville de Gabaa. (*Judic. 21, 8. 1. Reg. 11. 1 et seq.*)

JABIN, hébr., *qui entend* ou *qui bâtit*, roi d'Asor, dans la partie septentrionale de la terre de Chanaan. Il se liguait avec plusieurs autres contre Josué, fut défait aux eaux de Méram, et tué à Asor. (*Josué 11.*)

JABIN, roi d'Asor, opprima les Israélites pendant vingt ans. Mais Dieu touché de leurs pleurs, suscita la prophétesse Débora et Barach. Celui-ci défit Sizara, général des troupes de Jabin, au pied du mont Carmel, et les Israélites accablèrent entièrement ce roi idolâtre. (*Judic. 4.*)

JABNÉEL. *Voyez* JEBNÉEL.

JABNIA ou JAMNIA. *Voyez* JAMNIA.

JABOC, hébr. *évacuation*, *dissipation*, torrent de de-là le Jourdain, ayant sa source dans les montagnes de Galaad. Il tombe dans le Jourdain, assez près de la mer de Tibériade, au midi de cette mer. C'est sur le Jaboc que le patriarche Jacob eut à sa rencontre les anges qui luttèrent contre lui. (*Genès. 32. 22.*)

JABRUDA, ville épiscopale de la seconde Phénicie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Il n'en est guère fait mention que dans l'ancienne notice grecque. Voici ses évêques :

1. Eusèbe, représenté au concile de Chalcédoine par Théodore de Damas.

2. Thomas, chassé par l'empe-

reur Justin en 518, comme fauteur de Sévère.

3. Elie, on a un ouvrage de lui dans un manuscrit grec fort ancien de la bibliothèque de M. de la Hoguette, archevêque de Sens.

JACA ou JACCA, ville épiscopale du royaume d'Espagne dans la province d'Aragon, et située sur une rivière de même nom, au pied des montagnes, qui font partie des Pyrénées, à six lieues de France, et dix-huit au nord de Saragosse. Elle est très-ancienne, et n'a jamais été occupée par les Sarrasins comme les autres villes de ce royaume, mais peu considérable, car on n'y compte que deux paroisses et neuf cents familles. Le chapitre de la cathédrale est composé de neuf dignitaires, dix-sept chanoines, et dix-sept prébendiers. Il y a trois couvens de religieux et un de religieuses. Le diocèse fut séparé de l'évêché de Huesca l'an 1573; il contient cent quatre-vingt-neuf paroisses, et six maisons religieuses, dont la principale est la célèbre et magnifique abbaye de Jean de la Pena, de bénédictins de la congrégation de Tarragone.

Evêques de Jaca.

1. Pierre de Frago, Aragonois, prélat très-estimé de tout son peuple pour ses aumônes, gouverna son église jusqu'au 6 avril 1581.

2. Jean d'Artieda, nommé à cette église, mourut sans avoir pris possession.

3. Gaspard-Jean de Figueroa,

natif de la ville de Fraga, du royaume d'Aragon.

4. Pierred'Aragon, natif de Tolède, d'une très-illustre famille.

5. Diègue Montréal, de Saragosse, gouverna avec beaucoup de sagesse.

6. Malaquias d'Asso, natif du village de la Muela dans le royaume d'Aragon.

7. Thomas Cortès, natif de la ville de Huesca, dans le même royaume d'Aragon.

8. Diègue Ordognez Orionde de la Biscaye, mourut sans avoir pris possession.

9. Pierre Zorilla, natif de Ciudad-Réal, mourut aussi sans avoir pris possession.

10. Philippe Guimeran, de la province de Valence, docteur en droit civil et canon, fut nommé et ne prit point possession.

11. Louis Diez Navarro, natif de Pampelune.

12. Jean Esterlique, naquit dans l'île de Majorque.

13. Joseph de Palafox, natif de Saragosse, issu de la très-illustre maison d'Ariza, prélat d'une rare sagesse, mourut regretté de tout son peuple.

14. Alvare de Mendoza, d'une ancienne maison de Castille.

15. Vincent Domec, naquit à Jaca d'une noble famille, et fut un prélat très-estimé.

16. Maurus de Villa Roel, natif d'une noble maison de la Galice.

17. Jean Briz, du royaume d'Aragon.

18. Jérôme d'Ipenza, du même royaume d'Aragon.

19. Parthélemi de Foncalda, naquit à Saragosse d'une honnête famille.

20. André Aznar, naquit dans la même ville.

21. Joseph de Santa Ollaria, natif de la ville de Huesca, mourut sans avoir pris possession.

22. Bernard Matthieu Sanchez del Castillar, naquit dans le village d'Ojos Negros.

23. Michel Frias, natif d'Egea de los Cavalleros, dans le royaume d'Aragon.

24. Matthieu Foncillas, naquit au village de Barbunales dans le même royaume.

25. Fr. François Palanco, de l'Ordre des minimes, natif du village del Campo dans le royaume de Castille, professeur de philosophie et de Théologie dans l'université d'Alcala, fut élu provincial de sa province, nommé qualificateur du saint-office et examinateur synodal de l'archevêché de Tolède. Il gouverna son église avec une grande réputation de doctrine et de vertu. On a de lui un Cours de Philosophie suivant l'école de saint Thomas, en 3 volumes in-4° et 2 volumes in-fol. de traités de Théologie, qui ont été imprimés plusieurs fois.

26. Fr. Michel Estela, du même Ordre, natif de l'île de Majorque, après avoir eu différens emplois dans son Ordre, fut nommé à cet évêché.

27. Fr. Antoine Sarmiento, savant bénédictin de la congrégation de Castille, en devint géné-

ral, puis évêque de Jaca, et ensuite de Mondonedo.

28. Fr. Pierre Espinosa de los Monteros, de l'Ordre de Saint-François, lecteur jubilaire, provincial de Castille, gouverna cette église d'une manière qui le fit aimer du clergé et du peuple.

29. Raymond Nogués, du village de Balaguer dans la principauté de Catalogne, et abbé de l'église collégiale de Cardone, succéda à Pierre Espinosa.

30. Jean Dominique Manzano de Carvajal, d'une noble famille de la ville de Placentia, chanoine de Saragosse, et évêque de cette église.

31. Étienne de Villanova, de la principauté de Catalogne, docteur en droit civil et canon de l'université de Barcelone, archidiacre et chanoine de la même église, gouverna très-sagement son diocèse.

32. Pascal Lopez, né à Sainte-Olarieta, village du royaume d'Aragon, chanoine de l'église de Huesca, nommé par le roi d'Espagne à cet évêché.

(Mémoire fourni par D. Ignace Tapia, chanoine de Jaca, et secrétaire du chapitre.)

Concile de Jaca.

L'an 1060 ou 1063, sous le pape Nicolas II, on tint un concile à Jaca, où l'on abrogea le rit ecclésiastique des Goths, pour adopter celui de Rome et pour

transférer le siège de Huesca à Jaca. (Labbe 9. Hard. 6.)

JACAN, ou BÉNÉ-JACAN, ou *les fils de Jacan*, campement des Israélites dans le désert entre Gaddad et Moseroth. (Deuter. 10, 6.)

JACANAN ou JACHANAN DU CARMEL, hébr., *qui possède ou gouverne le peuple*, ville dont le roi fut défait par Josué. Elle est aussi appelée *Jecnam* ou *Jechonam*. C'est apparemment la même que *Jecmaam*. Elle fut possédée par la tribu de Zabulon, et donnée en partage aux lévites. (Josué, 12, 22, 3. Reg. 4, 12 et 1 Par. 6, 68.)

JACENT, se dit d'une succession dont l'héritier n'apparaît point; et alors on fait créer un curateur à l'hérédité vacante, contre lequel les créanciers du défunt puissent intenter leurs actions; et ce curateur doit exercer les droits qui appartiennent au défunt contre ses débiteurs. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot JACENT.)

JACHAN, un des enfans de la tribu de Gad. (1 Par. 5, 13.)

JACHIN, hébr., *qui confirme ou rend stable*, du mot *Cin*, l'un des fils de Siméon. Il descendit en Egypte avec son père, et fut chef de la famille des Jachinites. (Genès. 46, 10. Num. 26, 12.)

JACHIN. C'est le nom de l'une des deux colonnes qui étaient aux deux côtés du vestibule du temple de Salomon.

L'autre colonne s'appelait *Booz*. (*Voy. Booz.*)

JACIM, hébr., *qui se lave* ou *qui confirme*, du mot *cum*, chef de la douzième famille des vingt-quatre classes sacerdotales. (1 Par. 24, 12.)

JACKSON (Thomas), fameux théologien anglais, naquit à Witton dans le duché de Durham en 1579 d'une famille distinguée. Il prit le doctorat à Oxford en 1622, et peu après il fut fait vicaire de l'église de Saint-Nicolas dans la province de Newcastle sur la Tine, d'où il fut tiré pour être président du collège du Corps-de-Christ. Il fut ensuite chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, prébendaire de Winchester, et doyen de Péterbourgh. Il entendait bien les langues et la littérature. Ses écrits, qui sont en anglais, et roulent sur la Théologie, ayant été publiés en différens temps, furent ramassés et imprimés à Londres en 1673 en 3 volumes in-fol. Le plus estimé de ces ouvrages est l'explication du Symbole. (*Voyez* sa Vie mise au-devant de ses ouvrages, et *Athenæ oxonienses.*)

JACOB, patriarche, père des douze tribus d'Israël, fils d'Isaac et de Rebecca, naquit l'an du monde 2168, avant Jésus-Christ 1832, avant l'ère vulgaire 1836. Il était frère cadet et jumeau d'Esau dont il tenait le talon en naissant; ce qui lui fit donner le nom de Jacob, qui veut dire *celui qui supplante* ou

qui saisit son adversaire par le pied, pour le faire tomber. C'était une espèce de pronostic de ce qu'il devait faire dans la suite. Esau se rendit habile à la chasse, et s'appliqua particulièrement à cultiver la terre. Mais Jacob était un homme simple et sans malice, doux, paisible, tranquille. Isaac avait une tendresse particulière pour Esau : mais Rebecca aimait mieux Jacob. Un jour Jacob ayant fait cuire pour lui un mets de lentilles, Esau qui revenait de la chasse extrêmement fatigué et avec grand appétit, pria son frère de lui donner de ce mets : mais Jacob ne lui en voulut point donner, à moins qu'il ne lui cédât son droit d'aînesse ; ce qu'il fit.

Long-temps après, les deux frères ayant 77 ans, et Isaac leur père 137, il arriva qu'Isaac tomba malade, et que, croyant mourir, il dit à Esau d'aller lui prendre quelque chose à la chasse, et de le lui apprêter, afin qu'ensuite il lui donnât sa dernière bénédiction. Rebecca en donna aussitôt avis à Jacob, et lui persuada de lui apporter deux chevreaux qu'il fit cuire, et que Jacob présenta à Isaac, qui ne voyait plus, en disant qu'il était Esau. Isaac le fit approcher, le toucha, et lui ayant trouvé les mains couvertes des peaux de chevreaux que Rebecca avait fait cuire, il crut que c'était Esau qui était tout velu, et dit : *Pour la voix, c'est la voix*

de Jacob; mais les mains sont les mains d'Esau. Après donc qu'il eut bu et mangé, il bénit Jacob, qui était à peine sorti de la chambre de son père, lorsqu'Esau y entra pour lui apporter les mets qu'il lui avait préparés, et lui demander sa bénédiction. Isaac fut frappé d'un profond étonnement; et sans révoquer la bénédiction qu'il avait donnée à Jacob, il ne laissa pas de bénir Esau, attendri par ses gémissemens et ses larmes.

Depuis ce temps, Esau se laissa transporter de haine contre son frère Jacob, et conçut le dessein de le tuer après la mort d'Isaac. Rebecca le sut, et fit en sorte qu'Isaac envoya Jacob en Mésopotamie chercher une femme chez son oncle Laban. Jacob partit secrètement, arriva chez son oncle, et s'engagea à le servir sept ans, s'il voulait lui donner sa fille Rachel pour femme. Laban y consentit, et la cérémonie des noces s'étant faite, il fit mener Lia, l'aînée de ses filles, au lieu de Rachel, dans la chambre de Jacob, et s'excusa, en disant que ce n'était pas la coutume du pays que l'on mariât les plus jeunes avant les aînées. Il lui proposa en même temps d'épouser encore Rachel, en le servant sept autres années. Jacob y consentit, et préféra Rachel à Lia, qui eut de suite quatre fils, savoir, Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel au contraire était stérile; et voyant qu'elle n'avait pas d'enfans, elle donna à son mari sa servante nommée Bala,

afin qu'au moins, par son moyen, elle pût avoir des enfans de Jacob. Bala eut donc Dan et Nephtali, que Rachel regarda comme siens. Lia donna aussi à son mari Zelpha sa servante, qui lui enfanta Gad et Aser. Lia conçut de nouveau, et eut Issachard, Zabulon et une fille nommée Dina. Rachel eut aussi un fils nommé Joseph. Jacob ayant fini son temps de service, voulut s'en retourner: mais Laban le retint encore six ans, après lesquels il se retira secrètement avec ses femmes, ses enfans et son bétail. Laban l'ayant su, le poursuivit, l'atteignit au bout de sept jours, lui parla durement, et le laissa enfin aller, après lui avoir juré une alliance éternelle. Jacob poursuivit sa route; et lorsqu'il fut arrivé au torrent de Jaboc, il vit un ange sous la forme d'un homme, pendant la nuit, qui luttait avec lui jusqu'au matin. Cet ange voyant qu'il ne pouvait le surmonter, lui toucha le nerf de la cuisse, qui se sécha aussitôt, et Jacob en demeura boiteux. L'ange lui changea aussi son nom de Jacob en celui d'Israël, et le bénit dans le même lieu. Jacob passa ensuite le torrent de Jaboc; ayant aperçu son frère Esau qui venait à sa rencontre, il se prosterna sept fois jusqu'en terre devant lui, l'embrassa tendrement, et continua son chemin jusqu'à Socoth, au-delà du Jourdain, où il bâtit une maison. Il y demeura quelque

temps, et alla s'établir ensuite à Salem, ville des Sichemites. Il quitta cette ville, après le violement de Dina, sa fille, par Sichem, fils d'Hémor, et se retira à Béthel où il sacrifia au Seigneur qui lui apparut, et lui renouvela les promesses qu'il lui avait faites de le protéger, et de multiplier sa race. Il fut ensuite visiter Isaac, son père, qui demeurait dans la vallée de Mambré, et perdit en chemin sa femme Rachel qui mourut en travail de Benjamin. Joseph ayant été vendu par ses frères, Jacob eut qu'il avait été dévoré par les bêtes, et le pleura environ vingt-deux ans, jusqu'à ce que Joseph se découvrit à ses frères, que Jacob avait envoyés en Egypte pendant la famine, pour y acheter de la nourriture. A cette nouvelle inespérée, le bon vieillard se réveilla comme d'un profond sommeil; il se mit en chemin, et arriva en Egypte où Joseph, son fils bien-aimé, le présenta à Pharaon, et lui fit donner la terre de Gessen à lui et aux soixante-dix personnes de sa famille qui l'avaient accompagné.

Jacob vécut en Égypte dix-sept ans, depuis 2298 jusqu'en 2315. Alors étant tombé malade, Joseph le vint voir avec ses deux fils, Ephraïm et Manassé, que Jacob adopta, embrassa et bénit. Il dit ensuite à Joseph, que Dieu visiterait les Hébreux qui étaient en Égypte, et qu'il les ramènerait dans le pays de Chanaan, promis à leurs pères.

Il appela aussi tous ses enfans, les bénit, et leur prédit ce qui devait leur arriver dans les derniers temps. Il donna surtout de grandes louanges à Juda et à Joseph, et promit à la tribu de Juda que le sceptre ne sortirait point de sa race, qu'on ne vît venir le Messie. Il recommanda à ses fils qu'ils l'enterassent avec Abraham, Sara, Isaac et Rebecca, dans la caverne qui était dans le champ d'Éphron, vis-à-vis Mambré : puis il se recoucha sur son lit, et mourut. Joseph, accompagné de ses autres frères et des premiers de l'Égypte, le porta dans le tombeau de ses pères. Jacob a toujours été regardé dans l'Église, comme l'un des principaux amis de Dieu qui s'est qualifié lui-même le *Dieu de Jacob*, comme le Dieu d'Isaac et d'Abraham. Il a encore été honoré comme un grand prophète, et le premier d'entre ceux qui ont annoncé la venue du Messie : il l'a même représenté dans sa conduite, dans ses travaux, dans sa fuite, dans son mariage avec Lia, figure de la synagogue, puis avec Rachel, sa bien-aimée, figure de l'Église. Les Grecs le joignent avec tous les justes qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, dont ils font une commémoration générale le dimanche de devant le jour de Noël, dans leurs menées. Pierre Natal l'a placé au cinquième jour de février, avec tous les autres patriarches du troisième âge du monde. Les

Ebionites lisaient, sous le nom de Jacob, un livre intitulé, 'Échelle de Jacob, que saint Épiphane dit avoir été rempli de bagatelles et de rêveries. Celui qui avait pour titre, le Testament de Jacob, a été mis au rang des livres apocryphes par le pape Gelase. C'est aussi sans fondement, que quelques Juifs ont attribué à Jacob les quinze psaumes graduels qui font partie de ceux que David a composés. (Genès. 25, 25 *et seq.* Baillet, t. 4, 5 février. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac., t. 1, p. 471.)

Fontaine ou puits de Jacob. C'est le puits qui est près de la ville de Sichem, sur lequel Jésus-Christ parla à la Samaritaine. C'était près de là que Jacob avait sa demeure, avant que ses fils eussent mis à mort les habitans de Sichem. (*Joan.* 4, 6.)

Gué de Jacob. On prétend que le gué de Jacob est au-dessus de l'embouchure du Jourdain, dans la mer de Tibériade, et au-dessous de Césarée de Philippe, à l'endroit où il y a aujourd'hui un pont : mais il y a beaucoup plus d'apparence que Jacob passa le Jourdain à Bethsan ou aux environs, puisqu'il est certain qu'à son retour de la Mésopotamie il passa le Jaboc à Mablianaïm, et que de-là il alla à Phanuel et à Socoth, qui sont près de Bathsan, et bien éloignés de ce prétendu gué de Jacob. Or, il paraît qu'il avait passé le Jourdain en allant à Ha-

ran, au même lieu où il le passa au retour. (Genès. 28, 10.)

JACOB, père de Mathan, et aïeul de saint Joseph. On ne sait rien de particulier de sa vie. (Matth. 1, 15.)

JACOB (Louis), religieux de l'Ordre des carmes, conseiller et aumônier du roi, dans le dix-septième siècle, était de Châlons-sur-Saône où il naquit en 1508. Il savait la Théologie, les belles-lettres, et était extrêmement laborieux. Il fut bibliothécaire du cardinal de Retz, puis d'Achille de Harlai, alors procureur-général, et depuis premier président, chez lequel il mourut le 10 mai 1670. Il fut enterré dans l'église des Carmes-Billettes. Les principaux ouvrages du père Jacob, sont : 1°. *Bibliotheca pontificia*; à Paris, 1643, in-4°, en deux livres, dans le premier desquels il rapporte tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Urbain viii, et les antipapes même qui se sont signalés par leurs écrits. Dans le second, il rapporte les auteurs qui ont écrit, soit en général, soit en particulier, les vies et les éloges des papes, ou d'autres traités sur ce sujet. A la fin de cet ouvrage, il a ajouté un catalogue des auteurs qui ont écrit contre la personne ou contre l'autorité des papes : mais il a fait diverses bévues grossières, tant à l'égard des livres, qu'à l'égard des auteurs, prenant quelquefois des livres pour des hommes, donnant aux uns ce qui appartient aux autres, et

faisant passer plusieurs catholiques pour des hérétiques; 2°. on a encore du père Jacob un traité des plus belles bibliothèques, in-8°; à Paris, 1644, où il donne à des cabinets très-médiocres le nom pompeux de bibliothèques; 3°. *Bibliographia parisiina*, in-4°, en cinq parties, pour les années 1643, 1644, 1645, 1646 et 1647 : c'est le titre simple des livres imprimés à Paris pendant ces années; 4°. *Bibliographia gallica universalis*, trois parties, in-4°; à Paris, depuis 1642 jusqu'en 1649 : c'est un supplément à la Bibliothèque parisienne où l'on trouve les livres réimprimés dans les autres villes du royaume pendant les années marquées; 5°. Bibliothèque cardinale; 6°. Bibliothèque carmelite, manuscrite; 7°. *De claris scriptoribus cabilonensibus, libri tres*, in-4°; livre plein de recherches, mais inexact et chargé de citations inutiles; 8°. *Gabrielis Naudæi tumultus*, in-4°. C'est un recueil des éloges qui furent donnés à Naudé après sa mort. On voit, par ce que nous venons de dire, que le père Jacob avait plus de connaissance des livres, que de discernement et de critique.

JACOB (Pierre), dominicain, né à Bézier. Nous avons de lui un mémoire sur la canonicité de l'institut de Saint-Dominique, 1750, in-8°, dans lequel il prouve que l'Ordre de Saint-Dominique est un Ordre de chanoines réguliers.

JACOB-BEN-HAJIM, rabbin, s'est rendu célèbre dans le seizième siècle, par le recueil de la Massore qu'il fit imprimer à Venise en 1525 avec le texte de la Bible, les paraphrases chaldaïques et les commentaires de quelques rabbins de l'Écriture. Cette édition de la Bible en hébreu, et celles qui ont suivi avec la grande et petite Massore, compilée par R. Jacob Hajim, sont estimées des Juifs. On n'avait rien avant lui d'exact sur la Massore, qui est probablement une critique des livres de la Bible pour en établir et fixer la lecture. Ce rabbin a mis au-devant de la grande Massore une préface où il parle de l'utilité de son ouvrage; et il explique en même temps ce que c'est que le *keri* ou *ketib*, qui sont différentes leçons du texte hébreu de la Bible. Il veut que ces diverses leçons aient été marquées aux marges des exemplaires et dans le recueil de la Massore, parce qu'il y avait de véritables doutes touchant la manière de lire. Il observait aussi dans cette préface que ces Juifs talmudistes ne s'accordent pas toujours avec les auteurs de la Massore. Outre les diverses leçons qui ont été recueillies par les Massorètes et que ce rabbin a mises aux marges de son édition de la Bible, il en a ajouté d'autres qui ne sont point de la Massore, et qu'il a recueillies lui-même sur des exemplaires manuscrits : c'est à quoi il faut prendre garde, parce que d'habiles gens les

ont confonduës avec la Massore. (Simon.)

JACOBA, nom d'un prince. (1 Par. 4, 36.)

JACOBATH (Dominique), en latin *Jacobatus*, Romain, fils de Christophe, fut élevé dans la jurisprudence canonique et dans la Théologie. La connaissance qu'il acquit de ces sciences, le fit employer dans diverses affaires de la cour de Rome, sous les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X. Ce dernier le fit cardinal le 2 juillet 1517, à l'âge de 74 ans. On lui avait déjà donné l'évêché de Lucera : il eut encore ceux de Massano et de Grosseto, et mourut le 2 juillet 1527, ou, selon d'autres, au mois de janvier de l'an 1528. Nous avons de lui un Traité des conciles, dont il s'est fait plusieurs éditions in-folio.

JACOBATIUS (Raphaël), dominicain de Venise, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Doctrina dogmatica de sacramentis*, imprimé à Venise en 1720. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 813.)

JACOBEAU ou JACOBEL, hérétique, natif de Mise en Bohême, et compagnon de Jean Hus, était curé de la paroisse de Saint-Michel de Prague. S'étant laissé séduire par Pierre Dresois, Vaudois, il débita diverses erreurs dans la Bohême, vers l'an 1410, et entre autres, que la communion sous les deux espèces est nécessaire aux laïcs. L'ar-

chevêque de Prague l'excommunia, et le fit dénoncer au concile de Constantinople, où ses erreurs furent condamnées avec celles de Jean Hus. Jacobel méprisa tout, et mourut dans la contumace. Ses disciples furent appelés Jacobeaux. (Pratéole, tit. Jacobellus. Flenry, Histoire ecclésiastique, t. 21, p. 290.)

JACOBI (Pierre), natif d'Orléans, enseignait le droit à Montpellier en 1311. On a de lui un livre intitulé : *Aurea practica libellorum*, qui fut imprimé à Cologne en 1575, in-4°. (Histoire ecclés. de Montpellier, p. 356.)

JACOBI (Jacobus), publia en 1634 une chronique juive en vers, tirée des livres sacrés et de Joseph. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

JACOBILLI (Louis), publia en 1658 la Bibliothèque d'Ombrie, in-4°, à Foligny. On a aussi de lui la Vie des saints, l'Histoire de Foligny, etc. (Konig, *Biblioth. vet. et nov.*)

JACOBIN, JACOBINE. Nom qu'on donnait en France aux religieux et religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, à cause du premier couvent qu'ils eurent à Paris, qui était près de la porte Saint-Jacques, et était devenu un hôpital des pèlerins de Saint-Jacques, lorsqu'il leur fut donné à la prière du pape Honoré III, l'an 1218, par le docteur Jean, doyen de Saint-Quentin, et par l'université de Paris. (Fleuri, Histoire ecclésiastique, l. 78. Jacques de Vitri, dans son His-

toire de Jérusalem et le concile de Florence, appellent jacobins, *jacobini*, les hérétiques d'orient, nommés communément jacobites.

JACOBINIUS (Henri), Breton, doyen des pénitenciers apostoliques, a fleuri vers l'an 1530. On a de lui un Dialogue de la confession, imprimé à Rome en 1532, et un Traité du libre arbitre imprimé dans la même ville en 1551. (Dupin, Table des Aut. ecclés. 16^e siècle, p. 999.)

JACOBITES, hérétiques qui n'admettent qu'une seule nature en Jésus-Christ, et que l'on appelle pour cette raison monophysites. Le concile général d'Éphèse ayant condamné l'hérésie de Nestorius qui établissait plusieurs personnes en Jésus-Christ, il y en eut qui crurent que pour en témoigner plus d'horreur et s'en éloigner davantage, il ne fallait reconnaître en cet homme-Dieu qu'une nature, comme on n'y avait reconnu qu'une personne. Entiches, archimandrite, ou supérieur et abbé d'un célèbre monastère de Constantinople, avança le premier ce sentiment, et fut condamné en conséquence, et déposé de sa charge par saint Flavien dans un concile qu'il assembla en 448. Mais l'erreur prévalut l'année suivante, et cet hérésiarque fut absous dans un concile qui se tint à Éphèse, et où Dioscore d'Alexandrie employa la ruse et la violence pour se faire des partisans; Flavien fut envoyé en exil où il mourut

peu de temps après; les évêques orthodoxes furent déposés; deux ans après se tint le concile de Chalcédoine, c'est-à-dire, en 451. Celui d'Éphèse y fut condamné, Dioscore excommunié avec tous ses adhérens, et déposé de son siège; mais les Égyptiens ne voulurent point souscrire à la décision du concile, non plus qu'à la déposition de Dioscore, sous prétexte qu'en matière de foi, ils ne pouvaient rien statuer qu'au préalable le patriarche d'Alexandrie, qui était leur métropolitain, ne fût à leur tête. Plus que cela encore, étant retournés en Egypte, ils publièrent hautement que le nestorianisme avait prévalu à Chalcédoine.

Un des plus ardens promoteurs du monophysisme dans l'orient, outre Eusèbe qui s'était trouvé au brigandage d'Éphèse, fut Sévère intrus sur le siège d'Antioche, puis fugitif, et caché ensuite en Egypte. Il avait eu pour disciple un appelé Jacques, moine syrien, surnommé Zangale et Baradée. Ce fut ce personnage que les évêques de sa secte, qui étaient détenus en prison par ordre des empereurs, firent leur archevêque, lui donnant toute leur autorité. Il alla dans la Syrie, la Mésopotamie, la Perse; et partout où il ne se trouvait point d'évêques, il en ordonnait, ainsi que des prêtres et des diacres, et il en ordonna un si grand nombre, que le nom de jacobites demeura à ceux de sa communion.

Sévère étant mort en 539, Jacques lui donna pour successeur un nommé Sergius, qui prit le titre de patriarche d'Antioche, comme s'il eût été le légitime successeur de ceux qui y avaient siégé avant lui. Les coptes étant unis de sentimens avec ces sectaires, n'eurent aussi qu'une même communion; ainsi on les appela tous indifféremment jacobites. Mais parce que la juridiction de leur patriarche s'étendait dans les pays les plus orientaux, il en confia une partie, ne pouvant suffire à tout, à un primat qui lui était inférieur, et qu'il appela Maphrien, c'est-à-dire, fructifiant, qui faisait dans son district tout ce que faisaient les catholiques des chaldéens sous le patriarche d'Antioche.

Le siège du patriarche des jacobites ne pouvant être Antioche, parce que les empereurs ne souffraient pas qu'ils demeurassent dans leurs états, fut Amide en Mésopotamie. Le Maphrien fit sa résidence à Tagrite. Le premier avait sous sa dépendance tous les pays compris depuis la Mésopotamie et l'Osrhoène vers l'occident, toute la Syrie et toute la Cilicie. Le second n'eut pas plus de douze évêchés dans le commencement; il établit ensuite quelques autres églises dans l'Arabie, dans le Mogul. Mais les Sarrasins, qui se répandirent bientôt après comme des torrens dans toutes ces différentes provinces, ne leur permirent plus de s'étendre, et

les réduisirent à la fin en l'état où ils sont aujourd'hui. Le patriarche des jacobites ordonnait autrefois ses métropolitains qui ordonnaient les évêques de leurs provinces, comme cela se pratiquait sous le patriarche légitime d'Antioche; mais les jacobites de Syrie et d'Orient s'étant unis avec les Egyptiens qui pensaient comme eux, ils imitèrent dans la suite la conduite des évêques du diocèse d'Alexandrie, qui se faisaient tous ordonner par le patriarche de cette ville, sans distinction de simples évêques ou métropolitains, et sans avoir égard aux canons du concile de Nicée, particulièrement au sixième. Quant au Maphrien, il devait être ordonné par le patriarche, et il ordonnait les évêques de son diocèse; mais tout cela fut changé vers le milieu du septième siècle, comme nous aurons lieu de le dire dans une autre occasion. Pour élire le patriarche, on choisit à la pluralité des voix trois sujets; on tire leurs noms au sort, après une courte prière; et celui qui vient le premier, est proclamé: s'il n'est point évêque, il est aussitôt ordonné par le Maphrien et les évêques présents. S'il a déjà le caractère épiscopal, on le met sur le trône. Il faut qu'il ait fait sa profession de foi, qu'on a soin de déposer dans les archives de l'église patriarchale, et dont on envoie une copie au patriarche d'Alexandrie. Les jacobites ne diffèrent point de nous dans la croyance des articles qui sont contestés entre

nous et les calvinistes. M. Renaudot l'a fait voir plus clair que le jour dans ses excellens ouvrages de la perpétuité de la foi sur l'Eucharistie, qu'on doit consulter. Voici la succession des évêques jacobites depuis Sévère d'Antioche.

Patriarches jacobites.

1. Sévère, dont nous avons parlé dans les patriarches d'Antioche.

2. Sergius, était prêtre de Tela, ou de Constantinople dans l'Osrohoène. Il ne siégea que trois ans.

3. Paul, ordonné par Eugène de Séleucie en Isaurie, ou par Thomas, métropolitain d'Édesse, était moine dans l'Égypte. Il fut déposé parce qu'on doutait de sa foi.

4. Pierre, ordonné en 578, mourut en 591.

5. Julien 1^{er}, siégea trois ans cinq mois.

6. Athanase 1^{er}, mourut en 631.

7. Jean 1^{er}, ordonné par Abraham de Nisibe en 631, mourut en 649.

8. Théodore, ordonné par Abraham d'Émèse, mourut en 667, après avoir siégé dix-huit ans.

9. Sévère II, Bar-Maske, ordonné par Jean de Tarse en 668. Il y eut pendant son temps un schisme dans l'Église jacobite. Sévère prétendait être en droit d'ordonner tous les évêque de son diocèse; eux soutenaient au contraire qu'il fallait

suivre l'usage, et observer le premier canon de Nicée, qui ordonnait que les évêques recevaient l'imposition des mains de leur métropolitain. Ils s'excommunièrent de part et d'autre; ce qui dura jusqu'à la mort de Sévère qui arriva en 680.

10. Athanase II, élu dans un concile, et ordonné en 684, mourut en 687.

11. Julien II, surnommé Rau-moia ou Romain, ordonné en 687, siégea vingt-un ans.

12. Élie, succéda à Julien. Il était depuis dix-huit ans évêque d'Euphremie. Il mourut en 722.

13. Athanase III, archimandrite de Guba Baraia, siégea peu de temps. Il fit société avec les Arméniens, et s'unit de communion avec eux en 725, et mourut en 729.

14. Jean II, élu par fraude, fut traduit devant le calife qui le laissa cependant en possession. Il siégea seize ans, et mourut en 754 au mois d'octobre.

15. Isaac, élu par ordre du prince des arabes en 754. Il avait été évêque d'Haran.

16. Athanase IV. Quelques auteurs lui attribuent l'établissement du Maphrien jacobite, mais comment cela se peut-il, s'il est vrai qu'il fut étouffé par les chrétiens d'Haran, la nuit après laquelle il fut élu? D'autres regardent ces deux derniers patriarches comme illégitimes.

17. Georges, pour la première fois élu en 758.

18. Jean intrus, était évêque

de Callinique, et fut élu par les évêques de Mésopotamie, qui avaient fait schisme avec Georges. Il tint le siège quatre ans.

19. David *intrus*, par l'autorité du calife, fit mettre Georges en prison.

20. Georges, pour la seconde fois ayant été prisonnier pendant neuf ans, composa divers ouvrages.

21. Joseph, élu en 789, mourut en 791.

22. Cyriaque, élu en 792, mourut le 19 août 814. Il eut un compétiteur nommé Abraham.

23. Denis 1^{er}, auteur d'une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à son temps, fut élu en 817. Abraham, antipatriarche, conserva toujours ses prétentions jusqu'en 836, qu'il mourut; et les schismatiques élurent en sa place Siméon son frère. Denis mourut le 22 août 845.

24. Jean III, ordonné le 21 novembre 846, eut Zebinas pour compétiteur, et le siège vaqua.

25. Ignace 1^{er}, après une vacance de trois et ans demi, fut élu le 5 juin 877, et mourut le 6 mars 882. Après avoir siégé quatre ans dix mois, et avoir ordonné vingt-six évêques : le siège vaqua.

26. Théodose, succéda à Ignace, et fut ordonné le 3 février 886 par Timothée de Samosate, après que le siège eut vaqué quatre ans. Il mourut en 895, après plus de huit ans de siège.

27. Denis II, ordonné par l'évêque d'Émèse en 896, mourut en 909, le 16 avril.

28. Jean IV, ordonné le 21 avril 910, mourut en 922.

29. Basile, succéda à Jean, et fut ordonné par Habeb d'Anazarbe le 15 août 923. Il mourut en 935.

30. Jean V, ordonné par Athanase de Tarse, siégea dix-neuf ans et dix mois, et mourut en 955.

31. Jean VI, ordonné par Jacques de Callinique en 956, siégea deux ans dix mois.

32. Denis III, ordonné par le même le 28 novembre 958, mourut en 960. Le siège vaqua un an.

33. Abraham, ordonné en 961, ordonna Cyriaque maphrien, et siégea neuf mois.

34. Jean VII, ordonné en 964, après une vacance de deux ans quatre mois, disputa avec Posniate, patriarche de Constantinople, sur la foi; et comme il ne voulut pas abjurer son erreur, l'empereur Nicephore le fit mettre en prison où il demeura jusqu'à sa mort. Jean mourut en 985.

35. Athanase V, ordonné par Lazare, métropolitain d'Anazarbe en 987, siégea seize ans.

36. Jean VIII, élu en 1004, fut relégué par ordre de l'empereur de Constantinople, et mourut en 1033.

37. Denis IV, élu en 1034, mourut en 1044. Le siège vaqua.

38. Jean IX, après cinq ans

de siège, fut ordonné en 1049, et mourut en 1058.

39. Athanase vi, élu par les occidentaux, c'est-à-dire, ceux qui sont en-deçà de l'Euphrate, fut rejeté par les orientaux qui élurent Jean Barsusan, parce qu'il avait déjà été évêque, ne croyant pas que les translations fussent permises. Athanase mourut en 1064.

40. Jean x, Barsusan, siégea neuf ans, et mourut en 1073.

41. Basile ii, siégea un an et demi.

42. Jean ii, surnommé Abdon, du vivant duquel ont élu les suivans.

43. Denis v, élu en 1076, et ordonné par le maphrien.

44. Jean xii, élu en 1086, mourut en 1089.

45. Denis vi. Il y eut de son temps un schisme parmi les jacobites, qui dura six ans, les uns étant pour Denis, les autres demandant Abdon. Denis mourut en 1090.

46. Athanase vi, succéda à Denis. Abdon mourut de son temps, et il mourut lui-même en 1218.

47. Jean xiii, élu la même année, siégea huit ans.

48. Athanase viii, après un an et trois mois de vacance, fut ordonné en 1139, et mourut en 1166. Il ordonna deux maphriens et trente-trois évêques. On l'accuse d'avoir donné les ordres pour de l'argent.

49. Michel i^{er}, ordonné en 1191 le 18 octobre, mourut le 7 novembre 1199.

50. Athanase ix, élu la même année.

51. Michel ii, élu par le maphrien qui était son frère, et qui l'ordonna, fut chassé. Athanase mourut en 1207.

52. Jean xiv, ordonné en 1208, demeura caché jusqu'à ce que Léon, roi des Arméniens, le fit proclamer patriarche. Il mourut en 1220, après la mort de Michel, qui arriva en 1215.

53. Ignace ii, maphrien, sous le nom de David, fut élu patriarche en 1222, et mourut en 1253.

54. Denis vii, fut élu la même année ; mais le maphrien n'y voulut point consentir, et se fit élire lui-même le 4 décembre avec le consentement qu'il obtint du roi de Damas. Denis, pour demeurer dans sa place, s'adressa au même prince et à Ezzadin, sultan d'Icône ; mais le roi de Damas, indigné contre Denis de ce qu'il avait eu recours à la protection des Tartares, ne voulut consentir à rien qu'il ne lui eût compté une somme considérable en argent ; il accorda au contraire à Jean ce qu'il demandait, et le fit proclamer patriarche. Denis ne se rebuta point, et regagna les bonnes grâces du prince. Mais un homicide, dont il fut accusé, et les mauvais traitemens qu'il faisait à ses moines, excitèrent quelques personnes qui y étaient intéressées à lui ôter la vie le 18 février 1263.

55. Jean xv fut aussitôt proclamé, et mourut en 1263.

56. Ignace iii, ordonné le jour de l'Épiphanie de l'année suivante, mourut le 17 novembre 1282.

57. Ignace iv, appelé Philoxène, étant évêque de Mélitène, fut intronisé l'année suivante, et mourut en 1292.

58. Ignace v, élu en 1293, mourut en 1333. Il eut deux compétiteurs, Ignace Barsuma, et Constantin de Mélitène. Barsuma n'eut point de successeur, Constantin fut remplacé. Les orientaux étaient pour Ignace, légitime successeur, et les occidentaux pour l'anti-patriarchie. Le schisme dura jusqu'en 1494.

59. Ignace vi, ordonné en 1332, mourut en 1365. Il eut pour compétiteurs, Michel ii et Constantin. Les occidentaux élurent Philoxène.

60. Ignace vii siégea seize ans, et mourut en 1381.

61. Ignace viii ordonna le maphrien d'Orient, cette dignité ayant vaqué quinze ans, et mourut en 1412, après avoir siégé trente-un ans.

62. Ignace ix, ordonné la même année, siégea quarante-trois ans, et mourut en 155. Il avait envoyé en 1439 au pape Eugène iv une confession de foi, dans laquelle il reconnaissait la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, deux natures et deux volontés en Jésus-Christ, etc.

63. Ignace x, élu en 1455, mourut en 1484.

64. Ignace xi, élu la même année, mourut en 1493. Le siège vaqua un an.

65. Ignace xii, élu en 1494, vivait encore en 1508.

66. Ignace xiii renonça la foi et se fit mahométan. Il en fit une rude pénitence.

67. Ignace xiv siégeait en 1560.

68. Ignace xv. Le pape Grégoire xiii lui écrivit, et lui envoya le *pallium* en 1583, dans l'espérance qu'il se réunirait à l'Eglise de Rome ; mais il n'en fit rien.

69. Ignace xvi.

70. Ignace xvii.

71. Ignace xviii, siégeait en 1589.

72. Ignace xix.

73. Ignace xx.

74. Ignace xxi en 1622.

75. Ignace xxii.

76. Ignace xxiii.

77. Ignace xxiv.

78. Ignace xxv.

79. Ignace xxvi en 1706.

80. Ignace xxvii en 1721.

Tous ces patriarches ont été hérétiques ; et s'ils ont paru quelquefois souhaiter de s'unir avec l'Eglise romaine, ce n'a été que par politique, ou pour se soutenir contre des compétiteurs plus puissans qu'on leur opposait, ou pour obtenir des latins du secours contre les mahométans qui les opprimaient. On peut remarquer, dans la liste que nous donnons de ces chefs jacobites, d'après M. Assemani (dans sa Biblioth. or.) que le nom d'Ignace est devenu commun à tous les patriarches depuis 1292. Ceux qui ont fait profession de suivre la foi de l'Eglise de Rome, ce qui n'est point ar-

rivé avant l'an 1646, ont résidé à Alep, et sont :

Patriarches jacobites résidans à Alep.

André, abjura le monophysisme, et embrassa la foi catholique par le soin des pères capucins, avec Macaire, patriarche d'Antioche, et Cachadaure, catholique des Arméniens, vers l'an 1646.

Abdel-Messias, après la mort d'André, fut préposé par le patriarche de Caramit; mais comme il faisait tout ce qui dépendait de lui pour engager les catholiques à reprendre leurs erreurs précédentes, et qu'il leur suscitait des querelles de la part des Tures, l'ambassadeur du roi très-chrétien obtint du grand-seigneur qu'il serait déposé, et que Pierre Grégoire, catholique, serait mis en sa place.

Grégoire avait été désigné archevêque de Jérusalem, et le grand-seigneur y avait consenti à l'instance de l'ambassadeur du roi de France. Quand il eut reçu le décret de sa promotion au patriarchat, il fut intronisé par huit évêques, dont un était Maronite, trois Syriens, deux Grecs et deux Arméniens, mais tous catholiques. Il écrivit peu après au pape et aux cardinaux de la propagande. Tous les Syriens écrivirent aussi en commun.

Ignace-Pierre écrivit à Louis XIV, roi de France, pour lui faire part de sa réunion à l'Eglise romaine. La lettre est datée du 14 novembre 1678.

Étienne, opprimé par les calomnies des jacobites hérétiques, fut enfermé en 1706 dans le château d'Adana avec trois autres évêques catholiques, chargé de chaînes, dans une affreuse prison où il mourut, au rapport de Paul Lucas, Voyag. de l'Asie Min., t. 2, p. 348. Pierre siégeait vers l'an 1721.

JACOMEL (Thomas), natif de Pignerol dans le Piémont, ayant embrassé l'Ordre de Saint-Dominique, s'y distingua par son érudition, et par l'ardeur de son zèle pour la religion. Il exerça l'office d'inquisiteur-général de la foi à Turin avec autant de vigilance que de courage, jusqu'à ce qu'il fût placé sur le siège épiscopal de l'église de Toulon, par le pape Pie IV, à la présentation de Charles IX, roi de France, le 23 février 1565. Il mourut en 1569, après avoir gouverné son diocèse avec une prudence singulière environ cinq ans. On a de cet illustre prélat un Traité sur l'autorité du pape, un autre contre les Vaudois, et un autre intitulé *Propugnaculum contra Francisci meddensis franciscani calumnias*, à Turin, 1559, in-8°. (Le père Échard, *Script. ordin.*, *Prædic.*, t. 2, p. 208.)

JACQUES (saint), apôtre et martyr, surnommé le Majeur, pour le distinguer de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère aîné de saint Jean l'Évangéliste. On croit qu'il était de Betsaïde, ville de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat

avec saint Jean, comme ils raccommodaient leurs filets avec leur père Zébédée qui était pêcheur. Jésus-Christ leur donna le nom de *Boanerges*, c'est-à-dire, *enfants du tonnerre*, peut-être parce qu'ils lui demandèrent de faire descendre le feu du ciel sur la ville des Samaritains qui n'avaient point voulu le recevoir. Ils furent témoins de la transfiguration de ce divin Sauveur sur le Thabor, et l'accompagnèrent au jardin des Oliviers. On dit que saint Jacques prêcha le premier l'Évangile aux Juifs dispersés par toute la terre; mais cela n'est pas certain. Ce que l'on sait, c'est qu'ayant prêché la foi de Jésus-Christ avec un grand zèle à Jérusalem, les Juifs suscitèrent contre lui Hérode-Agrippa, roi de Judée, petit-fils du grand Hérode, et neveu d'Hérode-Antipas, qui fit décapiter saint Jean-Baptiste. Ce prince fit mourir saint Jacques par l'épée, vers le temps de Pâques, l'an 42 ou 44 de Jésus-Christ; car la date n'est pas bien fixée. Ainsi il est le premier des apôtres qu'on sache, qui ait souffert le martyre. Saint Épiphané dit que saint Jacques conserva une virginité perpétuelle, aussi bien que saint Jean, son frère; qu'ils ne se faisaient jamais couper les cheveux; qu'ils ne se baignaient jamais, qu'ils ne portaient qu'une simple tunique et un seul manteau de lin, et ne mangeaient jamais, ni poisson, ni viande. Les Espagnols prétendent que saint Jacques est le

premier apôtre de leur pays, et que son corps fut transporté à Compostelle où on le trouva vers l'an 800, sous Alphonse-le-Chaste, roi de Léon. Mais ils ne produisent point de preuves solides de ce fait, et aucun auteur ancien n'en a parlé. Baronius qui avait soutenu cette prétention des Espagnols dans ses Remarques sur le Martyrologe romain, a changé de sentimens dans ses Annales, convaincu par beaucoup de raisons et d'autorités tirées des épîtres des papes, et des témoignages d'auteurs célèbres. Chorier, historien de Dauphiné, prouve assez bien que les reliques de saint Jacques de Compostelle sont celles d'un saint Jacques, différent de l'apôtre, qu'on avait enterré à une lieue de Grenoble, et dont la tête fut portée en Galice. Les Grecs font la fête de saint Jacques, apôtre, le 30 avril; et les Latins, le 25 juillet. Les Espagnols ont un évangile dont ils font honneur à saint Jacques le majeur, et qu'ils disent avoir été trouvé l'an 1595, sur une montagne du royaume de Grenade, avec les reliques de Tésiphon et de Cœcilus, disciples de ce saint apôtre, et dix-huit livres écrits, pour la plupart de sa main, sur des plaques de plomb; mais le pape Innocent xi en 1682 condamna tous ces prétendus écrits. (Baronius, t. 9, Annal. 816, Chorier, Hist. du Dauph. t. 2, l. 1, sect. 8, p. 15. Baillet, 25 juillet. Le père Alexandre, dans sa Dissertation sur

saint Jacques; M. de Tillemont, tome premier de ses Mém. pour l'Hist. ecclés., où il pèse scrupuleusement tout ce qui a été avancé par divers auteurs touchant le voyage de saint Jacques en Espagne, ou touchant la translation de ses reliques. D. Ceillier, Histoire des Auteurs sacr., t. 1, p. 483.)

JACQUES LE MINEUR (saint), apôtre, frère de saint Jude, et évêque de Jérusalem, était fils de Cléophas, autrement Alphée, et de Marie, sœur de la très-sainte Vierge. Il était par conséquent cousin-germain de Jésus-Christ, selon la chair, et c'est pour cela qu'il est nommé *frère du Seigneur*, parce que les Juifs appelaient frères ceux qui étaient d'une même famille, surtout les cousins-germains, comme enfans de frères ou de sœurs; usage qui a eu lieu aussi parmi les Romains et beaucoup d'autres peuples. Saint Jacques fut consacré à Dieu dès le ventre de sa mère, et son éminente vertu lui fit donner dans la suite le surnom de *Juste*. Il fut appelé à l'apostolat avec son frère saint Jude, la seconde année de la prédication de Jésus-Christ, et ce divin Sauveur lui apparut en particulier, après sa résurrection. Les apôtres le choisirent pour être évêque de Jérusalem, et la sainteté qui éclatait dans toutes ses actions, lui acquit une estime et une autorité extraordinaires parmi les Juifs et les chrétiens. Il garda toujours une continence parfaite, ne but rien qui pût enivrer,

n'usa point du bain et ne s'oignit point d'huile, ne mangea rien qui eût vie, et vécut d'une manière si austère, que selon saint Jean Chrisostôme tous ses membres ressemblaient à ceux d'un homme mort. Il gagna par sa douceur plusieurs Juifs à la foi chrétienne; ce qui excita la haine des autres contre lui. Ananias II, grand-prêtre, le fit condamner et livrer au peuple qui le précipita du haut de la terrasse du temple. Il ne mourut pas de sa chute, et un foulon l'acheva en lui donnant sur la tête un grand coup de levier dont il se servait pour son métier. Il fut enterré auprès du temple où il avait été martyrisé. Les Grecs prétendent qu'il fut transporté à Constantinople vers l'an 572, et déposé dans une église que l'empereur Justin le Jeune fit bâtir sous son nom. Les Latins font sa fête le 1^{er} mai.

Les anciens hérétiques ont supposé quelques écrits à saint Jacques le Mineur, et il en reste encore un en grec et en latin, qui a pour titre : *Évangile de la naissance de Marie*; mais l'Église ne reconnaît pour authentique que son Épître qui est la première des sept catholiques, écrite à tous les Juifs convertis et dispersés par tout le monde. Elle contient cinq chapitres dans lesquels il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de saint Paul, qui dit : *que c'est la foi qui justifie, et non les œuvres*. Saint Jacques y établit forte-

ment la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. On croit qu'il écrivit cette lettre assez peu de temps avant sa mort, arrivée l'an 62. On croit aussi qu'il l'écrivit en grec, parce qu'il y cite l'Écriture suivant la version des Septante. On lui attribue encore une liturgie qui est fort ancienne, et qui est autorisée par le témoignage de saint Cyrille, de Proclus de Constantinople, du concile de Constantinople *in Trullo*. Elle se trouve sous le nom de saint Jacques le Mineur, dans diverses éditions de la Bibliothèque des Pères. (Bollandus. Tillemont, Mém. ecclés., t. 1. Baillet, 1^{er} mai. D. Calmet. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr., t. 1, p. 422 et suiv.)

JACQUES (saint), martyr en Numidie, et compagnon de saint Marien. (Voyez MARIEN.)

JACQUES (saint), de Nisibe en Mésopotamie, était natif de cette ville, et il en devint évêque au quatrième siècle. Il s'acquitta des fonctions épiscopales sans rien relâcher des austérités qu'il avait pratiquées n'étant que simple solitaire. Ses jeûnes étaient continuels, ses habits pauvres. Il ne vivait que d'herbes; la prière et la contemplation faisaient tous ses délices. Il assista l'an 325 au concile de Nicée où il condamna l'hérésie arienne; et s'étant trouvé à Constantinople dans le temps que l'empereur Constantin voulait obliger saint Alexandre de recevoir Arius, il conseilla aux catholiques de recourir à Dieu

par le jeûne et la prière, pendant sept jours. On suivit son conseil, et la mort tragique de l'hérésiarque fut regardée comme l'effet de cette action. Les Perses ayant assiégé par trois fois la ville de Nisibe en 338, 346 et 350, saint Jacques la défendit autant de fois par ses prières et par ses soins. Ayant demandé à Dieu d'envoyer des mouchérons contre les ennemis, il en tomba aussitôt sur eux une si grande multitude, qu'ils les obligèrent à se retirer en désordre. Philostorge lui-même, arien outré, a rendu un témoignage authentique de ce miracle. Saint Jacques mourut peu de temps après ce célèbre événement, et fut enterré dans la ville de Nisibe. Les Grecs font sa fête le 31 octobre, et les Latins le 15 de juillet. Il laissa plusieurs ouvrages écrits en syriaque. On en comptait jusqu'à 26 volumes, la plus grande partie sur des sujets de morale. On lui attribue aussi une chronique. (Théodoret, Hist., liv. 1, ch. 7; et liv. 2, ch. 30. Gennade, *in Catal.*, c. 1. Dupin. Bibliothèq., quatrième siècle. Baillet, 15 juillet.)

JACQUES, diacre d'Edesse, dans le quatrième siècle, sous l'évêque Nonnus, a écrit la vie de sainte Pélagie d'Antioche. Cette vie est rapportée par Surnius au 8 octobre.

JACQUES (saint), surnommé l'*Intercis*, martyr en Perse, dans le cinquième siècle, était né dans la ville d'Elap ou Belade, de pa-

rens nobles et chrétiens, qui lui avaient fait épouser une femme chrétienne et vertueuse. Il eut la confiance du roi Isdegerbe, et en même temps le malheur de renoncer à la foi pour lui plaire; mais touché des remontrances de sa mère et de sa femme, il répara sa faute en faisant connaître à tout le monde son retour à la religion. Le roi indigné d'une conduite qu'il regardait comme un affront sanglant fait à son Dieu et à sa personne, le condamna à être coupé vif par morceaux; ce qui fut exécuté le 27 novembre de l'an 420, jour auquel les Grecs honorent sa mémoire, aussi bien que les Latins. C'est le genre de son supplice qui l'a fait nommer *Intercis* par les Latins, et *Ecmeliste* par les Grecs. L'abbaye du Saint-Esprit, près de Pavie en Lombardie, prétend avoir les reliques de ce saint martyr, et la ville de Brague en Portugal, a la même prétention. (Baillet, 17 novembre.)

JACQUES, évêque de Batna en Mésopotamie, né en 452, dans un village nommé Curtanes, sur les bords de l'Euphrate, fut élevé au sacerdoce en 503, devint évêque en 519, et mourut en 521. La réputation qu'il s'acquirit par sa doctrine et par sa piété, lui a mérité chez les Syriens, tant orthodoxes qu'hérétiques, les honneurs que l'on rend aux saints. Les maronites en font la fête le 5 avril, et les jacobites, le 29 octobre. Jacques composa un grand nombre d'é-

crits, partie en prose et partie en vers, Ils sont en manuscrits dans la bibliothèque du Vatican, et il n'y en a aucun qui ait été mis sous la presse, si l'on en excepte sa liturgie qui a été donnée en latin par M. Renaudot, dans le second tome des liturgies orientales. Il est aussi auteur des rits du baptême usités dans l'église des Syriens. Outre la lettre à l'abbé Samuel, dans laquelle il combat la plupart des hérésies qui se sont élevées sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et où il fait voir contre les eutychiens, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, unies, en une seule personne, il y en a une autre à Etienne Barsudaili d'Edesse, où il montre par l'autorité de l'Ecriture l'éternité du paradis et des supplices que les méchans souffriront dans l'enfer, etc. Cependant M. Renaudot, dans le second tome des Liturgies orientales, page 367, accuse Jacques d'erreur, et le fait passer pour un des chefs de l'hérésie eutychienne. Les raisons qu'il en donne, sont, que Jacques est compté parmi les docteurs de l'église jacobite ou eutychienne, dans la confession de foi que l'on fait faire à ceux qui doivent être ordonnés; que l'on trouve plusieurs passages de ses écrits dans le traité intitulé : *De la foi des Pères*, et que les écrivains de l'histoire nestorienne mettent Jacques de Batna de pair avec Acace, ajoutant qu'il avait étudié les lettres saintes dans l'é-

cole d'Edesse , qui , après avoir suivi d'abord l'hérésie de Nestorius , prit la défense de celle d'Eutyche. Doin Ceillier répond à ces raisons , 1^o. que de ce que le nom de Jacques de Batna se trouve dans la confession de foi des jacobites , ce n'est pas une suite qu'il ait défendu leurs erreurs , puisqu'on trouve dans cette même confession les noms de saint Athanase , de saint Cyrille , de saint Ephrem , etc. , que personne ne dira avoir favorisé l'hérésie eutychienne. 2^o. Il faut dire la même chose du traité de la foi des Pères , où les jacobites citent bien plus souvent saint Cyrille , saint Athanase , saint Grégoire de Naziance , et les autres Pères catholiques , que Jacques de Batna. 3^o. A l'égard de ceux qui ont écrit l'histoire des nestoriens , comme ils n'ont vécu qu'après le dixième siècle , leur témoignage ne peut être d'un grand poids en ce qui regarde Jacques de Batna qui vivait dans le quatrième et le cinquième. Il paraît d'ailleurs qu'ils étaient peu au fait des affaires de Syrie , dans ce qu'ils disent de l'école d'Edesse. Ils supposent qu'il n'y avait en cette ville qu'une seule école où les Mésopotamiens s'assemblaient indistinctement avec les Assyriens et les Perses , ce qui est détruit par le témoignage de Théodore , lecteur , qui marque clairement plusieurs écoles dans la ville d'Edesse , et une particulière pour les Perses , où en effet ceux qui présidaient , ensei-

gnaient les erreurs de Nestorius et de Théodore. Le même historien ajoute , que l'empereur Zénon , informé de la mauvaise doctrine qu'on enseignait dans cette école , la détruisit. On objecte encore que Jacques de Batna dit , dans un de ses discours , que le concile de Chalcedoine fut assemblé par les mauvais anges , et qu'ils en furent les conseillers ; que dans une lettre à Samuel , abbé du monastère de Saint-Isaac à Cabula , il nie que les deux natures et leurs propriétés soient demeurées en Jésus-Christ , après l'union hypostatique : ce qui est l'hérésie des eutychiens , et qu'il enseigne la même doctrine dans le discours de la Vierge-mère de Dieu. On répond que ce discours est fausement attribué à Jacques de Batna , parce que dans le manuscrit sur lequel on le cite , il porte simplement le nom de Jacques , sans dire qui il était ; que le style en est si bas et si peu châtié , qu'il est indigne d'un si habile homme , et qu'il paraît , par le commencement de ce discours , que l'auteur vivait sous l'esclavage des Mahométans ; ce qui ne se peut dire de Jacques de Batna , mort avant que Mahomet eût rien entrepris. On peut répondre à la dernière objection que les ouvrages allégués ont été corrompus par les eutychiens , ainsi que plusieurs autres écrits des saints Pères , ou que Jacques de Batna ne nie point qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ , mais seulement

qu'elles subsistent en deux personnes distinguées réellement l'une de l'autre. C'est ce qu'il marque lorsqu'il condamne Nestorius, pour avoir soutenu qu'il y avait en Jésus-Christ, même depuis l'union, deux natures distinctes et séparées, et que chaque nature avait sa personne qui subsistait séparément par elle-même. (*Ausus est Nestorius statuere duas naturas expressè et distinctè in Christo etiam post unionem numerandas esse, et unicuique naturæ suam inesse personam quæ distinctè per se subsistat*, t. 1. (Biblioth. orient., pag. 297. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 15, p. 545 et suiv.)

JACQUES (saint), ermite de Sancerre en Berry, *Heremita saxiacus*, était Grec de naissance. Il prit d'abord le parti des armes et fut très-consideré de l'empereur Léon v qui le fit venir à sa cour, sur la réputation de son mérite. Mais son frère aîné, nommé Herpelin, qui s'était fait solitaire, le détermina à prendre le même parti. Les deux frères vécurent un an ensemble dans les pratiques de la pénitence, et s'embarquèrent ensuite pour l'occident dans deux différens vaisseaux. Une tempête violente les sépara, et ils ne se revirent plus. Jacques retourna à Constantinople; et après plusieurs voyages, il vint en France vers l'an 859. Il y visita divers monastères, et s'arrêta enfin dans un de l'Ordre de Saint-Benoît, qui était

éloigné de quelques milles de la ville de Bourges. Il y demeura vêtu en moine grec, couvert d'un rude cilice, ne buvant que de l'eau, ne mangeant ordinairement son pain que quand il était dur et aigre, ne couchant que sur la terre. Il craignit que ces pratiques ne le rendissent suspect de singularité; et pour en éviter le soupçon, il se retira dans une solitude proche de la petite rivière de Saudre, avec l'agrément du roi Robert, comte de Sancerre. Il y vécut dans une plus grande austérité que jamais, et y mourut saintement vers l'an 865. Il fut enterré dans la chapelle de son ermitage, dont il se forma depuis un petit monastère qui était maintenant réduit en prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sulpice de Bourges. On l'appelait la Chapelle-Dam-Cillon, et par corruption d'Angillon, *Domni Gilonis*. On célèbre sa fête au 19 novembre, qui est le jour de sa mort. On l'appelle communément *Ermite de Sancerre*, parce que le lieu de sa retraite, sur la petite Saudre, était compris dans les limites du comté de Sancerre. (D. Mabillon, quatrième siècle bénéd., p. 2. Bulteau, Hist. bénéd., liv. 5, ch. 8. Baillet, 19 novembre.)

JACQUES DE VITRI, célèbre cardinal, natif de Vitri, village près de Paris, fut curé d'Argenteuil et chanoine régulier d'Oignies au diocèse de Namur. Il suivit les Croisés dans la Palestine, fut évêque d'Acre, ou Pto-

lémaïde , cardinal - évêque de Frescatien 1228, légaten France, en Brabant et dans la Terre-Sainte. Il mourut à Rome le 30 avril 1244, et laissa quelques ouvrages. Une lettre au pape Honoré III, sur la prise de Damiette, au t. 8 du spicilège; des sermons sur les épîtres et les évangiles de toute l'année; la vie de la bienheureuse Marie d'Oignies; un livre contre les Sarrasins, et un autre des femmes illustres de Liège; une histoire orientale et occidentale en latin, dans laquelle il décrit l'état des églises d'Orient et d'Occident. C'est le plus curieux et le plus recherché de ses ouvrages. Elle est divisée en trois livres, dont les deux premiers ont été imprimés à Douai en 1592; et le premier et le troisième se trouvent au tome deuxième de *gesta Dei per Francos*, p. 1057. Dom Martène a donné depuis le troisième dans son *Thesaurus anecd.*, t. 3, p. 268. Il est différent de celui qui est dans les anciennes éditions. Andreas Hojus, in *Vita Jacobi de Vitri*. (Trithème et Bellarmin, de *Scriptor. eccles.* Dupin, douzième siècle. Grand-Colas, Crit. t. 2.)

JACQUES DE VORAGINE, dominicain, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un petit bourg que les Italiens appellent tantôt Vicus-Virginis, tantôt Voragium ou Varagium, et quelquefois Vorago et Varago, sur la côte de Gènes, prit l'habit des Frères Prêcheurs dans le

couvent de Saint-Dominique à Gènes, à l'âge de quatorze ou quinze ans; il fut bientôt un habile théologien et un prédicateur zélé qui édifiait ses auditeurs par la bonne odeur de ses vertus, et qui les attachait par les charmes de son éloquence. Il fut provincial de la province de Lombardie pendant près de vingt années, et élu unanimement par le chapitre archevêque de Gènes en 1292. Il gouverna cette église avec beaucoup de sagesse et de gloire pendant sept ans commencés, et mourut au mois de juin 1292. On a de lui : 1°. Une version italienne de toute la Bible. 2°. Plusieurs volumes de sermons. 3°. Une table de toutes les histoires contenues dans toutes les saintes Écritures. 4°. Un livre sur les ouvrages de saint Augustin. 5°. Un abrégé de la somme des vertus et des vices, composé par Guillaume Perault, dominicain. 6°. Un traité des louanges de la Vierge. 7°. Un traité de morale, ou la décision des cas de conscience. 8°. Une chronique de la ville de Gènes. 9°. L'histoire des archevêques de Gènes ses prédécesseurs. 10°. Les actes du concile provincial, assemblé à Gènes l'an 1293. 11°. Un recueil des vies de saints, connu sous le nom de *Légende d'or* ou *dorée*. Cet ouvrage est pieux, mais dépourvu de critique et de discernement. C'est un mélange perpétuel du vrai et du faux, quant aux faits. On y voit une infinité de fables merveilleuses et péu-

les. Aussi le savant archevêque doit-il être moins considéré comme l'auteur, que comme le compilateur de cette collection. (Echard, t. 1, p. 456. Le Père Tournon, *Homm. illust.*, p. 582 et suiv.)

JACQUES DE MEVANIA (S.), dominicain, était de Mevania, que les Italiens appellent aujourd'hui *Bevagna*, petite ville de l'état ecclésiastique en Ombrie, où il naquit l'an 1220. Il prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Spolète, et fit ses études de philosophie et de Théologie dans celui de Pérouse. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut appliqué au ministère de la prédication. Et aux travaux de l'apostolat, il ajoutait ceux de la plus sévère pénitence, s'offrant lui-même à la justice divine comme une victime volontaire, répandant continuellement des larmes en la présence de Dieu, prolongeant ses veilles en enchérisant de beaucoup sur les rigueurs de sa règle. Il fonda un couvent de son Ordre à Mevania, où il établit une parfaite régularité; et continuant ses prédications, il signala surtout son zèle contre les nouveaux nicolaïtes, qui faisaient d'affreux ravages dans l'Ombrie, et fut assez heureux pour convertir Ortinelli ou Ottonelli, chef de cette secte infâme, qui, en suite d'une conférence où il fut publiquement confondu par notre saint prédicateur, abjura ses erreurs avec plusieurs de ses disciples, sous le pontificat de Gré-

goire x, l'an 1272. Il ne combattit pas avec moins de succès plusieurs pratiques criminelles, pleines de superstition et d'impureté qui s'étaient glissées dans Mevania, et mourut parmi les ardeurs et les flammes de la charité le 22 août 1301, dans la quatre-vingt-unième année de son âge. Le pape Boniface ix approuva son culte par une bulle du 7 janvier 1400. Paul x lui donna le titre de Saint par une bulle du 13 avril 1610, et Clément x confirma le jugement de ses prédécesseurs par une bulle du 6 mars 1674, par laquelle il ordonna que la fête du saint confesseur serait désormais célébrée le 23 août tant dans la ville de Mevania, et tout le diocèse de Spolète, que dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. On n'a point fait imprimer deux petits ouvrages que ce saint avait composés. Le premier divisé en vingt-cinq chapitres, traite de l'humanité de Jésus-Christ, et de ses mystères. Le second, intitulé, le Miroir des pécheurs, partagé en vingt-trois chapitres, regarde le jugement dernier. (Le père Tournon, *Homm. illustres de Saint-Dominique*, t. 1, p. 629 et suiv.)

JACQUES SALOMON (Bienheureux), de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Venise l'an 1231, d'Adam, noble Vénitien, et de *Marchesine*, issue de l'illustre maison des Salomons, embrassa l'institut des Frères Prêcheurs dans le célèbre couvent de Saint-Jean et de Saint-

Paul de Venise, et dans la dix-septième année de son âge. Son trait dominant fut une vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ, sans que ce goût pour le silence et la retraite l'empêchât de s'appliquer tantôt à prêcher, tantôt à entendre les confessions des fidèles, quelquefois à répondre à leurs doutes, et d'autres fois à leur procurer tous les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. Il y avait déjà vingt ans qu'il édifiait la ville de Venise avec une réputation de sainteté qui trahissait et alarmait tout ensemble sa modestie, lorsque pour éviter les louanges des hommes, les visites de ses parens, et les importunités des acclamations du public, il résolut de s'éloigner de sa patrie. Le couvent de son noviciat, dans la petite ville de Forly, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite, et où il passa près de quarante-cinq ans dans toutes ses pratiques de dévotion, de pénitence et de charité. Il y souffrit avec une patience héroïque et sans jamais se plaindre, les douleurs les plus aiguës, toutes les incommodités de la vieillesse et les rigueurs du froid. L'historien remarque que pendant les plus rudes hivers, il ne se présenta jamais au feu ; pratique qu'il observa toute sa vie, dans un âge décrépit comme dans sa jeunesse ; il se servait aussi de divers instrumens de pénitence pour affliger sa chair ; mais quelque sévère qu'il fût à lui-même, il avait toujours pour les autres,

surtout pour les affligés, des sentimens de tendresse, des paroles de consolation, et des entraillies de miséricorde, qui le portaient à se retrancher de son nécessaire, pour en assister les pauvres. Il mourut le 31 mai 1314, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. Les papes Clément VII et Jules III ordonnèrent que le clergé séculier et régulier en feroient l'office et la fête à Forly. Paul V étendit son culte à tous les états de Venise, et Grégoire XV à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs. (Le père Tournon, *Homm. illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 1, p. 763 et suiv.)

JACQUES DE BALARDIS, de l'Ordre de Saint-Dominique, maître du sacré palais, puis évêque de Lodi, de Trieste et d'Urbain. (Cherchez-le parmi les évêques de ces églises.)

JACQUES CAIETAN, cardinal et neveu de Boniface VIII, a écrit un livre de la centième année, ou du jubilé, donné par Roseus, avec des notes, et imprimé dans le treizième tome de la Bibliothèque des Pères de Cologne. (Dupin, quatorzième siècle.)

JACQUES DE LAUSANE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, docteur de Paris, au quatorzième siècle, a composé un grand ouvrage de moralités, divisé en douze livres, et imprimé à Limoges l'an 1528. (Dupin, *ibid.*)

JACQUES DE TERMES, abbé de Charlieu, de l'Ordre de Cîteaux dans le diocèse de Senlis, composa l'an 1311, un ouvrage

contre ceux qui combattaient les exemptions et les privilèges des moines, et principalement contre Gilles de Rome, archevêque de Bourges. Ce traité est imprimé dans le quatrième tome de la Bibliothèque de Cîteaux, p. 261. (Dupin, *ibid.*)

JACQUES DE VITERBE, ermite de Saint-Augustin et archevêque de Naples, au quatorzième siècle, a écrit sur les sentences, fait des questions quodlibétiques, et composé un livre du gouvernement des chrétiens, adressé à Clément v. (Herreto, in *Alph. August. Trithème, de Script. eccles.*)

JACQUES DE CLUSE, qui, selon la plupart n'est pas différent de Jacques de Paradis, mort dans la chartreuse d'Erford, en 1465, a écrit un Traité des sept états de l'Eglise, marqués dans l'Apocalypse. Ce Traité est dans le second tome de la monarchie de Goldaste. (Dupin, quinzième siècle.)

JACQUES DE JUNTERRUCH, aussi chartreux d'Erford, que quelques-uns confondent avec le précédent, a composé plusieurs Traités sur la discipline et la réforme de l'Eglise, et sur divers points de morale. L'Art de guérir les vices, la Plainte du pécheur, de l'Etat et du devoir des personnes ecclésiastiques, imprimés à Amsterdam en 1617. Un Traité des âmes séparées du corps, imprimé à Bâle en 1475; un de la vérité à dire ou à taire, imprimé à Bâle, et un des mœurs et des erreurs des chrétiens, im-

primé à Lubeck en 1488. (Dupin)
JACQUES PEREZ, de Valence en Espagne. (*Voyez PEREZ.*)

JACQUES SPRINGER, dominicain allemand, nommé inquisiteur avec Henri Institor, religieux du même Ordre, par Innocent viii, a composé un ouvrage divisé en trois livres, contre les femmes qui exercent des maléfices, intitulé, *Malleus maleficarum*, imprimé à Venise, à Francfort et à Lyon.

JACQUES (Jean), publia un abrégé des cérémonies à Anvers en 1621. (*Konig. Biblioth. vet. et nov.*)

JACQUES DE SAINT-DOMINIQUE, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, né à Langres en 1617, enseigna la philosophie et la Théologie dans cette même ville, fut vicaire et commissaire général de la province de France, et mourut le 18 juillet de l'an 1704, dans le couvent de son Ordre à Rouen, où il s'était retiré. C'était un homme fort régulier et fort studieux, qui laissa les ouvrages suivans : 1^o *Nova Cassiopeæ stella antiquum prædeterminationis thomisticæ negotium, originem, progressum ac necessitatem illustrans : quæ præcipuis hujus temporis disputationibus sopitis, juxta SS. Patrum, summorum pontificum conciliorum æcumenicorum placita, ipsa libertatis creatæ indifferencia tam facile demonstratur, quàm apertè traductum à R. P. Petro à S. Josepho Furlensi in libro cui hæc speciosus frons est ab ipso immeritissimè*

*præfixa (defensio S. Thomæ doctoris angelici adversus physicæ prædeterminationis pro-
ugnatores, etc.)*, à Langres, 1667, in-fol. à Paris, 1676, in-12, item *ibid.* 1679, in-12. Il en fit une quatrième édition à Rouen, en 1695, que l'auteur dédia à Tyrse Gonzalez, général des jésuites, sous ce titre : *Opusculum de singulari omnium à Deo creaturarum dependentiâ essentiali, ex quâ certò hic definitur quid indè necessariò sequatur tam in ordine naturæ et gratiæ, quàm in ipso statu felicitatis æternæ.* P. *Compendium totius artis bene dicendi*, à Langres, in-12, 1668. 3°. *Securiores semitæ moralis Theologiæ, seu tractatus de divinis et humanis legibus æternâ ac ceteris ab eâ derivatis*, à Langres, in-12, 1669, à Paris, in-12, 1679. 4°. *Dissertatio thomistica de opinionum electu apprimè necessariâ*, à Langres et à Paris, in-12, 1679. 5°. *Brevis animadversio in librum cui præfixus est hic titulus : semper gaudendi Sarasæ S. D.* Paris. 6°. *Dissertatio theologica pro doctrinâ D. Thomæ quantum ad concursum principis causæ secundis necessarium, ex quâ patet dependentiâ et indole, quâ habet creatura à Creatore*, à Paris. Cette dissertation diffère peu de la nouvelle casuopée. 7°. *Dissertatio historica et appendicem PP. Godefridi Henschenii et Danielis Paperochii, t. 1, act. SS. ad 5 april.* 1703 et seq. *pro officio corpo-*

ris Christi D. Thomæ vindicando; prem. édit. sans nom d'imprimeur, ni l'année de l'édition, ni le lieu où elle s'est faite, édit. 2, à Paris, in-12, 1679. 8°. *Compendiaria Theologiæ moralis explicatio ad sensum SS. patrum Augustini, Leonis papæ, Gregorii magni, doctoris angelici ac aliorum, præsertim circa doctrinam de sententiâ probabili...* *Accedit prævius Dei in omnes causas secundas influxus ab D. Thomâ et S. Augustino etiam in statu innocentie assertus*, à Paris, in-4°, 1670. 9°. *Examen operis cardenæ.* 10°. Éclaircissement apologétique de la morale chrétienne, touchant le choix des opinions qu'on peut suivre en conscience conformément à l'Écriture-Sainte, à saint Augustin, à saint Thomas, à saint Antonin, etc. avec huit réflexions sur les nouvelles remarques du S. D. Remunde pour la défense de la Théologie morale, composée par l'ordre de l'évêque et prince de Grenoble, à Paris, in-12, 1680. 11°. Précaution salutaire pour faire qu'une âme puisse paraître au jugement de Dieu avec une humble et ferme confiance de son salut, avec la réfutation d'une nouvelle et pernicieuse illusion, in-12, sans nom d'imprimeur, ni le lieu, ni l'année de l'impression. 12°. Dissertation sur la conduite qu'on observe aujourd'hui pour la conversion des calvinistes, in-16, à Rouen, 1686. 13°. Découverte de la manne cachée, c'est-à-dire, la

réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie prouvée par l'Écriture-Sainte, et par d'autres argumens plus sensibles, avec la résolution touchant la fréquente communion, in-12, à Rouen, 1692. 14°. Abrégé des exercices spirituels de la vie chrétienne pour passer saintement le temps de l'avent, du carême et de l'octave du très-saint Sacrement, en faveur des personnes qui communient souvent, par le R. P. de Sainte-Marie, de l'Ordre de Saint-Dominique, in-12, 1687, à Rouen. La raison de ce titre est, que notre auteur n'ayant fait que copier en beaucoup d'endroits de son ouvrage, un semblable ouvrage composé par le Père de Sainte-Marie, il n'osa le publier sous son nom; mais il emprunta celui de ce père, pour ne pas passer pour plagiaire. 13°. La Vie du révérend père Pierre Girardel, de l'Ordre des Frères Prêcheurs de la congrégation de Saint-Louis, in-12, à Langres, 1682. 16°. La Vie de sœur Anne Magnien, native du diocèse de Langres, du tiers-Ordre de Saint-Dominique, morte à Paris, et enterrée au couvent du même Ordre, rue Saint-Honoré, le 5 août 1646; à la fin on trouve un opuscule sous ce titre: Ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé. 17°. Dénonciation apologétique touchant les quatre plus importantes controverses de ce temps, mises dans une parfaite évidence, avec la conduite de l'Ordre de Saint-Domi-

nique envers la compagnie de Jésus, et sa reconnaissance réciproque à l'endroit du même Ordre, in-12, sans nom d'imprimeur, ni le lieu, ni l'année de l'impression. 18°. Abrégé d'une histoire tragique, dans laquelle on montre un exemple prodigieux de la corruption des mœurs, avec une injustice insigne contre trois innocens, suivie des punitions terribles que Dieu en a faites dans cette vie même. Pour réfutation d'un livre qu'on a depuis peu donné au public avec ce titre: *De casibus virorum illustrium*, in-12, sans nom d'imprimeur, ni le lieu, ni l'année de l'impression. 19°. Épître instructive, touchant la façon de donner et de recevoir la sainte communion sans péril de perdre les fragmens qui se détachent quelquefois, spécialement quand on rencontre les dents, avec la réfutation et censure d'une réfutation contraire, in-12, à Rouen, 1685. 20°. L'éclaircissement eucharistique de l'ordonnance de l'archevêque de Paris, extrait de son Rituel, imprimé à Paris l'an 1697, in-12, plus de cinq fois imprimé. 21°. Dissertation eucharistique, touchant la façon prescrite par les rituels ecclésiastiques pour administrer sans péril de profanation la très-sainte communion, in-12, à Rouen, 1692. 22°. Méthode facile et efficace pour s'acquitter dignement des devoirs de la confrérie du saint rosaire, et se faire par ce moyen des amis pour le

paradis, in-24, à Langres, première édition, et à Paris, 1673, avec un léger changement dans le titre qui est ainsi conçu dans cette seconde édition : Pour se bien acquitter du rosaire, et pourvoir efficacement à l'affaire de son salut. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 764 et suiv.)

JACQUES (le père de Saint-), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Saint-Antoine, a donné : Panegyrique de saint Louis, roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre en présence de l'Académie française, le 25 août 1706. (Journal des Sav., 1707, p. 240 de la première édition, et 213 de la seconde.)

JACQUES (le père François), natif de Digne, récollet de la province d'Avignon, a donné : Historiographie générale des provinces ecclésiastiques de l'Eglise latine, où l'on traite de l'origine des patriarchats, primaties, archevêchés et évêchés, répandus dans les quatre parties du monde, comme aussi de l'établissement des Ordres religieux dans chaque diocèse, et des lieux qui ont donné naissance à leurs fondateurs et fondatrices, à Avignon, chez François-Sébastien Offray, 1716, in-fol. L'auteur commence à critiquer l'abbé de Comanville, qui a fait un ouvrage à peu près dans le même goût : il lui reproche de ne pas rendre aux églises du rit latin, surtout à celles des Gaules, la justice

qu'elles méritent pour leur ancienneté. « Il est peu fidèle, » ajoute-t-il dans ses citations; » il se trompe quelquefois dans » sa chronique; la vérité ne fait » pas le principal ornement et » la plus belle parure de son » ouvrage. » L'ordre qu'observe le père Jacques est singulier. Il parle des églises, des états, des rois ou des princes, selon le rang ou le pas qu'il leur attribue auprès du saint-siège. Il traite : 1°. De l'Eglise de Rome et des évêchés suffragans de cette Eglise; 2°. des églises d'Allemagne; 3°. des églises du royaume de Naples; 4°. de celles de Sardaigne, du duché de Milan et des Pays-Bas; 5°. de celles de France, où Quebec est compris; 6°. de celles d'Espagne et de l'Amérique; 7°. des églises de Portugal, des Indes orientales et du Brésil; 8°. de celles de la Grande-Bretagne; 9°. de celles de Sicile et de Savoye; 10°. de celles de Hongrie; 11°. de celles de Pologne; 12°. de Danne-marck; 13°. de Suède; 14°. de Venise et de Gènes; 15°. de Toscane; 16°. de Moscovie.

Après avoir parlé de la province ecclésiastique de Malines, il fait d'utiles observations sur celle d'Utrecht où il est arrivé de si grands changemens par rapport à la religion.

Il assure que les Gaules ont reçu la foi chrétienne par la Provence, dès le premier siècle, et que la Provence l'a reçue deux ans après la mort de Jésus-Christ par les saints Lazare, Maximin,

par l'aveugle-né, Sydoine, Joseph d'Arimathie, Marthe et Magdeleine. Trophime fut l'apôtre d'Arles; Paul de Narbonne; Front de Périguenx; Martial, de Limoges; Eutropes, de Xaintes; Julien, du Mans; Urcin, de Bourges; Denis l'Aréopagite, de Paris; Nicaise, de Rouen; Sixte, de Reims; Memmin, de Châlons-sur-Marne; Savinien, de Sens; Photin, de Lyon; Cressent, de Vienne; Georges, du Puy; plusieurs autres grands personnages, dit l'auteur, fondèrent en d'autres endroits un très grand nombre d'églises dans le premier siècle. « Tel est le sentiment de tous » les auteurs étrangers qui rendent plus de justice à l'ancien- » neté de la foi de cette monarchie, que ceux même qui en » tirent leur origine. J'en cite, » ajoute-il, quelques-uns de ce » premier rang, afin de fermer » la bouche à ceux de ce dernier. Le premier de tous est le » profond Tertullien, Africain; » le grand Barbosa, évêque » d'Urgento, Portugais de nation; Ciaconius, Espagnol. » Puis il nomme Pamelius, Oppermer, Bede, Gildas, Polidore, » Bzovius et Baronius. »

A l'occasion des Portugais, il traite des églises des Indes orientales. Il aurait pu parler au long de celles de la Chine, dont il ne dit presque rien. Après l'église d'Angamala dans le Malabar, on est étonné de trouver celle de Naxivan qui est en Arménie, et ensuite celle des maronites du

mont Liban. Ce défaut vient de sa méthode. *Le pas* des princes chrétiens auprès de sa Sainteté, ne saurait la conduire, lorsqu'il rencontre des églises qui ne dépendent point d'eux. (Journal des Sav., 1716, p. 589 et suiv.)

JACQUES DE L'ÉPÉE (saint), nom d'un ordre militaire établi en Espagne l'an 1170, sous le règne de Ferdinand II, roi de Léon et de Galice, et non pas sous celui de Ramire I^{er} l'an 846, comme quelques-uns l'ont prétendu. Ce qui donna occasion à l'établissement de cet ordre, furent les courses des Maures qui troublaient les pèlerins qui allaient à Compostelle visiter le sépulcre de Saint-Jacques. Treize gentilshommes s'étant obligés par vœu d'assurer les chemins. contre les incursions de ces infidèles, proposèrent aux chanoines de Saint-Éloi, qui avaient des hôpitaux sur le chemin appelé la *voie française*, de s'unir à leur congrégation et de ne faire qu'un corps avec eux. L'union se fit l'an 1170. L'ordre fut confirmé l'an 1175 par le cardinal Hyacinthe Bubo, qui était alors légat d'Alexandre III en Espagne, et qui fut depuis pape sous le nom de Célestin III. Alexandre III le confirma lui-même le 5 juillet de la même année, et approuva la règle renfermée en soixante-onze chapitres, qui leur fut donnée par le cardinal Albert qui fut pape ensuite sous le nom de Grégoire VIII. Jules II la confirma aussi en 1507. La première di-

gnité de cet ordre qui est le plus considérable des ordres militaires d'Espagne, est celle de grand-maître. Elle fut réunie à la couronne par le pape Adrien vi, en faveur de Charles v, et depuis ce temps les rois d'Espagne ont toujours conservé le titre de grand-maître de Saint-Jacques, à cause des commanderies et des biens considérables dont il leur donne la disposition. La seconde dignité est celle de prieur, qui est affectée à deux chanoines qui portent la mitre et les autres ornemens pontificaux. Les chevaliers font preuve de quatre races de chaque côté. Autrefois ils étaient véritablement religieux, et faisaient vœu de chasteté. Alexandre iii leur permit de se marier, et depuis ce temps ils ne font plus vœu que de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale, auxquels ils ajoutent celui de défendre l'immaculée Conception de la sainte Vierge, depuis l'an 1652. Leur habit de cérémonie est un manteau blanc, avec une croix rouge en forme d'épée fleurdelisée par le pommeau et les croisons sur la poitrine. (P. Heliot, t. 2, p. 256.)

JACQUES DE L'ÉPÉE (Saint-), Ordre militaire en Portugal. C'est le même que le précédent, qui fut établi en Portugal l'an 1320.

JACQUES DE L'ÉPÉE (Saint-), nom d'un Ordre de chanoines en Espagne. Ce sont les chanoines de Saint-Eloy de l'hôpital de la Voie-française, qui par

l'union qu'ils firent avec les chevaliers de Saint-Jacques de l'Épée devinrent leurs chapelains. Alexandre iii les nomme clercs seulement; mais Adrien vi, dans une bulle de 1522, et Clément vii, dans une de 1531, les appelle chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ces chanoines portent sur une soutane noire un surplis sans manches appelé *giral-dète*, et sur le côté gauche de leur manteau uné croix rouge en forme d'épée, qui est celle de l'Ordre. Au chœur ils mettent pardessus leur surplis une chappe et un camail noir avec la croix de l'Ordre sur la poitrine. Il y a aussi des chevalières ou chanoinesses de Saint-Jacques de l'Épée dont le premier monastère fut fondé à Salamanque en 1312 par le chevalier Peley Perez et Marie Mendez sa femme, pour loger les pèlerins de Saint-Jacques. Elles ne faisaient autrefois que des vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale; mais depuis 1480, elles font les trois vœux solennels. Elles sont habillées comme les chanoines. Il y a parmi elles des religieuses de chœur et des converses. (Le père Heliot, *ibidem*.)

JACQUES DU HAUT-PAS ou **DE LUCQUES** (Saint-), nom d'un Ordre religieux de chanoines hospitaliers dont personne ne rapporte l'origine, et que le seul père du Breuil, dans ses Antiquités de Paris, met au nombre des ordres militaires. Il est certain cependant qu'il y a eu

un Ordre de Saint-Jacques du Haut-Pas, dont il y a une paroisse à Paris, qui en a retenu le nom, à cause que Guillaume Viole, évêque de Paris, du consentement du commandeur d'un hôpital dépendant de cet Ordre situé au faubourg Saint-Jacques, érigea la chapelle de cet hôpital en église succursale des paroisses de Saint-Benoît, de Saint-Hippolite et de Saint-Médard, l'an 1566. Les bénédictins de Saint-Magloire, qui demeuraient où ont demeuré depuis les filles pénitentes de la rue Saint-Denis, ayant été transférés en cet hôpital par ordre du roi Charles ix, en 1572, et se trouvant incommodés d'avoir une paroisse dans leur église, on bâtit une église paroissiale à côté de cet hôpital. Cette nouvelle église paroissiale prit le nom de Saint-Jacques du Haut-Pas qu'elle conserve encore aujourd'hui, et la chapelle de Saint-Jacques prit celui de saint Magloire. Le premier institut de ces hospitaliers était de passer *gratis* les pèlerins sur les rivières. Aussi étaient-ils tous frères lais d'abord, mais ils se firent prêtres dans la suite; ils portaient sur leurs manteaux des marteaux à manche pointu par le bas et de différentes formes. Leur habit était blanc. Ils avaient un grand-maître général de tout l'Ordre qui résidait en Italie et un commandeur général pour la France, comme il paraît par l'épithaphe d'un commandeur qui était contre le mur de l'é-

glise de l'hôpital de Saint-Jacques à Paris, avant que les Pères de l'Oratoire, qui l'ont possédé sous le nom de Saint-Magloire, et qui ont succédé aux bénédictins, eussent fait embellir le chœur. Pie II supprima cet Ordre en 1459, ce qui n'empêcha point qu'il n'y eût encore quelques-uns de ces religieux en France l'an 1572. (Le père Héliot, t. 2, p. 278.)

JACQUES (ermites de Saint-), de Molinio et de Loupeavo près de Lucques en Italie. Nom des ermites d'une congrégation qu'Alexandre IV réunit à beaucoup d'autres pour former l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. (Le père Héliot, t. 3, ch. 2.)

JACQUES (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Beziers. Nous ignorons dans quel temps et par qui elle a été fondée. Elle existait dès le commencement du dixième siècle, et elle était unie à la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, depuis 1664. L'abbé de Saint-Jacques était chanoine de la cathédrale de Saint-Nazaire, et en cette qualité il était obligé d'y faire l'office d'hebdomadier; il rendait aussi hommage par une ancienne coutume, à l'évêque de Beziers qui avait une juridiction particulière sur cette abbaye, ainsi que sur celle de Saint-Aphrodisie. (*Gallia christ.* t. 6, col. 414.)

JACQUES (Saint-), abbaye de

chanoines réguliers de la congrégation de France, dite de Sainte-Geneviève, était située dans la ville de Provins en Brie, diocèse de Sens, et fondée au douzième siècle par Thibaud, comte de Champagne. Elle était fort bien bâtie et avait une jolie bibliothèque. M. François d'Aligre qui en fut long-temps abbé commendataire, et dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays, avait fait des biens immenses à cette abbaye.

JACQUES DE DOË (Saint-), *Sanctus Jacobus de Doa*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située sur le sommet d'une montagne environnée de forêts, près la ville du Puy en Velay. On rapporte son origine à l'an 1138, et les seigneurs de Saint-Quentin en étaient reconnus pour fondateurs. Ce n'était auparavant qu'une chapelle sous le titre de Saint-Jacques. Il est vraisemblable que ce lieu fut d'abord habité par des chanoines de Saint-Norbert, pour deux raisons; premièrement, parce qu'on croit que Doë est le second monastère de l'Ordre de Prémontré qui commença à fleurir vers l'an 1119; secondement, parce que vers l'an 1165, Pierre, évêque du Puy, donna la maison de Doë à Étienne de Tournay, afin, dit-il, que l'ordre régulier s'y observe avec plus de ferveur. Ce qui suppose qu'il y avait dans cette maison des chanoines réguliers qui s'étaient un peu relâchés de la ferveur de leur première observance. L'ab-

bé de Doë jouissait de plusieurs beaux privilèges. Il avait son rang après les quatre premières dignités dans l'église cathédrale du Puy; il était conservateur des privilèges de cette même église, et constitué par commission expresse du saint-siège, arbitre souverain des différends entre les évêques et les chanoines. Plusieurs prieurés dépendaient de lui, et il était collateur de plein droit de la chapelle de Saint-Germain la Prade. (*Gallia christ.* t. 2.)

JACQUES DE MONTFORT (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Montfort en Bretagne, au diocèse de Saint-Malo. Elle fut fondée au milieu du douzième siècle, par Guillaume 1^{er} du nom, sire de Montfort et de Gaël. Il y avait la réforme des chanoines réguliers de la congrégation de France.

JACQUIER (Nicolas), né à Dijon au commencement du quinzième siècle, embrassa l'institut des Frères Prêcheurs dans la même ville, et se distingua par son zèle pour le salut des âmes. Il devint inquisiteur de la foi vers l'an 1450, et parcourut en cette qualité plusieurs villes de France pour chercher les hérétiques. S'étant fait recevoir l'an 1465 dans la congrégation de son Ordre en Hollande, il passa le reste de sa vie en Flandre, à Lille, à Tournai, à Bruges, prêchant partout et confondant les hérétiques, excepté qu'il alla en Bohême l'an

1466, pour y combattre les Hérétiques. L'an 1471, Guillaume de Filastre, évêque de Tournai, lui ayant donné commission d'interférer avec le doyen de Bruges, des miracles qui se faisaient au tombeau, ou par l'intercession de la bienheureuse Colette, morte à Gand l'an 1447, il alla dans cette ville où il ne vécut que quelques mois, étant mort dès l'an 1472. On a de lui un dialogue *De sacra communione contra hussitas*, imprimé à Tournai en 1466. *Flagellum hæreticorum fascinariorum*, publié à Francfort en 1581. *De calcatione dæmonum*, manuscrit. (Le père Echard, *Script. ord. Præd.* t. 1, p. 847.)

JACQUIN (l'abbé), est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : Entretiens sur les romans, ouvrage moral et critique dans lequel on traite de l'origine des romans et de leurs différentes espèces, tant par rapport à l'esprit que par rapport au cœur, volume in-12, de 365 pages, dédié à Monseigneur le duc de Chaulnes, et qui se vendait à Paris chez Duchêne. On peut voir l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal chrétien*, 1754, t. 2, p. 139 et suiv.

JACQUINOT (Barthélemi), jésuite dijonnais, entra dans la compagnie en 1587, à l'âge de dix-huit ans. Il fut recteur du grand collège de Lyon, supérieur des maisons professes de Toulouse et de Paris, provincial successivement des cinq provinces que les jésuites avaient en France,

confesseur de la reine d'Angleterre, choisi par le roi Louis XIII, enfin assistant du général pour la France. Il mourut à Rome le 1^{er} d'août 1647, et laissa, 1^o. Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde, à Paris 1614, in-16, et plusieurs fois réimprimée depuis. Cet écrit a été traduit en latin sous le titre de *Hermes christianus*, par le père Pierre Monod, jésuite, confesseur de la duchesse de Savoie, et imprimé ainsi à Lyon en 1629, in-12. 2^o. L'Église prétendue réformée n'est point l'Église de Dieu, embrassant une doctrine contraire à celle des cinq premiers siècles, et notamment des quatre premiers Conciles généraux et des apôtres, à Toulouse 1623, in-12. 3^o. *Via et ratio vitæ ad Dei cultum instituendæ*, à Paris en 1636, in-8^o. C'est l'adresse pour vivre, etc., traduite en latin par l'auteur même. 4^o. Méditations pour tous les jours de l'année. 5^o. Le chrétien au pied des autels, rendant au très-auguste sacrement de l'Eucharistie les devoirs de ces religieuses visites, à Paris en 1640, in-12. Le même ouvrage a été traduit en latin par l'auteur, et imprimé à Lyon en 1646, in-12, sous ce titre latin : *Christianus ad aras, augustissimæ Eucharistiæ debita piæ ac religiosæ in ea visendæ salutationis officia persolvens*. (Papillon, Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.)

JACQUINOT (Jean), Dijonnais, se fit jésuite le 4 juillet

1623, à l'âge de dix-sept ans. Il fut recteur des collèges de Châlons en Champagne et de Nanci. Etant revenu dans celui de Châlons, il y mourut le 16 ou le 26 de mars 1653. On a de lui, 1°. La gloire de saint Joseph, à Dijon en 1645, in-12. 2°. Bouquet sacré fait de pieuses affections envers Jésus, à Châlons en 1646, in-8°, et à Nanci en 1652, in-12. 3°. Abrégé de la Vie de saint Joseph, à Châlons en 1650, in-8°.

JACSENIUS ou JASCENIUS (Bonaventure), de l'Ordre des Frères Mineurs, dans le dix-septième siècle, fut premier définitiveur de la province de son Ordre en Angleterre, après qu'elle eut été rétablie, et gardien du collège des Anglais à Douai. Il eut beaucoup à souffrir pour la foi catholique, et publia un livre intitulé : Introduction au palais de la vérité, à Malines et à Milan en 1616. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 1, p. 334.)

JACULATOIRE, *jaculatorius* de *jaculari*. On appelle oraisons *jaculatoires* les aspirations ou prières courtes et ferventes, qu'on pousse du fond du cœur, comme des traits vers le ciel.

JADA, hébr., *savant et connaissant*, fils d'Onan, (1 Par. 2, 28.)

JADAIA, hébr., *science ou connaissance du Seigneur*, prêtre qui revint de la captivité de Babylone avec neuf cent soixan-

te-treize de ses frères. (1 Esdr. 2, 36.)

JADAIS ou JADIAS, hébr., *ensemble ou un seul Seigneur*, du mot *jakid*, *un seul*, et du mot *Jah*, *Seigneur*, surintendant d'une partie des troupeaux de David. (1 Par. 27, 30.)

JADASON, hébr., *connaissance de la brebis*, fleuve que la version grecque nomme Hydaspes. Il passait dans la Susianne pour se rendre dans le Tigre. (Judith. 1, 6.)

JADDO, hébr., *sa main ou sa puissance ou sa louange*, du mot *jad*, *main*, ou *jada*, *louange*, fils de Zacharie, et chef de la demi-tribu de Manassé au-delà du Jourdain, du temps de David et de Salomon. (1 Par. 27, 21.)

JADDOA ou JEDDOA ou JAD-DUS, souverain pontife des Juifs, du temps d'Alexandre le Grand. (2 Esdr. 12, 11.)

JADER (saint), évêque de Midile dans la Numidie, martyr et compagnon de saint Nemesien. (Voyez NEMESIEN.)

JADIHEL ou JADIEL, hébr. *science ou connaissance de Dieu*, du mot *jada*, *science*, et du mot *El*, *Dieu*, fils de Benjamin. (1 Par. 7, 6.)

JADUR ou JAGUR, hébr., *étranger ou voyageur*, du mot *gher*, ville de Juda dont on ignore la situation (Josué, 15, 21.).

JAEN, ville épiscopale d'Espagne sous la métropole de Tolède et capitale du royaume de Jaën, est située au pied d'une

montagne, à neuf ou dix lieues de Grenade, à une seulement de Guadalquivir et à dix-huit au levant de Cordoue. C'est le *Giennum*, *Gennia*, ou *Oningis* des Latins. Ses peuples furent aussi nommés *Aurigi*, *Giri Soenni*, et *Illulgi*. Ferdinand II, roi de Castille, ayant pris cette ville sur les Maures en 1243, y transféra le siège épiscopal qui était autrefois à Barca. La ville est grande et contient cinq mille maisons partagées en douze paroisses. Outre le collège des jésuites, il y a huit autres maisons religieuses d'hommes et huit de filles et douze hôpitaux. La cathédrale a un chapitre composé de huit dignitaires, ving-un chanoines, vingt-quatre prébendiers, etc. Le diocèse contient quatre-vingt-quatre paroisses partagées en trois archidiaconés et sept archiprêtres : on y compte les collégiales d'Ubeda et de Baeça, trente-cinq maisons religieuses d'hommes, vingt-cinq de filles, quarante-huit hôpitaux et sept bourgades qui dépendent de l'Ordre de Calatrava.

Évêques de Jaën, selon la tradition des Espagnols.

1. Saint Euphrasius, disciple de saint Pierre, qui souffrit le martyre sous l'empereur Néron.
2. Saint Eutychius, martyr à Cadix.
3. Rogat, qui assista aux onze, douze, quatorze et quinzième conciles de Tolède.
4. Théodiscle, qui assista au

seizième concile de Tolède. Après Théodiscle, le siège de Jaën fut transféré à Mendoza; et pendant ce temps on connaît les évêques suivans, Pardius, Jean, Cecilius, Jacques, Gibericus, Froila, Valfredus, Florus, qui vivait en 693.

5. Dominique, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, prélat également vertueux et savant, mort âgé de quatre-vingt-dix ans.

6. Pierre, mort l'an 1249.

7. Pascal, mort l'an 1269.

8. Ybanez, mort l'an 1273.

9. Jean, mort l'an 1289.

10. Pierre, de l'Ordre de la Merci, mort à Grenade, dans l'esclavage parmi les Maures l'an 1300.

11. Garcias, mort l'an 1317.

12. Ferdinand Ramirez, Portugais, d'abord évêque d'Oporto, puis de Jaën, ensuite de Badajoz.

13. Martin, mort l'an 1322.

14. Jean, mort l'an 1338.

15. Jean de Soria, siégea trente-cinq ans.

16. André, siégea huit ans.

17. Nicolas, de l'Ordre de Saint-Jérôme, siégea sept ans.

18. Alphonse Pecha, quitta son évêché après neuf ans de possession pour prendre l'habit d'ermite.

19. Nicolas de Biedema, archidiacre de Séville, mourut évêque de Jaën.

20. Rodrigue de Narbaëz, archidiacre de Jaën, en fut fait évêque, et y mourut l'an 1422.

21. Gonsalve de Stunica, mort l'an 1434.

22. Alphonse Vasquez, évêque de Mondonedo, et puis de Jaën, mort l'an 1482.

23. Inigo, Manrique, chanoine de Burgos, évêque d'Oviedo, et puis de Jaën, mort l'an 1485.

24. Louis Osorio, doyen de Léon, évêque de Lugo, de Ségovie, de Burgos, et enfin de Jaën, où il mourut en 1495.

25. Diègue d'Eça, dominicain, premier professeur en Théologie dans l'université de Salamanque, évêque de Zamara, puis de Salamanque, ensuite de Palence, et de Jaën, fut transféré à Séville et nommé à Tolède dont il ne prit point possession, ayant été prévenu par la mort arrivée l'an 1523.

26. Alphonse Suarez, d'abord évêque de Mondonedo, puis de Lugo, ensuite de Jaën où il mourut l'an 1518.

27. Etienne-Gabriel Merino, chanoine de Baeça, puis évêque de Léon, et ensuite de Jaën, mort cardinal l'an 1535.

28. François de Mendoza, d'abord évêque de Zamora, fut transféré à Jaën, mais il n'en prit point possession étant mort l'année même de cette translation.

29. Pierre Pacheco, fut transféré à Siguenza.

30. Diegue Tavera, doyen de Compostelle, archidiacre de Calatrava, dans l'église de Tolède, évêque d'Avila, puis de Jaën, mort l'an 1560.

31. Diegue de Loscobos, archidiacre de Coria, inquisiteur et évêque d'Avila, puis de Jaën,

mort après trois ans de siège.

32. François Delgado, chanoine de Tolède, puis évêque de Jaën, mort l'an 1576.

33. Diegue d'Eça, auditeur de Grenade et de Rote, évêque de Canaries et de Coria, puis de Jaën, mort l'an 1579.

34. François Sarmiento, professeur en droit canon dans l'Université de Salamanque, auditeur de Valladolid et de Rote, évêque d'Astorga, puis de Jaën, mort l'an 1595.

35. Bernard de Roxas et Sandoval, d'abord évêque de Ciudad-Rodrigo, puis de Pampelune, ensuite de Jaën, devint archevêque de Tolède, cardinal et inquisiteur général, et mourut l'an 1618.

36. Sanche d'Avila, d'abord évêque de Carthagène, puis de Jaën, ensuite de Siguenza et enfin de Placentia.

37. François Martinez, premier professeur en Théologie de l'université d'Alcala, évêque de Canaries et puis de Jaën, siégea quatre ans.

38. Balthazard de Moscoso, recteur de l'université de Salamanque, doyen et archidiacre de Quadalahara, évêque de Jaën et cardinal, fut transféré à Tolède, l'an 1646.

39. Jean Cueipo Delliano, d'abord évêque de Pampelune, fut transféré à Jaën, où il mourut en 1647.

40. Ferdinand d'Andrade et de Castro, archevêque de Palerme, fut transféré à Jaën l'an 1648.

JAGU (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur la côte de Bretagne, au diocèse de Dol, à l'embouchure et sur la rive gauche de la rivière d'Arguenon, à deux lieues de Saint-Malo. Elle reconnaissait pour son fondateur le saint dont elle portait le nom, qui vivait dans le cinquième siècle et sous le règne du roi Grallon. Sa situation l'a souvent exposée au pillage des Saxons, des Normands et des Anglais. Les Pénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui avaient été introduits dans cette abbaye en 1647, la rétablirent depuis les fondemens. Elle était fort incommodée par les sables de la mer, lesquels étant desséchés par le soleil et enlevés par le vent, gênaient tout; en sorte qu'on en trouvait quelquefois le jardin et les lieux réguliers tout remplis. Les religieux se délivrèrent de cette incommodité en couvrant les sables de gazon jusqu'à la mer. (La Martinière, Dict. géogr. Hist. de Bret., tom. 2.)

JAH. Nom propre de Dieu chez les Hébreux. C'est un abrégé de Jéhovah. (*Voyez* ce mot.)

JAHADDAL ou JOHADDAL, hébr., *aigu*, du mot *cad*, père de Regom. (1 Par. 2, 47.)

JAHALA, hébr., *qui monte*, du mot *hala*, monter, un des chefs des Nathinéens, qui revinrent de Babylone à Jérusalem. (2 Esdr. 7, 58.)

JAHAS ou JASA, ville. (Isaïe 15, 4.)

JAHATH, hébr., *brisé* ou

épouvanté, du mot *cathath*, de la race de Gerson, fils de Lobni, et père de Jamina, lévite. (1 Par. 6, 20.)

JAHATH, lévite de la race de Mérari, intendans des ouvriers que Josias employa aux réparations du temple. (1 Par. 34, 12.)

JAHAZIA, hébr., *vision du Seigneur*, du mot *kasa*, voir, et *Jah*, seigneur, fils de Thécué. (1 Esdr. 10, 15.)

JAHAZIEL, hébr., *qui voit Dieu* ou *vision de Dieu*, du mot *casa*, voir, et *El*, Dieu, troisième fils d'Hebron. (1 Par. 23, 19.)

JAHEL, hébr., *qui monte*, du mot *Hala*, femme d'Haber ou d'Heber le Cinéen. Elle tua Sisara, général des troupes de Jabin, roi d'Asor, en lui enfonçant un gros clou dans la tempe à coup de marteau. (Judic. 4, 17 et suiv.)

JAHELEL ou JALEL, hébr., *qui attend Dieu*, du mot *jikel*, attendre, ou *qui prie Dieu*, du mot *kala*, fils de Zabulon. (Genès. 46, 14.)

JAHIEL, hébr. *Dieu vit*, du mot *caja*, vivre, lévite et chanteur du temple. Il avait aussi la garde des trésors et des portes du lieu saint. (1 Par. 15, 18.)

JAI (Claude), de Genève, jésuite, l'un des compagnons de saint Ignace, mort l'an 1551, laissa un ouvrage intitulé : *Miroir d'un évêque*, tirée de l'Écriture-Sainte, des canons et des docteurs, imprimé à Ingolstadt en 1615. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, pag. 1114.)

JAIR, hébr., *qui répand la clarté*, ou *qui est éclairé*, du mot *or*, *éclairer*, de la famille de Manassé, succéda à Thola dans la judicature ou le gouvernement des Israélites, et eut pour successeur Jeplité. Son gouvernement fut de 22 ans, depuis 2795 jusqu'en 2817. (Judic. 10, 3.)

JAIR, fils de Segub. (1 Par. 2, 22.)

JAIR, père de Mardochée. (Esther. 2, 5.)

JAIR ou **JAIRUS**, chef de la synagogue de Capharnaüm, dont Jésus-Christ ressuscita la fille. (Matth. 9, 18. Marci 5, 22.)

JAIRITE, descendant de Jaïr. (2 Reg. 20, 26.)

JALA, un des chefs des Nathinéens, officiers de Salomon. (1 Esdr. 2, 56.)

JALALÉEL ou **JALELÉEL**; hébr., *qui loue Dieu*, du mot *hillel*, *louer*, ou *clarté de Dieu*, du mot *Hillul*, fils de Caleb, et père de Ziph. (1 Par. 4, 16.)

JALEL, fils de Zabulon, chef de la famille des Jalélites. (Num. 26, 26.)

JALON, fils d'Egra. (1 Par. 4, 17.)

JALOUSIE. Voy. ENVIE.

JALOUSIE (eaux de). Voyez ADULTÈRE.

JAMBLIQUE ou **IAMBLIQUE**, le second des sept Dormans, martyrs d'Ephèse. Les Grecs le nomment *Jamblique*, et les Latins, *Malc*. Voy. DORMANS.

JAMBRÏ, hébr., *qui rend amer*, du mot *marar*, ou *qui se*

révolte, du mot *Mara*, homme puissant dans la ville de Médaba, au-delà du Jourdain (1 Mach. 9, 36.)

JAMÈS ou **JAMESIUS** (Thomas), né dans l'île de Wight vers l'an 1571, fut aggregé au collège d'Oxford en 1593. Thomas Bodley, instruit de son habileté dans la connaissance des livres, le choisit pour premier bibliothécaire de la bibliothèque publique qu'il établissait alors à Oxford. Il fut reçu docteur en 1614, et il eut dans le même temps le sous-doyenné de l'église de Wels, la cure de Mongeham dans le comté de Kent, et la qualité de juge de paix : ce qui l'obligea de quitter l'emploi de bibliothécaire. Il mourut au mois d'août 1629, âgé d'environ cinquante-huit ans. Ses ouvrages sont : *De personâ et officio judicis apud Hebræos, aliosque*, à Oxford, in-4°, 1600. Une édition du Philobolion de Richard de Buri, évêque de Durham, in-4°, 1596, avec un catalogue des manuscrits d'Oxford, qu'il augmenta en 1600, et qu'il donna in-4° sous le titre d'*Ecloga Oxonio contabrigiensis*. Il y joignit les deux pièces suivantes : *Cyprianus redivivus, hoc est, elenchus eorum quæ in opusculo Cypriani de unitate Ecclesiæ sunt vel addita vel detracta, etc. Et spicilegium D. Augustini, hoc est, libri de fide ad Petrum, Diaconum, cum manu scriptis collatio ac castigatio. Bellum papale, sive concordia discors Sixti Quint., et Clementis VIII,*

circà hieronymianam editionem, cum utriusque editionis vulgatae illorum pontificum, et postrema lovaniensium comparatione, à Londres en 1600 in-4°, et 1678 in-8°; ce livre est devenu rare. En 1605 il donna une nouvelle édition augmentée du catalogue de la Bibliothèque bodleïenne, dont Wood a donné une troisième édition infiniment meilleure. *Concordantiæ sanctorum patrum, id est, vera et pia libri canticorum per patres universos, tam græcos quàm latinos, expositio*, à Oxford, en 1607, in-4°. Apologie pour Jean Wiclef. L'Écriture, les conciles et les pères corrompus par l'Église de Rome, en anglais, à Londres, 1611, in-4° et 1688, avec une réponse prétendue suffisante aux pères Cretser et Possevin, jésuites, et à l'auteur des fondemens de l'ancienne et de la nouvelle religion. *Filius papæ papalis*, à Londres, en 1621. *Index generalis sanctorum patrum ad singulos versus cap. 5, evang. secundum Math.*, à Londres, 1624, in-4°. *Notæ ad Georgium Wicelium de methodo concordie ecclesiasticæ*, à Londres, 1725, in-8°. *Vindiciæ grégorianæ*, 1626, à Genève, in-4°. Introduction à la Théologie, etc., en anglais, à Oxford, 1625, in-4°, ouvrage plein de mauvais principes et de calomnies contre l'Église romaine, caractère qui domine dans tous les ouvrages de controverse ou de critique des pères, donné par cet auteur. Humble et instante Requête à l'É-

glise d'Angleterre, sur les livres qui concernent la religion, en anglais, 1625, in-8°. Explication étendue des dix articles contenus dans la requête présentée par le docteur James au clergé d'Angleterre, pour rétablir dans leur pureté les auteurs corrompus (selon lui) par les papistes, en anglais, à Oxford, 1725, in-4°. *Specimen, corruptelarum pontificiarum in Cypriano, Ambrosio, etc.*, à Londres, 1627, in-4°. *Index librorum prohibitorum à pontificiis*, à Oxford, 1627, in-8°. La Philosophie morale des stoïciens, traduite du français en anglais, 1698, in-8°. Deux traités de Wiclef contre les Ordres de religieux mendiants. *Fiscus papalis, sive catalogus indulgentiarum et reliquarum, etc.*, que d'autres attribuent à Crasshaw, à Londres, 1617, in-4°. Il a laissé manuscrit : 1°. *Admonitio ad protestantes Theologos de libris pontificiorum cautè legendis*. 2°. *Enchiridion theologicum*. 3°. *Liber de suspicionibus et conjecturis*. (Voyez WOOD, *Athenæ, oxonienses, et Hist. universit. oxoniens.*, et le père Nicéron, dans le tome 19 de ses Mémoires.)

JAMIN, hébr., la droite, second fils de Siméon, chef de la famille des Jaminites. (Genès. 46, 10.)

JAMNE, fils aîné d'Afer. (Genès. 46, 17.)

JAMNIA. On dit aussi *Jabnia*, et communément *Zania*, ville ancienne des Philistins, dont le

roi Ozias détruisit les murs , aussi bien que ceux d'Azot et de Geth. 2. Paral. 26, 6. Il en est fait mention sous le nom de Jamnia, dans le recensement que fait Josué des villes de Judas, 45, selon les 70. Etienne de Byzance l'appelle de même, et dit qu'elle fut ainsi nommée, parce que *Jammi* signifie des lieux humides et propres à cultiver des fleurs. Le pays des environs devait être extrêmement peuplé, puisqu'au rapport de Strabon on y pouvait armer quarante mille hommes. Jamnia avait un port un peu éloigné de son enceinte; c'est apparemment ce qui a donné lieu à Pline de faire deux villes de ce nom, l'une dans les terres, l'autre sur la mer. Judas Maccabée brûla ce port (2 Mach. 12, 9.), où il est aussi remarqué qu'il était éloigné de Jérusalem de 240 stades. Cette ville est devenue épiscopale dans la première Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée, et elle a eu les évêques suivans :

1. Macrin, siégeait dans le temps qu'Arius commença à répandre son hérésie. Saint Alexandre d'Alexandrie lui en donna avis.

2. Pierre, au concile de Nicée, en 325.

3. Oélien, au second concile général, premier de Constantinople, en 381.

4. Etienne, disciple d'Euthymius, au concile de Chalcédoine.

5. Zenobe, souscrit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem, à Jean Pats de Constantinople, en 518.

6. Etienne II, au concile de Jérusalem, contre Anthyme, sous le patriarche Pierre, en 536. (Or. chr. t. 3, p. 587.)

JAMNOR, hébr., *la lumière de la mer*, du mot *or*, lumière et *maim*, mer, un des aïeuls de Judith. 8, 1.

JAMRA, fils de Supha. (1 Par. 7, 36.)

JAMUEL ou NAMUEL, hébr., *Dieu est son jour*, du mot *jom*, jour, fils de Siméon. (Genès. 46, 10.)

JANAI, hébr., *qui parle ou qui répond*, du mot *Hana*, de la tribu de Gad, fils d'Abigaïl. (1 Par. 5, 12.)

JANDE (Jean de) natif de Gand ou de Laon, jurisconsulte, fleurit depuis l'an 1330 jusques vers le milieu du siècle. On a de lui quelques traités philosophiques, imprimés plusieurs fois en différens endroits. Il avait aussi composé quelques autres ouvrages qui sont perdus ; savoir : un Commentaire sur les sentences ; un Traité de la puissance ecclésiastique contre Jean XXII, et des questions quodlibétiques. On lui a supposé un ouvrage qui se trouve dans le premier tome de la monarchie de Goldaste, et qui a pour Titre : Information de la nullité du procès fait par Jean XXII, contre l'empereur Louis de Bavière, composé par un auteur du temps. (Dupin, Table des auteurs ecclésiast.

du quatorzième siècle, p. 718.)

JANDURE, *Jamdunia*, abbaye régulière de l'Ordre de Prémontré autrefois dans le duché de Bar, au diocèse de Toul, à trois lieues de Bar-le-Duc, vers le couchant de l'hiver.

JANISSAIRE ou JANIZÈRE à Rome, officier ou pensionnaire du pape, qu'on appelle aussi *participant*. Les janissaires romains sont des espèces de correcteurs et de réviseurs de bulles, à qui pour cela on paye un certain droit sur les annates. Ces officiers sont du troisième banc au collège de la chancellerie romaine.

JANNA ou JANNÉ, fils de Joseph, et père de Melchi. (Luc. 3, 24.)

JANNÉS et MAMBRÉS, deux magiciens que saint Paul dit avoir résisté à Moïse, pendant qu'il était en Égypte. (2 Timoth. 3, 8.)

JANNIN (Louis), jésuite, traduisit en latin, en 1666, la Vie de saint Ignace, écrite en italien par le père Bartholi : il traduisit aussi de l'italien du même auteur la Première Partie de l'Asie, qui contient la vie de saint François Xavier ; la Seconde Partie de l'Asie, touchant le Japon ; la Troisième Partie de l'Asie, touchant la Chine, la Cochinchine et le Tonquin. (Journ. des Savans, 1709.)

JANNING (Conrad), jésuite, un des bollandistes, succéda au père Papebroch dans la composition des actes des saints. Il donna tout seul le sixième tome

du mois de juin, qui est un supplément des cinq premiers volumes, et mit à la tête l'éloge du père Papebroch ; on y trouve aussi une dissertation sur la translation du corps de saint Norbert à Prague, contre Philippe Muller, qui avait nié cette translation. (Journ. des Savans, 1716, p. 498 et suiv.)

JANOË, hébr., *qui se repose* ou *qui demeure*, du mot *Nuac*, ville de la tribu d'Ephraïm, sur la frontière de la demi-tribu de Manassé. (Josué, 16, 7.)

JANOTZKI (chanoine), savant polonais, a donné *Polonia litterata nostri temporis*, et un Dictionnaire des Savans alors vivans en Pologne. On lui attribue aussi l'ouvrage intitulé : *Acta litteraria regni polonice et magni ducatus lithuaniæ, trimestr.* (4 Varsovie, 1757, in-4°.)

JANSÉNISME, doctrine de Jansénius. Cherchez JANSÉNIUS d'Ypres. Voyez aussi le premier tome des Mémoires du Clergé, où tout ce qui concerne le jansénisme est rapporté de suite depuis la page 193 jusqu'à la page 381.

JANSÉNISTE, celui qui suit la doctrine de Jansénius. *Janse-nianus, Jansenista.* Voy. JANSÉNIUS d'YPRES.

JANSÉNIUS (Corneille) premier évêque de Gand, né à Hulst en Flandres, fit ses études à Louvain. Après avoir appris les langues, il enseigna douze ans dans l'abbaye de Tongerloen, Ordre de Prémontré en

Brabant. Depuis il fut curé de Saint-Martin de Courtrai, et ensuite doyen de Saint-Jacques de Louvain où il eut rang de docteur et professeur en Théologie. Philippe II, roi d'Espagne, l'envoya au concile de Trente où il s'acquît beaucoup d'estime par son savoir et sa modestie. A son retour il fut fait évêque de Gand où il mourut le 10 avril 1576, âgé de 66 ans. On a de lui : 1°. des Commentaires sur les Pseaumes, sur les Cantiques, sur les Proverbes, sur la Sagesse et sur l'Ecclésiastique, imprimés à Lyon en 1586. 2°. La Concorde évangélique, avec des Commentaires, *ibid.*, en 1597 et 1606. 3°. Un Abrégé de Commentaires sur la Concorde, à Anvers, 1593. 4°. La Vie de Jésus-Christ selon les quatre évangélistes, à Cologne, en 1622. Les ouvrages de ce prélat sont estimés avec raison. (Le Mire, *de Script. sæc.* 16, et *in elog.* Valère-André, *Biblioth. belg.* Sanclerus, *De illustr. Gand.*)

JANSÉNIUS (Gérard), flamand, fleurit vers l'an 1580. Nous avons de lui dix Traités de la Vérité de l'Eglise et de son autorité, imprimés à Cologne en 1575. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, p. 1324.)

JANSÉNIUS (Corneille), évêque d'Ypres, naquit le 28 octobre de l'an 1585, dans un village nommé Accoy, près de Léerdam en Hollande. Son père, qui était catholique, se nommait Jean Otto; et ce fut à Louvain

que, pour se déguiser aux hérétiques selon la coutume, Corneille changea de nom et prit celui de Jansen ou Jansenius, qui veut dire fils de Jean. Il fit ses premières classes à Utrecht, puis sa philosophie et sa Théologie à Louvain. De là il vint à Paris en 1604, où Jean du Verger de Haurane, depuis abbé de saint Cyran, le plaça chez un conseiller pour être précepteur de ses enfans. Ensuite il l'appela à Bayonne, où il fut principal du collège qu'on venait d'y fonder. Après douze ans de séjour en France, il retourna à Louvain, où, en 1617, il fut fait principal du nouveau collège de Sainte-Pulcherie, et professeur de l'Écriture-Sainte. Il fut fait évêque d'Ypres le 28 octobre de l'an 1635, et mourut de peste le 6 mai de l'an 1638. Il laissa plusieurs ouvrages : 1°. Un Discours moral sur la réforme de l'homme intérieur, prononcé à une profession. 2°. Un ouvrage intitulé : *Elexipharmacum*, c'est-à-dire, Antidote contre le poison des ministres de Bois-le-Duc. 3°. *Spongia notarum*, Éponge des notes, pour répondre aux notes que les ministres avaient faites contre l'*Alexipharmacum*. 4°. Des Commentaires sur le Pentateuque, les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, le Prophète Sophonie, et sur les quatre Évangiles. M. Dupin dit que ces Commentaires sont excellens, de l'aveu de tous les savaus. Richard-Simon les trouve destitués de

critique, et beaucoup inférieurs à ceux de Jansénius, évêque de Gand. 5°. Deux Résolutions de cas de conscience, sur l'obligation des édits en ce qui regarde la monnaie, et sur le serment des magistrats. 6°. Un livre intitulé : *Mars Gallicus*, sous le nom d'*Alexander patricius Armachanus*; il y traite la question savoir, si les alliances du roi de France sont justes, et défend la négative en blâmant la conduite des Français qui avaient donné du secours aux Hollandais hérétiques et rebelles. 7°. Un petit ouvrage in-12, intitulé : le Parallèle des Erreurs des sémi-pélagiens de Marseille, avec celles des nouveaux sémi-pélagiens. 8°. Son grand ouvrage intitulé *Augustinus*, dans lequel il prétend recueillir toute la doctrine de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination. Il avait travaillé longtemps à cet ouvrage, et le soumit par son testament au saint-siège. Libert Fromod et Henri Calenus, ses exécuteurs testamentaires, le firent imprimer à Louvain l'an 1640. Il excita aussitôt des troubles, et l'on vit paraître plusieurs écrits pour et contre. Les évêques de France le déférèrent à Rome, et demandèrent la condamnation des cinq propositions suivantes, dans lesquelles ils renfermaient la doctrine du livre de Jansénius.

1. Quelques commandemens de Dieu sont impossibles aux hommes justes, lors même qu'ils

veulent et s'efforcent de les accomplir, selon les forces qu'ils ont présentes; et la grâce qui les leur rendrait possibles, leur manque.

2. Dans l'état de la nature corrompue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

3. Pour mériter et démériter dans l'état de la nature corrompue, la liberté qui exclut la nécessité, n'est pas requise en l'homme, mais la liberté qui exclut la contrainte suffit.

4. Les sémi-pélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure prévenante pour chaque action en particulier, même pour le commencement de la foi : et ils étaient hérétiques, en ce qu'ils voulaient que cette grâce fût telle que la volonté humaine pût lui résister ou lui obéir.

5. C'est donner dans l'erreur des sémi-pélagiens que de dire, que Jésus-Christ est mort, ou qu'il a répandu son sang généralement pour tous les hommes.

Ces propositions furent condamnées par Innocent x le dernier mai 1653, par Alexandre vii le 16 octobre 1656. Ce pontife déclara que les cinq propositions étaient tirées du livre de Jansénius, intitulé : *Augustinus*, et qu'elles avaient été condamnées dans le sens de l'auteur. Il ordonna en conséquence la signature d'un formulaire qu'il dressa sur cette matière. Le pape Innocent xii, par deux brefs, l'un du 6 février 1694,

l'autre du 24 novembre 1696 , déclara que quand Alexandre VII avait dit que les cinq propositions avaient été condamnées dans le sens de Jansénius, il avait entendu le sens de ces propositions qui se présentent d'abord à l'esprit dans la lecture de ce livre. Clément XI, par sa bulle du 16 juillet 1705, rappelle les bulles de ses prédécesseurs, et déclare de plus, que par le silence respectueux, on ne satisfait point à l'obéissance qui est due aux constitutions apostoliques : mais que le sens de Jansénius, condamné dans les cinq propositions, et que les termes dont elles sont composées, portent d'eux-mêmes, doit être rejeté comme hérétique, de cœur et de bouche par tous les fidèles chrétiens, et qu'on ne peut licitement signer le formulaire dans un autre esprit.

Le clergé de France a accepté solennellement toutes ces constitutions du saint-siège, et il n'y a point aujourd'hui d'évêque en France, ni dans aucun autre royaume catholique, qui ne se soit soumis à ces décisions. Chaque fidèle est par conséquent obligé à s'y soumettre de cœur et de bouche, dit le catéchisme de Montpellier, in-4°, édition de 1714, p. 195. On peut voir l'ouvrage qui a pour titre : Exposition historique de toutes les hérésies et les erreurs que l'Eglise a condamnées sur les matières de la grâce et du libre arbitre ; à Paris, chez Nicolas Pèpie, 1714, vol. in-12. M. Tour-

neli, dans son Traité de la grâce ; les Lettres théologiques du père de Graveson ; les Conférences d'Angers sur la grâce ; l'ouvrage intitulé : Recueil historique et dogmatique sur l'origine, les progrès et la condamnation des erreurs de Baïus, Jansénius, etc.

JANSENIUS ou JANSONIUS (Jacques), né à Amsterdam en 1547, de parens catholiques, fut envoyé à Louvain en 1564, pour y étudier la philosophie et la Théologie. Il fut licencié en Théologie en 1575, et ensuite premier président du collège nouveau des Augustins, et président de celui du pape Adrien VI en 1579, professeur en Théologie en 1580, et succéda à Stapleton en 1595. En 1614, il fut fait doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre, et mourut le 20 juillet 1626. On a de lui : 1°. *Institutio catholici ecclesiastæ* ; à Louvain, en 1585 ; 2°. des Commentaires sur le chapitre quinzième de l'Exode, sur le trente-deuxième du Deuteronome et sur le deuxième du premier livre des Rois, sur les psaumes et sur les cantiques de la Bible ; à Louvain, en 1597 ; 3°. quatre Livres liturgiques, ou du sacrifice de l'autel matériel, avec une explication du canon de la messe ; à Heidelberg, en 1596 et 1604 ; 4°. des Commentaires sur les douze et trente-huitième chapitres d'Isaïe, sur les prophètes Nahum, Habacuc, sur les premier et deuxième chapitres de saint Luc, *ibid.* en 1599 ; 5°. un Commentaire sur le Cantique

des cantiques; à Anvers, en 1605, et un autre sur le livre de Job, *ibid.* en 1623; 6°. un Commentaire sur l'évangile de saint Jean; à Louvain, en 1630; 7°. le Ruban de pourpre, ou Explication de la passion de Notre-Seigneur, *ibid.* en 1600; 8°. un Traité du sacerdoce, en flamand, *ibid.* en 1618. Jean Massius a écrit la vie de cet auteur. (*Voyez aussi le Mire, De script. sæculi decimi-septimi.*)

JANSENS ELINGA (François), célèbre canoniste, né à Bruges, fit profession dans le couvent des dominicains de la même ville, le 28 janvier 1654. Il fit ses études, et enseigna la philosophie à Louvain. Il y reçut aussi le degré de licence en Théologie, au mois de septembre 1665. Il devint premier régent des études générales de son Ordre à Anvers; office qu'il exerça pendant douze ans. On lui donna le titre de docteur dans son Ordre en 1675, et il fut trois fois provincial de la Basse-Germanie. Il mourut à Bruges le 22 novembre 1715, à quatre-vingts ans. On a de ce laborieux écrivain les œuvres suivantes.

1. *Autoritas D. Thomæ Aquinatis, quinti ecclesiæ doctoris, nodo indissolubili per R. P. Petrum de Alva et Astorga S. T. Lectorem jubilatum nuper revincta, nunc verò soluta.* (A Gand, chez Maximilien Graet, 1664, in-8°.)

2. *Certissimum quid certissimæ veritatis pro doctrinâ doctoris angelici.* *Ibid.*

3. *Cribratio vocabularii R. P. Petri de Alva et Astorga.* (A Anvers, chez Engelbert Gymnici, 1664, in-8°.)

4. *Responsio ad epistolam alicujus FF. Minor. publicatam sub larvâ summulistæ Minoris.* (*Ibid.*)

5. Un petit ouvrage dont le titre est : *R. P. Mathias Hanzeur Ord. FF. Minor. Lector jubilatus, seu defensa ab eo causa P. de Alva et Astorga, appensa in staterâ et inventa minùs habens.* (A Anvers, chez Gymnisii, 1665, in-8°.)

6. *Controversiæ in hæreticos, opusculum.* (A Anvers, 1673.)

7. *Veritas manifesta pro autoritate reverendissimi patris Thomæ Turci, magistri generalis Ord. Prædic. circa prædeterminationem physicam. Item decretum reverendissimi P. Joan. Thomæ de Rocaberti, ejusdem Ord. generalis, contra opera P. F. Josephi de vitâ sæculi, ac autentica bullæ Urbani V, pro autoritate angelici doctoris.* (A Anvers, chez Voëns, 1675, in-4°.)

8. *Summa conciliorum dudum collecta per reverendissimum P. Bartholomeum Caranza, archiepiscopum toletanum, ex ordine nostro assumptum. Recognovit, emendavit et auxit.* (A Louvain, chez Jérôme Nempæi, 1668, in-8°.)

9. *Suprema romani pontificis autoritas, ejusque extra concilium generale definientis infallibilitas adversus epistolam reverendissimi ac illustrissimi*

Gilberti, episcopi Tornacensis propugnata, 1689. (A Bruges, chez P. Van-Pee, in-8°.)

10. *Summa totius doctrinæ de romani pontificis autoritate et infallibilitate*, 13 articulis comprehensa. (Ibid. 1690, in-4°.)

11. *Forma et esse Ecclesiæ Christi, quæ dumtaxat est apud romano-catholicos*, 1702. Cet ouvrage est un écrit en flammand.

12. *Dissertationes 26 theologicæ selectæ de principalioribus quæstionibus hoc tempore in scholis disputatis*, anno 1707.

13. *Series indulgentiarum et gratiarum confratribus et consororibus SS. Rosarii, per diversos summos pontifices concessarum*.

JANSSENBOY (Nicolas), en latin *Jansenius*, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Zierzee en Zélande. Il prit l'habit de Saint-Dominique à Anvers, et fut licencié de Louvain où il enseigna la Théologie, après avoir été d'abord régent et puis supérieur dans notre collège de Lire au duché de Brabant. Il savait aussi les langues orientales, et particulièrement la langue grecque. Son zèle le porta à aller en Danemarck, pour y travailler à la conversion des luthériens. Il alla ensuite à Rome pour y rendre compte du fruit de ses travaux au souverain pontife Grégoire xv, et à la congrégation de la Propagande, qui le renvoyèrent en Danemarck l'an 1623. Il fut si agréable à Frédé-

ric III, prince de Norwège, qu'il lui permit le libre exercice de la religion catholique dans la nouvelle ville qu'il avait fait bâtir sous le nom de Frédéric-Stad. Le zélé missionnaire forma dans cette ville une église florissante qu'il gouverna avec autant de sagesse que de vigilance jusqu'à sa mort, arrivée le 21 novembre 1634. On a de lui : 1°. un panégyrique de saint Thomas d'Aquin, imprimé à Louvain en 1621, in-8°. 2°. La Vie de saint Dominique, à Anvers 1622, in-8°. 3°. *Animadversiones et scholia in apologiam nuper editam de vitâ et morte Joannis Duns Scoti, adversus R. P. F. Abrahamum Bzovium*, Ord. Prædic. S. T. M. et Historiæ eccles. scriptorem; à Cologne, en 1622. 4°. Un apologétique de ces scholies et notes, que l'on trouve en manuscrit dans notre couvent d'Anvers. 5°. *Defensio fidei catholicæ et apostolicæ romanæ opposita admonitioni necessariæ Johannis Mulleri lutherani prædicantis hamburgensis*; à Anvers, en 1631, in-8°. 6°. *Beneficia FF. Prædicatoribus à divâ Virgine collata*; à Anvers 1632, in-12. 7°. Une traduction latine du livre des prêtres, de Molina, chartreux, et une autre de celui des cas de conscience de Pierre de Ledesma, dominicain. Il y en a qui attribuent cette dernière traduction au père Raymond de Ladessou. Nicolas Janssenboy avait trois frères; savoir : Corneille, Dominique et Léonard,

religieux du même Ordre que lui. Dominique prit l'habit religieux dans le couvent d'Angers, ainsi que Nicolas. Corneille et Léonard furent reçus dans celui de Bolduc. Tous les trois furent aussi d'illustres défenseurs de la foi. Corneille partit avec Nicolas pour les provinces du septentrion, et fit dans la Basse-Saxe ce que celui-ci faisait dans le Holstein. Dominique exerça le ministère de prédicateur apostolique à Hambourg et à Cologne où il fit imprimer quelques ouvrages en latin et en allemand, contre les luthériens. Il mourut à Amsterdam le 14 mars 1647. Léonard mourut à Bolduc le 21 février 1663, après avoir travaillé avec un zèle infatigable pendant l'espace de trente-quatre ans, et composé quelques petits ouvrages de dévotion, avec une histoire abrégée de quelques saints personnages de l'Ordre de Saint-Dominique. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, page 479. Le P. Tournon, dans ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 5, p. 284 et suivantes.)

JANVIER, nom du premier mois de l'année, selon la supputation dont on se sert aujourd'hui en occident, *januarius*. Les Romains lui ont donné ce nom à cause de *Janus*, divinité à qui ils attribuaient deux têtes, parce que d'un côté le premier de janvier regarde l'année précédente, et de l'autre celle qui vient. Ce nom peut venir

aussi de *janua*, porte, parce que ce mois étant le premier, est comme la porte des années. En ces jours-là les païens s'envoyaient des présents qu'ils appelaient *étrennes*. Ils faisaient aussi des danses, des festins, des sacrifices en l'honneur de Janus, et c'était par opposition à ces désordres, que les chrétiens jeûnaient autrefois le premier jour de janvier. L'année de Romulus commençait par le mois de mars, et ce fut Numa-Pompilius qui ajouta le mois de janvier. En France l'année commençait à Pâques ou à Noël, et ce fut le roi Charles ix qui ordonna qu'on commencerait à compter l'année par le premier de janvier, c'est ce que porte l'article 39 de l'ordonnance de ce prince, donnée à Roussillon au mois de janvier 1563, qui ne fut enregistrée au parlement de Paris que le 19 de décembre 1564. Le premier jour de janvier qui suivit cette vérification, le roi en sa cour et en sa grande chancellerie, commença à compter 1565; ce que le chancelier de l'Hôpital fit observer à Toulouse, où le roi était alors, et dans les lieux où il passa. Les secrétaires-d'état commencèrent au premier janvier à dater de 1565 les édits, déclarations et lettres-patentes. Les secrétaires du roi suivirent durant quelques mois l'ancien usage; et dans toutes les lettres qu'ils présentèrent pour être scellées du grand sceau, ils les datèrent de 1564, et ne commencèrent qu'à

Pâques de compter 1565. Le premier janvier suivant on commença à dater de 1566, qu'au 14 avril, et le premier janvier suivant on compta 1567. Depuis on a toujours commencé l'année au premier janvier dans tout le royaume. Ce qu'il est important d'observer pour entendre la date des anciennes ordonnances. Pour entendre la date des actes qui nous viennent encore aujourd'hui de Rome, il faut observer aussi qu'à Rome l'année commence encore à présent à Pâques. (Baronius, dans ses notes sur le Martyrologe romain, au premier janvier, note première. Le P. Petau, dans son *Rationarium temporum*. De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot JANVIER.)

JANVIER, martyr, et l'un des fils de sainte Félicité. (Voyez FÉLICITÉ.)

JANVIER, martyr et compagnon de saint Sixte. (Voyez SIXTE.)

JANVIER, martyr de Cordoue et compagnon de saint Fauste. (Voyez FAUSTE.)

JANVIER, évêque de Bénévent et martyr, gouvernait cette église du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Il avait des liaisons fort étroites avec un diacre nommé Sosie qui servait l'église du cap de Misène près de Pouzzol au-deçà de Naples. Le saint diacre ayant été mis en prison pour la foi à Pouzzol, Janvier allait souvent le voir pour le fortifier et le consoler. Il fut arrêté lui-même pour ce su-

jet par l'ordre de Timothée, gouverneur de la province, qui avait succédé à Dracone. Ce gouverneur lui fit couper la tête à Pouzzol, aussi bien qu'à Feste, son diacre; à Didier, son lecteur; à Sosie, diacre de l'église du cap de Misène; à un autre diacre nommé Procule, et à deux laïcs nommés Eutiches et Acece. Les corps des SS. Procule, Eutiches et Acece, demeurèrent à Pouzzol; ceux de saint Feste et de saint Didier furent portés à Bénévent, et celui de saint Sosie à Misène. Pour celui de saint Janvier, il fut transporté à Naples où on l'honore encore aujourd'hui comme l'un des patrons de la ville. Ce qui rend son culte fort célèbre, est un miracle que l'on prétend qui se renouvelle tous les ans. On dit que quand on approche de son chef une fiole de son sang, il s'échauffe et paraît liquide et bouillant; au lieu que dans les autres temps il est dur comme d'autre sang caillé ou pétri avec de la terre. Les Grecs font la fête de saint Janvier et de ses compagnons le 21 avril et le 18 ou le 19 septembre, et les Latins le 19 septembre. (Tillemont, Mém. ecclés., t. 5. Baillet, 19 septembre.)

JANVIER (dom Ambroise), né à Sainte-Suzanne au diocèse du Mans en 1614, entra dans l'Ordre de Saint-Benoît en 1636. Après s'y être appliqué à l'étude de la langue hébraïque dont il acquit une grande connaissance, et y avoir enseigné pendant plu-

sieurs années, il s'occupa à revoir les œuvres de Pierre, abbé de Celles, dont il donna une nouvelle édition en 1671, en un volume in-4°. La préface est du père Mabillon. Il a aussi donné en 1656, à Paris, chez Billaine, le commentaire du rabbin David Kinki, espagnol du treizième siècle, sur les psaumes de David, traduit de l'hébreu en latin. Ce commentaire est très-utile pour l'intelligence du sens littéral des psaumes, et dom Janvier a rendu un très-grand service à l'Église en le traduisant : le traducteur a omis comme inutiles à l'intelligence des psaumes, plusieurs choses contre la religion chrétienne que Kinki avait insérées dans son commentaire. On trouve encore de dom Janvier une pièce en hébreu dans le recueil de celles qui furent faites sur la mort du célèbre Jérôme Bignon. (Journ. des Savans 1666, p. 473 de la première édition, et 281 de la seconde.)

JANUM, hébr., *qui dort*, du mot *num*, ville de Juda. (Josué, 15, 53.)

JAPHA ou JAPHO ou JAFFA ou JOPPÉ. (Voy. JOPPÉ.)

JAPHET, hébr., *qui persuade*, *qui dilate*, du mot *patha* ou *beau*, du mot *japha*, fils de Noé. Il est ordinairement nommé le troisième dans l'ordre des enfans de Noé. Il était cependant l'aîné, puisque Moïse dit expressément, suivant la traduction des Septante et de Symmaque, qu'il était le plus an-

cien des fils de Noé. Le même Moïse dit que Cham était le plus le jeune des trois. (Genès. 9, 24.) Japhet eut pour partage l'Europe et une partie de l'Asie. Noé en bénissant Japhet lui dit : *Que le Seigneur dilate Japhet ; que Japhet demeure dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave.* (Genès. 9, 27). Cette bénédiction de Noé s'accomplit, lorsque les Grecs, et après eux les Romains, portèrent leurs conquêtes dans l'Asie et dans l'Afrique, où Sem et Chanaan avaient leur demeure et leur domination. Japhet a été connu des profanes sous le nom de *Japetus*. Les poètes le font père du ciel et de la terre, ou de Titan et de la Terre. (Hésiode, *Theogonia*.)

JAPHET, Judith parle d'une province nommée Japhet, au midi de la Cilicie. On ignore entièrement cette province. (Judith 2, 15.)

JAPHIA ou JAPHIE, hébr., *qui éclaire*, *qui montre*, du mot *japha*, ville de Zabulon. (Josué, 19, 12.)

JAPHIA, roi de Sachir, tué par Josué, 10, 26.

JAPHIA, un des fils de David. (2 Reg. 5, 16.)

JAPON, empire de l'Asie. *Japonia*, *Japonicæ insulæ*. Il consiste en plusieurs îles qui ont la Chine au couchant ; la Tartarie orientale, et le pays de Jesso au nord ; l'Océan oriental les baigne au levant et au midi. Saint François-Xavier y prêcha l'Évangile vers l'an 1549, à la fa-

veur des Portugais qui commerçaient dans ce pays, et il y convertit un très-grand nombre de personnes. Mais l'empereur ayant pris ombrage des chrétiens, les fit tous exterminer, en sorte que le christianisme y est éteint, ou presque éteint aujourd'hui. Il n'y a que les seuls Hollandais qui peuvent y aborder pour le commerce, parce qu'ils sont les seuls qui veulent fouler un crucifix aux pieds. (Voy. Maffé, Histoire des Indes. Le père Bouhours, Vie de saint François-Xavier. Samson, Ambassade des Hollandais au Japon. Le père Crasset, Histoire de l'Eglise du Japon. M. l'abbé de T., Histoire de l'Eglise du Japon, 2 volumes in-4°; à Paris, chez Étienne Michallet, 1689. Étienne Xempfer, Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon. Le père Charlevoix, jésuite, Histoire et description générale du Japon; le sixième volume de l'Histoire générale des cérémonies religieuses, où l'on a recueilli avec choix ce que les meilleures relations nous apprennent de la religion des peuples du Japon.)

JAQUELOT (Isaac), né à Vassien en Champagne le 16 décembre 1647, d'un père qui était ministre de l'église prétendue réformée de ce même lieu, fut reçu ministre à l'âge de vingt-un ans, et donné pour collègue à son père. Il sortit de France après la révocation de l'édit de Nantes, et alla d'abord à Heidelberg et ensuite à la Haye où il

s'acquit une grande réputation par ses sermons. Jurieu lui suscita une violente persécution à l'occasion de deux petites brochures contre le tableau du socinianisme, par Jurieu, intitulées : Avis sur le tableau du socinianisme, et attribuées à Jaquelot. Le roi de Prusse l'ayant entendu prêcher à la Haye, voulut l'avoir pour son ministre français à Berlin. Jaquelot s'y transporta en 1702, et y mourut le 15 d'octobre 1708. Il avait de l'esprit, de la pénétration, du savoir; mais son trop de vivacité l'empêchait quelquefois d'apporter dans ses sermons toute la méthode qui y eût été nécessaire. Il a eu de grands débats avec Bayle. On a de Jaquelot, plusieurs ouvrages estimés : 1°. Dissertation sur l'existence de Dieu, où l'on démontre cette vérité par l'histoire universelle de la première antiquité du monde; par la réfutation du système d'Épicure et de Spinoza; par les caractères de divinité qui se remarquent dans la religion des Juifs et dans l'établissement du christianisme. On y trouvera aussi des preuves convaincantes de la révélation des livres sacrés, à la Haye, 1697, in-8°. 2°. Dissertations sur le Messie, à la Haye, 1669, in-8°. 3°. Trois ouvrages contre le Dictionnaire du Bayle; le premier intitulé : La conformité de la foi avec la raison, ou défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le Dictionnaire historique et critique de M. Bayle; le se-

cond : Examen de la Théologie de M. Bayle, répandue dans son Dictionnaire critique, dans ses pensées sur les comètes, et dans ses réponses à un provincial, où l'on défend la conformité de la foi avec la raison, contre sa réponse; la troisième : réponse aux entretiens composés par M. Bayle, contre la conformité de la foi avec la raison, et l'examen de sa Théologie. 4°. Un Traité de l'inspiration des livres sacrés en deux parties dont la première est excellente et le chef-d'œuvre de l'auteur. 5°. Ving-huit lettres aux évêques de France, pour les porter à user de douceur envers les calvinistes. 6°. Quelques Sermons qu'on a imprimés depuis la mort de M. Jaquelot. (Histoire des ouvrages des Savans. Nouvelles de la république des lettres.)

JAR ou JAIR, mois des Hébreux qui répond à notre mois d'avril. Il était le huitième de l'année civile et le second de l'année sainte. Il n'avait que vingt-neuf jours. Le 10 de ce mois les Juifs font le deuil de la mort du grand-prêtre Héli et de ses deux filles. Le 18, ils commencent la moisson du froment, trente-trois jours après Pâque. Le 23 ils célèbrent une fête en mémoire de la purification du temple, faite par Judas Machabée, après qu'il en eut chassé les Syriens. Le 29 ils font mémoire de la mort du prophète Samuel. Ceux qui n'ont pu faire la fête de Pâque dans le mois de nisan, la font dans le

mois de jar. (Dom Calmet, Dictionnaire de la Bible.)

JARA, hébr., *qui respire*, du mot *ravac*, père d'Huri. (1 Par. 5, 14.)

JARA, fils d'Ahas, de la race de Saül. (1 Par. 9, 42.)

JARAMOTH, hébr., *des hauteurs*, du mot *rum*, ville de la tribu d'Issachar, laquelle fut donnée au lévite, fils de Gerson, et assignée pour ville de refuge. (Josué, 21, 29.)

JARAMOTH ou JARMUTH ou JÉRIMOTH, ville de Juda. Josué tua le roi de Jérimoth. (Josué, 15, 35.)

JARCHI (Salomon), fameux rabbin. On le trouve nommé Isaaki, Isarki, Jarhi, Racca, Raschi ou Raski, mais plus communément Jarchi. Il naquit à Troyes en Champagne l'an 1104, d'Isaac, riche marchand et savant rabbin. Les Juifs établis à Troyes y avaient dès le dixième siècle un collège ou académie : on y professait les langues, les humanités, la médecine et la Théologie judaïque. Isaac, père de Salomon, était à la tête de cette académie. Il profita de tous les avantages que cette place lui donnait pour l'instruction de son fils : il l'initia dans toutes les sciences que les Arabes et les Juifs cultivaient seuls alors avec succès. Jarchi Salomon entreprit en 1140 d'éclaircir et de commenter l'ouvrage de Rabba-Barnacham sur les recueils des traditions talmudiques de Rabbi Juda l'aveugle. Rabba-Barnacham

était prince de l'académie de Sora, et il avait composé son ouvrage vers l'an 322 de Jésus-Christ. Salomon réussit dans son entreprise, et toute sa nation reçut ses commentaires avec applaudissement. Il fit ensuite des gloses, encore très-estimées aujourd'hui sur le talmud ordinaire et sur le talmud babylonien. Enfin il composa sur la Bible des explications littérales et morales qui ont été imprimées dans les grandes Bibles de Venise et de Bâle, et que Lyra a fait entrer en plus grande partie dans son vaste ouvrage sur la Bible. Le rabbin Isaac Atias dans l'introduction du livre qu'il a composé en espagnol sur les six cent-treize préceptes de la loi judaïque, dit que Salomon a commenté toute la Bible et toute la Gemare avec autant de brièveté que d'érudition. Pierius, in *Hieroglif. lib. 35*, folio 325, parle du même en ces termes : *Jam Salomon Trecensis, non ignobilis Sacræ-Scripturæ commentator*. Voici les ouvrages de Salomon Jarchi, que nous trouvons cités dans le tome premier du catalogue de la bibliothèque du roi. 1°. *Biblia sacra hebraïca, cum punctis, cum triplici targum in pentateuchum; et commentarii R. Salomon Jarchi in omnes 24 S. Scripturæ libros, per Abraham Ben-Eliezer*; à Hanovre, 1611, in-8. 2°. *Biblia sacra hebraïca, cum punctis; item cum commentariis R. Salomonis Jarchi et Masoretarum notis criticis*; à Venise, 1647, et en 1649 in-4°,

4 volumes. 3°. *R. Salomonis Jarchi scholia in librum Esther etc. ex versione Ludovici Henrici Daquin*; à Paris en 1622. in-4°. 3°. *Pentateuchus hebraïcè cum targum seu paraphrasi chaldaicâ... et cum commentariis R. Salomonis Jarchi*; en 1490, in-folio, en 1491, in-folio, etc., à Constantinople, entre les années 1520 et 1540, in-4°. Cet ouvrage y fut imprimé par l'ordre de Soliman II, encore à Constantinople en 1546, in-folio, à Venise en 1567, in-folio, et encore ailleurs. Le même commentaire traduit en latin avec des notes par Jean Frédéric Breithaupt; à Gotha en 1710, in-4°, 2 volumes. Le même en allemand; à Bâle, 1583, in-folio. 5°. *Lux intellectûs quo continentur expositiones in Rabbot, seu textus libri Rabbot in genesim, cum commentariis Salom. Jarchi, etc.*, à Venise, en 1667, in-folio, et encore depuis avec des commentaires d'autres rabbins, joints à ceux de Jarchi. 6°. *Commentarius in prophetas majores et minores, in Jobum et in psalmos*; en hébreu et traduit en latin par Breithaupt; à Gotha, en 1713, in-4°. 7°. *Hoseas prophetas, hebraïcè et chaldaïcè, cum duplici versione latinâ et commentariis Salom. Jarchi, Aben-Esræ, et Davidis Kimki, etc.*, à Leyde, en 1611, in-4°. 8°. Le prophète Joël, avec les commentaires des mêmes rabbins; à Paris en 1613, in-4°, et à Utrecht en 1657, in-8°. 8°. Pareils Commentaires sur Ah-

dias, Jonas et Sophonie ; à Londres en 1601, in-4°, à Paris, 1656, in-4°, et encore ailleurs. 10°. *Panis lacrymarum sive R. Salom. Jarchi et R. Samuelis Ufidæ commentarii duo in lamentationes Jeremiæ*, etc., à Venise en 1605, in-4°. 11°. *Canticum canticorum Salomonis, cum, commentariis Jarchi et aliorum; interprete Genebrardo*, etc., à Paris en 1570, in-4°. 12°. Pareils Commentaires sur Malachie et sur les proverbes de Salomon et autres. Le rabbin Salomon Jarchi mourut à Troyes en 1180 à l'âge de soixante-quinze ans. (Catalogue de la bibliothèque du roi, tome 1. Bibliothèque sacrée du père Le Long, édition in-folio. Mémoire manuscrit communiqué par M. Groslei, avocat à Troyes, aux éditeurs du nouveau Moréri.)

JARD (.....) prêtre de Bollène près d'Avignon. Nous avons de lui, la Religion chrétienne, méditée dans le véritable esprit de ses maximes, ou Cours suivi et complet de réflexions, ou de sujets de méditations pour chaque jour de l'année, sur les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes; 6 volumes in-12, à Paris, 1745, chez Pierre Prault, quai de Gèvres, au Paradis. On a ajouté au sixième tome des choses qui ne sont pas de l'auteur. L'abbé Debonnaire a eu part à cet ouvrage.

JARD, *Jardum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la Brie, près de

Melun, au diocèse de Sens. Un ermite nommé Fulbert commença l'an 1171 le prieuré de la Miséricorde de Dieu, appelé Notre-Dame de Pacy; le pape Alexandre III confirma cet établissement, et Michel, archevêque de Sens, convertit le même prieuré en abbaye vers la fin du même siècle. Adèle, reine de France, ayant ensuite bâti un monastère dans son château du Jard, y transporta les chanoines réguliers de Pacy l'an 1203. Elle est donc la principale fondatrice de cette abbaye qui reconnaissait aussi pour bienfaiteurs les vicomtes de Melun. (*Gallia christ.*, t. 3, col. 517, *veter. edit.*)

JARDINS (des), abbé. On a de lui un sermon sur la cène, prêché devant le roi en 1735, avec un panégyrique de saint augustin, prononcé la même année; à Paris, chez J. B. Bauche, 1736, in-4°.

JARE, hébr., *la lune* ou *le mois*, du mot *jarac*, fils de Jectan. (Genèse. 10, 26.)

JARED, hébr., *qui descend* ou *qui commande*, du mot *rud*, fils de Malaléel, et père d'Henoch. (Genes. 5, 18.)

JAREPHEL, hébr., *la santé de Dieu*, du mot *rapha*, ville de la tribu de Benjamin. (Josué, 18, 27.)

JARIB, hébr., *qui multiplie*, du mot *rahab*, fils de Siméon. (1 Par. 4, 24.)

JARIB ou JOIARIB, chef de la première famille sacerdotale. 1 Par. 24, 7. C'est de-là que des-

cendaient les Machabées. (1 Mach. 2, 1.)

JARIM, hébr., *des bois, des forêts*, du mot *jâhar*, montagne qui est marquée dans Josué, comme une des limites du partage de Juda. (Josué, 15, 20.)

JARRE, Ordre de la Jarre. Ordre militaire, qui s'appelle aussi l'Ordre du Lys. (*Voyez* Lys.)

JARRETIÈRE, Ordre militaire d'Angleterre. *Ordo garterianus*. Chevalier de la Jarretière, *eques periscelidis, eques garterianus*. Les auteurs ne s'accordent point sur le sujet de l'institution de cet Ordre. Les uns disent que dans un bal que le roi Édouard III donnait à toute la cour, la jarretière de la reine, ou celle de la comtesse de Salisbury qu'il aimait, étant tombée tandis qu'elle dansait, le roi la releva en s'écriant, *honni, c'est-à-dire, maudit soit qui mal y pense*, et résolut d'instituer un Ordre à ce sujet, et de faire mettre ces paroles à une jarretière, pour perpétuer la mémoire de cette aventure. D'autres traitent cette histoire de fable, et prétendent qu'Édouard ayant gagné la fameuse bataille de Crecy par l'invocation de saint Georges, il fit bâtir à son retour une magnifique église en l'honneur de ce saint, dans le château de Windsor, et qu'il y institua l'Ordre de la Jarretière l'an 1344, ou 1347, ou 1339, ou enfin 1350, parce qu'il avait fait déployer sa jarretière pour le signal de la bataille, et qu'à cause de cela il voulut qu'une jarre-

tière fût le principal ornement de cet Ordre qu'il établissait comme un monument de sa victoire, et un symbole de l'union indissoluble des chevaliers, ces paroles, *honni soit qui mal y pense*, ne voulant marquer autre chose que la bonne intention du fondateur dans l'établissement d'un Ordre qui obligeait ceux qui le recevaient, à se tenir inséparablement unis entre eux, et inviolablement attachés à la vertu. Quoiqu'il en soit, Édouard créa vingt-cinq chevaliers dont il se déclara le grand-maître, et cinq-officiers, le prélat ou grand-aumônier, le chancelier, le garde des registres, ou greffier, le roi d'armes, ou hérault et l'huissier. Il y joignit quatorze chanoines pour servir l'église, treize vicaires, treize ecclésiastiques et quatorze chantres. L'habit de l'Ordre consiste dans un justaucorps de soie blanche, avec les bas de même couleur. Par-dessus le justaucorps, les chevaliers portent un surtout cramoisi, doublé d'une étoffe de soie blanche, avec un manteau de velours bleu. Aujourd'hui dans les cérémonies, les chevaliers portent sur l'épaule droite un chaperon d'écarlate. La jarretière s'attache sous le genou gauche; elle est d'un bleu céleste, bordée d'or, et brodée de pierreries; on lit dessus ces paroles en broderie, *honni soit qui mal y pense*. Les chevaliers portent encore un bonnet de velours noir, un collier d'or, pesant trente onces, et fait en for-

me de plusieurs jarretières entrelacées, au bout duquel pend l'image de saint Georges, monté sur un cheval blanc, et terrassant le dragon ; une croix rouge au milieu d'une jarretière entourée de rayons sur le côté gauche de leur habit ou de leur manteau. La marque distinctive de l'Ordre est un cordon bleu, en forme d'écharpe, qui descend de l'épaule jusqu'à la hanche droite. On compte au nombre des chevaliers de la Jarretière, huit empereurs, vingt-six rois, et quantité d'autres princes souverains de l'Europe. (Bolland., *Act. Sanct.*, t. 3, *april.*, p. 158. Froissard, *Chronique de France*, d'Angleterre et d'Écosse. Mondon Belvalet, *Catechism. Ord. periscelidis*. Père Héliot, *Hist. des Ordres religieux*, t. 8, ch. 44, p. 298.)

JARRY (Laurent-Juillard du), abbé, prêtre, poète et prédicateur français, naquit au village nommé Jarry, à une demie-lieue de la ville de Saintes, vers l'an 1658. Il vint de bonne heure à Paris où le duc de Montausier, Bossuet, le père Bourdaloue et Fléchier furent ses protecteurs, et l'engagèrent à travailler. Il remporta trois fois le prix de poésie à l'Académie française, et prêcha avec applaudissement. Il fut prieur de Notre-Dame du Jarry, Ordre de Grammont, diocèse de Saintes, où il mourut en 1715, à cinquante-sept-ans. On a de lui, 1°. Des Essais de panégyriques, et sur les fêtes de la Vierge, en 2 volu-

mes in-8°, qu'il avait composés pour servir de suite aux essais de M. l'abbé de Bretteville ; ils furent imprimés à Paris, chez Denis Thierry, 1692. 2°. Des Essais de sermons pour les dominicales et les mystères de Notre-Seigneur, contenant trois desseins pour chaque sujet, 2 volumes in-8°, 1696. 3°. Des Essais de sermons, in-8°, 1698. 4°. Des Sermons sur les mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, en 2 volumes in-12. 5°. Des panégyriques et des oraisons funèbres, en 2 volumes in-12, Paris, 1709 ; et Lyon, 1730, in-12, 4 volumes. 6°. Sentimens sur le ministère évangélique, avec des réflexions sur le style de l'Écriture-Sainte, et sur l'éloquence de la chaire, réimprimés à Paris en 1726, avec une deuxième partie, sous ce titre : Le ministère évangélique, ou réflexions sur l'éloquence de la chaire, et la parole de Dieu annoncée avec l'autorité de la mission, etc. 7°. Dissertations sur les oraisons funèbres, à Paris, 1706, in-12. 8°. Recueil de divers ouvrages de piété, à Paris, in-12, 1688. 9°. Une édition des harangues de M. de Vaumorière, in-4°. Cette édition est augmentée. 10°. Poésies chrétiennes, héroïques et morales, dédiées au roi, à Paris, in-12, 1715. L'épître dédicatoire est suivie d'une préface d'environ soixante pages, où l'auteur fait l'apologie de la poésie, en montre l'usage, et donne ses réflexions sur les trois genres de poésies, indiqués

ans le titre de son recueil. Le recueil contient des épîtres, des poèmes, des descriptions, des odes, des stances; un remerciement en prose au chancelier Boucherat, sur ce que ce magistrat avait empêché qu'on mît un impôt sur les livres. 11°. L'oraison funèbre de Fléchier, qui a été réimprimée avec les mandemens et lettres pastorales de ce prélat, en 1712. La préface des sermons de morale du même, est aussi de M. du Jarry, auquel le Père le Long, dans sa Bibliothèque historique de la France, à la page 177, attribue encore une vie de saint Germain de Paris, qui était, dit-il, manuscrite entre les mains de M. l'abbé Bignon. M. Fléchier loue l'abbé du Jarry et sa dissertation sur les oraisons funèbres, dans une lettre qu'il lui écrivit de Nîmes en 1707. Elle est, dit-il (cette dissertation), remplie de pieux enseignemens et de réflexions judicieuses qui ramènent cette espèce d'éloquence (c'est-à-dire, celle des oraisons funèbres) à son véritable point, qui est la religion et la raison, dont elle sortait quelquefois. Vous avez bien raisonné, ajoute-t-il, parlant à M. du Jarry, sur les règles qu'il faut observer, et sur les qualités qu'il faut avoir pour se soutenir dans ces éloges singuliers, où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans, et rendre gloire à Dieu, comme un tribut, des louanges et des fragilités humaines. (Voyez le deuxième volume des

lettres de M. Fléchier, p. 155 et suivantes. Voyez aussi M. Gilbert, dans ses jugemens des Savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, tome 3, p. 241 et suivantes; le Dictionnaire portatif des prédicateurs français, p. 127 et suivantes; le Journal des Savans, 1690, 1693, 1709, 1713, 1715 et 1726.)

JASA ou JASSA, hébr., *querelle*, du mot *natsa*, ville au-delà du Jourdain, auprès de laquelle le roi Séhon fut défait par Moïse. (Num. 21, 23.)

JASA, ville. (Isaïe, 15, 4.)

JASER ou JAZER, ville au-delà du Jourdain, donnée à la tribu de Gad, puis cédée aux lévites. Elle était au pied des montagnes de Galaad, et près le torrent de Jazer qui se décharge dans le Jourdain. (Josué, 21, 36.)

JASER, fils de Caleb et d'Azuba. (1 Par. 2. 18.)

JASI, hébr., *mon créateur*, du mot *hascha*, nom d'homme. (1 Esd. 10, 37.)

JASIEL, hébr., *Dieu qui devise*, fils de Neptali. (Genès. 46, 24.)

JASIEL, habitant de Mosobia. (1 Par. 11, 46.)

JASON, *qui guérit*, du mot grec *jasis*, santé ou guérison, fils d'Éléazar. Il fut envoyé à Rome par Judas Machabée, pour renouveler l'alliance avec les Romains. (1 Mach 8, 17.)

JASON, juif natif de Cyrène, qui écrivit en cinq livres l'histoire des persécutions d'Antiochus Epiphane et d'Eupator contre les Juifs. Les cinq livres

furent abrégés par un Juif dont le nom nous est inconnu. Son ouvrage est venu jusqu'à nous, et c'est le second livre des Machabées ; mais celui de Jason est perdu.

JASON, grand-prêtre des Juifs et frère d'Onias III. (2 *Mach.* 4. 7.)

JASON (saint), parent et disciple de saint Paul, était de Thessalonique en Macédoine. Saint Paul logea chez lui avec ses compagnons pendant le séjour qu'il fit en cette ville ; ce qui fut cause que les Juifs ayant excité une grande sédition, le traînèrent devant les juges. Ces magistrats, quoique touchés des cris de la populace, ne laissèrent pas de renvoyer Jason, à condition qu'il répondrait de ceux qu'on avait cherchés chez lui, si on prouvait quelque chose contre eux. Saint Paul, dans son épître aux Romains, écrite de Corinthe, les salue au nom de Jason et de Sosipatre, qu'il dit ses parens. Sosipatre était de Bérée en Macédoine : il fut converti par saint Paul, après que cet apôtre fut chassé de Thessalonique, et l'accompagna quelque temps. L'Écriture ne nous apprend rien davantage de Jason et de Sosipatre. Les Grecs en disent beaucoup de choses, ou fabuleuses, ou incertaines. Ils font saint Jason, évêque de Tarse, et saint Sosipatre, évêque d'Iconc. Ils célèbrent leur fête le 29 d'avril. Les Latins marquent la fête de saint Sosipatre en particulier au 25 de juin, et le Martyrologe romain met celle de saint Jason qu'il

qualifie ancien disciple de Jésus-Christ, au 12 de juillet, dans l'île de Chypre. M. Baillet conjecture que c'est saint Mnason, qu'on a voulu honorer ce jour-là, puisque Mnason était véritablement de l'île de Chypre et ancien disciple, selon saint Luc, Act. 21, 16. (Baillet, 12 juillet.)

JASPE, en latin et en grec, *jaspis*, en hébreu *jaspé*, se prend ordinairement dans l'Écriture pour une pierre précieuse. Il y a plusieurs espèces de jaspe. Les plus beaux sont verts, et les plus estimés sont chargés de petites taches rangées sur le vert. Le jaspe n'est point transparent, et approche assez de l'agate.

JASSA ou JASA. (*Voy.* JASA.)

JASSEM ou ASSEM JÉZONITE, fut père de quelques vaillans hommes qui se distinguèrent tous sous le règne de David. (2 *Reg.* 23, 32. 1 *Par.* 11, 33.)

JASSI ou GIAS. (*Cherchez* GIAS.)

JASSUS, ville épiscopale de Carie, diocèse d'Asie, sous la métropole d'Aphrodisias. Elle est située dans une île fort peu éloignée du continent. Pline prétend qu'elle a donné le nom au golfe de Jasut. Toutes les notices en font mention. Elle a eu pour évêques :

1. Themitthius, au concile d'Éphèse.

2. Flaccelle, à celui de Calcédoine.

3. David, au septième concile général.

4. Grégoire, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

JASUB, hébr., *qui demeure ou qui s'assit*, du mot *jaschab*, de la tribu d'Issachar, chef de la famille des Jasubites. (Num. 26, 24.)

JASUB ou SÉAR-JASUB, fils d'Isaïe. 7, 3.

JATEBA ou JETEBA, hébr., *qui fait du bien ou sa bonté*, du mot *tub*, ou *jatab*, bonté, ville de la tribu de Juda, d'où était Messalemeth, mère d'Ammon, roi de Juda. (4 Reg. 21, 19.)

JATHANAEL, héb., *don ou récompense de Dieu*, du mot *thana*, fils de Mésilémiâ, un des portiers du temple. (1 Par. 26, 2.)

JATRE (Matthieu), religieux prêtre, dont on ne sait, ni l'Ordre, ni la patrie. On sait seulement qu'il a vécu depuis l'empire d'Alexis Comnène, et celui d'Alexis l'Ange, c'est-à-dire, depuis l'an 1200, parce qu'il parle dans ses ouvrages de certaines dignités dont ces empereurs ont été les premiers instituteurs. Ces ouvrages écrits en vers grecs, sont un traité des offices de l'église de Constantinople, et un autre de ceux du palais de la même ville. Ils furent imprimés à Paris l'an 1648, en grec et en latin, de la traduction de Jacques Goar qui a fait aussi des notes sur le dernier, auquel il a joint le livre de Georges Codin, touchant les offices de Constantinople, pour servir d'addition. (Hankius, part. 11, c. 8.)

JAUCELS ou JONCELS, *Juncellum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation

de saint Pierre, était située en Languedoc dans le territoire de Lunat au diocèse de Beziers, à deux lieues de Lodève et à huit de Beziers. On ignore dans quel temps elle a été fondée. Elle existait dès le huitième siècle, qu'ayant été ruinée par les Sarrasins, le roi Pepin qui possédait la Septimanie, c'est-à-dire, la Gaule narbonnaise en 752, la fit rétablir après avoir donné auparavant à l'abbé Benoît la terre de Jaucels d'où le monastère a pris son nom. Elle fut encore ruinée à la fin du dixième siècle, et eut pour restaurateur Fulcran, évêque de Lodève. Le monastère de Jaucels releva pendant quelque temps de l'abbaye de Psalmodie au diocèse de Nîmes, et fut uni ensuite à celle de Saint-Victor de Marseille par le pape Urbain V l'an 1366.

JAVAN, hébr., *qui trompe ou qui attriste*, du mot *aven*, quatrième fils de Japhet. Il fut père des Ioniens ou des Grecs, tant de ceux qui étaient dans la Grèce, que de ceux qui étaient dans les îles, et dans le continent de l'Asie mineure, qui s'appelaient proprement *Ioniens*. (Genès. 10, 4.)

JAVELLO (Chrysostôme), savant dominicain du seizième siècle, né dans le duché de Milan, enseignait dès l'an 1507 à Bologne, et il y était encore professeur de Théologie l'an 1519, lorsque Pomponace qui était son ami particulier, l'engagea à se faire connaître au public par l'impression. Ce même

Pomponace qui enseignait la philosophie à Bologne, ayant publié l'an 1516 un livre où il prétendait prouver que suivant Aristote, l'âme de l'homme n'était pas immortelle, se vit condamné de toute part, et pria Javello de reprendre son traité et d'en résoudre toutes les difficultés. Cet expédient lui réussit; tout le monde fut satisfait de la critique de Javello, et les inquisiteurs ordonnèrent qu'on ne ferait plus d'édition du traité de Pomponace, sans y joindre les observations de Javello; ce qui fut observé dans l'édition de Venise de l'an 1525, in-fol. où sont aussi les lettres de ces deux auteurs : le Traité d'Augustin Niphus contre le premier, et les réponses de celui-ci. Javello vivait encore en 1538, âgé de soixante-sept ans; car ce fut le 20 juillet de cette année-là, comme il le dit lui-même, qu'il finit à Plaisance sa Philosophie chrétienne qui fut imprimée l'an 1540, à Venise, avec sa Politique chrétienne, et son Économique chrétienne, qui sont ses trois ouvrages les plus estimés, et qui ont aussi été imprimés avec plusieurs autres sur diverses parties de la philosophie, en 3 volumes in-folio, en 1567, 1574 et 1588. On y trouve aussi un Traité, *de Dei prædestinatione et reprobatione*, dans lequel il est abandonné de tous les thomistes, parce qu'il y abandonne lui-même saint Thomas. On le trouve encore dans l'édition de la Somme de saint

Thomas, faite à Mayence l'an 1611, avec les commentaires du même sur les treize premières questions de la première partie et sur les questions de la Trinité. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 104 et suiv.)

JAY (Guy-Michel le), avocat au parlement de Paris, était savant surtout dans les langues. Il fut marié; mais étant devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, prit le sacerdoce, et fut doyen de Vezelay dans le Nivernais. Il mourut le 10 juillet 1675, après s'être ruiné pour faire imprimer la Bible polyglotte de Vitré, qui parut en 10 gros volumes in-fol. en 1645. Cette Bible surpasse celle d'Angleterre pour la beauté des caractères et pour la bonté du papier. Il ne faut pas confondre l'éditeur de cette Bible avec le président de Jay. (Journal des Sav., 1695, p. 153 de la première édition et 126 de la seconde.)

JAY (Gabriel-François le), jésuite, professeur de rhétorique au collège de Louis-le-Grand, mort sur la fin de sa soixantedix-septième année, le 21 février 1734, a laissé entre autres ouvrages : Le Triomphe de la religion sous Louis-le-Grand, représenté par des inscriptions et par des devises, avec une explication en latin et en français, in-12. L'explication en vers latins est du père le Jay, aussi bien que les inscriptions et les devises : un autre auteur les traduisit en vers français. (Journal des savans, 1688.

JAZER , hébr. , *secours* ou *qui aide*, du mot *Haser*, ville des Amorrhéens. (Num. 32, 35.)

JAZIEL , hébr. , *aspersion* ou *distillation de Dieu*, du mot *Naza*, fils d'Asmoth. (1 Par. 12, 3.)

JAZIEL, prêtre qui servit utilement David dans ses guerres. (1 Par. 15, 18.)

JAZIZ , hébr. , *splendeur*, du mot *ziz*, Agarénien, intendant des troupeaux de brebis qui appartenaient à David. (1 Par. 27, 31.)

JÉ-ABARIM, c'est-à-dire, les *défilés d'Abarim* ou les *défilés des passans*, un des campemens des Israélites dans le pays de Moab, après leur sortie d'Égypte. (Num. 21, 11.)

JEAN , en hébr. , *Joehanan*, signifie *gracieux*, *agréable*, ou la *grâce de Dieu*, *agréable à Dieu*. L'Écriture parle de plusieurs hommes illustres du nom de *Jean*, *Joanne* ou *Joehanan*. Le premier est Jean , père de Mattathias, ce célèbre Machabée qui était de la race des sacrificateurs de la famille de Joïarib. (1 Mach. 2, 1.)

II. JEAN, surnommé *Gaddis*. fils de Mattathias, et frère de Judas, de Jonathas et de Simon, Machabées. Jean Machabée fut tué en trahison par les enfans de Jambri. (1 Mach. 9, 36 et suiv.)

III. JEAN HIRCAN, fils de Simon Machabée.

IV. JEAN-BAPTISTE (saint), précurseur de Jésus-Christ, était fils de Zacharie, prêtre de la race d'Aaron et d'Élisabeth de la mê-

me race, tous deux justes et avancés en âge. L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu pour annoncer à Zacharie qu'il aurait un fils, au moment même qu'il offrait les parfums dans le temple. Il ne crut pas aux paroles de l'ange, et devint muet pour son incrédulité. Il recouvra la parole neuf mois après, à la naissance de son fils qu'il fit nommer *Jean*, et qui naquit l'an du monde 4000, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Il se retira, dès son enfance, dans le désert, pour y conserver la grâce de la sanctification qu'il avait reçue dans le sein de sa mère, et s'y préparer à la fonction de précurseur. Il y mena une vie très-austère, ne buvant rien qui pût énivrer, et ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, n'étant couvert que de poil de chameau. La quinzième année de Tibère, qui revient à la vingt-huitième année de l'ère commune, saint Jean sortit du désert, pour aller prêcher sur les rivages du Jourdain le baptême de la pénitence et la venue du Messie. Tout le monde venait à lui, et Jésus-Christ même voulut recevoir le baptême de sa main, malgré sa résistance. On poussa le respect pour lui, jusqu'à le prendre pour le Messie. Mais l'humble précurseur répondit à ceux qui avaient ces pensées, qu'il n'était qu'une simple voix qui criait dans le désert, *préparez la voie du Seigneur*. Il continua de baptiser jusqu'à son emprisonnement

qui arriva, comme on le croit, vers la fin de l'année même qu'il avait baptisé Jésus-Christ : sachant qu'Hérode-Antipas avait un commerce illégitime avec Hérodiade, femme de son frère Philippe, il eut la force de l'en reprendre. Ce prince le fit mettre en prison ; et Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, ayant dansé dans un festin en présence d'Hérode, elle lui plut tellement, qu'il lui promit de lui accorder tout ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Salomé, engagée par Hérodiade, demanda et obtint la tête de saint Jean-Baptiste, qui fut décapité dans sa prison par l'ordre d'Hérode, sur la fin de la trente-unième année de l'ère vulgaire, ou au commencement de l'an 32. La tête du saint précurseur fut apportée dans un bassin à Salomé, qui la donna à sa mère. On ne sait ce qu'Hérodiade fit pour lors du chef de saint Jean, qu'on prétend avoir en beaucoup d'endroits, comme à Rome dans l'église de Saint-Sylvestre, au champ de Mars, à Amiens dans la cathédrale, à Saint-Jean d'Angely en Saintonge, etc. Pour le corps du saint, ses disciples l'emportèrent et le mirent dans un tombeau à Maquéronte d'où il fut transporté à Sébaste où les plus anciens martyrologes établissent son culte. Les deux fêtes principales de saint Jean-Baptiste, sont celles de sa nativité, qui se célèbre le 24 de juin, et celle de sa décollation, qui se

fait le 29 d'août. La fête de la nativité de saint Jean est très-ancienne, puisqu'elle était déjà établie du temps de saint Augustin qui a fait sept sermons pour cette fête. Le concile d'Agde de l'an 506 la met au rang des plus célèbres. Il a été un temps où l'on y célébrait trois messes, comme on fait encore à Noël. Les Mahométans citent plusieurs paroles de l'Évangile, comme ayant été dites par saint Jean, quoiqu'elles soient de Jésus-Christ. Ils ont aussi composé des Dialogues entre Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste ; ce qui prouve la vénération où ce saint est parmi ces peuples. (*Voy. Baronius, in Annot. et in not. ad martyr. rom., ad 29 august. Torniel et Salian. Grandami, lib. 2, Quæst. evang. D. Calmet, Diction. de la Bible.*)

JEAN (saint), apôtre et évangéliste, était frère puîné de saint Jacques le *Majeur*, et fils de Zébédée et de Salomé. Il quitta sa pêche et ses filets à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, pour suivre Jésus-Christ dont il fut le disciple bien-aimé, à cause de l'innocence de ses mœurs et de la virginité qu'il conserva toujours, comme nous l'apprend la tradition. Saint Jean fut témoin des actions et des miracles de Jésus-Christ, et en particulier de sa transfiguration sur le Thabor. Il alla à Jérusalem lui préparer la dernière cène, et il y reposa sur son sein. Il l'accompagna au jardin des Oliviers avec saint Jacques, son frère, et saint

Pierre, et fut le seul des apôtres qui le suivit jusqu'à la croix. Là, Jésus mourant le donna pour fils à la sainte Vierge, et depuis cette heure saint Jean la prit chez lui pour en avoir soin. Le disciple bien aimé vit son divin maître expirer sur la croix, et le reconnut le premier des apôtres après sa résurrection. Il se trouva au concile de Jérusalem, prêcha la foi dans l'Asie, et fut le premier évêque d'Éphèse où il fit sa résidence ordinaire avec la sainte Vierge, ce qui ne l'empêchait pas de prendre un soin général de toutes les églises d'Asie. On croit aussi qu'il porta l'Évangile chez les Parthes. L'empereur Domitien le fit jeter à Rome dans de l'huile bouillante l'an 95 de Jésus-Christ près de la porte appelée *Latine*, selon une tradition fort ancienne; mais il en sortit plus sain et plus vigoureux qu'il n'y était entré. Il fut alors relégué en l'île de Pathmos où il écrivit son apocalypse. Après la mort de Domitien, il retourna à Éphèse où il composa son Évangile vers l'an 96, pour réfuter les erreurs de Cérinthe et d'Ébion, qui soutenaient que Jésus-Christ était un pur homme. Sur la fin de sa vie, sa faiblesse l'empêchant de faire de longs discours, il répétait toujours ces paroles : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres*. On lui représenta qu'il répétait toujours la même chose, et il répondit : *C'est le précepte du Seigneur, et si on le*

garde, il suffit. Ce fut aussi dans les dernières années de sa vie qu'il convertit un jeune homme qu'il avait instruit par lui-même, et ensuite confié aux soins d'un évêque, mais qui s'était dérangé jusqu'à devenir chef d'une troupe de voleurs. Saint Jean mourut à Éphèse sous l'empire de Trajan l'an 100 de Jésus-Christ, selon la chronique d'Eusèbe. D'autres reculent sa mort à l'an 104 : il fut enterré près de la ville, et son tombeau y a subsisté pendant plusieurs siècles. Le concile d'Éphèse tenu en 431, loua cette ville de ce qu'elle possédait le corps de ce divin théologien, et le pape saint Célestin en prit occasion d'exhorter les pères de ce concile à suivre les instructions de notre saint. On fait la principale fête de saint Jean le 27 décembre, et celle de son martyre, ou de sa confession le 6 mai. Outre l'Évangile et l'Apocalypse, saint Jean a encore écrit trois épîtres qui sont au nombre des livres canoniques. Mais on lui a supposé plusieurs ouvrages apocryphes, comme un livre de prétendus voyages; des actes dont se servaient les encratites, les manichéens et les priscillianistes; un livre de la mort et de l'assomption de la Vierge, une liturgie; une apocalypse différente de la véritable; un symbole que l'on prétendait avoir été donné à saint Grégoire de Néocésarée par la sainte Vierge et saint Jean. Ce saint apôtre est surnommé *le Théologien*, à

cause de la sublimité de ses connaissances, et surtout du commencement de son Évangile. Polycrates, évêque d'Éphèse, assure qu'il portait une lame d'or sur le front, comme prêtre et apôtre de Jésus-Christ. On le dépeint avec un calice, d'où sort un serpent, parce qu'on dit que quelques hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur ce vase, et tout le venin se dissipa sous la forme du serpent. (*Voyez les évangélistes et les actes des apôtres. Saint Irenée. Saint Jérôme, in Cat. Eusèbe, in Chron. t. 1 et 3. Hist. M. de Tillemont, au t. 1 de ses Mém. eccl. Baillet, au 27 décembre et au 6 mai. Dom Calmet, Dictionn. de la Bible. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. p. 364 et suiv.*)

JEAN-MARC (saint), différent de saint Marc l'Évangéliste, était disciple et cousin de saint Barnabé, et fils d'une femme chrétienne nommée Marie, chez qui les fidèles s'assemblaient à Jérusalem. Jean-Marc s'attacha à saint Paul et à saint Barnabé, et les suivit lorsqu'ils s'en retournèrent à Antioche; il les accompagna même jusqu'à la ville de Perge en Pamphylie, où il les quitta pour s'en retourner à Jérusalem, l'an 45 de l'ère commune. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulait, contre l'avis de saint Paul, que Jean-Marc les accompagnât dans ce voyage, et cette diver-

sité de sentimens fit que ces deux apôtres se séparèrent. Paul alla en Asie, et Barnabé avec Jean-Marc allèrent dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage, jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à saint Paul dans sa prison. L'an 65, Marc était en Asie avec Thimothee. On ne sait, ni le genre, ni l'année de sa mort; mais il y a de l'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau était célèbre. Les Grecs lui donnent le titre d'apôtre, et disent qu'il a été évêque de Biblis en Phénicie. On fait sa fête le 27 septembre, dans l'église grecque et dans la latine. Quelques savans prétendent que ce Jean-Marc est le même que Jean l'Ancien, dont Papias avait été le disciple. (Act. c. 12, 13, 15, Tillemont, Mém. eccl., t. 2. Baillet, 27 septembre.)

JEAN (saint), martyr de Nicomédie, fut rôti sur un gril au commencement de la persécution de Dioclétien le 24 de février 303, pour avoir arraché et déchiré publiquement l'édit des empereurs contre les chrétiens. Eusèbe et Lactance ne nomment point celui qui fit cette action, et disent seulement qu'il était d'une qualité fort distinguée. Usuard et Adon sont les premiers qui lui ont donné le nom de Jean. On fait la fête le 7 septembre. (Eusèbe, *Hist.*, l. 8, c. 2. Lactance, *de Mortib. persecut.*, c. 13. Tillemont, Mém. ecclés.,

tom. 5. Baillet, 7 septembre.)

JEAN (saint), martyr d'Alexandrie et compagnon de saint Cyr. (*Voyez* CYR.)

JEAN et PAUL, frères et martyrs à Rome, souffrirent, comme l'on croit, l'an 362 ou 363, sous le règne de Julien l'Apostat. On ne sait rien d'assuré de leur vie, ni du genre de leur mort. On sait seulement que leur culte est fort ancien dans la ville de Rome. On les honore le 26 juin. (Baillet, 26 juin.)

JEAN (saint), surnommé l'*Ermite*, était de la ville de Lyque ou Lycople, dans la première Thébàide. Il vécut dans l'exercice du métier de charpentier et de menuisier jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans qu'il quitta le monde, vers l'an 328, et se mit sous la conduite d'un vieillard expérimenté qui lui fit arroser pendant un an entier un bâton de bois sec comme s'il eût été capable de prendre racine, et lui commanda beaucoup d'autres choses plus pénibles et ridicules en apparence. Jean obéit toujours sans raisonner tant que vécut son saint directeur, c'est-à-dire, pendant l'espace de près de douze ans, et passa cinq ans depuis sa mort en divers monastères. Il se retira ensuite dans une montagne déserte à deux lieues de Lycople, et s'y creusa une cellule dans une roche presque inaccessible où il ne se laissait voir que par une fenêtre à ceux qui venaient vers lui. Après trente ans de pénitence, Dieu lui communiqua le don de prophétie.

Il prédisait les malheurs qui devaient arriver, l'abondance ou la stérilité, et déclarait les péchés secrets, et tout ce qu'on avait de plus caché dans le cœur. Les dernières et les plus renommées de ses prédictions furent celles qu'il fit en faveur de l'empereur Théodose, à qui il fit connaître ses victoires sur ses ennemis, et les moyens de les vaincre. Il mourut saintement l'an 394 ou 395. Les martyrologes latins marquent sa fête le 27 mars. (Rufin, Vies des Pères des déserts, 2 liv. Pallade, dans sa Lausiaque. Cassien. Bulteau. Baillet; 27 mars.)

JEAN CALYBITE (saint), reclus de Constantinople, naquit dans cette ville de parens de la première qualité vers l'an 426; son père se nommait Eutrope et sa mère Théodore. Il les quitta secrètement à l'âge de douze ans pour aller se faire religieux dans un monastère d'Acemètes. Six ans après il retourna habillé en pauvre à Constantinople, et alla se coucher en cet état devant la maison de son père. Il obtint des domestiques la permission de se faire une petite cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il vécut ainsi d'aumônes pendant trois ans, exposé aux mépris et aux railleries du monde, et dans un combat presque continuel entre l'amour de Dieu, qui le tenait dans cette humiliation, et l'amour de la nature qui le sollicitait de se découvrir à ses parens. Etant sur le point de mourir, il les appela, les remer-

cia de leurs soins, leur présenta un livre d'évangile relié magnifiquement, qu'ils lui avaient donné dans son enfance; et comme ils l'obligèrent de leur dire ce qu'il savait sur le sujet de ce livre : *C'est le livre*, leur dit-il en jetant un profond soupir, *que vous me donâtes il y a dix ans, et vous voyez ce fils que vous avez si long-temps cherché.* Il mourut un moment après entre leurs bras, et toute la ville de Constantinople accourut à ce spectacle. On l'enterra dans sa petite loge, comme il l'avait désiré, et ses parens y firent bâtir depuis une belle église. Son corps fut transporté à Rome, au moins en partie, dans le septième ou le huitième siècle. On croit avoir sa tête à Besançon. On l'appelle *Calybite*, à cause qu'il demeura long-temps inconnu au milieu de ses parens et dans sa propre maison. (Bollandus. Baillet, 15 janvier.)

JEAN CHRYSOSTOME (saint), patriarche de Constantinople, père et docteur de l'Eglise, naquit à Antioche vers l'an 347, d'une famille noble. Son père, qui avait servi avec distinction dans les armées de Syrie, se nommait Second; et sa mère s'appelait Anthuse. Il étudia la rhétorique sous Libanius, et la philosophie sous Andragathe, tous deux fort célèbres dans leur profession. Il suivit le barreau quelque temps avec beaucoup de succès, et le quitta avec toutes les espérances du siècle, dès l'âge de vingt ans,

pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Saint Melèce évêque d'Antioche, l'instruisit, le baptisa et le fit lecteur. L'an 373, il se retira sur les montagnes voisines d'Antioche, et se mit sous la conduite d'un ancien solitaire, avec lequel il demeura quatre ans, toujours appliqué aux exercices de la prière, de la mortification et de l'étude de l'Ecriture. De-là, il se cacha dans une caverne où il demeura seul pendant deux ans, presque sans dormir, ni se coucher, priant, ou étudiant sans cesse l'Ecriture-Sainte dont il apprit par cœur une grande partie. Sa santé ruinée l'obligea de retourner à Antioche où saint Melèce l'ordonna diacre l'an 380 ou 381. Flavien, successeur de Melèce, l'éleva au sacerdoce en 385 ou 386, et lui confia l'emploi de prédicateur, qui jusque-là avait été réservé aux seuls évêques. Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort en 397, saint Chrysostôme, dont la réputation avait volé par tout l'empire, fut élu à sa place et sacré malgré sa résistance, à Constantinople, le 26 février 398. Il n'eut pas sitôt reçu le caractère épiscopal, qu'il s'appliqua à remplir tous les devoirs d'un bon pasteur, et déploya plus que jamais cette grandeur d'âme qu'on avait toujours remarquée en lui. Il donna à l'empereur Arcade et à l'impératrice Eudoxie des avis sérieux sur les désordres de leur cour, réforma les abus de son clergé, vécut lui-même de la manière la plus

simple et la plus frugale, pour avoir de quoi nourrir les pauvres et bâtir des hôpitaux, et s'éleva avec force contre le luxe, l'avarice, l'orgueil et le faste des grands. Cette liberté souleva contre lui Eutrope, favori de l'empereur; Caïnas, généralissime de ses troupes; Théophile, patriarche d'Alexandrie; l'impératrice Eudoxie et une partie du clergé. On tint contre lui le synode du *Chêne*, fauxbourg de Chalcédoine, où il fut déposé en 403, et envoyé en exil en Bithynie. La nuit même qu'il partit, il y eut à Constantinople un tremblement de terre si furieux et une grêle si terrible, que l'impératrice, toute effrayée d'un accident qu'elle regarda avec tout le monde comme un effet de la vengeance divine, obtint de l'empereur, son mari, le retour du saint évêque. Au premier bruit de son arrivée, le Bosphore se vit tout couvert de navires et éclairé de flambeaux. Le peuple courut en foule au-devant de lui, chantant des hymnes; et le jour de ce glorieux retour fut ensuite consacré par une fête solennelle établie le 13 de novembre. Saint Chrysostôme reprit les fonctions de son ministère avec autant de force et de succès qu'auparavant. Mais ce calme ne dura pas longtemps, et fut bientôt suivi d'une nouvelle tempête. On dressa une statue d'argent à l'impératrice dans une place voisine de la grande église appelée *Sainte-Sophie*, et les spectacles qui se

donnèrent à la dédicace de cette statue, firent tant de bruit et troublèrent le service divin de telle sorte, que le saint évêque ne put s'empêcher de prêcher contre ces excès. Eudoxie, outrée de dépit et aigrie par ses flatteurs, comme si elle eût reçu un affront sanglant, reprit ses premières animosités et fit exiler une seconde fois le saint docteur. Il fut relégué à Cucuse, ville d'Arménie. On le transféra ensuite à Arabisse; et comme de ce lieu on le menait à Pytiente, lieu affreux où finissait l'empire, il tomba malade à deux lieues de Comane. On fut obligé de le faire coucher dans le presbytère d'une église dédiée au martyr saint Basile, autrefois évêque de cette ville, qui lui apparut en songe, et lui dit : *Courage, mon frère Jean, demain nous serons tous les deux ensemble.* Le lendemain il se trouva si mal, qu'après avoir fait une lieue et demie de chemin, on fut obligé de le ramener à Comane. Là, ayant reçu la sainte Eucharistie, il fit sa dernière prière, et ajouta ces mots, qu'il avait ordinairement dans la bouche : *Gloire à Dieu en toutes choses.* Il fit ensuite le signe de la croix, étendit ses pieds, et rendit l'esprit en disant le dernier *Amen*. Sa mort arriva le 14 septembre de l'an 407, après environ soixante ans de vie, neuf ans et près de sept mois d'épiscopat, dont il passa trois ans et près de trois mois en exil. Son corps fut enterré au-

près de celui de saint Basile et transporté depuis à Constantinople, sous l'empire de Théodose-le-Jeune, le 27 janvier 428, jour que l'Eglise latine a choisi pour la fête principale du saint, parce que celui de sa mort est empêché par celle de l'exaltation de la sainte Croix. On prétend que son corps fut apporté à Rome, et placé dans l'église de saint Pierre du temps du pape Zacharie. Le monastère de Saint-Sauveur de la ville de Messine en Sicile croit avoir la tête du saint, et le collège des Bernardins de Paris soutenait qu'il en possédait le crâne.

Écrits de saint Jean Chrysostôme, et éditions qu'on en a faites.

Georges et Nicéphore assurent que saint Jean Chrysostôme avait composé plus de mille livres. Nous allons donner le catalogue de ceux qui nous restent, en distinguant les véritables des douteux ou supposés, après en avoir indiqué les principales éditions.

Il se fit dans le seizième siècle plusieurs éditions imparfaites des ouvrages de saint Chrysostôme, et il n'en parut que des traductions latines jusqu'en 1529, qu'on les imprima en grec à Vérone, en 4 volumes in-fol. Henri Savil, anglais, en donna une aussi en grec à Etone en Angleterre l'an 1612, en 8 volumes in-fol. Les caractères et le papier en sont beaux, et le texte grec corrigé avec soin. Fronton du Duc, savant jésui-

te, commença l'impression d'une autre édition en grec et en latin, en 1609, à Paris, et cette édition fut achevée en 1613, 6 volumes in-fol. Elle comprend tous les opusculs et les commentaires de saint Chrysostôme sur l'Ancien-Testament. En 1633, Claude Morel publia sur l'édition de Commelin les commentaires ou homélies de saint Chrysostôme sur le Nouveau-Testament, en 6 volumes in-fol. Celle de Commelin, qui n'était que de 4 tomes, avait été imprimée à Heidelberg en 1591 et 1603. Claude Morel acheva en 1636 l'édition de toutes les œuvres de saint Chrysostôme en 12 tomes qui font 11 volumes in-fol. Mais la meilleure édition est celle de dom Bernard de Montfaucon, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 13 volumes in-folio en grec, et dont le dernier a paru en 1738. Je ne sais pourquoi le Moréri, édition de 1759, ne donne que 11 volumes à cette édition, et dit que le dernier tome a paru en 1734. C'est d'après cette dernière édition du docte bénédictin, que nous allons donner le catalogue des écrits de saint Chrysostôme.

Premier tome.

Le premier tome contient, 1°. *Deux exhortations à Théodore*, jeune homme illustre par sa naissance, par ses richesses, par son esprit et par son éloquence, qui, après avoir quitté le monde, y était rentré, et pensait à se marier. On a mis à la tête de

ces deux exhortations celle qui paraît n'avoir été écrite que la seconde. On convient communément que la seconde de ces exhortations, qui est la plus courte, regarde Théodore, depuis évêque de Mopsueste; mais quelques-uns croient que la première fut adressée à quelqu'autre Théodore. Quoi qu'il en soit, ces exhortations eurent leur effet; et Théodore rentré dans la société des frères, c'est-à-dire, de saint Chrysostôme, de Maxime et de plusieurs autres, qui, sans sortir d'Antioche, menaient une vie retirée, ne s'appliqua plus avec eux qu'à la prière et à la lecture des livres saints.

2°. *Trois livres apologétiques de la vie monastique.* Le style fleuri qui y règne, et les citations fréquentes d'exemples et d'auteurs profanes qu'on y rencontre, ne permettent point de douter que saint Chrysostôme ne les ait composés étant encore jeune. Il y décrit en ces termes, au troisième livre, la manière dont on vivait dans les monastères : les moines y jouissent d'un parfait repos, voyant, comme du haut ciel, le naufrage des autres, sans le craindre; toujours dans la même situation, ils ne sont, ni enflés par la prospérité, ni abattus par l'adversité. Personne ne reproche à un autre sa pauvreté, aucun ne se glorifie de ses richesses. L'intérêt qui renverse tout, est entièrement banni parmi eux; tout y est commun, la mai-

son, la table, les habits; ils ont tous le même esprit et les mêmes sentimens, une égale noblesse, une égale servitude, une égale liberté, les mêmes plaisirs, les mêmes désirs, la même volonté, la même espérance. Ils observent un ordre sans inégalité, et il règne entr'eux une certaine harmonie qui les tient dans une joie continuelle; s'il arrive à quelqu'un un bonheur ou une disgrâce, tous ou s'en réjouissent, ou s'en affligent.

3°. Un traité de la comparaison d'un roi et d'un moine, et deux livres de la componction. On croit que ce premier ouvrage fut aussi un fruit de la retraite de saint Chrysostôme, et qu'il le composa étant encore jeune. Il y met d'un côté un roi environné de toutes les marques éblouissantes de sa grandeur, et de l'autre un moine dans la simplicité de son état, pour conclure en faveur du dernier, par cette raison décisive, qu'il paraîtra avec assurance au tribunal de Dieu, et que le prince ne s'y présentera qu'en tremblant, et pour y recevoir les châtimens dus à ses péchés, s'il s'est mal comporté dans le gouvernement de ses états, pendant le court espace de sa royauté qui finit avec la vie. Lors donc que vous voyez, dit saint Chrysostôme, un homme puissant richement vêtu, monté sur un char magnifique, ne dites pas que cet homme est heureux, son bonheur n'est que passager. Mais lorsque vous rencontrez un so-

litaire dont l'extérieur est humble et modeste, et qui fait paraître sur son visage la tranquillité de son âme, dites que celui-là est véritablement heureux, et souhaitez de lui ressembler. Le premier livre de la componction est adressé à Demetrius, et le second à Stelechiüs, qui avaient l'un et l'autre prié le saint de leur écrire sur cette matière. Demetrius, quoiqu'arrivé à un haut degré de perfection, disait souvent à saint Chrysostôme, en lui baisant la main et en l'arrosant de ses pleurs : *Aidez-moi à amollir la dureté de mon cœur.*

4°. Les trois livres de la Providence sont adressés à Stagire pour le consoler de ce qu'il était tourmenté par le démon.

5°. Deux livres contre l'habitation commune des clercs et des femmes et un traité de la virginité. Ce dernier est composé de deux parties; dans la première, le saint fait voir qu'il n'y a point de véritables vierges parmi les hérétiques: dans la seconde, il s'applique à montrer combien la virginité est avantageuse aux vrais enfans de l'Eglise.

6°. Deux livres à une jeune veuve. Dans le premier, saint Chrysostôme tâche de consoler cette jeune veuve sur la mort de son mari, nommé Therasius, homme puissant et d'une des premières familles de l'empire.

Dans le second, il ne s'adresse point à elle en particulier, mais aux veuves en général, qu'il exhorte à ne point passer à de se-

condes noces. C'est ce qui fait douter que ce second livre soit adressé à la même personne, comme porte le titre.

7. Les six livres du sacerdoce, et le discours de saint Chrysostôme, lorsqu'il fut ordonné prêtre. Ces six livres du sacerdoce ont toujours été regardés comme l'ouvrage le plus excellent et le chef-d'œuvre du saint docteur. Suidas y trouve plus d'élévation et d'élégance, que dans tous les autres ouvrages de ce père; et saint Isidore de Peluse dit qu'ils sont écrits avec tant d'art et d'exactitude, que ceux qui se conduisent selon Dieu dans le sacerdoce, y trouvent la peinture des vertus de leur état; et ceux qui s'y comportent mal, celle de leurs vices. Le discours que l'on a mis à la suite des six livres du sacerdoce, est le premier de tous ceux que saint Chrysostôme a prononcés devant le peuple. Il le fit, ce me semble, le jour même qu'il fut ordonné prêtre par Flavien, en 386. Il avait alors quarante ans, et toutefois il témoigne sa surprise d'avoir été élevé à une dignité si sublime dans un âge si peu avancé.

8°. Onze homélies contre les Anoméens, l'Éloge de saint Philogone, et un Traité contre les Juifs et les gentils. Le but du saint dans ce traité, est de prouver, contre les Juifs et les gentils, que Jésus-Christ est véritablement Dieu par la fondation de l'Eglise, la propagation

de l'Évangile, et la conversion des Romains et des barbares à la foi chrétienne.

9°. Huit discours contre les Juifs, dans lesquels saint Chrysostôme combat leurs jeûnes, leurs fêtes et leurs cérémonies superstitieuses.

10°. Un discours contre l'anathème, et un autre contre les étrennes. Le premier pour instruire et réprimer plusieurs d'entre les catholiques d'Antioche, soit du parti de Méléce ou de Flavien, soit du parti de Paulin, qui, par un zèle mal réglé, prononçaient anathème contre ceux qui n'étaient point de leur communion. Le second est contre les désordres qui accompagnaient les étrennes du premier jour de l'an.

11°. Sept discours sur le Lazare, qui sont suivis des ouvrages supposés à saint Chrysostôme; savoir, une lettre qui porte le nom de Théodore, et que l'on suppose être une réponse aux lettres de ce saint docteur; le septième livre du sacerdoce, qui est l'ouvrage d'un mauvais déclamateur, qui n'a vécu que long-temps après saint Chrysostôme; quatre homélies, dont la première sur les plaisanteries, la seconde intitulée : Un disciple de Jésus-Christ doit être doux et peu susceptible de colère; la troisième contre l'hypocrisie, et la quatrième sur le jeûne et l'aumône; un traité contre les Juifs, les gentils et les hérétiques; un traité de la foi, et un autre de la Trinité.

Second tome.

Le second tome contient, 1°. une homélie sur l'épître à Timothée, la première au peuple d'Antioche, et vingt autres homélies ou discours sur la sédition d'Antioche, ou sur les statues.

2°. Deux catéchèses ou instructions aux catéchumènes, et trois homélies sur le démon. Ces homélies sont ainsi intitulées, parce qu'on y prouve dans la première que ce n'est point le démon qui gouverne le monde; et dans les deux autres, que tous les maux qui nous arrivent viennent moins de lui, que de notre lâcheté.

3. Neuf homélies sur la pénitence; une sur la nativité, et une autre sur le baptême de Jésus-Christ; deux sur la trahison de Judas; une sur la croix et le cimetière; deux sur la croix et le bon larron; une sur la résurrection du Sauveur; une sur l'Ascension, et deux sur la Pentecôte.

4. Sept panégyriques de saint Paul; un de saint Méléce; un de saint Lucien; un de saint Babylas; un de saint Juvantin et de saint Maximin, un de sainte Pélagie; un de saint Ignace; un de saint Eustate; deux de saint Romain, dont le second, d'un style tout différent de celui de saint Chrysostôme, pourrait bien être de quelque prêtre d'Antioche, qui, sous l'épiscopat de Flavien, partageait avec saint Chrysos-

tôme le ministère de la parole. Trois des Machabées, dont le troisième pourrait bien n'être pas de saint Chrysostôme ; un sur la résurrection du Lazare, et sur sainte Domnine et ses deux filles Prosdoce et Bérénice ; un de quelques martyrs de la campagne ; un des martyrs d'Égypte : un discours sur un tremblement de terre arrivé à Antioche. Suivent les ouvrages douteux ou supposés ; savoir, une homélie sur le traître Judas ; une sur saint Bassus ; une sur Abraham ; deux sur la prière ; une sur l'oracle de Zacharie et la conception d'Élisabeth ; une sur la conception de saint Jean-Baptiste ; une sur la conception de la Vierge ; une qui a pour titre : Description de la mère de Dieu ; une sur le précurseur ; une sur la Théophanie ; une qui a pour titre : Sur la rencontre de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et de Siméon ; une sur le vendredi-saint, une sur la sainte-croix, et une autre sur la résurrection.

Troisième tome.

Le troisième tome contient, 1^o. douze Homélies sur divers endroits du Nouveau-Testament ; une sur l'avantage des afflictions ; une sur ceux qui aiment Dieu ; deux sur ces paroles de saint Paul aux Romains : *Saluez de ma part Priscille et Aquilas* ; trois sur le mariage ; une sur ces paroles de saint Paul : *Nos pères ont tous été sous la nuée* ; une sur ces autres paroles de

saint Paul : *Il faut qu'il y ait des hérésies* ; une sur l'aumône ; trois sur la foi ; une sur ces paroles : *plût à Dieu que vous voulussiez*, etc. (2 Corinth. 11, 1). Une sur ces paroles : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ*, etc. Une sur les veuves ; une sur Élie et la veuve de Sidon ; une sur les délices de la vie future ; une , *qu'il ne faut point publier les fautes de nos frères* ; une contre les imprécations et la haine des ennemis ; une sur ces paroles de saint Paul : *Je lui résistai en face* ; deux au sujet d'Eutrope, eunuque et ministre fameux de l'empire, qui était tombé dans la disgrâce, et à qui saint Chrysostôme avait accordé l'asyle de l'église ; une sur Saturnin et Aurélien, deux des principaux seigneurs de l'empire, abandonnés à la fureur de Gaïnas qui les envoya en exil ; trois Discours, dont le troisième est de Sévérien ; une Homélie que saint Chrysostôme fit avant son expulsion, à laquelle on a ajouté plusieurs choses qui ne sont, ni de son style, ni dignes de lui ; deux Discours qu'il fit après son retour ; une Homélie sur la Chananée ; deux Discours intitulés, l'un : que Personne ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même ; l'autre : Contre ceux qui se sont scandalisés des malheurs et des adversités, dont le peuple et les prêtres sont affligés.

2^o. Deux lettres au pape Innocent touchant les persécutions qu'on suscitait à S. Chrisostôme ;

deux aux évêques et aux prêtres prisonniers, dix-sept à sainte Olympiade, qui sont les plus utiles de toutes, au jugement de Photius; une à Diogène; d'autres à Lucius, à Maris, à Eulogius, à Jean de Jérusalem, à Théodose de Scythople et à Moïse, tous évêques; deux à Pentadie, diaconesse, et veuve du consul Timase; quelques-unes à Péanius, l'un des plus puissans amis de saint Chrysostôme; une à la diaconesse Ampuela, et aux autres femmes qui avaient souffert avec elle; une au prêtre Hypatius; une à Théodote, lecteur; une à Calcidie; une à Asyncritie; une à Castus, Valère, Diophante et Cyriaque, prêtres d'Antioche; une à Arabius; une au tribun Marcien; une aux prêtres et aux moines de Phénicie; une à Cyriaque, évêque de Synnades; une au prêtre Rufin; une qui est un éloge des combats que les évêques Cyriaques, Démétrius, Pallade et Eulysius avaient soufferts pour la défense de la vérité; une à Aurèle de Carthage; onze à divers évêques d'occident et aux prêtres de Rome; d'autres à Anisius de Thessalonique et à tous les évêques orthodoxes de la Macédoine et à divers évêques qui étaient venus à Constantinople avec les évêques d'occident, et à trois des plus illustres dames romaines, Proba, Julienne et Italique; une aux évêques, aux prêtres et aux diacres détenus en prison à Chalcédoine; une au diacre Théodu, et une

autre aux moines goths qui étaient dans le monastère de Promotus à Constantinople; une à Théophile et une autre à Saluste, prêtres de Constantinople; une à Valentin; une à Philippe, et une autre à Euthymius, tous deux prêtres de Constantinople; une à Constantius, et plusieurs autres qui ne sont que de politesse, à la suite desquelles on a mis celles du prêtre Constantius, ami intime de saint Chrysostôme; une lettre au moine Césaire, qui n'est pas de saint Chrysostôme, et dont elle ne présente ni le style, ni le génie, ni le goût.

3^o. Un Discours à la louange de Diodore de Tarse; un Discours ou Homélie sur la Pâque, dont il y a plusieurs endroits qui se trouvent presque en mêmes termes dans l'Homélie contre les ivrognes, et sur la résurrection. Le commencement a aussi beaucoup de conformité avec ce qu'on lit dans l'Homélie sur la croix. Un Discours sur l'Ascension de Jésus-Christ. Suivent des Homélies supposées à saint Chrysostôme; savoir, cinq sur l'Ascension, trois sur la Pentecôte, une sur le Saint-Esprit, une sur Jésus-Christ, pasteur, et sur la brebis; elle était autrefois intitulée, sur saint Acace; une de l'Adoration de la croix, et une autre de la Confession de la croix.

Quatrième tome.

Le quatrième tome contient soixante-sept Homélies ou Discours sur la Genèse, et huit autres Discours sur la Genèse; cinq

Homélies sur Anne, femme d'Elcana et mère de Samuel; trois sur David et sur Saül, qui ont pour matière diverses circonstances de l'histoire de ces deux rois, d'où saint Chrysostôme prend occasion d'établir plusieurs maximes de piété sur la patience dans les mauvais traitemens, le pardon des ennemis, etc.

Cinquième tome.

Le cinquième tome contient les Commentaires sur les psaumes; savoir : sur le troisième psaume et les suivans jusqu'au douzième; sur le quarante-un et le quarante-trois jusqu'au quarante-neuf; sur le cent huit et les suivans jusqu'au cent dix-sept, et depuis le cent dix-neuf jusqu'au cent-cinquante; ce qui fait en tout cinquante-huit Homélies ou Discours sur les psaumes. Suivent plusieurs autres Homéliessupposées à saint Chrysostôme; savoir, le Prologue sur les psaumes, qui est une rhapsodie de divers endroits des écrits de saint Chrysostôme, et en particulier de sa vingt-huitième Homélie sur l'épître aux Romains; une Homélie sur le quatrième psaume; une sur le psaume six, donnée par M. Cotelier; une sur le psaume treize, et une autre sur le verset neuf du psaume trente-huit; deux sur le psaume cinquante; une sur le psaume cinquante-un; une sur le psaume soixante-quinze; une sur le psaume quatre-vingt-trois, intitulée :

De la Tourterelle ou de l'Église; d'autres sur les psaumes 92, 94, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 118 et 139. On trouve dans un manuscrit d'Angleterre écrit en 1285, trente-une Homélies à la suite de celles qui sont véritablement de saint Chrysostôme, et arrangées de façon qu'elles tiennent la place de celles de ce père qui sont perdues. La première est sur le psaume soixante-dix-sept, et la dernière sur le quatre-vingt-dix-neuvième; mais il ne faut que les lire pour sentir d'abord la différence de leur style d'avec celles qui sont incontestablement de ce père. On trouve encore dans divers manuscrits des Homélies sous le nom de saint Chrysostôme sur plusieurs autres psaumes; en sorte que si on voulait les reconnaître pour véritables, on aurait une explication entière de ce père sur le livre des psaumes, mais qui ne lui ferait pas honneur.

Sixième tome.

Le sixième tome contient, 1^o. un Commentaire sur Isaïe, qui n'est point achevé, et qui n'explique que les sept premiers chapitres de ce prophète et le commencement du huitième. Six Homélies sur le même prophète Isaïe, et une autre sur ces paroles du chapitre quarante-cinq du même : *C'est moi qui forme la lumière, et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux.* Une Homélie sur

Jérémie, où il explique le vingt-troisième verset du chapitre 10 : *La vie de l'homme n'est pas en la main de l'homme, ce n'est pas à lui à marcher et à rendre sa voie droite.* Deux Homélies sur l'obscurité des prophètes. Un Commentaire sur Daniel. Une Homélie sur saint Jean ; une sur Melchisedech ; une contre les jeux et les théâtres, qui est une des plus fortes et des plus élégantes de saint Chrysostôme ; une sur ces paroles de la seconde épître à Timothée : *Or sachez que dans les derniers jours, il viendra des temps fâcheux ;* une sur la parfaite charité ; une sur Joseph et sur la continence ; une sur la mort.

2°. La synopse de l'Ecriture ; une Homélie sur la fête de Noël. Une qui a pour titre : *de l'Unique législateur*, qui est presque généralement regardée aujourd'hui comme n'étant point de saint Chrysostôme ; une sur ces paroles des Pharisiens à Jésus-Christ rapportées dans le chapitre 21 de saint Matthieu : *Par quelle autorité faites-vous ceci ?* Le style de cette Homélie diffère de celui de saint Chrysostôme, fait que plusieurs croient devoir l'attribuer à quelque prêtre de l'église d'Antioche, dont le nom n'est point connu. Six Homélies que l'on convient unanimement aujourd'hui avoir pour auteur Sévérien, évêque de Gabales, quoiqu'elles soient attribuées à saint Chrysostôme dans un manuscrit du Vatican et dans plusieurs autres. Suivent d'au-

tres Homélies supposées au même saint ; savoir : Six sur la Genèse, quatre sur Job, une sur Hélie, une sur Joseph, une sur Suzanne, une sur les trois jeunes hommes de Babylone ; l'Ouvrage imparfait sur saint Matthieu, que l'on convient communément n'être pas de saint Chrysostôme, comme le prouve son style dur et embarrassé. Il y a même tout lieu de croire qu'il a été écrit originairement en latin ; ce qui paraît autant par son style, que par les textes de l'Ecriture qui y sont cités pour la plus grande partie, suivant les bibles latines. Il est distribué en cinquante-quatre Homélies. La dernière n'explique qu'une partie du chapitre 25 de saint Matthieu, et on ne trouve rien dans les précédentes sur les chapitres 14, 15, 16, 17 et 18 de cet évangile. C'est pour cette raison qu'on donne à cet ouvrage le titre d'Imparfait. Ce n'était originairement qu'un Commentaire ; on l'a depuis divisé en Homélies, sans toutefois leur en donner la forme, car elles n'ont ni la glorification ordinaire, ni exorde. On ne peut douter que cet ouvrage n'ait eu pour auteur un arien et un anoméén. Cela se remarque principalement dans les Homélies 19, 22, 28, 34, 35, 45, 46, 48 et 49, où il rejette la doctrine catholique touchant l'égalité des trois Personnes divines, l'unité de leur substance, et où il nie que le Fils procède de la substance même du Père, et où il dit, en

termes exprès que l'hérésie de ceux qui professent la consubstantialité du Verbe, c'est-à-dire, les catholiques, déclarent la guerre, non-seulement à l'Église de Jésus-Christ, mais encore à tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Cet auteur enseigne encore avec les donatistes, qu'il faut rebatiser les hérétiques, le baptême qu'ils ont reçu dans leur secte étant nul.

Septième tome.

Le septième tome contient quatre-vingt-dix Homélies sur saint Matthieu dont la dix-neuvième a été divisée en deux dans les traductions latines; ce qui fait qu'on en compte quatre-vingt-onze; saint Chrysostôme les prêcha toutes à Antioche. Elles ont toujours tenu le premier rang entre ses écrits, et on les a regardées avec justice comme un trésor de la morale chrétienne, où toutes sortes de personnes peuvent apprendre à régler leurs mœurs, et à s'instruire des vérités de la religion.

Huitième tome.

Le huitième tome contient : 1°. les Homélies sur saint Jean qui sont au nombre de quatre-vingt-huit selon le grec, et de quatre-vingt-sept selon le latin, dans l'édition de Morelle, qui compte la première pour une préface, quoiqu'elle n'ait pas moins que les autres la forme d'Homélie. La méthode de ces Homélies sur saint Jean est différente de celle des Homélies

sur saint Matthieu, en ce que dans les Homélies sur saint Matthieu, saint Chrysostôme fait suivre ordinairement ses explications de quelques réflexions morales, et finit par une exhortation assez longue à la pratique des vertus chrétiennes; au lieu que dans les Homélies sur saint Jean, il explique en peu de mots le sens de la lettre, ne fait que très-peu de réflexions morales, et ne donne aux exhortations qu'il met à la fin de ces Homélies, qu'une très-petite étendue. Son attention principale est de donner le vrai sens des passages dont les ennemis de la Divinité et de la consubstantialité du Verbe s'autorisaient dans leurs erreurs, de mettre leurs subterfuges en évidence et de fournir aux catholiques des armes pour la défense de la vérité.

2°. La Réponse aux objections que les Anoméens tiraient de l'Évangile de saint Jean, et les Homélies supposées à saint Jean Chrysostôme; savoir : Une Homélie contre Eudoxie, qui commence par ces paroles : *Voici encore Hérodiade en fureur*. On ne croit pas qu'elle soit entièrement de saint Chrysostôme, à cause des allusions et des jeux de mots que l'on y trouve, et qui ne sont, ni de son style, ni de son génie. L'Homélie sur le précurseur n'a rien non plus de la gravité de saint Chrysostôme. C'est l'ouvrage d'un jeune homme qui affecte de faire montre de quelques fleurs d'éloquence. Les deux Discours, l'un sur saint

Pierre et saint Paul, l'autre sur les douze Apôtres, n'ont, ni le style, ni l'élégance de saint Chrysostôme. Il faut dire la même chose des Homélies sur saint Thomas, sur saint Étienne, sur ces paroles de la seconde épître aux Corinthiens : *Ma grâce vous suffit*; sur l'enfant prodigue, sur la danse d'Hérodiade, et la décollation de saint Jean; sur ces paroles des princes des prêtres et des Pharisiens : *Que faisons-nous, cet homme fait plusieurs miracles*; sur la parabole des dix vierges, sur la femme pécheresse et le Pharisien, sur la Samaritaine, sur l'aveugle-né, sur les faux prophètes, sur le cirque, sur l'aumône, sur la nouvelle année, sur la parabole du père de famille, sur le figuier séché, sur le Pharisien, sur le Lazare et le mauvais riche, sur le publicain et le Pharisien, sur l'aveugle-né et sur Zachée, sur saint Jean le Théologien, sur le renoncement de saint Pierre; il n'y a que la conclusion qui soit de saint Chrysostôme; sur le second événement de Jésus-Christ, dont l'exorde et quelques autres endroits peu considérables ne sont point de saint Chrysostôme; le reste est tiré de ses Homélies vingt-cinq et trente-unième; sur l'épître aux Romains, sur l'oraison dominicale, sur l'enfant prodigue, sur les femmes qui achetèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus-Christ, sur le quinzième verset du septième chapitre de saint Jean; sur la Chananée,

l'endurcissement de Pharaon et et le sens qu'on doit donner à ces paroles de saint Paul : *Cela ne dépend point ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* (Rom. 9, 16.) sur ces autres paroles de la même épître : *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas*; sur l'indiction de la nouvelle année, sur la croix, sur l'exaltation de la sainte croix, sur saint Thomas, sur l'incarnation, sur saint Étienne, sur le jeûne, sur la sainte Vierge, sur la trahison de Judas et le lavement des pieds, encore sur la trahison de Judas et le bon Laron; une Cathéchèse sur la Pâque, et sept Discours sur la même fête; une Homélie sur les anges et une sur la pénitence.

Neuvième tome.

Le neuvième tome contient cinquante-cinq homélies sur le livre des actes des apôtres. Il y en a quelques-unes qui ont des exordes; mais la plupart commencent par le texte des actes que le saint évêque explique aussitôt, et elles finissent toutes par une exhortation morale, et par la glorification ordinaire. Un commentaire sur l'épître aux Romains, divisé en trente-deux homélies, précédées d'un prologue en forme de discours, que l'on peut regarder comme la trente-troisième. Suivent les écrits supposés à saint Chrysostôme; savoir, trois discours sur la pénitence, un de l'aumône,

sept sur le jeûne et deux de la patience, un qui a pour titre, du Salut de l'âme; un aux cathécumènes, une invective contre ceux qui avaient engagé des vierges à violer la foi qu'elles avaient promises à Jésus-Christ; un discours contre les hérétiques; un sur l'aumône, une épître aux moines; un discours sur l'annonce de la sainte Vierge; un de la rémission des péchés; un qui a pour titre, qu'il ne faut point juger son prochain; un de la pénitence, un de la foi, un de l'espérance et un de la charité.

Dixième tome.

Le dixième tome contient, 1°. quarante-quatre homélies sur la première épître aux Corinthiens, sans compter la petite préface ou prologue qui les précède. On les met avec raison entre les plus excellens ouvrages de saint Chrysostôme, soit pour l'élégance, soit pour la politesse, soit pour l'exactitude. L'on y voit un parfait orateur qui ne laisse rien échapper de ce qui fait à son sujet, et qui sait tellement le proportionner au génie et à la portée de son auditeur, qu'il vient presque toujours à bout de le persuader et de captiver sa bienveillance. Trente homélies sur la seconde épître aux Corinthiens, qui ont été faites à Antioche, de même que les précédentes. Un commentaire sur l'épître aux Galates, qui n'est point divisé en homélies comme sont presque tous ceux que saint Chrysostôme a

faits sur l'Écriture; mais il y explique de suite le texte de cette épître, depuis le premier verset jusqu'au dernier, n'entremêlant que très-rarement ses explications de réflexions morales. Il y réfute aussi, suivant qu'il en trouve l'occasion, les anoméens, les marcionites, les manichéens, et certains chrétiens d'Antioche, qui non contents d'observer avec les Juifs le jeûne et le sabbat, suivaient encore grand nombre de superstitions païennes, comme les sortilèges, les augures, les divinations, l'observation des jours, et autres impiétés semblables.

2°. Les ouvrages supposés; savoir, un opuscule sur la charité qui a Dieu pour objet; un sur ces paroles du démon à Jésus-Christ : *Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas*; un sur la trahison de Judas; un sur ces paroles du psaume 7 : *Je me suis souvenu de Dieu*, etc.; un sur Rachel et sur les enfans mis à mort par Hérode, et un autre sur la même matière; un sur Marthe, Marie et Lazare, et sur le prophète Élie; un sur ces paroles de saint Matthieu : *Les Pharisiens étant sortis tinrent conseil*; un sur la femme pécheresse et le Pharisien; un sur l'ascension de Jésus-Christ; un sur la transfiguration; un sur les rameaux de palmier; deux sur saint Jean le Théologien; un sur une séchieresse; un sur les eaux du Jourdain; un sur la résurrection de Jésus-Christ, et un autre sur la nativité; un sur ces

paroles de saint Jean : *Vers le milieu de la fête Jésus monta au temple ; et sur le milieu de la fête de la Pentecôte* ; deux sur la même matière ; un sur la femme pécheresse qui parfuma les pieds de Jésus-Christ ; un sur ces paroles : *Mon père , s'il est possible* ; un sur la parabole du Samaritain ; un sur la naissance de saint Jean-Baptiste ; un sur l'Épiphanie et le baptême de Jésus-Christ ; un sur sa naissance ; un sur Zachée ; un sur le Centurion ; un sur la parabole des semences ; un sur le second avènement de Jésus-Christ ; un sur le paralytique ; un sur la parabole de la drachme de l'enfant prodigue ; un sur l'obligation de faire part aux autres des dons qu'on a reçus de Dieu ; un sur la parabole du fermier d'iniquité ; un sur le jeûne ; un sur le fils de la veuve de Naïm ; un contre les Juifs et sur le serpent d'airain.

Onzième tome.

Le onzième tome contient : 1°. Vingt-trois homélies sur l'épître aux Éphésiens ; quinze sur l'épître aux Philippiens ; douze sur l'épître aux Colossiens ; onze sur la première épître aux Thessaloniens , et cinq sur la seconde ; dix-huit sur la première épître à Timothée , dix sur la seconde ; six sur l'épître à Tite , et trois sur l'épître à Philémon.

2°. Les ouvrages supposés , dont le premier a pour titre : Des Sacrifices de Caïn , des offrandes d'Abel , des géans , du déluge , des étoiles et du destin ;

le second est sur la passion de Notre-Seigneur ; le troisième , sur le Publicain et le Pharisien ; le quatrième , sur le commencement du jeûne ; le cinquième , sur l'ascension ; le sixième , sur le cinquième dimanche du jeûne ; le septième , sur le jeûne ; le huitième , sur la prière ; le neuvième , sur ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis venu pour jeter le feu dans la terre* ; le dixième contient divers avis spirituels ; le onzième , sur le commencement du jeûne ; le douzième , sur l'adoration de la croix ; le treizième , sur la résurrection de Notre-Seigneur , et sur les femmes qui portaient des parfums ; le quatorzième est une explication de la parabole du Samaritain ; le quinzième est encore sur le jeûne , de même que le seizième. Mais il est aussi parlé dans celui-ci de David et des prêtres , de Joseph et de Jacob. Le dix-septième est sur l'annonciation de la Vierge , et contre l'impiété d'Arius ; le dix-huitième traite de l'aumône ; le dix-neuvième , de la charité ; les trois derniers sont du Lazare.

Douzième tome.

Le douzième tome contient : 1°. Trente-quatre homélies sur l'épître aux Hébreux , qui sont le fruit de l'épiscopat de saint Chrysostôme ; onze autres homélies prêchées à Constantinople , qui n'avaient point encore été imprimées. Quelques autres homélies , attribuées à Sévérien de Gabales ; savoir , celle qui est

intitulée, Sur les sceaux; une autre sur le commencement de l'Évangile de saint Jean; une sur la mansuétude; quarante-huit sur diverses matières nommées aussi *éclogues*, qui ne sont que des extraits des écrits de saint Chrysostôme, ou véritables, ou supposées.

2°. Une liturgie qui a été faite long-temps après la mort de saint Chrysostôme, ainsi que toutes les autres que l'on a intitulées de son nom, puisqu'aucun auteur contemporain, ni aucun de ceux qui ont écrit sa vie, ou parlé fort au long de ses actions et de ses ouvrages, n'ont dit qu'il eût fait une liturgie. Pallade, Socrate, Théodoret n'en disent pas un mot. On a joint à la liturgie attribuée à saint Chrysostôme deux oraisons, dont la première qui est très-courte, est tirée de l'homélie intitulée, De la patience, laquelle n'est pas de saint Chrysostôme. La seconde, qui est très-longue, n'est pas digne de lui. Il faut porter le même jugement des homélies sur le nouveau dimanche et l'apôtre saint Thomas; des trois discours en l'honneur de saint Étienne; de l'homélie sur la Pentecôte, et de celle qui a pour titre : De la patience et de la consommation du siècle. Le dernier opusculé du douzième tome est un éloge de saint Grégoire, martyr et illuminateur, ou apôtre de l'Arménie, traduit de l'arménien en latin, par M. l'abbé de Villefroï. Le père le Brun de l'Oratoire nous

a donné, dans son quatrième tome des liturgies, p. 425, une prière qui ne se trouve point dans la liturgie qui porte le nom de saint Chrysostôme, mais qu'il croit avoir été faite par ce saint évêque pendant son exil en Arménie.

Treizième tome.

Le docte éditeur rend compte au commencement du treizième tome des manuscrits sur lesquels il a revu et corrigé les œuvres de saint Chrysostôme. Ensuite il entre dans le détail des différentes éditions qu'on en a faites. Puis il donne la vie de ce père par Pallade. Il ajoute celle qu'il a faite lui-même. Suit la synopse des choses les plus remarquables dans les écrits de saint Chrysostôme. On trouve après cela treize homélies, ou discours tirés d'un manuscrit d'environ sept cents ans, et traduit en latin par M. Gualterus Tailor, Anglais. Mais si l'on en excepte le premier, les autres ne sont, ni du génie, ni du style de saint Chrysostôme. On voit ensuite divers extraits que Photius a faits des écrits de saint Chrysostôme avec les jugemens qu'il en a portés, les témoignages que les anciens, entre autres saint Nil, Synesius, saint Isidore de Peluse, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Augustin, Cassien, les papes saint Célestin et saint Léon, et divers autres ont rendu au savoir et à la piété de saint Chrysostôme. Suit l'Onomasticon, ou dictionnaire qui renferme l'explication

des termes grecs qui sont particuliers à saint Chrysostôme, ou que ce père a pris dans un sens non commun. Vient ensuite un catalogue par ordre alphabétique de tous les ouvrages imprimés sous le nom de saint Chrysostôme dans cette nouvelle édition, en marquant les premiers mots de chacun. Enfin le savant éditeur marque dans une table générale ce qu'il y a de considérable sur toute sorte de matières dans chaque tome, avec les passages de l'Écriture qui y sont cités.

Doctrine de saint Chrysostôme.

1. *Sur l'Écriture-Sainte.* On trouve dans les écrits de saint Chrysostôme une infinité d'endroits où il établit clairement l'inspiration des livres de l'Écriture. Il les regarde comme les paroles même du Saint-Esprit; que ce qu'ils renferment est une doctrine toute divine; que tout y est rempli de sens, et qu'il n'y a rien d'inutile. (*Homil. 50, in Joan., p. 293, t. 8. Hom. 37, in Genes., p. 372. Hom. 21, in Genes., p. 18 et 81, t. 4.*)

2. *Sur la tradition et les conciles.* Il enseigne que les apôtres n'ont pas tout enseigné par leurs lettres, mais qu'ils ont aussi enseigné plusieurs choses de vive voix, et que les unes et les autres méritent la même croyance. (*in 2 Epist. ad Thessal. hom. 4, p. 532, t. 11.*) « C'est pourquoi, » ajoute-t-il, nous croyons que » la tradition de l'église est divine de foi; c'est une tradi-

» tion; n'en demandez pas davantage. » Parlant du concile de Nicée, il nous le présente comme ayant été composé de saints et de confesseurs qui portaient sur leurs corps les marques des souffrances de Jésus-Christ. Il ajoute que la foi ou le symbole qui y fut adressé, a fermé la bouche aux hérétiques, et il l'appelle une muraille inébranlable opposée à leurs embûches. (*Hom. 3, in eos qui Pasca jejunant, p. 609, t. 1.*)

3. *Sur la vérité de la religion chrétienne.* Saint-Chrysostôme prouve la vérité de la religion chrétienne par l'établissement de l'Église, qui n'a pu se faire que par un Dieu, et il prouve aussi par le même endroit la puissance et la divinité de Jésus-Christ : « Car, dit-il, il faut être plus » qu'homme pour faire en si peu » de temps de si grands effets » dans toute l'étendue de la » terre et de la mer, et pour » engager à de si grandes actions » des hommes prévenus d'opinions, si extravagantes par une » longue habitude, et possédés » d'une malignité si prodigieuse. Jésus-Christ l'a fait par le » moyen d'onze hommes innus, méprisables, ignorans, » idiots, pauvres, nus, désarmés. Il a persuadé, il a réformé tant de nations différentes, » jusqu'à leur faire abolir les » lois de leurs pères, les détourner de l'amour des choses pour » lesquelles ils avaient de si fortes inclinations, leur en faire » aimer d'autres qui sont tout-

» à-fait pénibles et difficiles, etc.»
(*In libr. quod Christus sit Deus*,
p. 558, et 559, t. 1.)

4. *Sur la soumission aux vérités de la foi.* Saint Chrysostôme dit que la curiosité en matière de foi est un écueil dangereux, et que c'est en voulant pénétrer le fond de nos mystères, et en les mesurant sur la faiblesse de la raison humaine, que les hérétiques ont fait naufrage. Il représente la foi comme la mère de tous les biens, et le vrai remède qui procure le salut. Sans elle, personne ne peut arriver à la connaissance des choses sublimes; et ceux qui en sont dépourvus ressemblent à des gens qui ayant entrepris de passer la mer sans navire, ne sont pas plutôt éloignés du rivage que leurs mains et leurs pieds se lassent, et qu'ils sont engloutis par les flots. Ne connaissant pas la vérité par les lumières de la foi, et prétendant la trouver par leurs raisonnemens, ils font un triste naufrage. La foi est comme un vaisseau qui vogue sûrement en pleine mer; et tous ceux qui en sortent ne peuvent éviter d'être submergés. (*Hom. 24 in Joan.*, p. 140, t. 8. *Hom. 33 in Joan.*, p. 189 et 190. *Hom. 5, in 1 epist. ad Timoth.*, p. 575 et 576.)

5. *Sur la Trinité.* Saint Chrysostôme reconnaît trois hypostases ou personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. (*Lib. 4, de sacerdotio*, p. 410, t. 1.)

6. *Sur la vision béatifique.*

Saint Chrysostôme dit que c'est Dieu qui fait dans le ciel, par sa présence, la félicité des saints qui le voient face à face. (*Hom. 3, in epist. ad Philipp.*, p. 216, t. 2.)

7. *Sur l'Incarnation.* Saint Chrysostôme enseigne que Dieu, tout puissant qu'il est, a voulu se faire homme, et se revêtir d'une chair formée de terre et de boue; qu'il s'est renfermé dans le sein d'une Vierge pendant l'espace de neuf mois; qu'il a été nourri de son lait, et sujet à toutes les misères humaines; que le Saint-Esprit l'a formé, et qu'une Vierge l'a enfanté en demeurant toujours vierge. (*Hom. in illud : Pater, si possibile est*, p. 22, t. 3.)

8. *Sur les anges.* Saint Chrysostôme enseigne que Dieu les a créés incorporels et immortels, et qu'ils sont gardiens de chaque fidèle. (*Lib. 1, ad Stagirium*, p. 157, t. 1. *Hom. 7, de laudib. sancti Pauli*, p. 513.)

9. *Sur le péché originel.* Saint Chrysostôme reconnaît que les enfans le contractent, puisqu'il dit qu'on les baptise, quoiqu'ils ne soient pas souillés par le péché qui leur soit propre, afin qu'ils reçoivent la sainteté, la justice, l'adoption des enfans, le droit à l'héritage, la qualité de frères et de membres de Jésus-Christ. (*Homil. de baptizatis.*) Il ajoute dans une lettre à Olympiade : « Après qu'Adam » eut commis ce grand péché » qui a entraîné la condamnation et la perte de tout le genre

» humain, il en fut puni par les
 » afflictions qu'il eut à souffrir.»
 (*Apud Augustinum, lib. 1, con-*
trà Julianum, cap. 6, p. 509,
t. 10.)

10. *Sur le libre arbitre et sur*
la grâce. Saint Chrysostôme en-
 seigne que Dieu nous a créés li-
 bres et maîtres de nos actions.
 (*Homil. 22, in Genes., t. 4,*
p. 194.) Qu'il est en notre pou-
 voir d'obéir, ou de ne pas obéir
 au démon ; car il ne nous néces-
 site point. (*Concion. 2 de La-*
zaro, p. 729, t. 1) Que nous
 ne pouvons rien faire de bien
 en la manière convenable sans
 le secours de la grâce, et que
 nous avons besoin du même se-
 cours pour la prière. (*Homil. 25,*
in Genes., t. 4, p. 241. Homil. 14,
in epist., ad Rom., p. 585, t. 9.)

11. *Sur la mort de Jésus-*
Christ pour tous les hommes.
 Saint Chrysostôme dit que Jé-
 sus-Christ n'est pas mort seule-
 ment pour ses amis, ni pour les
 fidèles seuls, mais pour tout le
 monde, et que Dieu veut que
 tous les hommes soient sauvés.
 (*Homil. 7, in 1 epist. ad Ti-*
moth., p. 586. Homil. de Fe-
rend. reprehens., t. 3, p. 128.)

12. *Sur l'Église.* Selon saint
 Chrysostôme, l'Église, fondée par
 Jésus-Christ est une, visible, in-
 défectible, universelle, étendue
 par toute la terre. Saint Pierre
 en est le chef visible, et la chute
 de cet apôtre ne préjudicia point
 à la primauté que Jésus-Christ
 lui avait accordée. (*In lib., quod*
Christus sit Deus, t. 1, p. 578
et suiv.)

13. *Sur le baptême et les au-*
tres sacrements. Saint Chrysos-
 tôme enseigne que le baptême
 se confère au nom des trois per-
 sonnes de la Sainte-Trinité,
 qu'il efface tous les péchés, et
 que nous recevons la grâce et le
 Saint-Esprit dans ce sacrement,
 auquel il donne le nom de bain,
 de régénération, d'illumination,
 de sépulture, de circoncision,
 de croix. (*Hom. 25, in Joar.,*
p. 146, t. 8. Cateches., 1, ad
Illumin. p. 228, t. 2, lib. 1, de
compunct., t. 1. p. 136.) Sur la
 confirmation, il dit en parlant
 des Samaritains qui avaient été
 baptisés par le diacre Philippe,
 qu'ils n'avaient pas reçu le Saint-
 Esprit, parce qu'il n'avait pas
 le pouvoir de le leur donner,
 cela étant réservé aux apôtres,
 comme un don qui leur était par-
 ticulier. « C'est pourquoi, ajou-
 » te-t-il, cela est encore aujour-
 » d'hui réservé aux principaux
 » ministres de l'Église, c'est-à-
 » dire, aux évêques, et eux seuls
 » à l'exception de tous autres,
 » donnent le Saint - Esprit. »
 (*Hom. 28, in act., t. 9, p. 146.*)
 Sur l'Eucharistie, saint Chry-
 sostôme prouve, par les propres
 paroles de son institution, que
 Jésus-Christ y est réellement
 présent. (*Hom. 82, in Matth.,*
p. 782 et 783.) Il reconnaît aussi
 la réalité du sacrifice de la messe
 qui a succédé aux anciens, et
 dans lequel l'Homme-Dieu est
 offert lui-même sans effusion
 de sang (*In Eustas., tom. 2,*
pag. 606. Homil. 17, in epist.,
ad Hæbr., p. 169, t. 12.) Sur

la pénitence, il enseigne que les seuls prêtres, à l'exclusion même des anges, ont le pouvoir de lier et de délier l'âme ; que ceux qui se trouvent pressés du poids de leurs péchés doivent se soumettre aux prêtres pour en être déchargés, et que les pasteurs sont les médecins auxquels ils doivent avoir obligation de la guérison de leur maladie. (*Lib. 3, de Sacerdotio*, t. 1, p. 383, et *lib. 2*, t. 1, p. 374.) Sur l'Ordre, il dit que comme le corps et le sang mystique de Jésus-Christ ne se consacrent pas sans la grâce du Saint-Esprit, sans elle aussi nous n'aurions point de prêtres, n'étant pas possible que l'ordination se fasse sans la descente du Saint-Esprit. L'homme impose la main, mais c'est Dieu qui fait tout, et qui touche même la tête de celui qui est ordonné, lorsqu'il l'est comme il faut. (*Homilia de resurrectione*, t. 2, p. 436. *Homilia decimaquarta*, in act., t. 9, p. 114.) Sur le mariage, il dit que c'est Dieu qui l'a institué ; que c'est un mystère, et le symbole de l'union et de l'amour de Jésus-Christ avec son Église ; qu'il est indissoluble. (*Serm. adversus subintroduct.*, t. 1, p. 228. *Homil. 12, ad col.*, p. 419. *Lib. de virgin.*, cap. 40, p. 300.)

14. *Sur la croix, les reliques des martyrs, l'invocation des saints.* Le saint docteur relève en beaucoup d'endroits l'excellence de la croix de Jésus-Christ. Il dit que le signe de la croix a le pouvoir de chasser les dé-

mons, et qu'un chrétien, sans le signe de la croix, est comme un soldat désarmé. (*Homil. 8, advers. Judæos*, t. 1, p. 687.) Il assure que les corps des martyrs et même leurs châsses sont remplies d'une grâce spirituelle : en sorte que quiconque en approche, en reçoit de grands bienfaits. (*Homil. in S. Ignatium*, p. 600 et 601, t. 2.) Il conseille non-seulement de visiter les tombeaux des martyrs, et d'embrasser leurs reliques, mais aussi de recourir à leur intercession. (*Homil. in invent. martyris*, t. 2, p. 583.)

Jugemens des écrits de saint Chrysostôme.

Saint Jean - Chrysostôme est le plus éloquent des Pères, et c'est cette éloquence qui l'a fait surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire, *bouche d'or*. Son style est clair, aisé, naturel, coulant, grand, élevé ; sa diction pure et agréable ; son discours orné d'une variété charmante, de pensées, de figures, d'exemples, de comparaisons, de similitudes, de tours ingénieux. Il plaît par la beauté de ses expressions, et persuade par la force de ses raisons, et la douceur des mouvemens qu'il excite. Il parle en père et en pasteur, mais père tendre, pasteur charitable qui s'insinue doucement, et rend la vertu aimable à tout le monde. Il excelle dans la méthode comme dans la composition. Heureux dans l'invention, il tourne son sujet comme il veut : ten-

dant à ses fins par des chemins dont on ne voit l'issue que lorsqu'il est arrivé à son but, il s'attache particulièrement aux points de morale. Il prouve aussi les vérités de la religion contre les Juifs, les anoméens et divers autres hérétiques, montrant qu'il était bon théologien, et qu'il savait également réfuter les erreurs et établir la vérité. Ses discours sur un très-grand nombre de livres de l'Écriture peuvent être regardés comme des commentaires presque accomplis, et ses explications sont pour l'ordinaire naturelles et originales. C'est donc avec justice que saint Augustin, en le qualifiant d'évêque dont la gloire brille, de toutes parts, le met entre les illustres docteurs de l'Eglise, dont la foi avait été la plus pure, l'esprit le plus élevé, la science la plus féconde, et la réputation la plus étendue. Il fut l'honneur de l'épiscopat, la colonne de l'Eglise, le flambeau de la vérité, la trompette de Jésus-Christ, le sage interprète des secrets de Dieu, le soleil de tout l'univers. (*Voyez* la Vie de saint Chrysostôme par Pallade, et celles qu'en ont données M. Hermant, M. de Tillemont, au tome 9 de ses Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, et le père Montfaucon. *Voy.* aussi le troisième tome de la Bibliothèque de Dupin; le premier tome de la Critique de cette Bibliothèque, par Richard Simon, et le neuvième tome de l'Histoire des Auteurs sacrés et ec-

clésiastiques de dom Ceillier.)

JEAN DE RÉOMÉ (saint), abbé du monastère de Réomé, appelé depuis le *Moutier-Saint-Jean*, naquit à Dijon vers l'an 450. Après avoir vécu vingt ans sous la discipline de son père Hilaire, sénateur du pays, et de sa mère Quiète, tous deux saints personnages, honorés par l'Eglise le 28 novembre, il se retira dans une cellule qui n'était pas fort éloignée du lieu de sa naissance, et puis à Réomé, désert du territoire de la petite ville de Tonnerre. Il visita les plus célèbres monastères de France, revint à Réomé, en sortit secrètement pour aller se cacher parmi les solitaires de Lérins, y retourna et y rétablit la règle de S.-Macaire, qu'il avait donnée douze ans auparavant à la communauté de religieux qu'il y avait formée. Il fit paraître jusqu'à une extrême vieillesse une ferveur toujours égale pour le jeûne, la prière et les autres austérités. L'auteur de sa vie, qui est un de ses disciples, dit qu'il vécut six-vingts ans. On croit que son corps est dans son monastère de Réomé, à qui les bénédictins, qui le possèdent maintenant, ont donné le nom de *Moutier-Saint-Jean*. On fait sa fête le 28 janvier. (Dom Mabillon, premier siècle béd. Baillet, 28 janvier.)

JEAN (saint), surnommé le *Silencieux*, à cause du silence dont il fit profession dans la solitude, naquit à Nicople en Arménie le 8 janvier de l'an 454.

Après la mort de son père En-crace et de sa mère Euphémie, qui comptaient l'un et l'autre des généraux d'armées et des gouverneurs de provinces dans leur famille, il bâtit à l'âge de dix-huit ans un monastère où il se renferma avec dix personnes choisies. Il fut fait évêque de Colonie en Arménie, malgré toute sa résistance, l'an 482. Il gouverna ce diocèse avec beaucoup de fruit pendant dix ans, et le quitta pour aller en Palestine, où il se retira dans la Laure de saint Sabas qui le mit, sans le connaître, sous l'obéissance de l'économe, ou céliér. Celui-ci l'employa à aller chercher de l'eau, à porter des pierres pour le bâtiment de l'hôpital de la Laure, et à faire tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus pénible. Saint Sabas, connaissant les dons extraordinaires qui étaient en lui, voulut qu'il ne s'occupât qu'à la contemplation dans une cellule. Il y demeura trois ans et n'y vit personne durant les cinq premiers jours de la semaine ; le samedi et le dimanche il allait à l'Eglise. Les trois ans expirés, il fut établi économe de la Laure, et saint Sabas le mena à Elie, patriarche de Jérusalem, pour le faire ordonner prêtre. Le serviteur de Dieu fut donc obligé de déclarer au patriarche ce qu'il était. Saint Sabas le connut aussi par révélation, et lui permit de se renfermer dans sa cellule. Il y resta quatre ans sans parler qu'à celui qui le servait, et sans sortir

même pour aller à l'église. L'an 503, il se retira dans le désert de Rubé où il fut neuf ans dans un silence parfait, et ne vécut que de racines et de fruits sauvages. Saint Sabas qui avait quitté sa Laure à cause d'une sédition qui s'y était élevée, vint trouver Jean après son retour, le ramena dans sa Laure, et le renferma dans une cellule où il vécut encore plus de quarante-sept ans dans un silence perpétuel. Il mourut, comme l'on croit, en 557, âgé d'environ cent quatre ans. Les Grecs font sa fête le 3, le 7 et le 8 de décembre ; et les Latins, le 13 de mai. (Bollandus. Bulteau, Hist. orient., p. 677. Baillet, 13 mai.)

JEAN CLIMAQUE (saint), abbé du Mont-Sina, naquit vers l'an 525, dans quelque endroit de la Palestine. La réputation qu'il s'acquît de très-bonne heure dans les sciences humaines, lui mérita le surnom de *Scholastique*. Il se retira au Mont-Sina dès l'âge de seize ans, sous la conduite du bienheureux martyr qui l'apprit à mourir parfaitement à lui-même et à toute volonté propre, pendant l'espace de dix-neuf ans. Il embrassa ensuite la vie des anachorètes dans l'ermitage de Thole, où il vécut l'espace de quarante ans dans la pénitence et la contemplation, la lecture de l'Ecriture et des Pères. Il fut fait abbé du Mont-Sina vers l'an 600, gouverna ce monastère avec une sagesse extraordinaire pendant quatre ans, et retourna

dans sa première solitude où il mourut l'an 605 ou 606, le 30 mars jour de sa fête. Nous avons de lui un livre intitulé, *Échelle*, ce qui lui a fait donner le nom de *Climaque*, tiré du mot grec *climax*, qui veut dire *échelle*. Il le composa à la prière de Jean, abbé du monastère de Raite, qui lui demanda d'écrire quelque traité pour la perfection des solitaires. Il renferme deux parties, dont la première qui est l'échelle sainte, est composée de trente degrés en l'honneur des trente années de la vie cachée de Jésus-Christ. Ces trente degrés sont autant de vertus chrétiennes et religieuses telles que l'humilité, la douceur, l'obéissance, la mortification, la foi, l'espérance, la charité, etc., dont il enseigne la pratique par de sages conseils. La seconde partie de cet ouvrage est une lettre en particulier à l'abbé de Raite, et sur la manière dont il doit se conduire envers ses religieux. Le style de saint Jean Climaque est didactique, serré et abondant en réticences, ce qui le rend obscur. Le jésuite Raderus a donné l'Échelle de saint Jean Climaque, en grec et en latin, en 1 volume in-folio, à Paris, 1633. Il y a aussi une traduction française sous le nom de M. Arnauld d'Andilly, que le père Labbe et M. Baillet attribuent à M. le Maître, avocat du parlement de Paris, et neveu de M. Arnaud. (Bulbeau, Hist. monast. d'Orient. Dupin, Biblioth.

ecclés., t. 6. Baillet, 30 mars.)

JEAN, abbé de Raite, contemporain de saint Jean Climaque, a écrit une lettre à ce père, un éloge et des commentaires sur son Échelle, qui sont dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, *ibid.*)

JEAN I.'AUMONIER (saint), patriarche d'Alexandrie, naquit à Amathonte dans l'île de Chypre, d'un père que l'on dit avoir été gouverneur de cette île, au sixième siècle de l'Église. Il fut marié et eut des enfans. Mais après la mort de sa femme et de ses enfans, on le plaça malgré lui sur le siège patriarchal d'Alexandrie l'an 606. Ce fut pour lors qu'il ne mit aucunes bornes à la charité qu'il avait exercée dès sa première jeunesse, ce qui lui fit donner le surnom d'*Aumônier*. Il se fit donner une liste exacte de tous les pauvres de la ville, qu'il appelait *ses maîtres et ses seigneurs*; et quoiqu'ils se trouvassent au nombre de plus de sept mille cinq cents, il leur fit fournir suffisamment de quoi vivre chaque jour. Il donnait une audience publique à tout le monde tous les mercredis et les vendredis, avec une bonté extraordinaire. Malgré ses grandes richesses, il pratiquait toutes les austérités des solitaires et vivait très-pauvrement, n'ayant pour se couvrir qu'un habit fort simple, et pour reposer qu'un petit lit avec une méchante couverture. Un homme riche d'Alexandrie l'ayant su, en acheta une fort chère qu'il

lui envoya, en le conjurant de vouloir bien s'en servir pour l'amour de lui. Le saint s'en servit en effet la nuit suivante pour le contenter; mais l'inquiétude de se voir couvert seul de ce qu'il croyait pouvoir servir à couvrir cent quarante-quatre pauvres, l'empêcha de dormir, et dès le matin il envoya vendre la couverture. Le riche la racheta et la lui renvoya. Le saint la vendit une seconde fois, puis une troisième, et dit agréablement au riche qui s'obstinait à la racheter : *Nous verrons qui se lassera plus tôt de nous deux.* Personne ne s'étant présenté un jour à son audience, qu'il tenait assis sur un siège devant l'église, il se retira fort triste, et fondant en larmes de ce que Dieu lui avait refusé la grâce d'exercer la charité ce jour-là. Son zèle contre les hérétiques égalait son amour pour les pauvres. Il mit toute son application à purger son église des hérésies de Pierre le Foulon, des séveriens ou acéphales, et des autres. Il y avait déjà six ans que le saint patriarche gouvernait son diocèse avec ce zèle et cette charité sans bornes, lorsque les Perses saccagèrent Jérusalem. Dans cette désolation, une infinité de personnes se réfugièrent à Alexandrie, et trouvèrent dans son charitable pontife un asyle assuré contre la misère et tous les maux qui les accablaient. Il envoya même à Jérusalem des denrées, des sommes d'argent considérables et mille ouvriers pour re-

bâtir les églises. Les Perses menaçant l'Égypte d'une invasion, le B. Jean se retira dans l'île de Chypre, et mourut à Amathon-te, lieu de sa naissance, l'an 616, n'ayant qu'une seule pièce d'argent dont il pût disposer en faveur des pauvres. Les Grecs l'honorèrent le 12 novembre qui est le lendemain de sa mort; et les Latins, le 23 janvier. (Bollandus. Baillet, 23 janvier.)

JEAN (saint), évêque de Bergame en Lombardie, et martyr, fut placé sur le trône épiscopal de cette ville vers l'an 656. Il combattit fortement les ariens et les monothélites, en ramena un grand nombre au sein de l'Église, et assista au concile que le pape Agathon tint à Rome le 27 mai 679. A son retour, il continua avec son zèle ordinaire à combattre les ariens qui le firent assassiner le 11 juillet 683, jour auquel le martyrologe romain en fait mention. (Baillet, 11 juillet.)

JEAN DAMASCÈNE, ou DE DAMAS (saint), surnommé aussi *Mansur*, naquit à Damas, ville de Syrie, vers l'an 676, sous la domination des Sarrasins. Son père qui était chrétien et gouverneur de la province, confia son éducation à un religieux italien, nommé Côme, qui avait été pris sur mer par les Sarrasins. Ce religieux forma son élève dans les sciences et la vertu avec tant de succès, que le prince des Sarrasins, charmé du mérite de Jean, le fit chef de son conseil après la mort de son père; mais

bientôt dégoûté du siècle, il quitta tout pour embrasser la vie religieuse dans la Laure ou le monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem. Il s'y sanctifia par la pratique de toutes les vertus, et surtout d'une humilité profonde et d'une obéissance aveugle, ne faisant rien de sa propre volonté et s'appliquant à suivre à la lettre les avis de son directeur. Il combattit fortement pour le culte des images contre les empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme. Il vint même à Constantinople pour ce sujet, et n'épargna rien pour se procurer la couronne du martyr, qu'il mérita au moins par la disposition de son cœur. On dit que l'empereur Léon fut tellement irrité de son zèle, qu'il fit contrefaire son écriture par ses secrétaires, et leur dicta, sous le nom du saint, une lettre maligne adressée à lui-même empereur, par laquelle il lui promettait de lui livrer la ville de Damas. Léon envoya cette prétendue lettre de Jean au calife, qui fit couper la main droite au saint. Mais cette main lui fut remise en dormant, par l'intercession de la sainte Vierge, et ce miracle fut connu de tout le monde. Saint Jean Damascène mourut vers l'an 754, selon les uns, sous le règne de Constantin Copronyme, ou selon d'autres, sous celui de son fils Léon Chazare, vers l'an 780, à l'âge d'environ cent quatre ans, comme il est marqué dans les menées des Grecs. Sa fête est

marquée au 6 mai dans le martyrologe romain moderne. Nous avons de lui plusieurs ouvrages; savoir, quatre livres de la foi orthodoxe, dans lesquels il a compris toute la Théologie d'une manière scholastique et méthodique. Un Dialogue entre un chrétien et un Sarrasin, sur la religion. Un autre sous le nom d'un orthodoxe et d'un manichéen, dans lequel il combat ces hérétiques. Un Traité des deux natures contre les monothélites. Un Traité du trisagion contre l'addition de Pierre le Foulon, dans lequel il explique plusieurs manières de parler sur la Trinité et sur l'Incarnation. Un Traité des deux volontés en Jésus-Christ, contre les monothélites. Un autre sur l'Incarnation et la Trinité, auxquels on peut joindre le dernier article de sa logique, où il explique ce que c'est que l'union hypostatique; et ses instituts qui contiennent une explication des termes dont on se sert en parlant de ces mystères, comme d'essence, de substance, de personne, d'hypostase, etc. Trois oraisons sur les images, dans lesquelles il prouve par la tradition le culte d'honneur et de respect qui leur est dû, quoiqu'il pense qu'on ne doit point faire d'image de la Trinité, ni des choses purement spirituelles. Un Discours sur la prière des morts. Deux Traités très-courts; l'un en quoi consiste la ressemblance et l'image de Dieu, à laquelle nous avons été créés; l'autre du jugement

dernier. Deux lettres de la messe et de la consécration ; *elles sont douteuses*. Un Traité des hérésies, dont les quatre-vingts premières ne sont que l'abrégé de ce qui est dans saint Épiphané. L'Histoire de la conversion de Josaphat, fils du roi des Indes, par le moine Barlaam. M. Huet, dans son Origène, la regarde comme une pure fiction. Trois livres moraux intitulés : Parallèles, qui renferment une infinité de préceptes pour les mœurs, réduits à différens titres. Un Discours sur la transfiguration de Notre-Seigneur. Trois sur la nativité de la Vierge. Deux de son assomption. Un sur le samedi saint. Des hymnes sur les grandes fêtes, et des odes ou des proses pour l'office de toute l'année ; il y en a parmi celles-là, de Métrophane et d'autres auteurs. La vie d'Étienne le Jeune qui mourut pour la défense des images, etc. Saint Jean Damascène était subtil théologien. Son style est clair et méthodique. Les principales éditions de ses ouvrages, sont celles de Bâle en 1539, 1548 ; et celles de Paris en 1577, 1603, 1619, 1712. Cette dernière, grecque et latine, en 2 vol. in-fol., la meilleure de toutes, est du père Lequien, savant dominicain.

JEAN DE BÉVERLEY (saint), évêque d'Yorck, naquit à Harpham dans le diocèse d'Yorck, en Angleterre, avant le milieu du septième siècle. Il vécut quelque temps dans le mariage, eut une fille qui fut abbesse de

Hereburge. Il fit ensuite profession dans le monastère du Streneshal, appelé depuis Witby, au diocèse d'Yorck, d'où on le tira pour le faire évêque de Hagustad, et ensuite d'Yorck. Il quitta cet évêché en 717, pour se renfermer dans le monastère de Béverley, qu'il avait fait bâtir, et d'où lui est venu son surnom de Béverley. Il y passa quatre ans dans les exercices de la pénitence et de l'oraison, et y termina heureusement sa carrière le 7 mai 721. Il fut honoré après sa mort du don des miracles qu'il avait déjà reçu durant sa vie. Le martyrologe romain moderne fait mention de lui au septième mai. (Bède, Hist. ecclés. d'Angleterre, l. 5. Bollandus. Baillet, 7 mai.)

JEAN (saint), évêque de Naples, que quelques-uns nomment d'*Acquarola*, qui était peut-être le nom du village où il était né dans le territoire de Naples, fut élu malgré lui évêque de cette ville, à la place de Tibère que le consul de Naples, nommé Bon, avait emprisonné. Tibère consentit à l'élection, et après sa mort, le pape Grégoire IV ordonna Jean, évêque de Naples l'an 842. Le saint pasteur consacra tous ses soins au bien de son troupeau, et les vertus pastorales qu'on admirait en lui, étaient soutenues d'une humilité profonde et d'une charité sans bornes. Ce fut dans l'exercice de ces vertus qu'il vécut et qu'il mourut le 1^{er} avril de l'an 853. L'église de Naples l'honore

ce jour-là comme l'un de ses patrons. (Baillet, 1^{er} avril.)

JEAN (B.), abbé de Gorze en Lorraine, naquit vers la fin du neuvième siècle, dans le village de Vendière, sur les limites des territoires de Metz et de Toul. Il se retira auprès d'un saint reclus de Verdun, nommé Humbert, et d'un autre solitaire appelé Lambert, dans la forêt d'Argonne, visita les monastères et les hermitages de l'Italie, puis vint retrouver à Verdun le reclus Humbert, et mit la réforme avec lui dans l'abbaye de Gorze, fondée près de deux cents ans auparavant par saint Godefrand, évêque de Metz, à quatre lieues de cette ville. Il fut d'abord procureur et célièr de cette maison, et donna dans cet office les plus grands exemples d'humilité, d'obéissance, de charité, de pénitence, voulant être considéré comme le dernier des frères, et se refusant les soulagemens les plus nécessaires à la nature. L'empereur Othon 1^{er} l'envoya en ambassade vers Abderrama, roi des Maures en Espagne l'an 956. Il employa quatre ans dans ce voyage où il fit autant les fonctions d'un apôtre que d'un ambassadeur, et à son retour il fut fait abbé de Gorze. Il exerça cette charge pendant treize ans avec une sagesse non commune, et mourut saintement au mois de février de l'an 973. Les martyrologes qui font mention de lui, le mettent au 27 de ce mois. (Baillet, 27 février.)

JEAN DE MATERA (saint), naquit vers l'an 1050, ou au plus tard vers l'an 1070, à Matera dans la Pouille. Il quitta sa famille qui était fort illustre, convertit beaucoup de personnes par ses discours soutenus de ses miracles, lia une étroite amitié avec saint Guillaume, fondateur de l'Ordre du Mont-Vierge, et institua sur le mont Gargan, vers l'an 1118, un Ordre particulier qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'Ordre de *Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139. (Bollandistes, t. 4, au 20 juin.)

JEAN GUALBERT. (*Voyez* GUALBERT.)

JEAN DE MEDA (saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, à cinq lieues de Côme en Italie, était d'une famille illustre. Il fut supérieur de l'Ordre des *Humiliés*, qui n'était alors composé que de laïcs. Il y fit recevoir la règle de Saint Benoît, et introduisit des chanoines réguliers. Il fit beaucoup de fruit par ses discours, sa charité et ses miracles. Il mourut le 26 septembre 1159, et le pape Alexandre III le canonisa la même année.

JEAN PETIT, surnommé de Salisberi ou Salisbury, évêque de Chartres, était né en Angleterre, dans le diocèse de Salisbury, dont il porta le nom. Étant encore jeune, il vint étudier à Paris l'an 1137, et il y apprit les élémens de la dialectique sous Pierre Abailard, qui tenait alors son école sur la montagne de Sainte-Genève avec beaucoup de réputation. Abail-

lard s'étant retiré, Jean s'attacha à Albéric de Reims, grand dialecticien, et à Robert de Melun, Anglais, depuis évêque d'Hereford. Il étudia ensuite la grammaire dans l'école de Guillaume de Conques, et la rhétorique sous Richierd 1^{er}, évêque. Il étudia de nouveau la logique et la Théologie sous Gilbert de la Porrée, et la Théologie seule sous Robert Pullus et Simon de Poissy. Jean de Salisburi s'occupait de ces diverses études pendant près de douze ans, c'est-à-dire jusqu'en 1149, qu'il retourna en Angleterre, où Thibaut, archevêque de Cantorbéri, le fit son chapelain et son secrétaire. Henri II, roi d'Angleterre, ayant écrit au pape Adrien IV, qui était anglais de nation, pour le féliciter sur son avènement au pontificat, l'an 1154, il chargea de la lettre Jean de Salisburi, qui demeura avec le pape à Bénévent environ trois mois. Il fut aussi honoré de l'estime des papes Eugène III et Alexandre III. Guillaume aux mains blanches, qui depuis huit ans gardait par dispense l'évêché de Chartres avec l'archevêché de Sens, fit élire pour Chartres Jean de Salisburi le 22 juillet 1176, tant à cause de son mérite personnel, que parce qu'il avait été un des confidens de saint Thomas de Cantorbéri, et le compagnon de son exil et de ses souffrances. Il fut sacré à Sens le 8 d'août par Maurice, évêque de Paris, et intronisé solennellement à Chartres le 15 du même mois, fête

de l'assomption de Notre Dame; son épiscopat fut d'un peu plus de quatre ans, étant mort, suivant l'opinion commune, le 25 d'octobre 1181, quelque temps après son retour du concile tenu dans l'église de Latran le 5 mars 1179.

Son premier ouvrage est intitulé : *Polycratique, ou amusemens des courtisans*. Il est divisé en huit livres. Jean l'adressa en 1159 au chancelier Thomas Bequet, lorsqu'il était avec Henri II, roi d'Angleterre, au siège de Toulouse. Il cite indistinctement dans cet ouvrage les écrivains sacrés, les auteurs ecclésiastiques, les profanes, soit poètes, soit orateurs : preuve bien constante de sa profonde érudition et de sa belle littérature. Son objet est de traiter des occupations, ou des amusemens des grands du monde; d'entrer dans le détail des devoirs attachés à leur condition, à leurs emplois, et de parler de leurs vertus et de leurs vices. Il se propose encore de combattre l'ambition des ecclésiastiques trop avides de bénéfices, la facilité avec laquelle on accordait à Rome les exemptions aux moines et autres religieux. Le polycratique est donc un composé d'une infinité de matières, dont la lecture ne peut être que très-agréable : mais on reproche trois choses à l'auteur; que son érudition n'est pas assez digérée; qu'il y a peu de justesse dans ses raisonnemens, et beaucoup d'affectation dans son style; qu'il ne fait pas attention à

la différence des mœurs et des temps : en sorte qu'il parle de la discipline militaire et de l'ordre judiciaire, comme s'il eût écrit du temps des anciens Romains, ou que le monde n'eût pas changé. En 1159, et lorsque la guerre de Toulouse durait encore, Jean adressa un second ouvrage au chancelier Thomas, sous le titre de Métalogique. C'est une apologie de la bonne dialectique et de la véritable éloquence, contre un mauvais sophiste qu'il désigne par le nom de Cornificius. Elle est divisée en quatre livres. Les lettres de Jean de Salisburi sont au nombre de trois cent deux, écrites depuis l'an 1154, où il commença à se faire un nom, jusqu'en 1181. Elles ont été publiées à Paris en 1611, et dans les bibliothèques des Pères. Il y a sept de ces lettres qui se trouvent dans le quatrième tome des écrivains français, et quelques-uns dans la collection des lettres de saint Thomas de Cantorbéri, imprimée à Bruxelles en deux tomes, par les soins du père Lupus en 1682. Mais toutes ces lettres ne sont pas au nom de Jean de Salisburi : il y en a beaucoup qu'il n'écrivit que comme secrétaire de l'archevêque Thibaud, ou de quelques autres personnes de caractère à qui il prêtait sa plume : le style en est plus naturel et plus uni, que de ses autres ouvrages. Il y fait de fréquentes allusions aux livres saints, et cite souvent les profanes. La plupart regardent les affaires géné-

rales de l'Eglise ; savoir, le schisme d'Octavien, l'élection d'Alexandre III, son différend avec l'empereur Frédéric, les contestations de Henri II, roi d'Angleterre, avec saint Thomas de Cantorbéri. Il y en a trois ; savoir, la soixante-septième, soixante-huitième et soixante-neuvième, qui concernent la discipline de l'Eglise. Dans la première, on déclare nul le mariage d'une femme qui, après s'être séparée de son mari, fait prêtre depuis cette séparation, s'était remariée à un autre. La seconde ordonne l'observation des canons, et des décrets des papes et des Pères, à l'égard de la cohabitation des clercs avec des femmes ; de pourvoir les églises d'un calice décent, des ornemens et ustensiles nécessaires au saint sacrifice. Il est défendu par la troisième d'exiger des vicaires aucune somme, ni rente annuelle, pour avoir droit de servir dans une église. Il est parlé dans la cent cinquante-neuvième lettre, de la dévotion que l'on avait en France et en Lorraine, pour le bienheureux Diansius, dont le corps reposait à Soissons. Ceux-là surtout qui avaient à se battre, allaient l'invoquer pour s'assurer de la victoire sur leur adversaire, et passaient à cet effet toute la nuit sur le tombeau du saint. On y venait aussi de Bourgogne et de d'Italie. La vie de saint Thomas de Cantorbéri, composée par Jean de Salisburi, a été imprimée avec le recueil de ses lettres à Paris en 1611. Étienne

Langton s'est servi de cette vie dans son quadrilogue, ou les quatre livres de la vie du même archevêque, mis à la tête de ses lettres; et Joseph Sparkius, dans une troisième vie de ce saint prélat, imprimée parmi les historiens d'Angleterre, à Londres en 1723, in-folio. Jean de Salisburi composa aussi, à la prière de saint Thomas, la vie, ou plutôt un abrégé de la vie de saint Anselme de Cantorbéri, l'un de ses prédécesseurs, dont il voulait poursuivre la canonisation sous le pontificat d'Alexandre III. Cette vie, avec la bulle de canonisation, se trouve dans le second tome de l'Angleterre sacrée, publiée à Londres en 1691, in-folio.

Trithème attribue à Jean de Salisburi un pénitenciel; mais on ne l'a pas encore rendu public, ni le petit Traité de la mauvaise fin des tyrans, cité au vingtième chapitre du huitième livre de son polycratique. Il parut sous son nom à Amsterdam en 1646, un Commentaire sur les Épîtres de saint Paul, et un en particulier sur l'Épître aux Colossiens, à Canbridge en 1227. On en cite une édition en la même ville, de l'an 1630. Ses autres ouvrages non imprimés sont, un livre de la cour de Rome; un Traité de la double mathématique; un de l'amour de la musique; le Miroir de la raison; le Miroir de la folie, en vers, adressé à Nigelle Wirechir; quelques autres pièces en vers, des Discours, un Traité sur les

dogmes des philosophes, et un contre la vie des clercs. Ses poésies ont été imprimées, avec celles de Fulbert de Chartres, à Léipsick en 1555, in-8°, par les soins d'André Rivinus. Son Polycratique fut mis sous presse à Paris en 1513, in-4°, à Leyde en 1595, in-8°, à Paris en 1610, à Leyde, avec le Métalogique en 1639, in-8°, à Amsterdam en 1664, in-8°, et dans les bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon. Le Métalogique a d'abord été imprimé séparément à Paris en 1610, in-8°, puis avec le Polycratique à Leyde en 1639, in-8°. Ses lettres n'ont pas toujours été publiées en nombre égal. Il en parut à Paris en 1611 un recueil de trois cent deux, sur un manuscrit de la bibliothèque de Papyre Masson, avec la vie de saint Thomas de Cantorbéri, et quelques écrits de Gerbert, ou Sylvestre II, pape, et d'Étienne de Tournai. M. Baluze en avait promis une nouvelle édition dès l'an 1686: on ne voit pas qu'il ait tenu sa promesse. Des quatre-vingt-trois publiées à Bruxelles en 1682, par le père Lupus, quelques-unes avaient déjà été imprimées dans les recueils précédens. (D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 23, p. 270 et suiv.)

JEAN DE MATHA (saint), fondateur de l'Ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, vint au monde au mois de juin de l'an 1160, dans le bourg de Faucon, aux extrémités de la Provence. Il étudia à

Aix en Provence, puis à Paris, où il prit le bonnet de docteur en Théologie. Ayant connu dès le jour même qu'il dit sa première messe, que Dieu le destinait à la rédemption des captifs, il se retira avec saint Félix de Valois; et après s'être exercés ensemble avec une ferveur inexprimable dans la pratique de toutes les vertus, ils allèrent à Rome trouver Innocent III. Ce pape approuva leur dessein; il leur permit de recevoir des disciples pour former un Ordre destiné à la rédemption des captifs, et leur donna un habit blanc, chargé d'une petite croix rouge et bleue sur l'estomac. Jean de Matha et Félix revinrent en France où Gaucher de Châtillon, troisième du nom, leur donna Cerfroy près de Meaux, pour être leur chef-d'Ordre. Saint Jean de Matha alla à Tunis l'an 1201, et en ramena cent dix captifs. De-là il passa en Espagne où il fit bâtir plusieurs hôpitaux et plusieurs monastères de son Ordre. Il fit un second voyage en Barbarie où les infidèles lui tendirent plusieurs pièges. Dieu l'en préserva et le conduisit à Rome où il mourut saintement le 21 décembre de l'an 1213, âgé d'environ soixante-un ans, selon l'opinion la plus commune. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 8 février, par un bref du 30 juillet 1679. L'Ordre des Trinitaires porte aussi le nom de *Mathurins*, à cause qu'on leur donna pour fonder une maison à Paris, un lieu où

il y avait une chapelle dédiée sous le nom de saint Mathurin. (Le père Ignace Dilloud, Vie du Saint, 1695. Baillet, 8 février.)

JEAN DE MONTMIREL ou MONTMIRAIL, de *Monte mirabili* (B.), religieux de l'Ordre de Cîteaux, naquit vers l'an 1165, au château de Montmirail dans le pays de Brie. Les secondes nocces de son père André, seigneur de Montmirel et de la Ferté-Gaucher, lui donnèrent lieu de se marier fort jeune. Il épousa Helvide, sœur de Guy de Dampierre et de Bourbon, dont la maison a depuis été fondue dans celles de France et d'Autriche. Il eut trois fils et trois filles, et fut favori du roi Philippe Auguste. Mais convaincu de la vanité du monde, il quitta la cour et se retira dans sa terre de Montmirel où il consacra son corps à la pénitence, et ses biens immenses à la charité, dotant des monastères, bâtissant des hôpitaux où il servait les malades, pansait de ses mains les ulcères les plus horribles, embrassait les lépreux avec tendresse. Animé du désir d'une plus grande perfection encore, il prit l'habit de l'Ordre de Cîteaux le jour de l'Ascension 1210, dans le monastère de Long-Pont, à trois lieues de Soissons, où il vécut comme le plus pauvre, le plus austère et le plus humble religieux, se faisant charger comme le valet commun des domestiques de la maison, de tout ce qu'il y avait de plus pénible, et recherchant les humiliations et

l'opprobre avec plus d'ardeur que les esprits vains ne recherchent la gloire. Il mourut saintement le 29 septembre de l'an 1217. Le ménologe de Cîteaux, le martyrologe des bénédictins et celui de France, marquent sa fête au 29 de septembre. (Jean-Baptiste Machaut, Vie du Bienheureux. Manrique. Baillet, 29 septembre.)

JEAN COLOMBIN, instituteur de l'Ordre des jésuites. (*Voyez* COLOMBIN.)

JEAN DE CAPISTRAN. (*Voyez* CAPISTRAN.)

JEAN DE DIEU (saint), fondateur de l'Ordre de la Charité, naquit à *Montemajor-Elnovo*, petite ville de Portugal, le 8 mars 1495, d'André Ciudad, homme pauvre et obscur. Un prêtre inconnu l'emmena en Espagne à l'insu de ses parens, et le laissa dans la ville d'Oropesa en Castille; de sorte que Jean, destitué de tout secours, fut contraint de se mettre au service d'un homme riche, nommé *Mayoral*, dont il garda les troupeaux. Il prit ensuite le parti des armes; et après qu'il eut couru deux fois un risque évident de sa vie, il revint trouver son maître qui le rétablit dans son premier emploi, en lui offrant une de ses filles en mariage. Jean s'engagea de nouveau dans les troupes qui allaient en Hongrie contre les Turcs; et cette expédition finie, il passa en Andalousie où il se fit berger d'une femme riche, alla chercher le martyr en Afrique, et s'arrêta à Gibraltar où il

se mit au service d'un gentilhomme portugais que l'on menait en exil avec sa femme et quatre filles à Ceuta, sur la côte d'Afrique. Après qu'il eut vendu son petit équipage pour nourrir ses maîtres, il alla travailler aux ouvrages publics et les assista de son salaire. De retour en Espagne, il se mit à vendre des images et des livrets pour gagner sa vie. Il fut si touché d'un sermon du célèbre Jean d'Avila, que fondant en larmes, il remplit l'église de cris et de lamentations qui le firent prendre pour un forcené. Il continua à courir les rues de Grenade en contrefaisant le fou, jusqu'à ce que réduit à deux doigts du tombeau par les coups de fouets qu'on lui donnait tous les jours jusqu'au sang, il quitta cette folie volontaire, et fonda l'Ordre de la Charité pour l'assistance des malades. Il mourut à Grenade le 8 mars 1550, âgé de cinquante-cinq ans. Le pape Alexandre VIII fit la cérémonie de sa canonisation le 16 octobre 1690. On fait sa fête le 8 de mars. (Baillet, 8 mars.)

JEAN DE LA CROIX (saint), réformateur des carmes, naquit à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, en 1542, d'une famille noble. Il prit l'habit des carmes dans le couvent de Medina-del-Campo, l'an 1562, et se consacra tout entier à la pénitence, n'ayant pour lit qu'un ais creusé en forme de sépulcre, avec un morceau de bois pour oreiller, étant couvert d'un rude cilice, et prenant de

fréquentes disciplines. Il lia une étroite amitié avec sainte Thérèse, et travailla avec elle à la réformation de l'Ordre des carmes. Les anciens religieux de cet Ordre lui suscitèrent des affaires et le renfermèrent dans un cachot à Tolède, d'où il ne fut tiré qu'au bout de neuf mois par le crédit de sainte Thérèse. Mais loin que ces mauvais offices fussent capables de l'abattre, il demandait à Dieu de n'être jamais sans croix et de mourir dans l'humiliation. Il mourut en effet humilié, persécuté, calomnié et couvert d'ulcères à Ubeda le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans, après avoir établi plusieurs couvens de carmes déchaussés, dont il fut le premier, et composé quelques ouvrages de spiritualité en langue espagnole, qui ont été traduits en italien, en latin et en français. Benoît xiii le canonisa le 27 décembre 1726. On garde son corps à Ségovie, et l'un de ses bras avec une jambe à Ubeda. Les principaux ouvrages de saint Jean de la Croix, sont la Montée au Carmel; la Nuit obscure de l'Ame; la vive flamme de l'Amour; le Cantique du divin Amour. Sa doctrine est utile, solide. On y trouve d'excellentes maximes et d'importantes instructions sur tout ce qui arrive dans la vie spirituelle jusqu'au plus éminent degré de perfection. Il établit des règles sûres contre les pièges du démon, de la chair, du monde, de l'amour propre. « Ses livres sont pleins

d'une sagesse et d'une doctrine céleste, dit la sacrée Congrégation des rites; ils sont écrits d'un style si sublime et si admirable, que tous jugent avec raison qu'il a eu une science infuse. » (P. Jérôme de Saint-Joseph, carme déchaussé, dans la Vie du saint. Baillet, 14 décembre. P. Honoré de Sainte-Marie, Tradit. des Pères sur la contemplat., t. 1, page 78.)

Papes.

JEAN premier du nom (saint), natif de Toscane, fils de Constante, et prêtre du titre de Saint-Pannape, succéda à Hormisdas le 13 août 523. Théodoric, roi d'Italie, très-attaché à l'arianisme, le força d'aller en ambassade à Constantinople vers l'empereur Justin qui avait publié des édits rigoureux contre les ariens, et à son retour il le fit mettre en prison à Ravenne où il mourut de misère le 27 mai 526. L'église l'honore comme un martyr. Félix iv, son successeur, fit transporter son corps dans l'église de Saint-Pierre l'an 530. On a deux lettres supposées qui portent son nom. Les dates consulaires en sont fausses. C'est une compilation partie des lettres de saint Léon, partie de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens. (Anastase, *in Joann.* 1. Baronius. Bollandus. Dupin, sixième siècle. Baillet, 27 mai. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 16, p. 204.)

JEAN II, Romain, surnommé *Mercur*e, parvint au pontificat

après Beniface II, le 23 janvier 533. Il gouverna deux ans, quatre mois, six jours, et mourut le 28 mai 535. Nous avons de lui cinq lettres ; une à l'empereur Justinien qui lui avait écrit touchant ceux qui ne voulaient pas croire qu'une des personnes de la Trinité eût souffert. Une aux sénateurs romains, dans laquelle il approuve cette fameuse proposition qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est carne*, une personne de la Trinité a souffert dans sa chair. Trois sur l'affaire de Contumeliosus, évêque de Riez, convaincu d'impureté. On lui en attribue encore une adressée à Valerius, mais qui est de Mercator. Agapet succéda à Jean II. (Anastase, en sa Vie. Dupin, sixième siècle. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. eccl., t. 16, p. 210 et suiv.)

JEAN III, Romain, surnommé *Catelin*, succéda à Pelage I^{er} le 18 avril 560, et gouverna douze ans, onze mois, vingt-deux jours, pendant lesquels il fit paraître beaucoup de zèle pour la réparation des cimetières des martyrs, et la décoration des églises. Il mourut le 3 juillet 573. Benoît I^{er} lui succéda. (Baronius, in *Annal.* Papire Masson et Duchêne, Hist. des Papes.)

JEAN IV, natif de Salone en Dalmatie, succéda à Séverin le 24 décembre 640. Il condamna l'hérésie des Monothélites et l'*Ectèse* de l'empereur Héraclius. Il mourut le 12 octobre 642, et eut Théodore pour successeur.

Nous avons de Jean IV une Apologie en faveur d'Honorius, son prédécesseur, et deux lettres : l'une aux abbés d'Irlande, touchant leur coutume de ne pas célébrer la fête de Pâque en même temps que les autres églises, et les restes du pélagianisme qu'ils souffraient chez eux ; l'autre, à Isaac de Syracuse, touchant certains droits des moines. (Baronius, in *Annal.* Louis Jacob, *Biblioth. pontif.*)

JEAN V, originaire d'Antioche en Syrie, fut ordonné pape après Benoît II, le 23 juillet 685, et ne gouverna l'église qu'un an et neuf jours, qu'il passa presque toujours dans le lit, accablé d'une maladie continuelle. Il avait été légat du pape Agathon au sixième concile général. C'était un homme savant, rempli de zèle et de prudence. Il mourut le 2 août 686. Conon lui succéda. (Anastase, en sa Vie.)

JEAN VI, Grec de nation, fut fait pape après Sergius I^{er}, le 30 octobre 701. Il gouverna trois ans, deux mois, douze jours, répara plusieurs églises, et mourut le 11 janvier 705. Jean VII lui succéda.

JEAN VII, Grec de nation, fut élu pape après la mort de Jean VI, le premier mars 705. L'empereur Justinien, dit *au nez coupé*, lui envoya les volumes du concile in *Trullo*, que Sergius et Jean VI avaient refusé d'approuver, parce qu'ils n'étaient pas conformes en quelques choses aux sentimens de l'Eglise romaine. Jean VII crai-

gnant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y rien changer. Il examina ensuite la cause de saint Wilfride, archevêque d'York, injustement persécuté, et le rétablit sur son siège. Il mourut le 18 octobre 707, et eut Sisinnius pour successeur. (Anastase. Platine. Onuphre. Duchêne.)

JEAN VIII, Romain, succéda à Adrien II le 14 décembre 872. Il couronna l'empereur Charles-le-Chauve à Rome, le 25 décembre 875, et vint en France l'an 878, implorer le secours du même prince contre les Sarrasins. A son retour en Italie, il rétablit Photius sur le siège de Constantinople, à la prière de l'empereur Basile. Il y en a qui disent que Photius falsifia les lettres du pape. Jean VIII vint encore une fois en France, après s'être échappé de la prison où le retenaient Lambert, comte de Spolète, et Albert, marquis de Toscane. Il tint un concile à Troyes où il couronna le roi Louis-le-Bègue, repassa à Rome où il couronna l'empereur Charles-le-Gros, et mourut le 15 décembre 882. Marin lui succéda. (Baronius, à l'an 877. Duchêne, Vies des papes, etc.)

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'Ordre de Saint-Penoît, succéda à Théodore II le 12 mars 898, gouverna deux ans quinze jours, et mourut le 26 mars 900. Il eut Benoît IV pour successeur.

JEAN X, Romain, évêque de Ravenne, fut élu pape après la

mort de Landon, le 30 avril 915, par le crédit de Théodora, princesse puissante, et sœur de Marosie. Il défit les Sarrasins en plusieurs occasions, calma les dissensions de quelques prélats des Gaules, au sujet de l'évêché d'Utrecht, et fut étranglé en prison le 2 juillet 928, par l'ordre de l'impudique Marosie, femme de Guy, duc de Toscane, qui voulait élever sur le saint-siège un fils qu'elle avait eu de sa débauche. Léon VI lui succéda. (Luitprand, *lib.* 2, *c.* 13. Platine, *De vit. pontif.*)

JEAN XI, fils du pape Sergius III et de Marosie, si l'on en croit Luitprand, succéda à Etienne VII le 20 mars 931. Guy, duc de Toscane, étant mort, Marosie offrit la ville de Rome à Hugues, roi des Lombards, à condition qu'il l'épouserait; ce qui fâcha tellement Alberic, fils de cette femme, qu'il la fit mettre en prison avec le pape Jean qui mourut dans les fers le 5 février 936. Léon VII lui succéda. (Luitprand, *l.* 3, *c.* 12. Duchêne, Vies des papes.)

JEAN XII, Romain, fils d'Alberic, patrice de Rome, s'empara du saint-siège, n'étant âgé que de dix-huit ans, le 23 mars 956. Il prit le nom de Jean XII, quoiqu'il s'appelât Octavien. C'est le premier pape qui ait changé de nom. Pour résister à Béranger, roi d'Italie, il appela à Rome l'empereur Othon I^{er}, le couronna et lui promit une fidélité inviolable; mais ayant manqué de parole, il fut

obligé de s'enfuir de Rome où l'empereur qui y était revenu, le fit condamner et déposer par un concile. Jean rentra dans Rome après le départ d'Othon ; il fit brûler dans un concile les actes de celui qui avait été tenu contre lui, et mourut le 5 décembre 963, après une vie déréglée. Benoît v lui succéda. (Baronius. Luitprand, l. 6, etc.)

JEAN XIII, Romain, fut élevé au souverain pontificat par l'autorité de l'empereur, le premier octobre 965 ; ce qui, joint à sa sévérité, lui attira la haine des grands qui le chassèrent de Rome. Il y rentra l'année suivante, et couronna l'empereur Othon-le-Jeune, le jour de Noël 967. Il assista à un concile de Ravenne tenu la même année, et mourut le 6 septembre 972. Baronius attribue à ce pape l'invention de la bénédiction solennelle des cloches ; mais cet usage est beaucoup plus ancien. (*Voy. CLOCHE.*) Benoît vii succéda à Jean xiii. (Onuphre et Générard, *in Chron.*)

JEAN XIV, nommé auparavant Pierre, quitta ce nom par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Il succéda au pape Benoît vii le 19 octobre 984, fut mis en prison au Châteaueu-Saint-Ange, par l'antipape Boniface vii, surnommé *Francon*, et y mourut de misère ou de poison l'an 985. Il eut pour successeur Jean xv. (Baronius, à l'an 985.)

JEAN XV, Romain, fut élu

pape après la mort de l'antipape Boniface, l'an 985 ; mais il n'est compté que pour faire nombre, soit qu'il n'ait pas été sacré, ou pour d'autres raisons. Le continuateur de Ciaconius et quelques autres lui font succéder un Romain, fils de Robert, qu'ils nomment Jean xvi, quoique le cardinal Baronius et plusieurs autres historiens ne le mettent pas au nombre des pontifes.

JEAN XVI, Romain, fut élu pape le 25 avril 986. Il canonisa saint Uldaric, évêque d'Ausbourg, le 3 février 993 ; c'est le premier exemple de canonisation solennelle. Il travailla aussi beaucoup à réunir les princes chrétiens, et mourut le 30 avril 996. Grégoire v lui succéda.

JEAN XVI ou XVII, fut élu pape après Sylvestre ii, le 6 juin 1003, et mourut le 31 octobre de la même année. Il était d'une famille illustre de Rome, et il ne faut pas le confondre avec l'antipape Jean xvii, nommé auparavant *Philagate*, auquel l'empereur Othon iii fit couper les mains et arracher les yeux en 998.

JEAN XVIII, Romain, succéda au pape Jean xvii, le 19 mars 1004, et mourut le 18 juillet 1009. Il eut pour successeur Sergius iv.

JEAN XIX ou XX, fils de Grégoire, comte de Tuscanelle, et frère du pape Benoît viii, lui succéda le 19 juillet 1024. Il couronna l'empereur Conrad ii, et mourut le 6 novembre 1033. Benoît ix lui succéda. (Ciacco-

nus. Génébrard. Baronius, etc.)

JEAN XX ou XXI, Portugais, nommé auparavant Jean Pierre, cardinal de Frescati, succéda à Adrien v, le 13 septembre 1276. On devrait le nommer Jean xx, puisque le dernier pape du même nom était Jean xix. Mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, et qu'ils ont aussi donné le nom de pape à l'antipape Philagate, on a nommé celui-ci Jean xxi. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour le porter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire x, et révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife. Il mourut à Viterbe le 16 mai 1277. Il avait été médecin, et l'on a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et de médecine. Il a aussi écrit quelques lettres; une au roi de France, rapportée par Giacomius; une au roi d'Angleterre, *De non gravandâ Hiberniâ*, au tome 10 des conciles; plusieurs autres rapportées par Rainaldus et par Vading. Jean xxi eut pour successeur Nicolas iii. (Sponde, à l'an 1276. Giacomius, Hist. des papes. Louis Jacob, *Biblioth. pontif.*)

JEAN XXII ou XXIII, natif de Cahors, nommé auparavant Jacques d'Euse, succéda à Clément v, le 7 août 1316. Jean Villani se trompe en disant que Jacques d'Euse était fils d'un cordonnier, et que les cardinaux enfermés dans le conclave

à Lyon, lui ayant donné la permission par compromis de choisir un pape, il se nomma lui-même en s'écriant : *Ego sum papa*. Ses ennemis ne lui ont point reproché ce fait, et les historiens du temps conviennent qu'il fut élu par les cardinaux. Jacques d'Euse avait un grand génie dans un petit corps, et se rendit très-habile dans la jurisprudence civile et canonique. Il devint chancelier de Robert, fils de Charles ii, roi de Naples, comte de Provence, et fut ensuite évêque de Fréjus, puis archevêque d'Avignon, cardinal-évêque de Porto, et enfin pape. Il canonisa saint Louis, évêque de Toulouse, et saint Thomas d'Aquin; érigea diverses abbayes en évêchés, et plusieurs églises épiscopales en métropoles dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, en Espagne même, fonda beaucoup de collègiales, et réforma l'Ordre de Grandmont. Louis de Bavière ayant été élu à l'empire, Jean xxii, se déclara contre lui, et ce prince opposa au pape, Pierre de Corbière, cordelier, qu'il fit élire antipape sous le nom de Nicolas v. C'est sous Jean xxii que s'éleva, parmi les cordeliers, cette fameuse question que l'on appela le *pain des Cordeliers*, et qui consistait à savoir si ces religieux avaient le domaine ou la propriété des choses qu'on leur donnait, dans le temps qu'ils en faisaient usage. Par exemple, si le pain leur appartenait, quand ils le mangeaient,

ou s'il appartenait plutôt au pape, ou à l'Église romaine. Cette question et plusieurs autres aussi frivoles sur la couleur, la forme et l'étoffe de leurs habits, donnèrent bien de l'occupation au pape. Il fut aussi beaucoup exercé à l'occasion de deux sermons qu'il avait prêchés à Avignon, dans lesquels il avait avancé que la vision béatifique des saints après leur mort, était différée jusqu'au jour du jugement. Cette opinion fut condamnée par les cardinaux, les évêques, l'université de Paris, et le pape lui-même la rétracta la veille de sa mort, déclarant en présence des cardinaux : *Que les âmes séparées des corps et purifiées, sont dans le paradis avec Jésus-Christ, et qu'elles voyent l'essence divine clairement et face à face.* Il révoque ensuite tout ce qu'il a dit, prêché ou écrit de contraire, et soumet à la décision de l'Église tous ses sentimens sur quelque matière que ce soit. Il mourut à Avignon le 5 décembre 1334. Ce pape publia les constitutions appelées *Clémentines*, du nom de Clément v, son prédécesseur, et dressa vingt-deux autres constitutions appelées *Extravagantes*. Il laissa aussi soixante-trois Lettres qui sont dans Bzovius; six dans les conciles; soixante-quinze dans Vading; deux cent quatre-vingt-onze dans *Regestum pontificum*; un acte d'inquisition contre Pierre de la Palu, et sa rétractation sur la béatitude des saints, qui est au livre 2,

ch. 19 de l'Histoire de Florence de Jean Villani. Benoît xii lui succéda. (Sixte de Sienne, Bibl. l. 6. Sponte. Bzovius. Rainaldi, in *Annal.* Dupin, Bibl. eccl. quatorzième siècle.)

JEAN XXIII ou XXIV, cardinal-diacre, d'une famille noble de la ville de Naples, appelé auparavant *Balthazard Cossa*, fut élu pape le 17 mai 1410, par seize cardinaux qui se trouvèrent à Bologne lorsque le pape Alexandre v mourut. Il indiqua le concile général de Constance en 1414, et y accepta le 2 mars une formule de cession, par laquelle il promit de renoncer à la papauté, si Grégoire xii et Pierre de Lune, qui se faisait nommer Benoît xii, y renoncèrent aussi. Mais s'étant enfui de Constance déguisé en postillon, ou cavalier, le concile le déposa le 29 mai de la même année. Depuis il fut mis en prison sous la garde de Louis de Bavière, et n'en sortit qu'en 1419, pour aller se jeter aux pieds de Martin v qui avait été élu souverain pontife dans le concile. Martin le reçut très-bien, l'aggrégea au nombre des cardinaux, le fit doyen du sacré collège et lui accorda dans les assemblées un siège plus élevé que celui des autres. Jean xxiii mourut le 22 novembre 1419, en laissant Martin v paisible possesseur de la chaire de Saint-Pierre. Nous avons de Jean xxiii la Bulle de convocation du concile de Constance, une Promesse d'abdiquer le souverain pontificat,

et quelques Lettres qui sont dans les conciles et dans Ezoïus. Ce pontife fit paraître un ouvrage héroïque dans ses malheurs. Il avait beaucoup de talent pour les affaires temporelles, mais point, ou fort peu pour les spirituelles. (*Acta Concil. Constant.* Platine. Onuphre, etc. Thierrî de Niem, *in Joan. Dupui*, Hist. du schisme.)

JEAN DE SCITOPHLE, auteur du sixième siècle, avait composé un ouvrage divisé en douze livres contre Eutiche, Dioscore et tous ceux qui ne voulaient point reconnaître deux natures en Jésus-Christ. (Phoïus. Dupin, sixième siècle.)

JEAN, surnommé *le Jeûneur*, à cause de sa grande abstinence, patriarche de Constantinople après Eutichius, en 582, est auteur de quelques Homélies qui sont peut-être parmi celles de saint Jean Chrysostôme, et deux livres pénitentiels donnés par le père Morin. Le pape Pélage et saint Grégoire le Grand s'élevèrent avec force contre ce patriarche qui osa prendre le premier la qualité d'évêque *œcuménique* ou universel. (Saint Grégoire, liv. 4, ép. 38, 39. Nicephore, liv. 18, c. 34. Baronius etc.)

JEAN MAXENCE, moine de Scythie au sixième siècle; il a composé plusieurs écrits pour défendre l'opinion de ses confrères qui soutenaient qu'une des personnes de la Trinité avait été crucifiée. Ces écrits qui se trouvent en latin au neuvième tome de la Bibliothèque des

Pères, sont une requête aux légats du pape Hormisdas, deux Professions de foi; douze Anathématismes contre les nestoriens; une réponse à la lettre d'Hormisdas; un Traité contre les acéphales qui disaient qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ après l'union; un autre de l'union du Verbe avec la chair; deux livres de dialogues contre les nestoriens. Le style de cet auteur est net, véhément et assez pur. (Dupin, Biblioth. ecclés. sixième siècle.)

JEAN, surnommé *le Scholastique*, parce qu'il avait suivi quelque temps le barreau, patriarche de Constantinople au sixième siècle, a fait un Recueil de canons disposés selon l'ordre des matières, un autre Recueil de lois ecclésiastiques et civiles et des capitules. Ses ouvrages sont imprimés dans la Bibliothèque de Droit de Justel. (Dupin, *ibid.*)

JEAN, surnommé *Philoponus*, c'est-à-dire, *ami du travail*, grammairien d'Alexandrie, de la secte des trithéites, au commencement du seizième siècle, composa un écrit contre le Traité des idoles du philosophe Jamblique; un autre des Six jours contre Théodore de Mopsueste, qui a été donné au public par Corderius; et imprimé à Venise l'an 1630, avec un Traité du même auteur touchant la pâque; un Traité de la résurrection, dans lequel il rejette la résurrection des corps; un Écrit contre le quatrième concile, et un autre contre le discours d'ins-

truction de Jean Scholastique, évêque de Constantinople, de la sainte et consubstantielle Trinité, prêché sous l'empire de Justin le jeune. Cet auteur était aussi pur, élégant et agréable dans son style, qu'il était impie dans sa doctrine, et faible dans ses raisonnemens. (Photius, Cod. 43, 216, 240. Dupin, Bibl. septième siècle.)

JEAN DE THESSALONIQUE, au septième siècle, a laissé une Homélie sur les femmes qui portèrent des parfums au sépulcre de Jésus-Christ, et deux Dialogues sur la religion, l'un entre un gentil et un catholique, l'autre entre un Juif et un chrétien. Il prétend dans le premier que l'on peut peindre les anges et les âmes, parce qu'ils sont corporels, et il prouve dans le second que les images des chrétiens ne sont pas des idoles. Il y a des fragmens de ces ouvrages dans le septième concile. (Act. 4. Dupin, *ibid.*)

JEAN MOSCHUS, prêtre et moine grec du septième siècle, vint à Rome avec son disciple Sophronius, après avoir parcouru les monastères de l'orient. Il est auteur du Pré spirituel, où il rapporte les miracles et les actions extraordinaires des moines de différens pays. Ce livre a été traduit en latin par Ambroise Camaldule, inséré dans les Vies des pères de Rosveide, et dans le second tome de l'addition à la Bibliothèque des Pères. (Dupin, *ibid.*)

JEAN, patriarche de Constan-

tinople en 517, a écrit trois lettres au pape Hormisdas, une à Jean de Jérusalem, et une à Épiphané, évêque de Tyr. Elles sont dans les conciles, tomes 4 et 5.

JEAN ERIGENE, surnommé *Scot* ou *Scotus*, parce qu'il était Écossais ou Irlandais, vint en France sous le règne de Charles-le-Chauve qui eut pour lui une estime particulière. Il fut chassé de Paris comme un hérétique, et se retira en Angleterre où il mourut vers l'an 883 ou 884. Il composa un *Traité sur l'Eucharistie*, *De corpore et sanguine Domini*, dans lequel il combattait la présence réelle et la transsubstantiation. Ce livre qui est perdu, fut condamné dans un concile de Paris, dans un autre de Verceil, et dans un de Rome, sous Nicolas II, en 1059. Jean Erigène avait encore écrit un *Commentaire* sur saint Matthieu, qui est aussi perdu; un livre des offices; une Traduction des œuvres de saint Denis, que l'on prétendait avoir manuscrite dans la Bibliothèque des jésuites de Bourges; un *Traité de la prédestination* contre Gotescalque, qui est dans le premier tome du président Mauguin; un *Traité de la division des natures*; une Traduction des scholies de saint Maxime sur les œuvres de saint Denis et de saint Grégoire de Nazianze, imprimés à Oxfort en 1681. Quelques auteurs, comme Possevin, soutiennent que Jean Scot Erigène a été disciple de Bède, compagnon d'Alcuin, et

l'un des premiers fondateurs de l'université de Paris. D'autres prétendent qu'il a été abbé d'Ethelinge, précepteur d'Alfrède, roi d'Angleterre, et qu'on l'a mis au nombre des martyrs. De quoi les protestans se prévalent pour combattre la présence réelle : mais tout cela est bien réfuté dans la Dissertation qui est à la fin de la première partie de la Perpétuité de la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie. (Dupin, neuvième siècle. Grand-Colas, Critiq. tom. 2.)

JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen; dans le onzième siècle, est auteur d'un livre des Offices ecclésiastiques, dont la meilleure édition est de 1679, donnée par le Brun des Marettes.

JEAN, patriarche d'Antioche, au douzième siècle, a composé un petit Traité contre la coutume qui s'introduisait de donner des monastères à des laïcs. Ce Traité est dans le premier tome des Monumens de l'église grecque par M. Cotelier. (Dupin, douzième siècle.)

JEAN LE THEUTONIQUE, évêque de Bosnie, légat du pape, et quatrième général de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit vers l'an 1180, à Wildeshusen, place d'Allemagne, dans la Westphalie. Il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique en 1120, fit un nombre de conversions dans l'Autriche et les pays voisins par ses prédications, fut pénitencier du pape, évêque de Bosnie vers

l'an 1232, provincial de Lombardie, après qu'il se fut démis de son évêché par un sentiment d'humanité, et général, l'an 1241. Il mourut le 4 novembre 1252, selon la chronique du père Humbert. Ainsi M. Dupin s'est trompé en disant qu'il a fleuri vers la fin du treizième siècle, et au commencement du suivant. Le même écrivain s'est trompé aussi, en lui attribuant une somme des prédicateurs, imprimée à Ruthlingen en 1487, et une somme des confesseurs publiée à Lyon en 1518. Ces ouvrages sont de Jean de Fribourg, appelé quelquefois Jean le Theutonique, religieux du même Ordre que l'évêque de Bosnie. Les auteurs contemporains n'attribuent à ce dernier que des lettres circulaires. (Le père Échard, t. 1, p. 113. Le père Tournon, t. 1, p. 95.)

JEAN DE PARME, né dans le territoire de Bologne en Italie, général de l'Ordre des Frères Mineurs en 1250, a composé un Traité sur le maître des sentences, deux livres de la vie des religieux, un écrit intitulé : Le Commerce de saint François avec la dame pauvreté, et un Traité des bienfaits du Créateur. On lui attribue l'office de la passion de Jésus-Christ. (Dupin, treizième siècle.)

JEAN DE GALLES, de l'Ordre des Frères Mineurs, surnommé l'Arbre de vie, passa d'Angleterre à Paris où il florissait vers l'an 1260. Il a laissé plu-

sieurs ouvrages; la Perle des docteurs ou lieux communs sur toutes sortes de sujets, autrement somme du gouvernement de la vie; l'ordinaire ou l'alphabet de la vie religieuse; un Discours des quatre vertus cardinales des anciens princes et philosophes; une somme de conférences imprimée à Paris en 1516 et 1561; une Collection des décrétales des papes, etc. (Dupin, *ibidem*.)

JEAN GENÈS DE LA CAILLE, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui florissait vers l'an 1270, a composé un Traité de la cité de Jésus-Christ, imprimé à Reggio l'an 1501, et à Rome l'an 1523. (Dupin, *ibid*.)

JEAN DE SEMECA, prévôt de Saint-Étienne d'Halberstad, mort l'an 1267, est auteur de la glose commune du décret de Gratien. (Dupin, *ibid*.)

JEAN BASSOLIS, de l'Ordre des Frères Mineurs, disciple de Scot, appelé communément le docteur d'ordre, *doctor ordinatissimus*, fleurit vers l'an 1320. Il enseigna à Reims et à Malines. On a son commentaire sur les sentences, imprimé à Paris l'an 1517. (Dupin, quatorzième siècle.)

JEAN, abbé de Saint-Bavon, de l'Ordre de Saint-Benoît, a écrit un Traité de l'usage de la viande, dans lequel il prouve que la règle de ce saint fondateur l'interdit aux religieux non malades. (Dupin.)

JEAN, moine bénédictin de Castel, dans le diocèse d'Eichs-

tet, a écrit sur la règle de Saint-Benoît, un abrégé de la Bible, des sermons et des lettres. (Dupin.)

JEAN D'ALIER, Toulousain, élu treizième général des carmes l'an 1321, avait composé un Traité sur les sentences, et des notes sur l'ecclésiastique. (Dupin.)

JEAN DE RÈGNE, de l'Ordre des carmes, a écrit des notes sur saint Matthieu, un Commentaire sur les sentences, des sermons. (Dupin.)

JEAN D'ANDRÉ. *Joannes Andrea*, le plus célèbre jurisconsulte de son temps, était de Mugello. Il enseigna quarante-cinq ans à Boulogne, et y mourut le 7 juillet 1348. Il a écrit des nouvelles ou Commentaires sur les cinq livres des décrétales, imprimés à Venise l'an 1581; deux Commentaires sur le seizième livre; des additions au Miroir de Durand; un arbre de la consanguinité, affinité et parenté, tant spirituelle que l'égale, imprimé à Fâle l'an 1517; des questions féodales, et sur les mariages et interdits, imprimées à Venise en 1584; une somme des fiançailles, du mariage et des degrés de parenté, imprimée dans le sixième volume du *Tractatus tractatuom*. (Dupin.)

JEAN BALISTARI, Catalan, dix-septième général de l'Ordre des carmes, a composé un Traité dédié au pape Grégoire XI de la guerre de l'Église militante contre les attaques de l'Antechrist; un Commentaire sur les

sentences, et des sermons. Il mourut à Majorque l'an 1374. (Dupin.)

JEAN DE HILDESHEIM, du même Ordre des carmes, a composé un livre des trois saints rois; une Chronique; une Apologie de son Ordre; un livre des monstres de l'Église; un de l'Antechrist; un de la fontaine de vie; un contre les Juifs; un écrit contre ceux qui peignent des obscénités; quatre-vingt lettres et divers sermons. (Dupin.)

JEAN GOLEIN, Normand, du même Ordre, a écrit sur les sentences; un livre de l'office de la messe, et diverses questions. (Dupin.)

JEAN DU BOURG, Anglais, chancelier de l'université de Cambridge, et curé de Colingham, a composé, l'an 1385, un Traité intitulé la Prunelle de l'œil pour les prêtres, dans lequel il parle de l'administration des sacrements, des préceptes du décalogue et des offices des ecclésiastiques, imprimé à Paris en 1510, à Strasbourg en 1514, à Rouen en 1516 (Dupin.)

JEAN CALDERIN, juriconsulte de Poulogne en 1360, a laissé un Traité de l'interdit ecclésiastique, imprimé à Venise en 1584; des conseils imprimés à Lyon en 1536, et d'autres ouvrages de droit. (Dupin.)

JEAN DE PARIS, dominicain. Il faut distinguer deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, tous deux appelés Jean de Paris,

tous deux docteurs et professeurs en Théologie de la faculté de Paris. Le premier surnommé Poinlane, *Pungens-asinum*, vivait dans le treizième siècle. Il a composé un Commentaire sur le maître des sentences, et quelques autres ouvrages. Poinlane était le nom de sa famille. Le second dominicain appelé Jean de Paris, et dans quelques manuscrits, *Quidort* et *Surdus* ou *de Soardis*, mourut à Bordeaux le 22 septembre 1306. Il a composé un Traité de la puissance royale et pontificale, à l'occasion du différend de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel, imprimé à Paris en 1506: il s'y déclare en faveur de Philippe-le-Bel; un autre Traité sur la manière dont Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, imprimé à Londres en 1686: il y dit que la transsubstantiation n'est point de foi, et qu'on peut expliquer la présence réelle d'une autre manière. On lui attribue encore le Correctoire du corruptoire de la doctrine de saint Thomas, *Correctorium corruptorii sancti Thomæ de Aquino*, contre l'ouvrage de Guillaume de la Mare de l'Ordre des Frères Mineurs, intitulé : *Correctorium Fratris Thomæ de Aquino*. Mais il est douteux si ce dernier ouvrage est de Jean de Paris ou de Richard Clapoel ou Clapvella, dominicain anglais. (Le père Échard, t. 1, p. 500, Dupin, quatorzième siècle.)

JEAN CANON, Anglais, de

l'Ordre des Frères Mineurs dans le quatorzième siècle, a composé un Commentaire sur le maître des sentences, des leçons, des questions et un Traité sur la physique d'Aristote, imprimés à Venise en 1492. (Dupin.)

JEAN DUNS. (*Voyez* DUNS.)

JEAN TAULÈRE. (*Voyez* TAULÈRE.)

JEAN DE FRIBOURG, dominicain, évêque d'Osma en Hongrie, mort en 1314, a fait une somme pour les prédicateurs, imprimée à Rutlingen en 1487, une grande somme pour les confesseurs, divisée en quatre parties, imprimée à Lyon en 1518; des gloses sur le décret de Gratien et sur la somme de saint Raimond de Pegnafort; un Commentaire sur le livre des sentences. (Le père Échard, t. 1. Dupin, etc.)

JEAN DE JANDE, ou plutôt de Gand, sa patrie, théologien du parti de Louis de Bavière, composa un Traité de la puissance ecclésiastique; un commentaire sur les sentences, et des questions quodlibétiques. (Dupin.)

JEAN DE NAPLES, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il y a eu trois dominicains de ce nom. Le premier qui enseigna quelque temps à Paris, mourut vers l'an 1330, et laissa un Commentaire sur le maître des sentences; quarante-deux questions de philosophie et de Théologie, imprimées à Naples en 1618; des

questions quodlibétiques; un Traité de la pauvreté de Jésus-Christ; des sermons, etc. Le second dominicain du nom de Jean de Naples, vivait au commencement du quinzième siècle, et composa des questions sur l'état religieux. Le troisième qui florissait en 1460, n'a laissé que des sermons et des panégyriques de Sainte-Catherine de Sienné. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, t. 1.)

JEAN DE RUPE-SCISSA, de l'Ordre des Frères Mineurs, a écrit un Commentaire sur le maître des sentences. (Dupin.)

JEAN RUSBROEK. (*Voyez* RUSBROKE.)

JEAN CYPARISSIOTE ou LE SAGE, auteur grec du quatorzième siècle, a composé contre Palamas un gros ouvrage intitulé : les Transgressions palamiques, et un autre divisé en dix décades, intitulé : Exposition matérielle de ce que les théologiens disent de Dieu. Cet ouvrage de Théologie mystique est très-solide : il a été donné en latin par Turrien, et imprimé à Rome en 1581; il se trouve aussi dans les Bibliothèques des Pères. (Dupin)

JEAN DE TAMBACH, en Alsace, dominicain, premier recteur de l'université de Prague, et maître du sacré palais en 1366, composa plusieurs ouvrages, savoir : la Consolation de la Théologie, ou le miroir de la sagesse, divisé en quinze livres, imprimé à Paris l'an 1493, à

Cologne l'an 1502, à Nuremberg l'an 1509; les Délices du Paradis; un Traité théologique du péché et de la grâce, divisé en seize questions; un de l'amour des vertus; un de la béatitude; un qui est intitulé le Directoire des confesseurs. (Le père Échard, t. 1. Le père Tournon, t. 2, p. 460.)

JEAN D'ANAGNIA, jurisconsulte, professeur et archidiaque de Boulogne, a composé des Commentaires sur les décrétales, imprimés à Milan 1492, 1497, et à Lyon en 1546. (Dupin.)

JEAN ARGIROPULE, Grec, a composé un ouvrage de la procession du Saint-Esprit, pour la défense du décret du concile de Florence, donné par Allatius au premier tome de la Grèce orthodoxe. (Dupin.)

JEAN D'AUBRAC, prêtre de Bamberg au quinzième siècle, a fait un Traité des sacrements de l'église. (Dupin.)

JEAN-BAPTISTE SALVIS ou DE SALIS, frère mineur, mort après l'an 1194, a fait une somme de cas de conscience, que l'on appelle Baptistinienne, de son nom, imprimée à Paris l'an 1499. (Dupin.)

JEAN-BAPTISTE TROMMALA ou NOVAMALA, du même Ordre, a composé une somme alphabétique de cas de conscience, intitulée la petite Rose, imprimée à Venise en 1499, à Paris 1515, à Strasbourg en 1516.

JEAN-DOMINIQUE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, arche-

vêque de Raguse, cardinal de Sixte, légat apostolique dans les royaumes du Nord, né à Florence l'an 1360, et mort l'an 1418 ou 1419, a laissé plusieurs ouvrages; des Commentaires sur l'ecclésiaste, le Cantique des cantiques, sur saint Matthieu, sur le *Magnificat*, sur l'épître de saint Paul aux Romains; un écrit intitulé la Lampe de la nuit; un autre, l'Itinéraire de la dévotion; un de la charité, imprimé à Venise en 1555; un contre le destin, etc. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, t. 1. Le père Tournon, Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 2.)

JEAN DE HAGEN ou DE INDAGINE, chartreux d'Erford, mort vers l'an 1475, a composé un grand nombre d'ouvrages moraux et ascétiques, dont il n'y en a que deux d'imprimés à Cologne en 1608; savoir, les deux livres de la perfection et des exercices de l'Ordre des chartreux. (Dupin, quinzième siècle.)

JEAN DE LIGNANO, jurisconsulte de Milan au quinzième siècle, a composé un ouvrage sur les Clémentines, et divers autres Traités de droit ecclésiastique et civil, qui se trouvent dans le recueil des Traités de droit, imprimés à Venise l'an 1584. (Dupin.)

JEAN TINCTOR, docteur de Cologne au quinzième siècle, a fait un ouvrage sur les différends de Scot et de saint Tho-

mas, et des questions sur les sentences. (Dupin.)

JEAN de RAGUSE, théologien et président du concile de Bâle, légat à Constantinople, né dans la ville de Raguse, capitale de la république de ce nom, embrassa jeune l'Ordre de Saint-Dominique, et s'y livra à l'étude avec tant d'application, qu'il devint un des plus habiles hommes de son siècle. Étant venu à Paris, il prit le bonnet de docteur vers le commencement du quinzième siècle. En 1426, il fut nommé procureur général de son Ordre en cour de Rome, sous le pape Martin v, qui le nomma pour l'un de ses théologiens au concile de Bâle. Jean de Raguse fut même choisi pour y présider avec Jean Polemar, chapelain du pape et auditeur du sacré palais, en la place du cardinal Julien Césarini qui ne pouvait passer trouver à l'ouverture. Jean de Raguse et Polemar arrivèrent à Bâle le 19 de mai 1431, et peu après Jean y harangua. Depuis il parla pendant huit matinées dans le concile, pour combattre la doctrine des hussites. Comme le concile ne désirait pas moins la réunion des Grecs que la conversion des hussites, Jean de Raguse fut envoyé à Constantinople, avec la qualité de légat du concile, pour engager l'empereur Paléologue et le patriarche Joseph à envoyer des députés à Bâle; ce qu'il obtint : mais les Grecs ayant compté pour rien

ce que leurs ambassadeurs avaient promis au concile, Jean de Raguse fut député de nouveau à Constantinople avec plusieurs autres, afin de persuader aux Grecs d'exécuter ce qu'ils avaient promis. Après plusieurs conférences, on convint de quelques articles qui furent signés dans le monastère de Saint-Georges le 20 novembre 1435. Jean de Raguse était encore à Constantinople, lorsque le sénat de Raguse le présenta pour un évêché de Dalmatie le 30 décembre de la même année 1435: mais Jean n'accepta point cet évêché. Son séjour à Constantinople dura deux ans, pendant lesquels il se perfectionna dans la langue grecque, et acheva un écrit qu'il avait commencé à Bâle sur les noms indéclinables, et quelques autres expressions de la Bible. Ayant enfin obtenu de l'empereur et du patriarche ce qu'il désirait, il retourna à Bâle, où l'on croit qu'il arriva avec l'ambassadeur de Paléologue au commencement de février 1437. Il fut, peu de temps après, député vers le pape Eugène iv, à l'occasion de la division qui éclata dans la vingt-cinquième session du concile, tenue le 7 mars 1437, et ensuite envoyé pour la troisième fois à Constantinople. Cette nouvelle négociation ne fut pas heureuse, et Jean de Raguse se remit en mer le 24 novembre 1437, et ne put arriver à Venise que le 8 février 1438. L'histoire de ce

légat est depuis cette époque un sujet de dispute parmi les auteurs. Les uns, avec le père Échard, prétendent qu'il demeura ferme jusqu'à la fin dans le parti du concile de Bâle; et qu'après l'élection d'Amédée VIII, de Savoie, qui prit le nom de Félix V, il fut fait par ce pape, Evêque d'Argos dans le Péloponèse, et ensuite cardinal. D'autres veulent qu'après avoir long-temps travaillé pour l'Eglise dans le concile de Bâle, il embrassa enfin le parti du pape Eugène IV, et que ce fut de ce pontife, qu'il reçut l'évêché d'Argos, au retour de son troisième voyage à Constantinople. Quoi qu'il en soit, l'opinion la plus commune est que Jean de Raguse a vécu jusqu'après l'an 1443. Les écrits qui nous restent de lui, sont : 1°. le long Discours qu'il prononça dans le concile de Bâle, contre les erreurs des hussites, à l'occasion du premier des quatre articles présentés par les Bohémiens. Bzovius rapporte ce discours tout au long dans le seizième tome de ses Annales ecclésiastiques, et il se trouve aussi dans l'Histoire du concile de Bâle, et dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius, tome 3, seconde partie. 2°. Les Actes de sa légation à Constantinople, et quatre lettres qu'il avait écrites à ce sujet pendant le séjour qu'il fit en cette ville, en 1435 et 1436. Ces actes se trouvent parmi ceux du concile de Bâle, et les lettres se

trouvent manuscrites dans la bibliothèque du grand-duc à Florence. 3°. Léon Allatus nous a aussi conservé une relation de notre auteur, concernant ses voyages en orient. 4°. L'ouvrage sur les noms indéclinables, etc., dont on a parlé, ne se trouve plus. 5°. Un Sermon à la louange de saint Benoît, prononcé à Rome dans l'église des saints apôtres, en présence des cardinaux, au mois de mars 1430. Le père Mabillon l'a copié sur un manuscrit de la bibliothèque du mont Cassin : cette copie a été depuis dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Jean de Raguse avait une mémoire sûre, une imagination vive et féconde, un esprit juste. élevé, un rare talent pour la parole, et une grande connaissance des langues orientales, qui le mirent en état d'entrer dans les sens cachés des divines Écritures, et de s'enrichir de tout ce que les auteurs grecs, anciens ou modernes, ont de plus recherché, (Le père Echard, *Script. ad. Prædic.*, t. 1, p. 792. Le père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 3, p. 246 et suiv.)

JEAN-PAUL DONAT, religieux carme de la congrégation de Mantoue, docteur en Théologie de l'université de Boulogne, et l'un des théologiens que saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan, envoya au concile de Trente, a

laissé : 1°. *Tractatus de jure eligendi ministros Ecclesiæ, sive de officio pastoris*; Ferrare, 1682, in-4°. 2°. *Solutiones apparentium contradictionum in dictis Aristotelis et D. Thomæ*; Florence, 1569, in-fol. 3°. *Catechismus theologicus*; Florence, 1570, in-8°. 4°. *De conceptione B. Virginis Mariæ*; Boulogne, 1572, in-8°. 5°. *Commentaria in Aristotelis meteora*; Mantoue, 1569 et 1579, in-4°. *Biblioth. carmelit.*, t. 2, col. 68.

JEAN DE JÉSUS-MARIE, religieux carme, né de parens nobles à Calahorra en Espagne, le 27 janvier 1564, se nommait dans le siècle Jean de Saint-Pierre y Uztarros. Il fit profession dans l'Ordre des carmes en 1583, et en 1611, il en fut nommé général. Il mourut le 28 mai 1615. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins de piété et d'érudition. Les principaux sont : 1°. *Commentaria in Job*. Rome, 1611, in-4°. 2°. *In Cantica canticorum*; Rome, 1601; Salamanque, 1602; Mayence, 1603; Cologne, 1602 et 1610; Francfort, 1602 et 1610. 3°. *Interpretatio in Threnos, seu lamentationes Jeremiæ*; Naples, 1608, in-8°; Cologne, 1611. 4°. *In Jeremiam prophetam*; Naples, 1608, in-8°. Cologne, 1611. 5°. *Theologia mystica, lib. 2*; Cologne, 1611; Naples, 1607; Paris, 1612, in-8°. 6°. *Disciplina monastica*; Rome, 1615, in-8°. 7°. *Instructio magistri novitiorum*; Naples,

1607; à Rome en italien, 1605; Cologne, 1613 et 1621, en latin, et 1614 en allemand; à Paris, 1630, en français; *ibid* en latin, 1625 et 1644. 8°. *Disciplina claustralis*. Le Père Jacob, dans sa *Biblioth. carmel.*, confond cet ouvrage avec la *Disciplina monastica*, et dit qu'il a été imprimé à Anvers en 1616, à Cologne 1621 et 1629, à Douai 1627, et à Paris 1628 en français. 9°. *De prudentiâ justorum, lib. 1*, in-8°. Naples, 1607, in-8°. Cologne, 1611 et 1614, in-12. Douai, 1632, in-16. 10°. *Stimulus compunctionis, primus et secundus, soliloquia, etc.* Rome, 1609; Cologne, 1610; Douai, 1632. Le *secundus stimulus compunctionis* fut traduit en français par le P. Louis de Saint-François, prieur des carmes déchaussés de Paris, et dédié à la princesse de Conti; Paris, 1614. 11°. *Schola Jesu-Christi*; Rome, 1609; Cologne, 1612. 12°. *Schola orationis et contemplationis*; à Saragosse, 1615; à Madrid, 1656. 13°. *Ars amandi Deum*; Rome, 1608, en italien; à Saragosse, 1633, en espagnol. 14°. *De custodiâ legum*. 15°. *Instructio principum*; Rome, 1612. 16°. *Ars gubernandi*; Rome, 1613; Cologne, 1613, 1614 et 1621. 17°. *De studio pacis*; Rome, 1613; Cologne, 1614. 18°. *De bono usu, contemptuque honorum, divitiarum ac voluptatum*; Rome, 1613; Cologne, 1614. 19°. *Ars concionandi*; Rome, 1610. 20°.

Vita S. Theresiæ; Rome, 1609; Bruxelles, 1610. 21°. *De amore cultuque Reginæ cæli*; Salamanque 1618, et Cologne 1622. 22°. *De pîd educatione, seu culturâ pueritiæ*. 23°. *Ars vivendi spiritualiter*; Rome, 1609, en italien; Valence, 1620, en espagnol; Cologne, 1621 et 1622, en latin. 24°. *De bono usu curiæ*; Rome, 1612, in-8°. 25°. *Ars bene moriendi*; Cologne, 1621. On a encore du même auteur des lettres spirituelles sur différens sujets, quelques pièces de poésie sacrée, et plusieurs autres traités de piété. Tous ces ouvrages imprimés d'abord séparément, ont été recueillis en trois tomes in-folio, et imprimés à Cologne en 1622; *ibidem*, en quatre tomes in-folio, avec des additions, 1650. (*Biblioth. Carmel.*, tom. 2, col. 13.)

JEAN CHRYSOSTOME, de Bethune, capucin. Nous avons de lui : Paraphrase sur le pseaume cent dix-huit, in-12, 1736. Cet ouvrage a été traduit en italien, 1739. Paraphrases sur les pseaumes de la pénitence, 1740, in-12. Abrégé de la vie du bienheureux Séraphin à monte Granario, capucin, 1738, in-12. Application du pseaume quarante-cinq aux glorieuses campagnes du roi, 1746, in-4°. Abrégé historique des vies du vénérable serviteur de Dieu, le père Laurent de Brindisi, général de l'Ordre des Capucins, et du vertueux Frère Bernard de Corleon, 1751, in-12.

JEAN (Benoît de Saint-), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a fait imprimer à Paris en 1629, un livre des bénédictions et des grâces accordées à l'Ordre de Saint-Benoît, et des excellences de la règle du même saint. (Hœffsten, *Disquis. monast.*, p. 193.)

JEAN DE S. SAMSOM, ou JEAN DU MOULIN. (Voyez MOULIN (Jean du).)

JEAN STAMBER. (Voyez STAMBER.)

JEAN DE L'ANNONCIATION, religieux de l'Ordre des carmes déchaussés, issu d'une famille noble d'Oviedo en Espagne, et nommé dans le siècle, Jean Llanes-Campomanés, fut recteur du collège de Salamanque, et général de sa congrégation. Il mourut dans son collège de Salamanque l'an 1701, et laissa les ouvrages suivans : 1°. *Cursus philosophicus collegii Complutensis, ad clariorem formam redactus*, à Lyon, quatre tomes in-4°, et un cinquième, *de cælo et meteoris*. 2°. *Cursus theologicus Salmantiensis*, tomes troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième et dixième, in-folio. Le troisième tome traite, *de gratiâ habituali*; le quatrième, *de gratiâ actuali, justificatione et merito*; le cinquième, *de fide et spe*; le sixième, *de charitate et statu religioso*; le septième et le huitième, *de incarnatione*; le neuvième, *de sacramentis in communi et de Eucharistiâ*; le

dixième, de *pœnitentiâ*. Nous ignorons le lieu et l'année de l'impression de cet ouvrage. 3°. *Promptuarium carmelitarum*; à Madrid, 1669, 2 vol. in-4° en espagnol. 4°. Un livre écrit en espagnol, et imprimé à Madrid en 1698, in-4°. Il contient des avis qu'il donna à ses religieux. 5°. Deux lettres circulaires qu'il adressa, l'une à toute sa congrégation, et l'autre aux religieuses. Il expose très-savamment dans celle-ci le traité de sainte Thérèse, De la manière de visiter les monastères des religieuses. Ces deux lettres furent imprimées à Madrid; la première en 1697, et la seconde en 1699. (*Biblioth. carmelitan.*, t. 1, col. 728.)

JEAN DE LICCI (Bienheureux), de l'Ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Cacabi en Sicile, dans le diocèse de Palerme. Il éprouva dès sa naissance toutes les rigueurs de la pauvreté; car sa mère étant morte peu de mois après qu'elle l'eut mis au monde, son père à qui les facultés ne permettaient pas de louer une nourrice, se trouva réduit à le faire subsister avec du suc de pommes de grenade, jusqu'à ce qu'une femme pieuse ayant compassion de son état, se chargea de le nourrir de son propre lait. Comme un jour elle l'eut couché à côté de son mari qui était affligé par un rétrécissement de tous ses membres, il se trouva à l'instant guéri. Croissant en âge, il crut aussi en sain-

telé. Il était humble, dévot, mortifié et fort affectionné à l'exercice de l'oraison. L'amour qu'il avait pour la solitude, le porta à aller demander l'habit de Saint-Dominique au couvent de Palerme où il fit de nouveaux progrès dans la vertu. Appliqué à l'études des divines Écritures, il se trouva bientôt en état d'annoncer avec fruit aux peuples la parole de Dieu. L'éloquence de ses discours tirait ordinairement des larmes des yeux des pécheurs les plus endurcis; sa charité tendre et officieuse envers le prochain, le faisait universellement aimer; il ne montait jamais au saint autel pour y offrir les saints mystères, qu'il ne l'arrosât de ses larmes. Il était très-dévot à la sainte Vierge, et travailla avec un grand zèle à étendre la dévotion du Rosaire. Chargé par l'ordre de ses supérieurs du gouvernement de la province de Sicile, il donna des preuves de sa rare prudence et de son zèle pour l'observance régulière. Il était fort ami du travail; on ne le voyait jamais oisif: après avoir satisfait à ses devoirs essentiels et à ses pratiques de piété, il s'occupait avec joie aux offices les plus pénibles et les plus vils de la maison. Il mourut en 1511, âgé de près de cent onze ans, dans les ardeurs de la plus vive charité, en embrassant son crucifix. Son corps ne fut inhumé que trois jours après, pour satisfaire la dévotion du peuple nombreux que la réputation de

sa sainteté avait attiré des lieux circonvoisins. Elle fut beaucoup augmentée par le grand nombre de miracles que Dieu opéra à son tombeau. Benoît xiv a approuvé son culte, et a permis à l'Ordre des Frères Prêcheurs et au clergé de Palerme de célébrer sa fête. *Ceci est tiré des leçons de l'office du Bienheureux.*

JEAN DE COLOGNE, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs dans la province d'Allemagne, et ses compagnons martyrs. Le seizième siècle, fameux par les ravages que les calvinistes causèrent dans l'Eglise, nous a transmis un rare exemple de la force et de la générosité chrétienne en la personne de nos SS. martyrs. Un parti de ces hérétiques ayant pris la forteresse de Gorcom en Hollande, ils se saisirent de tous les prêtres et de tous les religieux qu'ils purent trouver. Ils en prirent dix-neuf, entre lesquels on nomme les bienheureux Nicolas Pick de l'Ordre de Saint-François, alors gardien du couvent de Gorcom; Léonard Veckel et Nicolas Popel, curés du même lieu; Godefroi, prêtre de Gorcom; Jean Dorstirwic, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin; Adrien Becanus et Jacques Lacopius, de l'Ordre de Prémontré; André, curé de Heinorte, et notre bienheureux Jean, recommandable par sa science et par la sainteté de sa vie. Il eut une si grande compassion des misères que les pauvres catholi-

ques souffraient tous les jours par la malice et la cruauté des hérétiques, qu'il alla, avec la permission de ses supérieurs, servir les villages de Hollande destitués de tous les secours spirituels, s'estimant heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ. Chargé par les mêmes supérieurs du soin de la paroisse de Hornes, il travailla dans cette pénible et dangereuse mission avec tant de zèle et de force, qu'il répara tous les dégâts que l'hérésie et l'impiété y avaient causés. Appliqué selon les devoirs de sa charge à visiter et à administrer les sacrements, tant aux prêtres et aux religieux qu'aux simples fidèles qui avaient été arrêtés pour la foi, il fut pris lui-même, et jeté dans la même prison. D'abord les hérétiques leur firent souffrir toutes sortes d'opprobres et de tourmens pour les obliger d'abjurer la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et de renoncer à l'obéissance du pape; mais ces généreux confesseurs, bien loin d'écouter leurs propositions, se mirent à prêcher les vérités de l'Eglise romaine. Ils en furent si outrés de colère, qu'après en avoir fait long-temps leur jouet, ils les souffletaient, leur donnaient des coups de pieds, et les faisant passer en haie au milieu d'eux, ils leur meurtrissaient le visage à coups de bâtons. Désespérés de pouvoir vaincre leur constance, ils se saisirent du bien-

heureux Jean, le mirent à demi-nu, le lièrent avec ses autres compagnons, et le conduisirent à Brille pour le faire mourir. Il serait difficile d'exprimer ce qu'ils eurent à souffrir pendant ce voyage, soit de la part des soldats et des nautonniers, soit de la part de la populace hérétique. Arrivés enfin au lieu de leur supplice, ils les attachèrent à des gibets; mais leur fureur n'étant pas encore satisfaite, ils commirent mille indignités sur leurs corps; ils les éventrèrent, ils fouillèrent dans leurs entrailles, et les répandirent de côté et d'autre. Ces illustres martyrs souffrirent le 9 de juillet, sur le milieu de la nuit, en 1572. Entre les miracles par lesquels le ciel honora leur glorieux triomphe, on remarqua avec admiration qu'au lieu où ils avaient consommé leur martyre, il crut un arbrisseau très-agréable, chargé d'autant de fleurs d'une blancheur éclatante qu'il y avait eu de martyrs. Clément x les a mis dans le catalogue des Bienheureux, et a permis qu'on en célébrât la fête tous les ans. Ceci est tiré tant des leçons de leur office que du troisième tome de la Vie des Saints, par M. Devienne, prêtre du tiers-Ordre de Saint-Dominique.

JEAN-LEZ-AMIENS (S.), abbaye de l'Ordre de Prémontré, fondée dans le douzième siècle aux environs d'Amiens. Elle porta d'abord le nom de Saint-Firmin, et prit ensuite celui de

Saint-Jean-Baptiste. Elle fut détruite en 1358 par quelques habitans d'Amiens, et en 1597 par les Espagnols qui y mirent le feu, crainte qu'elle ne servît de retranchement aux Français en cas qu'ils voulussent reprendre la ville. L'abbaye de Saint-Jean a été rebâtie depuis dans l'enceinte de la ville. Elle était avant nos troubles sur un bon pied, et on y voyait entre autres une bibliothèque considérable.

JEAN D'ANGELI (S.), *Angeriacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville du même nom en Sain tonge, sur la petite rivière de Boutonne, au diocèse et à cinq lieues de Saintes. Elle fut fondée au neuvième siècle par Pepin, roi d'Aquitaine, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, dans un palais des anciens ducs d'Aquitaine. Ce monastère fut détruit en 867 par les Normands, et rétabli au dixième siècle. Il était très-considérable, et appartenait à la congrégation de Saint-Maur. Piganiol et la Martinière attribuent la fondation de l'abbaye de Saint-Jean d'Angeli au roi Pépin-le-Bref. Le dernier, sans craindre de se contredire, rapporte dans le même article cette fondation à Pépin, roi d'Aquitaine, qui la fonda en 942. Le sieur Vosgien a avancé le même fait: mais ils n'ont pas fait attention que les trois Pépin qui ont été rois d'Aquitaine, ne vivaient plus à la fin du neuvième siècle. L'église de l'abbaye

est la seule paroisse de la ville de Saint-Jean-d'Angeli, qui doit son origine au monastère, et qui est aujourd'hui la plus remarquable du diocèse. (D. Vaissette, Géogr. Histoire ecclés., etc., t. 6, p. 555.)

JEAN DE FALAISE (S.), abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans un faubourg de la ville de Falaise au diocèse de Séez en Normandie. Ce ne fut d'abord qu'un hôpital avec une église sous l'invocation de Saint-Michel, qu'un habitant de Falaise, nommé Gonfroi, fils de Roger, fonda, et où il se consacra au service des pauvres l'an 1127. Le pape Innocent II confirma en 1130 cette fondation, et Henri I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, non-seulement l'autorisa, mais il dota même l'hôpital en 1130. On y bâtit peu après, savoir, en 1134 une nouvelle église sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, avec un dortoir et d'autres lieux réguliers, et on y établit des clercs qui embrassèrent la règle de Saint-Augustin; mais en 1159 cette maison changea encore d'état, ayant été cédée aux religieux de Prémontré qu'on y fit venir de l'abbaye de Saint-Josse-aux-Bois, et où ils étaient encore de nos jours. (*Gallia christ.*, t. 11, col. 754.)

JEAN DE CASTELLE ou DE LA CASTERA (S.), ou LA GRACE DE DIEU, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le diocèse d'Aire sur la rivière de l'Adour. Pierre de Marca, dans

son Histoire de Béarn, prétend qu'elle était de l'Ordre de Saint-Benoît. Elle existait dès l'an 1073, et on n'a pu encore découvrir comment elle est passée à l'Ordre de Prémontré. On dit que ce fut l'an 1155, et que ses fondateurs dans ce nouvel état furent Pierre Comte de Bigorre et Béatrix sa femme. Ils dotèrent de leurs biens ce monastère et le donnèrent à des religieux de la Chaise-Dieu. D'où vient qu'on lit la Grâce de Dieu, fille de la Chaise-Dieu. En 1568 les habitans de ce saint lieu furent brûlés, ou massacrés par les calvinistes. (*Gallia christ.*, t. 1, col. 1182.)

JEAN DE LAON (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Laon. Elle fut fondée vers l'an 640 par sainte Salaberge, pour des filles qui dans la suite se relâchèrent tellement, qu'on fut obligé de les en chasser et de substituer en leur place des religieux, ce qui arriva l'an 1128. Cette abbaye était unie à la congrégation de Saint-Maur depuis l'an 1648.

JEAN DES PRÉS (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin en Bretagne, au diocèse de Saint-Malo. On ignore dans quel temps et par qui elle a été fondée. On y avait introduit la réforme des chanoines réguliers de la congrégation de France.

JEAN DE SENS (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Sens. Elle fut fondée au sixième siè-

cle pour des filles par Héraclius, archevêque de Sens; on y mit ensuite des chanoines réguliers de la congrégation de France dite de Sainte-Geneviève, qui occupaient cette abbaye dont la mense abbatiale était unie à l'archevêché de Sens.

JEAN-BAPTISTE DE VALENCIENNES (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Valenciennes au diocèse de Cambrai. Elle fut fondée d'abord, dit-on, pour des religieuses bénédictines en 680. Pépin, roi de France, y mit ensuite des chanoines séculiers, auxquels succédèrent en 990, ou selon d'autres en 1010, des chanoines réguliers. Ceux-ci ayant été obligés peu de temps après de céder la maison aux chanoines séculiers, ils n'y furent rétablis que vers le milieu du douzième siècle par les soins de Rainer, châtelain de Valenciennes. Cette abbaye était autrefois de la congrégation d'Arrouaise. (*Gallia christ.* t. 3, p. 156.)

JEAN EN VALLÉE (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans un faubourg de la ville de Chartres. Suivant le nécrologe de ce monastère, un prêtre, nommé Téaldus en fonda l'église en 1038; mais elle ne fut érigée en abbaye qu'en 1099 par Yves de Chartres qui y appela des chanoines réguliers de Beauvais et leur fit beaucoup de bien. Cette abbaye a souffert considérablement en

divers temps, ayant été brûlée en 1215, inondée en 1432, ravagée par les calvinistes en 1568, et pillée et presque détruite en 1592 pendant le siège de la ville. Ces désastres ne contribuèrent pas peu à y affaiblir la discipline monastique que plusieurs évêques de Chartres ont tâché d'y faire revivre. Elle y était restée assez en vigueur, surtout depuis qu'on y avait introduit les chanoines réguliers de la congrégation de France. (*Gallia christ.*, t. 8, col. 1310.)

JEAN DES VIGNES (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Soissons, et fondée l'an 1076 par Hugues, seigneur de Château-Thierry. Elle s'appela d'abord Saint-Jean au Mont-de-Soissons, à cause de sa situation sur une éminence près de la ville. Le nom de Saint-Jean des Vignes lui venait des vignes qui se trouvaient aux environs du monastère, et que Hugues son fondateur lui donna avant sa mort. Cette abbaye était enfermée dans l'enceinte de la ville depuis 1552, et c'était une des plus considérables de France. Elle a produit plusieurs hommes recommandables par leur piété et par leur science, et s'était toujours conservée dans sa première régularité, de façon qu'elle n'avait jamais eu besoin de réforme (*Gallia christ.*, t. 9, col. 456.)

JEANNE D'ORVIÈTE (B.), vierge du tiers-Ordre de Saint-Dominique, naquit d'honnêtes

parens, dans un château nommé Carnajola, du diocèse d'Orviète en Toscane. Privée de ses père et mère à l'âge de cinq ans, mais prévenue des plus abondantes bénédictions, elle fit paraître une piété et une confiance en Dieu bien au-dessus de son âge. Plusieurs de ses petites compagnes lui reprochant un jour par mépris : « qu'étant pauvre et » destituée de tout secours, elle » ne pouvait mener qu'une vie » misérable, la petite Jeanne, » sans s'agrir, leur répondit » avec beaucoup de sagesse, » qu'elle était plus riche qu'elles, qu'elle avait un père et » une mère qui avaient plus de » soin d'elle que les leurs ; et » que si elles en doutaient elles » n'avaient qu'à la suivre, qu'elle » les leur montrerait : elle les » conduisit à l'église, où leur » montrant un tableau dans lequel plusieurs anges étaient » dépeints : voilà, ajouta-t-elle, » mon père et ma mère, et voyez » après cela si je ne suis pas » mieux partagée que vous. » La suite de sa vie fit voir que l'esprit de Dieu l'avait fait ainsi parler. A peine eut-elle atteint l'âge de sept ans, qu'elle voua sa virginité à Jésus-Christ. Elle commença dès-lors à assliger sa chair encore tendre par des jeûnes continuels, de longues veilles et des oraisons fréquentes. Sa rare beauté la fit rechercher en mariage par un parti très-avantageux auquel ses parens la promirent. Elle s'en excusa d'abord

avec beaucoup de modestie, fortement résolue de ne rien faire contre son vœu ; mais pressée par leurs instances réitérées, elle se retira à Orviète, et entra dans le tiers-Ordre de Saint-Dominique, âgée pour lors de quatorze ans. Elle se levait dès la pointe du jour, et perséverait dans l'oraison jusqu'à midi. L'amour dont elle s'y sentait embrasée pour Dieu était si véliement, qu'au cœur même de l'hiver, elle en était toute en sueur ; à peine pouvait-elle supporter sur elle les vêtemens les plus légers. Elle était si touchée du mystère de la passion de Jésus-Christ, qu'elle ne pouvait en parler, ni en entendre parler, sans fondre en larmes, et sans tomber aussitôt en extase ; plusieurs fois elle en a ressenti sur son corps les douloureuses impressions. Dans ses conversations avec le prochain, elle ne s'entretenait jamais que de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu, mais avec tant de foi et d'onction, que plusieurs, vivement touchés de ses discours, renoncèrent aux vanités du siècle pour se retirer dans la solitude. Sa profonde humilité la portait à se regarder comme la plus indigne de toutes les créatures ; elle ne parlait d'elle-même qu'avec le dernier mépris, elle souhaitait avec ardeur que chacun pensât de même : aussi recevait-elle les injures non-seulement avec joie, mais encore avec reconnaissance, et faisait de longues prières pour les per-

sonnes qui les lui disaient. Le public en était si convaincu, que c'était un proverbe commun dans Orviète, « que pour avoir part » aux faveurs de la sœur Jeanne, » il ne fallait que l'offenser. » Elle soutint long-temps avec une constance héroïque les plus fortes tentations, de même que des maladies très-douloureuses : au milieu des douleurs les plus aiguës, on lui voyait un visage gai et tranquille, jamais elle ne témoigna le moindre chagrin. Dieu voulant récompenser sa vertu lui fit connaître le jour et l'heure de sa mort, qui arriva le 23 juillet de l'année 1396, après avoir reçu très-dévotement ses derniers sacrements. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Benoît xiv a permis à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, de même qu'au clergé d'Orviète, d'en célébrer l'office et la messe. Ceci est tiré des leçons de son office, et du père Soueges, dans le mois de juillet de son Année dominic., tom. 2.

JEANNE, femme du Chusa, intendant d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, est du nombre de ces femmes qui, guéries par Jésus-Christ, l'accompagnaient et l'assistèrent. Elle le suivit au calvaire, assista à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui Jésus-Christ apparut, comme elles en revenaient. On fait mémoire d'elle dans le Martyrologe le 24 mai. (Luc, 24, 10. Baillet, Vies des Saints.)

JEANNE DE FRANCE, reine, duchesse de Berri, institutrice du premier Ordre de l'Annonciade, et des dix vertus de la sainte Vierge, née en 1464, était fille du roi Louis xi et de Charlotte de Savoie. Son père la maria, en 1476, à Louis, duc d'Orléans, son cousin issu de germain, qui parvint depuis à la couronne, sous le nom de Louis xii. Ce prince ayant obtenu la dissolution de son mariage, sous prétexte qu'il avait été fait par force, donna à Jeanne, pour son entretien, le duché de Berri, avec les domaines de Châtillon-sur-Indre en Touraine, de Châtillon-sur-Loire et de Pontoise, et une pension de douze mille écus. Cette vertueuse princesse se retira à Bourges, et institua l'Ordre de l'Annonciation, ou de l'Annonciade. La règle a été formée sur les dix vertus de la sainte Vierge, qui sont chasteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. L'habit consistait dans le voile noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Le pape Alexandre vi en 1501, et Léon x en 1517, confirmèrent par leurs brefs ce saint institut. Il y en avait plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Jeanne de France qui l'avait établi, fonda aussi un collège en l'université de Bourges, et mourut en odeur de sainteté le 4 février 1504 ou 1505, com-

me nous comptons aujourd'hui. Nous avons les informations dressées par ordre d'Urbain VIII pour sa canonisation, très-souvent demandée par les rois et les prélats de France : enfin elle a été béatifiée en 1743. Son corps qui était enterré dans l'église des Annonciades de Bourges, fut brûlé par les hérétiques en 1562. (Doni d'Atrichi et Nicolas Gazette, en sa vie. Baillet, Vies des Saints, 4 février. Le père Mareuil, jésuite, Vie de Jeanne de France. M. l'abbé Seguy, Panegyrique de la B. Jeanne de France.)

JEANNE DE PORTUGAL, fille du roi Don Alphonse V, naquit à Lisbonne le 6 février 1452, et donna, dès sa plus tendre enfance, des marques sensibles de son dégoût pour toutes les choses du siècle, et de son amour ardent pour Jésus-Christ. Elle était si touchée du mystère de sa passion, qu'elle ne pouvait ni en parler ni en entendre parler, sans fondre en larmes. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis de l'année et la semaine-sainte tout entière. Sa charité envers les pauvres la portait à s'informer exactement deux fois chaque jour de leurs besoins, pour y pourvoir abondamment. Elle cachait sous des habits précieux un rude cilice et une grosse tunique de laine, qu'elle ne quittait pas même durant les plus grandes chaleurs de l'été. Son abstinence était presque conti-

nuelle, son lit fort dur, son sommeil très-court, et ses mortifications approchaient de la cruauté. En vain s'efforça-t-on de l'engager à se marier avec Charles VIII, roi de France, ou avec Henri VII, roi d'Angleterre; elle méprisa généreusement ces illustres alliances, pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique, dont elle reçut l'habit à Aveyro. Les religieuses les plus parfaites du monastère de cette ville, trouvèrent dans sa personne un modèle achevé de toutes les vertus. Oubliant tous les avantages de sa naissance royale, elle ne se distingua de ses sœurs que par une obéissance plus littérale, une pénitence plus universelle, une humilité plus profonde, et une plus grande exactitude à remplir les devoirs de son état, sans en excepter les plus vils offices du monastère. Elle fut encore éprouvée par une longue et fâcheuse maladie qu'elle supporta avec une patience héroïque, toujours occupée de la passion du Sauveur, et comme suspendue dans une haute contemplation de cet ineffable mystère. C'est ainsi qu'elle mourut doucement le 12 mai 1490, dans sa trente-neuvième année. Le pape Innocent XII la béatifia l'an 1693. (Vie de la bienheureuse Jeanne de Portugal. M. Duché, dans son recueil d'histoires édifiantes, a donné l'histoire de Jeanne, infante de Portugal.)

JEANNE DE LA CROIX (sainte), religieuse du tiers-Ordre de Saint-François. En 1614, on vit paraître un livre intitulé: Vie admirable de sainte Jeanne de la Croix, religieuse du tiers-Ordre de pénitence du séraphique saint François, avec une relation touchant les grains bénits de sainte Jeanne. La faculté de Théologie de Paris, après l'avoir examiné, le censura comme contenant plusieurs choses fausses, scandaleuses, superstitieuses, fabuleuses, qui ne conviennent point à la doctrine chrétienne. (Journal des Sav., 1728, p. 493 et suiv.)

JEANSON (M.), docteur en Théologie de la faculté de Paris, a donné : *Dissertationes de præcipuis religionis fundamentis, scilicet de existentia Dei, spiritualitate animæ, existentia alterius post mortem vitæ, necessitate religionis in genere, et de pœnis inferorum æternis, ab uno è magistris sacræ facultatis præ regia societate doctore theologo, eccles. metropol. theologo*, in-4°, 1750, à Paris, chez Claude Hérissant.

JEBAHAR, hébr., *élection* ou *qui est élu*, du mot *bakar*, fils de David. (2 Reg. 5, 15.)

JEBANIAS, hébr., *bâtiment de Dieu*, du mot *bana*, père de Rahuel. (1 Par. 9, 8.)

JEBLAAM ou JIBLEAM, hébr., *vieillesse du peuple*, du mot *bala*, *dépérir*, *vieillir*, ville de la demi-tribu de Manassé, qui demeurerait au-deçà du Jourdain.

On n'en sait pas bien la situation. (Josué 17, 11.)

JEBNAEL ou JEBNÉEL, hébr., *bâtiment de Dieu*, du mot *bana*; ou *intelligence de Dieu*, du mot *bina*, ville sur les frontières de Nephtali. Il y en a une autre du même nom dans la tribu de Juda. (Josué, 19, 33 et 15, 11.)

JEBOC. (Voyez JABOC.)

JEBSEM, hébr., *qui parfume*, du mot *beschem*, fils de Thola, et petit-fils d'Issachar. (1 Par. 7, 2.)

JEBUS, hébr., *qui foule aux pieds*. Jebus est la même que Jérusalem. Elle fut fondée par Jebus ou Jebusée, fils de Chanaan, et père des Jébuséens qui demeuraient dans Jérusalem et aux environs dans les montagnes.

JECEMIA, fils de Jechonias. (1 Par. 3, 18.)

JECHELIA, hébr., *consommation du Seigneur*, du mot *cela*, *consumer*, femme d'Amasias, roi de Juda, et mère d'Azarias. (4 Reg. 15, 2.)

JECHONIAS, hébr., *préparation du Seigneur*, du mot *cun*, *préparer*, fils de Joachim, roi de Juda, et petit-fils de Josias, naquit, comme l'on croit, vers le temps de la première captivité de Babylone, l'an du monde 3398. Il régna dix ans conjointement avec son père, et ne régna que trois mois dix jours seul. C'est ainsi que l'on concilie le verset huit du vingt-quatrième chapitre du quatrième livre des Rois, où il est dit, qu'il avait dix-huit ans lorsqu'il com-

mença à régner, avec le neuvième verset du trente-sixième chapitre du second livre des Paralipomènes, où il est dit qu'il n'avait que huit ans. Il n'avait que huit ans quand il commença à régner avec Joachim son père, et il en avait dix-huit lorsqu'il commença à régner seul. Jérémie, 22, 24, parle de Jéchonias comme d'un méchant prince qui avait encouru l'indignation de Dieu par ses crimes. Il fut pris et mené captif à Babilone où il mourut. Mais on croit qu'il y fit pénitence, et que Dieu le traita avec miséricorde. (4 Reg. 25, 27.)

JECMAAM ou JECMAAN, hébr., *résurrection*, ou *confirmation*, ou *vengeance du peuple*, du mot *cum*, et du mot *hara*, *peuple*, ville d'Éphraïm. (1 Par. 6, 68.)

JECMAAM, ville de Juda. (3 Reg. 4, 12.)

JECMAAM, quatrième fils d'Hébron. (1 Par. 23, 19.)

JECNAM, ou JECONAM, ou JECNAAM, hébr., *possession* ou *achat*, du mot *cana*, ville dans la tribu de Zabulon, donnée aux lévites de la famille de Merari. (Josué, 21, 34. C'est la même que Jéchanaam du Carmel. Josué, 12, 22.)

JECSAN, hébr., *dur*, *difficile*, *scandaleux*, du mot *casha*, second fils d'Abraham et de Céthura. Il demeura dans les provinces qui sont à l'orient de Béersabée, c'est-à-dire, dans une partie de l'Arabie heureuse, et

dans une partie de l'Arabie déserte. (Genès. 25, 2.)

JECTAN, hébr., *petit*, du mot *caton*, premier fils d'Héber. Il eut pour son partage tous les pays qui s'étendent depuis Messa jusqu'à Sephar, montagne d'Orient. (Genès. 10, 25.)

JECTEHEL ou JECTHEL, hébr., *assemblée de Dieu*, du mot *iaca*, *j'assemble*, ville de Juda. (Josué, 15, 38.)

JECTEHEL, rocher que prit Amasias, roi de Juda, sur les Iduméens, et du haut duquel il précipita dix mille Iduméens, qu'il avait pris dans le combat. (4 Reg. 14, 7.)

JEDAIA, hébr., *main* ou *louange du Seigneur*, du mot *iad*, *main*, ou du mot *jada*, *louange*, fils d'Aromaph. (2 Esdr. 3, 10.)

JEDAIA ou JEDEL, prêtre. (1 Par. 9, 10.)

JEDALA, ou JADAL, ou JETALA, hébr., *main du jurement* ou *de malédiction*, du mot *jad*, *main*, et du mot *ala*, *jurer*, ville de la tribu de Zabulon. (Josué, 19, 15.)

JEDEBOS, hébr., *miel* ou *mielleux*, du mot *debasch*, fils d'Étam. (1 Par. 4, 3.)

JEDDO, hébr., *lui seul*, du mot *jacad*, fils de Buz. (1 Par. 5, 14.)

JEDDOA ou JADDUS. (Voyez JADDUS.)

JEDDU, hébr., *ma main*, du mot *jad*, fils de Nébo. (1 Esdr. 10, 43.)

JEDDUA, un des chefs qui

signèrent l'alliance avec le Seigneur, du temps d'Esdras et de Néhémie. (2 Esdr. 10, 21.)

JEDEL, chef de la seconde classe sacerdotale. (1 Par. 24, 7.)

JEDIEL, hébr., *unité de Dieu*, du mot *iacad*, *un seul*, nom d'un prince. (1 Par. 5, 24.)

JEDIHEL, hébr., *science ou connaissance de Dieu*, un des braves de l'armée de David, qui quitta le parti de Saül. Il était de la tribu de Manassé, fils de Samri, et frère de Joha. (1 Par. 11, 45.)

JEDLAPH, hébr., *qui distille ou goutte d'eau*, du mot d'*alaph*, fils de Nachor, et neveu d'Abraham. (Genès. 22, 22.)

JEGAAL, hébr., *qui rachète ou qui souille*, du mot *gaal* ou *ghéel*, fils de Semeïa. (1 Par. 3, 22.)

JEGBAA, ville. (Num. 32, 35.)

JEGEDELIAS, hébr., *grandeur du Seigneur*, homme de Dieu, qui avait la garde d'un des celliers du temple. (Jérém. 35, 4.)

JEGER (Jean-Wolfgang), théologien de Wittemberg, naquit le 17 mars 1647 à Stutgard, où son père était conseiller des dépêches du prince. En 1692 il fut fait docteur et professeur extraordinaire en Théologie, et surveillant du *stipendium*; en 1698 conseiller du duc de Wurtemberg, surintendant général, et abbé du couvent de Maulbrunn; en 1699 conseiller consistorial et prédicateur de la cathédrale à Stutgard; surin-

tendant-général, et abbé du couvent d'Adelberg; enfin en 1702, premier professeur en Théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tubinge. Il mourut le 2 avril 1720. Ses ouvrages sont : 1°. *Historia ecclesiastica, cum parallelismo profanae*, à Hambourg, en 1709, in-fol. 2 tomes. 2°. *Systema Theologiae theticae-polemicum*. 3°. *Compendium Theologiae per fœdera*. 4°. *Jus Dei fœderale, delineatum à J. W. Jægero*, etc. à Tubingue, 1498, in-8°. Jeger attaqué sur ce livre, répondit par une *Epistola apologetica*, à laquelle Estenhusius opposa en 1700 une *Epistola anti-apologetica*. 5°. *Tractatus de fœdere gratiae ejusque œconomia sub periodis septem veteris et Novi-Testamenti*, à Stutgard, 1701, in-4°. 6°. *Examen Theologiae novæ, et maximè Pétri Poireti, et Antoniae Burignonæ per præcipuos fidei articulos. Adjecta est epistola ad Poiretum responsoria, et judicium de refutatione Joan. Lockii, quam idem Poiret meditatus est*, à Francfort, en 1708, in-8°. 7°. *Examen Theologiae mysticæ veteris et novæ*, etc.; à Francfort, en 1709, in-8°. 8°. *Tractatus de Ecclesiæ*, etc. 9°. *Theologia moralis*. 10°. *Theologia naturalis*. 11°. *Observationes theologicæ et morales in Grotium de jure belli et pacis*, à Tubinge, en 1710, in-8°. 12°. *Tractatus morales de juramen-*

tis, de conscientia, de legibus, etc. 13°. *Defensio Josephi imperatoris contra bullam Clementis.* 14°. *Dissertatio de spinosismo, Spinosæ vitam et doctrinam ad examen revocans.* 15°. *Tractatus de legibus, tum in genere, tum in specie, de lege æternâ naturæ, positivâ, et de consuetudine legali*, à Tuinge, en 1688, in-8°, et de plus un grand nombre de thèses. (*Voy.* Jean-Alb. Fabricius, *Delectus argumentorum*, etc., in-4°, 1725, p. 361 et 459. *Grotii manes*, in-8°, deuxième partie, p. 768. Le supplément français de Bâle. (Moréri, édition de 1759.)

JEHEDEIA, héb., *un seul Seigneur*, du mot *jacad*, fils de Subaâl. (1 Par. 24, 20.)

JEHEZIEL, héb., *qui voit Dieu*, ou *vision de Dieu*, du mot *caza*, *voir*, un de ces braves hommes qui quittèrent le parti de Saül, pour se joindre à David. (1 Par. 12, 4.)

JEHIAS, héb., *le Seigneur vit*, du mot *caza*, *vivre*, lévite qui aida à porter l'arche lorsque David la retira de la main d'Obededom, pour la transporter à Jérusalem. (1 Par. 15, 24.)

JEHIEL, héb., *Dieu l'a ôté ou chassé*, du mot *jaha*, de la tribu de Ruben. (1 Par. 5, 7.)

JEHIEL, lévite qui demeura à Gabaon. (1 Par. 9, 35.)

JEHIELI, fils de Ledan. (1 Par. 26, 21.)

JEHOVA ou JEHOVAH, nom

propre de Dieu dans la langue hébraïque, et que Dieu se donna lui-même pour se faire connaître et se distinguer de tous les autres êtres. (*Exod*, 3, 14.) Ce nom ineffable et mystérieux signifie celui qui se suffit à lui-même, qui subsiste par lui-même, qui donne l'être et l'existence aux autres. Les Juifs disent que depuis le retour de la captivité, le grand-prêtre tout seul ne prononça plus le nom de *Jéhova* qu'une fois dans l'année et dans le temple, au jour de l'expiation solennelle, et que depuis la destruction du temple, on a cessé entièrement de le prononcer; d'où vient qu'on en a perdu la vraie prononciation.

Le nom de *Jéhova* s'appelait ordinairement *Tetragrammaton*, parce qu'il est composé de quatre lettres dans la langue hébraïque. Ces quatre lettres sont quatre consonnes dont les trois premières sont marquées de trois points qui leur tiennent lieu de voyelles, et qui répondent tantôt à ces trois, *e, o, a*, et tantôt à celles-ci, *e, o, i*: les Juifs scrupuleux ne prononcent jamais ces trois consonnes, et y substituent tantôt le mot *Adonai*, *Seigneur*, et tantôt celui d'*Elohim*, qui ont à peu près les mêmes voyelles: cette ressemblance de ponctuation a fait naître une question célèbre parmi les hébraïsans, savoir si *Jéhovah* ou *Jéhovih* est la vraie lecture du nom ineffable. Les Juifs le nomment *Scham Hammephorasch*, c'est-à-dire,

nom à expliquer, parce qu'ils n'en savent pas la prononciation. (*Voyez* Buxtord, dans son Dictionnaire de la langue hébraïque; D. Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible; M. Reland, dans sa Décade de dissertation touchant la véritable prononciation du nom de Jéhovah; le Père Souciet, dans sa Dissertation sur le nom de Jéhovah, et le commentaire philologique sur l'*Exode*, ch. 4 et 6, où l'on soutient qu'il faut lire *Jahovah*, et que ce mot signifie celui qui est la cause de l'existence, ou *qui fait exister ce qu'il veut*.) On peut voir aussi la quatrième et la cinquième dissertation du Recueil de dissertations critiques sur *les endroits difficiles de la Bible de l'Ecriture-Sainte, et sur des matières qui ont rapport à l'Ecriture*, imprimé à Paris, chez Pierre Witte, 1715, in-4°. L'auteur de ces Dissertations soutient : 1°. que le nom *Jéhovah* vient de la racine *hajah*, être, et non pas de *hovah*, fraction, événement fâcheux, ainsi que le prétend Oleaster : 2°. qu'il était permis de prononcer ce nom dans le temple et dans les cérémonies saintes; ce qu'il prouve par Philon dans son troisième livre de la vie de Moïse, et par la Mischne dans le traité de la femme adultère : 3°. que la prononciation de ce nom s'est conservée après la destruction du temple, surtout chez les sages et dans les écoles des rabbins : 4°. que si les traductions

n'ont pas mis ce mot *Jéhovah*, c'est qu'on avait tant de respect pour lui qu'on ne le traduisait jamais dans une langue étrangère : 5°. que ce nom entre dans la composition de plusieurs noms propres des Hébreux, dont par conséquent on n'a pu conserver la prononciation sans conserver celle de *Jéhovah*.

JEHU, héb., *qui existe*, du mot *ava*, prophète et fils d'Hanani. Il fut envoyé par le Seigneur vers l'an 3074, vers Basa, roi d'Israël, pour lui prédire l'extinction de sa postérité, et Basa le fit mourir. (3 Reg. 16, 1 et seq.)

JEHU, fils de Josaphat et petit-fils de Namsi, capitaine des troupes de Joram, roi d'Israël, fut destiné par le Seigneur pour régner sur Israël, et pour venger les crimes de la maison d'Achab. Il fut sacré roi l'an 3120. Il tua Joram, roi d'Israël, de sa propre main, et fit jeter son corps dans le champ de Naboth de Jezrahel, pour accomplir la parole du prophète Elie, qui l'avait ainsi prédit. Il fit aussi mourir tous les enfans d'Achab, tous ses parens, ses amis, les grands de sa cour, et les prêtres qui étaient à lui dans Jezrahel. Il fit encore mourir tous les ministres de Baal, brûla sa statue et détruisit son temple. Il régna vingt-huit ans sur Israël, et l'Ecriture l'accuse de ne s'être point retiré des péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, en y

introduisant le culte des veaux d'or. (4 Reg. 9 et seq.)

JEHUS, quatrième fils de Ro-boam, roi de Juda, et d'Abigaïl. (2 Par. 11, 19.)

JEHUS, fils d'Esau et d'Oolima. (Genès. 36, 5.)

JEHUS, fils de Palan, de la tribu de Benjamin. (1 Par. 7, 30.)

JEHUS, fils d'Esée. (1 Par. 3, 39.)

JEMAI, héb., *qui échauffe* ou *qui est chaud*, du mot *jacam*, fils de Thola, et petit-fils d'Isachar. (1 Par. 7, 2.)

JEMINI, héb., *ma droite*, du mot *jamin*; c'est le nom que Jacob donna à son fils, que Rachel avait nommé *Ben-oni* ou *fils de ma douleur*. Ce nom se prend ordinairement pour *Benjamin*. Ainsi on dit que Saül était fils de *Jemini*, c'est-à-dire, de la tribu de *Benjamin*. (1 Reg. 9, 1.)

JEMLA, héb., *plénitude* ou *réplétion*, du mot *mala*, père du prophète Michée. (3 Reg. 22, 8.)

JEMLECH, héb., *qui règne*, du mot *malac*, nom d'un prince. (1 Par. 4, 34.)

JEMNA ou JAMNA, héb., *la droite*, du mot *jamin*, premier fils d'Aser, chef de la famille des Jamnaïtes. (Genès. 46, 17.)

JEMNA, fils d'Hélem. (1 Par. 7, 35.)

JENNARO (Joseph-Aurèle), avocat de Naples, a donné : 1°. Un traité italien *des façons vicieuses de défendre les causes dans le Barreau*, imprimé à

Naples en 1744, in-4°, et dédié au pape Benoît XIV. 2°. *Respublica jurisconsultorum*, à Naples, 1731, in-4°. L'objet de l'auteur est de faire des observations sur la jurisprudence, et de critiquer les ouvrages des plus habiles jurisconsultes. Il ne se borne pas aux seules matières de droit, il traite aussi plusieurs sujets de la belle littérature : il place à propos plusieurs belles pièces de vers de sa composition. Son style est pur, élégant, partout également soutenu, et travaillé avec soin : il exprime avec clarté et facilité les choses les plus difficiles. 3°. *Carmina*, in-4°, à Naples, 1742. C'est un recueil de vers, divisé en trois livres : le premier renferme des élégies sur les devoirs des magistrats ; dans le second, sont des épithalames et quelques épigrammes : le troisième contient des pièces de poésie sur toutes sortes de sujets, et principalement sur la mort de plusieurs personnages illustres. Les vers de ces poésies sont doux et coulans, le tour aisé et naturel, avec une extrême clarté qui règne partout ; de plus la morale en est si pure et les sentimens si nobles, qu'on ne peut les lire sans concevoir une véritable estime pour l'auteur. M. de Jennaro est encore auteur d'une préface qui est à la tête d'un recueil de sermons du Père Bernard-Marie-Jacques, de Naples, capucin. (Journal des Savans, 1746 et 1747.)

JENOIS, nom de secte, Je-

nensis. Les jenois sont une secte luthérienne, qui prit apparemment le nom de la ville où elle s'établit. (Lindanus, dans ses Doutes.)

JEPHDAIA, héb., *la rédemption du Seigneur*, du mot *phada*, racheter, fils de Sesac. (1 Par. 8, 25.)

JEPHLETI, ville sur les frontières de Benjamin et d'Ephraïm. (Josué, 16, 3.)

JEPHONÉ, héb., *qui regarde*, du mot *phana*, père de Caleb. (Num. 13, 7.)

JEPHONÉ, héb., fils de Jether. (1 Par. 7, 38.)

JEPHTA, héb., *qui ouvre*, du mot *pathac*, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 43.)

JEPHTAEL, héb., *Dieu ouvre*, ville de la tribu de Zabulon. (Josué, 19, 14.)

JEPHTÉ, juge d'Israël, et successeur de Jaïr dans le gouvernement du peuple, était natif de Maspha, fils d'un nommé Galaad et d'une de ses concubines. Il se retira dans le pays de Tob, et y devint chef d'une troupe de gens ramassés. Les Israélites de de-là le Jourdain, se voyant pressés par les Ammonites, vinrent prier Jephté de leur donner du secours et de les commander; ce qu'il leur accorda, à condition qu'à la fin de la guerre ils le reconnaîtraient pour chef. Il fut donc reconnu pour chef des Israélites; il assembla des troupes, et fit vœu que si le Seigneur lui donnait la victoire contre les Ammonites, il lui offrirait en holocauste le premier

qui sortirait de sa maison et qui viendrait au-devant de lui. La première personne qu'il eut à sa rencontre, en revenant victorieux, fut sa fille unique qu'il sacrifia, selon le sentiment de plusieurs Pères et de plusieurs interprètes. (Judic. 11. Ambros. lib. 3, de offi. c. 12. Lud. Cap-pel. Dissert. singul. de voto Jephté. Serarius. Tirin. Génébrard, etc.)

JEPLAT, héb., *qui délivre ou qui chasse*, du mot *phalat*, fils d'Heber. (1 Par. 7, 32.)

JERAA, héb., *lune ou mois*, du mot *jerac*, serviteur de Sesan. (1 Par. 2, 34.)

JERAMÉEL, héb., *miséricorde de Dieu*, du mot *racam*, fils de Cis. (1 Par. 24, 29.)

JERAMÉEL, fils aîné d'Hesron, de la tribu de Juda. (1 Par. 2, 9.)

JERAMÉEL, canton du partage de Juda, vers le midi de cette tribu. (1 Reg. 27, 10.)

JERCAAM, héb., *leur extension*, du mot *raca* et du pronom *am*, fils de Roham, ou Ragam. (1 Par. 2, 44.)

JERCON, *vulgate*, Mejarcon, ville. (Josué, 19, 46.)

JEREMIA, héb., *élévation ou grandeur du Seigneur*, du mot *ramam*, élever, nom d'un prince. (1 Par. 5, 24.)

JÉRÉMIE, prophète, fils d'Hercias, de la race sacerdotale, naquit, comme on le croit, dans Anathoth, ville lévitique de la tribu de Benjamin. Il fut destiné à l'emploi de prophète dès le sein de sa mère. Dieu l'envoya porter

ses ordres pour la première fois aux princes et aux peuples , la treizième année du règne de Josias, l'an du monde 3375, et lui prédit qu'il aurait beaucoup à souffrir. Les désordres étaient extrêmes pour lors dans la Judée, et tout le monde s'éleva contre Jérémie, jusqu'à ses parents et ses compatriotes même, qui le menacèrent de le tuer, s'il continuait à prophétiser. Joakim, roi de Juda, ayant succédé à Sellum l'an 3394, Jérémie lui dit que s'il voulait demeurer fidèle à Dieu, on verrait encore des rois de Juda dans son palais, accompagnés de tout l'éclat de leur dignité; mais que s'il continuait dans ses désordres, Dieu réduirait ce lieu en solitude. Il prédit aussi à Jéchonias, frère de Joachim, qu'il serait livré entre les mains des Chaldéens, et qu'il ne verrait aucun roi de sa race sur le trône de Juda. Vers le même temps il monta au temple, et en prédit clairement la destruction; ce qui le fit saisir et condamner à mort par les faux prophètes et les prêtres. Les princes du peuple le renvoyèrent absous. L'an 3398, il prophétisa contre divers peuples voisins de la Judée, comme les Égyptiens, les Philistins, etc. La même année, il annonça positivement la captivité des Juifs, qui devait durer soixante-dix ans, après lesquels Dieu devait punir à leur tour les Chaldéens et les Babyloniens. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut ordre du Seigneur de mettre

en écrit tout ce qui lui avait été révélé depuis la treizième année de Josias jusqu'alors. Il obéit et dicta ses prophéties à Baruch, son disciple, et lui dit de les aller lire dans le temple, n'y pouvant aller lui-même, parce qu'il était dans les liens où il avait été mis par les ordres du roi.

L'an du monde 3414, et la dixième de Sédécias, Jérémie qui ne cessait de prédire que la ville serait prise, et le peuple réduit en captivité, fut mis en prison dans le parvis du palais. La ville ayant été prise en 3416, Jérémie fut mené avec les autres captifs jusqu'à Ramath où Nabuzardan, général des troupes de Nabuchodonosor, lui donna le choix d'aller à Babylone, ou de demeurer dans la Judée. Le prophète accepta ce dernier parti, et alla joindre Godolias à Masphath. Les chefs du peuple l'obligèrent ensuite malgré lui de se retirer avec eux en Egypte où il fut lapidé à Taphnis ou Tanis, capitale de la Basse-Egypte, par les Juifs même qui ne pouvaient souffrir ses reproches et ses menaces. C'était l'opinion de l'Église du temps de Tertullien. (*Scorp. c. 8, p. 493.*) Les Grecs et les Latins l'honorent comme un martyr le premier jour de mai. Son culte est fort célèbre à Venise où il y a une église et une confrairie de son nom.

Nous avons de Jérémie un livre de prophéties, mêlées de reproches et d'invectives que Dieu lui ordonna de faire aux

Juifs. Il y prédit le siège de Jérusalem par Nabuchodonosor ; la prise et la ruine de cette ville ; la destruction du temple ; la captivité de Babylone ; le retour des Juifs dans leur patrie et la perte de leurs ennemis. Il y console aussi les fidèles affligés par les promesses magnifiques du royaume du Messie, par l'introduction future des nations dans l'Église , et par les grâces diverses de la nouvelle alliance qu'il leur annonce.

Outre le livre des prophéties de Jérémie , qui contient cinquante-un chapitres, nous avons encore ses lamentations en cinq chapitres, qui sont des cantiques de deuil composés à l'occasion des derniers malheurs de Jérusalem, et de sa ruine entière par les Chaldéens. C'est le sentiment qui paraît le mieux fondé. D'autres croient que Jérémie les composa à l'occasion de la mort du pieux roi Josias. Il est certain qu'il écrivit des lamentations sur ce sujet , mais elles ne sont pas venues jusqu'à nous. On lui attribue aussi le psaume 136 , et d'avoir travaillé au soixante-quatrième avec Ezéchiel. Quelques-uns lui attribuent encore la compilation des troisième et quatrième livres des rois, parce que le cinquante-deuxième et dernier chapitre de Jérémie est le même que le dernier du quatrième livre des rois. Mais on peut dire que le dernier chapitre de Jérémie a été tiré du quatrième livre des rois, et ajouté à sa prophétie pour lui servir de

supplément , par ceux qui firent le recueil des livres sacrés après le retour de la captivité. Les livres des Machabées citent certains écrits de Jérémie, que l'on voyait encore l'an du monde 3880, et qui sont perdus. (2 Mach. 2, 1.) Le style de Jérémie est bas et simple , selon les plus savans rabbins , et selon saint Jérôme, dans sa préface sur Jérémie ; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit sublime pour les pensées. Grotius juge avec raison que le talent de ce prophète était de toucher et d'exciter des passions de tendresse et de pitié. Les lamentations sont un chef-d'œuvre en ce genre. (Dom Calmet. Baillet, t. 4, premier mai. Richard Simon, Critique de Dup., t. 4, p. 217. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et eccl., t. 1, p. 276 et suiv.)

JÉRÉMIE, de la ville de Lobna , père d'Amital, femme de Josias, roi de Juda, et mère de Joachas et de Sédécias. (4 Reg. 24, 18.)

JÉRÉMIE, homme très-vailant de la tribu de Manassé, et chef de sa famille. (1 Par. 5, 24.)

JÉRÉMIE. Il y eut deux héros de ce nom dans les armées de David. (Par. 12, 4, 10, 13.)

JÉRÉMIE, martyr de Palestine, et compagnon des saints Élie, Daniel, etc. (Voyez ÉLIE).

JÉRÉMIE, martyr du mont Sina et compagnon des saints Élie, Sabas, etc. (Voyez ÉLIE).

JÉRÉMIE, martyr de Cordoue, et compagnon des saints

Pierre, Walabonze, etc. (*Voyez* PIERRE.)

JÉRÉMIE, martyr sous les Sarrazins d'Espagne, et compagnon de saint Emila ou Emilan. (*Voyez* EMILA.)

JÉRÉMIEL, hébr., *la miséricorde de Dieu*, nom d'homme. (Jérém: 36, 26.)

JÉRIAS, hébr., *la crainte du Seigneur*, du mot *jare*, fils de Selemia. (Jérém. 37, 12.)

JÉRIAU, hébr., *vision du Seigneur*, du mot *raa*, voir, fils aîné d'Hébron. (1 Par. 23, 19.)

JÉRIBAI, hébr., *qui combat* ou *qui reprend*, du mot *rub*, fils d'Elnaëm. (1 Par. 11, 46.)

JÉRICHÔ, ville épiscopale de la première Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée. C'est la première ville qu'attaquèrent les Israélites, quand ils eurent passé le Jourdain. Ils la renversèrent jusqu'aux fondemens, et elle ne fut rebâtie que long-temps après par un idolâtre de Bethel, nommé Hiel, qui éprouva dans ses enfans la vertu de l'anathème que Josué avait prononcé contre ceux qui la réédifieraient. Le prophète Élisée et ses disciples s'y retirèrent, et le Sauveur du monde y logea dans la maison de Zachée. Elle est éloignée de Jérusalem de cinquante stades, et de soixante du Jourdain. Joseph nous apprend qu'elle est située dans une plaine au pied d'une montagne sèche et aride, qui s'étend du septentrion jusqu'à la campagne de Scithopolis, du côté du midi, jusqu'à la

terre de Sodome et aux extrémités du lac Asphaltide. Cette plaine est arrosée d'une belle et grande fontaine, et rapporte un baume fort précieux, des cèdres, des roses qu'on appelle de Jéricho, et des palmes qui y sont à présent rares et incultes, ce qui a fait qu'on la appelle *civitas Palmarum*. Saint Épiphane dit qu'elle avait vingt stades de circuit. On y trouva du temps de l'empereur Caracalla, c'est-à-dire en 217, dans un tonneau, la cinquième édition grecque du Vieux-Testament, qu'Origène a insérée dans ses hexaples. Il y a eu les évêques suivans :

1. Janvier, au concile de Nicée.

2. Macer, au second concile général tenu à Constantinople, en 381.

3. Eleutherius, au concile de Diospole, en 415. Il fut aussi témoin de l'invention et de la translation des reliques de saint Etienne.

4. Jean souscrit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem à Jean de Constantinople contre l'hérétique Sévère, usurpateur du siège d'Antioche, en 518.

5. Grégoire, approuva en 538 la condamnation d'Anthyme.

6. Basile, transféré à l'église de Tibériade sur la fin du huitième siècle. (*Or. chr. t. 3, p. 654.*)

JÉRIEL, hébr., *crainte* ou *vision* ou *projection de Dieu*, fils de Thola. (1 Par. 7, 2.)

JÉRIMOTH, hébr., *les hauteurs*, du mot *ramam*, fils de Bela. (1 Par. 7, 7.)

JERIMUTH, un des trente vaillans capitaines de David. (1 Par. 12, 5.)

JERIMUTH, fils de Zéthua. (1 Esdr. 10, 27.)

JERIOTH, hébr., *un rideau*, du mot, *jeriah*, fils de Caleb et d'Azuba. (1 Par. 2, 18.)

JERMAI, hébr., *ma hauteur* ou *mon élévation*, du mot *rum*, élévation, nom d'homme. (1 Esdr. 10, 33.)

JERMYN (Michel), théologien anglais, né à Knowston en Devon le premier novembre 1590, étudia à Oxford dans le collège du corps de Christ, dont il fut reçu membre. Il prit le degré de docteur en Théologie à Leyde, et fut dans la suite chapelain ordinaire de Charles 1^{er}, et recteur de l'Église de Saint-Martin. Il mourut le 14 août 1659. Il a fait des paraphrases sur les Proverbes de Salomon, imprimées in-fol. en 1638; un commentaire sur l'Ecclésiaste, aussi in-fol. *De vita et obitu Jourdaini*, etc. Wood, *Antiquit. et histor. univers. oxon.*)

JÉROBAAL, surnom que l'on donna à Gédéon, depuis qu'il eut abattu le bois de Baal. (Judic. 7, 1.)

JEROEAL, père d'Abimelech. (2 Reg. 11, 21.)

JÉROBOAM, hébr., *qui rejette* ou *qui combat* le peuple, du mot *jara*, rejeter, fils de Nabat, et d'une veuve nommée Sarva. Son nom est célèbre et souvent détesté dans l'Écriture, comme étant l'auteur du schisme et de l'idolâtrie des dix tribus qui le

reconnurent pour roi, après la mort de Salomon. Il mit un veau d'or à Dan, et l'autre à Bersabée, pour recevoir les hommages des peuples, et défendit d'aller à Jérusalem. Il fit aussi des temples sur les hauts lieux, et établit pour prêtres des gens du milieu du peuple, qui n'étaient point de la tribu de Lévi. Il mourut dans son impiété après vingt-deux ans de règne, l'an du monde 3050, avant Jésus-Christ 950, avant l'ère vulgaire 954. (3 Reg. 11 et suiv.)

JÉROBOAM 11 du nom, roi d'Israël, était fils de Joas. Il commença à régner après son père, l'an du monde 3179, avant Jésus-Christ 821. Il régna heureusement quarante-un ans, étant mort l'an du monde 3220; mais il fit le mal devant le Seigneur, et marcha dans les voies de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël. (4 Reg. 14, 23 et seq.)

JÉROHAM, hébr., *miséricordieux*, du mot *rekem*, fils d'Elcana. (1 Par. 6, 27.)

JÉROME (saint), prêtre et docteur de l'Église, naquit vers l'an 331, à Stridon, petite ville située entre la Dalmatie et la Pannonie. Son père nommé Eusèbe, homme riche, l'envoya à Rome où il apprit les belles-lettres sous le célèbre Donat. Sa jeunesse ne fut pas sans reproches; mais il reconnut ses fautes, en fit pénitence; et pour les laver entièrement il reçut le baptême à Rome sous le pontificat

du pape Libère, à l'âge d'un peu moins de trente ans. Le plaisir qu'il trouvait dans la lecture lui faisait quelquefois oublier le boire et le manger; Cicéron et Plaute faisaient surtout ses délices. Il les quittait quelquefois pour lire les prophètes; mais encore incapable de voir la lumière, leur style qui lui paraissait mal digéré, le révoltait aussitôt. Pour se perfectionner de plus en plus, il entreprit de voyager, et passa de Rome à Aquilée, où il vit entre autres grands personnages, Valérien qui en était évêque, le prêtre Chromace, le diacre Eusèbe, Héliodore, Nepotien, Niceas, Chrysogone, moine, et Rufin. Après quelque séjour en cette ville il alla dans les Gaules d'où il revint à Aquilée. Il se retira ensuite à Stridon sa patrie, où, dégoûté du monde, il se résolut d'aller finir ses jours dans quelque retraite de l'Orient. Mais avant d'en prendre le chemin il retourna à Rome chercher les livres qu'il y avait laissés. Il partit de cette ville avec Évagre, prêtre d'Antioche, Héliodore, et quelques autres avec lesquels il parcourut la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie. Il demeura quelque temps à Antioche d'où il se rendit dans le désert qui s'étend entre la Syrie et le pays des Sarrasins. Son occupation dans cette solitude était de lire et de méditer les livres saints, de travailler de ses mains pour gagner sa vie, et surtout de

transcrire des livres sur l'Écriture et les décrets de l'Église. Ces occupations ne le mirent pas à couvert des attaques du tentateur. Rome se présenta à lui avec tous les délices, tous les enjouemens, et tout ce que la mollesse a de plus puissant pour corrompre la jeunesse. Saint Jérôme se défendit en redoublant ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons et ses austérités. Il couchait sur la terre nu, passait les nuits et les jours à verser des larmes, et se refusait même la nourriture nécessaire pendant des semaines entières. Pour détourner son imagination des objets dangereux, et la fixer à quelque chose d'utile, il se mit à apprendre l'hébreu, et ce moyen lui réussit. Cependant les différens partis qui divisaient l'Église d'Antioche, celui de Melèce, celui de Paulin, celui d'Euzoïus et de Vital, lui donnaient beaucoup d'inquiétude, en le pressant de se déclarer, et en venant lui demander chaque jour dans sa cellule, pour qui il était. Lassé de leurs poursuites, il revint à Antioche chez Évagre, son ami, où il embrassa le parti de Paulin qui l'éleva au sacerdoce vers l'an 376 ou 377, mais sans l'obliger à quitter la vie solitaire, ni sans l'attacher à une église. Il alla ensuite visiter les saints lieux dans la Palestine, et après un séjour assez long, il se rendit à Constantinople en 380, dans le dessein d'y étudier la Théologie, sous saint Grégoire de Nazianze, alors évêque de cette

ville. D'où vient qu'en plusieurs endroits de ses écrits il appelle saint Grégoire son maître, son précepteur, son catéchiste, et qu'il se glorifie d'avoir appris les écritures de ce saint homme si éloquent.

Le pape Damase qui travaillait sérieusement à éteindre le schisme d'Antioche, ayant convoqué un concile à Rome vers l'an 381 ou 382, saint Jérôme vint en cette ville avec saint Épiphane et Paulin d'Antioche. Les deux derniers, près y avoir passé l'hiver, retournèrent en Orient; mais saint Jérôme resta à Rome près de trois ans, aidant au pape à écrire plusieurs lettres en réponse aux consultations des conciles d'Orient et d'Occident. Pendant son séjour en cette ville, Damase lui proposa souvent des difficultés sur l'Écriture-Sainte; et comme plusieurs vierges illustres souhaitaient aussi d'en avoir l'intelligence, il les leur expliquait, sans recevoir d'elles, ni rétribution, ni présents. Il en prit occasion de persuader à beaucoup de dames romaines de quitter l'éclat du monde pour mener une vie retirée et cachée en Jésus-Christ; ce qui lui attira la haine et les railleries des gens de plaisirs. Le pape Damase étant mort en 384, saint Jérôme se vit chargé de mille calomnies par les ecclésiastiques qu'il avait repris du vivant de ce pontife; ce qui l'obligea de quitter Rome au mois d'août de l'an 385, emmenant avec lui Paulinien, son frère encore jeune, le prêtre

Vincent et quelques autres moines. Ils arrivèrent à Jérusalem avant la fin de l'hiver; et peu de temps après saint Jérôme passa en Égypte pour y visiter les monastères de Nitrie. Ce fut apparemment dans le même voyage qu'il alla à Alexandrie, dans le dessein de voir le fameux aveugle Didyme, et de s'instruire auprès de lui. D'Égypte saint Jérôme retourna à Jérusalem, et à sa chère solitude de Bethléem où il s'appliqua plus que jamais à l'étude de la langue hébraïque. Il fut obligé d'interrompre ses études en 410, à la nouvelle qu'on lui apporta de la prise de Rome par Alaric, de la mort de Pammachius, son intime ami, et de plusieurs autres personnes considérables de cette ville. Il ne put voir, sans s'attendrir sensiblement la noblesse de Rome dispersée de tous côtés, venir lui demander la vie et le couvert après avoir possédé des richesses immenses. Son zèle et sa charité lui firent mettre en œuvre en cette occasion tout ce qui dépendait de lui pour donner du secours à ces illustres fugitifs. Mais à peine put-il lui même s'échapper des mains des barbares qui firent l'année suivante 411, des courses sur les frontières de l'Égypte, de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie. Il eut encore de plus cruelles persécutions à souffrir de la part des pélagiens en 416. Pélage leur chef envoya une troupe de gens perdus à Bethléem attaquer les serviteurs et

les servantes de Dieu , qui y vivaient sous la conduite de saint Jérôme. Les uns furent battus avec une cruauté barbare ; un diacre y fut tué ; les bâtimens du monastère furent réduits en cendres ; et saint Jérôme n'évita les mauvais traitemens de ces impies qu'en se retirant dans une forte tour. Eustoquie et la vierge Paule, sa nièce, se sauvèrent à peine du feu et des armes qui les environnaient, et où elles avaient vu battre et tuer ceux qui leur appartenaient. Saint Jérôme ne survécut que peu d'années à cette persécution, et il mourut en paix dans une extrême vieillesse le 30 de septembre de l'an 420. Son corps tout desséché de jeûnes et de mortifications fut enterré à Bethléem dans la grotte de son monastère. L'Église célébrait sa fête en ce jour dès le temps de Bede et d'Usuard, comme on le voit dans leurs martyrologes ; elle est aussi marquée dans les plus anciens et dans le sacramentaire de saint Grégoire. On ne peut refuser à Saint Jérôme le mérite d'une grande foi et des autres vertus chrétiennes. S'il se laissa prévenir contre saint Chrysostôme par Théophile d'Alexandrie, c'est qu'il était homme, et comme tel capable d'être surpris. S'il fut haï durant sa vie, ce fut par les hérétiques, par les moines et les ecclésiastiques déréglés, qui ne pouvaient souffrir qu'il combattît, ou leurs erreurs, ou leurs vices. Il fut au contraire aimé et admiré par les saints,

qui honorèrent sa vertu, et qui virent avec joie les travaux qu'il entreprenait pour l'utilité de l'Église. C'est le témoignage qu'en rend Posthumien, témoin oculaire des œuvres de vertu de saint Jérôme. Saint Augustin l'appelle aussi un saint homme et un homme admirable, dont le cœur lui paraissait si rempli d'amour et de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, qu'il ne craint point de le comparer à celui de saint Paul.

Saint Jérôme a composé un grand nombre d'ouvrages qui ont été imprimés en 1516 à Bâle chez Frobert en 9 volumes in-folio, à Lyon en 1530, à Paris en 1533 et 1546, à Louvain en 1573, à Rome en 1565 et 1576, Anvers en 1579, à Paris en 1580, 1609, 1623 et 1643, etc. Les deux meilleures éditions sont celles de dom Jean Martianai, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et celle de messieurs de Vallarsi et Maffei. Cette dernière a paru à Vérone en 1738, et pour celle de dom Martianai, elle est distribuée en cinq volumes in-fol. dont le premier parut à Paris en 1693 ; le second en 1699 ; le troisième en 1704 ; le quatrième et le cinquième en 1706. C'est cette édition de dom Martianai qui nous guidera dans l'ordre que nous allons suivre en rendant compte des ouvrages de saint Jérôme.

Ouvrages contenus dans le premier tome.

Le premier ouvrage du pre-

mier tome est une version latine de l'Écriture-Sainte, qui a été adoptée par l'Église, sous le nom de *vulgate*. Il faut néanmoins remarquer que les livres de l'Ancien-Testament, tels que nous les lisons dans notre *vulgate*, ne sont pas tous de la traduction que saint Jérôme en avait faite sur l'hébreu : les psaumes y sont selon l'ancienne version que saint Jérôme avait revue exactement et réformée sur le grec des hexaples d'Origène. Les livres de Tobie et de Judith, quoique non compris dans le canon des hébreux, sont de la version de saint Jérôme, de même que les additions aux livres d'Esther et de Daniel. Ceux de Baruch, de la sagesse, de l'ecclésiastique et des Machabées sont de l'ancienne version *vulgate*. Tout le reste de l'Ancien-Testament est de la version que saint Jérôme a faite sur l'hébreu. La révision que fit ce père des quatre évangélistes, par ordre du pape Damase, n'eut pas moins de succès. Il assure qu'il avait lui-même confronté cette version sur le grec, et soutient que ceux qui voudront l'attaquer, se convaincront aisément par eux-mêmes de sa fidélité et de sa pureté, s'ils veulent prendre la peine de la comparer avec le texte original. S. Jérôme, dans sa préface au pape Damase, ne dit point qu'il ait corrigé tout le Nouveau-Testament sur le texte grec ; il ne parle que des quatre évangiles. Mais dans son catalogue des hommes illustres,

il dit en général qu'il a rétabli le Nouveau-Testament suivant la vérité de l'original grec ; ce qui donne lieu de croire qu'après avoir fait ce que ce pape demandait de lui en 383 et 384, il crut pour l'utilité de l'Église devoir encore corriger les actes, les épîtres et les écrits des apôtres, et qu'il avait achevé cet ouvrage en 392, qu'il composa son catalogue des hommes illustres. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que saint Jérôme en répondant à saint Augustin qui lui avait écrit au sujet de sa correction du Nouveau-Testament, marque plusieurs passages tirés des épîtres de saint Paul, entre ceux qu'il avait corrigés. Cette version du Nouveau-Testament fut mieux reçue que celle de l'ancien. On continua néanmoins de lire le Nouveau-Testament, suivant l'ancienne *vulgate* ; mais insensiblement elle fut réformée sur l'ancienne édition de saint Jérôme, qui devint la plus commune, et qui est aujourd'hui la seule usitée dans l'Église catholique.

Ouvrages contenus dans le second tome.

Le premier est intitulé : *des Noms hébreux*. Saint Jérôme y explique les étymologies de tous les noms propres qui se rencontrent dans l'Ancien et dans le Nouveau-Testament. Le second est un dictionnaire géographique, intitulé : *des Lieux hébreux*, dont il est fait mention dans l'Ancien - Testament. Dans la

préface, saint Jérôme avertit que cet ouvrage est d'Eusèbe de Césarée, et qu'il n'a fait que le traduire du grec, en se donnant néanmoins la liberté d'en retrancher ce qui ne lui paraissait pas digne d'être transmis à la postérité, et d'y ajouter ce qu'il croyait utile. On y apprend la géographie sacrée, nécessaire pour l'intelligence de l'Écriture-Sainte, et on doit d'autant plus aisément ajouter foi à ce qu'Eusèbe et saint Jérôme y disent de la situation des lieux, qu'ayant vécu tous deux dans la Palestine, ils étaient bien informés de ce qu'ils en ont écrit. L'ouvrage intitulé Questions ou Traditions hébraïques sur le livre de la Genèse, renferme les sentimens de quelques Juifs et de plusieurs anciens interprètes grecs, et de quelques-uns des latins, sur divers endroits de ce livre. Le but de saint Jérôme, dans cet écrit, est de faire voir la pureté du texte hébreu, de réfuter ceux qui le croyaient corrompu, et d'y donner les étymologies des choses, des noms et des pays marqués dans la Genèse selon l'hébreu.

Le livre des questions sur la Genèse est suivi de seize lettres qui traitent de quelques endroits difficiles de l'Ancien-Testament. La première est au pape Damase qui avait proposé cinq questions à saint Jérôme. La lettre suivante, dans les anciennes éditions, est adressée à Evagre : ce qui semble être une faute, puisque tous les manus-

crits, au lieu d'Evagre, lisent *Evangelus*. Ce prêtre ayant reçu un livre anonyme où l'auteur prétendait soutenir que Melchisedech était le Saint-Esprit, l'envoya à saint Jérôme, le priant de lui dire ce qu'il en pensait. Pour le satisfaire, il recourut à divers traités que les anciens avaient fait sur cette matière, et trouva qu'Origène et Didyme avaient dit que Melchisedech était un ange; que saint Hippolyte, saint Irenée et plusieurs autres ont cru qu'il avait été un homme Cananéen, roi d'une ville appelée Salem, et prêtre du Seigneur; mais que suivant l'opinion des Juifs, Melchisedech était le même que Sem, fils de Noé. Saint Jérôme laisse à *Evangelus* le choix de l'une de ces opinions; mais il soutient contre Joseph et contre tous les écrivains chrétiens, que Salem, dont Melchisedech était roi, n'est point Jérusalem, et que c'est une ville que l'on connaissait encore sous le nom de Salem ou Salim, qui était de la juridiction de Sichem, proche de Schytople, où l'on voyait de grandes ruines qu'on disait être les restes du palais de Melchisedech. Suivent deux lettres à Fabiole, l'une des plus illustres et des plus riches dames romaines. La première est un tissu de réflexions morales sur les habits sacerdotaux des prêtres de l'ancienne loi; sur la pureté des mœurs qu'ils devaient apporter à l'autel, et sur la science dont ils devaient être doués. La se-

conde est un traité des quarante-deux stations ou campemens des Israélites. Saint Jérôme, après une explication littérale de chaque lieu où campèrent les Israélites, l'accompagne ordinairement d'une instruction morale, et nous fait considérer tous ces différens campemens comme la figure du chemin qui conduit au ciel. Dans la lettre à Dardanus, préfet des Gaules, saint Jérôme fait voir par un grand nombre de passages de l'Écriture que la terre promise aux Israélites, doit s'entendre spirituellement de la terre des vivans dont parle David, c'est-à-dire, de la gloire éternelle. La lettre à sainte Marcelle contient l'explication de l'éphod et du téraphim, dont il est parlé dans les livres des rois et des juges; et la lettre au prêtre Ruffin, différent de celui d'Aquilée, est aussi une application allégorique du jugement rendu par Salomon entre deux femmes publiques. La lettre au prêtre Vital est sur ce que dit l'Écriture, que Salomon et Achaz avaient eu des enfans à onze ans : ce qui, quoiqu'extraordinaire, n'est pas impossible à Dieu. La lettre suivante est une réponse à sainte Marcelle qui avait prié saint Jérôme de lui envoyer le commentaire de saint Retice d'Autun sur le Cantique des cantiques. Dans la lettre à Sunia Fretela saint Jérôme donne pour règle touchant les différences qui se trouvent dans les versions de l'Écriture, que comme dans la variation des exemplai-

res latins du Nouveau-Testament, on a recours, pour en fixer les véritables leçons, au texte grec qui est l'original; de même lorsque dans les livres de l'Ancien-Testament il y a des différences entre les versions grecques et latines, il faut recourir à la vérité hébraïque. C'est là-dessus que saint Jérôme avait été consulté par Sunia et Fretela, qui étaient, non deux femmes, comme quelques-uns se sont imaginés, mais deux officiers d'armées du pays des Gètes en Germanie, qui avaient envoyé à saint Jérôme un cahier des différences qu'ils trouvaient entre la traduction latine des psaumes et le texte grec. Le priant de leur apprendre à quoi ils devaient s'en tenir lorsque le grec était différent de la version latine, et laquelle des deux leçons était plus conforme à l'hébreu. La lettre à la vierge Principie, est une explication du psaume quarante-quatrième, et celle au prêtre Cyprien, une explication du psaume 89^e. Dans la lettre à Marcelle de l'an 384, saint Jérôme rapporte dix noms que l'Écriture donne à Dieu dans la langue hébraïque. Le premier est *El*, qui selon septante signifie *Dieu*, et selon Aquila, *Fort*. Le second est *Eloim*; le troisième *Eloë*, qui sont la même chose que Dieu : le quatrième *Sabaoth*, que les septante rendent par *Dieu des Vertus*, et Aquila par *Dieu des Armées*. Le cinquième *Elion*, c'est-à-dire, *Très-Haut*. Le

sixième, *Eser Jeje*, ce qui veut dire *celui qui est*. Le septième, *Adonai*, qui signifie *Seigneur*. Le huitième *Ja*, qui veut dire *Dieu*. Le neuvième, *Tetragrammon* ou *ineffable*. Le dixième, *Sadlai*, qu'Aquila traduit par *robuste et tout puissant*. Les lettres à Paule et à Marcelle, écrites vers l'an 184, sont des explications, la première du psaume 118, et la seconde de quelques endroits du psaume 126. Ces lettres sont suivies du commentaire sur l'ecclésiaste dédié à Paule et à Eustoquie. Ce commentaire est fait avec beaucoup de précision et de netteté; saint Jérôme y explique le sens spirituel et littéral. Les deux traités sur le Cantique des cantiques sont d'Origène. On trouve ensuite divers fragmens des hexaples du même père sur la Genèse, l'Exode et le Lévitique, le Deutéronome, Josué, les juges, les quatre livres des rois, les psaumes, et le Cantique des cantiques. Voilà ce qui fait la première partie du second tome. On trouve dans la seconde un petit traité intitulé : *Des dix tentations du peuple d'Israël dans le Désert*; un commentaire sur le cantique de Débora, des questions hébraïques sur les livres des rois et des Paralipomènes; une explication interlinéaire du livre de Job; un commentaire sur les psaumes, avec une lettre à Dardanus, et une préface sur le livre des psaumes. Mais on convient que tous ces écrits sont supposés à saint Jérôme.

Ouvrages contenus dans le troisième tome.

Le premier est un commentaire sur le prophète Isaïe, divisé en dix-huit livres, dont chacun est précédé d'un prologue dédié ordinairement à la vierge Eustoquie. Le second est une lettre au pape Damase sur les Séraphins. Le troisième un commentaire sur le prophète Jérémie, divisé en six livres qui n'expliquent que les trente-deux premiers chapitres de ce prophète. Le quatrième, un commentaire sur Ezéchiel, divisé en quatorze livres. Le cinquième, un commentaire sur Daniel. Le sixième, un commentaire sur les douze petits prophètes, divisé en vingt livres, dont trois sont sur Osée, un sur Joël, trois sur Amos, un sur Abdias, un sur Jonas, un sur Michée, deux sur Abacuc, deux sur Sophonie, un sur Aggée, trois sur Zacharie, un sur Malachie.

Ouvrages contenus dans la première partie du quatrième tome.

Le premier est un commentaire sur l'évangile saint Matthieu divisé, en quatre livres, qui n'ont qu'une seule préface. Le second est une lettre au pape Damase sur l'*hosanna*. Le troisième, une autre lettre au même pape, qui contient une explication de la parabole de l'Enfant prodigue. Le quatrième, une lettre au prêtre Amandus, qui avait proposé quatre questions à saint Jérôme, dont la première regardait l'explication de ces pa-

roles de Jésus-Christ : *Ne soyez point en inquiétude pour le lendemain, car à chaque jour suffit son mal.* Suit la lettre à Marcelle intitulée : *Contre les Novations.* Saint Jérôme y soutient que le péché contre le Saint-Esprit doit s'entendre de ceux qui attribuent au démon les œuvres de l'Esprit de Dieu. L'ouvrage suivant est encore une lettre à la même sainte Marcelle qui avait demandé à saint Jérôme l'explication de cinq ou six endroits du Nouveau-Testament. Suit la lettre à Hédibie, qui renferme douze questions sur divers passages de l'Écriture. Hédibie demandait dans la première comment on pouvait devenir parfait, et de quelle manière devait vivre une veuve qui n'avait point d'enfans ? « Pour y répondre, je me servirai, » dit saint Jérôme, des propres » paroles de Jésus-Christ : *Allez, » vendez tout ce que vous avez, » donnez-le aux pauvres et suivez » le Sauveur.* » Ce Père veut que dans la distribution des aumônes on préfère les chrétiens aux infidèles, et parmi les chrétiens ceux qui mènent une vie pure à ceux dont les mœurs sont corrompues et déréglées. Sa lettre à Algasie est une réponse à onze questions sur le Nouveau-Testament, que cette personne pieuse avait faites à saint Jérôme. La lettre à Minerve et Alexandre, moines à Toulouse, renferme l'explication de ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* Le

commentaire sur l'épître aux Galates, est divisé en trois livres qui ont chacun leur prologue, de même que le commentaire sur l'épître aux Ephésiens, qui est suivi des commentaires sur les épîtres à Tite et à Philemon.

Ouvrages contenus dans la seconde partie du quatrième tome.

Dom Martiani a distribué les lettres de saint Jérôme en neuf classes, selon l'ordre suivant :

Lettres de la première classe.

Saint Jérôme ayant appris vers l'an 374, que Ruffin était arrivé de Rome en Egypte, lui écrivit pour lui témoigner combien cette nouvelle lui avait causé de joie, et l'empressement qu'il avait de le voir. Les deux lettres à Florent sont de la même année que la précédente, et on peut rapporter au même temps la lettre à Théodose et à ses religieux. Ce fut encore vers le même temps que saint Jérôme écrivit à Héliodore qui l'avait suivi dans son voyage d'Orient et dans le désert; mais qui, sous prétexte de quelques affaires de famille, était retourné en Italie chez son père. Saint Jérôme qui en était inconsolable, lui écrit pour l'inviter à revenir dans le désert, comme il le lui avait promis en partant, et pour l'engager à faire cette démarche, il lui représente d'une manière vive et touchante les dangers de son état, les promesses qu'il avait faites à Dieu dans le baptême, et les efforts que le

démon faisait pour étouffer Jésus-Christ dans son cœur. « Quel-
 » ques caresses, ajoute-t-il, que
 » vous fasse Népotien, votre pe-
 » tit neveu, pour vous retenir,
 » quoique votre mère, les che-
 » veux épars et les habits déchi-
 » rés, vous montre le sein qui
 » vous a allaité ; quoique votre
 » père se couche sur le seuil de
 » la porte pour vous empêcher
 » de passer, foulez-le courageu-
 » sement aux pieds, et sans ver-
 » ser une seule larme, courez
 » promptement vous ranger sous
 » l'étendard de la croix. C'est
 » une espèce de piété que d'être
 » cruel dans ces occasions, et ce
 » n'est que dans de pareilles con-
 » jectures qu'il est permis de
 » l'être. » Saint Jérôme finit
 cette lettre par une peinture des
 avantages et des douceurs de la
 vie solitaire. Les lettres à Julien,
 diacre, à Chromace, à Niceas, à
 Chrysogone, à Paul de Concorde,
 au moine Antoine, et aux vierges
 de la montagne d'Hermone, et
 à Castorine, n'ont rien de bien
 remarquable. Les deux lettres
 au pape Damase, écrites sur la
 fin de l'an 376, ou au commen-
 cement de l'an 377, sont des
 consultations touchant les hy-
 postases, pour savoir combien
 il en faut admettre en Dieu.
 Dans la lettre écrite vers le même
 temps à Marc, prêtre de Tolède,
 bourg de Syrie, saint Jérôme se
 plaint de ce qu'on le faisait pas-
 ser pour hérétique, lorsqu'il di-
 sait qu'il n'y a dans la Trinité
 qu'une seule substance, et qu'on
 l'accusait d'être dans les senti-

mens impies de Sabellius, parce
 qu'il confessait sans cesse qu'il
 y a trois personnes subsistantes,
 véritables, entières et parfaites.
 Innocent, à qui est adressée la
 dix-septième lettre de saint Jé-
 rôme, est un de ceux qui le sui-
 virent en Orient, et qui l'accom-
 pagnèrent dans le désert de Syrie.
 Il avait souvent prié ce père d'é-
 crire l'histoire du miracle arrivé
 de leur temps dans la personne
 d'une femme injustement accu-
 sée d'adultère, et il s'en était
 toujours défendu ; mais enfin il
 céda aux prières d'Innocent, en
 lui écrivant cette histoire avec
 beaucoup d'éloquence.

Lettres de la seconde classe.

La première est un long traité
 touchant la virginité, dédié à
 Eustoquie, fille de sainte Paule,
 et que l'on a intitulé : *Lettre*.
 Après y avoir fait une peinture
 de la faiblesse humaine, et des
 périls où nous sommes exposés
 à tout moment de perdre notre
 innocence, saint Jérôme prescrit
 à Eustoquie certaines règles pour
 vivre saintement dans l'état de
 virginité qu'elle avait embrassé.
 La première est la crainte et l'hu-
 milité. « Je ne veux pas, lui dit-il,
 quel'état que vous avez embrassé
 vous inspire de l'orgueil, mais
 de la crainte. Vous portez avec
 vous un précieux trésor, prenez
 garde de tomber entre les mains
 des voleurs. La vie présente est
 comme une carrière où nous cou-
 rons tous, afin de recevoir la
 couronne de la vie future. L'on
 ne marche qu'en tremblant par-

mi les serpens et les scorpions. Le démon, peu appliqué à dévorer ceux qui ne sont pas du corps de l'Eglise, ne s'applique qu'à séduire les fidèles, et à les arracher du sein de leur mère. Il ne se nourrit, comme le dit un prophète, que de viandes choisies et délicieuses.» La vigilance à rejeter les mauvaises pensées, est la seconde règle que saint Jérôme donne à Eustoquie. « Ne donnez point, lui dit-il, aux mauvaises pensées le temps de se fortifier dans votre esprit : étouffez toutes ces semences de Babylone : faites mourir votre ennemi tandis qu'il est encore faible, et arrêtez dès sa source la malignité d'une passion naissante. » Il lui donne pour troisième règle la sobriété dans le boire et dans le manger, et l'exhorte ensuite à fuir les compagnies. « Ne sortez de chez vous que très-rarement, lui dit-il, pas même pour aller visiter les tombeaux des martyrs : honorez-les dans votre chambre. Appliquez-vous souvent à la lecture, et apprenez beaucoup de choses par cœur. Jeûnez tous les jours, et ne mangez jamais jusqu'à vous rassasier. » Il lui parle du mariage d'une manière peu avantageuse; mais prévoyant qu'on lui ferait sur cela quelques reproches, il s'explique aussitôt en disant : « Ce n'est point mal parler du mariage, que de lui préférer la virginité. Je loue les noces, je loue le mariage; mais c'est parce qu'il produit des vierges. Je le regarde comme une épine qui porte des roses, comme une terre

qui produit de l'or, comme une nacre où se forment les perles. » Il conseille à Eustoquie de partager en plusieurs heures différentes le temps qu'elle voudra donner à la prière, afin que l'heure destinée à cet exercice étant venue, elle quitte tout pour y vaquer. » Outre les heures de tierce, de sexte et de none, du matin et du soir, que tout le monde, dit-il, sait être consacrées à la prière, nous devons encore avoir soin de prier Dieu avant de nous mettre à table, et de n'en sortir jamais sans rendre grâces au créateur; de nous armer de l'oraison en sortant de chez nous, et de ne nous asseoir à notre retour qu'après avoir fait quelque prière; de faire le signe de la croix à chaque action et à chaque démarche. » Cette lettre fut écrite vers l'an 384. On peut rapporter à la même année la lettre à Marcelle, touchant la maladie ou plutôt la conversion de Blesille, fille de sainte Paule. Dans une autre lettre qu'il lui écrivit quelques jours après, il lui fit l'éloge d'une vierge, nommée Aselle, qui avait dès l'âge de douze ans embrassé un genre de vie très-austère, couchant sur la terre nue, priant sans cesse, ne mangeant que pour soutenir les défaillances de la nature. Le pain et le sel étaient toute sa nourriture. Un habit brun faisait tous ses ornemens. Jamais on ne la vit ni paraître en public, ni parler à aucun homme. Elle gardait l'abstinence pendant tout le cours de l'année, et jeûnait

souvent deux et trois jours de suite. Ce fut encore la même année que saint Jérôme écrivit une lettre à sainte Paule, pour la consoler de la mort de Blesille, sa fille, dont il relève les belles qualités et les vertus; la mémoire, l'esprit, la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque, l'amour pour la pauvreté, l'humilité profonde, l'assiduité à lire l'évangile et les prophètes, etc. Les lettres à Eustoquie et à Marcelle, sont encore de la même année. L'an 385, saint Jérôme étant sorti de Rome et déjà embarqué pour retourner en Palestine, écrivit du port de Rome à Aselle, pour se défendre des faux bruits répandus contre lui, à l'occasion de quelques dames romaines, et particulièrement de Paule et de Mélanie, à qui il expliquait les saintes Ecritures. La lettre suivante à Paule, contient l'éloge d'Origène et l'énumération de ses écrits. Suivent les Vies de saint Paul, premier ermite, de saint Hilarion, de S. Malch, et le catalogue des hommes illustres, qui comprend en cent trente-neuf chapitres, non-seulement les écrivains ecclésiastiques, mais encore quelques Juifs, comme Philon, Joseph et Juste de Tibériade, Sénèque, qui était païen, et quelques hérétiques.

Écrits et lettres de la seconde classe.

Le premier écrit de cette classe est le livre contre Helvidius, disciple d'Auxence, arien,

qui avait usurpé le siège de Milan sur saint Denis. Cet Helvidius prétendait que la sainte Vierge, après la naissance de Notre-Seigneur, avait eu de saint Joseph d'autres enfans, savoir ceux que l'Évangile appelle les frères de Jésus-Christ, et soutenait que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage. Saint Jérôme commence son traité en priant le Saint-Esprit de vouloir se servir de lui, pour défendre la virginité de la sainte vierge, et de lui inspirer ce qu'il devait dire sur ce sujet. Il invoque aussi Jésus-Christ, le priant de s'intéresser à la défense des chastes entrailles qui l'ont porté pendant neuf mois; et supplie le Père éternel de faire connaître à toute l'Église, par son ministère, que celle qui est devenue mère avant d'être mariée, est demeurée vierge après son enfantement. Il réfute ensuite les passages qu'Helvidius apportait pour établir ses erreurs. Le premier était tiré de l'évangile de saint Matthieu, ch. 1, v. 18, où il est dit que la Vierge étant fiancée, fut trouvée grosse avant qu'elle eût eu commerce avec Joseph. D'où Helvidius concluait qu'elle avait donc eu depuis commerce avec son époux. Saint Jérôme fait voir que cette conséquence est mal tirée, parce que souvent on dit qu'une chose a été faite avant une autre qui ne doit jamais arriver : comme lorsqu'on dit : cet homme est mort avant de faire

pénitence. Car cela ne veut pas dire qu'il doive la faire dans l'autre monde, où il n'y a ni retour ni pénitence. La particule *avant que* marque seulement en cet endroit une chose qui n'était point faite lorsque la mort a surpris celui dont on parle. De même l'Évangéliste voulant faire voir que Jésus-Christ n'était point fils de Joseph, fiancé de la sainte Vierge, dit qu'elle fut trouvée enceinte avant qu'ils eussent eu commerce ensemble : donc il ne s'ensuit nullement qu'ils l'aient eu après sa grossesse. Le second passage, qu'alléguait Helvidius, est encore tiré de saint Matthieu, qui dit au même endroit, *que Joseph ne connut point sa femme, jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils premier né*. Donc, concluait Helvidius, que Joseph a dû connaître Marie après la naissance de son premier né, la particule *jusqu'à ce que* marquant dans l'Écriture un temps précis après lequel la chose devait arriver. Saint Jérôme répond, que quoique la particule *jusqu'à ce que* marque assez souvent un temps précis, il y a néanmoins plusieurs endroits dans l'Écriture, où elle marque un temps indéterminé et même infini. Comme lorsque Dieu dit dans Isaïe et dans Jérémie : *Je suis jusqu'à ce que vous vieillissiez*. La particule *jusqu'à ce que* ne peut signifier en cet endroit le terme et la fin de l'existence de Dieu, puisqu'il est éternel et qu'il doit durer toujours.

Il en est de même de ce que dit Jésus-Christ à ses disciples dans l'évangile de saint Matthieu : *je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Il y aurait en effet de l'impiété à conclure de ce passage, que Jésus-Christ, après la fin des siècles, ne sera plus avec son Église, ni avec ses élus. Helvidius tirait sa troisième preuve de l'évangile selon saint Luc, qui donne à Jésus-Christ la qualité d'*enfant premier-né* ; soutenant qu'un premier né dans une famille supposait nécessairement des frères puînés. Saint Jérôme répond en faisant voir que dans le langage de l'Écriture, tout enfant né de la première couche d'une femme, est appelé premier-né, soit qu'il ait des frères après lui, soit qu'il n'en ait pas, et qu'il demeure fils unique.

Saint Jérôme eut encore à prendre la défense de la virginité contre un autre hérétique nommé Jovinien : c'est ce qu'il fit dans ses deux livres contre Jovinien, auxquels il ajouta depuis une lettre apologétique adressée à Pammaque, pour se défendre contre ceux qui publiaient qu'il avait excédé, et pour la virginité, et contre le mariage. Il écrivit aussi sur le même sujet à Domnion et à Pammaque en particulier. La lettre à Népotien, neveu d'Héliodore, contient les obligations d'un parfait ecclésiastique, et la lettre à Héliodore, une consolation sur la mort de Népotien, son neveu,

arrivée vers l'an 396 ou 397. La lettre à Vigilance, est pour se défendre des erreurs d'Origène, que Vigilance imputait calomnieusement à saint Jérôme. La lettre à Riparius, prêtre espagnol, roule sur l'honneur que l'on rend aux reliques et aux saints; honneur que saint Jérôme prouve et explique contre Vigilance qui le condamnait. Le livre contre Vigilance, est aussi sur la même matière. Dans le dialogue contre les lucifériens, saint Jérôme fait l'histoire du concile de Rimini, prend la défense de celui d'Alexandrie, et combat Hilaire, diacre de Rome, qui soutenait qu'il fallait rebaptiser les ariens, et généralement tous les hérétiques. La lettre à Pammaque, est contre les erreurs de Jean de Jérusalem. La lettre à Théophile, est pour le remercier des soins qu'il s'était donnés pour réconcilier saint Jérôme avec Jean de Jérusalem. La lettre à Pammaque et à Oceanus, est pour se justifier de l'imputation d'origénisme. La lettre à Rufin, et l'apologie contre Rufin, divisée en trois livres, roulent sur la même matière. La lettre à Ctésiphon, est contre les erreurs de Pélage, de même que le dialogue contre les pélagiens, divisé en trois livres.

Lettres de la quatrième classe.

La lettre de Paule et d'Eustoquie à Marcelle, porte dans quelques manuscrits le nom de saint Jérôme, et il y a lieu de

croire qu'il y eut quelque part. Il écrivit en son propre nom une lettre à Marcelle, pour la prier de venir à Bethléem, et une autre pour la remercier de quelques présents qu'elle lui avait envoyés. La lettre à Furia, dame illustre et de l'ancienne famille des Camilles, renferme plusieurs avis sur la manière de se conduire dans l'état de viduité, et la peinture des chagrins qu'il y a à essuyer dans un second mariage. La lettre à Didier, homme connu par plusieurs beaux ouvrages, est une invitation au voyage de Jérusalem; et celle qui est adressée à saint Paulin, renferme des règles pour bien vivre dans l'état de pauvreté volontaire qu'il venait d'embrasser. Saint Jérôme lui avait déjà écrit long-temps auparavant. Il lui écrivit encore une troisième lettre vers l'an 399, pour lui donner l'explication de deux difficultés qu'il lui demandait. La lettre à Lucinius, Espagnol, riche et vertueux, renferme quelques avis spirituels; et la lettre à Théodora, veuve de cet homme, contient des motifs de consolation sur la mort de son mari. La lettre à Pammaque, en 398 ou 399, est pour le consoler de la mort de Pauline, sa femme, seconde fille de sainte Paule, qui était morte néanmoins deux ans auparavant. La lettre à Abigaüs, prêtre espagnol, est de l'an 394 ou 395. Saint Jérôme tâche de le consoler sur la perte qu'il avait faite de ses yeux. « N'ayez point de

» regret, lui dit-il, d'avoir per-
 » du un avantage que possè-
 » dent les fourmis, les mouches
 » et les serpens, je veux dire les
 » yeux du corps : réjouissez-vous
 » au contraire d'avoir cet œil
 » avec lequel on voit Dieu. » Il
 lui raconte que quelques philo-
 sophes s'étaient arraché les
 yeux, afin que leur esprit dég-
 agé de tous les objets sensi-
 bles, pût former des idées plus
 pures et plus nettes. La lettre à
 Traquillin, est sur la lecture des
 ouvrages d'Origène. La lettre à
 Læta, renferme des règles pour
 l'éducation de la jeune Paule, sa
 fille.

Lettres de la cinquième classe.

A la suite des quatre lettres à
 Théophile d'Alexandrie, vien-
 nent quelques lettres à saint Au-
 gustin, dans l'une desquelles,
 écrite sur la fin de l'an 404, saint
 Jérôme défend l'explication qu'il
 avait donnée de l'action par la-
 quelle saint Paul reprit saint Pier-
 re de ce qu'il contraignait les
 gentils de judaïser, afin de mén-
 ager l'esprit des Juifs nouvelle-
 ment convertis à la foi. Saint Jér-
 ôme prétendait que ce n'était
 que par collusion, par feinte et
 par déguisement, que saint Paul
 avait repris Pierre à ce sujet. C'est
 ce qu'il appuie encore dans cette
 lettre, loin de se rétracter comme
 saint Augustin l'en avait prié. Il
 y a encore quatre lettres de saint
 Jérôme à saint Augustin, qui
 n'ont aucun rapport avec la dis-
 pute qu'ils avaient eue ensem-
 ble touchant l'explication de

l'endroit de l'épître aux Galates,
 où est rapportée la correction
 que saint Paul fit à saint Pierre.
 La dernière lettre de cette classe
 est adressée à Marcellin, gouver-
 neur d'Afrique, et à Anapsichie,
 qui avait proposé à saint Jérôme
 une question touchant l'ori-
 gine des âmes ; savoir, si elles
 descendent du ciel dans les corps ;
 ou si elles sont une portion de
 la substance de Dieu ; ou si elles
 ont été toutes créées au com-
 mencement du monde, et ren-
 fermées dans les trésors de Dieu
 pour être ensuite distribuées
 dans les corps ; ou si enfin elles
 passent des pères dans les enfans :
 en sorte que dans les hommes,
 comme dans les bêtes, l'âme soit
 engendrée par une autre âme,
 comme le corps l'est par un au-
 tre corps. Saint Jérôme ne dé-
 cide rien sur cette question, di-
 sant qu'il s'en était expliqué
 dans ses livres contre Rufin.

Lettres de la sixième classe.

La première fut écrite vers
 l'an 401 à Oceanus. Saint Jérôme
 s'efforce d'y montrer qu'un
 homme qui a été marié en pre-
 mières noces avant son baptême,
 et en secondes noces depuis son
 baptême, n'est pas dans le cas
 de la bigamie qui empêche d'être
 promu aux ordres sacrés. La
 lettre à Magnus, avocat romain,
 est une réponse à la demande
 que cet orateur avait faite à saint
 Jérôme, pourquoi il citait dans
 ses ouvrages les auteurs profanes.
 Ce père se justifie sur ce que
 tous les écrivains ecclésiasti-

ques , dont il fait une longue énumération , en avaient usé de même. La lettre à Oceanus, est un éloge funèbre d'une dame romaine, nommée Fabiole. La lettre à Salvine, est pour la consoler de la mort de Nibridius, son mari. La lettre à Eustoquie, écrite l'an 404, contient l'éloge de sainte Paule, sa mère, qui mourut à Bethléem la même année. La lettre à Pammaque et à Marcelle , fut écrite vers l'an 402, à l'occasion de la seconde lettre paschale de Théophile , que saint Jérôme leur envoya après l'avoir traduite de grec en latin. La lettre à Théophile d'Alexandrie, écrite en 404, regarde la personne et la déposition de saint Jean Chrysostôme. La lettre à deux dames gauloises, fut écrite avant l'an 406, et celle à Rustique, vers l'an 408. On met en 409 la lettre à Agurichie ou Gerontie, que saint Jérôme appelle un petit livre de la monogamie, et qui n'est qu'une exhortation générale à la virginité. La lettre à Julien, homme de qualité, est pour le consoler de la perte de sa femme, de deux de ses filles, et de presque tous ses biens. La lettre suivante est une exhortation à la pénitence. La lettre à Avitus, Espagnol, contient le dénombrement des erreurs renfermées dans les livres des principes d'Origène. La lettre au moine Rustique, renferme plusieurs avis utiles aux solitaires, avec l'éloge de saint Exupère de Toulouse. La lettre à Principie, intitulée :

Éloge funèbre de Marcelle, contient une relation des vertus de cette sainte dame. La lettre à Démétriade, fille de la première qualité, qui s'était consacrée à Dieu, contient plusieurs règles de conduite propres aux vierges chrétiennes, et la lettre à Gaudence contient des préceptes pour l'éducation de sa fille Pacatule.

Lettres de la septième classe.

La première est la lettre à Exupérance, homme de guerre, pour l'engager à quitter le monde. La seconde, à un nommé Castrace, qui était de Pannonie, pour le consoler de ce qu'il avait perdu la vue. La lettre à Évangélus, fut écrite à l'occasion d'un certain personnage qui préférait les diacres aux prêtres. Saint Jérôme y rabaisse extrêmement les diacres, et y relève la dignité des prêtres le plus qu'il peut. La lettre à Riparius, prêtre de Gascogne, contient l'éloge du zèle de ce prêtre contre les hérétiques. Dans la lettre à Apronius, saint Jérôme loue le zèle de cet homme et sa constance dans la foi, et l'invite à tout quitter pour venir en Orient.

Huitième classe des lettres de saint Jérôme.

La huitième classe des lettres de saint Jérôme, est composée des préfaces que ce père a mises à la tête de divers ouvrages qu'il a traduits de grec en latin. La première est adressée à Vincent

et à Gallien. Il les prie l'un et l'autre de lire la traduction qu'il leur adressait de la chronique d'Eusèbe, non en censeur rigide, mais en ami indulgent, leur avouant qu'il avait dicté cet ouvrage extrêmement vite. La seconde préface est encore adressée à Vincent, qui lui avait demandé la traduction des homélies d'Origène sur Ézéchiël et sur Jérémie. On la met en 368. Vers le même temps il traduisit trente-neuf homélies d'Origène sur saint Luc, à la prière de Paule et d'Eustoquie, auxquelles il en écrivit. La lettre ou préface à Héraclée, n'est pas de saint Jérôme, mais de Rufin. Dans la lettre ou préface sur la règle de S. Pacôme, écrite après l'an 404, on trouve quelque chose sur la manière de vivre des moines de Tabène, sur leurs monastères, la forme de leurs habits et leurs observances.

Neuvième classe des lettres de saint Jérôme.

Les lettres qui composent la neuvième classe de celles de saint Jérôme, sont celles qui jusqu'ici avaient été mêlées parmi lessiennes dans les anciennes éditions; savoir, une sous le nom de saint Paulin de Nole à Celantia; une de saint Épiphané à Jean, évêque de Jérusalem, traduite en latin par saint Jérôme; et une de Théophile d'Alexandrie à saint Épiphané.

Des ouvrages contenus dans le cinquième volume

Le cinquième volume est un

recueil de diverses pièces qui ont rapport à l'histoire de saint Jérôme, ou qui lui sont supposées. On les a distribuées en plusieurs classes. La première comprend, 1°. une Lettre de saint Jérôme à Damase, avec la réponse de ce pape; elles sont l'une et l'autre dignes de leur auteur. 2°. Un ramas de canons pénitentiaux de divers conciles, la plupart postérieurs au siècle de saint Jérôme. 3°. Un petit Discours fait au jour natal de saint Jérôme: il y est parlé de sa mort et de ses ouvrages. 4°. Une Lettre à la vierge Démétria-de, que l'on convient être de Pélage. 5°. Une autre à Julien-ne, mère de Démétria-de: elle est de saint Augustin. 6°. Une lettre aux filles de Gerontie: le style en est absolument différent de celui de saint Jérôme. 7°. Deux Lettres, dont l'une est à Marcelle, et l'autre à une vierge exilée. 8°. Trois Lettres à un ami. 9°. Deux Discours sur l'assomption de la sainte Vierge, dont le premier est adressé à Paule et à Eustoquie. 10°. Une Lettre où il est parlé de l'honneur dû aux parens, et le livre des sept Ordres ecclésiastiques. 11°. Un Traité à la louange de la virginité, et un autre où l'on explique quelques expressions dont l'Écriture se sert en parlant de Dieu. 12°. Le Symbole attribué à Damase, est un composé de diverses professions de foi, par un auteur qui vivait long-temps après ce pape, comme on le voit en ce qu'il y

dit que le Saint-Esprit *procède du Père et du Fils* : expression que l'on ne trouve point dans les anciens symboles. L'explication suivante du symbole, adressée au même pape, est celle que Pélage envoya au pape Innocent ; et celle qui porte le nom de saint Cyrille, est l'ouvrage d'un auteur beaucoup plus récent : ce que l'on voit par la manière dont il explique les mystères. 13°. Le *Traité à Présidius*, intitulé : du Cierge pascal, est composé de deux parties qui n'ont ensemble aucune liaison, et qui paraissent de différentes mains. 14°. Le *Traité de la vraie circoncision*, qui n'a point la beauté du style de saint Jérôme, et que ce père ne cite jamais parmi ses ouvrages. 15°. La *Lettre sur la célébration de la Pâque*, est la cinquante-septième de saint Augustin à Janvier. 16°. Le *Discours contre une fille appelée Susanne*. 17°. La *Lettre touchant les dix tentations du peuple d'Israël* paraît être un fragment de quelques commentaires ; mais elle n'est point de saint Jérôme, non plus que l'explication des psaumes 41 et 117, qui sont tirés de quelques homélies mystiques sur ces psaumes. 18°. La *Lettre à Dardanus touchant les diverses espèces d'instrumens de musique* ; les discours sur la résurrection de Jésus-Christ, sur sa naissance, sur l'Épiphanie, sur le carême, sur la veille de Pâques, sur la résurrection du Seigneur, sur les chaînes de saint Pierre,

sur l'observation des veilles, ne sont point du tout du style de saint Jérôme. 19°. La *lettre à Pammaque et à Oceanus*, est une exhortation pour les faire rentrer en eux-mêmes : ce qui est une preuve qu'elle n'est pas de saint Jérôme, qui ne parle jamais d'eux dans ses écrits qu'avec de grands éloges. Celle qui est adressée à une personne qui faisait pénitence dans le siècle, est à-peu-près de même style. On croit que la suivante, intitulée : *Des diverses espèces de lèpre*, pourrait bien être de l'hérétique Jovinien ; et que celle qui a pour titre : *Des deux enfans, l'un sage et l'autre prodigue*, est de quelque auteur pélagien, et peut-être même de Pélage.

On a mis dans la seconde classe la lettre de saint Paul à l'ermite Sébastien ; la traduction de l'apologie de saint Pamphile pour Origène, par Rufin ; un *Traité de ce dernier sur la falsification des livres d'Origène* ; la traduction des livres des principes d'Origène, par Rufin, avec son prologue à Macaire ; l'apologie de Rufin au pape Anastase ; la lettre de ce pape à Jean de Jérusalem ; les deux livres de Rufin contre saint Jérôme ; trois lettres de saint Augustin à saint Jérôme ; l'homélie des pasteurs, qui est le quarante-sixième sermon de ce père ; et une lettre de Valère à Rufin, qui paraît être une fiction de quelque imposteur. Suivent, une règle pour les moines, tirée des sentimens

et des préceptes de saint Jérôme, par Lupus du Mont-Olivet, général des moines qui se disaient de l'Ordre des Ermites de saint Jérôme; un dialogue entre saint Augustin et saint Jérôme, touchant l'origine de l'âme; ouvrage composé par quelque ignorant sur divers endroits de ces deux pères; un petit traité du corps et du sang de Jésus-Christ, dont l'auteur n'est pas connu, mais qui vivait après la naissance de l'hérésie pélagienne; une homélie sur la parabole d'un importun qui demande un pain à son ami; un discours au jour de la fête de saint Jérôme, par Paul du Verger.

La troisième classe commence par une préface d'Érasme sur les ouvrages de saint Jérôme, où il s'explique particulièrement sur ceux qu'on lui a supposés. On trouve ensuite une lettre assez mal digérée, et en mauvais latin, adressée à Tyrasius, pour le consoler de la mort de sa fille. La lettre à Océanus sur la manière dont on doit souffrir les injures, ne vaut pas mieux; et il faut dire la même chose d'une seconde lettre qui lui est adressée sur la vie des clercs, dont le style n'approche point de celui de saint Jérôme. Les lettres de Damase à saint Jérôme, et de saint Jérôme à Damase, ne sont dignes, ni de l'un, ni de l'autre, mais d'un imposteur mal-habile, qui ne savait pas même comment les papes adressaient leurs lettres. Le catalogue

des douze docteurs, à la tête desquels se trouve saint Augustin, est si mal écrit, qu'il est surprenant qu'on ait osé l'attribuer à saint Jérôme. Il ne faut que lire les lettres à Paule et à Eustoquie touchant la vertu des psaumes, et celle à Damase sur les oblations de l'autel, pour en remarquer la supposition. La règle pour des religieuses est l'ouvrage de quelque moine du moyen âge, qui écrivait avec beaucoup de simplicité. Il semble qu'on peut lui attribuer aussi la lettre de Chromace et d'Héliodore à saint Jérôme, et la réponse de ce père à ces deux évêques touchant la vie de la sainte Vierge. Ce sont des fictions qui n'ont aucun fondement dans l'antiquité. On ne doit pas faire plus d'estime de la vie de saint Jérôme, qu'on suppose avoir été faite par Eusèbe, son disciple, ni de l'éloge des vertus et des miracles du même père, attribué à saint Augustin et à saint Cyrille de Jérusalem. Celui-ci était mort long-temps avant saint Jérôme. D'ailleurs, il y est dit que les miracles de ce père avaient convaincu l'hérétique Sylvain, infecté de l'hérésie des monothélites, qui ne prit naissance que beaucoup d'années après la mort de saint Cyrille de Jérusalem et de saint Jérôme. La vie de ce père, qui vient ensuite, ne méritait pas de voir le jour.

On a mis à la tête de la quatrième classe des ouvrages supposés à saint Jérôme, trois livres de com-

mentaires sur les proverbes de Salomon. Ce père y est cité lui-même avec saint Augustin et saint Grégoire : l'auteur y suit l'édition vulgate, et son style est entièrement différent de celui de saint Jérôme. Les quatre homélies que l'on a mises ensuite, sont celles d'Origène sur le Cantique des cantiques. On croit que le Victorius, à la prière duquel a été fait le Commentaire sur Job, était un évêque anglais, contemporain du vénérable Bède. Ce qui est certain, c'est que l'Écriture n'y est point expliquée en la manière que l'explique ordinairement saint Jérôme. On doit par la même raison ne le pas croire auteur du commentaire sur les lamentations de Jérémie : c'est un recueil des pensées de plusieurs pères, et surtout de saint Grégoire-le-Grand, fait, comme l'on croit, par Raban. Le commentaire abrégé sur les quatre évangiles est indigne du nom de saint Jérôme, tant pour le style, que pour les choses. L'éditeur le croit de Strabon de Fulde.

On convient que saint Jérôme en avait fait un sur saint Marc, et il est cité par Cassiodore; mais on ne reconnaît point ce père, ni pour le style, ni pour les pensées, dans celui que nous avons. Le Commentaire sur les épîtres de saint Paul est, ou de Pélage, ou d'un pélagien, comme on peut s'en convaincre en lisant son commentaire sur le chapitre septième de l'épître aux Ro-

main. Ce sont-là les ouvrages que dom Martianay a fait entrer dans le cinquième tome de son édition des œuvres de saint Jérôme. Il ne donne, ni sa chronique, ni le martyrologe qui porte son nom, et dont le style extrêmement barbare ne permet pas que l'on en croie auteur saint Jérôme. L'on a encore attribué à ce père un ancien sacramentaire ou lectionnaire, intitulé, Comes, mais il n'est nullement de son style. Florentinus cite un manuscrit d'environ huit cents ans, qui attribue à saint Jérôme une histoire des papes, nommée le Pontifical; mais il ne croit pas qu'elle soit de ce père, et il n'en est rien dit dans le catalogue de ses propres écrits, ni dans aucun des anciens. Cassiodore lui attribue une lettre à Abundantius, où il expliquait trois questions fort difficiles; la première sur la mort de celui qui avait tué Saül; la seconde sur celle de Joab; la troisième sur celle de Semei. Nous ne l'avons plus aujourd'hui, non plus qu'un recueil de questions sur tout l'ancien et le Nouveau-Testament; une explication de l'apocalypse, des notes fort courtes sur les épîtres de saint Paul, et des explications sur tous les évangélistes. Trithème parle aussi d'un commentaire sur l'apocalypse, d'un livre sur les actes, et de sept livres sur les épîtres canoniques. Nous n'avons rien de tout cela, à moins qu'on ne veuille dire que ces ouvrages

font partie de ceux que l'on regarde aujourd'hui comme supposés à saint Jérôme. On ne sait ce que c'est que ce lectionnaire que Bernard, abbé de Richenou, cite sous le nom de saint Jérôme, dans une lettre à Aribon, archevêque de Mayence, et on ne connaît pas mieux le petit traité contre les manichéens, qu'Agobard attribue à ce père, et qui était intitulé : De la ressemblance de la chair.

Endroits remarquables de saint Jérôme, touchant le dogme, la morale et la discipline.

Sur l'Écriture-Sainte. Saint Jérôme pense que tous les livres de l'Écriture ayant été composés par l'inspiration du Saint-Esprit, on ne peut dire que les évangélistes se soient trompés. Ce n'est pas sans raison, dit-il, qu'il y a dans l'Écriture-Sainte et surtout dans les prophètes, des endroits obscurs, embarrassés et énigmatiques : cela était nécessaire pour envelopper les mystères qui y sont contenus, afin que ce qui est saint ne fût pas exposé aux chiens, ni les pierres précieuses aux pourceaux, ni le saint des saints aux profanes. (*In cop.* 3 *Nahum.*, p. 1583, t. 3.) La science des livres saints est une vraie nourriture, et une véritable boisson que l'on puise dans la parole de Dieu. (*Comment. in Eccl.*, p. 734, t. 2.)

Sur la tradition. C'est la coutume de toutes les églises d'imposer les mains aux bapti-

sés, pour invoquer sur eux le Saint-Esprit. Quand bien même cette pratique ne serait point autorisée dans l'Écriture, le consentement de tout le monde chrétien devrait nous la faire regarder comme étant de précepte. Il y a en effet plusieurs autres usages qui s'observent dans les églises en vertu d'une tradition ancienne, et qui pour cet effet ont la même autorité qu'une loi écrite. (*Lib. advers. Lucifer.*, p. 294.)

Sur la Trinité. Ce serait un sacrilège de dire qu'il y a trois substances dans la Trinité. Il n'y a qu'une seule divinité, c'est-à-dire, une seule et véritable nature en trois personnes. (*Epist.* 14 *ad Damasum*, p. 20, t. 4, part. 2.) Comme il n'y a dans la Trinité qu'une divinité, le Père et le Fils n'ont aussi qu'une même puissance, une même vertu, une même substance. Toutes choses sont communes à l'un et à l'autre. Le Saint-Esprit est de même nature que le Père et le Fils. Tout ce qui appartient au Père et au Fils appartient aussi au Saint-Esprit. Quand il est envoyé, c'est le Père et le Fils qui l'envoient. (*Lib.* 6 *in cap.* 18. *Ezechiel*, p. 822. *Epist. ad Hedibiam*, p. 180, t. 4, part. 2.)

Sur l'Incarnation. En plusieurs endroits saint Jérôme réfute l'hérésie d'Ebion et de Photin, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, et ceux qui ne lui attribuant qu'une chaire apparente, prétendaient qu'il n'était

point homme. Il soutient contre tous ces hérétiques, que Jésus-Christ est Dieu et homme en même temps; qu'il y a cette différence entre lui et nous, qu'il est Fils de Dieu par nature, au lieu que nous ne le sommes que par adoption; qu'il a toujours été Fils, mais que nous n'avons reçu l'esprit d'adoption que quand nous avons cru au Fils de Dieu. (*In cap. epist. ad Galat.*, p. 230.) Comme les hérétiques accusaient ce père de ne point distinguer en Jésus-Christ la divinité d'avec l'humanité, et d'en faire deux personnes différentes, il s'en justifie, en disant qu'il n'y a en Jésus-Christ, qu'une seule et même personne, qui est tout à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme. (*Epist. ad Hedibiam*, p. 179.)

Sur la sainte Vierge. Saint Jérôme dit que Jésus-Christ est vierge, et que celle qui l'a mis au monde ayant toujours conservé sa virginité, est mère et vierge tout ensemble; ce divin Sauveur est sorti de son sein, de même qu'il entra dans le lieu où étaient ses disciples, les portes fermées. Saint Joseph, son époux, a gardé aussi une continence perpétuelle, afin que Jésus vierge sortît d'un mariage vierge. (*In apol. pro lib. advers. Jovin.*, p. 242. *Lib. adv. Helvid.*, p. 142.)

Sur les anges et les démons. C'est le sentiment de saint Jérôme, que les anges ont existé avant la création du monde, et qu'ils sont immortels par la grâ-

ce de Dieu. (*Comment. in epist. ad Titum*, c. 1, p. 411, *lib. 2 advers. Pelag.*, p. 517) Mais il enseigne qu'ils sont invisibles de leur nature, que leur nombre est infiniment plus grand que celui des hommes, que le plus petit des anges surpasse en dignité tous les hommes qui vivent sur la terre, qu'il y a des anges qui président aux quatre élémens et à chaque nation, que les fidèles ont chacun un ange gardien dès le moment de leur création. (*Epist. 36 ad Pamachium*, p. 311, *lib. 11*, in *cap. 40. Isaïe*, p. 305. *Epist. ad Algasiam*, p. 189, t. 4, *part. 1, lib. 2*, in *epist. ad Galat.*, *cap. 5*, p. 266, *lib. 18*, in *cap. 66. Isaïe*, p. 510.) Saint Jérôme regarde comme une opinion constante parmi les docteurs, que l'air qui est entre le ciel et la terre est rempli de mauvais esprits, mais qui ne peuvent faire aucun mal aux hommes par eux-mêmes, et sans la permission de Dieu. (*Lib. 3 in cap. 6. Epist. ad Ephes.*, p. 401. *Lib. 12 in cap. 41 Isaïe*, p. 315.)

Sur le libre arbitre et sur la grâce. Dieu nous a créés libres, et nous ne sommes entraînés par aucune nécessité, ni à la vertu, ni au vice. Car où il y a nécessité, nulle récompense à espérer. (*Lib. 2, advers. Jovin* p. 195.) Il est donc en notre pouvoir de pécher, ou de ne pas pécher, d'étendre la main vers le bien ou vers le mal, afin que notre libre arbitre soit conservé.

(*Lib. 3, dialog. advers. Pelag., p. 540.*) Mais il fait tellement dépendre ce libre arbitre, que la grâce de Dieu ait le dessus en toutes choses, selon ses paroles du prophète : *Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent ; cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* (*Lib. 4 in cap. 18, Isaïe, p. 616.*) Quoique ce soit par un libre mouvement de notre volonté que nous retournons à Dieu, il est néanmoins certain que s'il ne nous tire à lui, et ne fortifie nos bons désirs par le secours de sa grâce, nous ne pourrions être sauvés. (*Lib. 1 in Jerem., c. 4, p. 535.*) Cette grâce n'est pas une récompense, mais une pure libéralité de celui qui la donne, selon ce que dit saint Paul : *Il ne dépend point de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* (*Epist. 97 ad Demetriad., p. 791.*)

Sur la possibilité des commandemens. Dieu nous a commandé des choses ; mais parce que ce ne sont pas les hommes qui les rendent possibles, c'est pour cela que tous sont dans la dépendance de Dieu, et ont besoin de sa miséricorde. (*Lib. 3, advers. Pelag., p. 534.*)

Sur la volonté de sauver tous les hommes. Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit le Seigneur notre Dieu ? Ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise

voie, et qu'il vive ? Saint Jérôme conclut de cet endroit du prophète, que c'est la volonté de Dieu que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. (*Comment., lib. 6 in cap. 18, Ézéchiël, p. 826.*)

Sur le baptême. L'effet du baptême est de nous purifier de tous nos péchés. (*Epist. 82 ad Oceanum, pp. 648 et 649.*) Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, et nous nous engageons par serment à le servir et à lui sacrifier jusqu'à notre père et notre mère. (*Ep. 5 ad Heliodor., p. 7.*) Le droit de conférer ce sacrement appartient à l'évêque, puis aux prêtres et aux diacres ; mais par ordre de l'évêque. Il est encore permis aux laïcs de le donner en cas de nécessité ; et celui qui y manquerait serait coupable de la perte d'un homme. (*Lib. advers. Lucifer, p. 295. Lib. de Baptismo, cap. 7, p. 231, edit. parisi., ann. 1695.*) Le temps destiné au baptême solennel était celui de Pâques et de la Pentecôte. (*Lib. 3, Comment. in cap. 14, Zachariæ, p. 1795.*) On instruisait les catéchumènes en public pendant quarante jours, des mystères de la sainte et adorable Trinité. (*Ep. 38 ad Pammach., pp. 313 et 314.*) On les faisait renoncer au démon, à ses pompes, à ses vices et à son monde. (*Lib. 1, Comment. in cap. 5, Matth. 17.*) En faisant ces renoncemens, ils se tournaient du couchant à l'orient.

Lib. 3, Comment. in cap. 6 Amos, p. 1431.) On les obligeait, après la confession de la Trinité, de déclarer qu'ils croyaient la sainte Église et la rémission des péchés. Ensuite on les baptisait au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, en les plongeant trois fois dans l'eau pour marquer le mystère de la Trinité dans une parfaite unité. (*Lib. 2, Comment. in cap. 4. Epist. ad Ephes., p. 362.*) Dans les églises d'occident on donnait du lait, du miel et du vin à goûter aux nouveaux baptisés; et cette pratique était fondée sur la tradition des anciens. (*Lib. 15, Comment. in cap. 55, Isaïæ, p. 401. Lib. advers. Lucifer., p. 294.*) On donnait la confirmation à ceux qui avaient reçu le baptême, et l'usage des églises était que les évêques se transportassent dans les petites villes, pour imposer les mains à ceux que les prêtres et les diacres avaient baptisés. (*Lib. advers. Lucifer., pp. 294 et 295.*)

Sur l'Eucharistie. Les pains de proposition, l'oblation de Melchisedech, et le veau gras que le père de famille fit tuer au retour de l'enfant prodigue, sont, selon saint Jérôme, des figures de l'Eucharistie. Mais il y a autant de différence entre les pains de proposition et le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qu'entre l'ombre et le corps, entre l'image et la vérité, et entre la figure et les choses qu'elle représente. (*Comment.*

in c. 1, epist. ad Titum, p. 418.) Notre mystère est figuré dans ces paroles : « Vous êtes prêtre » selon l'ordre de Melchisedech, » parce qu'on n'immole plus » des bêtes privées de raison, » comme faisait Aaron, mais » qu'on offre le pain et le vin, » c'est-à-dire, le corps et le sang » de Jésus-Christ. » (*Lib. question. Hæbr. in Genes., p. 520.*) Le veau gras qui est immolé pour obtenir le salut de la pénitence, est le Sauveur même dont nous mangeons tous les jours la chair, et dont nous buvons tous les jours le sang. (*Epist. ad Damasum de Filio prodig. pp. 155 et 156, t. 4, part. 1.*)

Sur la pénitence et la confession. Le pécheur, dit saint Jérôme, est racheté par le sang du Sauveur, ou dans la maison du baptême, ou dans la pénitence qui imite la grâce du baptême, par l'ineffable clémence du même Sauveur qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. (*Lib. 1, dialog. advers. Pelag. p. 504.*) Les évêques et les prêtres sont ceux à qui le ministère du sacrement de pénitence est confié. Ils ont les clefs du royaume du ciel, et jugent en quelque façon avant le jour du jugement. C'est à eux que Jésus-Christ a dit en la personne de saint Pierre : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans les cieux.*

(*Epistola quinta ad Heliodorum*, p. 10.)

Sur l'Ordre. L'Ordre est un des sacremens que Jésus-Christ a institués. L'évêque qui en est le ministre, le confère par l'imposition des mains ; mais il doit prendre garde de ne pas les imposer légèrement à personne. (*Lib. advers. Vigil.*, p. 281. *Epist. ad Evangel.*, p. 803. *In cap. Isaïe*, p. 432.) Ce n'est pas en effet un péché peu considérable de jeter les perles devant les pourceaux, et de donner le saint aux chiens, c'est-à-dire, de conférer l'ordination à des gens qui ne sont, ni saints, ni savaux dans la loi de Dieu, et dont tout le mérite est d'avoir été attachés aux intérêts de ceux qui les ordonnent, ou de leur avoir rendu quelque service. (*Lib. 16, Comment. in cap. 58 Isaïe*, p. 432.)

Sur la hiérarchie ecclésiastique et la supériorité des évêques sur les prêtres. Ce qu'on appelle hiérarchie dans l'Eglise catholique, est composé d'évêques, de prêtres, de diacres et de ministres inférieurs, qui sont les portiers, les lecteurs, les exorcistes, les acolytes et les chantres. Saint Jérôme met l'épiscopat, la prêtrise et le diaconat entre les traditions apostoliques « Afin, dit-il, que l'on sache que les traditions apostoliques sont pri- ses de l'Ancien-Testament, il est clair que ce qu'Aaron, ses enfans et les lévites étaient dans le temple, les évêques, les prêtres et les diacres le sont

» dans l'Eglise. » Par cette comparaison des évêques, des prêtres et des diacres avec le grand-prêtre Aaron, ses enfans et les lévites. Saint Jérôme reconnaît clairement une différence entière de degrés entre les ministres de l'Eglise, et la supériorité des évêques sur les prêtres. « Qui » dira que les enfans d'Aaron » ayent été égaux à leur père » pendant son vivant ? Qui dira » qu'il n'y a point eu de différence entre la dignité du grand- » prêtre et celle des prêtres ordinaires ; que celui-là n'ait point » eu de supériorité de droit divin » sur ceux-là ? » C'est dans sa lettre à Évangélus, que saint Jérôme parle ainsi ; et toutefois c'est de cette lettre que se servent ceux qui s'appuient de saint Jérôme pour prouver l'égalité entre les prêtres et les évêques.

Sur l'Eglise. Saint Jérôme, après avoir dit qu'il était uni de communion à la chaire de saint Pierre, ajoute : « Je sais que l'E- » glise a été fondée sur cette » pierre. Quiconque mangera » l'Agneau hors de cette mai- » son, sera un profane. Celui » qui ne sera point dans l'arche, » périra dans le temps du déluge. » (*Epist. 14 ad Damas.*, p. 19, t. 4, part. 2.) Il compare l'Eglise à l'arche de Noé, disant, » que comme il y avait dans cette » arche toute sorte d'animaux, » il y a dans l'Eglise des hommes » de toutes nations, et de toutes » sortes de mœurs ; que comme » il y avait dans l'arche des lions, des pards, des boucs, des loups et

» des agneaux, il y a dans l'É-
 » glise des justes et des pécheurs,
 » c'est-à-dire, des vases d'or et
 » d'argent, avec des vases de
 » bois et de terre. » (*Lib. contr.*
Lucifer., p. 302.)

Sur les reliques des martyrs.
 « Nous n'adorons ni les reliques
 » des martyrs... ni les anges, ni
 » les archanges.... Nous hono-
 » rons les reliques des martyrs,
 » afin d'adorer celui pour qui
 » ils ont souffert le martyre :
 » nous honorons les serviteurs,
 » afin que l'honneur que nous
 » leur rendons retourne au Sei-
 » gneur, qui dit : *Celui qui vous*
reçoit me reçoit. » (*Epist.* 37,
ad Ripar., p. 279.)

Sur l'intercession des saints.
 « Si les apôtres et les martyrs,
 » étant en ce monde, ont parlé
 » pour les autres lorsqu'ils de-
 » vaient encore être en peine
 » pour eux-mêmes, à plus forte
 » raison prieront-ils après leurs
 » couronnes, leurs victoires et
 » leurs triomphes? Auront-ils,
 » en effet, moins de pouvoir de-
 » puis qu'ils sont avec Jésus-
 » Christ qu'ils n'en avaient au-
 » paravant. » (*Lib. advers. Vi-*
gilant., p. 283.)

Sur le signe de la croix. Saint
 Jérôme exhorte Démétriadé et
 Eustoquie à faire souvent le si-
 gne de la croix. Il attribue à ce
 signe salutaire les premières vic-
 toires que saint Hilarion rem-
 porta sur les démons. (*In vitâ*
S. Hilarionis, p. 76, t. 4, part.
 2.) C'était l'usage que les sol-
 dats portassent la croix dans
 leurs étendards; et que ce signe

salutaire relevât la pourpre des
 rois et l'éclat de leurs diadèmes.
 (*Epist.* 57, *ad Lætam*, p. 591.)

Sur le jeûne. « Nous ne fai-
 » sons, dit saint Jérôme, qu'un
 » carême, selon la tradition des
 » apôtres, qui est observé par
 » tout le monde. Ce n'est pas
 » qu'il ne soit permis de jeûner
 » pendant toute l'année, ex-
 » cepté les cinquante jours d'a-
 » près Pâque; mais il y a bien
 » de la différence entre faire une
 » bonne œuvre par le mouve-
 » ment d'une dévotion volon-
 » taire, et la faire par la néces-
 » sité qu'impose la loi. (*Epist.*
 » 27 *ad Marcell.* p. 64.) La pra-
 » tique des églises d'Espagne et
 » de Rome était de jeûner le sa-
 » medi. »

Sur les ministres de l'Église.
 « Il n'est rien de plus grand que
 » la dignité des prêtres; mais il
 » n'est rien aussi de plus terrible
 » que leur chute, lorsqu'ils
 » viennent à pécher. Dès que la
 » science est bannie de l'Église,
 » l'on y voit aussitôt l'innocence
 » périr, la chasteté expi-
 » rer, et toutes les vertus dispa-
 » raître. (*In cap.* 44, *Ezechiel*,
 1034.) « Il sied mal à un minis-
 » tre de l'Évangile, nourri dans
 » les délices et dans la délica-
 » tesse, de prêcher Jésus-Christ
 » crucifié et de faire l'éloge du
 » jeûne. Destiné à remplir les
 » fonctions et la place des apô-
 » tres, il ne doit pas se contenter
 » de débiter leurs maximes, il
 » doit encore suivre leurs exem-
 » ples et pratiquer leurs vertus.
 (*In cap.* 2, *Mich.*, p. 1511.)

« Un prêtre doit être savant » dans la loi du Seigneur; s'il » n'en est pas instruit, il dément » son caractère; car il est de son » devoir de répondre à toutes » les questions qu'on peut lui » proposer sur la loi. Il ne lui » suffit pas de mener une vie » frugale; comme il est le maître des autres; il doit être capable de les instruire par ses » paroles aussi bien que par ses » exemples. » (*In cap. 2, Agg., p. 1696.*)

Sentences spirituelles de saint Jérôme.

I. C'est être bien riche, que d'être pauvre avec Jésus-Christ. (*Epist. ad Heliodor.*)

II. Qu'un médisant apprenne, en voyant la peine que vous avez à l'écouter, à ne pas médire si facilement. (*Ad Nepotianam.*)

III. Ceux qui prêchent la continence, ne doivent pas se mêler de mariages. (*Ibid.*)

IV. N'épargnez rien, afin d'épargner votre âme; cette cruauté est une action de piété. (*De vendi form.*)

V. Ayez toujours un livre entre les mains, que votre oraison soit continuelle; veillez sans cesse sur vos sens, et vous ne serez point distrait par de vaines et de mauvaises pensées. Enfin travaillez à quelque ouvrage, afin que le diable vous trouve toujours occupé. (*Ibid.*)

VI. Ne vous amusez jamais à considérer le mal que les autres font, mais songez seulement au

bien que vous devez faire. (*Ibid.*)

VII. Suivre nus et dénués de toutes choses Jésus-Christ nud, cela est dur, difficile et grand; mais aussi les récompenses en seront grandes. (*Ibid.*)

* VII. Que fait le blanc et le rouge sur le visage d'une chrétienne, sinon d'allumer et d'entretenir l'amour profane, et de marquer le dérèglement de l'âme? Ces sortes d'ajustemens ne sont nullement selon le Seigneur, mais de l'invention du démon. Avec quelle confiance une chrétienne pourra-t-elle élever au ciel un visage que celui qui l'a formé ne reconnaît plus. (*Epist. 1 ad Furiam.*)

IX. Un bruit faux ne dure guère, et la vie qu'on mène est la justification de celle qu'on a menée.

X. Sitôt que vous ressentez quelque mouvement impur, écrivez-vous à Dieu : *Seigneur, vous êtes mon protecteur* : car il ne faut pas laisser croître en vous cette mauvaise pensée; il ne faut pas y laisser former aucune production de Babylone. Faites mourir cet ennemi avant qu'il soit plus grand et plus fort; arrachez cette ivraie avant qu'elle ait eu le temps de croître. *Misérable fille de Babylone*, dit l'Écriture, *heureux sera celui qui prendra vos petits enfans, et qui les écrasera contre la pierre.* Or cette pierre nous signifie Jésus-Christ. (*Ad Eustoq. epist. 22.*)

XI. En jeûnant tous les jours, il faut éviter de faire un trop

grand repas à la fin du jeûne : car il est fort inutile de passer deux et trois jours sans prendre de nourriture, si l'on récompense, par la gourmandise d'un seul repas, le long temps qu'on avait donné au jeûne. (*Ibid.*)

XII. O mère, pourquoi trouvez-vous mauvaise l'action de votre fille qui n'a pas voulu être mariée ? Vous vous fâchez de ce qu'elle n'a pas voulu être l'épouse d'un soldat, pour l'être d'un roi : elle vous a procuré en cela un grand avantage, puisqu'elle vous a fait devenir, si j'ose le dire ainsi, la belle-mère de Dieu même. (*Ibid.*)

XIII. Rien ne paraît dur à ceux qui aiment, et rien n'est difficile quand c'est pour parvenir à ce qu'on désire. Aimons Jésus-Christ, et cherchons avec ardeur d'être unis à lui, et les choses les plus difficiles nous sembleront très-faciles, et tout ce qui est long nous paraîtra court. (*Ibid.*)

XIV. Nous sommes plus à plaindre que ceux qui meurent, nous qui sommes tous les jours exposés aux combats, et sujets aux souillures du péché, qui recevons souvent des blessures, et qui devons un jour rendre compte de la moindre parole inutile. (*Ad Theodor. de morte conjuris, epist. 29.*)

XV. Quand Dieu ne témoigne point de colère contre le pécheur, c'est la marque de sa plus grande colère. Un père reprend l'enfant qu'il aime ; et quand un médecin ne prend plus de soin

de nous donner des remèdes, c'est signe qu'il désespère de notre mal. (*Ad Castrut. ep. 33.*)

XVI. Il est bien difficile, ou plutôt il est bien impossible de jouir, et des biens présents et de ceux qui sont à venir ; de passer de ces délices à d'autres délices. (*Ad Jul. ep. 34.*)

XVII. Les faux prophètes promettent toujours des choses agréables, et qui plaisent pour un temps : la vérité au contraire est amère, et ceux qui la prêchent paraissent remplis d'amertume ; car la pâque du Seigneur que l'on célèbre avec les pains azymes de sincérité et de vérité, est aussi mangée avec des herbes amères. (*Advers. Jovin. lib. 1.*)

XVIII. S'il ne nous est pas permis de présenter à Dieu la moindre offrande, lorsque nous ne sommes pas en paix avec nos frères, à combien plus forte raison sommes-nous indignes en cet état de recevoir le corps de Jésus-Christ. (*Ad Theophil. ep. 62.*)

XIX. Il ne faut, ni médire de ce qu'il y a de bien en nos adversaires, ni louer ce qu'il y a de mal dans nos amis : et l'on ne doit juger des hommes que par le mérite des choses et non des personnes. (*Ad Pammiac. epist. 65.*)

XX. Quand on écrit contre les vices sans nommer personne, celui qui s'en fâche s'accuse lui-même. (*Apol. advers. Ruf.*)

XXI. Toute la perfection des hommes consiste à reconnaître

qu'ils sont imparfaits. (*Ad Ctesiph. advers. Pelag.*)

XXII. Chez les chrétiens, c'est celui qui fait l'injure et non celui qui la souffre qui est misérable. (*Ad Marc. ep. 77.*)

XXIII. La vraie amitié est celle qui est serrée par le lien de Jésus-Christ, et qui n'est pas fondée sur l'utilité temporelle, ni sur la familiarité, ni sur la complaisance et la flatterie, mais sur la crainte de Dieu. (*Ad Paul. ep. 103.*)

XXIV. Celui-là n'a pas de peine à mépriser toutes les choses du monde, qui pense continuellement qu'il doit mourir. (*Ibid.*)

XXV. Quand nous sommes dans l'affliction et dans la misère, c'est que Dieu nous veut éprouver, afin que le feu des tribulations de ce monde purifie tout le mélange d'iniquité qui se trouve en nous : *Car l'argent du Seigneur passe par le feu pour y être éprouvé et purifié jusqu'au septième degré.* (*Lib. 1, in cap. 9, Jerem.*)

XXVI. *Elevons nos cœurs à Dieu en même temps que nos mains ;* parce que ce sont deux choses qui doivent concourir ensemble, c'est-à-dire, qu'il faut que les bonnes œuvres soutiennent et fortifient la prière, et que la prière soutienne et fortifie les bonnes œuvres. (*Lament. Jerem. lib. 3.*)

XXVII. Dieu ne regarde pas tant ce qu'on lui offre, que la volonté de ceux qui lui offrent. (*In Amos. cap. 5.*)

XXVIII. La miséricorde ne regarde pas seulement les aumônes, mais aussi toutes les fautes de nos frères, si nous supportons les fardeaux les uns des autres. (*Lib. 1, in Matt. cap. 5.*)

XXIX. Nous en voyons plusieurs qui se dépouillent de leurs biens, et qui néanmoins ne suivent pas Jésus-Christ : car pour le suivre il faut l'imiter, et marcher ainsi qu'il a fait. (*In cap. 19, Matth.*)

XXX. Comme nous sommes toujours incertains du temps de la venue de notre juge, nous devons vivre chaque jour, comme si nous devions être jugés le lendemain. (*Lib. 4, in cap. 24.*)

XXXI. Il est permis d'avoir du bien pour la nécessité ; mais il n'est jamais permis de le posséder avec attache. (*In psalm. 52.*)

XXXII. Il n'y a rien qui soit bon, s'il n'est éternel. Que me sert d'avoir été roi hier, si aujourd'hui je meurs en prison. (*In psalm. 91.*)

XXXIII. N'ayons espérance que dans le Seigneur, et ne disons pas : quand je serai vieux, où trouverai-je de quoi vivre ? si je tombe malade, qui me nourrira ? Vous avez Jésus-Christ ! et vous craignez ! (*In psalm. 107.*)

XXXI. *Il a établi sa demeure dans la paix.* Il faut donc que l'âme qui n'a pas la paix en elle-même sache qu'elle n'est pas en état de servir de demeure à son Dieu. (*In ps. 75.*)

XXXV. La vraie pénitence consiste à pleurer sans cesse les

péchés qu'on a commis, et à ne plus commettre ceux qu'on a pleurés. (*In psalm. 118.*)

XXXVI. Quand nous donnons, nous ne devons pas considérer notre aumône comme un bien qui vient de nous, mais comme nous venant purement de la libéralité de Jésus-Christ; nous ne devons pas aussi donner à un pauvre simplement comme à un pauvre, mais plutôt comme à un frère; et considérer, que si nous lui donnons des biens terrestres, il nous en procure de spirituels : car le pauvre nous donne plus qu'il ne reçoit de nous. Nous ne lui donnons que du pain qui se consume dans un seul jour, et lui nous rendra pour ce pain un royaume qui est éternel. (*In psalm. 133.*)

XXXVII. Quand vous donnez l'aumône, vous en devez plutôt rendre grâces à Jésus-Christ, que le pauvre ne vous les doit rendre pour le bien qu'il reçoit de vous : car il faut avouer que les pauvres nous procurent de grands bienfaits, puisque l'aumône éteint en nous des péchés que nous ne pourrions jamais laver autrement, selon ces paroles de l'Écriture : *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint les péchés.* (*Ibid.*)

XXXVIII. Bienheureux est celui que Dieu châtie, car le Seigneur ne punit pas deux fois une même faute. Ainsi c'est l'effet d'une grande colère de Dieu sur nous, quand il ne se met pas en colère contre nous, et c'est qu'il nous réserve,

comme un veau gras, à la boucherie. (*In psalm. 140.*)

Jugement des écrits de saint Jérôme.

Saint Jérôme est celui de tous les Pères qui a eu le plus d'érudition. Il avait lu tous ou du moins presque tous les auteurs qui, parmi les occidentaux et les orientaux, avaient écrit quelque chose avant lui sur les matières ecclésiastiques, et il avait une grande connaissance des langues, des humanités et des belles-lettres, de la philosophie, de l'histoire ecclésiastique et profane. Son style est pur, noble, vif, éloquent, varié et orné d'une infinité de tours sublimes, fins, délicats et des traits agréables, quoique trop chargé de citations; et on peut le comparer à cet égard, avec les meilleurs auteurs du siècle d'Auguste. Ses commentaires sur l'Écriture sont écrits d'une manière plus simple que ses autres ouvrages. Il y fait paraître aussi plus de justesse et de modération. Il n'y est pas cependant toujours exact, parce qu'il y rapporte souvent les explications des autres commentateurs, sans les citer, ni les réfuter, lors même qu'il ne les approuve pas. C'est par-là qu'il se disculpe des erreurs et des contradictions qu'on lui reprochait, et qu'on peut encore l'excuser aujourd'hui. Ses exhortations sont véhémentes, et dans ses ouvrages polémiques, il se laisse souvent aller au feu de son génie ardent qui l'emporte à des ex-

trémities au moins apparentes, comme lorsqu'en combattant Helvidius, il loue la virginité de façon qu'il paraît blâmer le mariage. On trouve dans ses lettres l'utile et l'agréable, une éloquence naturelle, une érudition profonde, beaucoup de délicatesse, une piété solide, des maximes saintes pour tous les états, une morale très-pure. Quelle qu'en soit la matière, il la traite toujours avec une abondance de discours bien variée. Tantôt il y fait l'éloge des personnes distinguées par leurs vertus, et tantôt il y abat l'orgueil de ses adversaires en des termes, dont le piquant et l'aigreur avaient sans doute moins pour principe son tempéramment un peu prompt et chagrin, que son zèle pour la foi et pour les intérêts de la vérité. « Peut-être trouverez-vous mauvais, dit-il, au prêtre Riparius en parlant de Vigilance, de ce que je me déchaîne de la sorte contre lui en son absence ; mais je vous avoue ingénument qu'il m'est impossible d'entendre de sang-froid des sacrilèges si horribles et si abominables ; je sais ce que dit l'Ecriture de la juste colère de Phinéas, qui perça d'un coup de poignard deux infâmes qu'il avait surpris dans le crime. » Je sais ce qu'elle dit de la rigueur inflexible d'Elie, du zèle de Simon le Chananéen, de la sévérité de saint Pierre qui fit tomber mort à ses pieds Ananie et sa femme Saphire, de la fermeté de saint Paul qui aveugla pour toujours le magi-

cien Elymas, parce qu'il s'opposait aux desseins du Seigneur : ce n'est pas être cruel que de prendre avec chaleur les intérêts de Dieu. (*Epist. 279 ad Riparium*, pp. 279 et 280.) Et en écrivant à Vigilance : « j'ai, lui dit-il, souffert patiemment les outrages que vous m'avez faits ; mais pour votre impiété envers Dieu, je n'ai pu la supporter. C'est pour cela que malgré la modération que je vous avais promis de garder dans cette lettre, je n'ai pu m'empêcher sur la fin de me servir de quelques termes un peu trop durs et trop piquans. » (*Epist. ad Vigilant.*, p. 278.) Mais soit que saint Jérôme loue les vertus, soit qu'il attaque les vices, soit qu'il combatte les erreurs, soit qu'il réponde à ceux qui les soutenaient, c'est toujours avec force et avec éloquence ; n'abandonnant guère une difficulté sans l'avoir applanie, et faisant entrer dans ses discours tout ce qu'il trouvait qui pouvait y avoir rapport dans l'Ecriture, dans l'Histoire ecclésiastique et profane, dans les philosophes, dans les orateurs et dans les poètes. Ses lettres les plus longues plaisent, soit par la douceur et par la beauté de la langue, soit par l'utilité des choses qu'elles renferment ; il faut cependant avouer qu'il y a des redites assez fréquentes, et qu'elles pourraient être plus méthodiques. (Baronius. M. de Tillemont, dans le douzième tome de ses mémoires pour l'Histoire

ecclésiastique. Dom Martianay, dans la Vie de saint Jérôme. Baillet, Vies des saints, 30 septembre. Dupin, Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques, sixième siècle. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 10, p. 172 et suiv.)

JÉRÔME DE FORLI, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, au quinzième siècle, est auteur d'une chronique de Forli depuis 1397 jusqu'en 1433. Sixte de Sienne et quelques autres en font mention avec éloge, et l'on y trouve des choses curieuses. Jérôme de Forli a aussi composé plusieurs sermons et quelques ouvrages de piété. (Journal des Savans 1734, pag. 770 et suiv.)

JÉRÔME DE PRAGUE, ainsi nommé, parce qu'il était natif de cette ville, capitale de la Bohême, fut disciple de Jean Hus, et commença à publier la doctrine des hussites en 1408. Il n'était, ni moine, ni ecclésiastique, mais seulement bachelier et maître en Théologie. Il avait étudié à Paris, à Heidelberg, à Cologne et à Oxford. Il était plus savant et plus subtil dans la dispute que Jean Hus. Ayant été conduit au concile de Constance pour y être interrogé sur sa doctrine, il condamna les erreurs de Wiclef et de Jean Hus dans la dix-neuvième session ; mais dans la session vingt-une ayant retracté son abjuration, il fut déclaré hérétique et parjure, livré au bras séculier, et brûlé comme un relaps en 1416. (Lefant, Hist. du Concile de Cons-

tance, t. 1, p. 100 et suiv. Histoire ecclésiastique, pour servir de continuation à celle de M. l'abbé Fleury, liv. 102 et 103.)

JÉRÔME DE SAINTE-FOI, Espagnol, Juif converti, composa l'an 1412 deux traités contre les Juifs, l'un intitulé : *Des moyens de réfuter et de convaincre les Juifs* ; l'autre contre le talmud. Ils ont paru tous deux sous le titre de *Hebræorum mastix*, et ont été imprimés à Francfort l'an 1602, et dans la dernière bibliothèque des Pères. Plusieurs Juifs furent convertis en les lisant. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés., quinzième siècle.)

JÉRÔME DE SAINTE-MARIE (Dom), religieux feuillant, né à Paris au mois de janvier 1639, fut baptisé le 29 du même mois dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève. Il eut pour père Claude-Jofrain dont il porta le nom dans le monde, et pour mère Simone Coulon. Dom Jérôme embrassa dès sa première jeunesse l'institut des pénitens religieux du tiers-Ordre de Saint-François, qu'il quitta ensuite avec la permission du pape, pour passer dans l'Ordre des Feuillans. Il y reçut l'habit le 30 mai 1671, âgé de trente-trois ans. Il fut quelque temps maître des novices et supérieur à Paris, et deux fois assistant du général. Il a prêché pendant plus de cinquante ans à Paris et à la cour avec un applaudissement universel. Il est mort dans le couvent de son Ordre de la

rue Saint-Honoré à Paris, le 17 mars 1721, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a recueilli ses sermons, qu'on a donnés sous le titre de *Nouveaux sermons*, en 5 volumes in-12, à Liège, chez Broncart (Paris), en 1738, sans permission, ni approbation, ni nom d'auteur. (Dictionnaire portatif des Prédicateurs.)

JERON, héb., *crainte*, du mot *jare* ou *vision*, du mot *raa*, ville de Nephtali. (Josué, 19, 38.)

JÉRONIMITE, ermite de Saint-Jérôme. Il y a quatre Ordres différens de jéronimites, ceux d'Espagne; ceux de Lombardie; ceux de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise; et ceux de la congrégation de Fiésoli.

Les jéronimites d'Espagne doivent leur naissance au tiers-Ordre de Saint-François, puisque les premiers jéronimites de ce royaume furent quelques disciples du bienheureux Thomas de Sienne ou Thomasuccio, profès du tiers-Ordre de Saint-François, qui passèrent en Espagne, et s'y retirèrent dans divers ermitages où ils formèrent avec les compagnons qui se joignirent à eux, un Ordre religieux qui fut approuvé par le pape Grégoire XI, sous le nom de Saint-Jérôme, qu'ils avaient choisi pour leur protecteur et leur modèle, ayant voulu imiter la vie pénitente et solitaire que ce saint docteur mena dans le monastère de Bethléem. Ce même pape, qui confirma leur Ordre par une bulle

du 18 octobre 1373, leur donna encore la règle de Saint-Augustin, avec les constitutions que l'on observait dans le monastère de Sainte-Marie-du-Sépulcre hors des murs de Florence, qui était de l'Ordre de Saint-Augustin, et pour habit une tunique de drap blanc, un scapulaire de couleur tannée, un petit capuce et un manteau de même couleur. C'est donc sans fondement que Crescenze, jéronimite, prétend que le bienheureux Thomas de Sienne et ses disciples étaient de l'Ordre même de Saint-Jérôme, qui selon lui, a commencé au temps des prophètes, et a été étendu de tout côté par saint Antoine, saint Jérôme, etc., tantôt se maintenant de lui-même, tantôt changeant de nom, et s'unissant à d'autres sans cesser d'être toujours l'Ordre de Saint-Jérôme. Il y a aussi en Espagne des religieuses jéronimites qui furent fondées à Tolède vers la fin du quinzième siècle, par une sainte fille nommée Marie Garcias. Elles portent l'habit et suivent les constitutions de l'Ordre de Saint-Jérôme, depuis Léon X, qui les leur donna au lieu de celles des religieuses de Sainte-Marthe de Cordoue, qui leur avaient été données par Sixte IV, en 1473. Le père Hélyot, t. 3, pp. 423 et 443.

Les jéronimites de Lombardie ou de l'Observance ont pour fondateur Loup d'Olmédo, ainsi nommé d'un bourg du diocèse d'Avila en Espagne, où il naquit en 1370. Dans un voyage

qu'il fit à Rome en 1424, il obtint de Martin v la permission de fonder une congrégation, sous le titre de moines ermites de Saint-Jérôme dans les montagnes de la Cazalla, au diocèse de Séville. Le même pape l'établit général perpétuel de cette nouvelle congrégation, et ce fut dans cet emploi qu'il témoigna tout son zèle pour l'observance régulière. Il ajouta à la règle de Saint-Augustin des constitutions très-austères, tirées en partie de celles des Chartreux. Elles portaient entre autres choses que les religieux n'étudieraient, ni dedans, ni dehors le couvent; que les femmes n'entreraient point dans l'église; qu'on ne mangerait jamais de viande, et qu'on jeûnerait depuis la fête de saint Jérôme jusqu'à Pâque. Il changea aussi quelque chose dans l'habillement des religieux de Saint-Jérôme, et fit prendre la coule à ceux de sa congrégation, qu'ils portent au cœur, et lorsqu'ils sortent. Outre les religieux de chœur, il y a dans cet Ordre des frères convers, des frères communs et des frères donnés ou oblats. Les jérônimites de Lombardie n'ont point les pieds nus et ne portent point de sabots, comme le dit M. Hermant dans son Histoire des Ordres religieux. Ils n'en ont même jamais porté. (Le père Hélyot, tom. 3, pag. 447.)

La congrégation des jérônimites du bienheureux Pierre de Pise, fut fondée par ce saint per-

sonnage vers l'an 1375 ou 1377. Il était fils de Pierre Cambacorti, qui avait la souveraine autorité à Pise et à Lucques; mais ayant conçu un mépris général pour les vanités du monde, il se revêtit d'un habit pauvre, et se retira dans l'Ombrie sur une montagne nommée Montebello, où il jeta les fondemens de sa nouvelle congrégation. Ils prescrivit à ses religieux une forme de vie très-austère. Leur nourriture ordinaire était un peu de pain avec des fruits ou des herbes cuites en petite quantité. Ils se levaient à minuit et faisaient cinq heures d'oraison pendant l'hiver et trois heures pendant l'été; prenaient la discipline tous les jours de carême, et les lundis, mercredis et vendredis, tout le reste de l'année. On modéra ces austérités dans les constitutions qui furent dressées en 1444, et corrigées en 1540. On en fit de nouvelles en 1629, qui sont présentement observées avec quelques déclarations de l'an 1644. On y a retranché entre autres choses l'abstinence perpétuelle. (Le père Hélyot, t. 4, p. 1.)

Les jérônimites de la congrégation de Fiésoli, autrefois l'une des douze premières villes de la Toscane, ont pour fondateur le bienheureux Charles de Montegraneli, de la famille des comtes de Montegraneli, qui est une terre dont il ne reste plus que les vestiges, entre Sainte-Sophie de la Romagne, et Saint-Pierre de Bagno dans les états du grand-du-

de Toscane. Le premier établissement que fit le saint fondateur, fut celui de Fiésoli, puis celui de Vérone, celui de Venise et celui de Padoue, sous le nom de Saint-Jérôme. Innocent vii approuva sa congrégation l'an 1406, et Grégoire xii la confirma sous une règle et des constitutions dites de Saint-Jérôme. Eugène iv donna à ces religieux la règle de Saint-Augustin. Clément ix supprima cet Ordre en 1668, dont le fondateur qui était du tiers-Ordre de Saint-François en garda l'habit, et permit de le quitter à ceux qui voudraient. Les uns le gardèrent, d'autres le quittèrent; ce qui fit deux congrégations qui se réunirent ensuite jusqu'à la suppression de l'Ordre. (Le père Hélyot, tom. 4, p. 16.)

JÉROPHORE ou IÉROPHORE, qui portent les choses sacrées, *jerophorus*. C'était un office chez les Grecs.

JÉROPHYLAX ou IÉROPHYLAX, garde des choses sacrées. C'est le même qu'*Hierophylax*.

JÉROSCOPIE ou IÉROSCOPIE, divination par l'inspection des choses qu'on offre aux dieux, des victimes, de leurs entrailles, etc. *Hieroscopia*.

JÉROSLAW, ville capitale de la province de ce nom, et l'une des plus grandes de toute la Russie. Elle est située sur la rivière de Wolga, à quarante-six milles de Moscow, à cent cinquante de Novogorode et à douze de Rostow. Son siège épiscopal a été réuni à celui de cette der-

nière ville, sous l'archevêché de Kiovie. (*Voy. Rostow.*)

JERSIA, hébr., *lit du Seigneur*, du mot *heresch*, fils de Jérôam (1 Par. 8, 27.)

JÉRUEL, héb., *crainte ou vision de Dieu*, désert au couchant de la mer Morte, dans la partie méridionale de Juda. (2 Par. 20, 16.)

JÉRUSA, hébr., *qui possède l'héritage*, du mot *jaraseh*, mère de Joatham. (4 Reg. 15 33.)

JÉRUSALEM, ville d'Asie, capitale et métropole des Juifs, où le Sauveur du monde a offert le premier sacrifice de la nouvelle alliance, et établi la première église, d'où la prédication de son Évangile s'est répandue dans tout l'univers, fut, tant qu'elle subsista, la mère de toutes les églises de la Palestine, dont Jacques le Mineur, dit le frère de Jésus-Christ, fut fait le premier évêque par Pierre, l'autre Jacques et Jean.

Quand elle fut prise et renversée par Vespasien et Tite, les chrétiens qui, suivant le conseil de Jésus-Christ, s'étaient retirés sur les montagnes au-delà du Jourdain, firent pendant quelque temps leur demeure dans la Pérée, et particulièrement à Pella. Ils y eurent successivement quinze évêques tous pris d'entre les Juifs, qui avaient embrassé le christianisme. On bâtit sur les ruines de Jérusalem une petite ville que les Romains prirent encore, et qu'ils détruisirent sous l'empereur Adrien, qui en fit construire

une autre, et qui l'appela *Ælia* de son nom, avec défense aux Juifs d'y mettre le pied. Les gentils qui s'y retirèrent, ayant reçu la foi, élurent pour évêque un d'entre eux nommé Marc, pendant que Judas le dernier Juif vivait peut-être encore, et gouvernait son église composée de fidèles de sa nation.

Césarée, une des plus belles villes de la Palestine, était devenue après la ruine de Jérusalem, métropole de tout le pays où s'étaient retirés les chrétiens. Elle le fut aussi d'*Ælia*, et de ses évêques pendant près de quatre siècles. Il ne paraît pas que le patriarche d'Antioche y ait exercé quelque juridiction; au contraire ce fut l'évêque d'*Ælia*, comme le plus digne, qui ordonna toujours celui de Césarée. Il jouissait cependant de quelques prérogatives en mémoire de l'ancienne Jérusalem. Les pères du concile de Nicée les lui conservèrent, mais réservant toujours les droits de métropole à l'église de Césarée.

Macaire, Cyrille et Jean d'*Ælia*, furent les premiers qui pensèrent à faire ériger le siège de Jérusalem en patriarchat. Ils en prirent occasion de l'hérésie arienne, que favorisaient Eusèbe et Acace de Césarée. Ils ne voulurent plus dépendre de ceux dont ils détestaient la communion. Ils commencèrent par soutenir que leur église était apostolique, la mère de toutes les églises de la Palestine, et que, quoiqu'elle eût changé de nom,

elle n'était pas moins cette Jérusalem où s'étaient opérés les mystères de la religion de Jésus-Christ, et où les apôtres avaient fondé la première église. Juvénal qui succéda à Praylius, fit sa demande au concile d'Éphèse, mais ce ne fut qu'au concile de Chalcédoine, qu'il obtint les droits métropolitains sur les trois Palestines. Cet évêque est regardé comme le premier patriarche de Jérusalem, et le premier dont la juridiction s'étendait sur toute la Palestine, c'est-à-dire, la Judée, la Samarie et les deux Galilées.

Les successeurs de Juvénal jouirent du même droit jusqu'au septième siècle, que l'ordre de la succession fut interrompu par les Sarrasins qui ravagèrent la Palestine. Le pape cependant y commit des évêques pour exercer les fonctions patriarchales, comme Étienne de Dore, et Jean de Philadelphie, qui administraient ces provinces au nom de l'Église romaine.

Les Latins qui prirent Jérusalem en 1099, y mirent un patriarche de leur rit. Les empereurs de Constantinople en voulurent aussi avoir un; ce qu'ils n'exécutèrent cependant qu'en 1142. Mais il demeura toujours à Constantinople tandis que les Latins furent en possession de Jérusalem. Il n'y entra que lorsque les Sarrasins eurent repris cette ville en 1187. Le schisme s'y est glissé en même temps, et s'y est conservé jusqu'aujourd'hui.

Jérusalem se nommait auparavant *Jehus* et *Salem*, d'où s'est formé sans doute le mot de Jérusalem, le *B* changé en *R*. On dit aussi *Hierosolyma* ou *Solyma*. Ce nom peut signifier *ville* ou *vision de paix*. Josué la donna à la tribu de Benjamin. Il paraît qu'elle n'a appartenu entièrement aux Israélites que du temps de David qui la réduisit à son obéissance, et y établit le siège de son royaume, après en avoir chassé les Jébuséens. Elle était bâtie sur une ou deux collines, et toute environnée de montagnes. Ses environs étaient arrosés des fontaines de Gehon et de Siloé, et le torrent de Cédron lavait le pied de ses murailles. David l'agrandit de beaucoup. Il bâtit une nouvelle ville sur la montagne de Sion qui a porté depuis son nom et qui était opposée à celle des Jébuséens. Il combla la vallée pour joindre ces deux villes. Manassès, et après lui les Machabées y firent encore des augmentations. Joseph dit qu'Agrippa lui donna aussi quelque étendue, et on compte que, lorsque les Romains l'assiégèrent, elle avait trente-trois stades de tour, qui font quatre mille cent vingt pas ou une lieue presque et demie, à trois milles la lieue. Salomon y fit de si grands et de si beaux ouvrages, qu'il la rendit la merveille du monde.

Mais elle fut pillée par Hazaël, roi de Syrie. Amasias, roi d'Israël, enleva tous ses trésors, et démolit une bonne partie de

ses murailles. Néchao, roi d'Egypte, prit Joachas son roi. Nabuchodonosor enleva ses habitants et les conduisit à Babylone. Les rois d'Egypte s'en emparèrent. Antiochus Epiphane y passa plus de quatre-vingt mille Juifs au fil de l'épée, et en fit esclaves plus de quarante mille, pilla la ville et le temple d'où il emporta tous les vaisseaux sacrés; et pour le profaner encore davantage, il y fit dresser l'idole de Jupiter Olympien. Les Romains, Pompée, Crassus, consuls, y firent d'horribles dégâts. Hérode, Antigonus la rendirent victime de leur ambition. Enfin elle fut réduite en province sous la puissance des Césars, et périt totalement sous Tite, vers 71... (*Voy. l'Hist. des Juifs.*)

Succession des évêques de Jérusalem.

1. Saint Jacques^{1er}, dit le Mineur, frère du Seigneur, siégea jusqu'en l'an 60, qu'il fut martyrisé.
2. Saint Siméon^{1er}, fils de Cléophas et cousin du Sauveur, crucifié sous Trajan, en 107.
3. Juste ou Judas^{1er}, siégea environ trois ans, et mourut en 111.
4. Zachée ou Zacharie.
5. Tobie.
6. Benjamin.

Ces six évêques tous ensemble ne siégèrent pas plus que l'espace de 24 ans, depuis 111 jusqu'en 125.

7. Jean^{1er}.
8. Mathias ou Matthieu.
9. Philippe.

10. Senèque.
11. Juste II.
12. Lévi.
13. Ephrem.
14. Joseph.
15. Judas.

Ceux-ci ont été élus entre les Juifs, ont siégé peu de temps jusqu'à la destruction de Jérusalem, sous l'empereur Adrien.

16. Marc, premier évêque d'Ælia, bâtie sur les ruines de Jérusalem, élu d'entre les gentils, peut-être lorsque Judas II siégeait encore dans son église, composée de Juifs comme lui. Il mourut en 156.

17. Cassien.
18. Publius.
19. Maxime I^{er}.
20. Julien I^{er}.
21. Caius ou Gaius I^{er}.
22. Symnaque.
23. Cæius ou Gaius II.
24. Julien II.
25. Capito.

Tous ensemble n'ont siégé que depuis 156 jusqu'en 185.

26. Maxime II.
27. Antoine.
28. Valens.
29. Dolichien.
30. Narcisse.
31. Dius.
32. Germanion.
33. Gordius.

Ont siégé pendant 23 ou 30 ans, depuis 185 jusqu'en 212.

34. Alexandre, martyr. Il était évêque en Cappadoce avant de l'être d'Ælia. Il fut donné pour coadjuteur à Narcisse, âgé alors de cent seize ans, avec droit de lui succéder. Il fut mar-

tyrisé dans la persécution de Déce, en 249.

35. Marzabane, siégea depuis 250 jusqu'en 265.

36. Hymenus assista à deux conciles d'Antioche, contre Paul de Samosate, l'un en 265, l'autre en 272. Il mourut en 298.

37. Zabdas ou Sainbdas, siégea depuis 298 jusqu'en 302. Ce ne peut donc être lui qui instruisit dans la foi saint Maurice et sa légion. Il faut que ce soit son prédécesseur Hyménée, puisqu'il souffrit le martyre dans les Gaules en 285.

38. Hermon, depuis 302 jusqu'en 311.

39. Macaire I^{er}, fut ordonné en 313. C'est de son temps qu'Hélène, mère de Constantin, trouva les instrumens de la passion du Sauveur en 326 ou 327. Il mourut en 335.

Quelques-uns insèrent ici un certain Quiriace, qu'ils disent avoir trouvé la croix de Jésus-Christ, et avoir souffert sous Julien l'Apostat. Mais on a lieu de croire que ce Quiriace est Judas II, quinzième évêque de Jérusalem, que l'on surnommait ainsi. (Bolland., 4 mai.)

40. Maxime III; que saint Jérôme fait succéder à Macaire. Il assista au conciliabule de Tyr, où saint Athanase fut condamné. Il fut séduit par les ariens qui le portèrent à souscrire à sa déposition, ou à Tyr, ou à Jérusalem. Mais il s'en repentit vivement dans la suite, et reçut avec tous les honneurs possibles en 347, ce digne patriarche qui re-

venait du concile de Sardique.

41. Saint Cyrille, célèbre par les exils qu'il a soufferts pour la foi et par ses écrits, siégeait en 351, qu'il donna avis à Constance de l'apparition miraculeuse de la croix, au mois de mai. Saint Jérôme rapporte dans sa chronique, qu'un certain Héraclius que Maxime avait déclaré en mourant son successeur, avait manqué cette place par les artifices de Cyrille. Les ariens le firent exiler plusieurs fois, et on lui substitua Eutyché, Hilaire et Irenée, vrais ariens. Mais il recouvra enfin son siège sous Théodose le Grand. Il assista au concile de Constantinople en 381, et mourut en 386. (*Voy. CYRILLE DE JÉRUSALEM.*)

42. Jean II ayant à peine trente ans, fut élevé sur le siège de Jérusalem. Il y eut entre saint Epiphane, saint Jérôme et lui, de grandes contestations au sujet des erreurs qu'on attribuait à Origène, et dont il prenait la défense. Il fut trompé par Pélagé dans le concile de Diospolis où il condamna son erreur sans toucher à sa personne, en 415. La même année il transféra dans la sainte Sion les reliques de saint Etienne, qui avaient été trouvées miraculeusement. Il est appelé diversement par les auteurs, tantôt *Prayle*, comme son successeur, tantôt *Silvain*, quelquefois aussi *Nepos*. Il mourut en 417.

43. Prayle, trompé par Pélagé et Celestius, rendit un bon témoignage de leur foi au pape

Zozime. Mais il sut bientôt après que penser d'eux. Il mourut en 418 ou en 420.

44. Juvénal, succéda à Prayle. Il siégeait en 428 ou 429, le 7 mai, jour auquel il consacra la laure de Sainte-Euthyme. Il se trouva en 431 au concile d'Ephèse, et au brigandage de la même ville en 449, où il adhéra à Dioscore. En 451, il était au concile de Chalcédoine où après s'être rétracté, il demanda les droits patriarchaux qu'il obtint pour son église. Après que ce concile fut fini, un moine nommé Théodose, zélé défenseur de l'hérésie d'Eutyché, prévenant le retour de Juvénal en Palestine, publia une infinité de calomnies contre ce concile, et indisposa si bien l'impératrice Eudocie qui y était alors, et tous les moines contre son évêque, qu'il lui fut facile d'obtenir son siège. Il le garda en brigand pendant vingt mois, et le souilla de toutes sortes de crimes. Mais l'empereur Marcien rétablit Juvénal en 453, et le moine alla se cacher sur le mont Synée. Juvénal mourut en 458.

45. Anastase, disciple de l'abbé Passarion, et garde des vases sacrés de la Sainte-Résurrection, succéda à Juvénal en 458. Il n'est pas certain qu'il ait souscrit aux lettres de l'empereur Basile. Il mourut 478.

46. Marcellus de Cappadoce, en 478, reçut les lettres de Pierre Monge, le croyant catholique, et lui envoya les siennes. Il mourut en 486.

47. Saluste, élu la même année, souscrivit pour avoir la paix, à l'hénotique de l'empereur Zénon, et mourut en 494.

48. Elie ^{1er}, Arabe, succéda la même année. Il parut, aussi bien que Flavien d'Antioche, condescendre à l'inclination de l'empereur Anastase qui était monophysite. Mais ils ne rejetèrent ni l'un, ni l'autre, la foi de Chalcédoine, ayant préféré l'exil où ils moururent à la conservation de leurs sièges. Leur mort arriva en 518.

49. Jean ^{III}, substitué à la place d'Elie en 513. Il avait promis en quelque façon à Olympe, officier de l'empereur Anastase, qu'il communiquerait avec Sévère, et qu'il condamnerait le concile de Chalcédoine. Mais à la persuasion de saint Sabas et de ses moines, il ne fit, ni l'un, ni l'autre. Il anathématisa au contraire les ennemis du concile. Lorsque Justin fut sur le trône, il exécuta volontiers ses ordres, et assembla un concile de sa province auquel il les invita. Il mourut en 524.

50. Pierre, originaire d'Eleuthéropolis, élevé au patriarcat la même année, se comporta d'abord un peu trop mollement envers les moines origénistes qui faisaient beaucoup de bruit dans la Palestine. Il admit aussi un peu trop facilement à sa communion Anthyme, hérétique monothélite; mais les avis du pape Agapet lui firent tenir une autre conduite. Il souscrivit aux

édits de Justinien contre Origène et contre les trois chapitres; on croit qu'il mourut en 544.

51. Eustochius, fut représenté au cinquième concile général par trois évêques de sa dépendance qu'il avait envoyés à Constantinople. Cyrille de Scytople, qui a écrit la vie de saint Sabas, Evagre, Théophane et Cedréne assurent qu'on condamna dans ce concile Origène, les trois chapitres, Evagrius et Didyme. Cependant il paraît qu'Origène avait été auparavant dans un autre concile de Constantinople, tenu sous Mennas entre l'an 538 et l'an 544, dont les actes furent joints au cinquième concile général, à cause de la ressemblance du sujet qui y fut traité. Eustochie fut déposé en 563.

52. Macaire ^{II} avait été élu pour succéder à Pierre, mais Justinien ne l'agréa point. Il fut encore une fois nommé en 563. Il résista à cet empereur, devenu incorruptible, et mourut en 574.

53. Jean ^{IV}, élu la même année ou la suivante, et mourut en 593. On trouva de son temps à Joppé la tunique sans couture de Jésus-Christ.

54. Amos ou Neamus, moine, mourut en 600 ou 601.

55. Isaac, que Baronius appelle Hezychius, siégea depuis jusqu'en 608.

56. Zacharie, garde des vases sacrés de l'église de Constantinople, élu en 609, fut témoin de la prise de la ville de Jérusalem par Chosroës, roi de

Perse, la sixième année de son pontificat. Il fut même conduit en captivité dans la Perse avec un nombre infini de chrétiens et le bois sacré de la croix. Mais Chosroës ayant été vaincu dans plusieurs combats par l'empereur Héraclius, la paix se fit avec Siroës, son fils et son successeur, la croix fut restituée; Zacharie et tous les chrétiens revinrent à Jérusalem. Zacharie mourut en 631, ou au plus tard en 633.

57. Modeste, abbé du monastère de Saint-Théodose en Palestine, suppléa pendant quatorze ans aux fonctions de Zacharie, lorsqu'il était en Perse; et se comporta si bien, qu'il mérita de lui succéder après sa mort. Il siégea peu, étant mort à la fin de 633.

58. Sophrone, zélé défenseur de la foi catholique contre le monothélisme naissant, fut d'abord moine, ensuite patriarche de Jérusalem en 633, fit tous ses efforts pour engager Cyrus, patriarche d'Alexandrie, Sergius de Constantinople, et Honorius pape, à étouffer dès le berceau cette monstrueuse hérésie. Il mourut en combattant, l'an 644.

Le siège de Jérusalem demeura vacant pendant tout le temps que les Sarrasins ravagèrent la Palestine. A la place du patriarche, l'Église romaine y commit :

Etienne, évêque de Dore, que le pape Théodore opposa à Sergius, Évêque de Joppé, qui avant l'ordination de Sophrone, se donnait pour patriarche, quoi-

que monothélite, se trouvant appuyé de l'autorité de l'Empereur Héraclius.

Jean, évêque de Philadelphie, géra le patriarcat par commission de Martin 1^{er}, en 649.

Théodore enfin, prêtre, au nom duquel Georges, autre prêtre, souscrivit en 680 aux actes du sixième concile général. On trouve aussi un Anastase souscrit aux actes du concile *in Trullo* en 692; mais on juge que c'est mal-à-propos qu'on l'y trouve.

59. Jean v, élu en 705. Saint Jean Damascène fait mention de lui.

60. Théodore 1^{er} siégeait encore en 767.

61. Eusèbe, que nous ne connaissons que par la vie de saint Maldève, évêque de Verdun, écrite par Hugues de Flavigny. (Dans le père Labbe, t. 1, Biblioth.) Il y est marqué que ce patriarche reçut avec bonté Maldève, lorsqu'il visitait les saints lieux. Il mourut en 776.

62. Élie II, siégeait en 787. Il fut exilé par les Sarrasins, et ne put, à cause de cela, se trouver au second concile de Nicée. Il reprit son siège, et vivait encore en 796.

63. Georges, appelé aussi Sergius et Grégoire, syncelle du précédent, lui succéda. Il mourut en 807. Quelques-uns mettent ici Fortunat qui de patriarche de Jérusalem, le devint de Grado, et abbé de Médiane dans les Vosques vers l'an 803. Mais Fortunat de Grado ne fut jamais

patriarche de Jérusalem, ni abbé de Médiâne.

64. Thomas, avait succédé à Georges en 807. Ses légats Georges et Félix et celui d'Aaron, roi de Perse, apportèrent des présens à Charlemagne de la part de ce prince. On commença à disputer sur la procession du Saint-Esprit. Thomas mourut vers l'an 828.

65. Basile, écrivit conjointement avec les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche à l'empereur Théophile, en faveur des saintes images. Ce prince commença à régner le 1^{er} octobre 829.

66. Sergius, élu en 842, ou au commencement de 849, excommunia Photius et Grégoire de Syracuse, et mourut en 858.

67. Salomon, à l'imitation de Photius, quoique laïc, monta sur le siège de Jérusalem en 858, et mourut en 863 ou 864.

68. Théodose ou Théodore, succéda à Salomon. Il écrivit en 867 à saint Ignace, dont Photius avait envahi le siège. Il mourut en 879.

69. Élie III, fut toujours attaché à Photius, au concile duquel il se trouva en 879. Il mourut en 907.

70. Sergius II, élu la même année, mourut en 911.

71. Léonce ou Léon, élu en 911, mourut en 928.

72. Anastase, appelé aussi Athanase 1^{er}, siégeait en 928. On ignore l'année de sa mort.

73. Christophe 1^{er} ou Christodule et Christodore, siégeait en 937.

74. Agathon.

75. Jean VI, brûlé par les Sarrasins en 969.

76. Christophe ou Christodule II.

77. Thomas II.

78. Joseph II.

79. Alexandre II, transféré d'Antioche de Pisidie, sous Basile Porphyrogénète, qui régna depuis 975 jusqu'en 1025.

80. Agape, évêque de Séleucie, siégeait du temps de Nicolas Chrysoberge, patriarche de Constantinople, qui tint ce siège depuis 983 jusqu'en 995.

81. Jérémie, appelé aussi Orestes, et peut-être Jean, siégeait à la fin du dixième siècle. Il fut mené à Babylone où il mourut martyr en 1010.

82. Théophile.

83. Arsène, siégeait avant 1024.

84. Jourdain.

85. Nicephore, en 1048.

86. Sophone II, en 1059.

87. Euthyme.

88. Simon ou Siméon II, siégeait en 1094. Il pria Pierre l'ermite d'exhorter vivement les peuples à se croiser contre les Sarrasins. Il mourut dans l'île de Chypre en 1099, lorsque les Français et les Latins étaient occupés au siège de Jérusalem.

89. Sabbas ou Sabas 1^{er}.

Eucher, selon Dosithée, qui a pu prendre Fulchère, patriarche latin pour Eucher.

90. Jacques II, selon le même.

91. Arsène II, siégeait en 1146.

92. Jean VII ou Nicolas, en 1156.

93. Nicephore II, en 1166.
 94. Athanase II, vint à Jérusalem, quand les Sarrasins en chassèrent les Latins en 1187.
 95. Léonce II.
 96. Dosithée I^{er}, né à Venise, passa de Jérusalem à Constantinople en 1193.
 97. Marc II, surnommé Florus.
 98. Théophanes I^{er} à la fin du douzième siècle.
 99. Grégoire II.
 100. Anathase III, tué par les Sarrasins.
 101. Thadée, siégeait en 1298.
 102. Sochrane III.
 103. Athanase IV.
 104. Gabriel Brula.
 105. Lazare, était sur le siège de Jérusalem avant 1332; mais un moine, nommé Gerasime, qui prit sa place, le décria si fort, qu'il fut déposé par le patriarche de Constantinople. Les Latins de Galata, chez lesquels il se retira à Constantinople, voulurent inutilement lui persuader de recourir à l'Église romaine. Il aima mieux être remis entre les mains du patriarche qui le reçut pourtant assez honorablement. Le calife d'Égypte le fit rétablir, mais il eut beaucoup à souffrir sous celui qui lui succéda. Il vivait encore en 1367, qu'il écrivit avec les patriarches de Constantinople et d'Alexandrie, au pape Urbain V, pour l'union des deux églises.
 106. Sophrone IV, mort vers l'an 1386.
 107. Dorothee I^{er}.
 108. Théophile II, vivait encore en 1419.

109. Théophanes II, élu en 1430.
 110. Joachim, siégeait au temps du concile de Florence. Dosithée de Monembasic y tint sa place; mais bien loin de ratifier l'union, il en excommunia les auteurs, avec les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche.
 111. Théophanes III assista à un concile de Constantinople, où l'union fut condamnée.
 112. Abraham, avec les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, envoya en 1460 au pape Pie II demander la communion avec l'Église romaine. Il mourut en 1468.
 113. Jacques III, catholique, mourut en 1482.
 114. Marc III, aussi catholique.
 115. Grégoire II; siégea trente-six ans.
 116. Dorothee II siégea quarante-trois ans.
 117. Germain, abdiqua par rapport à son grand âge, en 1579.
 118. Sophrone V, originaire du Péloponèse, abdiqua pareillement.
 119. Théophanes IV assista en 1638 au concile qui se tint à Constantinople au sujet des erreurs de Calvin que défendait Cyrille Lucaris.
 120. Paisius mourut en 1660.
 121. Nectaire, abdiqua en 1672. Il se trouva cependant au concile de Jérusalem contre Lucaris.
 122. Dosithée II. Il tint ce

concile, et y présida. Il mourut en 1707.

123. Chrysanthé, mourut en 1733.

124. Milathé, nommé la même année, avant le mois de mars. (*Or. chr. t. 3, p. 102, et seq.*)

Patriarchat latin.

Jacques de Vitri, évêque d'Ancône, et ensuite cardinal, nous apprend en quel état se trouva le patriarchat de Jérusalem sous les patriarches et les rois latins. (*Hist. c. 55 in gest. Dei, per Francos, p. 1077.*) Le patriarche de cette ville, dit-il, a au-dessous de lui quatre métropolitains dont le premier est celui de Tyr, duquel dépendent quatre évêchés, savoir, Ancône, Sydon, Beryte et Paneas. Cette dernière ville, appelée communément *Belinas*, est située au pied du mont Liban, assez proche de Damas, et une des limites de la Terre-Promise. Le second métropolitain est celui de Césarée, qui n'a qu'un seul suffragant, savoir, celui de Sebaste ou de Samarie. Le troisième est celui de Nazareth, qui a l'évêque de Tiberiade pour suffragant. Il y avait aussi un archevêché à Scythopolis; mais il est aujourd'hui réuni à Nazareth, pour honorer le lieu de la conception du Sauveur. Le quatrième métropolitain est celui de Pétrac, qui n'a qu'un seul suffragant, Grec de nation sur le mont Sinäi, préposé pour desservir l'église de Sainte-Catherine, et gouverner les moines qui y sont. Pétrac est

une ville très-forte, appelée encore aujourd'hui *Crac*, et Pierre du Désert, au-delà du Jourdain dans les confins de Moab, située sur une haute montagne, métropole de la seconde Arabie.

Le patriarche de Jérusalem a encore au-dessous de lui quelques évêques qui lui sont immédiatement soumis; savoir, celui de Bethléem, d'Hébron et de Lydda. L'église de Bethléem était un prieuré de chanoines réguliers jusqu'au temps de Baudouin 1^{er}, roi latin de Jérusalem, qui érigea cette église en évêché du consentement du pape Paschal II qui lui soumit Ascalon. De même l'église d'Hébron, qui avait été un prieuré, fut aussi érigée en épiscopale, pour honorer ce lieu qui avait été la sépulture des trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob, dans lequel on prétendait qu'Adam et Eve avaient été enterrés, et où reposaient les corps de Sara et de Rebecca. Pour ce qui est de Lydda, qui portait autrefois le nom de *Diospolis*, on l'appelle aujourd'hui *de S. Georges*.

Outre cela, ce patriarche a encore sous sa dépendance des abbés et des prieurs qui portent les ornemens pontificaux, et qui l'assistent à l'autel. Son église patriarchale, dite du Saint-Sépulcre au mont Calvaire, est desservie par des chanoines réguliers portant l'habit et suivant la règle de Saint-Augustin. Ces chanoines ont un prieur à leur tête, et ils ont droit d'élire le patriarche qui leur tient lieu

d'abbé. Les temples du Seigneur, du mont Sion et du mont Olivet sont desservis de même; mais les monastères de Latina et de la vallée de Josaphat sont composés de moines noirs de l'Ordre de Saint-Benoît. Celui de Béthanie où est le château de Marie et de Marthe, éloigné de quinze stades de Jérusalem, au-delà du mont Olivet, sur la pente de cette montagne où est l'abbaye de Saint-Lazare, est gouverné par une abbesse du même Ordre, aussi bien que celui de Sainte-Anne, proche la porte de Josaphat, et celui de Sainte-Marie à Jérusalem. Le monastère du Mont-Thabor est soumis à l'archevêque de Nazareth. La ville de Joppé n'a point d'évêque, et dépend immédiatement du prieur et des chanoines du Saint-Sépulcre, comme Naplouse, autrefois Sichar, où était le puits de Jacob, du prieur ou de l'abbé du temple du Seigneur. Ces églises et plusieurs autres étaient épiscopales avant les Latins; mais parce qu'elles étaient fort pauvres, pour ne pas avilir la dignité d'évêque, on en réunit un grand nombre, pour n'en faire plus qu'une qui fût mieux à son aise.

Pour ce qui regarde le gouvernement civil de ce patriarchat, Guillaume de Tyr dit qu'il était divisé en quatre principautés. La première au midi, était ce qu'on appelle le royaume de Jérusalem, commençant à un ruisseau qui est entre Byblis et Beryte, jusqu'aux vil-

les maritimes de la Phénicie, et la fin du désert qui est au-delà de Darum qui regarde l'Égypte. La seconde principauté au nord est le comté de Tripoli, depuis le ruisseau dont nous venons de parler, jusqu'à Maracléa et Valénia, villes aussi maritimes. La troisième principauté était celle d'Antioche, prenant son commencement du ruisseau, et s'étendant jusqu'à Tarse de Cilicie vers l'occident. La quatrième enfin était le comté d'Édesse, qui était compris entre la forêt nommée *Marris*, jusqu'au-delà de l'Euphrate vers l'orient.

Il est inutile de dire ici que ce sont les religieux de l'Ordre de Saint-François qui desservent aujourd'hui les lieux saints avec quelques autres, sous la protection des rois de France.

Patriarches latins de Jérusalem.

1. Daibert ou Daimbert, substitué à la place d'Arnulphe, vice-patriarche, après la prise de Jérusalem en 1099 ou l'année suivante. Il fut beaucoup tourmenté par Baudouin, et alla à Rome porter ses plaintes. Il mourut à Messine en retournant, ayant gagné sa cause, en 1107.

2. Gibelin, archevêque d'Arles, envoyé par le pape à Jérusalem, pour juger Ébremare qu'on y avait élu du vivant de Daibero, ayant été déposé et transférée à Césarée, fut nommé patriarche en 1107. Il avait assisté en 1103 à la dédicace de l'église de Saint-Sauveur. Il mourut en 1111.

3. Arnulphe, ci-devant vice-patriarche, succéda à Gibelin la même année, fut déposé en 1115, appela au pape qui le rétablit, et retourna en son pays où il mourut en 1118.

4. Gormond, Français, élu la même année, mourut en 1128.

5. Étienne, de Chartres en France, chanoine régulier, siégea deux ans, et mourut en 1130.

6. Guillaume, Flamand, prieur du Saint-Sépulcre, élu la même année, couronna Foulques l'année suivante, le 14 de septembre, assista au concile d'Antioche en 1136. Il couronna aussi Baudouin III en 1142, et mourut en 1145 le 27 septembre.

7. Fulchère, archevêque de Tyr, élu en 1146 le 25 janvier, reçut à leur arrivée l'empereur Conrad et Louis VII, roi de France. Il assista au siège d'Ascalon en 1132. Il alla à Rome en 1155, et mourut le 20 novembre 1157, après avoir siégé douze ans.

8. Amalric, Français, et prieur du Saint-Sépulcre, élu malgré les évêques de Césarée et de Bethléem. Nous avons quelques lettres de lui à Louis VII, roi de France. Il couronna Almeric, frère et successeur de Baudouin III en 1162 le 18 février, et Baudouin IV le 15 juillet 1173. Il mourut en 1180 le 6 octobre.

6. Éraclius, d'Auvergne en France, élu la même année, vit prendre Jérusalem par Saladin en 1187. Il mourut pendant que les chrétiens assiégeaient Acre le 12 juillet 1191. On y transféra

le siège des patriarches et des rois jusqu'en 1291, que cette ville tomba aussi sous la puissance des Sarrasins.

10. Sulpice, selon Théodoric de Paul, Cyrille III, prieur des carmes, succéda à Éraclius en 1191.

11. Michel, docteur de Paris, élu en 1194, mourut archevêque de Sens.

12. Monachus, de Florence, archevêque de Césarée, élu la même année.

13. Soffrede, cardinal, élu en 1203, mais qui n'accepta point.

14. Albert de Parmes, évêque de Verceil, élu en 1204. Il fut tué par un mauvais chrétien le 14 septembre 1214.

15. Gualter ou Gauthier, évêque de Verceil après Albert, lui succéda dans le patriarcat.

16. Radulphe 1^{er}, évêque de Sarepta, élu patriarche, mourut en 1225.

17. Girolde ou Gerolde, abbé de Cluni, puis évêque de Valence, élu la même année, mourut en 1239.

18. Robert ou Guy, évêque de Nantes, nommé par le pape. Il se trouvait alors auprès de saint Louis, roi de France, qui prit Damiette en 1240. Il mourut en 1254 le 8 juin.

19. Jacques Pantaléon, Français, de Troyes. archidiacre de Liège, ensuite évêque de Verdun, nommé par Alexandre IV en 1255. Il succéda à ce pape sous le nom d'Urbain IV en 1261, le 29 août.

20. Barthélemi de Bragance,

de Vicence, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, premièrement évêque de Nemosie en Chypre, puis de Vicence, paraît avoir refusé ce siège en 1261.

21. Humbert de Romanis, Français, cinquième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, refusa pareillement.

22. Guillaume II, évêque d'Ugent en France, nommé par Urbain IV, patriarche de Jérusalem, et administrateur d'Ancône en 1260. Il mourut en 1270.

23. Thomas Agni, de Léonce, petite ville de Sicile, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, premier évêque de Bethléem, puis archevêque de Cosenza, nommé par Grégoire X en 1272, mourut en 1277.

24. Aiglerius ou Angelus, archevêque de Naples, fut élu, mais Nicolas III lui substitua....

25. Jean de Verceil, sixième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1278, qui refusa.

26. Élie I^{er}, élu en 1279, mourut en 1287.

27. Nicolas de Hanapis, Français, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu en 1288 le 30 novembre, perdit le siège d'Ancône qui fut reprise par les infidèles en 1291. Comme il s'en retournait, le vaisseau sur lequel il était monté, fit naufrage et périt.

28. Radulphe II, Français, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par le Pape Célestin V en 1294, fut déposé par Boniface VIII qui le rétablit cependant peu de temps après. Il

mourut au mois de novembre 1304.

29. Antoine Bocc, Anglais, évêque de Durban en Angleterre, élu en 1305, mourut en 1310.

30. Pierre I^{er}, de Psana Cosano, de l'Ordre des Frères Mineurs de Rouergue en France, légat du saint-siège dans l'Orient, nommé par Clément V en 1314 le 26 février, mourut en 1322.

31. Pierre II, chanoine de Nicosie, nommé la même année le 19 juin, mourut en 1324.

32. Raimon Bequin, de Toulouse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, succéda à Pierre, et eut en outre l'administration de l'église de Nicosie dans l'île de Chypre; il mourut en 1328.

33. Pierre III, de Palude, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu patriarche et administrateur de Nicosie en 1329, le 2 mars. Il fut aussi administrateur de Consens en France. Il mourut à Paris en 1342 le 31 janvier.

34. Élie II, de Nabinallis, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut fait patriarche, étant archevêque de Nicosie en 1342 le 12 juillet, et cardinal la même année.

35. Guillaume III, siégeait en 1351 le 22 septembre.

36. Philippe de Cobassole, de Cavaillon en France, dont il était évêque, fut orné du titre de patriarche en 1361; de Cavaillon il fut transféré à Marseille en 1366, et fait cardinal en 1368. Il mourut à Perouse en 1372.

37. Guillaume iv, Militis, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé en 1369, mourut en 1374. (*Or. chr.. t. 3, p. 1224 et seq.*)

JÉRUSALEM, vingt-troisième province du diocèse des Chaldéens. Comme il venait à Jérusalem, de toutes les parties de l'orient, un grand nombre de chrétiens pour visiter les saints lieux, le catholique des Chaldéens obtint qu'il y aurait une église de sa nation et de sa secte, pour la commodité de ses diocésains que la dévotion y attirerait, y mit un évêque nestorien sous la métropole de Damas. Il devint ensuite métropolitain.

1. Élie 1^{er}, en 893, sous le catholique Jean iii.

2. Ananjesus, ordonné par Sébarjésus iii, catholique, en 1065.

3. Élie ii, métropolitain de Jérusalem, ensuite de Nisibe.

4. J.... sous le catholique Sébarjésus v.

5. Abraham, en 1282.

6. Thimothée, souscrit à la lettre du catholique Élie et des métropolitains de Chaldée, au pape Paul v, en 1616. (*Or. chr., t. 2, p. 1300.*)

Les Jacobites établirent aussi un évêque de leur secte, peu après leur schisme, dans la ville de Jérusalem; mais nous ne voyons pas qu'il ait eu des successeurs jusqu'au douzième siècle, que les Français s'emparèrent de la Palestine. Ils ne donnèrent d'abord que la simple qualité d'évêque de Jérusalem à

celui qu'ils ordonnèrent. Ils en firent ensuite un archevêque qui voulut être appelé depuis patriarche. Il faisait sa résidence dans le monastère de la Magdeleine; mais Barsila, dit Ignace ii, qui siégeait en 1493, acheta l'église que les Égyptiens jacobites avaient à Jérusalem, et y établit le siège patriarchal. En voici les évêques :

1. Sévère, ordonné par Athanase 1^{er}, en 597.

2. Ignace 1^{er}, du temps que les Français occupaient la Terre-Sainte en 1140. Le patriarche Athanase viii ordonna un appelé Romain, à qui il donna le nom d'Ignace. Il siégea quarante-cinq ans.

3. Athanase 1^{er}, ordonné par Michel 1^{er}, son frère, se retira à Antioche, parce qu'on ne voulut pas le recevoir dans le monastère de la Magdeleine, et mourut en 1193.

4. Ignace ii, succéda à Athanase, nommé par le même Michel.

5. N.... ordonné en 1235.

6. Athanase ii, assista à l'ordination d'Ignace iii, en 1264.

7. Isa, ordonné par Ignace ix, en 1445.

8. Dioscore, voulut faire honorer comme un saint un moine condamné par le concile de Chalcédoine, et mort dans l'hérésie d'Eutiches.

9. Grégoire 1^{er}, en 1516.

10. Jean, en 1583.

11. Adalgaitus, en 1664.

12. Grégoire ii, était catholique, et vint à Rome où il

mourut vers la fin du dernier siècle. (*Or. chr., t. 2, p. 1444.*)

Conciles de Jérusalem.

Le premier se tint l'an 33 de Jésus-Christ, et immédiatement après son ascension, pour donner un successeur au perfide Judas. Saint Mathias fut en sa place. (*Act., c. 1. Reg. et Lab., t. 1.*)

Le second se tint la même année pour faire l'élection des sept premiers diacres, qui furent saint Étienne, saint Philippe, Procore, Nicanor, Timon, Parmène et Nicolas. (*Act., c. 6. Reg. et Lab., t. 1.*)

Le troisième se tint l'an 49 ou 50, touchant l'observance de la loi de Moïse, à laquelle quelques Juifs nouvellement convertis voulaient obliger tous les chrétiens. Saint Pierre parla le premier, et le concile décida que les chrétiens n'étaient pas obligés à la loi de Moïse, et leur enjoignit seulement trois choses. La première, de ne point manger de viandes immolées aux idoles, afin de ne point scandaliser les Juifs qui s'imaginaient que de participer à ces mets indifférens d'eux-mêmes, était une marque qu'on voulait retourner à l'idolâtrie. La seconde, de ne point manger le sang des animaux, ni les viandes étouffées, pour lesquelles les Juifs avaient une furieuse aversion. La troisième, d'éviter la fornication, qui, au rapport de saint Augustin, *l. 32, Cont. Faust., c. 13*, ne passait pas pour un péché

dans l'esprit de la plupart des gentils. La décision fut fondée sur les Saintes-Écritures, et formée par le commun consentement. On la rédigea par écrit, non comme un jugement humain, mais comme un oracle du ciel, et on dit avec confiance: il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, *Visum est Spiritui Sancto et nobis*. Ce concile des apôtres à Jérusalem, pour donner leur décision sur un point contesté, a servi de modèle à l'Église dans la tenue des Conciles généraux. (*Act., c. 15. Reg. et Lab., t. 1.*)

Le quatrième, l'an 58. On y permit aux Juifs convertis la circoncision et les autres cérémonies légales, tant que le temple et les sacrifices dureraient à Jérusalem, pourvu qu'ils crussent que cela n'était point nécessaire au salut, et qu'il suffisait pour être sauvé, de suivre les préceptes de l'Évangile. C'est ce qu'on appela *ensevelir la synagogue avec honneur*. (*Act., c. 21, Reg. et Lab., t. 1.*)

Le cinquième, l'an 335, par les eusébiens. C'est un conciliaire, dans lequel on reçut Arius et sa profession de foi. (*Reg. et Lab., t. 2. Hard., t. 1.*)

Le sixième, l'an 348, en faveur de saint Athanase. (*Reg. 3. Hard. 1.*)

Le septième et le huitième, l'an 350, l'un pour saint Athanase, et l'autre contre lui.

Le neuvième, l'an 415, et le dixième, l'an 416. Tous les deux contre Pélage, qui fut

chassé de la ville. (*Reg. 4. Lab. 2. Hard. 1.*)

L'onzième, l'an 453, pour la conservation de la foi.

Le douzième l'an 518; il s'y trouva trente-trois évêques qui reçurent le concile de Chalcedoine, et qui condamnèrent les Sévériens et Eutichiens. (*Reg. 10. Lab. 4. Hard. 2.*)

Le treizième, l'an 536, contre Anthime et Sévère, Eutichien Acephales. (*Reg. 11, Lab. 5. Hard. 2.*)

Le quatorzième, l'an 553; on y reçut le cinquième concile général tenu à Constantinople la même année, contre les erreurs d'Origène et les trois chapitres. (*Reg. 12. Lab. 5. Hard. 3.*)

Le quinzième, l'an 634; c'est en ce concile que saint Sophrone écrivit sa belle lettre synodale, pour y donner avis au patriarche de son élection.

Le seizième, l'an 638, pour envoyer à Rome les reliques de saint Ignace, martyr. (Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. 2.)

Le dix-septième, l'an 764, contre les iconoclastes, en faveur des saintes images. (*Ex epist. Adriani 1, papæ.*)

Le dix-huitième, l'an 1099; on y établit patriarche de cette ville Théodebert, archevêque de Pise et légat du saint-siège, à la place d'Arnoul, usurpateur. (*Reg. 26. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le dix-neuvième, l'an 1107; Daibert y fut rétabli sur le siège patriarcal de Jérusalem, dont il avait été injustement chassé

par les brigues d'Arnoul et par la violence du roi. (*Reg. 26. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le vingtième, l'an 1136, sur les articles contestés entre les catholiques et les Arméniens. (*Hard. 6.*)

Le vingt-unième, l'an 1143, contre les erreurs des Arméniens. (*Hard., t. 6.*)

Le vingt-deuxième, l'an 1672, par le patriarche Dosithée, contre Cyrille, Lucar et les calvinistes, qui publiaient faussement que les orientaux pensaient comme eux touchant la foi. (*Hard. 11.*)

Le père Mansi, t. 1, de son supplément à la collection des conciles, col. 271, fait mention d'un concile tenu à Jérusalem contre les origénistes, en 399. Théophile d'Alexandrie ayant adressé aux évêques catholiques assemblés à Jérusalem pour la dédicace de la célèbre église de cette ville, une lettre synodale, par laquelle il leur faisait savoir la sentence qu'il avait portée contre ces hérétiques, ces prélats s'assemblèrent aussitôt en concile, et répondirent à Théophile par une lettre commune, dans laquelle après avoir déploré le dommage que causaient aux fidèles les disciples d'Origène, ils assurent ce prélat qu'étant à l'égard de ces hommes pervers dans les mêmes sentimens que lui, ils les anathématisent, eux et ceux qui se laisseront corrompre par leur fausse doctrine, l'assurant en finissant qu'ils ne recevront à

leur communion aucun de ceux qu'il aura condamnés comme croyant le Fils de Dieu inégal en quelque chose à son Père, à moins que ceux-ci n'ayent donné des preuves d'un sincère repentir.

Le même auteur, *ibid.* 401 et 402, en parlant du concile que l'auteur des tables synodiques place en l'an 518, et dit avoir été tenu en cette ville, soutient que cette assemblée ne peut être décorée du titre de concile, puisqu'elle ne fut composée que de moines, et qu'outre cela il n'y fut pas question du sujet, pour lequel cet anonyme dit qu'elle fut convoquée. Il soutient au contraire, aussitôt après, qu'on ne peut, contre le témoignage de Cyrille de Scythopolis, révoquer en doute la tenue d'un autre concile tenu à Jérusalem cette année 518, composé de plusieurs évêques, du saint abbé Sabas, et d'une multitude presque infinie de moines et de laïcs.

Le même, *ibid.*, col. 1029, cite un concile de Jérusalem célébré en 879, dont la lettre synodale, tendante à remplacer Photius sur le siège de Constantinople, fut lue dans le conciliabule tenu la même année en cette dernière ville, avec une semblable lettre des conciles d'Antioche et d'Alexandrie.

Le même, t. 2, col. 275 et 276, fait mention d'un concile tenu en cette ville l'an 1112 par Gibilin, légat du saint-siège, dans lequel fut terminé le diffé-

rend, qui était entre l'évêque de Nazareth, et l'abbé du mont Thabor. Il y fut donc décidé que l'évêque de Nazareth aurait la supériorité sur cette abbaye, de telle sorte que ce serait à lui à bénir l'abbé, ordonner les moines et consacrer leur église; en un mot, que ce serait de lui qu'ils recevraient le saint chrême et l'huile des infirmes, ainsi qu'un vicaire pour les fonctions curiales, et que de leur côté les moines percevraient le tiers de toutes les espèces de dîmes de Tibériade.

JESAAR, ou ISAAR, hébr., *clarté* ou le *méridien*, du mot *tsaar*, fils de Caath. (Num. 3, 19.)

JESAIA ou JASAIAS, hébr., *salut du seigneur*, du mot *jascha*, sauver. Lévit. (1. Par. 25, 15.)

JESAMARI, hébr., *gardien*, du mot *schamar*, fils d'Elphaal. (1. Par. 8, 18.)

JESANA, hébr., *qui dort* ou *qui vieillit*, du mot *jaschan*, ville de la tribu d'Éphraïm. (2. Par. 13, 19.)

JESBA, hébr., *tranquillité*, du mot *schub*; repos, fils d'Esra. (1. Par. 4, 17.)

JESBAAM, hébr., *le peuple qui s'assied*, ou *qui est assis avec le peuple*, du mot *jaschab*, fils de Haschmoni, capitaine de trente, ou chef dans l'armée de David. (1. Par. 11, 11.)

JESBAAN de *Carchim*, ou JESBAAN de la *race de Coré*, fut un des braves qui vinrent

joindre David pendant la persécution de Saül. (1 Par. 12, 6.)

JESBACASSA, hébr., *qui demande ou qui s'informe*, du mot *biskesch*, fils d'Héman, lévite et chantre. (1 Par. 25, 4.)

JESBIBENOC ou GESBI, fils d'Ob, géant qui fut mis à mort par Abisaï, comme il était sur le point de tuer David. (2 Reg. 21, 16.)

JESBOAM, hébr., *conversion du peuple*, fils de Zabdiel, était chef d'une troupe de vingt-quatre mille hommes qui servaient dans la cour du roi David, au mois de nisan. (1 Par. 27, 2.)

JESBOC, hébr., *qui est vide ou épuisé*, du mot *jeseeph*, fils d'Abraham et de Cethura. (Gen. 25, 2.)

JESCHA ou ISCHA, hébr., *qui oint*, du mot *jasac*, fille d'Aran. (Génès. 11, 29.)

JESCHUA ou JÉSUA. C'est le nom de Jésus-Christ prononcé à la manière des Hébreux. On le dit ainsi des rabbins qui portent ce nom.

JESEIAS, hébr., *salut du Seigneur*, du mot *jaschah*, *sauver*, fils de Phaltias. (1 Par. 3, 21.)

JÉSÉIAS, fils d'Idithum, chef de la huitième, entre les vingt-quatre familles des lévites qui servaient au temple. (1 Par. 25, 3.)

JÉSÉMA, hébr., *désolation ou admiration*, du mot *schamam*, fils d'Élam. (1 Par. 4, 3.)

JESENC, siège épiscopal de l'Arménie majeure, sous le catholique de Sis, dont Sergius

était évêque. Il se trouva au concile de Sis, et y souscrivit.

JÉSER, fils de Nephtali, chef de la famille des Jésérites. (Genès. 46, 24.)

JÉSESI, hébr., *ancien, vieux*, du mot *jaschesch*, de la tribu de Gad, fils de Jaddo. (1 Par. 5, 14.)

JÉSI, hébr., *le salut*, du mot *jaschab*, *sauver*, fils d'Apphaïni. (1 Par. 2, 31.)

JÉSI, ville d'Italie dans l'Ombrie, sur la rive droite de la rivière de même nom, qui descend des monts de l'Apennin, et va se jeter dans la mer Adriatique. Cette ville est très-ancienne, et s'appelle en latin *Æsis* ou *Æsium*, on dit aussi *Esis*. Elle a été colonie romaine au rapport de Ptolémée, de Pline et de Strabon. Elle reconnaît aujourd'hui le pape pour souverain, et on la met communément entre les villes du Picenum. Il est probable qu'elle fut éclairée des lumières de la foi dès les premiers siècles. Son ancienne cathédrale était l'église qui est encore aujourd'hui dédiée à saint Nicolas, évêque de Myre. On l'a transférée dans celle qui porte le nom de Saint-Septième, son premier évêque, où sont ses reliques. Son chapitre, qui a d'assez bons revenus, est composé de douze chanoines, entre lesquels est un pénitencier et un théologal. Le prieuré en est la seule dignité. Il y a dans la ville trois paroisses, et cinq dans les faubourgs; des dominicains, des minimes, des cordeliers conven-

tuels et réformés , des capucins , et trois monastères de filles, etc. (*Ital. sacr.*, t. 1, p. 279.)

Évêques de Jési.

1. Septime, originaire de Trèves, martyr le 5 septembre 307.
2. Martien, assista au concile de Rome , sous le pape Symmaque , 501, 502, 503, 504.
3. Calcompiosus, vers l'an 647.
4. Honestus , souscrivit au concile de Rome, sous le pape Agathon , en 680.
5. Pierre, au concile de Rome, sous le pape Zacharie, en 743.
6. Jean, au concile de Rome, sous Eugène II, en 826. (*Baron*).
7. Anastase, représenté au concile de Rome par Aimon son diacre, sous le pape Léon IV, en 853.
8. Everard, au concile de Ravenne, sous le pape Jean XIII, en 967.
9. Raynald, au concile de Latran, en 1179.
10. Grimaldus, en 1197.
11. Crescence, siégeait en 1207.
12. Severin, sous le pape Grégoire IX, en 1237.
13. Gauthier, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Innocent IV, en 1246.
14. Crescence II, en 1252, mourut l'année suivante.
15. Bonajunta, évêque de Recanati, transféré par Urbain IV, en 1263.
16. Hugues, évêque de Pisioie, transféré en 1268.
17. Jean, en 1291, transféré à Osimo par Boniface VIII, en 1295.

18. Léonard, transféré d'Alatri par le même en 1295.

19. François de Alfani, de Pérouse, neveu du jurisconsulte Bartole, élu par le chapitre en 1312, mourut en 1342.

20. François II, Jordani, de Spolette, d'une noble famille d'Urbin, élu en 1342, mourut en 1348.

21. Nicolas de Pisis, augustin, élu en 1349, transféré à Urbin par Clément VI.

22. Pierre-Christophe Borghèse, de Sienne, en 1380.

23. Bernard, mort en 1391.

24. Thomas de Perleoniibus, de Rome, évêque d'Ascoli, transféré par Boniface IX, en 1391.

25. Louis Francisci, abbé du monastère de Saint-Paul, de l'Ordre de Val-Ombreuse, diocèse de Pise, succéda à Thomas en 1400. Il mourut en 1405.

26. Jacques de Bonriposis, de Pérouse, nommé en 1405, alla au concile de Constance.

27. Blondus de Conchis, citoyen et chanoine de Spolette, élu en 1418.

28. Lazare, mort en 1425.

29. Innocent, succéda à Lazare le 2 octobre 1425. Il siégea long-temps.

30. Thomas Ghisleri, de Jési même, sous Jules II, mourut en 1505.

31. Ange de Ripantibus, de Jési, camérier de Jules II, nommé en 1505, mourut en 1512.

31. Pierre-Paul Venanti, nommé par Léon X en 1513, assista au concile de Latran en 1514 et 1515.

33. Antoine Venance, de Spello, neveu du précédent et coadjuteur, succéda en 1519, et mourut en 1540.

34. Benoît Conversini, de Pisioie, évêque de Trivento, transféré le 10 juillet 1540, mourut en 1553.

35. Pierre de Monte, fils de Cecchi Guidalotti, et de Marguerite Fabiani de Monte, fille de la sœur de Vincent, père de Jules III, nommé le 3 juillet 1553, abdiqua l'année suivante.

36. Gabriel de Monte, petit-neveu de Jules III, nommé le 10 novembre 1554, assista au concile de Trente, siégea quarante-deux ans, et mourut en 1597.

37. Camille, cardinal Borghèse, administra cette église, abdiqua ensuite et fut fait pape sous le nom de Paul V en 1605.

38. Marc Agrippa Dandini, de Césène, mort en 1603.

39. Pyrrhus Imperialis, de Veroli, nommé par Clément VII, le 28 janvier 1604, mourut en 1609.

40. Marcel Pignatelli, de Rome, originaire de Pérouse, clerc régulier théatin, frère d'Étienne, cardinal, nommé par Paul V en 1607 le 13 janvier, mourut en 1621.

41. Tibère Cincio, de Rome, chanoine de Saint-Pierre, nommé par Grégoire XV en 1621 le 29 novembre. Innocent X le fit cardinal, et il mourut en 1653.

42. Jacques, cardinal Corradi, De Ferrare, nommé la même année, fut fait cardinal par Alexandre VII et quitta.

43. Alderan Cibo, prince de Massa et de Carraria, cardinal et légat de Ferrare, nommé par Alexandre VII le 29 juin 1656, mourut évêque d'Ostie en 1700.

44. Laurent Cibo, nommé par Clément X, à la cession du précédent son frère, le 18 janvier 1671, mourut le 17 août, 1680.

45. Pierre-Matthieu Petrucci, patrice de Jési, général de l'Oratoire, nommé par Innocent XI, le 14 avril 1681, fait cardinal le 2 septembre 1686, assista aux élections d'Alexandre VIII et d'Innocent XII, et mourut le 5 juillet 1701.

46. Alexandre Fidelis, d'Urbino, chanoine d'Urbino, évêque d'Aquapendente, transféré par Innocent XII en 1696, et mourut au mois d'avril 1715.

47. François-Antoine Giatini, du diocèse d'Osimo, chanoine de Sainte-Marie Majeure, nommé par Clément XI le 7 décembre 1716.

JESIA ou JESIAS, héb., *le Seigneur est*, du mot *isch*, être, fils d'Izrahia. (1 Par. 7, 3.)

JESIEL, héb., *qui divise ou partage de Dieu*, du mot *catsa*, de la tribu de Nephtali, chef des Jésiélites. (Num. 26, 48.)

JÉSIMON, héb., *désolation*, ville dans le désert de Maon, de la tribu de Siméon. (1 Reg. 23, 24.)

JESMACHIAS, héb., *qui est joint au Seigneur*, du mot *sam-mac*, un des chefs des lévites, sous le roi Ezéchias. (2 Par. 31, 13.)

JESMAIAS, héb., *qui écoute le Seigneur* ou *qui lui obéit*, du

mot *schamach*, écouter et obéir, fils d'Abdia, chef de la tribu de Zabulon, du temps de David. (1 Par. 27, 19.)

JESPHA, héb., *le jaspé*, du mot *josphé*, fils de Baria. (1 Par. 8, 16.)

JESPHAN ou JESPHAM, fils de Séfac. (1 Par. 8, 22.)

JESRAEL ou JEZRAEL ou ESDRAEL ou SRADELE, ville de la tribu d'Issachar, fameuse par la vigne de Naboth, et par la vengeance que Dieu y tira du roi Achab. (3 Reg. 21.)

JESSÉ ou ISAI, père de David.

JESSÉ, évêque d'Amiens, au neuvième siècle, écrivit une lettre à l'empereur Charlemagne, dans laquelle il rapporte exactement toutes les cérémonies du baptême, avec quelques explications assez naturelles. Il parle aussi de la confirmation et de l'Eucharistie. Cordesius a le premier donné cette lettre à la fin des œuvres d'Hincmar. (Dupon. neuvième siècle.)

JESSUI, héb., *qui est égal*, propre et placé, du mot *schava*, fils d'Aser, chef de la famille des Jésuites. (Num. 26, 44.)

JESSUI, fils de Saül. (1 Reg. 14, 49.)

JESU, héb., *élevé* ou *qui existe*, du mot *jesch*, fils d'Eliezer. (Luc, 3, 29.)

JESUA, fils d'Aser. (Genès., 46, 17.)

JESUA, chef de la neuvième famille sacerdotale. (1 Par. 24, 11.)

JESUA, lévite qui dépendait de Coré. (2 Par. 31, 15.)

JESUA, lévite, rabbin espa-

gnol, dans le quinzième siècle, a composé un ouvrage qui doit être lu de tous ceux qui veulent s'appliquer à l'étude du talmud. Cet ouvrage est intitulé : *Halicoth Olam, les voies de l'éternité*. Il explique avec beaucoup de netteté les manières de parler des docteurs du talmud, les façons de proposer leurs objections et d'y répondre ; car il n'y a rien de si embarrassé que cette matière dans le livre du talmud. Il y a eu un assez grand nombre d'éditions de cet ouvrage, en hébreu de rabbin. Constantin Lempereur, professeur des controverses juives, à Leyde, le fit imprimer en hébreu et en latin dans la même ville, en 1634. (Voyez Buxtorf, dans sa Bibliothèque rabbinique.)

JESUATE, Ordre religieux, *Jesnata, Jesuatus*. Les jésuates ou les clercs apostoliques de Saint-Jérôme, ont pour fondateur saint Jean Colombin de Sienne, qui, s'étant associé un gentilhomme siennois de ses amis, nommé François de Mino Vincenti, commença vers l'an 1365 son institut, qui fut approuvé à Viterbe par Urbain v, en 1367. Le bienheureux Jean de Tossignan leur dressa une règle ; mais dans la suite ils ont pris celle de Saint-Augustin, et elle est à la tête de leurs dernières constitutions qui furent imprimées à Ferrare l'an 1641 ; après avoir été approuvées l'année précédente par le pape Urbain viii qui, dans sa bulle, appelle cet institut la congrégation

des jésuates de Saint-Jérôme, sous la règle de Saint-Augustin.

Le nom de jésuates fut donné à ces religieux, parce que leurs fondateurs avaient toujours le nom de Jésus à la bouche; et celui de saint Jérôme, parce qu'ils avaient beaucoup de dévotion à ce saint, qu'ils le prirent pour leur protecteur, et qu'ils lui dédièrent la plus grande partie de leurs églises et de leurs oratoires. Pie v mit l'Ordre des jésuates au nombre des Ordres mendiants. Il n'y eut parmi eux que des frères lais jusqu'à Paul v qui leur permit de recevoir les ordres en 1606; jusqu'à ce temps, ils n'étaient obligés qu'à réciter par jour cent soixante cinq *Pater* et autant d'*Ave*. Ils avaient cinq à six heures d'oraison mentale par jour et deux fois la discipline, une fois le matin, et une fois le soir. Après avoir satisfait à leurs exercices de religion, ils allaient aux hôpitaux servir les malades. Ils avaient beaucoup de jeûnes et d'abstinences; ils s'occupaient dans la plupart de leurs maisons à la pharmacie, et distribuaient gratuitement aux pauvres des médicaments. Il y en avait d'autres où ils distillaient et vendaient de l'eau-de-vie, ce qui les fit appeler en quelques endroits pères de l'eau-de-vie. Leur habit consistait en une tunique blanche, serrée d'une ceinture de cuir avec une chausse ou chaperon blanc pour couvrir leur tête, qu'ils portaient sur l'épaule, quand ils avaient la

tête découverte. Ils portaient aussi des manteaux de couleur tannée et des sandales de bois. Ils avaient pour armes un nom de Jésus, avec des rayons d'or en champ d'azur, et au-dessous une colombe blanche par allusion à saint Jean Colombin, leur fondateur. Quoiqu'ils ne fussent que frères lais pendant les deux premiers siècles de leur établissement, il y a eu parmi eux beaucoup de personnes illustres, tant par leur sainteté, que par leur science : tels que le bienheureux Jean de Tossignan, le bienheureux Antoine de Sienne, les bienheureux Jérôme de Venise et Jeannette de Vérone, etc. Paul Morigia qui était général de cet Ordre avant que Paul v eût permis à ces religieux de prendre les ordres sacrés, a donné les vies de soixante d'entre eux, morts en odeur de sainteté. La république de Venise obtint du pape Clément ix en 1668, la suppression de cet Ordre, pour employer ses biens aux frais de la guerre de Candie. (Le père Hélyot, t. 3, p. 407.)

JÉSUATE, religieuse jésuate de Saint-Jérôme; les religieuses jésuates de Saint-Jérôme furent fondées par saint Jean Colombin, comme les religieux, et n'eurent pas le même sort qu'eux, puisqu'elles ne furent pas comprises dans la bulle de Clément ix qui supprimait seulement les religieux, sans faire mention des religieuses. Elles ont, comme les hommes, une tunique de drap blanc; une ceinture de

cuir, un manteau de couleur tannée, un voile blanc. Elles vivent aussi fort austèrement. La première religieuse de cet Ordre, fut la bienheureuse Catherine Colombin de Sienne, cousine de saint Jean Colombin, qui fit bâtir son premier monastère à Valpiatta. (Le père Hélyot, *ibid.*, p. 419.)

JÉSUE, ville de la tribu de Juda. (2 Esdr., 11, 26.)

JÉSUIAB, azronite, a composé un ouvrage contre Eunomius; des disputes contre un autre hérétique; vingt-deux questions touchant les sacrements de l'Eglise; une apologie; des épîtres et des canons synodaux. (Ebed-Jésu, Catalogue des écrivains chaldéens.)

JÉSUIAB, Hadibite, a composé plusieurs ouvrages, entre autres un livre touchant le baptême, et un autre où il explique chaque ordination. Il a aussi écrit un ouvrage touchant la consécration d'une nouvelle église; des hymnes; des oraisons; des épîtres et des livres de controverse. (Ebed-Jesu, *ibid.*)

JÉSUITES, Ordre de religieux, fondé par saint Ignace de Loyola, qu'on appelle autrement *la Compagnie de Jésus*. Ce sont des clercs réguliers qui font une profession particulière de travailler au salut du prochain, par l'instruction de la jeunesse, la prédication, l'administration des sacrements, les missions chez les hérétiques et les idolâtres. Ils portent l'habit

que portaient les prêtres du temps de leur fondation. Cet Ordre est composé de cinq sortes différentes de personnes, de profès, de coadjuteurs spirituels, d'écoliers approuvés, de frères laï, qui s'appellent *Coadjuteurs temporels*, et de novices. Les profès font publiquement les trois vœux solennels de religion, et y ajoutent celui d'obéissance au pape, pour les missions parmi les fidèles et les infidèles. Les coadjuteurs spirituels font aussi les trois vœux solennels, mais non le quatrième, qui regarde les missions. Les écoliers approuvés sont ceux qui, après deux ans de noviciat, ont été reçus, et ont fait en particulier trois vœux non solennels, mais cependant déclarés vœux de religion, et qui emportent empêchement dirimant. Ils sont dans la voie pour arriver au degré de profès, ou à celui de coadjuteur spirituel, selon la disposition du général. Ces degrés, surtout celui de profès, ne se confèrent qu'après deux ans de noviciat, sept d'études, sept de régence, une troisième année de noviciat, et 33 ans d'âge. Les vœux des écoliers sont absolus de leur côté, et conditionnels seulement du côté de l'Ordre : le général en dispense. Les profès renoncent par vœu à toute dignité ou prélature, et ne peuvent en recevoir, si le pape ne le leur ordonne, sous peine de péché. Lorsque les jésuites sortaient de la compagnie avant trente-trois

ns accomplis, ils rentraient dans
ous leurs biens : s'ils en sortaient
près trente-trois ans accomplis,
ls n'y avaient plus aucun droit,
elon la déclaration de Louis XIV
du 16 juillet 1715.

La compagnie de Jésus fut approuvée l'an 1540, par une bulle du pape Paul III qui fut donnée le 27 septembre, et qui commence par ces paroles, *Regimini militantis Ecclesiæ*. Les papes Jules III, Pie V, Grégoire XIII et divers autres, ont accordé des privilèges très-considérables à cette compagnie dont le général est perpétuel, et réside à Rome dans la maison professe, dite de Jésus. Il a cinq assistans généraux, d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne et de Portugal, qui n'ont que voix consultative. C'est le général qui aît les provinciaux, les supérieurs des maisons professes et des maisons de probation, et les recteurs des collèges. Les provinciaux de toute l'Europe lui écrivent une fois tous les mois : les recteurs, les supérieurs des maisons et les maîtres des novices, tous les trois mois, et ceux des Indes, lorsque la commodité de la navigation se présente. On lui envoie aussi de trois ans en trois ans les catalogues de chaque province, dans lesquels on marque l'âge de chaque religieux, ses forces, ses talens, ses qualités bonnes et mauvaises. Les maisons professes n'ont point de revenus ; mais les collèges et les noviciats peuvent en avoir. Les jésuites ne

peuvent recevoir des fondations pour des messes à perpétuité, ni aucune rétribution pour les messes quotidiennes, ou pour quelque emploi de ceux que la compagnie doit exercer selon son institut. Tout le monde sait que cette compagnie célèbre a produit une multitude d'écrivains habiles en tout genre. On peut voir le père Bartoli, jésuite, dans son *Histoire de l'établissement et du progrès de la société en Europe, dans la Chine* ; le père Hélyot, dans le septième volume de son *Histoire des Ordres monastiques et religieux*, etc.

JÉSUITESSES, Ordre de religieuses, qui avaient des maisons en Italie et en Flandre. Elles suivaient la règle des jésuites ; et quoique leur Ordre n'eût point été approuvé par le saint-siège, elles avaient plusieurs maisons, auxquelles elles donnaient le nom de *collèges* ; d'autres qui portaient celui de *maisons de probation*, dans lesquelles il y avait une supérieure, entre les mains de qui les religieuses faisaient leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : mais elles ne gardaient point de clôture et se mêlaient de prêcher. Le pape Urbain VIII supprima cet Ordre par son bref du 13 de janvier 1631, adressé à son nonce de la Basse-Allemagne, qui fut imprimé à Rome en 1632. (Voyez ce que Richard Simon dit touchant cet Ordre et sa suppression, dans sa Bibliothèque critique, donnée

sous le nom de *Sainjorre*, t. 1, ch. 21, p. 289.)

JÉSUS, fils de Josedec. (Aggée, 1, 1.)

JÉSUS ou JOSUÉ. (Voyez JOSUÉ.)

JÉSUS, fils de Sirach, auteur du livre de l'ecclésiastique. On ignore qui était ce Sirach.)

JÉSUS, nom auguste de Notre-Sauveur Jésus-Christ. Ce nom est hébreu, et signifie *Sauveur*, *celui qui sauvera*. Ce fut l'ange Gabriel qui l'apporta du ciel à Marie, en lui annonçant le mystère de l'incarnation.

JÉSUS-CHRIST, vrai Dieu et vrai homme, Messie et Sauveur du monde, conçu miraculeusement par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une Vierge nommée Marie, épouse de Joseph, naquit à Bethléem le 25 décembre, l'an du monde 4000, de la période julienne 4709, quatre ans avant l'ère vulgaire. Il fut circoncis le huitième jour, et nommé *Jésus*, c'est-à-dire, *Sauveur*. Les mages venus d'Orient l'adorèrent ensuite, et quarante jours après sa naissance Marie sa mère le porta au temple où le saint vieillard Siméon le reçut entre ses bras, s'écriant qu'il mourrait content, puisqu'il avait vu le Sauveur qui était l'attente d'Israël.

Après cela, comme Joseph et Marie se disposaient à s'en retourner à Nazareth, un ange avertit Joseph en songe de se sauver en Égypte avec Jésus, parce qu'Hérode devait bientôt chercher l'enfant pour le met-

tre à mort. (*Matth.*, c. 2.) Archelaüs ayant succédé à Hérode son père, saint Joseph, averti une seconde fois par un ange, retourna en Judée, et de là à Nazareth où Jésus-Christ demeura soumis à Joseph et à Marie, travaillant du métier de son père, jusqu'à l'âge de trente-trois ans. (*Luc.*, c. 2.) À l'âge de douze ans il alla à Jérusalem avec Joseph et Marie, pour y célébrer la pâque. Joseph et Marie ayant repris le chemin de Nazareth, et croyant que Jésus était avec quelques-uns de leurs parens, ou de leurs amis, ils marchèrent un jour entier, sans penser qu'il était absent. Mais le soir l'ayant cherché inutilement, ils s'en retournèrent le lendemain à Jérusalem où ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les interrogeant et les écoutant. Il s'en retourna à Nazareth avec eux, et continua d'y vivre dans une grande soumission. Il alla recevoir le baptême de saint Jean le Précurseur; et comme il sortait de l'eau, et qu'il faisait sa prière, les cieux s'ouvrirent, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et on entendit une voix qui disait : *Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance*. Jésus fut conduit ensuite par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon; et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim; et le tentateur s'approchant, lui dit de

changer en pain les pierres qu'il lui présenta. Jésus lui répondit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire, de ce que Dieu veut bien lui donner pour lui servir de nourriture, ou de ce qui a reçu de Dieu la vertu de nourrir. Ensuite le démon le transporta sur une haute montagne, et lui dit qu'il lui donnerait tous les royaumes de la terre qu'il lui désignait avec la main, s'il voulait l'adorer. (*Matth. 4, 1.*) Mais Jésus le reprima en lui disant : *Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu.* (*Luc. 4, 1.*) Enfin le démon le transporta sur le parapet d'une des galeries du temple, ou sur la balustrade qui régnait au haut de ce superbe édifice, et il lui dit de se jeter en bas : mais le fils de Dieu lui répondit : *Il est encore écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Alors le démon le laissa pour un temps, et les anges vinrent lui servir à manger.

Quelque temps après, Jean-Baptiste étant allé baptiser à Bétharaba, au-delà du Jourdain, passa par-là, s'en retournant en Galilée. Jean le vit, et dit à deux de ses disciples : *Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.* Alors ces deux disciples suivirent Jésus, et demeurèrent tout ce jour-là avec lui. Sur le soir, André qui était l'un des deux, ayant trouvé Simon son frère.

l'amena à Jésus; et Jésus lui dit : *Vous êtes Simon, fils de Jona ou de Joanna; vous vous appellerez ci-après Céphas, c'est-à-dire, pierre ou rocher.* Le lendemain Jésus partit pour Nazareth, et rencontra Philippe qu'il appela à sa suite. Philippe ayant trouvé Nathanaël, le mena à Jésus qui, le voyant venir, dit de lui : *Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude.* Nathanaël répondit : *D'où me connaissez-vous ?* Jésus répliqua : *Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu sous le figuier.* Nathanaël reprit : *Je vois bien que vous êtes le fils de Dieu, le roi d'Israël.*

De Bétharaba, Jésus vint à Cana de Galilée, où il fit à une noce son premier miracle, en changeant l'eau en vin. De là il alla à Capharnaüm, et quelques jours après à Jérusalem pour y célébrer la pâque. Ce fut en cette occasion qu'il chassa du temple les changeurs et les marchands qui vendaient des animaux et des oiseaux pour les sacrifices; et c'est la première pâque qu'il ait faite depuis le commencement de sa prédication. Il demeura quelque temps à Jérusalem; et ce fut pendant le séjour qu'il y fit, que Nicodème vint le trouver la nuit, et se convertit. De Jérusalem, Jésus alla sur le Jourdain pour baptiser du baptême de l'eau et du Saint-Esprit, annoncé par saint Jean; et le nombre de ceux qui vinrent à lui fut si grand, que les disciples du

saint précurseur en concurrent une jalousie qui donna lieu à leur humble maître de leur dire qu'il n'était que l'ami et le paranimphe de l'époux. Après la détention de saint Jean, qu'Hérode le tétrarque fit mettre dans les fers, Jésus trouva bon de se retirer en Galilée; et s'étant arrêté en chemin près la petite ville de Sichar, il s'assit tout fatigué auprès du puits de Jacob. Ce fut là qu'une femme de cette ville qui était habitée par des Samaritains, étant venue puiser de l'eau, Jésus l'instruisit de sa qualité de Messie, la suivit à Sichar, après que les habitans de la ville l'en eurent prié, sur le récit de la femme, y convertit plusieurs personnes pendant deux jours, et reprit le chemin de la Galilée. Y étant arrivé, il prêcha dans les synagogues, et en particulier dans celle de Nazareth, sa patrie, dont les habitans, indignés de quelques reproches qu'il leur fit sur leur incrédulité, le menèrent sur le haut de la montagne où leur ville était bâtie, pour le précipiter : mais Jésus passant au milieu d'eux sans qu'ils le pussent arrêter, alla fixer sa demeure ordinaire à Capharnaüm, d'où il allait de tous côtés prêcher, enseigner, guérir les malades.

Il vint à Cana pour la seconde fois; et un officier du roi Hérode l'étant venu trouver pour lui demander la guérison de son fils qui était malade à Capharnaüm, il lui dit de s'en

retourner, que son fils était guéri : il l'était en effet au moment même que Jésus le disait, et par sa vertu. Quelques jours après étant sur la mer de Tibériade, il appela pour la seconde fois Pierre et André son frère, qui étaient alors occupés à la pêche. Il appela aussi tout de suite et un peu plus loin les deux frères Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient dans leur nacelle. Il guérit un démoniaque un jour de sabbat dans la synagogue, et la belle-mère de Simon, laquelle avait une grande fièvre, dans la maison de cet apôtre. Sur le soir, il guérit encore tous les malades de la ville, et le lendemain, de très-grand matin, il se retira seul dans un lieu désert pour y prier, d'où il alla avec ses disciples annoncer le royaume de Dieu dans les villes et les bourgades de la Galilée. Sa réputation vola par toute la Syrie, et on lui envoyait des malades de toutes parts. De retour à Capharnaüm, il se mit dans la barque de Simon-Pierre, pour enseigner la multitude qui l'accablait, et dit ensuite à Pierre de jeter ses filets en pleine mer d'où il amena une si grande quantité de poissons, que ses filets se rompaient. Après cela il guérit plusieurs malades, entr'autres un paralytique que l'on descendit dans la maison où il était par le toit, n'ayant pu, à cause de la foule, le faire passer par la porte. De là Jésus s'étant rendu sur le lac de Génézareth,

appela saint Matthieu , autrement Lévi , publicain de profession.

Jésus étant allé à Jérusalem pour y célébrer sa seconde pâque depuis sa prédication, y guérit un malade qui était paralytique depuis trente-huit ans, et qui ayant emporté son lit le jour du sabbat, donna occasion aux Juifs de former le dessein de faire mourir Jésus comme l'ennemi et le destructeur de la loi. Étant sorti de Jérusalem, et passant au milieu des fromens presque mûrs, un jour de sabbat, ses disciples, pressés de la faim, froissaient des épis dans leurs mains pour en manger le grain. Ceci donna lieu aux Pharisiens de s'en plaindre comme d'un violement du sabbat, et à Jésus de justifier la conduite de ses disciples par l'exemple de David qui, dans la nécessité, mangea les pains de proposition, et par celui des prêtres qui travaillent dans le temple le jour du sabbat. Le jour du sabbat suivant, étant dans la synagogue de Capharnaüm, il guérit un homme qui avait la main sèche, et fit voir aux Pharisiens qu'il n'y avait en cela rien de contraire à la loi. Ceux-ci, loin de se laisser persuader, complotèrent avec les Hérodiens pour faire périr Jésus qui se retira à Capharnaüm, et alla sur la mer de Tibériade où il fut suivi par une foule accablante qui l'obligea de traverser la mer et d'aller seul sur une montagne où il passa la

nuit en prières. Le lendemain au matin, il descendit, appela ceux de ses disciples qu'il désigna, leur donna le nom et la mission d'*apôtres*, c'est-à-dire, d'*envoyés*; et s'étant assis sur une butte qui était au bas de la montagne, il commença à enseigner les apôtres et le peuple, et leur fit ce fameux sermon de la montagne qui comprend le précis de sa doctrine et l'abrégé de tout l'Évangile. (*Matt. 5.*) Il y déclare qu'il fait consister la béatitude dans la pauvreté, dans la douleur, dans les larmes de la pénitence, dans l'amour de la justice, dans l'exercice des œuvres de miséricorde, dans la pureté de cœur, dans l'amour de la paix, dans la souffrance, dans les persécutions, dans le mépris que l'on fait des biens, des honneurs, de l'estime du monde. Il donne une formule de prière dans le *Pater noster*. Il condamne l'hypocrisie, la vanité, l'avarice, les inquiétudes touchant les biens de la terre, les jugemens téméraires. Il recommande l'oraison, la charité, l'amour des ennemis, et donne cette règle générale de ne faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Après ce discours il guérit un lépreux en le touchant.

De là il revint à Capharnaüm où un centenier l'envoya prier de venir dans sa maison rendre la santé à un de ses serviteurs qui était dangereusement malade. Comme il était en chemin pour y aller, cet homme

lui envoya de ses amis, et vint ensuite lui-même pour lui témoigner qu'il ne s'estimait pas digne de le recevoir dans sa maison, mais qu'il dît seulement une parole et que son serviteur serait guéri. Jésus admira sa foi, guérit son serviteur, et passa à Naïm où il ressuscita le fils d'une veuve, lequel était déjà dans le cercueil, et que l'on portait en terre. Etant entré dans la ville, un Pharisien nommé Simon l'invita à dîner, et pendant qu'il était à table, une femme de la ville qui était connue pour pécheresse, vint arroser ses pieds de ses larmes, et les essuyer avec ses cheveux. Jésus lui remit ses péchés et la renvoya. Il parcourut ensuite toute la Galilée, et revint à Capharnaüm où il se trouva si accablé de la foule, que ses parens vinrent pour l'en tirer. Il guérit au même endroit un possédé qui était aveugle et muet; ce qui donna lieu aux Phariséens jaloux d'attribuer ses miracles à Béelsébul, prince des démons. L'après-dîner Jésus alla sur le bord de la mer de Tibériade; et montant sur une barque, il proposa au peuple diverses paraboles (*Matth.* 13); celle du semeur, celle de la lampe qui se met sur le chandelier, celle de l'ivraie que l'homme ennemi sème dans le champ pendant la nuit, celle du grain de moutarde, et celle du levain. Lorsqu'il fut de retour à la maison, il expliqua ces pa-

raboles à ses disciples, et leur en proposa de nouvelles; celle du trésor caché, celle de la perle que l'on achète en vendant tout ce que l'on a, et celle du filet jeté dans la mer qui ramasse toutes sortes de poissons, bons et mauvais. Sur le soir il s'embarqua sur la mer de Tibériade, et s'étant endormi, la tempête s'éleva: les disciples l'éveillèrent; il commanda aux vents, et rendit le calme à la mer agitée.

Il arriva au bord du canton de Gerasa où il délivra deux fameux démoniaques dont il envoya les démons dans un troupeau de porcs, qui se précipitèrent dans la mer. Effrayés de ce prodige, les Géraseniens prièrent Jésus de se retirer. Il repassa la mer, et alla aussitôt à la maison de Jaïr, prince de la synagogue de Capharnaüm, pour rendre la santé à sa fille unique âgée de douze ans. L'ayant trouvée morte, il la ressuscita, après avoir guéri en chemin une femme qui était incommodée d'une perte de sang, et qui toucha secrètement, comme il passait, le bord de sa robe. Il guérit aussi deux aveugles en allant à Nazareth, et presque en même temps un possédé qui était muet. Les habitans de Nazareth sa patrie, n'ayant point profité de ses discours, il quitta cette ville et n'y retourna plus, disant qu'un prophète n'est sans honneur, que dans sa patrie. Peu de temps après, il envoya ses disciples

prêcher deux à deux avec la puissance de faire des miracles; mais il leur fit défense de porter, ni provisions, ni armes, ni habits à changer, ni deux paires de sandales. Jésus de son côté alla prêcher dans tout le pays. Un jour il passa le lac de Génésareth, ou la mer de Tibériade, qui est la même chose, et se retira sur une montagne à l'écart avec ses apôtres dans le désert de Betzaïde. Les troupes le suivirent au nombre d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfans; et Jésus ayant multiplié cinq pains et deux poissons que ses apôtres lui présentèrent, il rassasia toute cette multitude, en sorte qu'on ramassa encore douze paniers pleins des restes des cinq pains et des deux poissons. (*Joan.* 6, 5.) Le peuple, sensible à un si grand bienfait, résolut de choisir Jésus pour roi; mais Jésus contraignit ses disciples de repasser la mer pendant que lui resta sur la montagne. Les apôtres ayant eu le vent contraire durant la nuit, au lieu d'aller à Betzaïde où ils avaient dessein d'aborder, tournèrent du côté de Tibériade. Le lendemain, au point du jour, ils se trouvèrent à vingt-cinq ou trente stades du bord, et virent un homme qui marchait sur la mer de leur côté. Ils crurent que c'était un fantôme, et furent saisis de frayeur. Mais Jésus les rassura en leur disant que c'était lui. Il entra dans la barque, et aussitôt elle se trou-

va à bord. Les troupes étant venues retrouver Jésus qui s'était rendu à Capharnaüm, il les exhorta à chercher une nourriture qui ne pèrit point, leur disant qu'il était le pain du ciel, infiniment plus excellent que la manne que leurs pères avaient mangée dans le désert, et que sa chair était vraiment nourriture, et son sang vraiment breuvage. Plusieurs disciples le quittèrent à ce discours; et loin de l'adoucir ou de le révoquer, il demanda à ses apôtres s'ils voulaient aussi s'en aller. Pierre lui répondit qu'il avait les paroles de la vie éternelle, qu'il était le vrai Christ et le fils du Dieu vivant.

Peu de temps après Jésus fit sa troisième pâque à Jérusalem depuis sa prédication, et lorsqu'il fut de retour en Galilée, il blâma fortement l'hypocrisie des Pharisiens qui s'étaient scandalisés de ce que ses disciples ne lavaient pas leurs mains avant de se mettre à table. Etant allé du côté de Tyr et de Sidon, il guérit la fille d'une femme phénicienne ou chananéenne, après avoir approuvé et admiré la foi de cette mère affligée. Il continua sa route vers Sidon, et vint par la Décapole au-delà de la mer de Tibériade, où il guérit un homme sourd et muet. Il resta trois jours sur une montagne à l'écart, guérit en descendant une infinité de malades, et rassasia quatre mille hommes sans compter les femmes et les enfans, avec sept pains et quelques

petits poissons, dont il demeura sept paniers de reste. (*Matth.* 15, 32.) Jésus s'embarqua aussitôt et alla à Magédan, dans le canton de Dalmanutha, vers les sources du Jourdain. Il dit aux Pharisiens et aux Sadducéens qui lui demandaient un signe du ciel, qu'il n'avait point d'autre signe à leur donner que celui de Jonas; ce qui marquait sa résurrection future. Il s'embarqua ensuite sur la mer de Tibériade, et vint à Betzaïde où il guérit un aveugle. Étant allé du côté de Césarée de Philippe, il demanda à ses disciples qui l'on disait qu'il était, et louant la foi de saint Pierre qui lui dit qu'il était le Christ, fils de Dieu, il ajouta : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Six jours après il se transfigura sur une haute montagne à l'écart, que l'on croit être le Thabor, devant trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée. Il parut tout d'un coup brillant de gloire. Ses habits devinrent blancs et éclatans comme la neige. Moïse et Élie descendirent sur la montagne et s'entretenirent avec lui de tout ce qu'il devait endurer à Jérusalem. On entendit une voix qui dit : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le!* Jésus étant descendu de la montagne guérit un jeune homme muet, lunatique, épileptique

et possédé, que ses disciples n'avaient pu guérir à cause de leur peu de foi.

Il continuait à prêcher par la Galilée, et étant arrivé à Capharnaüm, il dit à Pierre d'aller jeter sa ligne à la mer, et que le premier poisson qu'il tirerait lui fournirait de quoi payer le tribut des deux dragmes par tête que chaque Juif était obligé de donner au temple par an. Pierre y alla, et le premier poisson qu'il prit avait sous la langue un stater ou un sicle d'argent, que saint Pierre donna aux receveurs pour Jésus et pour lui. Un jour ayant envoyé quelques-uns de ses apôtres dans un bourg des Samaritains pour lui préparer un logement, on ne voulut pas l'y recevoir, et il réprima le zèle trop ardent de Jacques et Jean, qui lui demandaient la permission de faire descendre le feu du ciel sur cette bourgade. S'avancant toujours vers Jérusalem, le Sauveur alla loger à Béthanie, chez deux sœurs Marthe et Marie. Marthe qui s'empressait à préparer à manger, se plaignit à Jésus de ce que Marie était assise à ses pieds pour écouter sa parole, mais Jésus lui répondit : *Marthe, vous vous occupez à bien des choses; une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.* Jésus ayant guéri un possédé qui était muet, les Pharisiens l'accusèrent de ne chasser les démons qu'au nom de Belséub. Il ré-

futa leur calomnie, et donna au peuple diverses instructions pendant le temps qu'il demeura à Jérusalem. Au sortir de cette ville il vint à Capharnaüm où il guérit un hydropique le jour du sabbat, en présence de plusieurs Pharisiens qui l'observaient. Il ne dédaignait pas de manger avec des publicains et des pécheurs, et les Pharisiens en murmuraient encore; mais il leur proposa la parabole d'un homme qui avait cent brebis, et qui en ayant perdu une, quitta les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher celle qui s'était égarée et la rapporter sur ses épaules dans sa maison.

Jésus alla à Jérusalem et enseigna dans le temple, à la fête des tabernacles qui se célébrait au mois d'octobre. Il s'éleva une grande rumeur parmi le peuple sur son sujet, et l'on voulut se saisir de lui; mais on ne le put arrêter, parce que son heure n'était pas encore venue. Le soir du dernier jour de la fête des tabernacles, Jésus alla passer la nuit sur la montagne des Oliviers, et le lendemain il revint au temple où les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, en lui demandant d'une manière captieuse ce qu'il en fallait faire. Jésus ne leur répondit point, mais il écrivait sur la terre; puis se relevant il leur dit : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Puis il recommença à écrire, et ses accusa-

teurs s'étant retirés, il dit à la femme de s'en aller et de ne plus pécher. Le lendemain Jésus, passant par la rue, vit un homme qui était aveugle dès sa naissance, et crachant à terre, il fit une espèce de boue détrempée avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle-né, et lui dit d'aller laver ses yeux dans la fontaine de Siloé. L'aveugle y alla et fut parfaitement guéri. Ce miracle s'étant fait le jour du sabbat, donna lieu aux Pharisiens de soutenir que Jésus n'était point prophète, puisqu'il violait le sabbat. Ensuite de ce miracle, Jésus retourna en Galilée; mais il n'y demeura pas long-temps, parce qu'il voulait assister à la dédicace du temple, renouvelé et nettoyé par Judas Machabée, qui se célébrait cette année le 15 décembre, 22 de casleu. Il alla donc à cette fête, en passant par le milieu de la Galilée et de la Samarie, et étant proche d'une certaine ville, dix lépreux lui crièrent de loin : *Jésus, maître, ayez pitié de nous.* Il leur dit : *Allez, montrez-vous aux prêtres :* comme ils y allaient, ils se trouvèrent guéris.

Jésus, marchant dans le temple, dans le portique de Salomon, les Juifs l'environnèrent et lui dirent : « Jusqu'à quand » nous tiendrez-vous en suspens? si vous êtes le Christ, » dites-le-nous. Je vous l'ai déjà » dit, répondit Jésus, et vous » ne le croyez point; d'ailleurs » les œuvres que je fais le prou-

» vent assez. » Ils prirent des pierres pour le lapider ; mais il se tira de leurs mains, et étant sorti de Jérusalem, il alla au-delà du Jourdain à Bétharaba, et il y demeura environ un mois. Pendant qu'il y était, Lazare, frère de Marthe et de Marie, tomba malade et mourut. Jésus alla à Béthanie, le ressuscita, et puis se retira à Ephreim sur le Jourdain, où il demeura jusqu'au 24 mars, qui était le 4 de nisan. Alors Jésus se mit en chemin pour venir à Jérusalem pour la dernière pâque, et pour y souffrir la mort. Il guérit un aveugle aux approches de Jérico, et s'invita lui-même à loger chez Zachée le publicain, qui se convertit et fit une pleine restitution de tout ce qu'il avait pris. Le lendemain, sortant de la ville, Jésus rendit la vue à deux aveugles dont l'un s'appelait *Bar-Timée* ou fils de Timée, fort connu dans ce pays-là.

Jésus arriva à Jérusalem quelques jours avant la fête de pâque, mais il ne parut pas sitôt dans le temple, à cause de la mauvaise volonté des Juifs. Six jours avant cette fête, comme il était à table à Béthanie, dans la maison de Simon, surnommé le *Lépreux*. Marie, sœur de Lazare, répandit une boîte de nard-d'épi fort précieux, sur les pieds du Sauveur, et les essuya de ses cheveux. Les disciples, et surtout Judas Iscarioth, le trouvèrent mauvais, croyant qu'il aurait mieux valu vendre ce parfum, et en donner le prix

aux pauvres. Mais Jésus prit la défense de Marie, et dit que ce qu'elle venait de faire, était comme un prélude de l'embaumement qui se devait faire bientôt de son corps mort. Le lendemain matin qui était le lundi 30 mars et 10 de nisan, cinq jours avant la pâque, Jésus étant parti de Béthanie, s'avança vers Jérusalem, et étant près de Bethphagé, il y envoya deux de ses disciples, et leur dit de lui amener une ânesse et un ânon, afin qu'il pût monter l'ânon et entrer ainsi à Jérusalem pour accomplir les prophéties. (*Zach. 9, 9.*) Il entra donc ainsi dans la ville comme en triomphe, suivi d'une grande multitude de peuple, qui criait : *Hosanna au fils de David : béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur.* Il alla au temple, en chassa ceux qui y trafiquaient, et guérit les aveugles et les boiteux qui étaient dans ce saint lieu. Le soir il sortit de la ville, et se retira à Béthanie, et le lendemain matin, le mardi 31 de mars et le 11 de nisan, il retourna à Jérusalem, et chassa de nouveau les marchands qu'il trouva dans le temple. Sur le soir il s'en retourna à Béthanie. Le mercredi suivant, 12 de nisan et premier d'avril, il revint à Jérusalem, où les princes des prêtres et les sénateurs vinrent le trouver dans le temple, pour lui demander de qu'elle autorité il faisait ce qu'on lui voyait faire. Il leur demanda à son tour, si le baptême de Jean était du ciel ou

de la terre; et comme ils répondirent qu'ils n'en savaient rien, il ne leur dit pas non plus de quelle autorité il agissait. S'adressant ensuite aux prêtres, aux docteurs et aux Pharisiens, il leur proposa quelques paraboles qui avaient toutes pour objet de leur montrer que Dieu était prêt à les rejeter à cause de leur infidélité, et de leur substituer les gentils. Il répondit aux Hérodiens, aux Saducéens et aux Pharisiens, qui lui firent successivement des questions captieuses sur l'obligation de payer le tribut à César, sur la résurrection, et pour savoir quel était le plus grand commandement de la loi.

Jésus, sortant du temple sur le soir en prédisant la destruction à ses disciples, qui lui faisaient remarquer les beautés de ce superbe édifice; et quand ils fut hors de la ville sur le mont des Oliviers, il commença à leur parler du siège prochain de Jérusalem par les Romains, qui arriva environ trente-quatre ans après. Il mêla à son discours quelques traits touchant le jugement dernier, et proposa quelques paraboles propres à inspirer le travail et la vigilance. Ce même jour mercredi 12 de nisan et premier d'avril, Jésus dit à ses disciples que la pâque se devait célébrer dans deux jours, et que le fils de l'homme serait livré à ses ennemis et crucifié. Le jeudi 2 d'avril et 13 de nisan, Jésus envoya Pierre et Jean à Jérusalem, pour y préparer une salle, et ce

qui était nécessaire pour la pâque. Sur le soir, il entra dans la ville, se rendit à la maison qui avait été préparée pour la pâque, et s'étant mis à table avec ses apôtres, il leur déclara que l'un d'eux le devait trahir. Il leur témoigna aussi le grand désir qu'il avait toujours eu de manger cette pâque avec eux; il institua le sacrement de son corps et de son sang, et le leur donna à manger et à boire. Il se leva de table, leur lava les pieds, et s'étant remis à table, il se troubla en disant que l'un d'eux le trahirait; saint Jean lui ayant demandé quel devait être ce traître, Jésus lui dit que ce serait celui à qui il donnerait un morceau de pain trempé dans la sauce. Dès que Judas eut reçu ce morceau, il s'en alla transporté par le mauvais esprit, qui était entré dans son cœur, et comme il sortait, Jésus lui dit : *Faites vite ce que vous faites.* Il prédisait à Pierre qu'il le renoncerait cette même nuit, et avant le chant du coq, et après quelques autres discours, il se leva de table, dit l'hymne d'actions de grâces, et sortit de la ville avec ses apôtres. Ils les entretint en chemin de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de leur fuite, de leurs souffrances, de la descente du Saint-Esprit; et après avoir passé le torrent de Cédron, il vint au lieu nommé Gethsemani où il y avait un jardin. Il y entra avec ses apôtres, et ayant pris Pierre, Jacques et Jean, il tomba dans une

profonde tristesse et leur dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici, veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation*; et s'étant éloigné d'environ un jet de pierre, il se mit à genoux, et se prosternant le visage contre terre, il dit : *Mon père, toutes choses vous sont possibles; faites s'il vous plaît que ce calice passe loin de moi: toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*. Alors un ange du ciel vint pour le consoler, et étant dans cette agonie il continua plus long-temps sa prière; et il sortait de son corps une sueur comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre.

Jésus se leva jusqu'à trois fois de son oraison, et alla voir ses apôtres qu'il trouva toujours endormis. Enfin la troisième fois il leur dit que celui qui le devait trahir était proche, et qu'il fallait aller au-devant de lui. Judas, qui était entré dans le jardin avec une troupe de soldats, s'approcha de Jésus pour le baiser. Jésus lui reprocha doucement son crime, en lui disant : *Judas, vous livrez le fils de l'homme par un baiser!* En même temps, s'approchant de la troupe de soldats, il leur dit : *Qui cherchez-vous?* Ils répondirent : *Jésus de Nazareth*. Jésus leur dit : *C'est moi*. A ces mots, ils tombèrent tous à la renverse. Il leur fit une seconde fois la même demande, et ils répondirent de même, qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : *Si c'est moi que vous cher-*

chez, laissez aller ceux-ci. Alors ils se jetèrent sur Jésus et le lièrent. Pierre tira son épée et coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre; mais Jésus le guérit aussitôt en touchant son oreille. Jésus fut conduit d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe. Anne avait été grand-prêtre et Caïphe l'était actuellement cette année-là. Anne interrogea Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus lui répondit qu'il n'avait rien enseigné en secret, et que tous les Juifs étaient témoins de sa doctrine. En même temps un des serviteurs du pontife lui donna un grand soufflet, en lui disant : *Est-ce ainsi que vous parlez au pontife?* Jésus lui dit : *Si j'ai mal parlé, faites-le voir, sinon pourquoi me frappez-vous?* Anne renvoya Jésus à Caïphe qui le fit comparaître devant les prêtres et les docteurs de la loi. Après avoir cherché en vain des témoignages capables de le faire condamner à mort, il se présenta un homme qui lui avait ouï dire : *Je détruirai dans trois jours le temple de Dieu, et je le rétablirai dans un pareil nombre de jours*. Pendant tout ce temps Jésus demeurait dans le silence; et Caïphe l'ayant conjuré au nom du Dieu vivant, de dire s'il était le Christ, il l'avoua, et dit de plus, qu'il viendrait un jour sur les nues, à la droite du Père, pour exercer le jugement. A ces mots, le grand-prêtre déchira ses habits, et dit : *Qu'avons nous besoin de témoins?*

vous avez tous ouï ses blasphèmes; qu'en pensez-vous? Ils répondirent : Il est digne de mort. L'assemblée étant sortie, on remit Jésus entre les mains des soldats qui lui firent mille outrages pendant le reste de la nuit où tout ceci se passait. Aussitôt qu'il fut jour, les prêtres, le sénat et les docteurs s'assemblèrent, et firent comparaître Jésus devant eux. Ils lui demandèrent s'il était le Christ; il avoua qu'il était le Christ fils de Dieu. En même temps ils le déclarèrent digne de mort, et le menèrent à Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, en l'accusant de trois chefs; 1°. de troubler le repos public; 2°. d'enseigner qu'il ne fallait pas payer les tributs à l'empereur : 3°. de se dire le Christ et le fils de Dieu. Pilate l'interrogea, le déclara innocent et l'envoya à Hérode, roi ou tétrarque de Galilée, qui était alors à Jérusalem, et qui, après s'être moqué de Jésus et l'avoir couvert par dérision d'un mauvais habit d'écarlate, le renvoya à Pilate.

Ce gouverneur interrogea de nouveau Jésus, déclara qu'il ne méritait point la mort, le proposa aux Juifs avec Barabbas, en leur demandant lequel des deux ils voulaient qu'on leur délivrât, selon la coutume de leur accorder la vie d'un coupable, à la fête de Pâque; mais voyant qu'ils demandaient avec de grands cris la mort de Jésus, il se fit apporter de l'eau, lava ses mains, leur dit qu'il se déchar-

geait de sa mort, et le leur abandonna pour être crucifié. Les soldats romains l'ayant saisi, le revêtirent d'un manteau de pourpre, lui mirent une couronne d'épines sur la tête et un roseau en forme de sceptre à la main, faisant semblant de le saluer, ils lui crachaient au visage, et lui frappaient la tête avec le roseau qu'ils avaient en main. Ils le chargèrent ensuite de sa croix, le conduisirent au calvaire où ils lui présentèrent du vin mêlé de myrrhe, ou de fiel, qu'il refusa, et le crucifièrent entre deux voleurs. Pilate fit mettre sur sa croix la cause de sa condamnation en ces termes : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Les soldats partagèrent entre eux ses habits, et tirèrent au sort sa tunique qui était sans couture. Les magistrats, les prêtres, le peuple lui insultaient, tandis qu'un des voleurs crucifiés à ses côtés reconnut son innocence, et en obtint le pardon de ses crimes. Environ l'heure du midi, qui était la sixième heure du jour, le soleil fut couvert de ténèbres jusqu'à la neuvième heure, ou trois heures après midi. A la neuvième heure les ténèbres se dissipèrent, et Jésus cria à haute voix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Alors on lui présenta à boire du vinaigre dans une éponge; et l'ayant goûté, il dit : *Tout est consommé,* et baissant la tête, il expira. Alors le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, la

terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de ceux qui étaient morts, ressuscitèrent et apparurent à plusieurs après la résurrection de Jésus-Christ. On lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et Joseph d'Arimathie mit son corps dans un tombeau creusé dans le roc d'un jardin voisin. Les prêtres, craignant que les disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps, mirent des gardes à son tombeau, et scélèrent la pierre qui en fermait l'entrée. Le lendemain du grand jour du sabbat de très-grand matin, les saintes femmes allant au tombeau pour embaumer le corps de Jésus, y trouvèrent deux anges en forme humaine, vêtus d'habits blancs, et tout éclatans de lumière, qui leur apprirent la résurrection du Sauveur. Jésus-Christ ressuscité se montra pendant quarante jours plusieurs fois à ses disciples, soit séparés, soit réunis, et leur ordonna de se rendre tous à Jérusalem, parce qu'il y devait monter au ciel en leur présence. Il se fit encore voir à eux, mangea avec eux, leur fit des reproches de leur incrédulité sur le sujet de sa passion et de sa résurrection, leur montrant par les écritures que cela devait s'accomplir de cette sorte. Il leur ouvrit l'esprit et leur donna l'intelligence des Écritures, leur dit d'aller prêcher l'Évangile par tout le monde, leur donna le pouvoir de faire toutes sortes de miracles, leur enjoignit de

baptiser et d'enseigner toutes les nations, disant que ceux qui croraient et seraient baptisés, seraient sauvés; que ceux, au contraire, qui demeureraient dans l'incrédulité, seraient condamnés. Il les conduisit hors de Jérusalem, jusqu'à Béthanie. et levant les yeux au ciel, il les bénit et disparut à leurs yeux, étant subitement élevé par une nuée qui le déroba à la vue. Alors deux anges se présentèrent à eux, qui leur dirent : *Hommes de Galilée, qu'admirez-vous ayant ainsi les yeux élevés au ciel? Ce Jésus qui vient de monter aux cieux, viendra un jour de même que vous venez de le voir monter dans le ciel.* Ils revinrent donc du mont des Oliviers à Jérusalem, et y demeurèrent tous ensemble en oraison avec Marie, mère de Jésus, et ceux de ses parens selon la chair, qui croyaient en lui, jusqu'au jour de la Pentecôte, auquel le Saint-Esprit descendit sur eux en formes de langues de feu.

Table chronologique de la vie de Jésus-Christ, selon Usserius.

An du monde 3998.	Apparition de l'ange à Zacharie.	Quinze mois ou environ avant la naissance de J. C.
3999, tout au commencement de cette année.	Conception de S. Jean-Baptiste.	Avant J. C. 1.
	Annonciation de l'incarnation du fils de Dieu à la Vierge Marie.	
	Visite de la sainte Vierge à sa cousine Elisabeth.	
4000.	Naissance de saint Jean-Baptiste.	Six mois avant J. C.

Naissance de Jésus-Christ le 25 décembre, un jeudi 7 de thébat, la quatrième année avant l'ère vulgaire.

Annonciation de la naissance de Jésus-Christ aux pasteurs qui viennent l'adorer.

4001. Circoncision de l'Enfant-Jésus, un jeudi premier janvier, 14 de thébat. Avant l'ère vulg. 3.

Adoration des mages à Béthléem.

Purification de la Sainte Vierge, le 2 février, 17 de sébat.

Fuite en Égypte le 3 février.

Massacre des Innocens le 4 février.

Mort d'Hérode cinq ou six jours après.

Retour de Jésus-Christ de l'Égypte à Nazareth.

4012. Jésus-Christ, âgé de douze ans, va au temple de Jérusalem, et y demeure trois jours à l'insu de ses parens. De J. C. 12, de l'ère vulg. 8.

4032. Commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste. De J. C. 32, de l'ère vulg. 29.

4033. Baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste. De J. C. 33, de l'ère vulg. 30.

Jésus-Christ est tenté par le démon dans le désert.

Les Juifs députent vers saint Jean-Baptiste pour savoir s'il est le Messie.

Jésus appelle André, Simon, Philippe et Nathanaël. Il va aux noces de Cana.

Au du monde 4033.

Il vient à Capharnaüm, et de là à Jérusalem, où il fait la première pâque depuis son baptême. Il chasse pour la première fois les vendeurs du temple. Nicodème le vient trouver pendant la nuit. Il va sur le Jourdain où il baptise.

Jean-Baptiste est arrêté prisonnier pour avoir déclamé contre le mariage d'Hérode Antipas avec Hérodiade, femme de son frère Philippe encore vivant.

Jésus-Christ se retire en Galilée, convertit la Samaritaine, prêche à Nazareth, et va demeurer à Capharnaüm.

Guérison du fils d'un officier du roi à Capharnaüm.

Seconde vocation de Simon et d'André. Vocation de Jacques et de Jean, fils de Zébédée.

Guérison d'un démoniaque, et de la belle-mère de Simon-Pierre.

Retraite dans le désert. Pêche miraculeuse.

Guérison d'un lépreux et d'un paralytique.

Vocation de saint Matthieu.

4034.

Seconde Pâque.

Guérison d'un paralytique auprès de la piscine de Jérusalem le jour du sab-

De J. C. 33, de l'ère vulgaire 30.

De J. C. 34, de l'ère vulgaire 31.

An du
monde
4034.

bat, et d'un homme
dont la main était
sèche.

Élection des douze
apôtres.

Sermon de Jésus-
Christ sur la monta-
gne.

Guérison d'un lé-
preux et du servi-
teur du centenier de
Capharnaüm.

Résurrection du
fils de la veuve de
Naïm.

Jean-Baptiste en
prison députe deux
de ses disciples vers
Jésus, pour lui de-
mander s'il est le
Messie.

Jésus mange chez
Simon le Pharisien.

Femme pécheres-
se qui répand sur
lui un vase d'albâtre
plein d'huile de par-
fum.

Possédés, aveu-
gles et muets guéris.

Jésus - Christ est
accusé de chasser les
démons au nom de
Béelséub.

Il promet aux Pha-
risiens le signe du
prophète Jonas.

Jésus apaise la
tempête sur la mer
de Galilée.

Il guérit deux dé-
moniaques dans le
canton de Gérasa.

Il guérit l'hémo-
roïsse, ressuscite la
fille de Jaïr, éclaire
deux aveugles, prê-
che à Nazareth, et
en sort pour n'y plus
retourner.

Mission des apô-
tres. Mort de Jean-
Baptiste. Retour des

De J. C.
34, de
l'ère
vulgai-
re 31.

An du
monde
4034.

apôtres après leur
mission.

Jésus-Christ nour-
rit cinq mille hom-
mes avec cinq pains
et deux poissons; le
peuple le veut faire
roi; il se retire.

Il marche sur les
eaux, il prêche à
Capharnaüm, il fait
sa troisième pâque,
parcourt la Judée et
la Galilée, et guérit
la fille de la Cana-
néenne.

4035.

Il guérit un sourd
et d'autres malades.

Il rassasie quatre
mille hommes avec
sept pains et quel-
ques poissons.

Il guérit un aveu-
gle à Bethzaïde.

Saint Pierre re-
connaît la divinité de
J. C. qui prédit ses
souffrances à ses apô-
tres.

Transfiguration et
guérison d'un lunati-
que, muet et possédé.

Paiement des deux
dragmes pour le tem-
ple.

Mission des soixan-
te-douze disciples.

Jésus à Béthanie
dans la maison de
Lazare, de Marthe
et de Marie.

Jésus guérit une
femme possédée de-
puis dix-huit ans.

Il va à Jérusalem
pour la Pentecôte.

Il guérit un hydro-
pique chez un Phari-
sien où il mange.

Il va à la fête des
tabernacles vers le
quatrième jour de
l'octave.

De J. C.
34, de
l'ère
vulgai-
re 31.

De J. C.
35, de
l'ère
vulgai-
re 32.

An du
monde
4035.

Il renvoie la femme adultère. Il guérit un aveugle-né, et ensuite deux lépreux.

Les Juifs veulent lapider Jésus qui se retire à Béthanie.

4036.

Résurrection du Lazare.

Retraite de Jésus à Ephrem sur le Jourdain, pour éviter les embûches des Juifs.

Voyage à Jérusalem pour la dernière pâque.

Guérison d'un aveugle à l'entrée de Jéricho, et conversion de Zachée.

Guérison de deux aveugles en sortant de Jéricho.

J. C. arrive à Béthanie le dimanche 29 mars, et 9 de nisan, et mange chez Simon le lépreux où Marie, sœur de Lazare, répand une boîte de parfums sur lui.

Le lundi 30 mars et 10 de nisan, il entre triomphant à Jérusalem, et chasse les vendeurs du temple.

Le mardi 31 mars, il vient de nouveau à Jérusalem, et donne en chemin la malediction à un figuier stérile.

Le mercredi 1^{er} avril, 12 de nisan, les prêtres consultent sur les moyens de se saisir de J. C.

Il passe le jeudi sur la montagne des

De J. C.
35, de
l'ère
vulgaire 32

De J. C.
36, de
l'ère
vulgaire 33.

An du
monde
4036.

Oliviers, et vient au soir du même jour faire la dernière pâque à Jérusalem avec ses apôtres, où il institue le sacrement de l'Eucharistie.

Après la cène J. C. va au jardin des Oliviers, où Judas le trahit, et le livre aux soldats qui le conduisent pendant la nuit chez Anne.

Le lendemain, vendredi, 3 d'avril, et 14 de nisan, Jésus comparait devant l'assemblée des prêtres qui le jugent digne de mort, devant Pilate, devant Hérode qui le renvoie à Pilate qui le fait fouetter, et le condamne à être crucifié.

Jésus est conduit au calvaire et mis en croix entre deux voleurs. Il expire, et le voile du temple se déchire par le milieu.

Sur le soir, avant que le repos du sabbat commençât, on détache le corps de Jésus de la croix, on l'embaume, et on le met dans un tombeau neuf où il demeure toute la nuit du vendredi, tout le samedi, et une partie de la nuit du samedi au dimanche.

Le dimanche matin 5 d'avril, 16 de nisan, il ressuscite glorieux. Les anges en avertissent les saintes femmes qui

De J. C.
36, de
l'ère
vulgaire 33.

An du monde 4036. étaient venues au tombeau.

Jésus ressuscité apparaît 1°. à Marie-Magdeleine sous la forme d'un jardinier : 2°. aux autres saintes femmes qui reviennent du sépulcre : 3°. à Pierre : 4°. aux deux disciples d'Emmaüs : 5°. à tous les apôtres assemblés dans une chambre à Jérusalem, à l'exception de Thomas, qui était absent. Tout cela le dimanche auquel il était ressuscité.

Huit jours après, il se trouve encore au milieu de ses disciples au même endroit, et démontre à Thomas, qui était présent, que c'était lui-même.

Après cela les apôtres s'en retournent en Galilée où Jésus se fait voir à eux en plusieurs occasions.

Les apôtres ayant passé environ vingt-huit jours dans la Galilée, reviennent à Jérusalem.

Jésus leur apparaît, comme ils étaient à table à Jérusalem, le jeudi 14 mai, 25 de mai de cette année, et les ayant menés hors de la ville sur le mont des Oliviers, il monte au ciel en leur présence le quarantième jour après sa résurrection.

De J. C. 36, de l'ère vulgaire 33.

Généalogie de Jésus-Christ, selon saint Matthieu.

Salomon.	Joachim (2).
Roboam.	Jechonias. (3)
Abia.	Salathiel.
Asa.	Jorobabel.
Josaphat.	Abiud.
Joram.	Eliacim.
Ochosias. (1)	Azor.
Joas.	Sadoc. (4).
Amasias.	Achim.
Ozias.	Eliud.
Joathan.	Eléazar.
Achaz.	Mathan.
Ezéchias.	Jacob.
Manassé.	Joseph, époux de
Amon.	Marie, mère de
Josias.	Jésus.

(1) Ce roi et les deux suivans ont été omis par saint Matthieu.

(2) Ce roi a été omis aussi par saint Matthieu.

(3) A Jéchonias succéda Sédécias son oncle.

(4) Depuis Sadoc jusqu'à Jacob, il y a quelques générations omises, comme il paraît en comparant la liste de saint Matthieu à celle de saint Luc.

Généalogie de Jésus-Christ, selon saint Luc.

Nathan.	Johanan.
Mathata.	Asor.
Mainan.	Juda.
Melcha.	Joseph.
Eliacim.	Séméi.
Jonan.	Matthathias.
Joseph.	Mabat.
Juda.	Maggé.
Siméon.	Hesti.
Lévi.	Nahum.
Mathat.	Amos.
Jorim.	Matthathias.
Eliézer.	Joseph.
Jésu.	Janné.
Er.	Melchi.
Elmodan.	Mathat.
Cosan.	Lévi.
Addi.	Héli.
Melchi.	Marie, mère de Jé-
Néri.	sus.
Resa	

On forme plusieurs difficultés sur ces deux généalogies. On demande, 1°. pourquoi on ne nous donne pas la généalogie de Marie, mais celle de Joseph. 2°. Comment, de ce que Joseph est fils de David, on infère que Jésus-Christ est descendu de David et de Salomon. 3°. Comment Joseph peut avoir pour père deux hommes, l'un Jacob de la race de Salomon, et l'autre Héli, de la race de Nathan. 4°. Comment on peut prouver que Jésus-Christ est descendu de David et de Salomon, même en admettant le système qui veut que saint Luc donne la généalogie de la Vierge, puisque Marie, selon cette hypothèse, descend de Nathan et non de Salomon.

On répond à la première difficulté, que la coutume des Hébreux était de donner les généalogies par les hommes seulement, et non pas par les femmes, comme on le voit par la pratique continuelle de l'Écriture, par le témoignage des rabbins et des Pères. *La famille de la mère n'est point une famille*, disent les docteurs juifs.

On répond à la seconde difficulté, que Jésus étant fils de Joseph, ou par adoption, ou simplement comme fils de Marie, son épouse; Joseph l'ayant reçu et élevé comme son fils, Jésus entraînait par-là dans tous les droits et tous les privilèges de la famille de Joseph; et par conséquent la généalogie de l'un était celle de l'autre. D'ailleurs, et c'est ici la plus forte raison,

Marie était de la même famille que Joseph, parce qu'elle était héritière, comme nous l'apprend une très-ancienne tradition que les Juifs même ne nous contestent pas, et obligée par-là, selon la loi, de se marier dans sa famille. (Num. 36, 7.) Joseph, son oncle ou son plus proche parent, fut donc obligé par la loi de la prendre pour femme. La généalogie Joseph et de Marie, et par conséquent de Jésus est donc la même.

3°. On répond trois choses à la troisième difficulté. 1°. Que Jacob était père de Joseph selon la nature, et Héli, son père selon la loi. 2°. Ou au contraire, qu'Héli était son père selon la nature, et Jacob selon la loi. 3°. Enfin, que Joseph était fils de l'un par adoption, et de l'autre par la nature.

4°. Dans la supposition que saint Luc a donné la généalogie de Marie, il s'ensuit évidemment que Jésus est fils de David, et aussi fils et héritier de Salomon par deux endroits; savoir, en ce que les deux branches de Nathan et de Salomon se réunissent d'abord dans la personne de Salathiel, et ensuite dans le mariage de Joseph, héritier de la branche de Salomon avec Marie, héritière de celle de Nathan. Ainsi Joseph a rassemblé les droits des deux familles dans la sienne, et les a transmis à Jésus son fils et son héritier. Cette hypothèse qui veut que saint Luc ait donné la généalogie de Marie, est très-probable, et ne

souffre que trois objections faciles à résoudre. On dit, 1°. que le texte de saint Luc porte à croire qu'Héli était propre père de Joseph, de même qu'Héli est fils de Lévi et Lévi de Mathat, et ainsi des autres, car ce texte est le même partout. On dit, 2°. que cette hypothèse n'est pas ancienne. On dit, 3°. que Marie ne descendant point de Salomon, mais de Nathan, Jésus fils de Marie ne serait point dans cette hypothèse même, l'héritier des promesses qui devaient s'accomplir dans la postérité de Salomon.

On répond, 1°. que le texte de saint Luc ne dit pas nécessairement une filiation et une paternité naturelle d'Héli à Joseph, et de Joseph à Héli; non plus que d'Adam à Dieu, et de Dieu à Adam, dans le même chapitre, v. 38. Il suffit que Joseph soit fils d'Héli, ou par adoption, ou par alliance, ou en vertu de la loi. Les enfans adoptifs, et en général les héritiers sont nommés les fils de ceux qui les ont adoptés, et dont ils héritent.

2°. Le système qui veut que saint Luc ait donné la généalogie de la Vierge, se remarque dans saint Augustin (*Aug. l. 2 de consens. c. 1, 2, 3.*) et dans quelques autres Pères, qui ont cru que saint Luc avait rapporté la généalogie de Jésus comme prêtre; car on sait que Marie seule était alliée à la race sacerdotale. On peut même assurer que c'est la première qui ait eu cours dans l'Eglise, et qui n'est

tombée que parce qu'elle s'est trouvée dans des livres très-anciens que l'Eglise a déclarés apocryphes, à cause de l'abus que les hérétiques en faisaient; tel qu'un livre écrit par les Ebionites dès le temps des apôtres.

3°. Il ne paraît pas formellement par l'Ecriture, que Dieu ait promis que ce serait de la race de Salomon, selon la chair, que le Messie devait naître, mais seulement de la race de David. (Dom Calmet, *Histoire de la Vie et des miracles de Jésus-Christ. Voyez INCARNATION, CROIX, MAGES, PAQUE*, et généralement tous les articles de ce Dictionnaire, dans lesquels il est parlé de Jésus-Christ, ou de ses mystères.)

JÉSUS-CHRIST, Ordre de la Croix de Jésus-Christ. C'est un Ordre que les inquisiteurs dominicains donnaient autrefois. Les chevaliers de cet Ordre ajoutaient au titre de la Croix de Jésus-Christ, celui de Saint-Dominique et de Saint-Pierre, martyr, comme il paraît par les lettres d'un chevalier de cet Ordre militaire, rapportées par le père Hélyot, qui croit ces Ordres de la Croix de Jésus-Christ, du saint empire de la foi de Jésus-Christ, n'étaient autres que celui de la milice de Jésus-Christ, appelé dans la suite l'Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, et communément le tiers-Ordre de Saint-Dominique. (Père Hélyot, t. 3, p. 261.)

JÉSUS-CHRIST, Ordre de la Foi de Jésus-Christ, chevalier de la Foi de Jésus-Christ, et de

la Croix de Saint-Pierre, martyr. Le père Jean-Marie Cannepano, dominicain, parle de ces chevaliers comme d'un Ordre militaire répandu dans les diocèses de Milan, d'Yvrée et de Verceil; mais il y a bien de l'apparence que ce n'était qu'une association de personnes qui, en recevant une croix, faisaient vœu de la porter en l'honneur de Jésus-Christ, d'exposer leur vie pour la défense de la foi, et d'obéir à l'inquisiteur et à ses vicaires, en tout ce qui concernait l'inquisition. Maintenant ils ne font plus qu'un serment de servir l'inquisition. (Père Hélyot, *ibid.*, p. 259.)

JÉSUS-CHRIST, nom d'un Ordre militaire, institué par Jean xxii, à Avignon l'an 1320. Les chevaliers portaient une croix d'or pleine émaillée de rouge. (Favin, dans son Théâtre d'honneur et de chevalerie.)

JÉSUS ET MARIE, Ordre de chevalerie, connu à Rome sous le nom de *Jésus et Marie*, du temps du pape Paul v. On croit que ce fut ce pape qui en forma le projet. Les chevaliers portaient un habit blanc dans les solennités, et toujours une croix de bleu céleste, dans le milieu de laquelle étaient écrits les noms de *Jésus* et de *Marie*. Chacun d'eux était obligé d'entretenir un cheval et un homme armé contre les ennemis de l'état ecclésiastique. Le grand-maître était pris entre trois chevaliers que le pape proposait au chapitre. (Bonna-mi, *Catal. ordin. equestr.*)

JETA, hébr., *qui décline ou se détourne*, du mot *nata*, ville. (Josué, 21, 16.)

JETEBÀ. (*Voyez JATEBA.*)

JETEBATHA, hébr., *sa bonté*, du mot *tub*, bonté, campement des Israélites dans le désert, entre Gaddad et Hébrona. (Num. 33, 34.)

JETH, hébr., *qui rompt*, du mot *cathath*, fils de Gerson. (1 Par. 6, 43.)

JETHELA, hébr., *qui est attaché ou suspendu*, du mot *thala*, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 42.)

JETHER, hébr., *qui excelle ou qui est resté*, du mot *jathar*, ville de la tribu de Dan, qui fut cédée aux lévites de la famille de Caath. (Josué, 15, 48.)

JETHER, ville. (1 Reg. 30, 27.)

JETHER, fils de Gédéon. (Judit. 8, 20.)

JETHER ou JETHRA, époux d'Abigail, sœur de David, et père d'Amasa. (1 Par. 2, 17.)

JETHETH, héb., *qui donne*, fils d'Esau. (Genès. 36, 40.)

JETHMA, hébr., *orpheline ou pupille*, du mot *latham*, Moabite et l'un des vaillans hommes de l'armée de David. (1 Par. 11, 46.)

JETHNAM, ville. (Josué, 15, 23.)

JETHRAHAM ou JETHRAAM, hébr., *l'excellence du peuple*, fils de David et d'Églâ. (1 Par. 3, 3.)

JETHRAI, hébr., *qui examine*, fils de Zara. (1 Par. 6, 21.)

JETHRAN, fils de Supha. (1 Par. 7, 37.)

JETHRÆUS, fils de Sobal. (1 Par. 2, 53.)

JETHRITES, peuples. (2 Reg. 23, 38.)

JETHRO, prêtre ou prince de Madian, beau-père de Moïse. On croit qu'il était prêtre du vrai Dieu, et qu'il tenait la vraie religion, comme descendant de Madian, fils d'Abraham et de Cethura. Moïse ne feint pas de prendre alliance dans sa famille, et de l'inviter à offrir des sacrifices au Seigneur, à son arrivée dans le camp d'Israël. On prétend qu'il avait quatre noms, *Jethro*, *Raguel*, *Hobad* et *Céni*. D'autres veulent que *Jethro* et *Raguel* soient une même personne; que *Hobad* soit fils de *Jethro*, et que *Céni* soit un nom commun, pour marquer le pays des Cinéens, que les descendants de *Hobad* habitèrent au midi de la terre promise. (*Exod.* 18.)

JETHSON, ville de la tribu de Ruben, qui fut cédée aux lévites de la famille de Merari. L'hébreu, au lieu de *Jethson*, porte *Cademoth*. (*Josué*, 21, 36.)

JETHUR, hébr., *qui garde*, ou *ordre*, fils d'Ismaël, et père des Ithuriens. (*Genès.* 25, 15.)

JETONS. Plusieurs réglemens défendaient aux communautés d'exiger des jetons ou des repas des récipiendaires.

JEU, récréation, amusement, exercice pour se divertir et se délasser, *ludus*. Le jeu dans lequel on expose de l'argent, est, ou de pure industrie, ou de pur hasard, ou mixte, c'est-à-dire, partie de hasard et partie d'in-

dustrie. Le jeu de pure industrie est celui qui dépend uniquement de l'adresse des joueurs, comme le jeu de paume. Le jeu de pur hasard est celui qui dépend uniquement ou presque uniquement de la fortune, tel que le jeu de dés, et plusieurs jeux de cartes, comme le lansquenet. Le jeu mixte dépend de la fortune et de l'adresse tout ensemble, comme plusieurs jeux de cartes, tels que le piquet, l'ombre, etc. Aucun de ces jeux n'est mauvais en lui-même, parce que, comme une personne peut céder son argent à une autre absolument et sans condition, elle peut aussi le lui donner sous une condition, soit que cette condition dépende de l'industrie, soit qu'elle dépende du hasard.

Mais le jeu de pur hasard est défendu aux laïcs, et aux ecclésiastiques surtout, tant par le droit civil, que par le droit canon. Il y a un titre exprès dans les Pandectes contre les jeux de hasard. L'ordonnance de 1577 défend aux cabaretiers de tenir ou souffrir en leurs maisons aucun jeu de dés ou de cartes. Louis XIII enchérit sur tout ce que ses prédécesseurs avaient statué là-dessus, et s'explique ainsi dans l'édit de 1629 : *Nous défendons à tous nos sujets de recevoir en leurs maisons les assemblées pour le jeu, qu'on appelle académies ou brelans; déclarons tous ceux qui y contreviendront ou qui se prostitueront à un si pernicieux exercice, infâmes, intestables et incapables de tenir ja-*

mais offices royaux ; déclarons toutes dettes contractées pour le jeu, et toutes obligations et promesses faites pour jeu, quelque déguisées qu'elles soient, nulles et de nul effet, et déchargées de toute obligation civile et naturelle. Le quatrième concile de Latran, *can. 16*, s'exprime en ces termes, touchant les ecclésiastiques : *Clerici ad aleas vel taxillos non ludant, nec hujusmodi ludis intersint.* Le concile de Trente et les conciles provinciaux s'expriment de même. Saint Charles Borromée, dans ses instructions aux confesseurs, adoptées par le clergé de France, veut qu'on refuse l'absolution à ceux qui tiennent des maisons préparées aux joueurs de hasard. Il n'est donc permis, ni aux laïcs, ni aux ecclésiastiques de jouer aux jeux de pur hasard ; et pour les jeux de cartes mixtes, ils sont aussi interdits aux ecclésiastiques, puisque les conciles leur défendent tout jeu de cartes, sans exception, et même de regarder jouer.

Quoiqu'un jeu soit licite en soi, il faut plusieurs conditions pour que l'on y puisse jouer licitement. 1°. La somme qu'on expose au jeu doit être modique, et proportionnée aux facultés de celui qui l'expose, en sorte qu'il n'en soit pas seulement le propriétaire légitime, mais encore qu'en l'exposant il ne manque à aucune de ses obligations, telles que les aumônes conformes à son état, le paiement de ses dettes, etc. ; c'est pourquoi

l'on est tenu de restituer ce que l'on a gagné en jouant avec des femmes sous la puissance de leurs maris, avec des pupilles, des mineurs, des religieux, à moins qu'il n'y ait un consentement des supérieurs de ces personnes ; et ce consentement est présumé, lorsque la somme qu'on a gagnée est fort modique. 2°. Il faut jouer sans fraude. 3°. Les joueurs doivent être à peu près égaux en force ; et celui qui surpasserait de beaucoup son compagnon de jeu, et qui lui cacherait sa supériorité, serait tenu à restitution, en cas de gain. 4°. Les joueurs doivent être libres ; et l'on est tenu à restitution, lorsqu'on gagne ceux qu'on a obligés de jouer par force, ou par tromperie, ou par injures, ou par importunités : la raison est qu'on leur fait tort, en les forçant en quelque sorte à jouer.

En France on n'est point obligé à restituer ce qu'on a gagné au jeu de hasard ; on n'est point non plus obligé à payer ce qu'on a perdu, lorsqu'on ne l'a point fait sur-le-champ. C'est la disposition de l'édit de Louis XIII, qui déclare nulles toutes dettes, promesses et obligations contractées pour jeu. (Pontas, au mot JEU. M. Collet, Moral., t. 1.)

Saint Ambroise fait une vive peinture des joueurs passionnés de son temps : il remarque que ceux qui faisaient gloire de ne vivre sous aucune loi, se soumettaient volontairement à cel-

les du jeu, et que cela allait à un tel excès, qu'ils jouaient jusqu'à leurs biens, leurs armes, leur liberté et leur vie même. Il ajoute qu'ils payaient tout cela fort exactement, lorsqu'ils avaient perdu; et qu'un d'entre eux qui n'était pas en état d'aller se rendre esclave d'un empereur romain qui lui avait gagné au jeu sa liberté, se fit lui-même mourir, croyant mieux payer par-là sa dette. (Saint Ambroise, t. 1 de ses œuvres.) On peut voir les Conversations morales sur les jeux et les divertissemens, imprimées à Paris chez André Pralard en 1685, in-12. L'auteur y condamne tous les jeux, excepté ceux d'exercice: il y blâme jusqu'au jeu des échecs. Pour ce qui est du hasard, il dit, entre autres choses, que saint Antonin compte vingt-un péchés mortels que causent les jeux de hasard, savoir, autant qu'il y a de points sur les six faces d'un dé. (Voy. aussi le Traité des jeux et des divertissemens, par M. Thiers; l'ouvrage intitulé les Désordres du jeu, in-12, à Paris, chez Étienne Michallet, 1691; et celui qui a pour titre, Jouissance de soi-même, imprimé à Amsterdam en 1660, au chapitre des jeux, p. 345 et suiv.) « Quel terrible esclavage, dit l'auteur, pour une âme toute spirituelle, que d'être éternellement collée autour d'un tapis, et contrainte de s'appliquer à observer la circulation d'une carte, ou le mouvement d'un

» dé. Il n'y a point d'étude qui
 » fixe comme le jeu: la nuit y
 » succède au jour, sans qu'on
 » s'en aperçoive; et les heures
 » s'y perdent autant que la santé, la bourse, et souvent la probité. Que devient l'âme, lorsqu'on tourne sans cesse une carte? On croirait que le joueur se matérialise, qu'il s'enchaîne, qu'enfin il devient un simple animal qui ne sait plus remuer que des mains et des yeux. »

JEUDI ou cinquième férie, jour de la semaine qui est entre le mercredi et le vendredi, *Jovis dies*. L'application du nom de la principale divinité des païens à la seconde des planètes, et de-là au cinquième jour de la semaine, que nous appelons encore *jeudi* pour ce sujet, attira sur ce jour une sorte de vénération religieuse qui le fit regarder comme une espèce de fête chez les gentils, depuis le changement de la république romaine en monarchie. Cet abus passa jusqu'au sixième siècle parmi les païens même qui se convertissaient à la foi; et le concile de Narbonne, de l'an 589, pour déraciner cet abus, fut obligé d'excommunier et de punir ceux qui chômaient en ce jour. Pendant plusieurs siècles on ne disait, ni messe, ni office ecclésiastique le jeudi: on n'y lisait pas même l'Évangile, à moins qu'il n'y survînt quelque fête; on n'y jeûnait pas non plus, même en carême. Le pape Grégoire II, qui occupa le saint-siège en 714,

apporta du changement à cette disposition, lorsqu'il ordonna que les jeudis de carême auraient dorénavant un jeûne et un office propre comme les autres jours. Ce règlement de Grégoire n ne fut reçu généralement en France et en Espagne, que dans les derniers siècles. Le jeudi était destiné autrefois pour célébrer la réunion du peuple juif et du peuple gentil en Jésus-Christ. Mais depuis l'institution de la fête du Saint-Sacrement, les jeudis de l'année sont particulièrement consacrés à ce mystère.

(Paillet, Vies des Saints, t. 4, p. 15.)

JEUDI-SAINT. (*Voyez* MESSE et SEMAINE-SAINTÉ.)

JEUNE.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *De la nature et de la division du jeûne.*

§ II. *De l'antiquité du jeûne.*

§ III. *Des jeûnes des chrétiens.*

§ IV. *Des personnes obligées au jeûne, et des causes qui en dispensent.*

§ V. *De plusieurs difficultés touchant le jeûne.*

§ VI. *Du pouvoir de l'Église dans l'établissement des jeûnes.*

§ I^{er}.

Nature et division du jeûne.

Le jeûne en général est un acte de la vertu de tempérance, par lequel on s'abstient de certaines choses permises.

Le jeûne consiste donc dans un certain genre d'abstinence; et c'est pour cela qu'on peut

distinguer autant d'espèces de jeûnes, qu'il y a de choses dont on peut s'abstenir par principe de vertu. Il y a un jeûne *moral*, qui règle la mesure des alimens sur le besoin du corps; un jeûne *spirituel*, qui n'est autre que la fuite du péché; un jeûne *naturel*, qui consiste à n'avoir rien pris depuis l'heure de minuit, ni par forme de nourriture, ni par forme de médicament; un jeûne *ecclésiastique*, qui exclut certains alimens, et ne permet les autres qu'en une certaine quantité, selon la forme prescrite par l'Église. (*Voyez* § 5.)

§ II.

Antiquité du jeûne.

Le jeûne a été en usage dans tous les temps et parmi toutes les nations qui ont eu quelque religion vraie ou fausse. Horace, tout épicurien qu'il était, ne laisse pas d'insinuer qu'il y avait des jeûnes établis en l'honneur de Jupiter, *Lib. 2, Sat. 3, t. 2, p. 666*; et saint Jérôme se sert des jeûnes des païens, pour confondre Jovinien, ce grand ennemi du jeûne, dans le second livre qu'il a écrit contre lui, t. 4, p. 205. Les païens ne consultaient jamais les oracles, que l'on n'eût auparavant indiqué un jeûne, au rapport de Tertullien, *Lib. de animâ, cap. 48*. Nous voyons au troisième chapitre du prophète Jonas, que le roi de Ninive ordonna que non-seulement les hommes, mais aussi les animaux demeureraient sans boire et sans manger. De-

puis Moïse, les exemples du jeûne sont communs parmi les Juifs; et leur manière ordinaire de jeûner, est de ne prendre aucune nourriture, ni aucune boisson depuis le soir précédent, jusqu'après le coucher du soleil du jour suivant. Les hommes sont obligés au jeûne dès l'âge de treize ans accomplis, et les filles dès l'âge d'onze ans. On oblige les enfans à s'exercer au jeûne dès l'âge de sept ans, suivant la portée de leurs forces. Ils s'abstiennent, durant le jeûne, non-seulement de toute sorte de nourriture, mais aussi du bain, des parfums, des odeurs, des onctions : ils ne célèbrent point de mariage; ils vont nu-pieds, et ils se jettent quelquefois des cendres sur la tête; ils vivent dans la continence, et s'abstiennent de toutes sortes d'attouchemens sensuels. C'est l'idée que tous les Orientaux ont du jeûne.

§ III.

Jeûnes des chrétiens.

La vie des apôtres et des premiers chrétiens était toute de privations et de jeûnes. Les ordinations et les actions importantes de l'Eglise, étaient accompagnées de jeûnes et d'oraisons. Les jeûnes des stations, c'est-à-dire, du mercredi et du vendredi, et celui du carême, sont très-anciens. On jeûnait les quatre-temps à Rome dès le temps de saint Léon. Les jeûnes des veilles des grandes fêtes et des apôtres s'établirent insensiblement. Il y avait cette différence

entre les jeûnes du carême et les autres, qu'il n'était permis de manger en carême qu'après vêpres, c'est-à-dire, au soir, et les autres jours après none. Il y avait des chrétiens qui observaient la xérophagie pendant les jours de jeûné, c'est-à-dire, qui ne mangeaient que des viandes sèches, et d'autres qui se réduisaient au pain et à l'eau; d'autres qui ne mangeaient que de deux jours l'un, ou même qui étaient trois et quatre jours sans manger. Ainsi jeûnaient les premiers chrétiens, persuadés que le jeûne est également propre pour dompter la chair, élever l'âme à la contemplation des choses célestes, fléchir la justice de Dieu, et obtenir ses faveurs. (*Voyez CARÊME.*)

§ IV.

Des personnes obligées au jeûne, et des causes qui en dispensent.

Toute personne qui n'est pas dans l'impuissance morale de jeûner, est obligée au jeûne, sous peine de péché mortel. Cette impuissance morale a sa source dans le travail, l'âge ou l'infirmité.

1. Les personnes qui sont obligées de faire des travaux ou des voyages incompatibles avec le jeûne en sont exemptes, comme les laboureurs, les vigneron, les charpentiers, les tailleurs de pierres, les courriers, etc. Pour les peintres, les imprimeurs qui ne manient point la presse, les barbiers, les tailleurs d'habits, les cordonniers, et ceux qui exercent tout autre métier sem-

blable, n'en sont point exempts, parce que le travail qui se trouve à exercer ces sortes de métiers, n'est pas incompatible avec le jeûne. Il en faut dire autant de ceux qui vont à la chasse, qui jouent à la paume ou à des jeux semblables pour leurs plaisirs. Quant aux confesseurs, aux prédicateurs, aux gardes-malades, qui ne peuvent allier ces fonctions avec le jeûne, ils ne sont point tenus à jeûner, parce que ces fonctions sont préférables au jeûne. 2°. Les enfans sont dispensés du jeûne jusqu'à l'âge de 21 ans accomplis : mais pour les vieillards, il n'y a que la seule impuissance morale qui les dispense, et jamais l'âge en lui-même, quelque avancé qu'il soit, lorsqu'il n'est pas joint à cette impuissance. On voit des personnes jeûner à quatre-vingts ans comme à cinquante. 3°. La langueur, l'infirmité, la maladie considérable exemptent du jeûne : le besoin d'alimens, tel qu'il se trouve dans les nourrices et les femmes enceintes, en exemptent aussi. Il faut dire la même chose des pauvres qui n'ont pas de quoi faire un repas suffisant par jour : ils peuvent même manger de la chair, quand ils n'ont rien autre chose, ou qu'ils n'ont que du pain avec lequel seul ils ne pourraient vivre sans s'incommoder notablement. 4°. Le pouvoir de dispenser appartient aux évêques, aux curés et à leurs vicaires en leur absence, aux supérieurs de communautés à l'égard de leurs in-

férieurs. (Saint Thomas, 2, 2, q. 147.)

§ V.

Difficultés touchant le jeûne.

1°. Le jeûne ecclésiastique renferme trois choses : s'abstenir de chair, d'œufs et de laitage dans les jeûnes de carême; ne faire qu'un repas avec la collation du soir qui n'est que tolérée par l'Église, et qui doit être fort modique; ne manger qu'à midi, selon la coutume générale de l'Église. D'où il s'ensuit qu'on pèche mortellement ou véniellement en mangeant avant l'heure de midi sans une juste raison, selon le temps plus ou moins considérable qu'on prévient midi. Une heure suffit pour le péché mortel, selon plusieurs casuistes. L'Église permet aux religieux, à cause de leurs fatigues, de manger à onze heures et demie, même en carême.

2°. Il est permis de boire des liqueurs, quoique nourrissantes, hors les repas, les jours de jeûne, pourvu que ce ne soit pas en grande quantité ni en fraude du jeûne, mais seulement pour apaiser la soif ou pour faciliter la digestion. *Jejunium Ecclesiæ non solvitur nisi per ea quæ Ecclesia interdicere intendit; non autem intendit Ecclesia interdicere sumptionem potus, quæ magis sumitur ad alterationem corporis sedandam, et digestionem ciborum assumptorum, quàm ad nutritionem, licet, aliquomodo nutriat, et ideo licet jejunantibus pluries bibere.* (S.

Thomas, 2, 2, q. 147, art. 6 *ad Secundum*. Il ne s'ensuit cependant pas de-là qu'on ne rompt jamais le jeûne en buvant hors les repas ; car on le rompt, ou lorsqu'on prend en grande quantité des liqueurs fort nourrissantes, comme de la grosse bière, du vin composé, du chocolat, etc., ou lorsqu'on prend des liqueurs, quoique moins nourrissantes, en fraude du jeûne, sans nécessité et pour le seul plaisir ; ou quand, pour apaiser la soif, on mange des pommes, des poires, etc., ou, quand après avoir bu, on mange quelque chose, comme figues, amandes, etc., de peur que la boisson ne nuise. Cet axiome tant vanté : *Le liquide ne rompt point le jeûne*, n'a donc lieu que quand il est nécessaire de boire, ou pour apaiser la soif, ou pour aider la digestion.

3°. Quoique le temps qu'on peut employer à dîner les jours de jeûne, ne soit déterminé par aucune loi, il ne paraît pas qu'on puisse l'étendre à trois ou quatre heures.

4°. La défense de manger des œufs et du laitage en carême, s'étend aux jours de dimanches comme aux autres ; et quand on en permet l'usage, on n'est point censé permettre celui du lard et de la graisse, parce que ces choses approchent beaucoup plus de la chair que les œufs et le laitage.

5°. Dans les endroits où les œufs sont défendus pendant le carême, il n'est pas permis de

manger des biscuits dans lesquels il y en entre, à moins qu'un usage légitime ne le permette, ou qu'il y en entre si peu que cela soit censé pour rien.

6°. Les enfans qui n'ont pas encore sept ans accomplis peuvent manger de la viande et des autres choses défendues en carême, à moins qu'ils n'aient l'usage complet de la raison avant ce temps, parce que les lois de l'Église ne les obligent que quand ils ont atteint l'usage de de raison ; ce qui arrive ordinairement à sept ans accomplis.

7°. On cominet autant de péchés, qu'on mange de fois hors les repas qui sont permis les jours de jeûne.

8°. La dispense du maigre ne renferme point celle du jeûne, ni la dispense du jeûne celle du maigre ; mais on doit accomplir du carême ce que l'on peut. Celui qui ne peut faire maigre et qui peut jeûner quant au reste, doit jeûner sans faire maigre. Celui qui peut faire maigre et qui ne peut jeûner, doit faire maigre sans jeûner. Celui qui peut jeûner quelques jours seulement, doit jeûner les jours qu'il peut.

§ VI.

Du pouvoir de l'Église dans l'établissement des jeûnes.

L'Église a reçu de Jésus-Christ son époux le pouvoir de faire des lois justes et utiles pour le bien de ses enfans, et c'est ce pouvoir dont elle a fait usage dès les commencemens, en pres-

crivant la loi du jeûne qui renferme de grands avantages de l'aveu même des hérétiques les plus ennemis du jeûne, et entre autres de Calvin, qui reconnaît que le jeûne est utile, et qu'il a été observé dans l'ancienne loi par les prophètes, et dans la nouvelle par les apôtres. (*Lib. 4, Instit., § 14.*) La Loi du jeûne n'est donc pas opposée à la liberté évangélique qui permet de manger indifféremment de ce que Dieu a créé pour l'usage de l'homme; car ce n'est point par superstition que l'Eglise défend de manger de certaines viandes en certains temps, comme si ces viandes étaient mauvaises en elles-mêmes, mais par un principe de pénitence et de mortification. (*Voyez le père Thomasin. Pontas, au mot JEUNE. M. Collet, Moral., t. 1, p. 48, et t. 2, p. 553, et les autres théologiens. Voy. aussi le Traité du père Nicolai, sur le jeûne; et celui du père Thomassin, sur les jeûnes de l'Eglise; le Traité de M. Hecquet, sur les dispenses du carême; la discipline ancienne et moderne de l'Eglise romaine, sur le jeûne du carême par le père Concina, et le Commentaire du même auteur, sur la matière du jeûne, avec les réponses du pape Benoît xiv, à sept questions sur le jeûne et l'abstinence, qui lui avaient été proposées par l'archevêque de Compostelle; la Dissertation de M. Bompard, médecin, où il prouve que le jeûne et l'abstinence conviennent à la santé :*

cette dissertation se trouve dans le premier tome de la Bibliothèque choisie de médecine, imprimée à Paris, in-4°, en 1748; le livre intitulé : Histoire dogmatique et morale du jeûne, par le P. D. Joseph de l'Île, prieur titulaire d'Harcville, et ancien abbé de Saint-Léopold, Ordre de Saint-Benoît, à Paris, chez Lottin, 1741.)

JEUNE NATUBEL, nécessaire avant la communion eucharistique et la célébration de la messe. (*Voyez COMMUNION, § ix et MESSE, § viii.*)

JEUNE (Jean le), prêtre de l'Oratoire, né à Poligni dans le comté de Borgogne en 1592, d'une ancienne famille noble et consulaire, entra dans la congrégation naissante des pères de l'Oratoire le 7 décembre 1613 ou 1614. Son talent principal fut pour les missions, et il l'exerça pendant soixante ans presque dans tout le royaume. Prêchant le carême à Notre-Dame de Rouen, il y perdit la vue à trente-cinq ans; ce qui le fit nommer le *père l'Aveugle*. Cet accident ne ralentit rien de son zèle, et il le supporta pendant quarante ans, sans discontinuer ses travaux apostoliques. M. de la Fayette, évêque de Limoges, l'ayant engagé en 1651 à demeurer dans son diocèse, il y passa les vingt dernières années de sa vie, si l'on excepte quelques carêmes qu'il alla prêcher ailleurs. Il fut éprouvé à la fin de ses jours par une maladie de quinze mois, qu'il souffrit avec une patience admi-

nable. Il mourut à Limoges en odeur de sainteté le 19 août 1672, âgé de quatre-vingts ans. Le père Lamy, dans ses entretiens sur les sciences, en fait un grand éloge. Il nous le donne pour un autre François de Sales, et nous le représente comme un prédicateur vraiment évangélique, et par sa piété et par sa science, mettant le premier en pratique les vérités qu'il annonçait ensuite avec force et en homme persuadé. Cependant il convient qu'il ne faut point chercher dans ses sermons, ni les richesses du langage, ni la pureté dans le choix des expressions, ni le sublime des pensées, ni la noblesse des comparaisons. Au reste chacun sait qu'ils sont capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. On y trouve un riche fonds de sentimens et d'instructions. Ils sont imprimés sous le titre de *Missionnaire de l'Oratoire, où Sermons pour les avents, carêmes et fêtes de l'année, etc.* par le père le Jeune, dit le *père Avenge*, en dix volumes in-8°. La meilleure édition est celle de Toulouse en 1668. (*Voyez* le discours sur la vie et la mort du père le Jeune, prononcé par M. Ruben, docteur en Théologie; prieur de Villeneuve, et imprimé in-8°, à Toulouse; le père Lamy, dans son septième entretien sur les sciences, p. 324 et 325, dans l'édit. de 1694; le Dictionn. portatif des prédicateurs.)

JEZABAD, hébr., *qui est doté*, du mot *zabad*, doté, habitant de Garderoth. (1 Par. 12, 4.)

JEZABEL, hébr., *malheur à la demeure*, du mot *oi*, malheur, et du mot *zabal*, demeure, fille d'Ithobaal, roi de Sidon, et épouse d'Achab, roi d'Israël. Cette princesse infortunée semblait avoir entrepris d'abolir le culte du Seigneur dans Israël en mettant à mort les prophètes, et en y introduisant le culte de Baal, d'Astarte et des autres divinités phéniciennes ou chanaanéennes. Elie prédit que le corps de Jezabel serait mangé des chiens dans la campagne de Jezraël; et cette prédiction fut vérifiée, lorsque Jéhu s'étant révolté contre Achab, et étant venu à Jezraël, la fit jeter par les fenêtres de son appartement qui était au-dessus de la porte de la ville. Elle tomba dans l'enceinte de l'avant-mur, et elle y fut mangée par les chiens. Le nom de Jézabel est passé en proverbe, pour marquer une femme cruelle et impie. (4 Reg. 9 et seq.)

JEZER, hébr., *l'île du Secours*, du mot *ai*, île, et du mot *hazar*, secourir; fils de Ga-laad, et chef de la famille des Jézérites. (Num. 26, 30.)

JEZER ou JAZER, ville de la tribu de Gad. (Josué, 13, 25.)

JEZIA ou JEZIAH ou JOASIA, fils de Thécué. (1 Esdr. 10, 15.)

JEZLIA, fils d'Elphaal. (1 Par. 8, 18.)

JEZONIAS, hébr., *que le Seigneur écoutera*, ou *qui est attentif au Seigneur* du mot *izen*; fils de Machati. (4 Reg. 25, 23.)

JEZONIAS, fils de Jérémie Réchabite. (Jérém. 35, 3.)

JEZONIAS, fils de Schapan, chef des Israélites idolâtres qui furent montrés en vision à Ezéchiél, 8, 11.

JEZONIAS, fils d'Azur. (Ezéchiél, 11, 1.)

JEZONIAS, fils d'Osacée. (Jérémié. 42, 1.)

JEZRA, fils de Mosollam. (1 Par. 9, 12.)

JEZRAHEL, héb., *semence de Dieu*, du mot *zeruah*; ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 56.)

JEZRAHEL, ville de la tribu d'Issachar. (Josué, 19, 18.)

JEZRAHEL, fils d'Etham, de la tribu de Juda. (1 Par. 4, 3.)

JEZRAHEL, fils du prophète Osée, et de Gomér, courtisane qu'il avait épousée. (Osée, 1, 4.)

JEZRAIA, hébr., *clarté du Seigneur*, du mot *zarak*, chef des chantres du temps de Néhémie. (2 Esdr. 12, 41.)

JOAB, hébr., *paternité ou qui a un père*, du mot *ab*, fils de Sarvia, sœur de David, et frère d'Abisai et d'Azaël. Joab était un des plus habiles et des plus vaillans, mais aussi un des plus cruels, des plus vindicatifs et des plus impérieux hommes de son temps. Il fut toujours fort attaché à David, et ce prince lui laissa, quoiqu'à regret, le commandement général de ses armées jusqu'à sa mort. La première action dont parle l'Ecriture, où il se signala, fut celle du combat de Gabaon contre Abner, chef du parti d'Isboseth, fils de Saül. Tout l'avantage fut du côté de Joab. Il eut la principale part dans les guerres que

David fit contre les Syriens et les Iduméens. Il subjuguait les Ammonites, il vainquit Absalon révolté contre David, et le tua de sa propre main. Il assassina aussi Abner et Amasa. David étant près de sa fin, recommanda à Salomon de faire mourir Joab, ce qui fut exécuté au pied même de l'autel où ce général s'était retiré pour se garantir de la mort. (2 Reg. 11 et seq.)

JOACHAZ, héb., *la prise ou la possession du Seigneur*, du mot *achav*, possession, fils de Jehu, roi d'Israël, succéda à son père l'an du monde 3148, avant Jésus-Christ 852. Il fit le mal devant le Seigneur, qui livra les Israélites à Hazaël, roi de Syrie, et à Benadad son fils. (4 Reg. 13.)

JOACHAZ ou OCHOSIAS, roi de Juda. (Voyez OCHOSIAS.)

JOACHAZ, autrement *Sellum*, fils de Josias, roi de Juda, régna trois mois à Jérusalem, et mourut en Egypte, où le roi Néchao l'avait envoyé prisonnier. (Jérémié. 22, 11.)

JOACHAZ, père de Joha. (2 Par. 34, 8.)

JOACHIM ou JOAKIM ou ELIACIM, frère et successeur de Joachaz, roi de Juda, fut établi roi par Nechao, roi d'Egypte, l'an du monde 3395, avant Jésus-Christ 605. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il commença à régner, et il régna onze ans à Jérusalem. Il fit le mal devant le Seigneur, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, ayant repris ce que Nechao avait conquis sur

l'Euphrate, vint dans la Judée, la soumit, prit Joakim dans Jérusalem, le mit dans les fers et voulut le mener à Babylone, puis le laissa dans le pays, à condition qu'il lui payerait un gros tribut. Il se souleva ensuite contre Nabuchodonosor, il fut pris, mis à mort et jeté à la voirie, suivant la prédiction de Jérémie. (4 Reg. 23, 34 et suiv. Jérém. 22, 18 et 19.)

JOACHIM, époux de sainte Anne, et père de la sainte Vierge, aïeul de Jésus-Christ selon la chair. Le nom de Joachim, père de la sainte Vierge, ne se lit pas dans les écritures canoniques du Nouveau-Testament; mais on l'a adopté dans l'église grecque, et dans la latine : dans l'église grecque, dès le troisième ou quatrième siècle, et dans la latine beaucoup plus tard, puisqu'il est certain que la fête de saint Joachim et de sainte Anne était encore inconnue du temps de saint Bernard. On dit que le pape Jules II établit la fête de saint Joachim le 22 mars, vers l'an 1510. Pie V l'ôta du bréviaire romain; mais Grégoire XIII l'y remit au 20 mars an 1584; et Grégoire XV ordonna, par une bulle du 2 de décembre de l'an 1622, qu'on en ferait l'office double. (Bollandus, 18 mars, Baillet, 20 mars. Dom Calmet.)

JOACHIM, abbé et fondateur de Flore en Calabre, était né dans le diocèse de Cosence de parens honnêtes et pieux, vers l'an 1145. Son père se nommait *Maur*, sa mère *Gemme*. Il était

bien fait de corps, d'un esprit pénétrant, d'une mémoire très-heureuse, et d'une grande douceur dans ses mœurs. Après avoir étudié la grammaire, il passa au service de la cour. Il en connut bientôt les dangers, et la quitta pour aller visiter les saints lieux. Il s'associa quelques personnes qu'il défraya dans le voyage, s'habilla de blanc d'une étoffe grossière, et fit une partie du chemin pieds nus. Ayant visité avec dévotion les saints lieux, il passa dans la Thébàïde pour s'y édifier par la conduite des saints anachorètes, et revint en Calabre par la Sicile. Il demeura un an dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux, et prit ensuite l'habit monastique dans celui de Corace, dont il fut fait abbé. Le pape Clément III lui ayant ordonné de continuer ses commentaires sur l'Écriture, il se démit de son abbaye de Corace, et se retira avec un nommé Raynier, qui était venu le joindre des extrémités du royaume de Naples. Après s'être arrêtés en divers endroits, ils fixèrent enfin leur demeure en un lieu désert nommé Flore, dans le diocèse de Cosence où ils bâtirent un monastère qui en a depuis porté le nom, et qui prit en peu de temps de grands accroissemens. L'abbé Joachim s'attira par ses vertus et son savoir la considération des princes et des grands du royaume. L'empereur Henri VI et le roi de Sicile firent des largesses à son monastère, et l'im-

pératrice y vint pour faire à cet abbé la confession de ses péchés, et en recevoir l'absolution. Etant allé à Pietra-Fitta, petite ville que lui avait donnée André, évêque de Cosence, vers l'an 1202, il y tomba malade, et y mourut doucement entre les mains de ses frères, après avoir reçu les sacremens, le 30 mars de l'an 1202, âgé d'environ soixante et douze ans. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Flore. Il est honoré comme saint en Calabre. Les Bollandistes qui nous ont donné sa vie sous le titre de *Bienheureux*, au 29 mai, t. 6, p. 446 et suiv., ont rapporté quantité de miracles qu'on dit avoir été faits par l'abbé Joachim pendant sa vie et après sa mort.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été rendus publics; savoir, la concorde de l'Ancien et du Nouveau-Testament, en cinq livres, imprimée à Venise en 1519, in-4°. Il la composa par ordre du pape Lucius III, à qui il la dédia : elle ne fut toutefois achevée que sous le pape Urbain III. Il traite dans cet ouvrage des cinq sceaux; Trithème en cite un sur les sept sceaux de l'apocalypse contre les Juifs.

Le pseautier à dix cordes, divisé en trois livres, fut imprimé à Venise en 1527. L'abbé Joachim y traite du nombre des pseauxmes, des sens mystérieux et mystiques qu'ils renferment, de la psalmodie, de la manière et de l'usage de la psalmodie, et

de ceux qui psalmodient. Il y traite aussi du mystère de la Trinité et de la distinction des personnes, conformément à la doctrine catholique. On trouve dans la même édition une hymne de cet abbé sur la patrie céleste. Il donne dans ses commentaires sur Isaïe et sur quelques chapitres de Nahum, Habacuc, Zacharie et Malachie, le sens caché et mystique de ces prophéties, en y mêlant plusieurs prédictions sur les calamités dont la plus grande partie des villes du monde devaient être accablées. Ces commentaires furent publiés à Venise en 1517, in-4°. Il écrivit aussi sur Jérémie, et dédia son commentaire à l'empereur Henri VI. Nous en avons trois éditions, deux à Venise en 1519 et 1525, in-4°, et une à Cologne en 1577, in-8°. Il est fait mention dans la bibliothèque de Cîteaux des commentaires de l'abbé Joachim sur Ezéchias. Ceux qu'il composa sur Daniel ont été imprimés à Venise en 1519. Nous ne connaissons son explication de l'évangile de saint Jean que par Trithème, *de Script. eccles. c.* 389. Le commentaire sur les prophètes, qui se trouve manuscrit dans la bibliothèque Gottonienne, et qui est dédié à frère Raynier de Ponce, paraît être le même que celui que l'abbé Joachim écrivit sur Isaïe, et qui est en effet dédié à Raynier.

Le commentaire sur l'apocalypse parut à Venise en 1527, in-4° avec le pseautier à dix cor-

des. On trouve dans ce commentaire diverses prédictions touchant les empereurs et les rois de Sicile, vérifiés en partie par l'avénement. Il est à remarquer qu'en annonçant les choses à venir, il ne le fait pas toujours d'une manière décisive, mais quelquefois en doutant de l'événement; d'où vient que saint Thomas a dit de lui qu'il avait prédit des choses vraies, et qu'il s'était trompé en d'autres. (Saint Thomas, in 4 *Sentent. distinct.* 43, q. 1, art. 3 ad. 3.) On peut mettre au nombre des choses vraies ce qu'il dit à l'empereur Henri vi dans son commentaire sur Jérémie, touchant les divisions qui arriveraient après sa mort au sujet de son successeur; et ce qu'il prédit à Tancredé, fils naturel de Roger, roi de Sicile, qu'il serait exterminé avec toute sa postérité, ce qui arriva en effet quelque temps après. On attribue à l'abbé Joachim un commentaire sur les révélations du bienheureux Cyrille, ermite du Mont-Carmel, mort en 1225, et une lettre adressée au même Cyrille. On trouve dans la bibliothèque du Vatican deux exemplaires manuscrits de ces révélations, avec la traduction de l'abbé Joachim. On les a imprimées à Venise en 1517, avec la lettre de cet abbé. Elles ont pour objet les grandes tribulations de l'Eglise jusqu'à la fin des siècles, et surtout ce qu'elle aura à souffrir dans le schisme de l'antéchrist mystique, précurseur du véritable antéchrist. Elles furent

aussi imprimées en italien avec les notes d'Anselme, évêque de Marsi, à Venise en 1589 et en 1646, in-4°. Il y a beaucoup d'autres ouvrages prophétiques sous le nom de l'abbé Joachim, soit manuscrits, soit imprimés, qui ne sont pas de lui. Il faut mettre de ce nombre les quinze prédictions sur les papes qui occupèrent le saint-siège depuis Nicolas iii, élu en 1288 jusqu'à Urbain vi, sacré en 1378. L'auteur donne à tous ces papes une tiare à trois couronnes; ce qui n'a pas eu lieu avant Urbain v, mort le 19 décembre 1370. Il n'a pas plus de raison d'attribuer à l'abbé Joachim les autres quinze prédictions qui vont jusqu'à Innocent viii, c'est plutôt l'ouvrage d'un homme oisif, qui cherchait à répandre la terreur sur les peuples.

L'auteur de la vie de cet abbé lui donne des notes sur la prophétie de la Sybille Erytrée; sur celle de Merlin, prophète anglais; un livre des souverains pontifes; un volume de sentences; un livre de la consolation; un de lettres à diverses personnes; deux de la vie solitaire; un des vertus; une explication de la règle de Saint-Benoît; un des dernières tribulations; un des articles de la foi, les Bollandistes y ajoutent un traité des sentences de l'Ecriture; un commentaire sur le pseautier à dix cordes; un traité sur la prophétie inconnue; des expositions sur les vers étrangers; un livre sur les présages provinciaux. On a

sous son nom une chronique imprimée à Cosence en 1612, in-4°. Son évangile éternel, et le livre qu'il composa sous le titre de l'unité ou l'essence de la sainte Trinité, firent beaucoup de bruit après sa mort : ils furent condamnés par le concile œcuménique de Latran de l'an 1215, par le pape Alexandre IV en 1256, et par le concile d'Arles en 1260. L'abbé Joachim disait que chaque personne de la Trinité avait sa propre essence particulière, dont l'une engendrait l'autre ; ce qui établissait le trithéisme, c'est-à-dire, l'hérésie qui admet trois Dieux. Dans son livre de l'unité ou essence de la Trinité, il y appelait Pierre Lombard hérétique et insensé, pour avoir enseigné dans la cinquième distinction du premier livre des sentences, qu'une chose souveraine est Père, Fils et Saint-Esprit. S'imaginant que suivant ce principe il fallait admettre quatre choses en Dieu, trois personnes, et une essence distinguée des trois personnes, il prit le parti de soutenir contre le maître des sentences, qu'il n'y avait en Dieu aucune chose qui fût tout ensemble le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'autrement ce serait admettre une quaternité plutôt qu'une trinité, savoir, ces trois personnes, et cette chose ou essence commune à ces trois personnes. Il semblait même dire que cette unité d'essence n'était pas proprement et véritablement une unité, mais plutôt une unité collective et de ressemblance,

comme il est dit dans les actes des apôtres, que la multitude des croyans n'avait qu'un cœur et qu'une âme. On ne peut disconvenir que son livre contre Pierre Lombard n'ait été condamnable, puisqu'il y condamnait comme hérétique un docteur très-catholique ; mais on peut dire, ou qu'il ne comprenait pas bien le sens des paroles de ce docteur, ou que son erreur était plus dans la manière de s'exprimer que dans le fond de sa doctrine même, ou enfin que s'étant expliqué peu correctement étant jeune, sur le mystère de la Trinité, il suivit exactement dans un âge plus avancé la doctrine de l'Église sur cet article. Car, 1°. il est certain qu'il a fait paraître une doctrine très-orthodoxe sur le mystère de la Trinité dans le pseautier qu'il composa sous le titre de *Psalterium decem chordarum*, et qui est un de ses derniers ouvrages. « Nous » confessons véritablement, dit- » il, fidèlement et pieusement, » que les trois personnes sont » une et même substance, et que » cette une et même substance » est les trois personnes ; que le » Père ne tient pas son être d'un » autre ; que le Fils est du Père ; » que le Saint-Esprit procède » des deux. Les trois sont donc » un, et cet un est trois. » Il combat fortement les hérésies de Sabellius et d'Arius sur la trinité. Il leur oppose l'autorité du symbole, et conclut en disant : « Nous croyons donc que » cette substance divine qui est

» une , est trois personnes , et
 » non une seule ; de peur qu'en
 » prenant l'unité pour la singu-
 » larité , nous ne tombions dans
 » l'hérésie de Sabellius , et que
 » ces trois personnes sont une
 » même substance ; de peur que
 » l'on ne croie qu'il y a entr'elles
 » de la division. » 2^o. Il est en-
 core certain que deux ans avant
 sa mort , l'abbé Joachim com-
 posa une profession de foi , dans
 laquelle faisant le dénombrement
 de ses ouvrages , il déclare
 qu'il ne doute point qu'il y ait
 des choses sujettes à correction ;
 qu'il prie les abbés de son Ordre
 de les faire examiner par le
 saint-siège , et qu'il se soumet à
 la censure qu'il en fera , ne pré-
 tendant pas soutenir son opinion
 contreses décisions , condamnant
 ce que l'Église condamne , et ne
 voulant jamais s'éloigner de ce
 qu'elle croit. On peut voir cette
 profession de foi en forme de
 lettre datée de l'an 1200 dans le
Director. Inquisition. , part. 1 ,
cap. 2 , pag. 5.)

Cette protestation a réglé les
 jugemens du saint-siège tou-
 chant la personne de Joachim.
 Le pape Innocent III , en prenant
 la défense du maître des senten-
 ces , et en condamnant au concile
 général de Latran de l'an 1215
 l'ouvrage que Joachim avait
 composé contre lui , ne flétrit
 point la mémoire de ce pieux
 abbé. Il déclara au contraire que
 l'acte de soumission qu'il avait
 fait de ses écrits , l'empêchait de
 rien prononcer contre la per-
 sonne de l'auteur. Il ne lui fit

pas même un procès , comme
 s'il eût nié qu'il y eût une unité
 de substance dans les trois per-
 sonnes. Il reconnaît même que
 cet abbé l'admettait ; mais il lui
 reprocha d'avoir dit que cette
 unité n'est pas propre et réelle ,
 mais seulement similitudinaire.
 Et il est vrai qu'il compare l'u-
 nité de substance en Dieu avec
 l'unité des cœurs dans les pre-
 miers chrétiens. Cependant il
 paraît qu'en cela il ne prétendait
 pas contester la réalité de l'unité
 de substance dans les trois per-
 sonnes ; mais prouver unique-
 ment , que dans l'unité , soit vé-
 ritable , comme elle est entre
 trois relatifs , telles que sont les
 trois personnes divines , soit si-
 militudinaire , comme entre trois
 absolus , telle qu'était celle des
 tribus de Juda , de Benjamin et
 de Lévi , qui , à cause de leur
 union avec la maison de David ,
 ne faisait qu'un peuple , peut
 et doit s'entendre à l'exclusion
 du quatrième. Le pape Honorius
 III , dans une lettre de l'an 1217 ,
 déclara aussi qu'on ne pouvait
 soupçonner d'hérésie l'abbé Joa-
 chim ; et l'an 1221 , le même
 pape ordonna , par une bulle
 adressée à l'archevêque de Co-
 sence et à l'évêque de Bisaccia ,
 de faire publier dans toute la
 Calabre , qu'il regardait l'abbé
 Joachim comme un homme or-
 thodoxe et attaché à la foi ca-
 tholique. Ainsi la condamnation
 de deux de ses ouvrages faite par
 le pape Alexandre IV en 1256 , et
 par le concile d'Arles en 1260 ,
 ne doit rien diminuer de la vé-

nération qui est due à sa mémoire. (*Voyez* la Vie de l'abbé Joachim par un abbé de Cîteaux, nommé Grégoire Laudet, imprimée à Paris in-fol. en 1660, et une autre vie du même Joachim, composée par Dom Gerlaise, ancien abbé de la Trappe, et imprimée à Paris en 1745, 2 vol. in-12. *Voyez* aussi Baronius, à l'an 1190. Charles de Visch, Biblioth. de Cîteaux. Les Bollandistes, *ad diem 29 maii*, tom. 6, pag. 446 et seq., et dans le *Propylæum maii*, p. 216. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 23, p. 338 et suiv.)

JOACHIMITES, disciples de l'abbé Joachim, condamnés dans le concile d'Arles de l'an 1260.

JOACHIN, hébr., *la préparation ou fermeté du Seigneur*, du mot *cun*, fils de Joakim. (4 Reg. 24, 6.)

JOACIM, père d'Eliasib, (2 Esdr. 12, 10.)

JOADA, fils d'Ahas. (1 Par. 8, 36.)

JOADAN, hébr., *les délices du Seigneur*, du mot *hadan*, plaisir, mère d'Amasias. (4 Reg. 14, 2.)

JOAH, hébr., *fraternité* ou *qui a un frère*, du mot *aka*, fils de Zemina. (1 Par. 6, 21.)

JOAHA, fils d'Obededom. (1 Par. 26, 4.)

JOAHÉ, fils d'Asaph. (4 Reg. 18, 18.)

JOANNET (François), jurisconsulte du seizième siècle, a laissé : 1°. Défense tripartite, à Venise en 1564. 2°. Des pontifes romains, *ibid.* en 1670. 3°. De l'empire romain et de sa juridiction, dans le recueil des Trai-

tés de droit de Venise. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1172.)

JOANNET (M. l'abbé), natif de Dole dans le comté de Bourgogne, de la société royale des Sciences et Belles-Lettres de Nanci, journaliste de la reine. Nous avons de ce pieux et savant abbé les *Éléments* de la poésie française, 1752, 3 volumes in-12, et *Lettres sur les ouvrages et œuvres de piété*, ou *Journal chrétien* dédié à la reine. C'était un ouvrage périodique commencé en 1754, qui avait pour objet les ouvrages et les actions de piété. Il paraissait le premier de chaque mois, sa forme était in-12, sa grosseur de huit feuilles d'impression : le prix des douze volumes était de 18 livres pour Paris, et de 21 livres pour la province, port payé. On jugera de son utilité par ce plan abrégé, d'après celui que l'abbé Joannet en avait donné lui-même à la tête du premier tome de l'an 1759. Ce journal renfermait quatre parties, religion morale, histoire et beaux-arts.

PROSPECTUS.

PARTIE I.

Religion.

On rassemble ici les écrits qui ont pour objet direct Dieu et le culte religieux. On comprend sous ce double point de vue les livres de Théologie scholastique et de controverse, les traductions des auteurs sacrés et des saints Pères, les écrits polémiques, les ouvrages dans lesquels on établit, ou dans lesquels on atta-

que la foi chrétienne, les productions même du goût de littérature et de politique, qui renferment des traits pour ou contre la religion ; une discussion suivie, mais courte et précise, des principaux motifs de crédibilité, qui forment un article particulier dans chaque journal.

PARTIE II.

Morale.

Cette partie comprend, 1°. les ouvrages qui ont pour objet de régler les mœurs sur les principes seuls d'une saine raison. Ceux qui tendent à former l'homme et le citoyen, dans les diverses fonctions de la société. 2°. Les ouvrages où l'on se propose de former les mœurs, selon les principes et les règles de la morale chrétienne ou de la perfection évangélique. Dans cette classe sont compris les auteurs ascétiques, les ouvrages de Théologie-morale, les instructions pastorales de nosseigneurs les évêques, etc. 3°. Un abrégé du droit canon et des lois ecclésiastiques, dont on donne une division dans chaque journal. 4°. Un traité abrégé des principes sur lesquels les confesseurs doivent se régler pour la décision des cas de conscience, avec l'application des principes aux cas, pour joindre la théorie à la pratique.

PARTIE III.

Histoire.

On trouve ici en différentes divisions l'histoire des erreurs en fait de doctrine, et de ceux

qui les ont enseignées ou défendues, les établissemens utiles à la religion et à l'humanité, les événemens édifiants, les cérémonies religieuses d'éclat, les éloges des personnages vertueux.

PARTIE IV.

Les beaux-arts, relativement à la religion.

L'éloquence et la poésie remplissent cette dernière partie. On y trouve, 1°. un choix des meilleurs sermons anciens qu'on ne lit plus. 2°. L'analyse des sermons, des panégyriques et des éloges modernes qui ont quelque célébrité. 3°. Une suite de prônes ou d'instructions courtes sur les principaux objets de la foi. 4°. Des annonces pour les principales fêtes de l'année, qui renferment une explication courte du mystère, ou un abrégé de la vie du saint qui est l'objet de la solennité, avec la naissance des réflexions propres à en tirer des règles des mœurs ; enfin les ouvrages d'éloquence en général, qui en offrent la théorie ou la pratique.

Les ouvrages de poésie imprimés, les pièces fugitives qui ont rapport à la religion, à la piété et aux mœurs, forment la seconde division de cette quatrième partie, dans laquelle on fait aussi entrer les cantiques.

Nous croyons que cette légère esquisse du plan du journal chrétien, suffira pour faire connaître une partie des avantages qu'on peut retirer de la lecture de cet excellent ouvrage ; et nous

ajouterons seulement comme un nouveau motif de s'en procurer l'acquisition, que l'abbé *Joannet* a pour associés dans ce genre de travail, les abbés *Trublet* et *Dinouart*, distingués tous les deux par leurs écrits, année 1754.

JOANNICE (saint), ermite en Bithynie, naquit à Marycat, village de Bithynie, l'an 730 ou 755. Il fut réduit d'abord à garder les porcs, servit ensuite dans les troupes des empereurs Constantin Copronyme et Léon IV, et tomba dans l'erreur des iconomaques. Il revint de son égarement sur les remontrances d'un solitaire, et l'expia par des pleurs, des jeûnes et des prières de plus de six années, sans cependant quitter l'emploi de garde-du-corps de l'empereur. Il le quitta dans la suite pour entrer dans un monastère. Il se retira depuis sur le mont Olympe en Bithynie, où il vécut quelques années à découvert, exposé jour et nuit à toutes les injures de l'air. Il se renferma depuis dans une caverne, ne vivant que de pain et d'eau, et passa de là dans le monastère d'Eriste où sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de merveilles par les dons de miracles, de prophétie, et du discernement des esprits, que Dieu lui accorda. Il travailla beaucoup pour le culte des saintes images, et se renferma dans une cellule étroite du monastère du mont Antide, où il mourut en 845. Les Grecs et les Latins font sa fête le 4 novembre, qui fut le

jour de sa mort. (Baillet, 4 novembre.)

JOANNINA ou JANINA, ville épiscopale de l'ancienne Épire, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Nicopolis. Elle est dans la notice de l'empereur Léon, la cinquième de la province d'Etolie, sous Lépante. Elle a titre d'archevêché, et on lui donne quatre évêques pour suffragans, savoir, ceux d'Argiro-Castro, Delbeno, Glykeon et Butrino. Quelques-uns veulent qu'elle ait été appelée *Cassiope*. Elle est habitée de riches marchands grecs, tous chrétiens; on dit même qu'il y a encore aujourd'hui une école chrétienne très-florissante. Voici ses évêques :

1. Zacharie, se trouva au concile que fit assembler Photius, après la mort de saint Ignace, et où il fut rétabli.

2. Théolepte, fut fait patriarche de Constantinople : il est le dix-huitième après la prise de cette ville par les Turcs.

3. N... Souscrivit en 1564 à la déposition du patriarche Isaac.

4. Joasaph, assista au concile que le patriarche Jérémie, aussitôt après son élévation, assembla, pour réprimer la simonie, vers l'an 1580.

5. Matthieu, fut fait patriarche le vingt-troisième après la prise de Constantinople.

6. Parthenius souscrivit au concile du patriarche Cyrille de Berthée contre les erreurs calviniennes de Cyrille Lucaris. Il fut

fait aussi patriarche; et on le nomme Parthenius le jeune.

7. Clément, que Démétrius Procopius met entre les savans du dernier siècle.

8. Hierothée, siègeait en 1721. (Or. chr. t. 2, p. 150.)

JOANNITZA, siège épiscopal de la province de Thrace, au diocèse de Thrace, sous la métropole de Philipoppolis. Il ne faut pas le confondre avec *Preslavo*, capitale des Bulgares, que l'empereur Jean Zéiniscès leur enleva, et qu'il appela de son nom Joannopolis. Nous ne lui connaissons qu'un évêque, nommé Joannèses, qui se trouva au concile de Photius.

JOARIB ou JOIARIE, chef de la première des vingt-quatre familles sacerdotales établies sous David, (1 Par. 24, 7.)

JOAS, hébr., *qui se désespère*, du mot *jaasch*, père de Gédéon. (Judic. 6, 11.)

JOAS, fils d'Amelech, qui détint en prison le prophète Michée, par le commandement du roi Achab. (3 Reg. 22, 26.)

JOAS, un des descendans de *Sela*, fils de Juda. Il est appelé dans la vulgate *Securus*, le Certain. (1 Par. 4 22.)

JOAL, fils de Bechor (1 Par. 7, 8.)

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, fut soustrait dans son enfance à la cruauté d'Athalie qui fit mettre à mort tous les princes ses petits-fils, pour s'assurer la couronne. Josabeth, fille du roi Joram, sœur d'Ochosias, et épouse du grand-

prêtre Joïada, sut adroitement enlever le jeune Joas, et le cacher dans le temple avec sa nourrice. Il y demeura six ans; et la septième année Joïada le fit reconnaître pour roi. Il régna quarante ans à Jérusalem, et gouverna son peuple dans la justice et la crainte de Dieu, tant qu'il fut conduit par Joïada. Mais ce pontife étant mort, Joas se laissa aller aux mauvais conseils des courtisans qui abandonnèrent le temple du Seigneur, pour s'attacher aux idoles; ce qui attira une foule de maux sur Juda et sur Jérusalem. Les Syriens ravagèrent deux fois le pays, et traitèrent Joas avec la dernière ignominie. Ses propres serviteurs s'élevèrent contre lui, et le tuèrent dans son lit l'an du monde 3166, avant Jésus-Christ 834, avant l'ère vulgaire 838. (4 Reg. 11 et suiv.)

JOAS, roi d'Israël, fils et successeur de Joachas, régna seul pendant quatorze ans, et deux ans avec son père. Il avait été déclaré roi dès l'an du monde 3163. Il fit le mal devant le Seigneur, et imita Jéroboam, qui avait fait pécher Israël. Il battit Benadad, roi de Syrie, dans trois combats, et reconquit toutes les villes que les rois de Syrie avaient usurpées sur le royaume d'Israël. Il vainquit aussi Amasias, roi de Judas, et mourut en paix à Samarie. (4. Reg. 13.)

JOATHAM ou JOATHAN, hébr., *le Seigneur consomme*, ou *parfait*, du mot *Tam* ou *Ta-*

mam, le plus jeune des fils de Gédéon. Il s'échappa du carnage que ceux d'Éphra firent de soixante-dix de ses frères, tués en présence et par les ordres d'Abimelech, fils bâtard du même Gédéon, que ceux de Sichem établirent roi, parce qu'il était son compatriote. (Judic. 9, 5 et suiv.)

JOATHAM ou JOATHAN, fils et successeur d'Ozias, autrement dit Azarias, roi de Juda, gouverna ce royaume depuis l'an du monde 3221 jusqu'à l'an 3246, à la place de son père qui avait été frappé de lèpre, pour avoir entrepris d'offrir de l'encens; ce qui était une fonction réservée aux prêtres. L'an 3246, Joathan prit le titre de roi, et gouverna absolument jusqu'en 3262. L'Écriture dit qu'il fit ce qui était agréable au Seigneur, et qu'il imita la piété d'Ozias son père. Il ne détruisit pas toutefois les hauts lieux. Il battit les Ammonites, et leur imposa un tribut de cent talents d'argent, de dix mille mesures de froment et d'autant d'orge. (2 Par. 26, 16 et suiv. 4 Reg. 15, 32.)

JOB ou JOBAB, héb., qui pleure ou qui souffre patiemment l'injure, troisième fils d'Issachar. (Genèse, 46, 13.)

JOB ou JOBAB, fils de Zara et petit-fils d'Ésaü. (Genès. 36, 33.)

JOB ou JOBAB, fils de Jectan. (Genès. 10, 29.)

JOB ou JOBAB, roi de Madon. (Josué, 11, 1.)

JOB ou JOBAB, fils de Saha-

raïm, de la tribu de Benjamin. (1 Par. 8, 9.)

JOB ou JOBAB, fils d'Elphaal, de la même tribu. (1 Par. 8, 18.)

JOB, ce modèle de patience si célèbre dans l'Écriture, demeurait dans la terre de Hus ou dans l'Ausite, dans l'Idumée orientale, aux environs de Bozra, On ne sait encore, ni de quelle race il était, ni dans quel temps il vivait. Il y en a qui le font vivre avant Moïse; d'autres sous les Juges; d'autres du temps de David et de Salomon, et d'autres pendant la captivité de Babylone. On lit à la fin des exemplaires grecs et arabes de Job, et dans l'ancienne vulgate latine, ces mots, et l'on y dit qu'ils sont tirés du syriaque: *Job a demeuré dans l'Ausite, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie; son premier nom était Jobab. Il épousa une femme arabe, dont il eut un fils nommé Ennon. Pour lui il était fils de Zara, des descendants d'Esau et de Bozra, en sorte qu'il était le cinquième depuis Abraham. Il régna dans l'Idumée; et voici l'ordre des rois qui ont régné avant et après lui; Balac, fils de Béor, régna dans la ville de Dénaba; après lui régna Job, autrement appelé Jobab. A Job succéda Asom, prince de Théma; après lui régna Adad, fils de Barah, qui défait les Madienites dans les campagnes de Moab. Voilà ce que nous avons de plus ancien touchant la généalogie de Job.* Job était un homme simple,

droit, juste, craignant Dieu, plein de religion et de piété. Il avait sept fils, trois filles, et de très-grands biens qui le rendaient illustre et puissant parmi tous les orientaux. Le Seigneur voulant mettre sa vertu à l'épreuve, permit à Satan de lui enlever ses biens, de faire mourir ses enfans et de le frapper lui-même d'une effroyable plaie, depuis la tête jusqu'aux pieds; en sorte qu'assis sur un fumier, il ôtait, avec un morceau d'un pot de terre le pus qui sortait de ses ulcères. Sa femme lui insulta dans cette extrémité; et quatre de ses amis l'étant venu trouver, l'accusèrent d'impatience et d'impieété envers Dieu, parce qu'ils prétendaient que Dieu ne punissait jamais que pour des fautes réelles; au lieu que Job convaincu de son innocence, soutenait que Dieu châtiait quelquefois les justes, simplement pour les éprouver et les perfectionner, ou pour d'autres raisons inconnues aux hommes. Voilà sur quoi roule tout le livre de Job, et tous les discours qu'on y lit. Le Seigneur condamna les amis de Job, sans toutefois approuver les expressions dures que la véhémence de la douleur et la chaleur de la dispute lui avaient comme arrachées. Il lui rendit la santé, lui donna le double des biens qu'il possédait auparavant, lui accorda une nombreuse famille, et couronna une sainte vie par une heureuse mort. On a montré son tombeau en plusieurs endroits; le plus

célèbre est dans la Trachonite, vers les sources du Jourdain, où l'on remarque une pyramide, que l'on dit avoir été érigée auprès de ce tombeau. On a prétendu avoir à Rome les reliques de saint Job; et on dit que Rotharis, roi des Lombards, les y avait apportées dès le septième siècle: on ajoute qu'elles y demeurèrent jusqu'au dernier siècle, qu'elles en furent enlevées par des voleurs, sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues depuis. Le nom de Job se trouve dans les anciens martyrologes, avec le titre de prophète, de saint et de martyr: son culte est fort ancien chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs en font la fête le 6 de mai, et les Latins le 10. C'est le premier des saints de l'Ancien-Testament, après les frères Machabées, martyrs, à qui l'église d'occident ait décerné les honneurs publics et religieux; on voit une infinité d'églises et de chapelles qui lui sont dédiées, surtout en Espagne et en Italie; et on l'invoque principalement contre la lèpre, la laderie, la gale et les maux pareils.

On a formé une infinité de conjectures sur le livre de Job; les uns ont cru que Job lui-même l'avait écrit d'abord en syriaque ou en arabe, et que Moïse ou quelque autre israélite l'avait mis en hébreu; d'autres l'ont attribué, ou à Moïse, ou à quelques-uns des amis de Job, ou à Salomon, ou à Isaïe, ou à quelque autre écrivain. Quelques-uns

ont douté de l'existence de Job, et ont traité son livre d'histoire fabuleuse et faite à plaisir. Mais cette opinion est absolument contraire à l'Écriture et à la tradition des Juifs et des chrétiens. Ézéchiél, Tobie et saint Jacques parlent de Job, comme d'un homme véritable et d'un parfait modèle de patience. (Ezéchl. 14, 14. Tob. 2, 12. Jacob. 5, 11.) Son livre a toujours passé pour canonique dans les églises grecques et latines; et ce sentiment est venu de la synagogue à l'église chrétienne. Il est donc incontestable que Job a été un homme réel, et que son histoire ne l'est pas moins. Il paraît certain aussi que l'auteur qui l'a composée, quel qu'il soit, était Juif de religion, et postérieur au temps de Job. Les fréquentes allusions qu'il fait aux expressions de l'Écriture, sont une preuve qu'elle lui était fort familière. La langue originale de ce livre est hébraïque, mais mêlée de plusieurs expressions arabes et chaldéennes. Il est écrit en vers libres, quant à la mesure et à la cadence, dont la principale beauté consiste dans la grandeur de l'expression, dans la hardiesse et la sublimité des pensées, la vivacité des mouvemens, la variété des caractères. C'est une poésie extrêmement riche, relevée, magnifique, variée, touchante, ornée, soutenue, et dans laquelle on a mis en œuvre tous les secrets de l'art. Le livre de Job est le vingt-quatrième de l'Ancien - Testa-

ment. Il contient 42 chapitres. On y voit, 1°. le Bonheur temporel de ce saint homme, et ensuite ses afflictions, sa vertu, sa patience, ses entretiens avec ses amis qui viennent pour le consoler, son rétablissement, etc. (Voyez ce livre même de Job, le Commentaire de Pineda, celui de dom Calmet; M. Baillet, t. 4, 10 mai; Richard Simon, Crit. de Dup. t. 3.)

JOBANIA, hébr., *l'édifice du Seigneur*, du mot *Bona*, fils de Jéroram. (1 Par. 9, 8.)

JOBELOT (Jean-Ferdinand), premier-président du parlement de Besançon, né à Gray en Franche-Comté, passa par tous les degrés de la robe, avec un applaudissement général de toute la province où sa science et sa probité ont été universellement reconnues : il sut maintenir le bon ordre et la vigueur des lois dans le parlement, et laissa la plus grande partie de ses biens à l'hôpital de Besançon.

JOBERT (Louis), né à Paris le 27 avril 1637, entra au noviciat des jésuites le 5 septembre 1652. Il enseigna les humanités et la rhétorique avec beaucoup de succès, et exerça le ministère de la prédication, pour lequel il avait du talent. Il dirigea aussi la congrégation des messieurs à la maison professe, à Paris, et mourut au collège de la même ville le 30 d'octobre de l'an 1719. Ses ouvrages sont : 1°. la Dévotion des serviteurs de la mère de Dieu, à Paris en 1668, in-16. 2°. Pratique de dévotion pour

les douze fêtes de la sainte Vierge, à Paris, en 1670, in-12. 3°. Abrégé de la vie du père Crasset, jésuite, avec le Traité de cet auteur; de la Foi victorieuse, à Paris, en 1693, in-12. Des Congrégations de Notre-Dame, érigées dans les maisons de la compagnie de Jésus, à Paris, en 1694, 5°. La Science des médailles, souvent réimprimée. Un Abrégé de la Démonstration évangélique, écrite en latin par M. Huet, évêque d'Avranches; cet abrégé se conservait en manuscrit dans la bibliothèque que le prélat avait laissée à la maison professe des jésuites, à Paris.

JOBIUS, moine d'orient dans le sixième siècle, avait fait un Traité contre Sévère, faux patriarche d'Antioche et chef des eutychiens : il ne nous reste rien de cet ouvrage. Il avait aussi composé un autre Traité du Verbe incarné, divisé en neuf livres et en quarante-cinq chapitres, dont Photius a fait de longs extraits qui ne donnent pas lieu de regretter beaucoup la perte de l'ouvrage: (Dupin, Bibl., sixième siècle.)

JOCH (Jean-Georges), théologien luthérien, né à Rotenbourg sur le Tauber le 27 décembre 1677, fut reçu docteur en Théologie à Iéna en 1709. La même année, il accepta la surintendance et la direction du gymnase à Doutraund. En 1717 il fut appelé à Erfurt pour desservir l'église des Marchands, remplir une chaire de Théologie, et occuper les places de préposite du gym-

nase et de *senior* du ministère. Il y eut de vives disputes, surtout à l'occasion d'un livre sur l'édification particulière, qu'il avait fait imprimer. En 1726 il fut placé à Wittenberg, et y devint professeur ordinaire en Théologie et prévôt. Il mourut le 1^{er}. octobre 1730. Outre un grand nombre de thèses, on a de lui : 1°. *De synodo tremoniensi.* 2°. *De Patribus primitivæ Ecclesiæ et speciatim Ignatio, non faventibus merito bonorum operum.* 3°. *De spiritu attico.* 4°. *De pœnitentiâ regenitorum*, etc. Il a fait aussi réimprimer quelques ouvrages, comme *Onuphrii Panvinii tractatus de ritu sepeliendi mortuos*, avec une préface de sa composition. (Suppl. français de Bayle : on y cite *Motschmanni erfordia literata.*)

JOCHABED, héb., *glorieuse, honorable, personne de poids*, du mot *cabad*, épouse d'Amram, et mère de Marie, de Moïse et d'Aaron.

JOED, héb., *qui est orné ou qui passe*, du mot *hada*, un des petit-fils de Benjamin. (2 *Esd.* 11, 7.)

JOEL, héb., *qui veut, qui commande ou qui jure*, du mot *Joel*, fils aîné du prophète Samuel. (1 *Reg.* 8, 2.)

JOEL, fils de Josabias, de la tribu de Siméon. (1 *Par.* 4, 35.)

JOEL, fils d'Israhia, de la tribu d'Issachar. (1 *Par.* 7, 3.)

JOEL, un des vaillans hommes de l'armée de David. (1 *Par.* 11, 38.)

JOEL, lévite, un des chefs de la musique du temps de David. (1 Par. 15, 7.)

JOEL, fils de Phadaïa, de la tribu de Manassé. (1 Par. 27, 20.)

JOEL, fils de Phatuel, le second des douze petits prophètes, était de la tribu de Gad ou de celle de Ruben. Il prophétisa dans le royaume de Juda ; mais on ne sait, ni l'année où il commença à prophétiser, ni celle de sa mort. Saint Jérôme suppose que Joel était contemporain d'Osée, et qu'il a prophétisé sous les mêmes rois que lui. Cependant on lit dans la grande et dans la petite chronique des Juifs que Joel, Nabum et Habacuc ont prophétisé sous le roi Manassé. Il a pu vivre longtemps et continuer ses prophéties jusqu'au règne de Manassé. Joel est honoré chez les Grecs le 19 d'octobre, et chez les Latins le 13 de juillet. Sa prophétie, qui fait le trente-troisième livre de l'Ancien-Testament en trois chapitres, prédit une grande famine, et une inondation de sauterelles qui ravagèrent la Judée. Il prédit aussi la nouvelle alliance, la venue du Messie, la descente de l'Esprit-Saint. On admire dans la prophétie de Joel la majesté de l'expression et le poids des sentences. (Simon, Crit. de Dup., tom. 4. Baillet, t. 4, pag. 166. D. Calmet.)

JOELA, fils de Jérôham. (1 Par. 12, 7.)

JOEZER, héb., *qui aide*, du mot *hazar*, un des capitaines de David. (1 Par. 12, 6.)

JOGLI, héb., *révélation, exil, révélation*, du mot *gala*, père de Boccî. (Num. 34, 22.)

JOHA, héb., *qui vivifie*, du mot *caja*, fils de Baria. (1 Par. 8, 16.)

JOHA, un des plus braves de l'armée de David. (1 Par. 11, 45.)

JOHA, secrétaire du roi Josias, qui fut employé aux réparations du temple. (2 Par. 34, 8.)

JOHANAN, héb., *la grâce ou le don, ou la miséricorde du Seigneur*, du mot *canah*, lon, fils de Carée. (4 Reg. 25, 23.)

JOHANAN, fils de Josias. (1 Par. 3, 15.)

JOHANAN, fils d'Elioenai, un des descendants de David par Zorobabel. (1 Par. 3, *ultimo*.)

JOHANAN, grand-prêtre des Juifs, fils du grand-prêtre Azarias, et père d'un autre Azarias. (1 Par. 6, 9.)

JOHANAN, le huitième des braves de l'armée de David. (1 Par. 26, 3.)

JOHANAN, lieutenant-général des armées de Josaphat. (2 Par. 17, 15.)

JOIADA, *science ou connaissance du Seigneur*, du mot *Jadah*, seigneur, grand-prêtre et successeur d'Azarias. Il sauva le jeune prince Joas des mains d'Atthalie, et le rétablit sur le trône de David, après avoir fait périr cette cruelle princesse. Il mourut dans une heureuse vieillesse l'an du monde 3160, et fut enterré dans le tombeau des rois par une distinction qui était due aux

grands services qu'il avait rendus à l'état et à la famille royale. Il eut pour successeur Zacharie, son fils. (2 Par. 24, 20.)

JOIADA, fils de Phasea. (2 Esd. 3, 6.)

JOIADA ou JUDAS, grand-prêtre des Juifs, successeur d'Eliasib ou de Joasib, vivait sous Néhémie vers l'an du monde 3550. (2 Esd. 12, 10.)

JOIARIB ou JOARIB. (*Voyez* JOARIB.)

JOIARIB, un des prêtres qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel. (2 Esd. 12, 6.)

JOLARIB, un des prêtres qui habitèrent les premiers à Jérusalem sous Saül. (1 Par. 9, 10.)

JOINVILLE, prêtre, chanoine-jubilé du chapitre de Vitry-le-Français. Nous avons de lui l'histoire des rois d'Israël et de Juda.

JOINVILLE (Jean sire de), sénéchal de Champagne, et l'un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis, était fils de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de l'épouse de Bourgogne, fille d'Étienne III, comte de Bourgogne. Il descendait d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Champagne. Saint Louis l'aimait particulièrement à cause de sa valeur; de son esprit et de sa franchise; et il avait tant de confiance en lui, qu'il s'en servait pour rendre la justice à sa porte, et qu'il n'entreprenait rien d'important sans le lui communiquer. Il suivit ce monarque dans ses

expéditions militaires. Le sire de Joinville mourut vers l'an 1318, à près de quatre-vingt-dix ans, et fut enterré dans le château de Joinville. Il nous reste de lui l'Histoire de saint Louis en français, qu'il composa en 1305. Cette histoire est très-curieuse et très-intéressante. La première édition parut in-4°. à Poitiers l'an 1547. L'éditeur Antoine-Pierre de Rieux qui la dédia à François I^{er}, changea le langage, le plan et l'ordre de la narration de Joinville, et cette licence de l'éditeur enlève à cette édition tout le mérite qu'elle pouvait avoir. La seconde également in-4°. est de Claude Mesnard, lieutenant de la prévôté d'Angers en 1617. Mesnard promet que le livre qu'il va donner est tout autre que celui d'Antoine-Pierre Rieux, et qu'il va rendre à l'histoire de Joinville son premier état. Il n'a point exécuté sa promesse, parce que son manuscrit qu'il avait trouvé dans la province d'Anjou, comme de Rieux, était corrompu, altéré et ne représentait point l'ancien langage de Joinville. La troisième édition est celle que Charles Dufresne, sieur Ducange, donna in-folio en 1668. Elle est enrichie d'un grand nombre de pièces originales et de dissertations aussi utiles que curieuses.

Mais il restait encore à découvrir l'histoire même du sire de Joinville, écrite dans un langage que l'on pût croire être celui de l'auteur et du temps où il vivait; M. Ducange ne put

jamais satisfaire là-dessus son désir ni sa curiosité; et pour former son texte, il se servit des deux éditions précédentes. La bibliothèque du roi ayant enfin acquis un manuscrit du véritable ouvrage de Joinville, MM. Melot, Sallier et Capperonnier, gardes de la bibliothèque du roi, furent chargés de travailler à une nouvelle édition de l'ouvrage de Joinville, qui a paru à Paris de l'imprimerie royale, 1761, in-folio, sous ce titre : Histoire de saint Louis, par Jehan, sire de Joinville; les annales de son règne, par Guillaume de Nangis; sa vie et ses miracles, par le confesseur de la reine Marguerite. Le tout publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi et accompagné d'un glossaire. Le manuscrit qui a servi à cette nouvelle édition de l'histoire de saint Louis par Joinville, est un petit in-4°, écrit sur vélin, à deux colonnes, et comprend 391 pages. L'écriture est du quatorzième siècle. Il est divisé en deux parties. Le tableau que Joinville y présente de la vie de saint Louis, peut satisfaire à toutes les vues que l'on se propose en lisant. Les militaires y trouveront beaucoup de faits d'armes. Ceux qui aiment à considérer les affaires du gouvernement, y remarqueront les lois et les maximes que saint Louis ne perdit jamais de vue durant son règne; la religion y connaît un protecteur constant et un défenseur zélé; les gens de lettres y dé-

couvriront quels étaient nos mœurs et nos usages dans les temps anciens, quel était le caractère de la langue française, et dans le discours d'un homme de la plus haute naissance, quels étaient les ornemens simples et nobles de cette langue.

Le texte de Joinville est précédé d'une liste des chevaliers qui suivirent saint Louis à Tunis, tirée des manuscrits que MM. de l'église de Paris ont donnés au roi. Il est aussi accompagné de variantes et de notes qui expliquent des termes difficiles ou quelques points d'histoire et de géographie. Il s'est glissé quelques fautes dans ces notes, dont il n'y en a que deux qui soient de quelque importance. La première est à la page 31. Joinville parle du soudan de Haman; on a mis en note : *C'est l'ancienne ville d'Apamée en Syrie*. Au lieu d'Apamée il faut restituer *Epiphania*, qui fut appelée ensuite *Hama*, ville célèbre dans laquelle il y avait un sultan. La seconde est à la page 68; on lit dans le texte : *lors, dit un mien scelerier qui était né de Doulevens*. On remarque en note que c'est peut-être Dourlens en Picardie. C'est un lieu nommé Doulevens, sur la petite rivière de Blaise, environ à quatre lieues de Joinville, vers le couchant d'hiver. L'histoire de saint Louis est suivie des annales de son règne; c'est ainsi que l'on appelle l'histoire que Guillaume de Nangis, religieux de l'abbaye de Saint-De-

nis, auteur contemporain, a faite de la vie de saint Louis. Cet ouvrage n'avait pas encore été publié. Le caractère et l'écriture de ce manuscrit indiquent une plus grande antiquité que le manuscrit de Joinville. Le langage est manifestement celui du treizième siècle. Guillaume de Nangis avait d'abord composé son ouvrage en latin, et il le traduisit lui-même en français. C'est ce texte français que l'on publie.

Suivent la vie et les miracles de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite, des extraits traduits de différens auteurs arabes et le glossaire; le premier de ces ouvrages est composé par l'ordre de Blanche, fille de saint Louis, qui avait épousé Ferdinand, infant de Castille. Cette princesse, de retour en France après la mort de son mari, chargea le confesseur de Marguerite, reine de France et femme de saint Louis, de rassembler ce qui concernait ce prince. On communiqua à cet écrivain les pièces originales de l'enquête pour la canonisation de saint Louis. Le manuscrit dont il s'agit est du quatorzième siècle, et différent de celui que Mesnard a fait imprimer à la fin de son édition de sire de Joinville. La première partie de ce manuscrit présente la vie publique et privée de saint Louis, la grandeur de son courage, son amour de la justice, ses pratiques de piété: la seconde comprend l'histoire des recherches faites pour sa canonisation. Ce

morceau est suivi de plusieurs extraits de différens auteurs arabes dont l'accord dans presque toutes les circonstances avec le sire de Joinville, est une raison de plus pour donner à son histoire toute la confiance qu'elle mérite. Après ces extraits on a mis un glossaire pour l'intelligence des vieux écrivains; et ce glossaire est suivi d'une table des matières très-ample et très-bien faite. La première des deux cartes qui accompagnent ce volume, contient la Syrie depuis Antioche jusqu'à Kraé et Gaza, ensuite une partie de l'Égypte jusqu'à Alexandrie et le Caire. La seconde est une carte particulière pour l'expédition de saint Louis en Égypte, et ne présente que ce qui a rapport à cet objet. (Journal des Savans, mois de septembre et d'octobre mil-sept-cent-soixante-un.)

JOLIOT (M. J. F.), prêtre du diocèse de Besançon, docteur en Théologie. Nous avons de lui: le Sacramentaire des Pasteurs tirés des Saintes-Écritures, des conciles, des Pères, et des usages de l'Église de France, contenant le dogme et la pratique de tous les sacrements, avec un Traité des monitoires, à l'usage des cours ecclésiastiques et séculières, et de MM. les curés du royaume; à Paris, chez Jean de Nully, 1709, un volume in-4° divisé en trois tomes. C'est une compilation de ce qu'on a trouvé de meilleur répandu en plusieurs ouvrages anciens et modernes sur la ma-

tière des sacremens : on peut la regarder comme une Théologie sur les sacremens ; mais une Théologie aisée , familière et à la portée de tout le monde : le livre est disposé par demandes et par réponses. (Journal des Savans , 1709 , pag. 796 de la première édit. , et 729 de la seconde.)

JOLY (Guillaume), lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France , mort en 1613 , est auteur d'un Traité de de la justice militaire de France , imprimé in-8°. à Paris en 1598 , et de la Vie de Guy Coquille , jurisconsulte célèbre. Un Claude Joly , avocat au parlement , a fait aussi un éloge de Coquille , qui se trouve dans les opuscules de M. Loysel.

JOLY (Claude), né en 1610 à Buri-sur-l'Orne, dans le diocèse de Verdun en Lorraine, fut docteur de Sorbonne , et curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris , où il s'acquît , par les prônes qu'il fit dans cette paroisse , la réputation d'un célèbre prédicateur. Tout ce qu'il y avait de plus éclatant dans la ville et dans la cour , s'empressait de l'aller entendre ; et la jeunesse la moins sérieuse se faisait une sorte de plaisir d'y venir trembler et pâlir aux images qu'il traçait des vérités éternelles. Il fut fait évêque de Léon en Basse-Bretagne , et ensuite d'Agen. Il soutint avec zèle la juridiction ecclésiastique contre les réguliers , et mourut en 1678. Ce prélat

avait beaucoup de science et de piété. On a de lui : 1°. les Devoirs du chrétien dressés en forme de catéchisme , en faveur des curés et des fidèles de son diocèse , dont la neuvième édition est de 1719. 2°. Huit volumes de prônes et de sermons qui ont été recueillis après sa mort par M. Richard , avocat ; savoir , quatre volumes de prônes pour tous les dimanches de l'année ; trois volumes de prônes ou sermons sur différens sujets ; un volume intitulé : *OEuvres mêlées* , où il y a plusieurs pièces détachées ; à Paris , chez Edme Couterot , 1691 jusqu'à 1696. On en a d'autres éditions de 1712 , 1725 et 1727. Quelque estimés que soient encore aujourd'hui les prônes de M. Joly , ils ne sont pas tels qu'il les avait prononcés ; car il n'en écrivait que le commencement , le dessein et les preuves en latin , et s'abandonnait ensuite à son imagination et aux mouvemens de son cœur. On y remarque surtout beaucoup de solidité et de précision. Le pathétique qui était comme naturel à l'auteur , s'y montre de temps en temps. Tous les prônes qu'il a laissés sont presque autant de sermons. On y trouve un texte de l'évangile , puis un exorde , ensuite la division , les subdivisions et la péroraison. (Dict. port. des Prédicateurs.)

JOLY (Claude), pieux et savant chanoine de Notre-Dame de Paris , naquit en cette ville le

2 février 1607. M. Loysel, conseiller au parlement, son oncle maternel, lui résigna son canonicat en 1631; et M. Joly en remplit les devoirs avec une exactitude sans exemple, n'ayant jamais manqué aux matines de la nuit, ni à aucune heure du jour. Il alla à Munster avec le duc de Longueville, plénipotentiaire pour la paix générale de l'Europe, et l'assista de ses conseils. Il fit aussi un voyage à Rome, et après son retour il fut fait official et grand-chantre de l'église de Paris. Il se fit généralement estimer par sa candeur, sa science, sa probité, sa vertu; et mourut le 15 janvier 1700, âgé de quatre-vingt-treize ans, laissant au chapitre de Paris sa belle bibliothèque. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, savoir, 1°. un Traité latin de la récitation des heures canoniales en 1646, et corrigé en 1675, en ce qu'il semblait ne pas faire un crime aux ecclésiastiques de ne pas réciter le bréviaire, quand ils ont d'autres occupations indispensables. 2°. Un traité de la restitution des grands, imprimé en 1664, et réimprimé en 1680, dans lequel il montre que les grands sont obligés à restituer les torts qu'ils font très-souvent sans y penser presque jamais. 3°. Un écrit intitulé : *De verbis Usuardi Assumptionis B. M. Virginis*, avec une lettre apologétique en latin pour la défense de cet ouvrage. L'ancienne tradition des églises de France,

touchant ce qui est dit de la mort de la Vierge dans le martyrologe d'Usuard : il y rapporte fidèlement, aussi bien que dans la lettre apologétique, tous les passages qui se peuvent alléguer pour et contre l'Assomption corporelle de la Vierge Marie. 4°. Règles chrétiennes pour entrer et vivre saintement dans le mariage. 5°. Un traité des écoles épiscopales et ecclésiastiques. 6°. Des avis chrétiens sur quelques points de morale. 7°. Le voyage de Munster. 8°. Les Vies d'Érasme et de la plupart des savans du seizième siècle, qui sont demeurées manuscrites. 9°. Un recueil de maximes pour l'institution d'un roi, en 1663. 10°. Des avis chrétiens et moraux touchant l'éducation des enfans, en 1675, in-12. 11°. La vie chrétienne; Paris, 1664, in-4°. 12°. Mémoire instructif pour l'Hôtel-Dieu de Paris; in-8°, 1674. 13°. Avis aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Paris sur les biens et les devoirs de leur vocation, pour leur avancement à la perfection de leur état; Paris, 1676, in-12. 14°. Plusieurs factums. 15°. Codicille d'or, tiré de l'institution du prince chrétien d'Érasme, et autres pièces, in-12, etc. M. Joly unissait agréablement l'ecclésiastique au profane, l'histoire au droit et à la Théologie. Il avait un style mâle, un pur dur, sans affectation et sans ornement. (Dupin, dix-septième siècle, part. 3. Le P. Nicéron, Mémoire;

tom , 10. M. l'abbé le Gendre ,
Éloge latin de M. Joly.)

JOLY (Benigne), né à Dijon le 22 septembre 1644, de Jacques Joly, secrétaire du parlement de Bourgogne, fut fait chanoine de Saint-Étienne de Dijon à l'âge de quatorze ans. Etant venu à Paris en 1662, il y fut ordonné prêtre en 1672, et reçu docteur de la faculté de Théologie la même année. De retour dans sa patrie, il y attira bientôt l'admiration de tout le monde par une charité sans bornes, pour toutes sortes de personnes, et surtout pour les pauvres auxquels il faisait des cathéchismes et des exhortations tous les dimanches et toutes les fêtes dans une chapelle de son église. Il se chargea aussi de l'instruction des clercs, qu'on élevait dans le séminaire de la Magdeleine; et il trouva le moyen d'accorder ces occupations avec les devoirs de chanoine et de vicaire-général dans les dépendances de l'abbaye de Saint-Étienne. Il établit une confrérie des pauvres à laquelle il donna d'excellens réglemens; et la communauté du Bon-Pasteur, qui sert tout à la fois de refuge aux filles débauchées, qui veulent faire pénitence et de lieu de correction à celles que leurs parens jugent à propos d'y renfermer, ou que les magistrats y ont condamnées. M. Joly fut aussi choisi pour rétablir le bon ordre dans l'hôpital de Notre-Dame de la Charité, ce qu'il fit en y instituant en 1685 une communauté des filles séculières

dont il fut supérieur le reste de sa vie. Il venait de mettre la dernière main à leurs réglemens, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut au bout de dix jours le 9 septembre 1694, n'étant âgé que de cinquante ans. (Dom Beaugendre, benédic-
tin, Vie de M. Joly, imprimée à Paris en 1700, in-8°.)

JOLY (M.), doyen de l'église de Langres, né à Dijon. Nous avons de lui : la Religion chrétienne éclairée des lumières de l'intelligence par le dogme et par la prophétie; 1744, 1751 et 1754, 7 vol. in-12. Il a donné un autre ouvrage sur la religion.

JOLY (Philippe-Louis), né à Dijon..... chanoine de la chapelle aux Riches de la même ville. Nous avons de lui : l'Éloge historique de l'abbé Papillon, 1738, in-8°. Lettres sur un passage des confessions de saint Augustin. Eloges de quelques auteurs français; 1742, in-8°. Il a publié la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne par l'abbé Papillon, 1742, 2 volumes in-fol. Il a publié les nouvelles poésies de M. de la Monnaie, 1745, in-8°. Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle, 1748, in-fol. Il a publié les Mémoires historiques, critiques et littéraires par feu M. Bruys, 1751, 2 vol. in-12. Il a travaillé au Journal des Savans, et préparé une édition des poésies, lettres et opuscules de M. de la Monnaie.

JONADAB, *qui agit de bon gré, ou qui agit en prince, du*

mot *nadab*, fils de Semmaa, neveu de David, et cousin-germain d'Amnon. Ce fut lui qui donna à ce jeune prince le mauvais conseil de feindre une maladie, pour avoir occasion de violer sa sœur Thamar. (2 Reg. 13, 3.)

JONADAB, fils de Réchab, chef des Réchabites. (4 Reg. 10, 15.)

JONAS, héb., *colombe*, fils d'Amathi, et le cinquième des petits prophètes, était de Geth-Opher ou Ephraïm en Galilée. Il commença à prophétiser au plus tard dans les premières années de Jéroboam II du nom, roi d'Israël, à qui il prédit qu'il remporterait diverses victoires sur les Syriens, et ses autres ennemis. Ce qui arriva avant le règne d'Osias, roi de Juda, et qui fait voir que Jonas a commencé à prophétiser avant Isaïe et Osée, et qu'il est par conséquent le plus ancien des prophètes, quoiqu'il ne tienne que le cinquième rang dans l'Écriture, parce que l'histoire qu'il a écrite n'est arrivée qu'après la prophétie d'Osée et des trois prophètes suivans, environ l'an du monde 3233, avant Jésus-Christ 772. Jonas ayant été choisi du Seigneur pour aller prêcher la pénitence aux Ninivites, voulut s'enfuir, et s'embarqua à Joppé. Mais une tempête violente s'élevant sur la mer, les marins, attribuant cet accident à quelque criminel qui était dans le vaisseau, tirèrent au sort pour le découvrir. Le sort tomba sur Jonas. Il avoua sa faute, et con-

sentit à être jeté dans la mer, pour apaiser la tempête, qui cessa aussitôt. Dieu permit que Jonas fût englouti par un grand poisson : c'était une baleine, selon les uns, ou selon d'autres, une lamie, ou un chien-de-mer, parce que la baleine a le gosier trop petit pour qu'un homme y passe. Le prophète fut conservé pendant trois jours et trois nuits dans le ventre de cet animal, après lesquels il en sortit, et fut jeté sur le bord de la mer. Il alla ensuite à Ninive, et lui annonça que si elle ne faisait pénitence, elle serait détruite dans quarante jours. Les Ninivites crurent; ils firent pénitence, et Dieu leur pardonna. Jonas voyant que sa prophétie n'avait pas été accomplie, en conçut un chagrin mortel dans la crainte de passer pour un faux prophète; mais le Seigneur le consola, et l'instruisit par un lierre qu'il avait fait croître dans l'espace d'une seule nuit pour le défendre des ardeurs du soleil, et qu'il fit sécher le lendemain en envoyant un ver qui le piqua par la racine. On croit qu'après cela Jonas revint dans la Judée, quoique les chrétiens d'Assyrie soutiennent qu'il mourut à Ninive qu'ils appellent aujourd'hui *Mosul*, où ils montrent son tombeau. Les Turcs le montrent aussi à Geth-Opher. Les Vénitiens prétendent avoir son corps dans l'église de Sainte-Apollinaire. Les Grecs et Latins font sa fête le 21 de septembre. Jonas a été un type tout parti-

culier de Jésus-Christ, en ce qu'il était de Galilée, qu'il fut envoyé aux gentils, et qu'il sortit vivant, après trois jours, du ventre du poisson qui l'avait englouti, comme Jésus-Christ sortit vivant du tombeau, après y avoir été enfermé trois jours. Ce prophète décrit cette histoire en quatre chapitres dans le livre qui porte son nom, et qui fait le trente-sixième de l'Ancien-Testament. Quelques-uns ont prétendu que Jonas n'était pas l'auteur de ce livre, parce qu'il n'y est parlé de lui qu'en troisième personne, et qu'il commence par ces mots : *la parole du Seigneur fut adressée à Jonas*. Mais c'est une raison frivole, puisqu'il est ordinaire aux Hébreux de parler d'eux-mêmes en troisième personne. (Jonas. Baillet. tom. 4, pag. 303. Richard-Simon, Crit. de Dup., tom. 4, pag. 420. D. Calmet.)

JONAS, moine de Bobio dans le septième siècle, était né à Suze en Ligurie. Vers l'an 618, il embrassa la vie monastique à Bobio sous l'abbé saint Attale. Il écrivit la vie de saint Colomban, celles de saint Attale, de saint Bartulfe, abbé de Bobio, celle de saint Eustase, abbé de Luxeuil, et celle de sainte Fare. Il retoucha aussi la vie de saint Jean de Réomé, et y ajouta une relation de ses miracles. On croit que Jonas fut abbé d'Elnone, aujourd'hui Saint-Amand dans la Belgique. (Dom Rivet, Histoire littéraire de la France, t. 3. D. Ceillier,

Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 17, p. 471, 657, 658.)

JONAS, pieux et savant évêque d'Orléans au neuvième siècle, se trouva en divers conciles, et fut la terreur des hérétiques de son temps. Il s'acquit une grande réputation dans l'Eglise, mérita l'estime de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, et mourut en 841, après avoir composé quelques ouvrages estimés; savoir, un Traité des images divisé en trois livres contre Claude de Turin, et dédié à Charles-le-Chauve : cet ouvrage imprimé à Bâle en 1556 et à Cologne en 1554, est au tome 14 de la Bibliothèque des Pères. Trois livres d'instructions pour les laïcs, qui sont au troisième tome du spicilège; et un livre d'instructions pour les rois, qui est au cinquième tome du même spicilège. Un Traité de la morale chrétienne, intitulé en latin : *De institutione laicali*, traduit en notre langue par dom Joseph Mège, et imprimé à Paris en 1662, in-12, sous ce titre : la Morale chrétienne, fondée sur l'Écriture, et expliquée par les saints Pères. Cet ouvrage avait paru dès 1645 à Douai, sous ce titre : *Via recta et antiqua*, etc. L'on assure que cette édition est plus correcte que celle qui se trouve dans le spicilège du père d'Acheri. Il faut lire avec précaution le Traité des images de cet auteur, parce qu'il n'en approuve point le culte, et prétend seulement

montrer qu'il ne faut, ni les briser, ni les ôter des églises, en ce qu'elles servent à faire souvenir les fidèles des choses qu'elles représentent. (Bellarmin, de *Scrip. eccl.* Baronius. Possevin. Grand-Colas, Crit., t. 2, p. 118. Dom Rivet, Histoire littéraire de la France, t. 5.)

JONATHAM, fils de Gersam, fils de Moïse, lévite, s'arrêta long-temps à Laïs, dans la maison de Mica, pour sacrifier à une idole que cet homme s'était faite. Cette même idole ayant été enlevée par six cents hommes de la tribu de Dan, Jonatham les suivit pour lui continuer son ministère. On croit que ce fut là comme le commencement de l'idolâtrie dans les dix tribus, et qui y fut établie par l'autorité du roi Jéroboam. (Judic. 18, 30.)

JONATHAN BEN-UZIEL, ou fils d'Uziel. Nous avons sous son nom une paraphrase chaldaïque des livres de l'Ancien-Testament, à l'exception des agiografes. Cette paraphrase est remplie de plusieurs contes impertinens. (Le père Morin, *Exercit. bibl.*, l. 2, exercit. 8, c. 1, 2, 3.)

JONATHAS ou JONATHAN, fils de Saül, et intime ami de David. Il donna des marques de sa valeur et de sa conduite, durant les guerres que Saul fit aux Philistins. Il mourut dans l'une de ces guerres avec son père Saül, sur la montagne de Gelboé. (1 Reg. 13 et suiv.)

JONATHAS, fils du grand-prêtre Abiathar, vint donner

avis à Adonias, près de la fontaine de Rogel, que David avait déclaré Salomon son successeur. (3 Reg. 1, 42.)

JONATHAS, fils de Sage et d'Arari, un des vaillans hommes de l'armée de David. (1 Par. 11, 33.)

JONATHAS, fils de Samaa, et neveu de David, tua un géant qui avait six doigts à chaque pied et à chaque main. (1 Par. 20, 7.)

JONATHAS, fils d'Ozia, intendait des finances de David. (1 Par. 27, 25.)

JONATHAS, fils d'Asaël. (1 Esdr. 10, 15.)

JONATHAS, scribe et concierge des prisons de Jérusalem, sous le roi Sédécias. Il fit beaucoup souffrir le prophète Jérémie qui fut mis dans la prison dont il était le gardien. (Jérém. 37, 14.)

JONATHAS, surnommé Apphus, fils de Mattathias, et frère de Judas Machabée, fut établi chef du peuple après la mort de Judas. Il se signala contre Bacchides et contre Apollonius, général des troupes de Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, roi de Syrie. Il fut tué à Ptolémaïde par Triphon. (1 Mach. 9 et suiv.)

JONATHAS, fils d'Absalomi, fut envoyé par Simon Machabée, pour s'emparer de la ville de Joppé. (1 Mach. 13, 11.)

JONCHEERE (Jacques de), dominicain du couvent de Bruges. où il fut trois fois prieur et une fois définiteur du chapitre

tre provincial, mourut le 9 avril 1704. Il est auteur des ouvrages suivans : 1°. *Historiæ Belgicæ Ordinis FF. Prædicatorum tomi tres*, in-4°. 2°. *Miscellanea litterarum apostolicarum et patriæ principum et pro reformatione Ord. per P. Conradum à Pruslia, anno 1378*, MS. 3°. *Pro rebus et cænobilis congregationis hollandicæ*, MS. 4°. *B. P. dominicus Ord. FF. Prædic. inquisitor, per o bem propagator, et primus magister. Ejus memorabilia in Belgio B. P. vivente. Venerab. P. Albertus-Clavarius, decimus magister Ord. FF. Prædic. et ejus memorabilia illo regente. Venerab. P. Thomas de Firmo ex vicario Ordinis, vigesimus-quartus ejus magister, et memorabilia ejus tempore in Belgio*. Tous ces ouvrages ne sont que des fragmens de l'histoire de son Ordre, établi au Pays-Bas, et que le père de Jonghe, dominicain, a corrigés et augmentés, et dont il s'est servi pour la composition de son *Belgium dominicanum*, qu'il donna au public 1718.

JONCOURT (M. de), Français réfugié, ministre de l'église wallonne de la Haye. Nous avons de lui : 1°. Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Écriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéïens et Voëtiens dans les Provinces-Unies, où l'on voit quel tempérament on doit apporter dans l'explication des types, des allégories, des périodes, des prophéties et

d'autres choses de ce genre, avec un portrait des hébraïsans et de leurs erreurs, in-12. 2°. Nouveaux entretiens sur les différentes méthodes..., où l'on répond aux objections qu'on a faites à l'auteur des premiers entretiens sur cette matière, et où l'on donne une idée précise et abrégée de cette controverse, in-12. 3°. Lettre de M. de Joncourt aux églises wallonnes des Pays-Bas, où il leur rend compte de ce qui s'est passé dans le dernier synode de Nimègue au sujet des entretiens, etc., in-12. 4°. Quatre lettres sur les jeux de hasard, et une cinquième sur l'usage de se faire céler pour éviter une visite incommode, in-12. 5°. Nouvelle lettre sur les jeux de hasard, pour servir de réplique à la défense de M. de la Placette, où l'on verra en raccourci tout ce qu'il y a de plus important dans la matière du sort, son origine et son but, sa définition et son caractère, son usage et la considération où il a été parmi tous les peuples et dans tous les siècles, in-12. 6°. Six lettres critiques sur divers sujets importants de l'Écriture-Sainte, in-12. (Journal des Savans, 1705 et 1708. Supplém. 1714.)

JONGELIN (Gaspard), d'Anvers, de l'Ordre de Cîteaux, abbé de Disenberg, nommé à cette abbaye en 1641, a laissé: Notice des abbayes de son Ordre, en dix livres, à Cologne en 1640. 2°. L'origine et le progrès de cet Ordre, *ibid.* en 1641. 3°. Éloges de saint

Bernard, et des moines de Cîteaux, en *ibid.* 1644. 4°. La pourpre de saint Bernard, ou les éloges des pontifes, cardinaux, archevêques et évêques de l'Ordre de Cîteaux, *ibid.* 1644, in-folio. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2205 et 2206.)

JONGHE ou JUNIUS (Baudoin de), religieux de l'Ordre de Saint-François, né à Dordrecht en Hollande dans le dix-septième siècle, fut disciple de Juste-Lipse. Ayant embrassé l'institut des franciscains, il s'y distingua par son savoir et par sa piété. Il se rendit habile prédicateur et bon théologien. Il fut aussi définitif de sa province, et mourut à Bruxelles le 12 avril 1634, après avoir publié divers ouvrages; savoir : 1°. *Demonstrationes fidei orthodoxæ ex operibus Bellarmini depromptæ*, à Anvers 1612, in-4°. 2°. *Manuale theologicum*, à Cologne 1614, in-4°, et à Mayence 1615. 3°. *Chronicon morale*, *ibid.* 1619 et 1622, in-4°. 4°. *Scutum catholice fidei*, divisé en onze traités. 5°. *Tuba concionatorum*, divisé en dix-neuf centuries, etc. (Le Mire, de *Script. sec. decimiseptimi*. Valère-André, Bibliothèque belg. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 173 et suiv.)

JONGHE (Bernard), dominicain du grand couvent de Gand, a donné : *Belgium dominicanum, sive historia provincie Germanicæ inferioris sacri Ord. FF. Prædic.* A Bruxel-

les, chez François Frappens, 1717.

JONILLE ou JUNILIE, martyr et compagne des trois saints jumeaux nommés Speusippe, Eleusippe et Meleusippe. (*Voyez* SPEUSIPPE.)

JONOPOLIS, ville épiscopale de Paphlagonie au diocèse du Pont, sous la métropole de Gangres. Elle était consacrée à Esculape. On l'appelait Abonotichos. Alexandre l'imposteur, qui l'obtint de l'empereur, lui donna le nom de Jonopolis. Or la ville Abonotichos est placée par Ptolémée dans la Galatie maritime, ou sur le rivage du Pont à l'orient. Hiérocles; et les autres notices font mention de Jonopolis de Paphlagonie, aussi bien que la novelle 29 de Justinien. Elle a eu pour évêques :

1. Petrone. *Ind. PP. Nic.*
 2. Diogènes, souscrivit à la contestation des évêques qui voulaient qu'on ne commençât point le concile d'Éphèse avant l'arrivée de Jean d'Antioche.
 3. Rhenus, au concile de Chalcedoine.
 4. Hyperius, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.
 5. Georges, au sixième concile général.
 6. Héraclius, au septième.
 7. Anthes, au huitième.
 8. Grégoire, au concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 555.)
- JONQUE ou JUNKE, *Juncus* ou *Junca*. Il y avait deux villes épiscopales de ce nom en Afrique; l'une dans Byzacène, l'autre

dans la Mauritanie césarienne. Il y eut un concile, *concilium Juncence*, dans celle de la Byzacène, l'an 524, au sujet d'un évêque nommé Vincent qui avait étendu sa juridiction sur des peuples qui ne lui appartenaient pas. Saint Fulgence, évêque de Ruspe, assista à ce concile. (*Reg. 11. Lab. 4. Hard. 2.*)

JONQUIÈRE ou JUNCAIRE ou JUNICAIRE ou JUNIÈRES, *Juncaria, Junicaria, Juniaria*, place du diocèse de Montpellier. Il s'y est tenu deux conciles : le premier, l'an 894 ; le second, l'an 909. (Dom Mabillon, *Annal. S. Bened.*, t. 4, p. 531.)

JOPPÉ, ville et port de mer de Palestine, appelée Japho dans l'Écriture, (Josué, 19, 46.) c'était là que le roi Hiram faisait porter par mer les cèdres du Liban, qu'on conduisait ensuite par terre à Jérusalem. On y voyait encore, du temps de saint Jérôme, des marques de la chaîne à laquelle Andromède avait été attachée, lorsqu'on l'exposa au monstre marin pour être dévoré. Il y a quelqu'apparence que la fable d'Andromède a été forgée sur l'histoire de Jonas qui, s'étant embarqué à Joppé, fut jeté dans la mer, et englouti par un monstre marin. Joppé était située dans une belle plaine entre Jamnia au midi, et Césarée de Palestine au nord, et Rama ou Ramula à l'orient. Ce port est est incommode à cause des rochers qui s'avancent dans la mer.

Joppé signifie dans la langue sainte *beauté*. L'apôtre saint

Pierre y séjourna quelque temps. Il y rendit la vie à Tabitha, et ce fut là que Dieu lui fit voir un linge plein de reptiles, pour lui marquer qu'il ne devait plus faire de distinction entre le Juif et le gentil, lorsqu'il trouvait des gens disposés à revoir la parole de la vérité. Joppé a été le siège d'un évêque dans la première Palestine au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée. Elle a eu les évêques suivans :

1. Fidus, assista en 415 au concile de Diospole contre Pélagie, et à celui d'Éphèse en 431.

2. Théodote ou Théodose, fut probablement ordonné par ce moine eutychien qui envahit le siège de Jérusalem qu'occupait Juvénal. (*Voyez le quarante-quatrième patriarche de Jérusalem. Évagre, l. 3, Histoire ecclésiastique, c. 6, p. 339, edit. vales.*)

3. Élie, siégeait en 518 et 536 ; car il se trouve souscrit à deux conciles de Jérusalem, tenus en ces années.

4. Sergius, nommé par Héraclius, comme vice-gérant du patriarche de Jérusalem. (*Oriens chr.*, t. 3, p. 625.)

Cette ville a eu aussi les évêques latins suivans :

1°. Guy de Nimars, mort en 1254.

2. N... siégeait en 1273.

3. Jean de Saint-Martin, carme, évêque de Joppé, et suffragant de l'église de Liège en 1365. (*Ibid. p. 1291.*)

JORA, héb., *qui jette, qui*

montre, du mot *jara*, un des chefs de ceux qui revinrent de Babylone à Jérusalem, avec Zorobabel. (1 Esd. 2, 18.)

JORAI, un des chefs de la tribu de Gad. (1 Par. 5, 13.)

JORAM, hébr., *élevé*, du mot *rum*, fils de Thoü, roi d'Emath en Syrie. (2 Reg. 8, 10.)

JORAM, fils et successeur de Josaphat, roi de Juda, naquit l'an du monde 3080, et fut associé à la royauté par son père l'an 3112. Il commença à régner seul après la mort de Josaphat, arrivée en 3116, et il mourut en 3119, avant Jésus-Christ 881. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui l'engagea dans l'idolâtrie et dans beaucoup d'autres crimes, et qui fut cause de tous les malheurs dont son règne fut accompagné. (Dom Calmet.)

JORAM, fils et successeur d'Achab, roi d'Israël, succéda à son frère Ochozias qui, étant mort sans enfans, lui laissa le royaume l'an du monde 3108, avant Jésus-Christ 892. Il fit le mal devant le Seigneur, mais non pas autant qu'Achab son père et Jézabel sa mère; car il ôta les statues de Baal, que son père avait fait faire: mais il suivit les voies de Jéroboam, fils de Nabat, c'est-à-dire, qu'il continua à rendre un culte impie aux veaux d'or. Il fut tué par Jéhu, la douzième année de son règne, l'an du monde 3120, avant Jésus-Christ 880. (4 Reg. 8 et suiv.)

JORDAIN ou JOURDAN ou JOURDAIN, (*Voyez* JOURDAIN.)

JORDAN (Lælio), évêque d'Averno, dans le seizième siècle, a publié: 1°. Un Traité pour montrer que les causes majeures et celles des évêques, doivent être portées à Rome, à Venise 1672. 2°. De l'origine et de l'autorité du saint-siège de Rome, *ibid.* 1584. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1412.)

JORIM, hébr., *élevé du Seigneur* ou *élévation du Seigneur*, du mot *rum*, fils de Mathat. (Luc. 3, 29.)

JORT (M. de), avocat au parlement de Normandie. Nous avons de lui: une Dissertation sur les aydes-chevels de Normandie, appelés aydes coutumiers, imprimée à Rouen 1706, in-12.

JORZ (Thomas), Anglais religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, fut docteur en Théologie dans l'université d'Oxford, et prieur du couvent de son Ordre dans la même ville. L'an 1296, il succéda à Gautier de Wirterburn dans l'emploi de provincial d'Angleterre, et fut aussi après lui confesseur du roi Édouard III qui, au mois d'octobre de l'an 1305, l'envoya à Lyon avec Henri de Laci, comte de Lincoln, et quelques autres, pour traiter avec le pape Clément V d'affaires qui regardaient sa personne, son état et sa couronne. Thomas de Jorz fut fait cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine le 15 décembre de la même année. On le trouve en cette qualité entre les commissaires nommés pour

écouter les témoins qui déposèrent contre le pape Boniface VIII, dans ses démêlés avec Philippe-le-Bel, et encore entre ceux qui examinèrent la doctrine de Pierre-Jean Olive, religieux de Saint-François, persécuté par ses confrères. Ce fut apparemment ce qui lui donna occasion de composer un *Traité de la pauvreté de Jésus-Christ*, qui ne se trouve plus, non plus que ses autres ouvrages, à l'exception de son *Commentaire sur le premier livre des sentences*, où il prend à tâche de réfuter Jean Duns Scot, partout où il pense autrement que saint Thomas. Le *Commentaire sur les vingt-sept premiers psaumes*, que Sixte Lamberti publia sous le nom de ce cardinal l'an 1611, à Venise, n'est pas de lui, mais de Thomas de Galles, à qui appartiennent encore d'autres ouvrages que divers écrivains ont voulu attribuer à Joriz, que quelques-uns ont appelé Joyce, dont on a voulu faire quatre ou cinq hommes différens. Cet illustre cardinal allait à Rome pour la cérémonie du couronnement de l'empereur Henri, lorsqu'il fut retenu à Grenoble d'une maladie dont il mourut au mois de décembre de l'an 1310. Son corps fut porté à Oxford, et inhumé dans le couvent de son Ordre où il avait cinq frères. (Le père Échard, *Script. ord. FF. Prædic.*; t. 1, p. 508 et suiv.)

JOSAB-HESED, hébr., *la demeure ou la séance de la miséricorde*, du mot *jaschab*, demeure,

fils de Zorobabel. (1 Par. 3, 20.)

JOSABA ou JOSABETH, hébr., *qui est rassasié et rempli du Seigneur*, du mot *schaba*, fille de Joram, et sœur d'Ochozias, roi de Juda. Elle épousa le grand-sacrificateur Joïada, et sauva Joas, âgé seulement d'un an, des mains de la barbare Athalie, qui faisait massacrer inhumainement tous les princes de la famille royale. (4 Reg. 11.)

JOSABIA, hébr., *demeure ou conversion du Seigneur*, fils de Saraïa. (1 Par. 4, 35.)

JOSAIA, hébr., *l'équité ou la justice du Seigneur*, du mot *schara*, équité, fils d'Elnaëm. (1 Par. 11, 46.)

JOSAPHAT, hébr., *Dieu juge ou jugement du Seigneur*, du mot *schafat*, juger, fils d'Ahiul, secrétaire de David et de Salomon. (2 Reg. 8, 16.)

JOSAPHAT, fils de Pharaë, intendant de la part de Salomon, en la tribu d'Issachar. (3 Reg. 4, 17.)

JOSAPHAT, roi de Juda, fils d'Aya, aussi roi de Juda, monta sur le trône âgé de trente-cinq ans, et en régna vingt-cinq, depuis l'an du monde 3090 jusqu'en 3115. Il fit abattre les hauts lieux et les bois où l'on commettait des actions abominables; établit un très-bon ordre dans ses états, tant pour le sacré que pour le profane; envoya des prêtres et des lévites dans tous les cantons de Juda avec le livre de la loi, pour instruire le peuple de ses devoirs, et demeura toujours fidèle

au Seigneur, qui fut toujours avec lui. (3 Reg. 22, 42.)

JOSAPHAT, un des trente vieillards, capitaine de David. (1 Par. 11, 43.)

JOSAPHAT, *vallée de Josaphat*. Le prophète Joël dit, *que le Seigneur assemblera toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et qu'il y entrera en jugement avec elles*. (Joël. 3, 2, 12.) C'est sur cet endroit que les Juifs et plusieurs chrétiens ont cru que le jugement dernier se ferait dans la vallée de Josaphat, que les uns placent vers la mer Morte, au désert de Thécué, et d'autres entre les murs de Jérusalem et le mont des Oliviers. Il y en a qui croient que la vallée de Josaphat, qui en hébreu signifie *le jugement du Seigneur*, est symbolique dans le prophète Joël, aussi bien que la *vallée du Carnage*, *vallis concisionis*. (D. Calmet.)

JOSAPHAT, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située à une petite lieue de Chartres, sous le titre de Notre-Dame de Josaphat. Elle avait pris son nom de la ressemblance que les anciens croisés trouvèrent entre sa situation et celle de la véritable vallée de Josaphat, près de Jérusalem. Geoffroi de Lieu, évêque de Chartres, et Gauslin de Lieu, son frère, fondèrent et dotèrent ce monastère l'an 1117. Cette abbaye devint d'abord célèbre par sa régularité et par sa ferveur, et par le grand nombre de personnes de distinction qui s'y retirèrent pour y prendre

l'habit monastique. Elle se relâcha fort dans la suite, et souffrit beaucoup, tant pour le temporel que pour le spirituel, surtout pendant les troubles des guerres et la fureur des hérétiques; en sorte que dans le dix-septième siècle elle était presque entièrement détruite. Mais les religieux de la congrégation de Saint-Maur qui y furent introduits en 1640, l'avaient rétablie et fait renaître pour ainsi dire de ses ruines. (*Gallia christ.*, t. 8.)

JOSECELIN ou JOSSEN, évêque de Soissons, était d'une famille noble, appelée de Vierzi. Ordric Vital lui donne le surnom de le Roux, *Rufus*, vraisemblablement à cause de la couleur de ses cheveux. Il tenait une école sur la montagne de Sainte-Géneviève, près de Paris, dans le même temps qu'Abélard y avait aussi la sienne. L'archevêque de Bourges, Leger, et Lisiard, évêque de Soissons, frappés de son mérite, lui conférèrent l'un et l'autre le titre d'archidiaque dans leurs églises. Il alla résider dans la dernière vers l'an 1115, après avoir quitté son école. Lisiard étant mort en 1125, Joscelin fut choisi pour le remplacer. Il assista, l'an 1129, au couronnement du prince Philippe, associé au trône par le roi Louis-le-Gros son père. Innocent II étant venu en France pour grossir son parti contre Anaclet son rival, notre prélat fut un de ceux qui lui témoignèrent le plus d'attachement. Le roi Louis-le-Jeune enchéris-

sant encore sur l'estime que son auguste père avait pour notre prélat, le mit au rang de ses conseillers, et lui donna la principale part, après Suger, dans les affaires de l'état. Cet emploi, dans lequel il fit paraître autant de droiture, que de capacité, ne prit rien sur les devoirs de l'épiscopat. Son assiduité aux conseils du prince ne l'empêcha pas de se trouver aux assemblées ecclésiastiques où l'intérêt de la religion demandait sa présence. On le voit dans la plupart de celles qui se tinrent en France de son temps. Il fut un des juges d'Abélard au concile de Sens, en 1140. Dans celui de Paris, tenu l'an 1147, on le chargea d'examiner les articles de la doctrine de Gilbert de la Porrée. Il se rendit l'année suivante à celui de Reims, convoqué pour le même sujet. Ses prédications fréquentes dont on a de bons monumens, quantité de chartres qu'il fit expédier pour terminer des procès nus entre ses ouailles, cinq abbayes de Prémontrés et une de Cisterciens qu'il fonda, plusieurs chapitres séculiers où il établit la vie régulière, attestent le zèle qu'il eut à maintenir la paix dans l'église de Soissons, et y faire fleurir les vertus. Ce digne prélat, l'un des plus respectables de son siècle, mourut le 24 octobre de l'an 1151. Son corps, d'abord inhumé dans la cathédrale, fut ensuite transféré dans l'église de l'abbaye de Longpont qui était son ouvrage, et où il avait mis des reli-

gieux de Clairvaux en 1131. On y voyait son tombeau avec deux épitaphes.

Dom Martene et dom Durand ont publié dans le neuvième tome de leur grande collection, sur un manuscrit de Marchienne, deux écrits de Joscelin, qui renferment, comme il le dit dans la préface du premier, le précis des instructions qu'il faisait à son peuple. L'une est une exposition du symbole, et l'autre une exposition de l'oraison dominicale. Cette seconde exposition paraît plus relevée et plus instructive que la première. On y voit la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel bien établie, ainsi que la confession auriculaire et le purgatoire. Le style de ces deux ouvrages est clair, précis, accompagné d'onction; les pensées justes, solides; et le contexte bien entendu dans sa simplicité. Les mêmes éditeurs ont publié dans le premier tome de leur trésor des anecdotes, deux lettres de notre prélat à Suger, qui font connaître l'étroite amitié dont ils étaient unis. Joscelin était aussi en commerce de lettres avec saint Bernard. Nous en avons quatre de ce saint qui lui sont adressées, et qui supposent autant de réponses, que nous n'avons plus. Joscelin n'étant qu'archidiacre de Soissons, composa aussi l'épitaphe de saint Godefroi, évêque d'Amiens. Elle ne consiste qu'en trois vers, rapportés par Dom Mabillon dans les Annales de

l'Ordre de Saint-Benoît, *lib.* 74, n° 129. (*Gallia christ. nov. edit. tom.* 3, *col.* 357. Histoire littéraire de la France, tom. 12, p. 412 et suiv.)

JOSEDEC, hébr., *le Seigneur juste ou la justice du Seigneur*, du mot *tsadac*, juste, fils et successeur de Saraïas, souverain pontife des Juifs. (1 Par. 6, 14.)

JOSEDEC, père de Josué (1 Esdr. 3, 2.)

JOSEPH, hébr., *augmentation, profit*, du mot *Jasaph*, fils de Jacob et de Rachel, naquit en Mésopotanie l'an du monde 2259 avant Jésus-Christ, 1741. Jacob son père, qui l'avait eu dans sa vieillesse, l'aimait plus tendrement que ses autres fils, et il lui avait fait un habit de diverses couleurs. Ces marques de préférence excitèrent contre lui la jalousie de ses frères; et Joseph, sans y penser, augmenta encore ces mauvaises dispositions, en les accusant d'un crime énorme, et en leur racontant deux songes prophétiques qui marquaient sa grandeur future. Un jour que ses frères paisaient leurs troupeaux à Sichem, Jacob l'envoya pour les visiter. Il les trouva à Dothain; et lorsqu'il les eut approchés, ils se saisirent de lui, le dépouillèrent, le jetèrent dans une vieille citerne, le vendirent ensuite à des marchands qui allaient en Égypte, et envoyèrent à Jacob sa tunique teinte du sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, pour lui faire croire qu'une bête farouche l'avait dévoré. Les mar-

chands vendirent Joseph pour esclave à Putiphar, eunuque ou officier de Pharaon, et général de ses troupes, ou capitaine de ses gardes. Joseph gagna si bien la confiance de son maître, qu'il lui donna l'intendance de sa maison : mais ayant résisté constamment aux sollicitations de sa maîtresse qui avait conçu pour lui une passion criminelle, cette femme indignée persuada à son mari que Joseph avait voulu lui faire violence. Putiphar fit mettre Joseph en prison, et il y resta jusqu'à ce que Pharaon eut un songe que personne ne put lui expliquer. Il lui sembla qu'il voyait sept vaches grasses et sept maigres, et que les maigres mangeaient et consumaient entièrement les grasses : il vit aussi sept épis beaux et pleins et sept épis minces et desséchés, et que les sept épis vides consumaient les sept épis pleins. Ce songe ayant rempli Pharaon d'inquiétude, son échanson se souvint que Joseph lui avait expliqué un songe qu'il avait eu lorsqu'il était prisonnier avec lui. Il le dit à Pharaon qui fit venir aussitôt Joseph, et lui donna l'intendance sur toute l'Égypte après qu'il lui eut donné l'explication de ses songes qui marquaient sept années d'abondance et sept autres de stérilité. Pendant les sept années d'abondance, Joseph fit de grands amas de grains pour les sept années de stérilité qui devaient suivre. De toutes parts on vint en Égypte acheter des

grains. Jacob y envoya ses enfans, qui furent reconnus de Joseph, quoiqu'ils ne le reconnussent pas. Il leur parla durement; et après les avoir éprouvés en plusieurs manières, il se découvrit à eux dans un second voyage. « Je suis Joseph, leur dit-il; mon père vit-il encore? ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu; Dieu m'a envoyé en ce pays pour votre conservation: allez vite vers mon père, et dites-lui de ma part de venir me trouver en ce pays. »

Jacob apprenant que Joseph son fils vivait, et qu'il était comme le roi de toute l'Égypte, se réveilla comme d'un profond sommeil, et partit pour aller embrasser son fils qui lui fit donner la terre de Gessen. Joseph, après avoir vécu cent dix ans, tomba malade et mourut, après avoir fait promettre à ses frères qu'ils porteraient ses os avec eux lorsque le Seigneur les ferait entrer dans la terre promise. Son corps fut mis dans un cercueil en Égypte; et Moïse le transporta, lorsqu'il tira les Israélites de ce pays. Il fut donné en garde à la tribu d'Éphraïm qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avait donné en propre à Joseph, un peu avant sa mort. On prétend que le sépulcre de Joseph s'est conservé jusqu'aujourd'hui, et que l'on voit encore sur le penchant de la colline où était Sichem, une espèce de monument que les Turcs honorent sous ce

nom, près d'une mosquée qu'ils y ont fait bâtir. Les Grecs et les Latins honorent Joseph comme un patriarche, un prophète, une figure bien expresse de Jésus-Christ, et un parfait modèle de chasteté. Surius l'a placé au 11 de décembre. On a attribué à Joseph un livre intitulé : La Prière de Joseph; un autre livre magique, intitulé : Le Miroir de Joseph. On lit aussi dans le testament des douze patriarches plusieurs particularités de la vie de Joseph, qui sont absolument apocryphes. Plusieurs savans ont cru que les Égyptiens avaient adoré Joseph sous les noms d'Apis, d'Osiris, de Sérapis, et même sous les noms d'Hermès, de Thamus et d'Adonis. (Genès. p. 37 et suiv.. Baillet, t. 4. Dom Calmet.)

JOSEPH (saint), fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la sainte Vierge, et père nourricier de Jésus-Christ, était de la tribu de Juda et de la famille royale qui avait tenu le sceptre depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. On ignore le lieu de sa naissance; mais on sait que sa demeure ordinaire était à Nazareth. Il vivait du travail de ses mains et du métier de charpentier, selon le plus commun sentiment. Il était vierge lorsqu'il épousa Marie, et il l'épousa, non pour en user avec elle comme avec une autre femme, mais pour être le protecteur et le gardien de sa virginité. L'Évangile fait en un seul mot l'éloge de sa vertu, en disant

que c'était un homme juste, puisque la justice comprend toutes les vertus. (Matt. 1, 19.) Il y avait trois mois que les saints époux étaient unis, lorsque saint Joseph ayant remarqué la grossesse de Marie, et ne sachant à quoi l'attribuer, il voulut la renvoyer secrètement, en lui donnant un billet de divorce, au lieu de la déshonorer publiquement; mais l'ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui apprit le mystère de l'Incarnation du fils de Dieu dans le sein de Marie. Six mois après Joseph fut obligé d'aller à Bethléem avec son épouse, et il y vit naître le Sauveur du monde, qu'il éleva comme son fils. Il le porta à Jérusalem pour l'offrir au seigneur; et ensuite en Égypte, pour le soustraire à la fureur d'Hérode qui cherchait à le faire mourir. Il revint à Nazareth d'où il allait tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge, pour y célébrer la fête de Pâque. Ils y menèrent Jésus avec eux lorsqu'il eut douze ans, et le ramenèrent à Nazareth, après qu'ils l'eurent retrouvé. Voilà ce que l'Écriture nous apprend de saint Joseph; et il est fort probable qu'il était mort avant que Jésus-Christ commençât à prêcher, puisqu'il n'est plus fait mention de lui depuis ce temps. Les voyageurs prétendent que son tombeau est dans la vallée de Josaphat. On ne montre nulle part aucune des reliques de son corps, mais seulement quelques-uns de ses meubles, comme son

anneau nuptial, qu'on prétend avoir à Perouze en Italie. Son nom se trouve dans de très-anciens martyrologes au 19 de mars; mais on n'a commencé à faire sa fête qu'assez tard. Quelques-uns conjecturent que les carmes ont apporté cette fête avec eux d'orient dans l'église d'occident, depuis le temps des croisades. On peut encore mettre au nombre des fêtes de saint Joseph, celle de son mariage avec la sainte Vierge, celle de ses fiançailles, et celle de l'éclaircissement que l'ange lui donna sur la grossesse miraculeuse de Marie. Les peintres mettent entre les mains de saint Joseph une verge fleurie, pour désigner celle qu'il présenta au grand-prêtre, avec les autres de la maison de David, qui pouvaient prétendre au mariage de Marie. De toutes ces verges il n'y eut que celle de Joseph, qui fleurit; ce qui était le signe par lequel Dieu déclarait ordinairement sa volonté sur ces sortes de mariages des vierges qui lui étaient consacrées: mais c'est une fable tirée de livres apocryphes, comme les appelle saint Jérôme. (*In Math.* 1. Baillet, t. 1, 19 mars. D. Calmet.)

JOSEPH ou JOSÉ, fils de Marie et de Cléophas, était frère de saint Jacques le Mineur, et proche parent de Jésus-Christ, selon la chair, étant fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et de Cléophas, frère de saint Joseph. L'Écriture ne nous apprend rien de lui. (Matth., 13, 55.)

JOSEPH BARSABAS , sur-nommé *le Juste* , l'un des premiers disciples de Jésus-Christ , fut proposé avec saint Mathias par saint Pierre , pour remplir la place de Judas. Saint Mathias fut préféré , et saint Joseph continua dans le ministère apostolique jusqu'à la fin. Papias nous apprend qu'ayant bu du poison , la grâce de Jésus-Christ le garantit de la mort. Les martyrologues d'Usuard et d'Adon mettent sa fête le 20 juillet , et disent de lui , qu'il souffrit beaucoup de la part des Juifs , et qu'enfin il mourut en Judée , et eut une fin très-victorieuse. (Papias, *Apud Euseb.* l. 3, c. 39, *Hist. eccl.* Baillet, tome 2, 20 juillet. Dom Calmet.)

JOSEPH D'ARIMATHIE , ou de *Ramatha*, sénateur des Juifs, et disciple secret de Jésus-Christ ne consentit point aux desseins de ceux qui le condamnèrent à la mort. Il eut même le courage de lui donner une sépulture honorable dans le sépulcre de son jardin , qui était sur la montagne du calvaire. C'est tout ce que l'évangile nous apprend de lui. L'Eglise grecque fait sa fête le 31 de juillet , et la latine le 17 de mars. Du temps de Charlemagne ou environ , on apporta un corps saint de Jérusalem en Lorraine , à qui on doit le nom de *Joseph d'Arimathie*. On le mit dans l'abbaye de Moyen-Moutier ; mais il fut enlevé depuis par des moines étrangers , sans qu'on sache ce qu'il est devenu. (*Joan.* , 19, 38. Baillet ,

t. 1 , 17 mars. Dom Calmet.)

JOSEPH , (Flavius) célèbre historien juif , naquit du temps de l'empereur Caligula , l'an 37 de Jésus-Christ , et vivait encore sous Domitien. Il descendait des grands-prêtres de Jérusalem par son père Mathias , et des Machabées , par sa mère. Il embrassa la secte des Pharisiens , fut capitaine-général des Galiléens , et se signala en plusieurs rencontres , jusqu'à la prise de Jotapat , où il fut fait prisonnier par Vespasien. Il se trouva à la prise de Jérusalem par Titus. et mourut à Rome l'an 93 de Jésus-Christ. On a de lui sept livres de la guerre des Juifs , et vingt livres d'antiquités judaïques , qui renferment l'histoire des Juifs , qu'il a prise de la Bible , et continuée jusqu'au temps de la guerre des Juifs contre les Romains. Il a encore écrit outre sa vie , deux excellens livres contre Appion , pour servir de réponse à ce que ce payen avait avancé contre l'antiquité de la nation des Juifs , contre la pureté de leur loi , et contre la conduite de Moïse ; un traité du martyre des Machabées , qui est un chef-d'œuvre d'éloquence. Tous ces ouvrages sont excellens , et si bien écrits en grec , qu'ils ont mérité à leur auteur le surnom de *Tite-Live des Grecs*. Ils ont été imprimés plusieurs fois en grec et en latin , à Genève , l'an 1611 ; à Oxford , l'an 1720 , etc.

Dans le livre dix-huit des antiquités judaïques , chap. 4 , l'on

trouve un témoignage considérable en faveur de Jésus-Christ, qui commence ainsi : *Eodem tempore fuit Jesus vir sapiens si tamen virum eum fas est dicere, erat enim mirabilium operum patror et doctor eorum qui libenter vera suscipiunt.* On rapporte ensuite qu'il fut attaché à une croix par le commandement de Pilate ; qu'il ressuscita le troisième jour, et qu'il apparut à ses disciples ; qu'il était l'auteur de la secte des chrétiens. On est fort partagé sur ce passage : les uns l'admettent ; d'autres le rejettent comme supposé et inséré dans le texte de Joseph. Ceux qui l'admettent, disent qu'on l'a lu de tout temps dans le texte de Joseph ; qu'Eusèbe, saint Jérôme, et d'autres célèbres écrivains le citent ; que Joseph, comme historien de sa nation, a dû rapporter les événemens considérables qui y sont arrivés, tels que la mort et la résurrection de Jésus-Christ, malgré son antipathie pour les chrétiens ; que le style de ce passage n'est pas différent du reste, et qu'il y est assez lié, puisqu'il y est mis à l'occasion de Pilate, dont on dit qu'il avait fait mourir un grand nombre de Juifs à Jérusalem, et aussitôt on parle de la mort de Jésus-Christ. Ceux qui rejettent ce passage comme supposé, disent que Joseph ne connaissait point Jésus-Christ pour le Messie ; qu'il était ennemi des chrétiens ; qu'Origène, qui a cité le témoignage de Joseph en faveur de saint

Jacques, évêque de Jérusalem, n'a rien dit de celui qui regarde Jésus-Christ : ce qui prouve qu'il ne l'avait point lu ; que ce passage n'est point du style de Joseph, et qu'il n'a point de liaison avec le reste ; que, selon Photius, il a été tiré d'un livre de Caïus, prêtre de l'Eglise romaine, intitulé *l'Univers*, et fourré dans le livre de Joseph.

Cependant tout porte à croire que Joseph a certainement connu Jésus-Christ, c'est-à-dire, qu'il a su qu'il avait existé, comme le prouve son témoignage en faveur de saint Jacques. D'où il est aisé de conclure : 1°. que si Joseph n'a rien dit de Jésus-Christ, ce n'a pu être que par politique et par crainte, pour ne blesser ni les Juifs ni les Romains : 2°. qu'en ne parlant de Jésus-Christ ni en bien ni en mal, c'est une preuve évidente, et qu'il n'a pu en dire du mal, et qu'il n'a osé en dire du bien : 3°. qu'un silence fondé sur de telles raisons est toujours très-favorable à Jésus-Christ.

Il ne faut pas confondre ce Flavius Joseph avec Joseph Ben Gorion ou Gorionides, c'est-à-dire, fils de Gorion. Celui-ci vivait vers la fin du neuvième siècle, ou au commencement du dixième. Il nous reste de lui une histoire des Juifs en hébreu, que Gagnier a traduite en latin. (Saint Jérôme, *In cat.* c. 13. Eusèbe, *In chron. et Hist.* Bellarmin. Possevin. De Tillemont. Dom Ceillier, Histoire des Au-

teurs sacrés et ecclésiastiques.
t. 1.)

JOSEPH, évêque de Métone, soutint l'union faite au concile de Florence, et écrivit sur ce sujet une réponse au Traité de Marc d'Éphèse, contre le concile de Florence, rapportée à la fin des actes de ce concile. (Dupin, quinzième siècle.)

JOSEPH DE PALESTINE, appelé communément *le comte Joseph* (S.), Juif de naissance, vint au monde dans la ville de Tibériade en Galilée l'an 286. Sa famille y était fort considérée, et lui-même y tenait le rang d'apôtre : c'est ainsi que les Juifs nommaient ceux qui étaient les premiers après le patriarche. Jésus-Christ lui apparut quatre fois en songe pour le convertir ; mais il demeura toujours endurci, jusqu'à ce que les Juifs l'ayant surpris à lire l'Évangile, le maltraitèrent considérablement. Il reçut le baptême à cette occasion, et se rendit à la cour de l'empereur Constantin, qui lui donna la dignité de comte, avec la permission de faire bâtir des églises dans les villes et les bourgades des Juifs, où il n'y en avait pas. Il en fit bâtir plusieurs, malgré les efforts des Juifs. Il protégea aussi les catholiques contre les Ariens, et reçut saint Eusèbe de Verceil, relégué pour la foi par l'empereur Constance à Scythople où le comte Joseph faisait sa résidence. Il mourut saintement dans cette ville ; mais on ne sait, ni le temps, ni le genre de sa mort. Les Grecs

et les Latins l'honorent comme saint. (Saint Épiphanes, *Hær.* 30, n. 5. Baillet, 22 juillet.)

JOSEPH, archevêque de Thessalonique au neuvième siècle, fut exilé pour s'être opposé au mariage de Constantin Copronime, et avoir soutenu le culte des images. On a de lui, un discours en l'honneur de la Croix, et une lettre au moine Siméon, rapportée par Baronius sur l'an 808, n° 10. (Dupin, neuvième siècle.)

JOSEPH DE LEONESSA (S.), missionnaire - capucin, naquit vers le milieu du seizième siècle à Léonessa, petite place du royaume de Naples. Après la mort de son père, nommé *Jean Desideri*, et de sa mère *Françoise Paulini*, le jeune *Euphrène*, car c'est ainsi qu'il se nommait dans le monde, alla étudier à Viterbe, et y embrassa l'Ordre des capucins, après avoir refusé un parti avantageux. Il y fit des progrès si rapides dans la science et dans la vertu, qu'il fut bientôt en état d'exercer le ministère de la prédication avec des fruits abondans. Ses supérieurs l'ayant envoyé en mission à Constantinople, selon ses desirs, il se rendit aux cachots, le lendemain de son arrivée, pour instruire et secourir les esclaves chrétiens qui s'y trouvaient. Il exhortait les uns, confessait les autres, pansait les blessés, administrait les sacrements aux mourans, enterrait les morts. Il convertit un archevêque grec qui avait apostasié,

et entreprit la conversion du sultan même ; ce qui le fit condamner au chranche , c'est-à-dire, à une espèce de potence en forme d'équerre, où il demeura suspendu pendant trois jours et trois nuits. Ayant survécu à ce supplice, il s'embarqua pour l'Italie, et se retira dans la province d'Ombrie dont il était religieux. Il y fit un grand nombre de prodiges et de conversions jusqu'à sa mort qui arriva dans son couvent de l'Amatrice le 4 février de l'an 1612. Il était âgé de cinquante-sept ans, dont il en avait passé trente-neuf en religion. Il avait composé trois petits ouvrages de piété : l'un intitulé , Préparation à bien mourir ; l'autre , Protestation que doivent fréquemment faire ceux qui se préparent à bien mourir. Le dernier se trouve inséré dans un livre qui a pour titre : le Paradis intérieur, imprimé à Brest, à Boulogne, à Venise et à Milan en 1610. Le pape Clément xii béatifica le père Joseph de Léonessa le 19 du mois de juin de l'an 1637. (Le père Daniel, capucin, dans la Vie du saint.)

JOSEPH (Pierre de Saint-), Feuillant, né en 1594 dans un lieu du diocèse d'Auch, s'appelait *Comagere* de son nom de famille. Il entra jeune chez les Feuillans, et y mourut le 10 de juillet 1662, après avoir composé les ouvrages suivans : 1°. un Traité de la grâce, à Paris, 1625. 2°. Idée de la Théologie spéculative et pratique, à Paris, 1642.

3°. Défense de saint Augustin, évêque d'Hippone, contre l'Augustin d'Ypres, en latin, et l'avocat de saint Pierre. 4°. L'accord de la grâce et de la liberté, en latin, à Paris, 1639. 5°. Sentimens de saint François de Sales sur la grâce, *ibid.*, 1644. 6°. Défense de saint Thomas sur la promotion physique, en latin, à Douai en 1633. 7°. Examen de la Théologie moderne, qui contient la défense du sentiment de Molina sur la grâce, la réfutation du livre de la grandeur de l'Église romaine, et un Traité du sacrement de pénitence et de la fréquente communion, à Paris, 1648. 8°. Deux tomes des sacremens de l'Église, en latin, à Toulouse en 1627. 9°. Avis charitable à l'apologiste des jansénistes, à Paris, 1645. 10°. Lettres de remerciement à l'abbé de Bourzeis, en français, à Paris, 1650. 11°. Toute la terre sur la grâce suffisante, *ibid.*, 1652. 12°. Défense des évêques contre les jansénistes, *ibid.* 13°. Conférence de saint Sulpice, *ibid.*, en 1652. 14°. Défense de la constitution d'Innocent x contre les cinq propositions de Jansénius, *ibid.*, en 1656. 15°. Sentimens de saint Augustin et de toute l'Église, touchant les opinions examinées par la faculté de Paris, contre ceux qui abusent de l'autorité de saint Augustin, *ibid.* 16°. Réfutation du livre de Denis Raymond, pour les cinq propositions, *ibid.*, en 1661. 17°. Du sacrement d'Eucharistie, à Paris en 1640. 18°.

OEuvres spirituelles, à Toulouse.

19°. Idée de la philosophie, à Paris en 1654. 20°. *Summula casuum conscientiae*, en deux petits volumes in-12. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2204, 2205, et aux addit. col. 2926.)

JOSEPH-MARIE DE NOVARE, capucin et prédicateur de la province de Milan, florissait dans le dix-septième siècle. Il a donné : 1°. *Vita sancti Gaudendi, episcopi Novariensis. Venetis*, 1678, in-4°. L'auteur s'est caché sous le nom de Philippe Bagliotti. 2°. *Vera idea sacerdotis apostolici expressa in vita sancti Laurentii, presbyteri et martyris*. 3°. *Deliciae seraphicae sacramentis Ortensis, sancti Francisci*. (Bernard, à Bononia, Biblioth. cap., p. 160.)

JOSEPH (Charles), de Troyes, capucin, vers l'an 1685, a laissé les ouvrages suivans : 1°. *De prædestinatione hominum ad gloriam : disputatio theologica, in qua clarè demonstratur prædestinationem illam factam esse post prævisa merita, idque potissimum ex doctrinâ D. Augustini et Bonaventurae, doctoris seraphici*, à Paris, 1669 et 1673, in-4°. 2°. *Supplementum Augustinianum ad illustrandam et confirmandam prædictæ prædestinationis non gratuite, sed post prævisæ merita factæ veritatem*, *ibid.*, 1673. 3°. *Tractatus de indifferenti lapsi hominis arbitrio sub gratiâ et concupiscentiâ secundum D. Augustinum*, etc., à Paris, 1674, in-4°.

4°. *De necessariâ ad salutem gratiâ omnibus et singulis datâ secundum Augustinum*, etc., à Paris, 1673, in-4°. 5°. *De naturâ peccati originalis secundum mentem Augustini tractatus unicus, ubi clarè demonstratur istud peccatum ullo modo specie non differre à peccato Adæ, sed esse Adæ peccatum, seu peccati ejus actualis maculam posteris ejus communicatam in singulis singulam, et ab ipsis peccati Adæ maculâ numero diversam, non verò esse concupiscentiam, aut meræ poenæ reatum, ut quidam falsò putaverunt consuisse Augustinum*, *ibid.*, 1677, in-4°. 6°. *De causâ bonorum operum secundum mentem D. Augustini tractatus unicus, ubi præcipuè de bonitate spei vitæ æternæ, et timore gehennæ disseritur*, *ibid.*, 1677, in-4°. 7°. *Supplementum ad tractatum de causâ bonorum operum, ubi agitur de sufficientiâ contritionis conceptæ ex merito gehennæ cum sacramento Pœnitentiæ secundum mentem D. Augustini et concilii tridentini*, *ibid.*, 1679, in-4°. 8°. *Commentarius brevis et continuus in libros D. Augustini contra pelagianos*, *ibid.*, 1680, in-4°. 9°. *Commentarius in libros de gratiâ, et libero arbitrio, et in libros de correptione et gratiâ*, *ibid.*, 1680. 10°. *Commentarius brevis et continuus in libr. D. Augustini contra semipelagianos, id est, in libros de prædestinatione sanctorum, et in lib. de dono perseverantiæ*. Les ouvrages suivans sont écrits

en français. 11°. Réponse à la réponse de la lettre à tous les docteurs de France, où l'on explique toute la doctrine de saint Augustin sur la grâce et le libre arbitre, à Paris, 1678. 12°. Réponse à un homme de qualité sur la prédestination à la gloire, *ibid.*, 1678. 13°. La philosophie de Descartes contraire à la foi catholique. 14°. Traduction du livre de saint Augustin, de la grâce et du libre arbitre, du livre de la correction et de la grâce, avec des réflexions, in-12. 15°. Réponse à une dame de qualité sur des doutes touchant la prédestination, in-4°. 16°. Commentaire sur le livre de saint Augustin de la grâce de Jésus-Christ, in-4°. 17°. Opuscule sur la grâce efficace, in-4°. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2644 et 2645. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francisc.*, t. 1, p. 253 et suiv.)

JOSEPH (Pierre Daniel de S.-), natif de Saint-Malo, de l'Ordre des carmes, dans le dix-septième, a laissé : Disputes sur la première partie de saint Thomas, à Paris en 1649, et à Caen en 1659. (Dupin, *ibid.*, col. 2090.)

JOSEPH (Thomas d'Aquin de Saint-), carme déchaussé du dix-septième siècle, a donné : 1°. Deux dissertations contre M. de Launoi sur le scapulaire et la vision de Simon Stoch, le privilégié de la bulle sabbatine. 2°. L'arrivée de sainte Magdeleine et de saint Denis l'Aréopagite

en France, à Tullés en 1648. (Dupin, *ibid.*, col. 2090 et 2091.)

JOSEPH (le père Jean Chrysostôme de Saint-), religieux de l'Ordre des clercs réguliers des écoles pies. Nous avons de lui : 1°. *De canone librorum sacrorum constituto à sanctis Patribus in magno nicæno concilio, dissertatio*, à Rome, 1742, in-4°. Il prétend faire voir que le canon des écritures révélées, tel qu'il est reçu présentement dans l'Église romaine, a été reconnu et déterminé par le concile de Nicée. 2°. *De sancti Athanasii appellatione ad sanctum Julium papam, et perfugio ad Constantinum imperatorem dissertatio*, à Rome, 1743, in-4°. Il prétend établir contre le père Alexandre, que saint Athanase appela au pape Jules, et non à l'empereur Constantin, de sa condamnation prononcée au conciliabule de Tyr, et contre M. de Marca, que cet appel ne fut point interjeté au concile de Rome. Ce même père de Saint-Joseph a fait une autre Dissertation sur le nombre des canons du concile de Nicée. (Journal des Savans, 1742 et 1743.)

JOSEPH - CHARLEMAGNE DE SAINT - MICHEL, carme français, natif de Mehun-sur-Yèvre, dans le Berri, fit profession à Caen en 1688, et mourut à Paris où il était occupé à faire imprimer ses ouvrages l'an 1748. Il a laissé : 1°. Idées historiques, morales et chronologiques de tous les livres de l'Écriture-

Sainte, avec des réflexions tirées des saints Pères, propres à élever l'esprit à Dieu et à corriger les mœurs; Paris, 1737, in-8°, chez Delusseux. 2°. La conciliation des passages et faits historiques de l'Écriture-Sainte, qui paraissent opposés les uns aux autres, 2 tomes in-4°. L'auteur mourut dans le temps de l'impression du premier tome; le second tome est resté manuscrit chez ses parens, avec un autre ouvrage qui a pour titre : 3°. l'Histoire dogmatique, critique et pratique des sept sacremens de l'Église catholique, avec les changemens de discipline qui sont arrivés, à cause des différentes hérésies survenues de temps en temps. (Bibliothèq. carmelit., t. 2, col. 173.)

JOSEPH DE LA NATIVITÉ, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, a donné *Apologio dominico*, etc. Apologie de l'Ordre de Saint-Dominique, Lisbonne, 1750.

JOSEPH, rabbin, fils de Caspi, a fait un dictionnaire hébreu sous le titre de Chaire d'argent. Il diffère assez souvent des autres grammairiens de sa nation, et il reprend dès le commencement de son ouvrage les rabbins Jonas, Aben-Esra et Kimhi de s'être trompés à l'égard des racines. (Simon, Hist. crit. du vieux Testam., liv. 1, ch. 30.)

JOSEPH ALBO, Juif espagnol, a composé en hébreu de rabbin un ouvrage intitulé *Sepher ikkarim*, le livre des fondemens, où il traite doctement tout ce

qui regarde les principaux articles de la créance des Juifs. Ce rabbin, suivant la remarque de M. Simon, n'a pas cru avec plusieurs Juifs, que les livres de l'Écriture-Sainte eussent été corrompus pendant le temps de la captivité de Babylone. Il prouve au contraire par plusieurs raisons que cela ne s'est pu faire, parce qu'il y a toujours eu des sacrificateurs et des docteurs qui ont enseigné la loi. Il apporte de plus pour montrer que le Pentateuque de Moïse n'a pu être corrompu, l'exemple des Samaritains qui étaient ennemis des Juifs, et qui ont un exemplaire hébreu du même Pentateuque. « Ces gens-là n'ont eu, dit ce rabbin, aucune part à la captivité de Babylone, ayant été menés captifs en un autre lieu avant ce temps-là; et ils ont néanmoins des livres de la loi de Moïse, semblables à ceux qui sont en usage chez les Juifs. »

JOSEPIN ou JOSEPHISTE, *Josepinus Josephista*. Reiner Sachon, dans son Traité contre les Vaudois, c. 7, parle de quelques-uns de ces hérétiques nommés *Josepins* ou *Josephistes*, apparemment de quelqu'un de leurs chefs nommé *Joseph*. Ils contractaient un mariage spirituel, ne se permettaient point l'acte du mariage, et s'abandonnaient du reste à toutes sortes d'autres impuretés. Ils furent condamnés par le pape Lucius III au concile de Vérone de l'an 1184.

JOSIAS, hébr., *le Seigneur brûle*, ou *le feu du Seigneur*, du

mot *esch*, le feu, fils d'Amon, roi de Juda et d'Idida, fille de Hadaïah de Bésécath, commença à régner à l'âge de huit ans, l'an du monde 3363. Il purifia Juda et Jérusalem des hauts lieux, des bois profanes, des idoles et des figures superstitieuses. Il répara le temple où le grand-prêtre Helcias trouva le livre de la loi de Moïse. Josias le lut dans l'assemblée des anciens, et fit alliance avec le Seigneur, pour s'engager à marcher dans ses voies, et observer ses ordonnances. Ils'y obligea par serment, et exigea la même chose de tous ceux qui se trouvèrent à cette assemblée. Il extermina les augures, fit célébrer la pâque de la manière la plus pompeuse, et marqua en toutes choses tant de zèle et de fidélité pour les pratiques de sa religion, que l'Écriture dit qu'il n'y a point avant lui de roi qui lui fût semblable, ni qui fût retourné comme lui au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. Cependant la colère de Dieu, contre Juda, ne fut point apaisée. Pharaon Nechao, roi d'Égypte, voulant passer par la Judée pour aller attaquer la ville de Carchemise sur l'Euphrate, Josias s'opposa à son passage. Il lui livra bataille à Mageddo; il fut blessé dans le combat, et mourut de ses blessures à Jérusalem l'an du monde 3394, avant Jésus-Christ, 606. (4 Reg. 22 et suiv.)

JOSPHIAS, hébr., *augmentation et profit du Seigneur*, du

mot *josph*, fils de Selomith, revint de Babylone avec soixante personnes. (1 Esdr. 8, 10.)

JOSSE (saint), prêtre en Ponthieu, *Judocus* et *Jodocus*, était fils du comte Juthaïl ou Jüel, seigneur d'une partie de la petite Bretagne en France, et frère du roi *Judicaïl*, que nous appelons vulgairement *saint Gigueil*. Ce dernier quittant la couronne pour se faire religieux, voulut la mettre sur la tête de son frère Josse qui demanda huit jours pour délibérer. Mais comme il était occupé de ces pensées, il vit passer onze voyageurs qui allaient à Rome, et se mit de leur compagnie. Ils changèrent de route, et s'en allèrent dans le Ponthieu au diocèse d'Amiens, où Josse ayant pris l'ordre de prêtrise, desservit pendant sept ans une chapelle qui lui fut donnée par un seigneur nommé *Hayman*. L'an 643, il se retira avec un disciple nommé *Wurmar*, dans un désert du côté de la mer appelé *Brahic*, maintenant *Roi*, où il passa huit ans. Il alla ensuite dans un lieu appelé *Runiac*, aujourd'hui *Villiers-Saint-Josse*, vis-à-vis d'Étaples, et il bâtit une chapelle en l'honneur de saint Martin. Il y passa treize ans, au bout desquels il alla se renfermer dans un hermitage à une lieue de-là, dont on a fait depuis un monastère du nom de notre saint, qui a subsisté dans l'Ordre de Saint-Benoît sur les limites des diocèses d'Amiens et de Boulogne. Saint Josse mourut dans

cet hermitage vers l'an 668, avec une réputation de sainteté que Dieu confirma par divers miracles. On fait sa fête le 13 décembre, qui est le jour de sa mort. Son corps reposait dans ce monastère, qui s'appelait *Saint-Josse-sur-Mer* ou *Saint-Josse-aux-Bois*. L'abbaye de Dammartin - sur - Authie, de l'Ordre de Prémontré, avait un os de l'un de ses bras. (D. Maillon, deuxième siècle béd. Baillet, 13 décembre.)

JOSSE-SUR-MER (Saint-), *Sanctus Judocus supra Mare*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Ponthieu, au diocèse d'Amiens, entre l'Authie et la Canche, à cinq milles de la côte. Saint Josse, prêtre et solitaire en Ponthieu, après avoir changé souvent de demeure, se fixa en ce lieu, et y fonda vers le milieu du septième siècle une abbaye sous la règle de Saint-Benoît. On l'appelait *Saint-Josse-sur-Mer*; pour la distinguer de celle de *Saint-Josse-aux-Bois* ou de *Dammartin*, de l'Ordre de Prémontré, qui dans son origine n'était qu'une simple église, ou chapelle que saint Josse avait aussi bâtie au même diocèse d'Amiens. Charlemagne, roi de France et empereur, fit tant de bien au monastère de Saint-Josse-sur-Mer du temps que Warembauld, successeur d'Alcuin, en était abbé, que ce prince en est regardé comme le second fondateur. Cette abbaye,

ayant beaucoup souffert pendant l'incursion des Normands au neuvième siècle, fut rebâtie vers la fin du siècle suivant lors de la découverte du corps de saint Josse, et elle eut pour bienfaiteur Guy, comte du Ponthieu, qui lui donna des biens très-considérables. Elle fut encore ravagée par les Anglais et réduite depuis en si mauvais état, qu'il n'y avait au milieu du dix-septième siècle que trois ou quatre religieux, et que les exercices monastiques en étaient presque entièrement bannis; mais les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui y avaient été introduits en 1669, l'avaient très-bien rétablie, tant pour le spirituel que pour le temporel. (*Gallia christ.*, t. 1 col. 1289, nov. edit.) Il est bon d'observer ici que l'on s'est trompé en supposant que l'abbaye de Dammartin ait été différente de celle de Saint-Josse-aux-Bois, car celle-ci était la même que l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer.

JOSSE - AUX - BOIS (Saint-), (*Voyez DAMMARTIN.*)

JOSUÉ, hébr., *le Seigneur, Sauveur*, du mot *jascha, sauver*, fils de Num, nommé par les Grecs *Jésus, fils de Navé*, était de la tribu d'Éphraïm. Il naquit l'an du monde 2460, avant Jésus-Christ 1540. Il s'attacha au service de Moïse, et l'Écriture lui donne d'ordinaire le surnom de *serviteur* ou de *ministre de Moïse*. Son premier nom était

Osée, et on le trouve sous ce nom dans les Nombres 13, 9, 17. On croit que Moïse le lui changea en celui de *Josué*. Le saint législateur étant près de sa fin, désigna Josué pour son successeur, en lui imposant les mains par l'ordre du Seigneur ; et lorsqu'il fut mort, Josué prit le commandement des Israélites. Dieu le favorisa en tout. Il introduisit le peuple dans la terre promise, la lui partagea ; et lorsqu'il fut près de sa fin, il assembla toutes les tribus à Sichem, et y fit apporter l'arche d'alliance. Là il représenta au peuple les faveurs qu'il avait reçues de Dieu ; il l'exhorta à lui demeurer fidèle, et fit avec lui une alliance réciproque de la part du Seigneur. Il en rédigea l'acte qu'il mit dans le livre de la loi. Après cela il mourut âgé de cent dix ans, l'an du monde 2570, avant Jésus-Christ 1430. L'Écriture ne marque pas combien de temps Josué gouverna les Israélites : les auteurs sont fort partagés sur ce point ; les uns ne lui donnent que sept ans de gouvernement, les autres dix ; d'autres que quatorze ; d'autres dix-sept, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, trente et trente-un.

Le livre qui porte le nom de *Josué* a toujours été reconnu pour canonique par la synagogue, et par l'Église. Mais on n'est pas également d'accord sur son auteur. Il y en a qui l'attribuent à quelque écrivain postérieur à

Josué, et qui disent qu'il ne porte son nom, que parce qu'il contient ce qui s'est passé sous sa conduite pendant l'espace de dix-sept ans. D'autres, et c'est l'opinion la plus commune, soutiennent que Josué en est le véritable auteur, puisqu'il porte son nom dans tous les exemplaires, et qu'il est dit dans le dernier chapitre, verset 26, que Josué écrivit toutes ces choses dans le livre de la loi. Il est vrai qu'il y a des termes, des noms de lieux, et certaines circonstances d'histoire qui ne conviennent pas au temps de Josué. Mais cela prouve seulement que le livre a été retouché depuis lui, et que les copistes y ont fait quelques additions et quelques corrections, comme il est arrivé à beaucoup d'autres livres de l'Écriture. La livre de Josué est le sixième de l'Ancien-Testament. Il contient vingt-quatre chapitres, et dans ces vingt-quatre chapitres l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites tant de fois à Abraham, et à sa postérité, par l'introduction des enfans d'Israël dans la terre de Chanaan. Les Samaritains ont un livre de Josué plein de fables, et bien différent de celui des chrétiens. Les Juifs attribuent aussi à Josué une prière qu'ils récitent, ou tout entière, ou en partie, lorsqu'ils sortent de leurs synagogues. Il lui attribuent encore dix réglemens qui devaient s'observer dans la terre promise. (Richard Simon, Critiq.

de Dupin, tom. 3, pag. 392. D. Calmet.)

JOSUE BARNUN, c'est-à-dire, *Josué*, fils de *Nun*, auteur syrien, auquel Ebed-Jesu attribue un livre intitulé *Théologie*; des questions sur toute l'Écriture, divisées en deux tomes; des décisions de plusieurs causes et jugemens; plusieurs lettres; un ouvrage sur la différence des offices ecclésiastiques; et un petit ouvrage sur les hymnes. (Ebed-Jesu, Catalogue des écrivains syriens.)

JOTA, hébr., *se détourner et s'affaiblir*, du mot *mut*, ville de Juda. C'est apparemment la même que *Jeta*. (Josué, 21, 16.) et que *Jethnam*. (Josué, 15, 23.)

JOTABA, ville épiscopale de la deuxième Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Scythopolis. On ne la trouve point dans les anciennes notices ecclésiastiques. Il ne faut pas la confondre avec *Jotape* que Vespasien assiégea, et qu'il prit malgré la vigoureuse résistance de Joseph qui y commandait pour les Juifs. Celle-ci, mieux nommée *Jotapa*, est une ville de Galilée, bâtie sur un rocher, environnée de larges et de profonds fossés, et qu'on ne pouvait attaquer que du côté du septentrion. Nous ne connaissons que deux évêques de Jotaba de Palestine, qui sont :

1. Marcien, au concile de Chalcédoine.

2. Anastase, au concile de Constantinople, sous le patriar-

che Mennas, en 536, et à celui des trois Palestines, tenu la même année au mois de septembre.

JO'TAPE, ville épiscopale d'Issaurie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Seleucie : elle n'est connue que par les notices et les actes de conciles où se sont trouvés les évêques suivans :

1. Marinien, au concile d'Antioche, sous Domnus.

2. Ammonius, au concile de Chalcédoine.

JOTFAUTO, écrivain du onzième siècle, moine de Cluni, où il l'exerça l'emploi de chancelier ou secrétaire, composa la vie de saint Odilon, que D. Mabillon a publiée au tome 8 de ses actes des saints. (D. Rivet, Hist. littér. de France, tom. 7.)

JOUAN (Guillaume), grand-archidiacre de Tours. Nous avons de lui : *Bibliotheca sanctæ ac metropolitanæ ecclesiæ turonensis, compendiosè et ordinatè digesta; seu catalogus librorum missæ qui in eadem bibliothecâ asservantur, juxta rectum ordinem dispositus. Accedunt notæ quibus indicantur nomina quorundam authorum minus nota, cum eorum ætate, professione et librorum argumentis. Studio et operâ DD. Guillelmi Jouan, majoris archidiaconi, et victoris d'Avanne, ejusdem ecclesiæ, canonici*; à Tours, 1706, in-8°.

JOUANNAUX (saint), abbé de Paris. Nous avons de lui, la *Géographie des légendes*, 1737, in-12; canons de prime à l'usage des fidèles, 1755, in-12; Suite

des causes célèbres, 1750, in-12.

JOUARE ou **JOUARS**, *Jotum*, autrefois maison royale, et depuis abbaye de filles de l'Ordre de Saint-Benoît, vers le milieu du septième siècle, au diocèse de Meaux en Brie. Il y eut un concile l'an 1130. Il fut assemblé par Géofroi, évêque de Chartres, et légat du saint-siège, au sujet du meurtre commis en la personne de Thomas, prieur de l'abbaye de Saint-Victor, qui avait été tué par le neveu de Théobald, archidiacre de Paris, parce que ce saint chanoine s'opposait avec force aux exactions que cet archidiacre exerçait envers les prêtres. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

JOUBERT (saint), Français, abbé de Montpellier. Nous avons de lui, Explication du prophète Joël. Explication de l'histoire de Joseph, et dissertation sur les sens figurés de l'Écriture-Sainte, 1728, in-12. Eclaircissemens sur les discours de Job. Traité du caractère essentiel à tous les prophètes de ne rien dire que de vrai, 1741, in-12. Lettres sur l'interprétation des Saintes-Écritures, 1742, in-12. Concorde et explication des prophéties qui ont rapport à la captivité de Babylone, 1745, in-4°. Explication des principales prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel et de Daniel, 1749, 5 volumes in-12. C'est une nouvelle édition du précédent. Commentaire sur les douze petits prophètes.

JOUG-DIEU, *Jugum Dei*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Beaujolais, près de Villefranche, au diocèse de Lyon. Elle fut fondée vers l'an 1115 par Guichard de Beaujeu et Ducienne sa femme, sous la dépendance de l'abbaye de Tiron. Les religieux de Joug-Dieu ayant demandé, en 1681, d'être transférés ailleurs à cause de l'insalubrité de l'air, on leur permit enfin, l'an 1688, de s'unir aux chanoines de Villefranche, et de ne faire qu'un corps avec ce chapitre. Il y a eu cependant des abbés jusqu'à l'an 1737, que la mense abbatiale fut unie au susdit chapitre de Villefranche. (*Gallia christ., t. 4 et 8.*)

JOUIN (Nicolas), dominicain, naquit à Vaucouleurs en Bassin le 11 mai 1671. Il embrassa l'institut des Frères Prêcheurs étant encore fort jeune au couvent de Toul en Lorraine, et fit profession le 2 juin 1687. Depuis il fut affilié au couvent de Saint-Honoré à Paris. Son génie vif et pénétrant, joint à une application continuelle à l'étude, lui fit faire des progrès rapides dans les sciences. Il professa longtemps avec honneur la philosophie et la Théologie dans différentes maisons de sa province. Aimé de ses frères et respecté des étrangers, le duc d'Orléans se plaisait à le consulter, et le prit même pour son directeur. Il prononça l'oraison funèbre de ce prince dans le cou-

vent de Saint-Honoré, quoique âgé de quatre-vingt-quatre ans : elle a été imprimée. Il avait une inclination bienfaisante qui le portait à rendre service. Il faisait de grandes aumônes, et fut exact à tous les exercices de communauté jusqu'à sa mort arrivée le 30 octobre 1760 dans le couvent de Saint-Honoré. Il était dans sa quatre-vingt-dixième année, et il en avait de profession soixante-treize. Il était actuellement provincial pour la quatrième fois, agent du révérendissime père général, et avait été trois fois prieur de ce couvent, et un des approbateurs de notre Dictionnaire.

JOUIN-DE-MARNES (Saint.), *Sanctus-Jovinus de Marnis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Poitou, près de Marnes et de Thouars, entre le Thouë et la Dive, diocèse de Poitiers. Elle existait déjà avant le sixième siècle, mais on ne sait point précisément, ni en quelle année, ni par qui elle fut fondée. Il y en a qui en attribuent l'origine à saint Jouin dont elle a porté ensuite le nom et possédé les reliques. Il est sorti de ce monastère, saint Paterne, évêque d'Avranches, et saint Aicard ou Aichard, fondateur et premier abbé de Quingeac, puis de Jumièges. Le relâchement s'étant introduit dans l'abbaye de Saint-Jouin pendant les guerres des Goths et

des Sarrasins, on dit que les Moines de Saint-Martin-de-Verton, qui était une abbaye à deux lieues de Nantes, réduite depuis en prieuré conventuel, et dépendant de Saint-Jouin-de-Marnes, y furent appelés, et qu'appuyés de l'autorité royale, ils y rétablirent l'an 844 l'observance régulière. Ce monastère avait été uni l'an 1655 à la congrégation de Saint-Maur, qui l'avait fait refleurir plus que jamais. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 377.)

JOUR. On distingue quatre sortes de jours, le jour naturel, l'astronomique, le civil et l'artificiel. Le jour naturel ou solaire, est la durée de vingt-quatre heures, pendant laquelle le soleil fait le tour de la terre, ou la terre le tour du soleil. Le jour astronomique est la durée de la révolution entière de l'équateur et de la portion du même équateur que parcourt le soleil pendant un jour naturel, par son mouvement propre. Le jour civil est celui que l'usage commun d'une nation détermine à l'égard de son commencement et de sa fin. Le jour artificiel est la durée du temps que le soleil est sur l'horizon, ce qui est inégal selon les temps et les lieux, à cause de l'obliquité de la sphère. Les Juifs commencent leurs jours d'un soir à l'autre, tant pour le civil que pour le sacré. Les Chaldéens les commencent au lever du soleil. Les Egyptiens les Français, et presque tous les

Européens les commencent à minuit. Ce que l'Eglise observe aussi à l'égard des jeûnes et des fêtes, si ce n'est qu'elle commence l'office ecclésiastique des fêtes dès la veille à vêpres. Ainsi dans l'usage ordinaire, le jour naturel, civil et ecclésiastique se compte d'un minuit à l'autre. Les auteurs sacrés partagent le jour en douze heures inégales, et la nuit de même. La sixième heure répond toujours à midi dans toutes les saisons de l'année, et la douzième heure à la dernière heure du jour. On distingue les jours de dimanche et de fête, pendant lesquels il est défendu de travailler. Les jours ouvriers, ou ouvrables où il est permis de travailler; les jours gras où l'usage de la chair est permis; les jours maigres où il est défendu. On appelle bons jours toutes les fêtes solennelles. On dit faire son bon jour pour recevoir l'Eucharistie. Vaine observance de jours. (*Voyez SUPERSTITION.*)

JOURDAIN, fleuve célèbre dans l'Ecriture. Son origine est un petit ruisseau qui a sa source dans le mont Liban, et sur lequel est située la petite ville de Dan, quatre lieues plus haut que Césarée de Philippe où commence proprement le Jourdain. Il coule dans l'espace d'environ cinquante lieues jusqu'à son embouchure dans la mer Morte où il se perd. Il forme dans son cours le lac de Séméchon, à cinq ou six lieues de sa

source. De-là il entre dans le lac de Tibériade, et passe tout au-travers. Il se déborde vers le temps de la moisson des orges ou de la fête de Pâque. Il s'est fait plusieurs miracles dans le Jourdain. Il se partagea pour laisser un passage libre aux Hébreux, sous la conduite de Josué. (Josué, 3, 13, 16. 4 *Reg.* 2, 8.) Elie et Elisée le passèrent en marchant sur ses eaux. Jésus-Christ y fut baptisé, etc.

Le petit Jourdain n'est autre que le Jourdain, quand il est plus près de sa source, et avant qu'il soit grossi par les eaux des fontaines et des ruisseaux qui s'y déchargent. (D. Calmet.)

JOURDAIN, évêque de Limoges, au onzième siècle. Nous avons de lui une assez longue lettre au pape Benoît VIII au sujet de l'apostolat de S. Martial. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 7.)

JOURDAIN DE SAXE, second général des Frères Prêcheurs, naquit en Saxe dans le cercle de Westphalie, au diocèse de Paderborn. Il étudia à Paris où il vit saint Dominique, et prit l'habit de son Ordre en 1220. Il succéda au saint patriarche en 1222, n'y ayant encore que deux ans et quelques mois qu'il portait l'habit de religion, marcha fidèlement sur ses traces, et mourut sur la mer par une violente tempête qui fit couler à fond le vaisseau dans lequel il était en revenant de sa visite de Palestine, le 13 février 1237. Son

nom a été écrit avec éloge dans plusieurs martyrologes, et le titre de Bienheureux lui est donné par les écrivains italiens, français, espagnols, allemands, polonnais. M. Sponde l'appelle un homme très-célèbre par sa doctrine, sa prudence, sa piété, et par ses miracles. Il avait écrit des commentaires sur l'évangile de saint Luc, et sur l'Apocalypse; un tome de sermons et quelques autres ouvrages dont il ne nous reste que la petite chronique ou relation succincte des commencemens de l'Ordre des Frères Prêcheurs; une longue et dévote oraison qui est comme un abrégé de la vie de saint Dominique, rapportée par les bollandistes, t. 1, Aug. p. 530; et une lettre sur la translation du corps de saint Dominique. On lui attribue encore l'office de saint Dominique, tel que nous le chantons le jour de sa fête. (Le père Touron, Vie de saint Dominique, p. 695.)

JOURDAIN DE SAXE, surnommé de *Quedelimbourg*, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, vers l'an 1380, a écrit une somme de sermons pour tous les dimanches de l'année; des sermons pour les fêtes des Saints; un Traité des quatre communions nécessaires à ceux qui font profession de la vie monastique, et un recueil de diverses pièces pour les ermites de Saint-Augustin. On lui attribue encore la chronique de la translation de l'empire romain aux allemands,

imprimée à Bâle en 1559; un commentaire sur l'Apocalypse, et une apologie de son Ordre. (Trithème. Dupin, quatorzième siècle.)

JOURDAIN (Guillaume), dominicain anglais, et docteur en Théologie dans l'université d'Oxford, paraît avoir vécu jusqu'au-delà de l'an 1389. Il se signala contre les wicléfites, et laissa entre autres ouvrages, un Commentaire sur l'épître aux Romains; un Traité de la claire vision de Dieu; une autre de la liberté; Diverses questions; une Apologie des religieux mendiants, contre un bénédictin nommé Utrede Bolde, sectateur de Wiclef; un Traité de la conception de la sainte Vierge, etc. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 1, p. 695.)

JOURDAIN (François), théologien de Paris, dans le seizième siècle, a donné : Réfutation de la doctrine de Lambert Danée, touchant la Trinité, à Paris en 1681. (Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, col. 1331.)

JOURNAL, mémoire de ce qui se fait chaque jour, *diarium*.

JOURNAL ou JOURNAIRE, *jornarium, liber diurnalis*. C'était autrefois, dans l'église latine, un livre qui contenait l'office de chaque jour, comme nos bréviaires, ou nos diurnaux.

JOURNAL LITTÉRAIRE, relation de ce qui se fait de nouveau dans les sciences, extrait des livres nouvellement imprimés. Les journaux littéraires commencèrent au dix-septième

siècle seulement. La gloire en est due à la France, et à M. de Sallo, conseiller au parlement de Paris, qui fit paraître le premier Journal des Savans, sous le nom du sieur de Hédouville, le 5 de janvier 1665. Ce Journal des Savans parut si utile, qu'on en voulut faire presque par toute l'Europe; en sorte que depuis 1665, on en a vu paraître et disparaître plus de cinquante écrits en diverses langues. L'Angleterre commença dès l'an 1665 ses transactions philosophiques. M. l'abbé Nazari se chargea du même travail pour la ville de Rome en 1668. Le journal de Léipsick, intitulé: *acta Eruditorum*, commença en 1682. Les jésuites publièrent l'an 1701, le journal imprimé à Trévoux, sous le titre de Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts. Cet ouvrage s'imprimait à Paris depuis le mois de janvier 1734. Parmi les journaux qui ont continué on distinguait la Bibliothèque française ou Histoire littéraire de la France, qui s'imprime in-8° à Amsterdam depuis 1724; la Bibliothèque germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne et des pays du Nord, commencée au mois de juillet 1720, et imprimée à Amsterdam; la Bibliothèque italique ou Histoire littéraire de l'Italie, commencée au mois de janvier 1728, et imprimée à Genève; la Bibliothèque raisonnée des savans de l'Europe, que l'on a

commencé de donner à Amsterdam en 1728; la Bibliothèque belge, commencée à Leyde en 1731; le Journal de Verdun, commencé en 1697; l'Année littéraire ou Suite des Lettres sur quelques écrits de ce temps, par M. Fréron, des académies d'Angers, de Montauban et de Nancy, commencée en 1752; le Journal étranger; l'Observateur littéraire; le Journal chrétien; par M. l'abbé Joannet de la société royale des sciences et belles-lettres de Nancy, commencé en 1754. (*Voyez* JOANNET.) M. Baillet, dans ses Jugemens des savans, t. 2; les auteurs de l'Europe savante, dans la préface du mois de janvier 1718; le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans ses réflexions sur l'usage de la critique et M. Struve, dans son introduction latine à l'histoire littéraire, ont parlé des journaux. M. Camusat a donné l'Histoire critique des journaux, 2 volumes in-12, à Amsterdam 1734. Dans le chapitre seizième du livre premier du Polyhistor de M. Morhof, on trouve un article assez curieux sur les journaux littéraires. Dom Bonaventure d'Argonne en avait donné un aussi dans le premier volume de ses mélanges d'histoire et de littérature, publiés sous le nom de Vigneul-Marville; et M. Bannier, qui a donné la quatrième édition de cet ouvrage en 1725, en a publié un autre dans le troisième volume, plus exact et plus détaillé. *Voyez* surtout

l'histoire détaillée de tous les journaux littéraires, dans le discours qui est à la fin de la table du journal des savans.

JOUVENCY ou plutôt JOUVANCY (Joseph de), habile jésuite, né à Paris le 14 septembre 1643, professa la rhétorique à Caen, à la Flèche et à Paris, avec une grande réputation. Il fut appelé à Rome en 1699, pour y continuer l'histoire de sa société, et y mourut le 29 mai 1719. Tout ce que ce savant jésuite a écrit en latin, est digne des bons auteurs du siècle d'Auguste. Ses discours imprimés à Paris en 1701, en 2 volumes in-12, sont très-estimés. Son *Traité* in-8^o., qui a pour titre, *Magistris scholarum inferiorum societatis Jesu de ratione discendi et docendi ex decreto congregationis generalis* 14, est écrit, au jugement de M. Rollin, avec une pureté et une élégance, avec une solidité de jugement et de réflexion qui ne laissent rien à désirer, sinon que l'ouvrage fût plus long et que les matières y fussent plus approfondies. Pour ce qui est du dernier volume de l'histoire de la société, qui parut à Rome, in-fol., en 1710, sous le titre de *Historiæ societatis Jesu pars quinta, tomus posterior, ab anno 1591*; ce dernier volume fit beaucoup de bruit, et fut condamné en France par deux arrêts du parlement de Paris; le premier, du 22 février 1713; le second, du 24 mars de la même année.

JOUVENEAUX (Gui), que

d'autres appellent Jouaneaux, Jouennaux, et enfin Juvénal, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, abbé de Saint-Sulpice de Bourges, naquit dans le Maine, et selon quelques-uns dans la ville même du Mans. Il enseigna les belles-lettres à Paris, avant l'an 1490, et se fit bénédictin vers l'an 1493, dans le monastère de Chezal-Benoît en Berri. Dom Guillaume Alabat, abbé de Saint-Sulpice de Bourges, lui ayant remis son abbaye, afin qu'il y établît une réforme semblable à celle qui était en vigueur à Chezal-Benoît, Gui amena avec lui dix-huit religieux, et dès la fin de l'an 1497, il travailla sérieusement à l'œuvre pour laquelle il avait été appelé. Il mit aussi la réforme dans le monastère des religieux de Saint-Laurent dans la même ville, qui étaient pareillement de l'Ordre de Saint-Benoît. Il mourut l'an 1505, dans une haute réputation de lumières et de vertu. Outre les ouvrages de littérature, on a de lui : *Reformationis monasticæ vindiciæ seu defensio, noviter edita à viro bonarum artium perspicacissimo guidone Juvenale Ordinis Sancti-Benedicti, nec non per eundem rursus diligentissimè castigata. Parisiis, impensis Angelberti et Gotfridi de Marnef: operâ Joannis Barbier et Francisci Foucher, sociorum*, 1603, in-12. Cet ouvrage est utile et curieux. Gui le dédia au parlement même de Paris, par deux discours préli-

minaires. On a encore du même auteur une traduction française de la règle de Saint-Benoît, plusieurs fois réimprimée. (D. Liron, Singularité histor. et litt. t. 3.)

JOUVILLIERS, *Jouvillare*, abbaye régulière de l'Ordre de Prémontré, était située dans le duché de Bar en Lorraine, au diocèse de Toul. Elle reconnaissait pour fondateur Geoffroi, seigneur de Joinville, sénéchal de Champagne, vers l'an 1140 ou 1145. Le pape Lucius III en 1150 et Alexandre III en 1178, confirmèrent les biens de cette abbaye. (Hist. de Lorr. tom. 3.)

JOUY (Louis-François de), avocat. Il a donné les principes des usages concernant les dixmes, 1751, in-12, arrêts de règlement, 1752, in-4°, conférence des ordonnances, édits, déclarations, lettres-patentes et arrêts de règlement sur les matières ecclésiastiques, 1753, in-4°, supplément aux lois civiles dans leur ordre naturel, 1756, in-fol.

JOUY, *Joyacum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Pontignî, était située dans la Brie à deux lieues de Provins, dans la forêt de Jouy, au diocèse de Sens. Elle fut fondée par deux gentilshommes nommés Pierre du Chatel et Milan de Naudé, qui donnèrent quelques biens fonds en 1124; et Thibaud le Grand, comte de Champagne, en fit construire les bâtimens. (*Gallia christ.*, t. 3, p. 541, *veter. edit.*)

JOVE (Paul), évêque de Nocéra, célèbre historien du seizième

siècle, était de Côme en Lombardie. Il fut d'abord médecin, et ensuite évêque de Nocera. Il mourut à Florence le 11 octobre 1552, âgé d'environ 70 ans. On a de lui : 1°. Une histoire en quarante-cinq livres, qui finit à l'an 1544. 2°. Deux éloges des grands hommes. 3°. Un Traité des devises, qui l'a fait surnommer le Père des devises. 4°. L'histoire de Consalve de Cordoue. 5°. Des lettres à Frédéric, électeur de Saxe, et à Philippe, landgrave de Hesse, pour leur demander des mémoires sur la ligue de Smalcald : ces lettres sont rapportées dans la première partie des *Acta litteraria* de M. Houvius. Outre la mauvaise foi et la vénalité que l'on reproche à Paul Jove, on croit que son style, quoiqu'assez brillant, n'est, ni pur, ni historique. On trouve cependant de l'esprit dans ses ouvrages, et beaucoup de choses curieuses. On ne doit pas le confondre avec un autre Paul Jove, qui était son petit-neveu, et qui fut aussi évêque de Nocéra. (M. de Thou. Lipse. Sponde, *Imperialis*, etc.)

JOVET (le sieur), chanoine de Laon, prieur de Plainchatel. Nous avons de lui, l'Histoire des religions de tous les royaumes du monde, revue, corrigée, augmentée et mise dans un meilleur ordre; à Paris, chez Gilles-Paulus-du-Mesnil, 1710, 4 volumes. Le principal dessein de l'auteur est de faire voir que dans le monde il n'y a qu'une religion qui sauve les hommes, et qui

soit digne de Dieu. Cette religion est la catholique, apostolique et romaine ; M. Jovet découvre la vérité de cette religion, non-seulement en exposant ses dogmes , mais aussi en la comparant avec toutes les autres. Il ramène ses derniers à leur origine ; il en raconte le superstitieux établissement ; il en expose les erreurs ; et par-là il engage ses lecteurs à les condamner. L'ouvrage , ainsi que le monde, est divisé en quatre parties. Dans les trois premières on traite des religions qui règnent dans l'Europe et dans l'Asie ; la quatrième renferme les religions de l'Afrique et de l'Amérique. (Journal des Savans 1711, pag. 570 de la première édit., 492 de la seconde.)

JOVIEN , martyr d'Antioche, et compagnon de saint Bonose. (*Cherchez BONOSE.*)

JOVINIANISTES, disciples de Jovinien.

JOVINIEN , hérésiarque du quatrième siècle, était un moine d'un monastère que saint Ambroise gouvernait dans un des faubourgs de Milan. S'étant relâché de sa première ferveur, il alla à Rome avec quelques autres moines vers l'an 382, et y débita ses erreurs. Il disait que tous les baptisés qui conserveraient le baptême auraient une même récompense dans le ciel, et qu'ils ne pourraient être vaincus par le diable ; que la virginité n'était pas préférable au mariage, et que la Vierge Marie n'était pas demeurée vierge

après avoir enfanté Jésus-Christ ; que la chair de Jésus-Christ n'était que fantastique ; que l'abstinence n'était d'aucun mérite non plus que les autres œuvres de pénitence. Aussi vivait-il délicieusement, et il persuada le mariage à plusieurs vierges consacrées à Dieu, en leur demandant si elles étaient meilleures que Sara, qu'Anne, et tant d'autres femmes mariées, à la piété desquels l'Écriture rend un témoignage si honorable. Saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin écrivirent contre Jovinien. Le pape Sirice le condamna aussi dans un concile de Milan de l'an 390. L'empereur Théodose le condamna, le bannit par un rescrit donné à Vérone le 12 septembre ; mais ce rescrit n'ayant point été exécuté, il troublait encore l'Église l'an 412, que l'empereur Honorius le relégua dans une île où il périt misérablement. (S. Ambroise, *Epist.* 42. S. Augustin, *De hæc.* c. 82. S. Jérôme, *Lib. contr. Jovin.* Godeau, *Hist. ecclés.* l. 56. Hermant, *Hist. des hérés.* tom. 2.)

JOYENVAL , *Gaudium-Valis*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située à deux lieues de Saint-Germain-en-Laye, au diocèse de Chartres. Elle fut fondée par Barthélemy de Roye, chambellan de France, l'an 1221. L'église en fut dédiée l'an 1224 par Gaultier, évêque de Chartres. Le roi Philippe-Auguste fit des donations considérables à ce monastère, et le roi Philippe de Valois accorda

l'an 1331 à l'abbé et à ses successeurs une prébende dans l'église de Poissi. La mense abbatiale de Joyenval a été unie à l'évêché de Chartres, l'an 1697, en considération du démembrement qui fut fait de ce diocèse pour former celui de l'évêché de Blois. (*Gallia christ.*, tom. 8, nov. edit.)

JOYEULX (François), religieux dominicain, et profès du couvent de Bruges, docteur en Théologie, et premier régent des études générales de son Ordre à Anvers, mort le 20 février 1707. On a de lui : *Notæ in translationem belgicam Novi Testamenti. Ebrige vulgatum*; à Anvers, chez les Crobaërts, 1701, in-8°.

JOYEUX AVÈNEMENT A LA COURONNE, est le droit que paient les sujets quand ils ont un nouveau roi. Quand nos rois montent sur le trône, ils sont dans l'usage de confirmer les privilèges accordés à des particuliers et à des communautés, et à cause de cette confirmation, ils perçoivent un droit sur les sujets dont l'état ou les privilèges sont confirmés. Ce droit se nomme *confirmation*, ou, et plus communément *joyeux avènement*. Outre ce droit de *confirmation*, le roi, en montant sur le trône, avait autrefois le droit, même au préjudice des gradués, de nommer à la première prébende qui vaquait dans chaque église cathédrale ou certaines collégiales du royaume. (*Voyez* BREVET DE JOYEUX AVÈNEMENT.)

JOZABAD, hébr., *dot du Seigneur*, du mot *zabad*, *dot*, fils de Somer, fut un des meurtriers qui assassinèrent Joas, roi de Juda (4 Reg. 12, 21.)

JOSABAD, de la tribu de Manassé, un des braves de l'armée de David. (1 Par. 12, 20.)

JOZABAD, fils d'Obededom, lévite, et portier du tabernacle. (1 Par. 26, 4.)

JOZABAD, chef de cent quatre-vingt mille hommes des armées de Josaphat. (3 Par. 17, 18.)

JOZACHAR, hébr., *qui se ressouvient*, du mot *zacar*, fils de Semaath, serviteur de Joas. (4 Reg. 12, 21.)

JUBAL, hébr., *qui coule ou qui produit*, fils de Lamech et d'Ada. Il inventa des instrumens de musique. (Genès. 4, 21.)

JUBÉ, lieu élevé dans les églises, qui fait la séparation du chœur et de la nef, où on va dire l'évangile des messes solennelles. C'est la même chose que l'ambon où se faisaient toutes les lectures publiques que l'on récitait dans l'église pendant les offices divins du jour et de la nuit. Et parce que le lecteur avant de commencer la lecture, demandait la bénédiction au célébrant en ces termes : *Jube, Donne, benedicere*, le peuple appela *jubé* le lieu même où les lecteurs répétaient si souvent ce mot. Il y avait des jubés dans les églises dès l'an 420. On en fit de différens pour les différentes lectures; celui de l'évangile dans

les anciennes basiliques qui étaient situées à l'occident, fut placé à la droite du pontife, qui était au fond de l'abside. (*Voyez* ABSIDE, AMBON. *Voyez* aussi la Dissertation de M. Thiers sur les jubés. Claude Vert, Cérém. de l'Eglise, tome 4, p. 162, etc. Bocquillot, Liturg. sacr. p. 74.)

LE JUBE, DOMNE, BENEDICERE, formule dont se sert le diacre à la messe haute; pour demander la bénédiction au prêtre. *Jube*; ce mot est ici pour *velis*, comme dans la préface, *nostras voces ut admitti jubeas*, pour *admitti velis*. *Domne* est mis par syncope pour *Domine*, comme on dit *compostus* pour *compositus*. Il y a des églises où l'on dit *Domine*; à Metz ils disent *jube benedicere*, *reverende Pater*; dans les couvens de religieuses il faudrait dire, *jube, Donma*. *Beneficere* signifie bénir, prier pour quelqu'un, demander pour lui les grâces nécessaires. *Jube, Domne, benedicere*, signifie donc à la lettre, faites-moi, Monsieur, la grâce de me bénir, ayez la bonté de prier pour moi. (Claude de Vert, Cérém. de l'Egl. t. 4, p. 102.)

JUBILAIRE ou JUBILÉ. Un religieux qui a cinquante ans de profession dans un monastère, un ecclésiastique qui a desservi une église pendant cinquante ans, un chanoine qui a assisté aux offices le temps porté par les statuts capitulaires, s'appellent *Jubilaires* ou *Jubilés*; ce qui revient, proportion gar-

dée, à ce que les anciens appelaient *veterani*, dans la milice. Il y a en France, dans les Pays-Bas et ailleurs, plusieurs chapitres qui ont fait des statuts qui portent que ceux qui ont été trente ans chanoines, seront jubilaires; et qu'en cette qualité, ils seront exempts de l'obligation d'assister à matines, excepté les dimanches et les fêtes, et le temps qu'ils seront semaines, sans qu'ils perdent rien des distributions propres à ceux qui sont présens. Mais ces statuts sont abusifs, parce qu'ils sont contraires à la nature même des canonicats qui obligent tous les chanoines non légitimement empêchés, d'assister à tous les offices divins, et aux lois supérieures des conciles généraux et particuliers, et aux constitutions des papes, contre lesquelles les chapitres ne peuvent rien, puisque les inférieurs ne peuvent jamais dispenser des lois de leurs supérieurs. Le concile de Bâle, *sess.* 21, et celui de Trente, *sess.* 24, ne reconnaissent point d'autre cause légitime, pour laquelle le chanoine puisse en conscience s'absenter de l'office canonical, que l'infirmité du corps, ou autre nécessité corporelle juste et raisonnable, ou une évidente nécessité qui regarde le bien de l'Eglise. (Pontas, au mot *chanoine*, cas 15. M. Collet, Moral. t. 2, p. 144. *Cherchez chanoine, heures canoniales.*)

JUBILATION, en terme de Théologie mystique, est une joie

spirituelle, si excessive et si ineffable, qu'on ne peut ni la cacher ni l'exprimer. Cette joie qui vient du fond du cœur, se manifeste au-dehors par des mouvemens et des saillies qu'il n'est pas possible d'empêcher. C'est, dit sainte Thérèse, (*Dem. 6, chap. 6*), dans son Château de l'âme, une grande union de toutes les puissances, qui ne leur ôte pas non plus qu'aux sens, la liberté de connaître qu'elles jouissent d'un très-grand bonheur, sans comprendre néanmoins, ni quel il est, ni la manière dont ils en jouissent... Une si grande joie, si intime, et accompagnée d'une si grande paix, ne saurait provenir du démon. C'est une chose toute surnaturelle, qui dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, et qui néanmoins n'est pas ivre.

JUBILÉ.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *De l'origine et de la nature du jubilé.*

§ II. *Des privilèges du jubilé.*

§ III. *De la publication du jubilé.*

§ IV. *De la suspension des autres indulgences pendant le temps du jubilé.*

§ I^{er}.

De l'origine et de la nature du jubilé.

Soit que le mot de jubilé vienne de l'hébreu *jobel*, qui

signifie un *bélier*, parce qu'on annonçait le jubilé avec une corne de bélier, ou au moins avec un instrument fait en forme de corne de bélier; soit qu'il vienne du terme *jobal*, qui veut dire *rémission*, selon saint Jérôme; (*in cap. 3. Isaï.*) soit qu'il signifie liberté, comme l'enseigne Joseph au liv. 3 des Antiquités judaïques, ou enfin qu'il soit dérivé du verbe *hobil*, ramener, rappeler, parce qu'alors chaque chose était ramenée à son premier maître, comme le pense dom Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible, il est certain que le jubilé parmi les Juifs, (*Levit. 25, 8*), était la quarante-neuvième ou la cinquantième année, qui arrivait après sept semaines d'années, ou sept fois sept ans, pendant laquelle les esclaves reprenaient leur liberté, et les Juifs qui avaient vendu ou engagé leurs héritages, reentraient en possession de leurs biens.

C'est à l'imitation du jubilé des Juifs, que les chrétiens ont établi leur jubilé qui consiste dans l'indulgence plénière que le pape accorde à l'Eglise universelle. Alexandre ix qui monta sur la chaire de saint Pierre en 1159, accorda à l'Eglise de Compostelle un jubilé sur le modèle de celui de Rome; ce qui prouve que le jubilé de Rome, ou de l'année sainte était déjà établi pour lors. Il y a même des auteurs qui en rapportent l'institution aux temps apostoliques. On ne le célébrait d'abord que

de cent ans en cent ans Clément vi en 1350, ordonna que ce fût de cinquante ans en cinquante ans. Paul ii l'an 1470, le fixa à chaque vingt-cinquième année; ce qui fut exécuté pour la première fois par Sixte iv son successeur, l'an 1475. Outre ces jubilés de vingt-cinq en vingt-cinq ans, tous les nouveaux papes en accordent un à leur exaltation; ils en accordent aussi pour les besoins extraordinaires de la chrétienté.

§ II.

Des privilèges du jubilé.

Le jubilé n'ajoute rien à l'indulgence plénière, par rapport à la rémission de la peine temporelle due au péché : il accorde seulement différens privilèges.

1°. Il permet à tout pénitent, soit régulier, soit séculier, de choisir tel confesseur qu'il voudra pourvu qu'il soit approuvé de l'ordinaire, et cela une fois seulement, et dans l'intention de gagner le jubilé. Le confesseur peut proroger le temps du jubilé aux malades, aux prisonniers, aux voyageurs, à ceux qui ont des empêchemens légitimes, ou qui ne sont pas suffisamment disposés pour recevoir l'absolution : il peut aussi changer les bonnes œuvres ordonnées pour gagner le jubilé, en faveur de ceux qui sont dans une véritable impuissance de les accomplir, en observant toujours les clauses exprimées dans la bulle.

2°. Tout confesseur approuvé peut absoudre de toutes les cen-

sures, lorsque le coupable n'a pas été dénoncé, et de tous les cas réservés aux évêques ou au pape; mais il ne peut réhabiliter, même dans le fort de la conscience, les personnes qui ont quelque irrégularité, quoique secrète, note d'infamie, défaut, incapacité, ni dispenser des empêchemens canoniques.

3°. Il peut changer les vœux en d'autres bonnes œuvres, et pour de bonnes raisons, excepté le vœu de chasteté perpétuelle, et celui d'entrer dans un ordre approuvé. Plusieurs théologiens exceptent aussi les vœux confirmés par serment; et cette opinion est la plus sûre dans la pratique. Le confesseur peut différer à changer les vœux jusqu'après le jubilé, lorsqu'il n'a pas le temps d'examiner plus tôt la matière comme il faut, pourvu que celui qui a fait le vœu, ait gagné le jubilé, en vue duquel le pape permet de changer les vœux, autrement il ne le peut faire : il ne le peut non plus à l'égard d'un pénitent qui volontairement ou involontairement, n'a pas demandé le changement de ses vœux pendant le jubilé, parce que le pouvoir du confesseur à cet égard est limité au temps du jubilé. Ce changement de vœu ne peut se faire hors le sacrement de pénitence, ni qu'après la confession du pénitent. C'est au moins le sentiment le plus sûr.

4°. Celui qui, pendant le jubilé, a reçu l'absolution des censures et des cas réservés en

est véritablement absous, quoiqu'ensuite il ne fasse pas toutes les choses requises pour gagner le jubilé, pourvu qu'il ait eu la volonté de les faire, lorsqu'il a été absous. La raison est que l'absolution a été donnée d'une manière absolue, et non sous la condition que le pénitent encourrait de nouveau les censures, et retomberait dans les péchés réservés, s'ils n'accomplissaient pas les conditions requises pour gagner le jubilé; mais s'il n'a pas eu intention de faire ce qui est prescrit pour gagner le jubilé, l'absolution est nulle, parce que les papes ne l'accordent qu'à cette condition. Il faut raisonner de même du changement des vœux.

§ III.

De la publication du jubilé.

1°. L'évêque a droit d'examiner les bulles qui renferment les indulgences du jubilé, et d'en permettre la publication. Ce droit fondé sur le chap. 9 de la session 21^e du concile de Trente, est généralement observé dans ce royaume, comme il paraît par ce règlement de l'assemblée du clergé de France de l'an 1225, art. 9. *Il est défendu à tous les religieux et autres de publier aucunes indulgences... sans la permission par écrit de l'évêque diocésain.* La raison de ce point de discipline, est que le bien spirituel des peuples exige que les brefs d'indulgences soient véritables; ce que les prélats ne peuvent dis-

cerner que par l'examen qu'ils en font.

2°. L'évêque peut différer la publication des indulgences pendant quelque temps, pour des raisons tirées de l'avantage des peuples; et l'usage est qu'il diffère pendant quelques semaines la publication des bulles même du jubilé; mais il ne peut la différer pendant long-temps, comme pendant plusieurs mois, sans des raisons particulières d'une extrême importance, parce que les papes ordonnent que la publication s'en fasse sans aucun retardement, ni empêchement.

§ IV.

De la suspension des autres indulgences pendant le temps du jubilé.

Les souverains pontifes ont coutume de suspendre les autres indulgences par les bulles du jubilé de l'année sainte; mais parce qu'on peut douter si cette suspension est générale et sans aucune exception, voici ce qu'il y a de plus communément reçu parmi les théologiens sur ce point.

1°. Le jubilé de l'année sainte, depuis Clément viii suspend toutes les indulgences, soit plénières, soit partielles, accordées par les papes, mais non pas celles que les évêques ont le droit d'accorder. La raison de la première partie de cette décision, est que Clément viii suspend simplement les indulgences, au lieu que ses prédé-

cesseurs ne suspendaient que les indulgences plénières; et que le même pape, aussi bien que ses successeurs, ont excepté quelques indulgences partielles de la suspension générale. La raison de la seconde partie de cette décision, est que les papes n'ont intention que de suspendre leurs propres faveurs, et non pas celles que les évêques ont droit d'accorder.

2°. On excepte de cette suspension, 1°. l'indulgence de la bulle pour les croisades; 2°. les indulgences accordées aux morts immédiatement, ou aux agonisants; 3°. les indulgences accordées aux églises de la ville de Rome; 4°. celle du jubilé de Compostelle, qui dure pendant un an, et même pour les étrangers qui se rendent dans cette ville, lorsque la fête de saint Jacques tombe le dimanche, à commencer de la veille de la Circumcision; 5°. celle de Notre-Dame de Lorette; 6°. celle de la portioncule pour l'église d'Assise seulement; 7°. celles qui sont accordées à ceux qui récitent l'*Angelus*, ou qui accompagnent le saint Viatique, quand on le porte aux malades; 8°. celles des autels privilégiés et les autres, qui ne sont accordées aux vivans qu'afin qu'ils les appliquent aux morts. (Benoît xiv dans ses lettres qui commencent, *Cum non super*, du 17 mai 1749.)

3°. On ne peut publier des indulgences suspendues pendant

le jubilé, ni induire les fidèles à les gagner, sans encourir l'excommunication par le seul fait, à moins que la bonne foi ou l'ignorance n'excuse.

4°. Le jubilé suspend le pouvoir accordé par les papes aux réguliers d'absoudre des cas réservés au saint-siège, de commuer les vœux, etc. à moins qu'ils ne soient exceptés dans la bulle, comme les supérieurs des réguliers le sont en effet par rapport à leurs sujets, par le bref *Cum nos nuper* de Benoît xiv.

5°. La suspension des indulgences pendant le jubilé de l'année sainte commence avec lui aux premiers vêpres de la Nativité de Notre-Seigneur, et finit de même avec lui aux premiers vêpres inclusivement de la même fête, l'année d'ensuite. (*Voyez* le père Honoré de Sainte-Marie, Carme déchaussé; dans son *Traité des indulgences et du jubilé*; le père Théodore du Saint-Esprit, consultant de la congrégation des indulgences, dans son *Traité sur le jubilé*, imprimé en un volume in-fol. en 1750; le père Blaise de l'Assomption, dans son livre intitulé: *Recueil de cas de conscience.... sur le jubilé*; M. Collet, Moral., t. 12.)

JUCADAM, hébr., l'humiliation ou l'abaissement du peuple, du mot *cadad*, se courber, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 56.)

JUCHAL, hébr., toute chose du Seigneur, du mot *catal*,

fils de Sélénia. (Jérém. 37, 3.)

JUD ou JUDI, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 45.)

JUDA ou JUDAS ou JEHUDA, quatrième fils de Jacob, naquit en Mésopotamie l'an du monde 2249, avant Jésus-Christ 1751. Il fut toujours regardé comme le plus considérable des enfans de Jacob, et sa tribu fut la plus puissante et la plus nombreuse. Son lot occupait toute la partie méridionale de la Palestine. L'une des principales prérogatives de cette tribu, est d'avoir conservé le dépôt de la vraie religion, et l'exercice public du sacerdoce et des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, pendant que les dix tribus s'abandonnaient à l'idolâtrie. La royauté passa de la tribu de Benjamin d'où était Saül et Isboseth, dans celle de Juda qui était la tribu de David et des rois ses successeurs, jusqu'à la captivité de Babylone. Depuis le retour de la captivité, quoique cette tribu ne régnât pas, elle occupait la première place, et réunissait en quelque sorte toute la nation des Hébreux en elle-même, puisqu'on ne les connaissait que sous le nom de Juifs, descendans de Juda. (Genès. 49, 8, etc.)

JUDA ou JUDAS MACHABÉE, chef et gouverneur du peuple juif, était fils du prêtre Mathathias, descendant par Joïarib de la famille d'Eléazar, grand-sacrificateur, fils aîné d'Aaron. Il fut fait chef du peuple fidèle l'an

du monde 3838, avant Jésus-Christ 162, durant la persécution d'Antiochus Epiphane; il donna des preuves extraordinaires de sa religion, de son zèle, de son courage invincible dans les combats et les victoires qu'il remporta sur Apollonius, Seron, Gorgias, Nicanor, Timothée, Bacchides, Lysias, jusqu'à l'an du monde 3843, qu'il mourut en combattant avec une valeur incroyable contre Bacchide et Alcime, généraux de Démétrius, roi de Syrie. Il fut enterré à Modin dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël pleura sa perte plus long-temps qu'on n'avait coutume pour les rois même. Ce grand homme a été une des plus expresse figures du Messie, vrai sauveur d'Israël. Il ne paraît cependant pas qu'il ait été honoré d'un culte particulier chez les Grecs ni chez les Latins. Pierre Natal l'a placé dans son catalogue au mois d'octobre, à cause que son histoire se lit alors dans les offices de l'Église. Ceux qui en ont parlé au 18 de décembre l'ont fait à l'occasion de la fête de la dédicace qu'il fit du temple, le 25 du neuvième mois lunaire des Juifs, dit *casleu*. Ceux qui en parlent au mois de février, le font par rapport à la fête de la victoire qu'il avait remportée sur Nicanor le 13 du mois *adar*, le douzième et dernier de l'année lunaire, qui peut arriver au 20 de février pour le plus tôt. (Voyez les livres des Machabées,

Baillet, t. 4, 18 décembre.)

JUDA, rabbin, que les Juifs appellent *Rahbenu Hakkados*, c'est-à-dire, *notre maître le saint*, vivait, selon eux, sous l'empereur Antonin dont il était ami, et dont même il avait été précepteur. Il recueillit les constitutions et les traditions des rabbins qui l'avaient précédé, dans un livre qu'il nomma *Misna* ou *Mischna*. (Voyez ce mot dans le tome 3 de ce Dictionnaire. Voy. le mot TALMUD, t. 5.)

JUDA HIUG DE FEZ, rabbin, passe pour le plus savant grammairien qui ait été parmi les Juifs, lesquels l'appellent ordinairement dans leurs livres, le premier et le prince des grammairiens. Comme il vivait dans le onzième siècle, cela a fait croire à plusieurs et principalement au père Morin qui a été suivi de Vossius, que l'art de la grammaire n'était pas plus ancien chez les Juifs; mais le père Morin a changé de sentiment dans son dernier livre : et M. Simon nomme plusieurs autres grammairiens avec ce rabbin. Il a écrit tous ses ouvrages en langue arabe, entr'autres un excellent dictionnaire qui pourrait être fort utile pour entendre l'Écriture-Sainte, s'il était imprimé; mais il n'est que manuscrit, et fort rare. (Richard Simon, Histoire critique du Vieux-Testament, l. 1, c. 31. Baillet, Jugemens des savans sur les grammairiens hébreux.)

JUDAISME. La religion des Juifs. (Voyez JUIFS.)

JUDAS-ISCARIOTH, ou d'*Is-carioth* ou *Judas le traître*, était du bourg d'Isarioth, dans la tribu d'Ephraïm, selon Eusèbe et saint Jérôme, in *Isai.* 28, 1. D'autres veulent qu'il ait été de la tribu d'Issachar, et que de là on ait formé *Issachariotes*, d'où par abréviation on a fait *Ischariotes*. D'autres tirent ce nom du bourg de *Carioth*, dans la tribu de Juda. *Isch-Carioth* signifie en hébreu l'*homme de Carioth*. Les anciens Pères parlent d'un faux évangile sous le nom d'*évangile de Judas*, qui avait été composé par les Caïnites, pour autoriser leurs extravagances. (Saint Irénée, l. 1, c. 35. Saint Epiphane, *Hæres.* 28, n. 1.)

JUDAS ou JUDE, surnommé *Barsabas*, fut envoyé de Jérusalem avec Paul et Barnabé, à l'église d'Antioche, pour lui faire connaître la résolution qui avait été prise au concile de Jérusalem, sur le sujet des observances légales. Après avoir demeuré quelque temps à Antioche, il s'en retourna à Jérusalem, et c'est tout ce que l'on sait de ses actions. Saint Luc nous dit qu'il était prophète, et des premiers d'entre les frères. On croit qu'il était du nombre des septante disciples (Act. 15, 32.)

JUDAS ou JOLADA, grand-prêtre des Juifs depuis la captivité de Babylone. (2 Esdr. 12, 10.)

JUDAS, dont le nom se lit au ch. 1, v. 10, du second livre des Machabées. On ne sait rien de lui.

JUDAS DE GAULAN ou GAULANITE ou GALILÉEN, était de la ville de Gamala dans la Gaulanite, d'où vient qu'il est nommé indifféremment Judas Galiléen et Judas Gaulanite; il s'opposa au dénombrement que fit Cyrénus dans la Judée, prétendant que les Juifs étaient libres et ne devaient obéir qu'à Dieu. On donna à ses sectateurs le nom d'Hérodiens. (*Voy. HÉRODIENS.*)

JUDAS, hôte de saint Paul à Damas. (Act. 9, 11.)

JUDAS, théologien et historien grec, vivait dans le deuxième et troisième siècle. Il composa un traité des soixante-dix semaines de la prophétie de Daniel, et une chronographie qu'il continua jusqu'à la dixième année de l'empire de Sévère, qui est l'an 203 après Jésus-Christ. (Eusèbe, l. 6, c. 6, Hist. ecclés. Nicéphore, l. 4, c. 34. Saint Jérôme, *in Catal.*)

JUDE (saint), apôtre, appelé aussi *Lebbé* ou *Thadée*, était frère de saint Jacques le Mineur, et cousin-germain de Jésus-Christ; il fut marié et eut des enfans. Il fut mis au nombre des apôtres la seconde année de la prédication de Jésus-Christ, et depuis ce temps l'Évangile ne nous apprend rien de lui, sinon que dans la dernière cène il demanda au Sauveur pourquoi il devait se manifester à ses disciples, et non pas au monde. Si l'on en croit les Grecs, saint Jude, après la descente du Saint-Esprit, alla prêcher l'Évangile

dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Lybie, et mourut pour la foi de Jésus-Christ dans la ville de Beryte vers l'an 80. Les Arméniens prétendent qu'il est mort chez eux après y avoir fondé l'épiscopat. L'opinion la plus commune est qu'il mourut dans la Perse avec saint Simon, ou Siméon son frère. Tout est incertain dans ce qu'on dit de leurs reliques. On fait leur fête le 28 octobre. Saint Jude a laissé une épître qui est la dernière des sept catholiques. Il l'écrivit après la ruine de Jérusalem qui arriva l'an 70. Il y parle avec force contre les hérétiques, et surtout contre les Nicolaïtes, les Simonien et les Gnostiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. Quelques anciens ont douté de la canonicité de cette épître, parce que saint Jude y cite le livre apocryphe d'Hénoch, et un fait touchant le combat de saint Michel contre le démon, à l'occasion du corps de Moïse, qui est tiré d'un autre livre apocryphe, intitulé : l'Assomption de Moïse; mais on répond que saint Jude a pu discerner comme prophète ce qu'il y avait de vrai dans ces ouvrages apocryphes, ou le savoir d'ailleurs. Saint Jérôme, *in tit. cap. 1*, ne trouve pas plus d'inconvénient à dire que saint Jude ait cité un livre apocryphe, qu'il y en a à dire que saint Paul a cité des poètes profanes. Il y a cependant une grande différence qui consiste en ce que saint Paul cite les

profanes comme profanes, au lieu que saint Jude cite Hénoch comme prophète. (Baillet. 28 octobre. Dom Calmet, Préface sur l'épître de saint Jude. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclés. t. 1, p. 451 et suiv.)

JUDÉE, région de l'Asie en Syrie, connue sous le nom de *Palestine*, a pris son nom d'une de ses parties, et a été aussi nommée *Terre de Chanaan*, de *Promission*, d'*Israël*, *Terre-Sainte*. La Judée ou Terre-Sainte en général comprenait les douze tribus des enfans d'Israël; et la Judée particulière n'avait que celles de Juda et de Benjamin, avec les villes de Jérusalem, Béthléem, Ascalon, Azot, Joppé, etc. Du temps de Jésus-Christ, tout ce pays était divisé en six parties, en Galilée, Samarie, et Judée propre, qui étaient deçà le Jourdain vers la mer Méditerranée, et au-delà du même fleuve, en Trachonite, Iturée ou Pérée et Idumée. On ne peut rien ajouter à la peinture que l'Écriture nous fait de la Judée. Elle la décrit comme un pays le plus beau et le plus fertile qui soit au monde, un pays où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Joseph nous en parle à peu près de même. (*Antiquit. lib. 15, c. 5. et de bello lib. 3, c. 2, 18 et 36.*) Mais la Judée est réduite aujourd'hui dans un état déplorable sous la domination des Turcs.

JUDEX, (Matthieu) l'un des principaux écrivains des centuries de Magdebourg, naquit à

Tippolswade dans la Misnie le 21 septembre 1528, et fut ministre de l'église de Saint-Ulric à Magdebourg, qu'il quitta en 1559 pour aller enseigner la Théologie à Iena. Il mourut à Rostock le 15 mai 1564. Il a composé beaucoup de livres, dont on peut voir le catalogue dans le dictionnaire de Bayle.

JUDI, fils de Nathanas. (Jérém. 36, 14.)

JUDICE (D. Frédéric de), est auteur d'un ouvrage sous ce titre : *Institutiones theologicæ dogmaticæ, sive brevis demonstratio veræ religionis, id est naturalis, christianæ, catholicæ, adversus atheos, deidas et heterodoxos, autore D. Friderico de Judice, abbate cœlestino; et sacrorum dogmatum in romano, archigymnasio professore, duabus partibus comprehensa, prima pars de essentiâ et existentia veræ Romæ*, 1755, in-8°. On dit que cette première partie de l'ouvrage dont nous venons de donner le titre, est estimée et qu'elle est recommandable par le bel ordre qui y règne, et surtout par l'enchaînement que l'auteur a su mettre entre les parties qui la composent. (*Journal des Savaus*, 1757, p. 758.)

JUDITH, hébr., qui loue Dieu, fille de Meran ou Merari, et veuve de Manassé, était de la tribu de Ruben, selon la vulgate, ou de celle de Siméon, selon les Grecs. On conjecture qu'elle naquit vers l'an du monde 3296, sous le règne d'Ochosias, roi de Juda. Merari son père étant venu

s'établir à Béthulie, y maria sa fille à Manassé de cette ville. Elle perdit son mari à l'âge de quarante-six-ans, et loin de se remarier, elle se consacra tout entière à la pénitence et à la piété. Il y avait trois ans et demi qu'elle était veuve, lorsque la ville de Béthulie fut assiégée par Holoferne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie. Ayant appris qu'Ozias avait promis de livrer la ville dans cinq jours à Holoferne, elle manda chez elle Chabri et Charmi, anciens du peuple; elle leur fit une vive remontrance, et sans leur découvrir son dessein, elle les pria seulement de lui ouvrir la porte de la ville la nuit suivante, afin qu'elle pût sortir avec sa servante. Elle sortit en effet, se fit conduire à Holoferne, qui fut épris de sa beauté, et qui donna ordre qu'on la logeât au lieu où étaient ses trésors. Le quatrième jour il fit un grand festin à ceux de sa maison, et invita Judith à venir passer la nuit chez lui. Elle resta seule avec lui, et pendant qu'il dormait profondément dans son lit, accablé par l'excès du vin qu'il avait pris, elle lui coupa la tête qu'elle donna à sa servante pour la mettre dans son sac. Puis elles sortirent toutes deux comme pour aller prier hors du camp, et arrivèrent à la ville où Judith montra la tête d'Holoferne. Dès que le jour commença à paraître les habitans de Béthulie, de l'avis de Judith, allèrent aux ennemis comme pour les attaquer.

Ceux-ci coururent à la tente d'Holoferne, mais l'ayant trouvé mort, la frayeur s'empara d'eux et les mit en fuite. Les Israélites les poursuivirent et en taillèrent en pièces un grand nombre. Judith comblée d'éloges de toute part, chanta un cantique au Seigneur pour lui rapporter la gloire de cette victoire, et son nom devint très-célèbre. Elle continua de vivre dans la retraite comme auparavant, si ce n'est aux jours de fêtes, qu'elle paraissait en public, et mourut dans une heureuse vieillesse. On trouve le nom de Judith dans le calendrier Julien au 27 de septembre. On n'est point d'accord sur le temps auquel cette histoire est arrivée. Les uns la placent avant la captivité de Babylone, sous le règne de Manassé, roi de Juda, et les autres après.

Le livre de Judith, qui est le dix-huitième de l'Ancien-Testament, renferme en seize chapitres l'histoire de la délivrance miraculeuse de la ville de Béthulie. Ce livre n'a pas toujours été mis au nombre des écritures canoniques, et les protestans le regardent encore aujourd'hui comme une parabole, une tragédie ou un pieux roman. Ils forment cent difficultés sur le temps, sur les personnes, et sur les autres circonstances de cette histoire. Mais malgré ces difficultés, le concile de Trente a mis le livre de Judith au nombre des livres canoniques, et long-temps auparavant, le con-

cile de Nicée en avait fait de même, comme l'assure saint Jérôme dans sa préface sur Judith. Saint Clément le cite dans son épître aux Corinthiens. L'auteur de la synopse en donne le précis comme des autres livres sacrés. Saint Augustin et toute l'église d'Afrique le recevaient dans leur canon. Pour ce qui est de l'auteur de cet ouvrage, les uns l'attribuent à Judith, d'autres au grand-prêtre Joachim ou Eliacin, dont il est parlé dans cette histoire. Ceux qui placent cet événement après la captivité de Babylone, l'attribuent à Josué, fils de Josedecl, grand-prêtre d'alors. L'auteur, quel qu'il soit, ne paraît pas contemporain. Il dit, que de son temps la famille d'Achior subsistait encore dans Israël, et que l'on y célébrait encore la fête de la victoire de Judith. (14, 6, 16, 31.) Expressions qui insinuent que la chose était passée depuis assez long-temps. Les Juifs lisaient encore l'histoire de Judith en chaldéen du temps de saint Jérôme : mais jusqu'ici on ne l'a point vue imprimée en cette langue. La version syriaque que nous en avons, est prise sur le grec. (Serarius, Prolegom. sur Judith. Dom Bernard de Montfaucon, Vérité de l'histoire de Judith. Dom Calmet, Préface sur Judith. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecl., t. 1, p. 155 et suiv. Le Père de la Neuville, jésuite, Explication du livre de Judith, avec des réflexions morales et

des notes critiques sur les endroits les plus difficiles, précédée d'une dissertation intéressante dans laquelle l'auteur se propose de fixer le temps où a vécu Judith, et de répondre aux objections que font les protestans pour combattre la canonicité de ce livre; à Paris, chez Bordelet, 1728, in-12.

JUENIN (Gaspard), théologien de la congrégation de l'Oratoire, naquit à Varenbon en Bresse, diocèse de Lyon, l'an 1650, et mourut à Paris le 16 décembre 1713; à soixante-trois ans, au séminaire de saint Magloire où il avait enseigné la Théologie, aussi bien que dans plusieurs autres maisons de sa congrégation. Nous avons de lui : un traité des Sacrements, avec des dissertations sur les censures, sur l'irrégularité et sur les indulgences, en 2 vol in-fol. en latin, 1696 et 1705; des institutions théologiques aussi en latin, en 4 volumes in-12, à Lyon en 1696; à Paris, en 7 volumes in-12, en 1700; et depuis en 1704 à Lyon, et encore à Venise. Trois volumes in-12, en français, sans nom d'auteur, sous le titre de Théorie pratique des Sacrements; une Théologie abrégée par demandes et par réponses, à l'usage de ceux qui vont être examinés pour entrer dans les saints ordres; deux défenses apologétiques in-12, sans nom d'auteur, au sujet des condamnations des institutions théologiques, qui furent faites par M. Paul Gaudet des Marets,

évêque de Chartres, par M. le cardinal de Noailles et M. le cardinal de Bissi. (Dupin, Bibl. du dix-septième siècle, p. 7. M. Goujet, Contin. de la Bibl. de M. Dupin, t. 1, p. 192.)

JUENIN (M.), chanoine de l'abbaye royale et collégiale de Tournus. Nous avons de lui : Nouvelle histoire de l'abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert, et de la ville de Tournus, enrichie de figures, avec une table chronologique et quelques remarques critiques sur le quatrième tome de la nouvelle Gaule chrétienne; les Preuves de l'histoire, à Dijon 1733, in-4°.

JUGE.

SOMMAIRE.

§ 1^{er} *Des différentes sortes de juges.*

§. II. *Des devoirs des juges par rapport à eux-mêmes.*

§. III. *Des devoirs des juges par rapport aux lois.*

§. IV. *Des devoirs des juges par rapport à leurs cliens.*

§ 1^{er}.

Des différentes sortes de juges.

Le juge, c'est-à-dire, la personne publique établie pour rendre la justice, est ecclésiastique, ou civil, supérieur, ou subalterne, ordinaire, ou délégué.

Le juge ecclésiastique est celui qui connaît des choses spirituelles, comme les sacremens, le service divin, la simonie, l'hérésie, etc.

Le juge civil, ou laïc connaît des choses temporelles et séculières.

Le juge supérieur est celui dont on ne peut appeler; et le subalterne, celui dont il y a appel.

Le juge ordinaire a droit de juger par son office. Le juge délégué n'a droit de juger que par commission. S'il est délégué pour toutes sortes de causes, il peut subdéléguer une partie de sa juridiction. S'il n'est délégué que pour une cause particulière, il ne peut subdéléguer, à moins qu'il ne soit délégué par le souverain.

§ II.

Des devoirs des juges par rapport à eux-mêmes.

Les juges étant établis pour décider de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes, doivent posséder dans un degré non médiocre, la science, l'intégrité des mœurs, le désintéressement, la force et le courage, puisque sans ces qualités, il est impossible qu'ils ne fassent des fautes très-considérables, ou par ignorance, ou par faiblesse, ou par avarice; et de-là il suit qu'un juge pèche mortellement et est obligé à restituer, lorsque, par ignorance, ou par imprudence et négligence, ou par faiblesse, ou par quelque autre passion, il prononce une sentence injuste. Il est aussi obligé, sous peine de péché mortel, à se démettre de sa charge, s'il n'a pas les qualités propres pour l'exercer dignement et qu'il ne puisse les avoir, ou au moins à en suspendre les fonctions jusqu'à ce qu'il les ait

acquises , s'il peut les acquérir.

§ III.

Des devoirs des juges par rapport aux lois.

I. Les juges sont obligés de juger selon les lois , parce qu'ils n'en sont pas les maîtres , mais les interprètes et les exécuteurs. Ils peuvent cependant quelquefois en laisser la lettre pour en suivre l'esprit , parce que la seule lettre de la loi peut être contraire au droit naturel dans certains cas particuliers que les législateurs n'ont pu prévoir. Lorsque la loi est obscure , ou qu'elle ne s'explique pas , ils doivent s'en tenir à ce qui leur paraît plus conforme à l'équité naturelle. Il suit de ces principes , que les juges ne peuvent , ni laisser le crime impuni , ni le punir moins que les lois l'ordonnent , par commisération , ou quelque autre motif semblable , ni favoriser le pauvre au préjudice du riche contre la disposition de la loi , ni favoriser une partie au préjudice de l'autre , lorsque leurs droits sont également probables , ni suivre les lois d'un état , qui seraient contraires au droit naturel.

II. Les juges peuvent condamner à mort un innocent qui est prouvé juridiquement coupable , par la déposition de témoins irréprochables , lorsqu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le sauver sans pouvoir y réussir. La raison est que le juge considéré comme tel , est une personne publique qui , en cette qualité peut et doit juger conformément

à la loi , et non pas selon sa science , ou connaissance particulière. C'est le sentiment d'un grand nombre de théologiens après saint Thomas (2. 2. q. 54. a. 6 ad 3.), auquel il serait inutile d'opposer qu'il n'est jamais permis , et que c'est une chose intrinsèquement mauvaise de faire mourir un innocent. Cela est vrai d'un innocent connu publiquement pour tel , mais non pas d'un innocent connu publiquement et prouvé juridiquement coupable , qui n'est déféré et soumis au juge qu'en cette qualité , et comme à une personne publique , qui est obligée de suivre la disposition des lois , qui ordonnent de condamner à mort un homme accusé de crime capital , par la déposition de témoins irréprochables. S'il y a de la faute dans cette condamnation , elle tombe uniquement sur les faux témoins , et non pas sur le juge qui , comme personne publique , est obligé de conformer sa sentence à leur déposition.

§ IV.

Des devoirs des juges par rapport à leurs cliens.

I. Les juges ne peuvent juger , ni licitement , ni validement , que ceux qui leur sont soumis.

II. Les juges ne peuvent , sans un grand péché , recevoir des présens de leurs cliens. L'Écriture , les conciles et les ordonnances de nos rois leur défendent également ce contagieux commerce. *Xenia et dona excæcant oculos judicum , et quasi*

mutus in ore avertit corruptiones eorum, dit l'Esprit-Saint. (*Eccli.* 20, 31.) On peut voir le concile de Toulouse de l'an 1229; 1295, celui de Cantorbéry de l'an etc. Charles VII, Louis XII, François I^{er}, Henri III, dans l'assemblée de Blois, n^o 114, et Louis XIV, l'an 1667, défendent aux juges et aux autres officiers de prendre, ni recevoir des présens de ceux qui auront affaire à eux, sur peine de concussion et de privation de leurs charges. Ils sont donc obligés à restituer tout ce qu'ils ont reçu, et cette obligation passe à leurs héritiers. Ils peuvent néanmoins recevoir quelque chose après la fin d'un procès, pourvu que les personnes qui leur donnent, ne le fassent pas à dessein de se les rendre favorables pour quelqu'autre affaire à venir, et qu'il n'y ait en effet aucun danger d'affaiblissement de leur part, par rapport à la justice.

III. Les juges sont obligés de finir les affaires le plus clairement et le plus promptement qu'ils peuvent. Ils péchent par conséquent et sont tenus à restitution lorsqu'ils prononcent d'une manière ambiguë qui donne lieu à de nouveaux procès; quand ils appointent des causes suffisamment éclaircies à l'audience; quand ils retardent sans raison le jugement des affaires au préjudice des parties. Il en est de même quand pour favoriser la partie dont le droit est mauvais, ils conseillent à l'autre de s'accommoder; quand ils renvoient

les parties sans dépens, pour faire grâce à celui qui devait régulièrement les payer; quand ils prennent, ou taxent au-delà de l'ordonnance, ou qu'ils souffrent que leurs inférieurs le fassent; quand ils reçoivent dans leurs corps des personnes incapables; enfin quand ils n'empêchent pas les abus qu'ils peuvent et qu'ils sont tenus d'empêcher par leurs charges. (*Voyez* Pontas, au mot Juge. M. Collet, Moral. t. 5, p. 205. M. de la Bigotière, dans son livre intitulé : Devoir des juges. L'Idée d'un bon juge, par M. Simon, à la suite de sa Bibliothèque du droit. Le Traité des devoirs des juges, par André-Bon Mandelt.)

JUGES, nom que l'on donna à ceux qui gouvernèrent les Israélites, depuis Josué jusqu'à Saül. La charge de juges était à vie, mais elle n'était point héréditaire. C'était Dieu qui les suscitait pour l'ordinaire, et qui leur donnait toute leur autorité. Il arrivait aussi quelquefois que sans attendre une révélation particulière, le peuple choisissait pour juge celui qui lui paraissait plus propre pour le gouverner, et le tirer de l'oppression. Comme assez souvent les oppressions qui faisaient recourir aux juges, n'étaient point universelles, leur pouvoir ne s'étendait pas sur tout le peuple, mais seulement sur le pays qu'ils avaient délivré. Quoique le nom de *juger* et de *juge* se mette quelquefois dans l'Écriture pour *régner*, *exercer la souveraine autorité*, le pou-

voir des juges n'était pas cependant égal en tout à celui des rois. Ils décidaient absolument des procès, des affaires de la guerre et de la paix, protégeaient la religion, punissaient le crime, et vivaient au reste sans éclat, sans pompe, sans gardes, sans suite, sans équipage, à moins que leurs richesses ne les missent en état de se donner un train conforme à leur dignité. Ils ne faisaient point de nouvelles lois, ne levaient rien sur le peuple, et n'avaient point d'autre revenu de leur charge, que les présents qu'on leur faisait. La durée du temps des juges depuis la mort de Josué jusqu'au commencement du règne de Saül, est de trois cents trente-neuf ans.

JUGES ordinaires parmi les Juifs : Moïse avait ordonné que l'on établît dans chaque ville des juges et des magistrats pour terminer les différends du peuple (Deuter, 16, 18 et 17, 8, 9.), et que lorsqu'il arriverait quelque affaire d'une plus grande conséquence, on se transportât au lieu que le Seigneur aurait choisi pour y examiner la difficulté devant les prêtres de la race d'Aaron, et devant le juge ou le chef du peuple que le Seigneur aurait suscité en ce temps-là, et au jugement duquel on devait déférer sous peine de mort. Du temps de Notre-Seigneur, il y avait dans chaque ville un tribunal composé de trois juges qui connaissaient des moindres fautes, comme du vol, etc. Il y avait un autre tri-

bunal composé de vingt-trois juges qui jugeaient des affaires importantes et criminelles, et dont les sentences allaient ordinairement à la mort. Enfin le grand-sanhédrin était à Jérusalem, et connaissait des affaires les plus importantes de la religion et de l'état, et de celles qui concernaient le roi et le grand-prêtre. On croit que Notre-Seigneur faisait allusion à ces deux derniers tribunaux, lorsqu'il disait : *Quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement*, c'est-à-dire, par vingt-trois juges : *Et celui qui dira à son frère, raca, méritera d'être condamné par le conseil*, c'est-à-dire, par le grand-sanhédrin.

JUGES (livre des). C'est un livre de l'Écriture-Sainte qui a toujours passé pour canonique, et qui renferme l'histoire de trois cents dix-sept années, pendant lesquelles les Israélites furent gouvernés par des juges, c'est-à-dire, par les chefs qui les conduisaient de la part de Dieu dont ils tenaient la place, soit qu'ils fussent suscités extraordinairement par le Seigneur, soit qu'ils fussent choisis par le peuple. Il est incertain qui a composé cette histoire. Les uns l'attribuent à tous les juges eux-mêmes, ou à plusieurs d'entre eux. D'autres en font auteur Plinée, ou Ezéchias, ou Esdras, ou Samuel, et ce dernier sentiment paraît le plus probable. 1°. Parce que l'écrivain vivait en un temps où les Jébu-

séens étaient encore maîtres de Jérusalem, et par conséquent avant le règne de David. 2°. Parce qu'alors la république des Hébreux était gouvernée par des rois, puisque l'auteur remarque si souvent que sous les juges, *il n'y avait point de roi dans Israël*; ce qui convient au temps de Samuël qui vivait sous Saül, et qui voulait faire remarquer la différence du gouvernement de son temps, et de celui du temps des juges.

La plus grande difficulté qu'on oppose à ce sentiment, consiste dans ce passage : *Les enfans de Dan établirent Jonathan et ses fils, prêtres dans la tribu de Dan, jusqu'au jour de leur captivité; et l'idole de Micha demeura chez eux, tandis que la maison de Dieu fut à Silo.* (Judic. 18, 30, 31.) La captivité de la tribu de Dan, dont il est parlé ici, fut probablement celle qui arriva sous Téglatphalassar, roi d'Assyrie, plusieurs centaines d'années après Samuël qui par conséquent n'a pu écrire ce livre. On répond que ce passage a pu être ajouté à l'ouvrage de Samuël. On trouve divers exemples de ces sortes d'additions faites au texte des livres sacrés. (Dom Calmet, Préface sur le livre des juges.)

JUGEMENS DE DIEU.
Épreuves qu'on faisait autrefois en justice, pour connaître la vérité des faits cachés. (*Voyez ÉPREUVES.*)

JUGEMENT DERNIER. C'est

celui que Jésus-Christ exercera à la fin du monde sur tous les hommes; car quoiqu'ils soient tous jugés en particulier au moment de leur mort, il est nécessaire qu'ils le soient encore tous ensemble à la face de l'univers, pour quatre raisons principales : 1°. Pour justifier la conduite de Dieu devant tous les hommes, et faire triompher sa providence, contre laquelle les impies blasphèment. 2°. Pour séparer publiquement les bons d'avec les méchants. 3°. Pour récompenser, ou pour punir les hommes dans les corps aussi bien que dans leurs âmes. 4°. Pour augmenter la gloire des saints, et le supplice des méchants, à proportion de ce que les uns et les autres auront mérité. Tous les hommes paraîtront donc en corps et en âme à la fin du monde devant le tribunal de Jésus-Christ. Les anges sépareront les élus des réprouvés, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Ils mettront les élus à la droite, et les réprouvés à la gauche de Jésus-Christ qui prononcera aux uns et aux autres leur arrêt éternel. Il dira aux élus : *Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde.* Il dira aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.* Alors les réprouvés iront dans les enfers souffrir en corps et en âme les supplices éternels, et les élus iront en corps et

en âme jouir dans le ciel du bonheur éternel.

JUGEMENT DOCTRINAL, *judicium doctrinale*. Lorsque des personnes savantes, mais qui n'ont pas reçu de Dieu l'autorité pour décider, jugent d'un point théologique, on appelle leur jugement, jugement doctrinal. Si elles ont reçu l'autorité pour décider, leurs jugemens sont des jugemens juridiques et décisifs, ou définitifs. Le pape seul et les évêques ont reçu de Dieu le droit de porter des jugemens décisifs en matière ecclésiastique et théologique. Les docteurs et les autres théologiens ne peuvent porter que des jugemens doctrinaux.

JUGEMENT TÉMÉRAIRE, est celui que l'on porte du péché du prochain, sans raison suffisante. Le jugement téméraire est un péché mortel lorsqu'il est volontaire en matière grave, parce qu'il fait une injure considérable au prochain que l'on croit mauvais sans un juste fondement.

JUGLARE (le père Aolysius), jésuite de Nice, entra dans la société en 1622, et enseigna la rhétorique pendant dix ans. Il fut ensuite appelé à la cour de Savoie, pour avoir soin de l'éducation du prince Charles-Emmanuel, et mourut à Messine le 15 novembre 1653. On a imprimé à Lucques une partie de ses ouvrages latins, sous ce titre : *Aolysii Jugularis Niciensis, à societate Jesu, elogia*, in-12. Ce recueil contient, 1°. Cent

éloges de Jésus-Christ, qui furent imprimés pour la première fois à Gènes en 1641. 2°. Quarante autres éloges en l'honneur de Louis xiii, roi de France, imprimés à Lyon en 1644. 3°. Plusieurs inscriptions, épitaphes et éloges sur divers sujets, imprimés aussi à Lyon la même année. 4°. Les vertus nûtrées, ou les éloges des plus grands évêques qui ont vécu dans l'Église, imprimées aussi à Lyon la même année, et réimprimées à Gènes en 1653, sous ce titre : *Pars secunda elogiorum, humana complectens*. Les autres ouvrages du père Juglare sont trois oraisons funèbres; savoir, une de Victor-Amédée, duc de Savoie, imprimée en italien à Turin en 1638; une de la marquise de Saint-Germain, et la troisième du prince de Masserano; un Discours italien sur l'Eucharistie; l'éloge du maréchal de Toiras en latin; *Judicium Agessini Solarii ex comitibus Moretæ, Taurini*, 1645; *Regiæ celsitudinis Caroli-Emanuelis ii, Sabaudicæ ducis, inclyti generis notitia*; *Monachii*, 1650; des panégyriques en l'honneur de Jésus-Christ, en italien; l'École de la vérité ouverte aux princes, en italien; un recueil de sermons pour l'avent et pour le carême. (Journal des Savans, 1710, p. 222 de la première édition et 201 de la seconde.)

JUIFS, *Judæi*. C'est le nom qu'on donna depuis la captivité de Babylone, aux Israélites qui en revinrent. Ce nom vient de

Juda, parce qu'alors la tribu de Juda était la plus puissante, et presque la seule qui fût quelque figure dans le pays. Avant cela on ne donnait le nom de Juifs qu'à ceux qui habitaient le royaume de Juda; et tant que la Terre-Sainte ne fut pas divisée en deux royaumes, les descendants de Jacob ne furent connus que sous le nom d'Israélites ou d'Hébreux. Les Juifs gémirent plus de deux cents ans sous l'esclavage des Égyptiens; Moïse les en retira, et les conduisit pendant quarante ans parmi les déserts de l'Arabie Pétrée où Dieu les nourrit de la manne. Josué les mit en possession du pays de Chanaan que Dieu avait promis à leurs pères, et d'où ils furent menés captifs à Babylone, en punition de leurs crimes. Ayant été délivrés après soixante-dix ans de captivité, ils retournèrent dans leur pays, rebâtirent Jérusalem, rétablirent leur état, et se fortifièrent de telle sorte, qu'au temps de Jésus-Christ, ils étaient une des plus puissantes nations de l'Orient. Mais ayant eu le malheur de le crucifier, au lieu de le recevoir comme leur libérateur et leur Messie, ce crime, plus énorme que tous ceux dont ils s'étaient rendus coupables jusques-là, causa leur ruine entière. Les Romains, sous Vespasien et Tite son fils, en firent un carnage horrible. Jérusalem fut prise et détruite, le temple brûlé, et les Juifs dispersés, portant partout, depuis dix-sept cents ans de misères, les marques

constantes de leur réprobation.

Les Juifs divisent aujourd'hui leurs lois et leurs cérémonies en trois ordres le premier comprend les préceptes de la loi écrite, qui sont renfermés dans le Pentateuque. Le second regarde la loi orale ou de bouche, c'est-à-dire, les gloses que les docteurs ont faites sur le Pentateuque, et un nombre infini de constitutions et de règles recueillies dans le *Thalmud*. Le troisième comprend les choses que l'usage a autorisées en divers temps et en différens lieux; ce qui fait qu'on les appelle coutumes. La loi écrite par Moïse, et la loi orale qui vient des docteurs par tradition, sont généralement reçues de tous les Juifs, quoique dispersés dans toutes les parties du monde, sans qu'il y ait entre eux à cet égard aucune différence considérable. Mais pour les coutumes, elles diffèrent beaucoup, parce que les Juifs ont pris les usages des lieux où ils se sont trouvés dispersés. Tout leur culte ne consiste plus qu'en prières qu'ils font dans leurs synagogues, et leur créance contient les sept principaux articles de foi qui suivent : 1°. Dieu est un, incorporel et éternel. 2°. On ne doit adorer et servir que Dieu seul. 3°. Il y a eu et il peut encore y avoir des prophètes. 4°. Moïse a été le plus grand prophète, et la loi qu'il a laissée a été dictée de Dieu. 5°. La loi de Moïse est immuable, l'on n'y peut, ni ajouter, ni retrancher.

9°. Il viendra un Messie plus puissant que tous les rois de la terre. 7°. Dieu ressuscitera les morts à la fin des temps, et fera ensuite un jugement universel. (M. Simon, Hist. critique du Vieux-Testament. Basnage, Hist. des Juifs. Voyez. RELIGION.)

JUILLET, septième mois de l'année, *julius*. Ce mois était appelé *quintilis* dans le calendrier de Romulus, parce qu'il était le cinquième mois de l'année du calendrier de ce roi qui n'avait fait l'année que de dix mois seulement, la commençant au mois de mars. Marc-Antoine, dans son consulat, ordonna que ce mois serait appelé *julius* en l'honneur de Jules-César qui était né dans ce mois, et qui avait réformé l'ancien calendrier de Romulus. La canicule commence au 23 de juillet, quand le soleil entre dans le signe du lion.

JUIN, le sixième mois de l'année où le soleil entre dans le signe du cancer, qui fait le solstice d'été, *junius*. Ce mot vient ou de *Junon* ou de *Junius Brutus* qui chassa les rois de Rome, ou des jeunes gens à *junioribus*, parce que le mois de juin était pour les jeunes gens comme le mois de mai pour les vieillards. Les plus longs jours de l'année dans tout l'hémisphère septentrional, sont le 21, le 22 et 23 de juin.

JULE, centenier de la cohorte nommée l'Auguste, entre les mains de qui Festus, gouverneur de Judée, remit saint Paul

pour le conduire à Rome où il avait appelé. Jule étant arrivé à Alexandrie, remit le saint apôtre sur un vaisseau qui allait à Rome. (Act. 27.)

JULE AFRICAÎN. (Voy. AFRI-CAÎN.)

JULE (saint), martyr en Bulgarie, était un des soldats de l'armée romaine, qui gardaient les limites de l'empire à Durostoro, ville de la seconde Mésie. Il confessa courageusement le nom de Jésus-Christ devant le gouverneur du pays, nommé Maxime, qui lui fit couper la tête vers l'an 302. On fait sa fête le 27 de mai. (Baillet, 27 mai.)

JULE, nommé *Bile*, martyr et compagnon de sainte Crispine. (Voyez CRISPINE.)

Papes.

JULE, premier du nom, pape (saint), Romain de naissance, succéda au pape saint Marc, le 6 février 337. Il soutint fortement la cause de saint Athanase, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et mourut saintement le 12 avril 352, jour de sa fête. Nous n'avons de lui que deux lettres que saint Athanase nous a conservées dans ses apologies. L'une est écrite aux orientaux sur l'innocence de saint Athanase, et l'autre aux Égyptiens et à ceux d'Alexandrie, qu'il félicite sur le retour du même saint dans son église. Les autres ouvrages que l'on attribue à saint Jule sont supposés. Le pape Libère lui succéda. (Hermant, Vie

de saint Athanase. Pagi, Critiq. de Baron. Baillet, 12 avril, etc.)

JULE II, dit auparavant *Julien de la Rovere*, cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens, était natif du bourg d'Albizale, près de Savone, et fils de Raphael, frère du pape Sixte IV. Il fut successivement évêque de Carpentras; d'Albano, d'Ostie, de Boulogne et d'Avignon. Le pape Sixte IV son oncle le fit cardinal en 1471; et lui donna le commandement de ses troupes contre les peuples révoltés en Ombrie. Il vint ensuite légat en France, fut depuis chef de parti dans quatre conclaves, et succéda au pape Pie III le premier novembre 1503. Comme il avait l'esprit guerrier, il forma une ligue contre les Vénitiens, se déclara contre Louis XII roi de France, mit son royaume en interdit, et délia ses sujets du serment de fidélité. Louis XII de son côté se pourvut contre Jule dans les assemblées de Tours et de Pise, ce qui causa beaucoup de chagrin au pape. Il ne fut pas moins sensible à la perte de la bataille de Ravenne, et mourut le 21 février 1513. Léon X lui succéda (Papyre Masson, *in Jul.* II. Sponde, *in Annalib.* à l'an 1503. etc.)

JULE III, Romain, nommé auparavant *Jean-Marie du Mont*, neveu du cardinal Antoine de Monté, se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit. Il devint évêque de Palestine, archevêque de Siponte, et cardinal en 1536. Il fut ensuite

chargé de diverses commissions importantes, telles que les légations de la Lombardie, de la Romagne, et de Boulogne. Il succéda au pape Paul III le 8 février 1550, rétablit et continua le concile de Trente, auquel il avait présidé sous son prédécesseur, prit les armes avec l'empereur contre Octave Farnèse, duc de Parme, reçut l'obéissance de quelques patriarches orientaux, et mourut le 23 mars 1555. Ce pape avait un génie sévère, ferme, intrépide. Marcel n lui succéda. (Sponde et Rainaldi, *in Annalib.*)

JULIAS, *Julie*, femme romaine dont parle saint Paul dans le seizième chapitre de son épître aux Romains. Quelques-uns doutent si Julias n'est pas plutôt un nom d'homme.

JULIE ou JULE (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, et compagnon de S. Luperque. (*Cherchez LUPERQUE.*)

JULIE (sainte), vierge et martyre en Corse, était de Carthage en Afrique. Genseric, roi des Vandales, ayant pris cette ville l'an 439, abandonna les filles et les femmes de qualité, pour être vendues à des marchands d'esclaves. Julie fut enlevée en Syrie où son marchand la vendit à un homme du pays, nommé Eusèbe. Cet homme qui faisait un grand négoce de marchandises, s'étant embarqué pour les Gaules, s'arrêta au cap de Corse où les païens célébraient une fête en l'honneur de leurs idoles.

Julie qui était demeurée sur le bord avec une partie de l'équipage, déplorait leur aveuglement. Félix, gouverneur du pays, le sut, l'enleva et la fit pendre à un gibet le 22 mai, jour qui a été consacré à sa mémoire. (Dom Tbierri Ruinart, Histoire de la persécution des Vandales, qu'il a jointe à son édition de Victor de Vite. Baillet, 22 mai.)

JULIEN (saint), martyr et compagnon de saint Césaire, diacre et martyr de Terracine. (*Cherchez CÉSARE, DIACRE ET MARTYR.*)

JULIEN (saint), martyr et l'un des sept fils de sainte Symphorose, martyrs à Tivoli près de Rome. (*Cherchez SYMPHOROSE.*)

JULIEN (saint), martyr à Brioude en Auvergne, était né à Vienne-sur-le-Rhône d'une famille des plus considérées de la ville. Il suivit la profession des armes, et demeurait dans Vienne chez le tribun Ferréol, chrétien comme lui, lorsque le gouverneur de la province Viennoise, nommé Crispin, voulut faire valoir les édits des empereurs contre la religion. Julien se retira par le conseil de Ferréol, et se tint caché près de la petite ville de Brioude. Crispin y envoya des soldats qui lui tranchèrent la tête qu'ils apportèrent à Vienne. Son corps fut porté à Brioude, et Dieu fit connaître la gloire de son serviteur par une multitude innombrable de miracles qu'il opéra par son intercession. On fait sa fête le 28

d'août. On conjecture que sa mort arriva du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. (Tillemont, Mém. eccl. t. 5. Baillet, 28 août.)

JULIEN (saint), premier évêque du Mans, vers la fin du troisième siècle, convertit le peuple du Maine à la foi, et en devint l'apôtre. On ne sait, ni le lieu de sa naissance, ni le temps précis auquel il a vécu, ni le détail des actions de sa vie, ni le genre de sa mort. On fait sa fête le 27 janvier. (Baillet, 27 janvier.)

JULIEN (saint), martyr de Césarée en Palestine, et compagnon de saint Théodule. (*Cherchez THÉODULE.*)

JULIEN (saint), martyr et compagnon de saint Luce, martyr d'Afrique. (*Cherchez LUCE.*)

JULIEN (saint), martyr d'Alexandrie dans le troisième siècle, fut brûlé pour la foi avec Cronion, l'un de ses domestiques, après avoir été cruellement fouettés dans toutes les rues de cette grande ville. Un soldat nommé *Besas*, qui les avait accompagnés par toute la ville, et garanti des insultes de la populace, fut pris et décapité comme chrétien. Leurs noms sont marqués au 27 février dans le martyrologe romain. (Eusèbe, Hist. l. 6, c. 41. Baillet, 27 février.)

JULIEN (saint), martyr de Cilicie dans le troisième ou quatrième siècle, fut conduit de ville en ville pendant un an entier, par toute la Cilicie, pour être exposé aux insultes des peu-

ples. On lui déchira ensuite le corps jusqu'aux os; on lui appliqua le feu, et on le jeta en mer cousu dans un sac de cuir avec des couleuvres, des vipères et des scorpions. Les Grecs et les Latins célèbrent sa mémoire le 16 de mars. (Saint Chrysostôme, Hom. 47, tom. 1. Dom Ruinart, Act. sinc. Tillemont, Mém. ecclés. t. 5. Baillet, 16 mars.)

JULIEN, dit l'*Hospitalier*, saint et martyr d'Antinople, était d'Egypte, et vivait au commencement du quatrième siècle, du temps de Maximin. Il épousa une demoiselle de qualité et de grande vertu, nommée Basilisse, avec laquelle il garda une continence perpétuelle. Basilisse mourut en paix après avoir converti beaucoup d'idolâtres; et Julien souffrit le martyr à Antinople. L'Eglise les honore tous les deux sous le titre de *vierges et martyrs*, et la confusion causée par le grand nombre des saints du nom de Julien, fait que les martyrologes varient beaucoup à leur sujet. (Baillet, 9 janvier.)

JULIEN (saint), anachorète en Mésopotamie, né en occident, fut vendu dans son enfance pour être esclave, et emmené à Héliopolis du mont Liban, où il servit un maître qu'il le maltraita beaucoup. Son maître étant mort, il passa en Mésopotamie où il embrassa la vie solitaire, et eut l'avantage de vivre avec saint Ephrem. Il donna jusqu'à sa mort des exemples admirables

d'un détachement parfait, d'une mortification générale, d'une humilité profonde, d'une componction continuelle qui lui faisait verser des larmes en abondance, et d'une patience à l'épreuve au milieu des persécutions qui lui furent suscitées. Il mourut vers les commencemens de l'empereur Valens qui fut associé à l'empire en 364. Le martyrologe romain fait mention de saint Julien au 9 de juin. Sa vie, écrite par saint Ephrem, se trouve dans Surius et dans Bollandus. Sozomène en a aussi parlé au ch. 14 du troisième livre de son histoire. (Baillet, 9 juin.)

JULIEN, surnommé Sabas, qui veut dire en syriaque *grison* ou *vieillard* (saint), se retira d'abord dans une caverne étroite du territoire d'Édesse, ville capitale de l'Osrhoëne, province de Mésopotamie. Il ne mangeait qu'une fois la semaine, et toute sa nourriture n'était que du pain de millet, de l'eau et du sel. Il eut en cet endroit jusqu'à cent disciples; mais les visites et les honneurs qu'on lui rendait l'obligèrent de s'en aller au mont Sina en Arabie, avec quelques autres solitaires. Il revint au bout de quelques temps en Mésopotamie où il prédit la mort de l'empereur Julien l'Apostat l'an 363. Les ariens ayant fait courir le bruit que saint Julien avait embrassé leur communion, il partit, vers l'an 370, pour Antioche avec Acace et Astère,

qui l'étaient allés trouver à ce sujet. Après avoir marché deux ou trois jours dans le désert, il arriva un soir dans une bourgade où il logea chez une femme riche qui l'en avait prié. Quand ils furent à table, saint Julien demanda qu'on appelât l'enfant de cette femme pour recevoir sa bénédiction. On lui dit qu'il était tombé dans un puits; le saint y alla et vit l'enfant assis sur la surface de l'eau qu'il frappait de la main en se jouant. On le retira aussi-tôt, et quand il en fut sorti, il courut se jeter aux pieds de Julien, disant qu'il l'avait vu qui le soutenait sur l'eau. Lorsque saint Julien fut arrivé à Antioche, il se logea dans des cavernes où l'on croyait que saint Paul s'était caché, et guérit un grand nombre de malades, entre autres le comte d'Orient, et un mendiant qui se traînait dans une jatte, privé de l'usage de ses membres, ce qui causa beaucoup de confusion aux hérétiques. Il reprit ensuite le chemin de sa solitude où il finit saintement sa vie. On fait sa fête le 18 octobre. Son histoire est rapportée au second chapitre du Philothée de Théodoret, qui assure l'avoir appris d'Acace de Bérée, disciple du saint. (D'Andilly, *Vies des Pères du Désert*, t. 2. Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. 4. Baillet, 18 octobre.)

JULIEN POMÈRE, prêtre et abbé, était Africain et né en Mauritanie. Il passa de son pays dans les Gaules où il fut ordon-

né prêtre; mais il ne quitta point les exercices de la vie monastique dont il faisait profession. Saint Rurice, évêque de Limoges, lui donne dans ses lettres la qualité d'abbé, sans dire de quel monastère. Il semble qu'il ait voulu l'attirer à Limoges, avec la permission d'Æone, évêque d'Arles, où Pomère demeurait. Gennade et Isidore disent qu'il avait composé à la manière des dialecticiens, un *Traité en forme de dialogue*, entre l'évêque Julien et le prêtre Verus, intitulé : *De la nature de l'âme et de ses qualités*, divisé en huit livres. Nous n'avons plus ce *Traité de Julien*, ni celui qu'il avait fait sur le mépris des choses du monde, et adressé à un nommé Principius. Il en avait fait un autre qui n'est pas non plus venu jusqu'à nous, et qui avait pour titre : *Des Vertus et des vices*; et un quatrième intitulé : *De l'Institution des Vierges*. Les trois livres de la vie contemplative, qui ont été attribués pendant plusieurs siècles à saint Prosper, sont reconnus aujourd'hui pour être de Julien Pomère. Hariulfe, moine de Saint-Riquier, marque parmi les livres de son monastère l'exposition et les prognostiques de Julien Pomère. Ils étaient divisés en trois livres, et ainsi différens de ceux que Julien, évêque de Tolède, écrivit depuis, sous un semblable titre. On ne sait ce que c'est que les sermons que Gesner dit avoir été imprimés à Cologne,

sous le nom de Pomère, mais qui auparavant étaient attribués à Ponserius. Julien Pomère était également instruit dans les sciences divines et humaines. Saint Ennade donne de grands éloges à son génie, à son savoir et à sa vertu dans une lettre qu'il lui écrivit. Ses livres de la vie contemplative justifient cet éloge. Le style en est vil, les pensées en sont justes, et les maximes solides. La dernière édition de cet ouvrage est de 1711, à Paris, chez Desprez. Elle fait partie de l'appendix des écrits de saint Prosper, imprimés en la même ville la même année. (D. Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 15, p. 451 et suiv.)

JULIEN (saint), évêque de Tolède, naquit dans cette ville dont il fut élu évêque l'an 680. Il fit éclater dans toute sa conduite une sagesse consommée, une vigilance continuelle, un zèle toujours actif, une charité sans bornes. Il aimait tendrement l'Eglise de Jésus-Christ, défendait ses droits, réformait les mœurs de ses enfans, nourrissait ses pauvres dont il était le protecteur et le père. Doux, humble, modeste, sobre, frugal, infatigable à la prière et au travail, il passait continuellement de la prière aux fonctions pastorales, et de ces fonctions à la prière. Il présida à trois conciles nationaux tenus à Tolède, dans lesquels il fit faire quantité de sages réglemens. Il mou-

rut saintement le 6 mars de l'an 690, quoiqu'on ne fasse sa fête que le 8 du même mois. Saint Julien a composé plusieurs ouvrages qui l'ont fait mettre au rang des Pères de l'Eglise. Voici ceux qui nous restent : un *Traité des pronostics*, divisé en trois livres, et adressé à Idatius, évêque de Barcelone, avec une lettre à cet évêque et une prière. Le premier de ces livres est de l'origine de la mort des hommes. Le second, de l'état des âmes des défunts jusqu'à la résurrection. Le troisième est de la résurrection même. Un *Traité du sixième âge du monde*, divisé aussi en trois livres, à la tête duquel il y a une lettre au roi Ervige, avec une prière. Il prouve dans cet ouvrage contre les Juifs, que le Messie est venu, et que ce Messie est Jésus-Christ. Un *Traité des écrivains ecclésiastiques*, qui est la suite de celui de saint Ildefonse. L'*Histoire des actions de Vamba*, roi des Goths, dans les Gaules. Félix de Tolède, son successeur, lui attribue encore un livre d'antilogies ou de contrariétés apparentes de l'Ecriture ; mais cet ouvrage est de Berthaire, abbé du Mont-Cassin, comme le prouvent les plus anciens manuscrits. Félix de Tolède attribue à saint Julien plusieurs autres ouvrages qui sont perdus, comme un livre de réponses, adressé à Dalius, évêque de Barcelone ; un *Apologétique de la foi*, adressé au pape Benoît ; un autre *Apologétique* ;

un Recueil de poésies, etc. (Saint Isidore de Séville, dans son livre des Hommes illustr., *in Append.* Dupin, Biblioth. eccl., t. 7. Baillet, 8 mars. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacr. et eccl., t. 17, p. 733 et suiv.)

JULIEN D'ÉCLANE, disciple de Pélage, était fils de Mémoirius, évêque de Capoue, ami intime de saint Augustin. Il fut marié, et après la mort de sa femme, élevé au diaconat, puis à l'évêché de Capoue, selon Genade, ou plutôt à celui d'Éclane, petite ville située entre la Campanie et la Pouille, comme l'assure saint Prosper. Ayant eu le malheur d'embrasser le pélagianisme, il fut chassé de son église, condamné plusieurs fois par les papes et les empereurs, et mourut misérablement vers l'an 450. Il était éloquent et avait l'esprit agréable et brillant, comme il paraît par ses ouvrages qui sont quatre livres à Turbantius contre le premier livre de saint Augustin, des noces et de la concupiscence; huit autres livres contres le secondes noces et de la concupiscence, dont les cinq premiers sont dans l'ouvrage imparfait de saint Augustin; un symbole de foi; deux lettres et quelques autres ouvrages, dont on voit des fragmens dans Bède. (Prosper, *in Chron.* Baronius, à l'an 419. Noris, Hist. pelag. Dupin, cinquième siècle.)

JULIEN CÉSARIN, cardinal-évêque de Frascati, fut envoyé par le pape Martin v contre les

Bohémiens, et nommé pour assister en qualité de légat du saint-siège, au concile de Bâle. On a deux lettres de ce cardinal, adressées au pape Eugène, pour le détourner de la dissolution du concile; un discours qu'il fit dans le concile contre les Bohémiens, et plusieurs discours qu'il a faits à Ferrare et à Florence. (Dupin, quinzième siècle.)

JULIEN (madame de), vicomtesse de Monfa, nouvelle convertie, morte le dernier jour de février 1687, a laissé: *Élévations à Jésus-Christ* sur des textes du Nouveau-Testament, avec quelques réflexions chrétiennes sur divers sujets. Il y a dans ces élévations des saillies fort vives, mêlées de tendres raisonnemens adressés à Jésus-Christ. Ses réflexions contre le monde et le péché sont l'effet d'un saint zèle. Cet ouvrage de madame de Julien fut imprimé pour la première fois à Montpellier, deux ans après sa mort. Il en parut une seconde édition à Paris chez Jean-Baptiste Cusson, en 1706, in-24. Cette nouvelle édition est augmentée d'un exercice de l'amour de Jésus pour chaque jour de la semaine, composé par M. de V..., prêtre. (Journal des Savans, 1706, p. 606 et suiv.)

JULIEN DE TOURS (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, située dans la ville de Tours. Elle était fort ancienne, et existait déjà sous le nom de Saint-Maurice avant le temps de

saint Grégoire de Tours; mais on ignore quelle règle on y a d'abord suivie. Ce monastère ayant été détruit par les Normands vers l'an 853, Theotole, archevêque de Tours, le fit rétablir sous l'invocation de Notre-Dame et de Saint-Julien dans le siècle suivant, et il en donna la direction à Odon de Cluni, qu'il fit venir de l'abbaye de Fleuri. (*Gallia christ.* t. 3, p. 545, *vetter. edit.*) La mense abbatiale de Saint-Julien de Tours a été unie au ci-devant collège des jésuites de la même ville.)

JULIENNE (sainte), vierge et martyre, souffrit généreusement la mort à Nicomédie en Bythinie, pour la cause de Jésus-Christ, dans le quatrième siècle, du temps de l'empereur Galère Maximien. Les Grecs honorent sa mémoire le 21 décembre, et les Latins, le 16 février. (Baillet, 16 février.)

JULIENNE (B.), prieure du mont Cornillon ou des Cornouilles près de Liège, *mons Cornuilius*, naquit l'an 1193 au village de Rétime dans la banlieue de la ville de Liège. Elle perdit ses parens à l'âge de cinq ans, et fut menée par son tuteur avec sa sœur aînée au mont Cornillon ou de Saint-Corneille, et mise en pension chez les religieuses de l'hôpital ou léproserie de la ville, qu'on avait récemment bâtie au pied de la montagne. Le travail des mains, le jeûne, la prière, la lecture des ouvrages de saint Augustin et de saint

Bernard, firent toute son occupation. Elle avait une dévotion extraordinaire pour la sainte Eucharistie, qui lui faisait paraître surprenant que l'Eglise n'eût pas encore établi de fête en l'honneur de cet auguste mystère. Devenue prieure du mont Cornillon vers l'an 1230, elle communiqua sa pensée à diverses personnes qui la secondèrent si bien, que l'on commença à célébrer la fête du Saint-Sacrement à Liège dès l'an 1246. Cependant la vertu de la pieuse servante de Jésus-Christ fut éprouvée par diverses tribulations qui l'obligèrent de se retirer au monastère du mont Robert, puis à celui du Val-Benoît, de l'Ordre de Cîteaux aux portes de Liège. La persécution qui la suivait partout la fit passer successivement au val de Sainte-Marie près de Huy, chez les béguines de Namur, chez l'archidiacre de Liège, à l'abbaye de Salzines, au monastère de Fosse, où elle mourut âgée de soixante-six ans, le 5 avril 1258. Elle n'a point été canonisée dans les formes, mais on la trouve qualifiée de *Sainte* dans quelques martyrologes, et de *Bienheureuse* dans d'autres. Ses reliques sont dans l'abbaye de Saint-Sauveur d'Anvers, Ordre de Cîteaux. (Bollandus. Dom Pierre le Nain, t. 8. Baillet, 5 avril.)

JULIOPOLIS, ville épiscopale de la première Galatie au diocèse de Pont, sous la métropole d'Ancyre. Strabon semble la pla-

cer dans la Bithynie. On l'appelait autrefois Gordo. Un chef de voleurs, dit-il, liv. 12, en a fait de notre temps une ville qu'il a nommée *Juliopolis*. Pline la met la première de Bithynie, l. 5, c. 32. On l'appelait *Gordiucone*. C'est aujourd'hui *Juliopolis*. Ptolomée dit qu'elle est aux confins de la Galatie. Le Sangar minait autrefois ses murailles, mais Justinien fit faire une digue qui l'en éloigna de cinq cents pieds, comme rapporte Procope, l. 5, de *Adif.*, c. 4. Quelques-uns écrivent *Heliopolis*; d'autres *Iliopolis*. Toutes les notices s'accordent à dire que c'est une ville de la première Galatie. Celle qui porte le nom de Philippe de Chypre, marque qu'Héliopolis et Basilæe ou Basilée, est le même siège. Or Basilée est la vingt-huitième métropole marquée dans l'index des métropoles qu'on a donné p. 244 du *Droit grec-romain*. L'empereur Constantin Ducas lui avait donné cette marque de distinction qu'il lui ôta ensuite. Les évêques suivans y ont légué :

1. Philadelphie, souscrivit aux canons du concile d'Ancyre. Il est aussi dans l'index latin des pères du concile de Nicée.

2. Philet, se retira du concile de Sardique, et alla avec les siens à Philippopolis de Thrace.

3. Meliphonge, souscrivit au concile de Constantinople, sous le patriarche Flavien; à celui de Chalcedoine, et à la lettre des

évêques au pape Léon, qui lui demandaient la confirmation du vingt-huitième canon.

4. Proclien, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

5. Pantaléon, au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas, contre Anthime.

6. Martyrius, au sixième concile général.

7. Jean, aux canons *in Trullo*.

8. Constantin, au septième concile général.

9. Georges ou Ignace, au huitième concile général, et à celui de Photius.

10. N... que Constantin Ducas fit métropolitain, contre la disposition du concile de Chalcedoine, qui avait défendu qu'on diminuât l'autorité de la métropole d'Ancyre.

11. Théodore, siégeait il y a quelque temps au rapport d'Heladius, de *Stat. præs. Ec. græc.*, p. 328. (*Or chr.*, t. 1, p. 475.)

JULITTE, martyre de Tarse, issue du sang des anciens rois de l'Asie, quitta la ville d'Icone où elle demeurait avec son fils S. Cyr, âgé seulement de trois ans, pour éviter la persécution de Dioclétien et de Maximien l'an 305. Mais la persécution la suivit à Tarse en Cilicie où elle s'était réfugiée, et Alexandre, gouverneur d'Isaurie, ayant reçu une commission particulière de l'empereur d'aller à Tarse pour y faire exécuter ses édits contre les chrétiens, fit couper la tête à la sainte, après qu'on lui eut

déchiré les côtés avec des ongles de fer, et versé de la poix bouillante sur les pieds. Les Latins font la fête de sainte Julitte et de son fils saint Cyr le 16 de juin. (Tillemont, Mém. ecclés., t. 5. Baillet, 16 juin.)

JULITTE, martyre de Césarée en Cappadoce, était une dame chrétienne de cette ville. Un homme puissant lui fit plusieurs injustices si considérables, qu'elle se crut obligée d'en porter sa plainte au magistrat; mais comme on exigea d'elle d'offrir de l'encens aux dieux avant de l'écouter, et qu'elle eut horreur de cette proposition, on la condamna à être brûlée : ce qu'elle souffrit avec un courage héroïque. Son corps demeura entier au milieu des flammes, et fut enterré dans le vestibule de la grande église de Césarée. On croit que le martyre de sainte Julitte arriva dans le quatrième siècle, sous Galère Maximien. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le 30 juillet. (Saint Baillet, Panégyrique de la sainte, qui est la cinquième oraison, t. 1. Dom Ruinart, *Act. sincer. mart.* Baillet, 30 juillet.)

JULIUM - CARNICUM, ancienne ville du peuple Carni dans les Alpes Juliennes. On prétend qu'elle tirait son nom de *Julium* de Jules-César, et le surnom de *Carnicum* de l'endroit où elle était bâtie. Ce n'est aujourd'hui qu'un village appelé Zuglio, au lieu que c'était autrefois une ville assez considérable.

Elle avait un siège épiscopal qui fut transféré ensuite à *Cividale di Friuli*, ville capitale du Frioul, en latin *Forum-Julii*. Mais les patriarches d'Aquilée s'étant retirés dans cette ville, ils y établirent leur résidence depuis le huitième siècle jusqu'au treizième. Ce fut le patriarche Caliste qui en chassa l'évêque, et annexa cette église à son diocèse. *Cividale di Friuli*, n'est pas peu peuplée, mais il y a beaucoup de noblesse; une collégiale composée de quarante chanoines, et plusieurs autres bénéficiers; trois maisons religieuses d'hommes et deux de filles : l'une de ces dernières, nommée *la Majeure*, est une abbaye de bénédictines fondée sous le règne de Didier roi des Lombards. Nous trouvons dans l'*Ital. sacr.*, t. 10. col. 118, les noms des trois évêques suivans :

1. Maxentius, qui assista au concile de Grado, sous le patriarche Hélié en 579, et à l'assemblée des évêques schismatiques de l'Istrie en 590.

2. Fidentius, qui, après la ruine de *Julium-Carnicum* par les Barbares, s'étant réfugié à *Cividale*, obtint des ducs du Frioul l'agrément d'établir le siège épiscopal dans cette ville.

3. Amator, succéda à Fidentius, et siégeait vers l'an 745. C'est cet évêque qui fut chassé par Caliste, patriarche d'Aquilée.

JULTANIA, siège épiscopal de l'Arménie majeure, sous le ca

tholique de Sis, dont un évêque nommé Jean, fut envoyé par le catholique Azarie au pape Grégoire XIII avec deux autres.

JUMIEGES, *Gemeticum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom, au pays de Caux en Normandie sur la droite de la Seine, au diocèse et à cinq lieues de Rouen. Elle fut fondée vers le milieu du septième siècle par saint Philibert son premier abbé, sous le règne de Clovis II qui en fut le principal bienfaiteur avec sainte Bathilde sa femme. L'enceinte du monastère, dès les premiers temps de sa fondation, n'avait guère moins de quatre lieues de circuit : ce qui ne doit point étonner, puisque du temps même de saint Philibert et plus de 170 ans après lui, on y a vu jusqu'à neuf cents moines et quinze cents serviteurs. La vertu leur était commune à tous, et n'y était pas moins en honneur que les lettres qu'ils cultivaient avec un soin particulier, pour répandre ensuite la parole de Dieu non-seulement dans le pays, mais en Angleterre et en Irlande, où le saint abbé les envoyait tous les ans prêcher et racheter les esclaves. A l'égard des revenus dont le monastère de Jumièges jouissait alors, pour en donner une idée, il suffira de dire que Rodolfe ou Raoul frère de Charles-le-Chauve et abbé de Jumièges, ayant fait faire le partage des biens de l'abbaye en 849, les religieux eurent pour

leur part trente-sept seigneuries. Mais cette magnifique maison fut détruite deux ans après par les Danois qui n'y laissèrent rien d'entier que les principaux murs de l'église de Saint-Pierre, la seconde des trois que saint Philibert avait fait construire à son arrivée dans le pays. L'abbaye de Jumièges demeura ainsi détruite pendant près d'un siècle, n'ayant été rétablie qu'en 940 par Guillaume *Longue-épée*, second duc des Normands. L'enclos du monastère depuis sa restauration n'occupait que vingt-deux arpens de terrain. Il s'est formé dans le reste de l'ancienne enceinte quelques villages avec deux églises paroissiales, sans compter celle du bourg qui porte le nom de Saint-Valentin. L'église qui ne fut achevée qu'en 1066, et dédiée le 1^{er} juillet de l'année suivante par Maurille archevêque de Rouen, a 265 pieds de long sur 63 de large ; et le chœur, dont la longueur est de 43 pieds et demi, en occupe 31 dans sa largeur. On conservait dans le trésor de cette église plusieurs reliques très-précieuses et anciennes. En 1515 l'abbaye de Jumièges fut unie à la congrégation de Chezal-Benoît, et en 1617 à celle de Saint-Vanne, et depuis de Saint-Maur, qu'elle n'a pas moins édifiée par la sainteté de ses religieux, que par sa charité envers les monastères qui ont embrassé la même réforme. Le dortoir tombait en ruine sur la fin du siècle dernier. En 1700

on entreprit d'en construire un nouveau de 336 pieds de longueur, dont les salles n'ont été pavées qu'en 1755. On fit en même temps relever les croisées de la grande église et de la bibliothèque, qu'on enrichit d'un grand nombre d'ouvrages des conciles de saints Pères et autres excellens auteurs ecclésiastiques et profanes. Cette abbaye a donné des abbés réguliers à plusieurs monastères de l'Ordre de Saint-Benoît tant en France qu'en Angleterre, et a produit plusieurs grands hommes dont on peut voir le catalogue dans Moréri, édition de 1759, et dans le nouveau *Gallia christ.* t. 2, col. 185 et seq.

JUNIE, est jointe à Andronique dans l'épître aux Romains. (C. 16, v. 7.) *Salutate Andronicum et Juniam, cognatos et concaptivos meos, qui sunt nobiles in Apostolis.* Ces dernières, qui sont considérables entre les apôtres, font croire à plusieurs modernes que Junias est un homme aussi bien qu'Andronique : mais saint Chrysostôme et plusieurs autres prennent Junie pour une femme, et peut-être pour celle d'Andronique. Les Grecs et les Latins font leur fête le 17 de mai, et les distinguent comme le mari et la femme. (Dom Calmet.)

JUNIEN, reclus, abbé de Mairé, dit l'Evescau, en Poitou, était né à Briou, dans cette province, de parens nobles, qui le firent instruire avec soin dans la vertu

et les lettres. Il fut lié d'une amitié toute céleste avec sainte Radegonde, reine de France, et religieuse de Poitiers, qui lui envoya un cilice, et qui reçut une chaîne de fer que l'on gardait encore à Poitiers trois cents ans après eux. Il bâtit un monastère à Mairé, l'un des premiers en France qui reçut la règle de Saint-Benoît, et qui devint depuis un simple prieuré-cure. Il se retirait de-là par intervalles dans une cellule qu'il s'était fait construire à Chaulnay, pour y vaquer plus tranquillement à la contemplation, et s'y exercer dans les œuvres de pénitence. Dieu le favorisa du don de prophétie et de celui des miracles. Il mourut à la même heure que sainte Radegonde, le 13 août 587. On fait sa fête le 13 d'août. (Dom Mabillon, premier siècle bénédict. Baillet, 13 août.)

JUNIUS (François), fils du précédent, était très-savant dans les langues orientales et dans les langues septentrionales. Il naquit à Heidelberg en 1589, et prit d'abord le parti des armes ; mais après la trêve conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, et demeura pendant trente ans chez le comte d'Arondel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius son neveu, en 1679, âgé de quatre-vingt-neuf ans, laissant ses manuscrits à l'Université d'Oxford qui lui a dressé un monument honorable. Il se fit extrêmement esti-

mer, non-seulement par sa profonde érudition, mais encore par la pureté de ses mœurs. Ses livres étaient son unique passion; et il n'y a peut-être pas d'homme qui ait plus lu que lui, sans préjudicier toutefois à sa santé. On a de lui : 1°. Un traité de *Pictura veterum*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam en 1694, in-fol. Ce traité est excellent et estimé de tous les savans. Il y a peu de chose dans les auteurs grecs et latins, touchant le peinture et les anciens peintres, qui ait échappé à la diligence de cet auteur. On voit à la tête sa vie composée par M. Grævius. 2°. Des remarques sur la paraphrase du Cantique des cantiques, composée en langue franque par l'abbé Willeram, et mise au jour la première fois par Paul Mérula. 3°. L'explication de l'ancienne paraphrase gothique des quatre évangiles, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par les notes de Thomas Maréchal. 4°. Un grand commentaire (encore manuscrit) sur la concorde des quatre évangiles de Tatien. 5°. Un grand glossaire en cinq langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales. Cet ouvrage contient onze volumes manuscrits, que Jean Fell, évêque d'Oxford, fit mettre au net pour les donner à l'imprimeur. 6°. *Etymologicum anglicanum*, que M. Édouard Lye, savant anglais, a fait imprimer à Oxford en 1745, in-folio.

6°. Des notes sur un grand nombre de livres, que l'on peut voir dans le catalogue des manuscrits qu'il légua à l'académie d'Oxford. (Bayle, Dictionn. critiq. Moréri, édition de 1757.)

JUNIUS (Baudouin), a écrit *Chronicon morale*, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 700 de Jésus-Christ. Il a été imprimé en 1621. Il avait publié un *Manuale theologicum* en 1615. (Konig, *Biblioth. vet. et nov.*)

JUNIUS (Jean), publia en 1623 une Réfutation des leçons de Socin. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

JUNIUS (Isaac), composa une Antopologie ou des observations sur les seize premiers chapitres de l'Apologie des remontrants. Cet ouvrage fut imprimé in-4° en 1640, après la mort de l'auteur. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

JURÉ, se disait de certains officiers préposés par les corps dont ils étaient membres, pour faire des rapports et des visites. Ils devaient empêcher les abus, et veiller à l'observation des statuts et des réglemens.

JURÉ, se disait aussi d'un écolier qui avait étudié six mois dans l'Université de Paris et qui en avait lettres et certificats du recteur, attributives de juridiction au Châtelet.

JUREMENT.

Sommaire.

§ 1^{er}. Du nom et de l'essence du jurement.

§ II. De la division du jurement.

§ III. *de l'usage du jurement.*

§ IV. *Des conditions du jurement.*

§ V. *Des causes du jurement.*

§ VI. *Des effets du jurement.*

§ VII. *Des choses qui empêchent l'obligation du jurement.*

§ VIII. *Des choses qui font cesser l'obligation du jurement.*

§ IX. *De l'interprétation du jurement promissoire.*

§ X. *Des peines des parjures.*

§ I.

Du nom et de l'essence du jurement.

Le nom de jurement est tiré du droit, soit parce que le droit l'a introduit pour la confirmation de la vérité, parce que celui qui jure, rend à Dieu le droit de la vérité, soit enfin parce que c'est un droit ou une loi qui lie celui qui jure, et qui l'oblige d'accomplir ce qu'il a juré.

Le jurement est un acte de religion par lequel on prend Dieu à témoin des choses que l'on assure, ou que l'on promet.

§ II.

De la division du jurement.

1°. Par rapport à la matière, ou à la chose jurée, le jurement se divise en *assertoire* et en *promissoire*. Le jurement assertoire est celui par lequel on prend Dieu à témoin pour assurer la vérité d'une chose présente ou passée. Le jurement promissoire est celui par lequel on prend Dieu à témoin pour confirmer une promesse que l'on fait.

2°. Par rapport à la manière,

le jurement se divise en *explicite*, par lequel on prend expressément Dieu à témoin, et en *implicite*, par lequel on est censé prendre Dieu à témoin, en jurant par les créatures qui portent quelques caractères particuliers de la divinité. C'est ainsi qu'en jurant par le ciel ou par la terre, on jure implicitement par Dieu même qui est l'auteur de l'un et de l'autre.

3°. Le jurement se divise en *simple*, qui se fait par une pure invocation de Dieu, sans aucune cérémonie; et en *solennel*, qui se fait avec certaines cérémonies, comme en touchant l'Évangile, l'autel, la croix, etc.

4°. Le jurement se divise en *judiciaire*, qui se fait en justice; et en *non-judiciaire*, qui se fait hors la justice. Le judiciaire est volontaire quand il se fait par le libre consentement des parties; il est nécessaire quand c'est la loi, ou le juge qui l'ordonne. Il y a aussi un jurement judiciaire, qu'on appelle de *calomnie*, et un autre qu'on nomme *décisif*. Le jurement de calomnie est celui par lequel les parties protestent qu'elles ne veulent commencer et poursuivre le procès, que dans la bonne foi et la persuasion qu'elles ont droit, sans calomnie, c'est-à-dire, sans dol, sans fraude, sans mensonge, sans injustice. Le jurement décisif est celui que le juge ordonne pour terminer le procès.

5°. Le jurement est ou *verbal*, qui s'exprime par les paroles, ou *réel*, qui consiste dans des si-

gues équivalens aux paroles; ou *mixte*, qui est composé de signes et de paroles.

6°. Le jurement est ou simplement *attestatoire*, lorsqu'on ne fait que prendre Dieu à témoin, sans s'obliger à aucune peine, ni soi, ni les autres; ou *exécutoire*, lorsqu'en prenant Dieu à témoin, nous le prions encore de nous punir, nous ou les autres, si ce que nous attestons est faux, ce qui se fait ou explicitement, comme lorsqu'on dit, *que je meure à l'instant, moi et les miens, si je ne dis vrai*; ou implicitement, comme lorsqu'on dit: *je jure par ma vie et par celle des miens*.

7°. Le jurement se divise encore en *absolu* et en *conditionnel*, en *sincère* et en *trompeur*, en *clair évident*, et en *obscur et ambigu*. Cette division ne demande point d'explication.

8°. Le jurement se divise aussi en *matériel* et en *formel*. Le jurement matériel consiste dans la prononciation extérieure des paroles par lesquelles on prend Dieu à témoin, mais sans intention de jurer. Le formel consiste dans la prononciation réfléchie des mêmes paroles, jointe à l'intention de jurer.

§ III.

De l'usage du jurement.

L'usage du jurement est permis lorsque toutes les conditions nécessaires s'y rencontrent. C'est un point de foi décidé contre les apostoliques, les albigeois, les viciéfités dans le concile de Cons-

tance, et les anabaptistes. Dieu a juré et a prescrit la manière de jurer. *Jurabis, vivit Dominus, in veritate, et in judicio, et in justitia.* (Jérém. 4, 2.) Abraham, Isaac, Jacob, saint Paul et beaucoup d'autres saints des deux Testamens ont juré. Le jurement d'ailleurs ne renferme rien que de bon, soit du côté de son principe qui consiste dans la haute idée que l'on a de l'infailibilité de Dieu; soit du côté de sa fin, quand on jure pour terminer les différends; soit du côté de sa matière, lorsque toutes les conditions requises l'accompagnent. Enfin le jurement est un acte de religion, dit saint Thomas, par lequel on honore Dieu. (*Juramentum est actus religionis sive latriæ.* (2, 2. q. 89, a. 4 in corp.))

Jésus-Christ ne défend donc pas le jurement d'une manière absolue, ni comme une chose mauvaise en elle-même dans le chapitre 5 de saint Matthieu. Il en condamne seulement la légèreté, la facilité, la témérité, défauts ordinaires parmi les Juifs qui s'imaginaient fausement que le jurement n'était illicite, que quand il péchait contre la vérité, d'où vient qu'ils juraient très-souvent et sans juste raison. Il faut répondre de même aux Pères qui paraissent condamner le jurement.

§ IV.

Des conditions du jurement.

Pour que le jurement soit entièrement irrépréhensible, il

exige plusieurs conditions dont les unes regardent les personnes qui jurent; les autres, les personnes par lesquelles on jure; d'autres, la manière de jurer, et la matière des juremens.

1^o. A ne consulter que le droit naturel, pour que le jurement soit licite du côté de celui qui jure, il suffit qu'il ait l'usage de la raison, et qu'il connaisse l'importance du jurement. Mais si l'on consulte le droit humain, il faut que celui qui jure puisse être témoin, et qu'il ne se soit jamais parjuré. (*Caus. 14, 22, q. 5, c. 15.*) On ne peut non plus le contraindre à jurer avant qu'il ait atteint l'âge de quatorze ans, et l'on dispute s'il peut y être admis. Il faut s'en tenir à la coutume des lieux, et à la prudence des juges. (*Caus. 2, q. 5, c. 4.*) Les lois défendent aux prêtres de jurer légèrement, mais ils peuvent le faire dans le cas de nécessité, ou d'une grande utilité.

2^o. On ne peut jurer que par le vrai Dieu, en ne lui attribuant que ce qui lui convient. C'est un péché mortel ou de jurer par les membres de Dieu, ou de jurer par les faux dieux, puisque c'est leur rendre un culte religieux, et les invoquer comme témoins infailibles de la vérité; ce qui ne convient qu'au seul vrai Dieu. Il n'est pas permis non plus de demander déterminément à un homme de jurer par les faux dieux, parce que ce serait lui demander déterminément une chose mauvaise; mais on peut lui deman-

der le jurement, lorsqu'il y a une grande utilité, quoique l'on prévoie qu'il jurera par les faux dieux; de même qu'on peut emprunter dans le besoin à un usurier, quoiqu'on sache qu'il péchera en prêtant à usure.

3^o. Les conditions qui regardent la manière et la matière du jurement, sont prescrites, ou par le droit ecclésiastique, ou par le droit naturel et divin. Le droit ecclésiastique défend de jurer à moins qu'on ne soit à jeun. Il défend aussi le jurement depuis la septuagésime jusqu'à l'octave de Pâque, et depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie. Mais ces lois ne subsistent plus.

Selon le droit naturel et divin, il faut trois conditions pour jurer licitement; savoir, la vérité, le jugement, la justice, comme le dit le prophète Jérémie dans ces paroles du chap. 4, v. 2. *Jurabis, vivit Dominus, in veritate, et in judicio, et in justitia.*

Pour que le jurement soit vrai, il faut que celui qui jure, croie prudemment et certainement que ce qu'il assure est conforme à la vérité. Et par conséquent celui croit de bonne foi que ce qu'il assure est vrai, n'est point parjure, quoique la chose se trouve fausse, pourvu qu'il ait fait les diligences nécessaires pour connaître la vérité. Au contraire c'est être parjure, que de jurer une chose vraie que l'on croit fausse par erreur, ou de jurer une chose

quel'on croit vraie sur de faibles conjectures, ou de jurer une chose dans le doute, ou de jurer qu'on n'a point fait une chose, lorsqu'on l'a fait faire à un autre, parce qu'on est censé avoir fait soi-même ce que l'on a fait par un autre, ou de jurer sans la certitude requise, comme lorsqu'on jure qu'une chose est, quoiqu'on ne l'ait pas vue, lorsque pour la jurer, il est requis qu'on en ait été témoin oculaire. Pour que le jugement accompagne le jurement, il faut qu'il se fasse avec prudence, nécessité, et en matière importante seulement. Pour que le jurement soit juste, il faut qu'il ait pour objet une chose permise et honnête.

Tout jurement auquel il manque quelque une de ces conditions est toujours péché, mais il n'est pas toujours péché mortel, car celui auquel il ne manque que le jugement, n'est que péché véniel, à moins qu'il n'y ait, ou du mépris, ou du scandale, ou du péril de fausseté. La raison est que le jurement auquel il ne manque que le jugement, c'est-à-dire, qui se fait pour une chose légère, mais vraie, ne fait pas une grande injure à Dieu. Ainsi pensent tous les théologiens.

Tout jurement promissoire d'un péché, même véniel, c'est-à-dire, tout jurement par lequel on s'oblige à faire une chose véniellement mauvaise, est péché mortel, soit qu'on ait intention de l'exécuter, soit qu'on ne l'ait pas, parce qu'il fait une grande

injure à Dieu que l'on prend pour témoin d'un mensonge, si l'on n'a pas intention d'accomplir ce que l'on promet, ou au moins d'une chose mauvaise, si on a intention de l'accomplir.

Tout jurement assertoire d'une chose mortellement mauvaise, c'est-à-dire, tout jurement par lequel on assure illicitement que le prochain a commis une faute grave, est un péché mortel, parce qu'il renferme une irrévérence considérable envers Dieu, en ce qu'on interpose son nom pour faire croire une médisance importante. On peut cependant sans aucun péché assurer avec serment le crime de quelqu'un, lorsqu'il y a nécessité de le faire.

Tout jurement assertoire contre la vérité, ou bien tout parjure est toujours péché mortel, en quelque matière que ce soit, grave ou légère, à moins que l'inadvertance n'excuse, parce qu'il renferme nécessairement un mépris de Dieu, en ce qu'il donne à entendre, ou que Dieu ne connaît pas la vérité, ou qu'il veut attester le mensonge. D'où vient que la proposition suivante a été justement condamnée par Innocent XI. *Vocare Deum in testem mendacii levis, non est tanta irreverentia, propter quam velit aut possit damnare hominem.*

Tout parjure promissoire est un péché mortel, soit qu'on n'ait pas l'intention de jurer en préférant le jurement extérieur,

soit que celui qui jure n'ait pas l'intention actuelle d'accomplir ce qu'il promet, soit qu'il l'ait en effet, mais qu'il l'a change. La raison est que dans tous ces cas on prend Dieu à témoin, et on le fait autant qu'on peut, auteur du mensonge.

Conditions sous lesquelles il est permis d'exiger le jurement.

Il est permis d'exiger le jurement de celui qu'on ignore devoir se parjurer; mais quand on croit probablement qu'il se parjurera, il n'est pas permis de l'exiger de son autorité privée, parce que c'est lui donner occasion de pécher sans sujet. Un juge peut cependant ordonner le jurement à celui qu'il prévoit devoir se parjurer, lorsqu'on l'exige de lui, parce que comme personne publique, il doit suivre la disposition des lois qui l'y obligent; et pour lors le péché tombe, non sur le juge, mais sur celui qui l'oblige d'exiger le jurement. Le juge doit cependant presser le demandeur de ne point exiger le jurement, et exhorter celui qui doit jurer, à ne point jurer faux.

§ V.

Des causes du jurement.

La cause finale du jurement, c'est la confirmation de la vérité et le culte de Dieu, parce qu'en jurant, on proteste que le témoignage de Dieu est supérieur à tous les autres. La cause efficiente, est toute personne capable de jurer, savoir Dieu, qui

jure par lui-même pour s'accommoder à la faiblesse des hommes, et rendre plus attentifs, et plus certains de ses promesses, les anges et les hommes. Les athées néanmoins et les païens ne jurent pas proprement, puisqu'ils n'invoquent pas le nom du vrai Dieu. La cause formelle du jurement consiste dans les formalités prescrites par le droit, lesquelles ne sont point nécessaires de leur nature, mais seulement, par la disposition des lois.

§ VI.

Des effets du jurement.

L'effet principal du jurement promissoire que nous examinons ici, c'est son obligation, sur laquelle nous allons résoudre plusieurs difficultés.

1°. Le jurement oblige, quand il a pour objet une bonne chose, mais non pas une mauvaise ou une indifférente, à moins que cette chose indifférente ne soit profitable à un tiers. Il oblige, quand il a pour objet une bonne chose, puisque s'il n'obligeait pas dans cette circonstance, il n'obligerait jamais. Il n'oblige point quand il a pour objet une mauvaise chose, puisqu'il répugne qu'on soit obligé à pécher, et que le droit déclare nul un jurement fait contre les bonnes mœurs: *Non est obligatorium contra bonos mores praestitum juramentum.* (In 6, Reg. 48. Il n'oblige point non plus quand il a pour objet une chose indifférente, non utile à un tiers, parce qu'une chose de cette na-

ture est purement vaine ou même mauvaise, selon le sentiment le plus commun, et que le jurement ne peut obliger à une chose purement vaine, ni mauvaise. Si néanmoins une chose indifférente en soi avait une bonne fin, on serait tenu à l'accomplir si on en faisait serment. C'est ainsi que celui qui jure qu'il n'entrera point dans la maison d'autrui de peur d'y pécher, est obligé d'observer son serment.

2°. Le jurement où il y a erreur touchant la substance de la chose n'oblige point, parce qu'il n'y a pas alors de consentement substantiel. Ainsi une personne qui a juré de donner un vase d'or qu'elle croit d'airain, n'est pas obligée à son serment.

3°. Le jurement où il y a seulement erreur touchant les circonstances de la chose, oblige, à moins que celui qui jure n'ait en vue ces circonstances.

4°. Le jurement, sans intention de jurer, n'oblige point par lui-même; mais il oblige quand il y a intention de jurer, quoiqu'il n'y ait pas intention de s'obliger, ni d'accomplir ce que l'on jure. Il n'oblige point par lui-même, sans intention de jurer, puisque ce n'est pas pour lors un vrai jurement; mais il oblige par accident, comme pour éviter l'injustice, ou le scandale. Il oblige quand il y a intention de jurer, quoiqu'il n'y ait pas intention de s'obliger, parce que quand on veut la cause, on veut aussi l'effet qui lui est

nécessairement attaché, et que l'obligation d'accomplir sa promesse est attachée au serment que l'on en fait comme à sa cause, de même que l'incendie d'une maison est une suite nécessaire du feu que l'on y met, quoique l'incendiaire qui l'y met, proteste que son intention n'est pas de brûler la maison.

5°. Le jurement promissoire passe aux héritiers de celui qui l'a fait, en tant que promesse, mais non en tant que jurement, c'est-à-dire, que les héritiers de celui qui a juré sont tenus d'acquiescer sa promesse; mais s'ils ne l'acquiescent pas, ils seront injustes sans être parjures, parce que le jurement est un lien personnel.

§ VII.

Des choses qui empêchent l'obligation du jurement.

Les choses qui empêchent l'obligation du jurement, regardent la matière et la personne. En matière impossible, vaine, criminelle, le jurement n'est pas obligatoire, comme nous l'avons prouvé. Une personne qui est liée par la loi, ou qui n'est pas libre, ne peut s'obliger par serment, et par conséquent le défaut de liberté et la défense des lois empêchent l'obligation du jurement.

§ VIII.

Des choses qui font cesser l'obligation du jurement.

Il y a cinq choses qui font cesser l'obligation du jurement;

savoir, le changement notable de matière, la remise du jurement, la commutation, l'irritation et la dispense.

1°. Le changement notable de matière fait cesser l'obligation du jurement, et on peut dire généralement parlant, qu'il y a un changement notable de matière, lorsqu'elle est devenue physiquement ou moralement impossible, ou illicite, ou qu'elle empêche un plus grand bien. Ainsi une personne qui ne peut donner une somme d'argent qu'elle a promise avec serment, sans déchoir notablement de son état, n'est pas tenue de la donner. Il en est de même d'un inférieur à qui un supérieur défend d'exécuter son serment. Quand la matière devient en partie impossible, il faut observer le jurement dans la partie qui demeure possible, si elle est séparable de l'impossible.

2°. L'obligation du jurement cesse, lorsque celui en faveur duquel on l'a fait, vient à la remettre expressément ou tacitement, à moins qu'un tiers n'y soit intéressé, comme si deux marchands s'étaient mutuellement juré qu'ils donneraient tant de leur profit aux pauvres. Ils ne pourraient en ce cas se remettre leur jurement. Il en est de même lorsqu'on a fait un serment promissoire à quelqu'un, principalement en vue de Dieu; car pour lors celui à qui on l'a fait ne peut le remettre; mais si on le lui a fait principalement pour lui-même, il

peut le remettre. Par exemple, si deux personnes se sont juré la récitation du pseautier, principalement pour leur utilité commune, ils peuvent se la remettre. Mais ils ne le peuvent, s'ils l'ont juré principalement en vue de Dieu.

3°. La commutation du jurement en fait cesser l'obligation. Mais, régulièrement parlant, ni celui qui a juré, ni le supérieur, ne peuvent commuer en mieux un serment fait en faveur d'un tiers, parce qu'on ne peut sans une cause extraordinaire, frustrer une personne de son droit. Les juremens faits à la gloire de Dieu ne peuvent être commués en quelque chose de moindre sans dispense du supérieur; mais celui qui a juré peut les commuer en mieux, de sa seule autorité, pourvu que la chose en laquelle il est commué ne soit pas commandée d'ailleurs. La raison est que Dieu agréé ce qui est de mieux et de plus parfait. Le souverain pontife a droit de commuer les juremens en quelque chose de moindre dans toute l'Eglise, et les évêques ont le même droit dans leurs diocèses, si ce n'est à l'égard des juremens réservés au siège apostolique, tels que ceux qui se font dans les cinq matières dans lesquelles les vœux sont réservés à ce même siège apostolique, et ceux qui lui sont aussi réservés par les statuts des communautés, collèges, académies, ou lieux particuliers. Sur quoi il est bon de remarquer que celui qui n'a

que le pouvoir délégué de commuer les vœux, ne peut pas commuer les juremens, non plus que celui qui n'a que le même pouvoir délégué de commuer les juremens, ne peut commuer les vœux.

4°. L'obligation du jurement cesse lorsque celui qui a ce droit l'irrite ou l'annule. Ce droit appartient au père à l'égard de son fils; au tuteur à l'égard de son pupille, au mari à l'égard de sa femme. (*Voyez* VŒU.)

5°. La dispense éteint l'obligation du jurement, et le droit de dispenser du jurement appartient à l'Église, puisque sans ce droit, elle manquerait de l'une des choses nécessaires à une république sagement établie, qui doit jouir du pouvoir de dispenser ses sujets de certaines lois particulières, telles que les vœux et les juremens, lorsque le bien public, ou le bien particulier l'exige. Mais une telle dispense n'est valide que quand il y a quelque juste raison pour dispenser, et que le jurement n'est point confirmatoire d'une promesse faite à un tiers, à moins que le bien public ne demande que l'on dispense dans ce dernier cas.

§ IX.

De l'interprétation du jurement promissoire.

On doit interpréter le jurement promissoire, selon les règles suivantes.

Première règle.

Toutes les fois qu'une per-

sonne est certaine de l'intention qu'elle a eue en jurant, il n'est pas besoin d'interprétation dans le for de la conscience, parce l'obligation du jurement dépend principalement de l'intention de celui qui jure. L'interprétation n'a donc lieu que quand celui qui a juré ne peut pas suffisamment expliquer son intention.

Deuxième règle.

Il faut expliquer le jurement selon la nature de l'acte auquel il est joint pour lui servir de confirmation, parce que le jurement ne multiplie pas les obligations, mais augmente seulement l'obligation de l'acte dont il est confirmatoire. Ainsi une personne qui a juré de payer ce qu'elle doit à une autre, peut user de compensation comme elle le pouvait avant le jurement, supposé que cette personne refuse de lui payer ce qu'elle lui doit de son côté.

Troisième règle.

On doit expliquer l'obligation du jurement d'une manière stricte, autant que la matière et les paroles de la promesse peuvent le permettre, parce qu'on doit restreindre, autant qu'il est possible, les choses odieuses, telles que le jurement, à cause du danger du parjure.

Suivant cette règle, 1°. le jurement de garder les statuts d'une communauté ne s'étend qu'à ceux qui sont déjà faits, et non à ceux que l'on fera dans la

suite, à moins qu'ils ne soient absolument nécessaires. 2°. Celui qui jure d'obéir à un autre, n'est point tenu en vertu de son serment, ni aux choses illicites, ni aux impossibles, ni à celles qui sont si difficiles qu'elles n'ont pu vraisemblablement être comprises dans l'intention de celui qui a juré. 3°. L'évêque qui a juré de ne point aliéner les biens de l'Église, peut cependant les aliéner dans un cas de nécessité ou d'utilité, en observant les solennités du droit. 4°. Celui qui a juré la résidence, peut ne point résider dans les cas accordés par le droit. 5°. Le jurement de garder le secret dans un chapitre ou une communauté, n'oblige que dans les matières qui demandent le secret.

Quatrième règle.

Il faut interpréter le jurement selon les conditions qui lui sont attachées de l'avis commun des hommes sages, telles que sont celles-ci : *Je le ferai si je puis, s'il m'est permis, si celui à qui j'ai promis avec serment ne me remet point ma promesse, si je puis garder mon serment sans préjudice des droits de mes supérieurs, si la matière ne reçoit point de changement considérable, etc.*

§ X.

Des peines des parjures.

Le droit canonique prononce les peines suivantes contre les parjures.

1°. Celui qui se parjure ou qui engage un autre à se parjurer, doit jeûner quarante jours au pain et à l'eau, faire ensuite sept ans de pénitence, et enfin n'être jamais sans pénitence le reste de sa vie. (22, quest. 5, c. 4.)

2°. Le parjure doit être privé par le juge, dans les pays où il y a lieu, des bénéfices qu'il possède, et être déclaré inhabile à en posséder d'autres. (*Cap. 10 et 11 de jurejur.*)

3°. Le parjure n'est pas même admis, après sa pénitence, à être témoin. (*Cap. 54 de testibus.*)

4°. Le parjure encourt l'infamie, lorsque son crime est notoire. (*Voyez* PONTAS, au mot JUREMENT; et M. Collet, Moral. t. 2, p. 165.)

JURET (François), natif de Dijon, et chanoine de Langres, mort en 1626, âgé de plus de soixante-dix ans, a fait des notes sur les épîtres de Symmaque et d'Yves de Chartres, qui parurent en 1589.

JURIEU (Pierre), fameux ministre de la religion prétendue réformée, naquit le 24 décembre 1673 à Mer ou Mevers-la-ville, petite ville, aujourd'hui du diocèse de Blois, où son père Daniel était ministre. Rivet et du Moulin, ministres célèbres, étaient ses oncles maternels. Il fit une partie de ses études en Hollande et en Angleterre; mais étant rappelé en France, il fut reçu ministre à la place de son père. On le choisit ensuite pour être ministre de Vitré où il

composa son *Traité de la dévotion*. Il passa de là dans l'Académie de Sedan où il exerça la charge de professeur en Théologie et en hébreu, et y fut élu ministre. Il ne s'accorda pas avec M. le Blanc, son collègue, dont les thèses étaient beaucoup plus modérées et bien plus solides que celles de Jurieu. Il composa en ce temps-là un écrit sur la nécessité du baptême, puis une *Apologie de la morale des prétendus réformés*, contre le livre de M. Arnauld, du *Renversement de la morale par les calvinistes*; le *Préservatif contre le changement de religion*, pour opposer au livre de l'Exposition de la foi catholique, composé par Bossuet, pour lors évêque de Condom, depuis évêque de Meaux. L'Académie de Sedan ayant été ôtée aux prétendus réformés en 1681, Jurieu fut destiné aux fonctions de ministre à Rouen; mais comme on sut à la Cour qu'il était auteur d'un livre intitulé *la Politique du clergé de France*, il fut obligé de passer en Hollande où il fut fait professeur en Théologie à Rotterdam. Il composa alors les *Derniers efforts de l'innocence affligée*, et les *Lettres contre l'histoire du calvinisme du père Sainbourg*; il s'érigea même en prophète dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, en prédisant que l'an 1689 la religion prétendue réformée serait établie en France; il chercha même des prodiges et des présages, qu'il débitait comme des avant-cou-

reurs de ses prophéties. Mais ayant par malheur pris un temps trop court pour leur événement, il eut le chagrin d'en voir lui-même la fausseté. Sur la fin de ses jours il eut des démêlés très-vifs avec Bayle, Bagnage de Bauval et Saurin ses confrères. Il imagina un nouveau système sur l'Eglise, en la composant de toutes les sociétés chrétiennes qui ont retenu les fondemens de la foi. M. Nicole réfuta cet ouvrage; et Jurieu répliqua. Il publia encore une *Histoire des dogmes et des cultes de la religion des Juifs*, et un *Traité rempli d'injures et de calomnies*; intitulé : *l'Esprit de M. Arnauld*. Il se mêla aussi de la dispute qui était entre Fénelon et Bossuet, au sujet de la mysticité. Il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait soulevé par plusieurs lettres pastorales les nouveaux convertis de France. Il mourut à Rotterdam le 11 janvier 1713. Toutes les personnes équitables, tant catholiques que protestans, conviennent que Jurieu avait beaucoup de feu, d'imagination, de véhémence, et qu'il était capable d'imposer par sa manière d'écrire; mais ils avouent en même temps qu'il avait des emportemens qui allaient jusqu'à la fureur, indignes non-seulement d'un pasteur de l'Eglise, mais encore d'un honnête homme. (*Voy. les Lettres de Bayle, avec les notes de M. Desmaiseaux; les Lettres de M. Arnauld, surtout les quatre premiers volumes.*)

JURISDICTION ou **JURIDIC-TION**. Nous prenons ici le mot de juridiction pour le pouvoir de faire droit et d'exercer la justice. Il y a deux sortes de juridiction; la séculière, qui regarde le civil et qui appartient au roi et aux autres laïcs commis de sa part; et l'ecclésiastique, qui regarde le spirituel, et qui appartient au clergé.

La juridiction ecclésiastique se divise en volontaire, gracieuse et contentieuse. La juridiction volontaire s'exerce sans le for intérieur et dans l'extérieur. Celle qui s'exerce dans le for intérieur, regarde particulièrement le sacrement de pénitence, et s'appelle pénitentielle. Celle qui s'exerce dans le for extérieur, est, ou gracieuse, ou contentieuse. La gracieuse est celle qui s'exerce sans les formes judiciaires, qui ne dépend que de la prudence de ceux qui la possèdent, et dont on ne peut porter des plaintes aux supérieurs. Telle est, par exemple, la juridiction d'un évêque qui confère des bénéfices à sa collation, qui donne permission de prêcher, de confesser aux prêtres qui n'ont point de titre, etc. La juridiction contentieuse est celle qui prononce sur les différends qu'il faut instruire selon les formes judiciaires, et qui s'exerce ordinairement *in nolen-tem*. (La Combe, au mot *jurisdiction*. Gibert, Instit. eccl. p. 128.)

Quand la juridiction volon-

taire appartient à un corps, elle doit être exercée dans le lieu où ce corps tient ses assemblées ordinaires, comme dans les chapitres des églises cathédrales ou des monastères; mais hors ces cas, on l'exerce où l'on veut: de là vient que les prélats, soit inférieurs soit supérieurs, distribuent ces grâces hors de leur district, comme dans leur district; et de cette liberté naît une des principales différences entre cette juridiction et la juridiction contentieuse.

Pour le temps où les actes de la juridiction volontaire se doivent faire, il y en a dont le temps est prescrit, comme les élections, et d'autres qui n'ont pas de temps déterminé, comme la confirmation des élections. D'où vient qu'à l'égard des actes du premier genre, l'exercice de cette juridiction n'étant pas libre par rapport au temps, elle n'est pas volontaire à cet égard. En quoi il en est de la circonstance des personnes, sur qui ces actes tombent, comme de celles du temps où ils doivent être faits. Il y avait des personnes à qui ces actes étaient dus, comme les indultaires, les gradués; et à l'égard de ces personnes, l'acte de juridiction par lequel les bénéfices étaient donnés, n'était pas volontaire. Il y a certains cas où l'exercice de la juridiction volontaire n'est pas volontaire de la part du prélat, par rapport à la circonstance des personnes sur qui elle tombe. Par exemple, un prélat ne peut pas refuser d'ab-

soudre un excommunié qui s'offre à satisfaire, quoique l'absolution de l'excommunication soit un acte de la juridiction volontaire. (Gibert, *ibid.*, p. 126.)

JUST (saint), évêque de Lyon, au quatrième siècle, servit d'abord l'église de Vienne en qualité de diacre. Il succéda à Verissime, évêque de Lyon, l'an 374, et assista la même année au concile de Valence dans la province de Vienne. Il se lia très-étroitement avec saint Ambroise, pour travailler de concert au bien de l'Église. En même temps qu'il s'appliquait à l'instruction de son peuple, il lui donnait les exemples les plus rares de l'humilité chrétienne, de la douceur, de la patience, de la pureté, de la charité envers les pauvres, et d'un attachement inviolable à tous les commandemens du Seigneur. Les évêques des Gaules le députèrent au concile d'Aquilée en Istrie, avec Constance, évêque d'Orange, et Procule de Marseille. A son retour, il passa en Egypte avec un lecteur de son église, nommé *Viateur*, pour expier la faute qu'il croyait avoir commise en remettant un criminel qui s'était réfugié dans l'église, entre les mains de l'un des principaux de la ville, auquel il fit promettre qu'on ne nuirait point au malheureux; ce qui ne fut point exécuté. Saint Just mourut en Égypte, d'où les Lyonnais firent transporter son corps avec celui de saint

Viateur, dans leur ville. Ils les mirent avec honneur dans l'église des Machabées, qui était hors de la ville, et qui ayant été ruinée depuis par les hérétiques, fut rebâtie dans l'enceinte de la ville, et prit le nom de Saint-Just. Cette seconde église fut encore ruinée par les huguenots du seizième siècle. (Surius, Hermant, Vie de saint Ambroise. Théophile Raynaud, Catal. des saints de Lyon. Severt, Hist. des archevêques de Lyon. Baillet, 2 septembre.)

JUST et PASTOUR, enfans, martyrs en Espagne, étaient deux frères nés dans la ville de Complute ou Alcala. Ils étaient l'un et l'autre aux écoles de la ville, lorsqu'on publia dans la place publique les édits de persécution contre les chrétiens donnés par les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule; l'an 304. Se sentant tout à coup enflammés d'une ardeur céleste pour la gloire du martyre, les deux saints enfans coururent au tribunal du gouverneur Dacien qui les fit cruellement fouetter et ensuite décapiter pour leur constance à confesser le nom de Jésus-Christ, au mois d'août de l'an 304. Le martyrologe romain moderne marque leur fête au 6 d'août. La ville de Narbonne qui a choisi saint Just pour patron, conserve quelques parties de ses reliques dans l'église cathédrale dédiée sous son nom. (Surius. Saint Euloge de Cordoue, dans son Mémorial. Baillet, 6 août.)

JUST, martyr en Beauvaisis, était de la ville d'Auxerre. On dit que n'étant encore âgé que de neuf ans, il persuada à son père d'aller à Amiens délivrer de prison un frère qu'il avait, et qu'à son retour il fut tué en chemin par les barbares. On bâtit une église de son nom sur le lieu de sa sépulture, à six lieues de Beauvais et à onze d'Amiens, où il s'est formé un bourg et une abbaye de Prémontré, du nom de Saint-Just. On fait sa fête le 18 octobre.

JUST (S.-), *Sanctus-Justus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située en Picardie au diocèse et à cinq lieux de Beauvais sur la route de Paris à Amiens. Elle a été possédée successivement par différens corps. Il y avait en 1107 des chanoines séculiers; en 1119 on y mit des chanoines réguliers de Saint-Quentin, et en 1147 Odon ou Eudes III, évêque de Beauvais y appela des Prémontrés de l'abbaye de Dammartin. (*Gallia christ.*, tom. 9, col. 840.)

JUST-MONT, *Justus-Mons*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le duché de Luxembourg, au diocèse et à quatre lieues de Metz; elle était aussi élective et de la réforme.

JUSTE, en terme d'Écriture-Sainte et de la Théologie, se dit de celui qui a la grâce sanctifiante. Il se dit aussi des saints qui sont dans le ciel. (*Voyez SAINTS.*)

JUSTE, surnom de Joseph Barsabas.

JUSTE, surnom de Jésus dont parle saint Paul. (1 Coloss. 4, 11.)

JUSTE et **RUFINE**, martyrs en Espagne, étaient deux femmes chrétiennes de la ville de Séville, qui faisaient marchandise de vaisselle de terre. D'autres femmes payennes leur ayant demandé à acheter un vase pour servir aux sacrifices de Vénus dont elles portaient l'idole par les rues, les deux saintes marchandes firent réponse qu'elles n'avaient point de vaisselle à cet usage, et qu'elles leurs apprenaient que les chrétiens honoraient Dieu, et non pas des pierres. Les femmes payennes entrèrent en fureur à ces paroles, et mettant bas leur idole, elles brisèrent toute la vaisselle de la boutique. Juste et Rufine cassèrent la tête les bras et les jambes de l'idole, et la traînèrent dans le ruisseau de la rue. Le gouverneur Diogénien en fut averti, et ordonna de mettre les femmes chrétiennes en prison, après qu'il leur eut fait déchirer les côtés avec des ongles de fer. Juste mourut dans la prison, et Rufine fut étranglée. Leur fête est marquée au 19 de juillet. (Surin, Baillet, 19 juillet.)

JUSTE (saint), évêque de Rochester, puis de Cantorberi en Angleterre, était de la seconde bande de missionnaires que saint Grégoire envoya en Angleterre

l'an 601, pour assister saint Augustin qui y était dès l'an 596. Il faisait profession de la vie religieuse comme presque tous les autres missionnaires, et fut ordonné évêque par saint Augustin même. Il établit son siège à Rochester l'an 607, et passa à celui de Cantorbéri l'an 624, où il mourut en 629, ou 633, après avoir beaucoup souffert pour planter la foi. Sa fête est marquée au 10 de novembre dans le martyrologe romain. (Bede, Hist. d'Anglet. l. 2. Usserius, Antiquit. des églises britanniques. Baillet, 10 novemb.)

JUSTE, évêque d'Urgel au sixième siècle, a laissé un Commentaire sur le Cantique des cantiques, qui est clair et concis. (Dupin, sixième siècle.)

JUSTE LIPSE. (Voy. LIPSE.)

JUSTEL (Christophe), conseiller et secrétaire du roi, né à Paris, le 5 mars 1580, fit de grands progrès dans les lettres. Il s'appliqua à l'étude de l'histoire ecclésiastique et des conciles, et il y fit des découvertes intéressantes et singulières. Il était en relation avec tous les savans de son siècle, et l'homme de son temps qui savait mieux l'histoire du moyen âge. Il mourut à Paris l'an 1649, âgé de 69 ans. On a de lui : 1°. L'Histoire généalogique de la maison d'Auvergne, justifiée par chartes, titres et autres preuves authentiques, imprimée l'an 1645. Elle contient des pièces très-curieuses, qui nous apprennent diverses particularités de notre his-

toire. 2°. Le code des canons de l'Eglise universelle, et les conciles d'Afrique avec des notes. 3°. Des pièces très-rares, comme diverses collections de canons grecs et latins, tirés de plusieurs manuscrits, d'où s'est formée la bibliothèque du droit canon ancien : *Bibliotheca juris canonici veteris*, que Henri Justel son fils, et Guillaume Voël publièrent l'an 1661, à Paris, en 2 volumes in-fol. Les pièces qu'on y trouve sont : *Codex canonum Ecclesiæ universæ græcæ et latinæ; codex Dionysii exigui latinus; codex carthaginensis ecclesiæ; breviarium Fulgentii, Fernandi et Cresconii; Martini bracarensis collectio canonum orientaliæ; Cresconii concordia canonum; Græci canonum collectores; Joannes Antiochenus, Joannes scholasticus, Alexius Aristenus, Simeon Logotheta, Photius cum commentario et paratitlis Belsamonis; varia synodica cum notis variorum*. Justel avait aussi composé une géographie sacrée qui est demeurée imparfaite. Il travaillait aussi à l'histoire de la chancellerie, sous la première, seconde et troisième races de nos rois. Divers auteurs parlent de Justel avec éloge.

JUSTES (livre des). Ce livre est dans Josué, et dans le second livre des rois, et il y a à son sujet autant d'opinions différentes, que de personnes qui en ont parlé. Joseph Kimki et David Kimki ont prétendu que ce livre des justes n'est point différent du Pentateuque. Tostat le

confond avec celui des guerres du Seigneur. Sanctius croit que ce livre traite du devoir, c'est-à-dire, de ce qu'on doit faire pour se bien acquitter de son emploi. Grotius a pensé que le livre des jus'es était une pièce de vers composée pour célébrer une victoire; et M. Huet, dans sa démonstration évangélique, juge que c'était un ouvrage de morale où l'on exhortait et l'on instruisait les hommes à bien vivre. Ce livre a été perdu avec plusieurs autres. (Richard-Simmon, Crit. de la biblioth. de Dupin, tom. 3, pag. 101.)

JUSTICE.

Sommaire.

§ I. *Du nom et de la notion de la justice.*

§ II. *De la division de la justice.*

§ III. *Des causes de la justice.*

§ IV. *Du sujet de la justice.*

§ V. *des péchés opposés à la justice.*

§ I.

De nom et de la notion de la justice.

La justice se prend : 1°. pour la piété en général. 2°. Pour l'assemblage de toutes les qualités et de toutes les vertus qui font l'homme de bien, le chrétien et le saint. 3°. Pour la clémence, la miséricorde, l'indulgence que Dieu exerce envers les pécheurs. Elle se trouve en ce sens au chap. 42, vers. 6, du prophète Isaïe. 4°. Pour une vertu opposée à la miséricorde, qui venge dans la rigueur les injures faites à Dieu par le péché. 5°. Pour l'aumône.

Daniel, 4, 24. 6°. Pour la justice que Dieu nous rend, et la vengeance qu'il exerce contre nos ennemis. 7°. Pour la justice générale, qui dirige les actes des vertus particulières au bien commun de la république 8°. Pour une des quatre vertus cardinales. C'est en ce dernier sens que nous la prenons ici, et que nous la définissons après tous les théologiens, *une volonté constante et perpétuelle de rendre à autrui ce qui lui appartient, selon l'égalité.*

Selon cette définition, la justice est une vertu, puisque c'est une bonne habitude qui porte l'homme au bien; savoir, à rendre à autrui ce qui lui appartient. C'est une vertu particulière, puisqu'elle a un objet formel distingué des objets des autres vertus; savoir, le droit à rendre à un chacun avec égalité. C'est une vertu morale, et non théologique, parce qu'elle n'a point Dieu pour objet immédiat.

§ II.

De la division de la justice.

La justice se divise en générale et en particulière. La générale regarde le bien commun, et porte les personnes publiques à rendre aux particuliers ce qui leur est dû, comme elles portent les particuliers à rendre à la république ce qu'ils lui doivent. La justice particulière s'exerce entre les particuliers, et se divise en commutative et en distributive.

La justice commutative est celle qui a lieu surtout dans les contrats, et qui porte les particuliers à rendre aux autres ce qu'ils leur doivent, selon la proportion arithmétique, c'est-à-dire, en gardant une parfaite égalité entre une chose et une autre. Par exemple, on observe la proportion arithmétique dans la vente d'un champ, lorsqu'on le vend précisément autant qu'il vaut.

La justice distributive est celle qui fait qu'on distribue les charges et les bénéfices selon la proportion géométrique, c'est-à-dire, selon les forces, les facultés, les mérites, l'état et la condition des personnes. Par exemple, on observe la proportion géométrique dans l'imposition des tailles, lorsqu'on charge plus un riche qu'un pauvre. On observe la même proportion dans la distribution des récompenses militaires, lorsqu'on donne plus à un capitaine, qu'à un simple soldat.

La justice distributive se divise en rémunérative, punitive et civile. La rémunérative demande que l'on récompense selon les mérites et l'état des personnes; la punitive ou la vindicative, que l'on punisse à proportion des crimes; la civile, que l'on impose les charges communes selon les forces et les facultés d'un chacun.

§ III.

Des causes de la justice.

La cause efficiente et princi-

pale de la justice, c'est Dieu. La cause secondaire et moins principale, c'est l'homme, en tant que ministre, et coopérateur de Dieu. La cause finale, c'est le désir de conserver l'égalité entre les citoyens, et de leur rendre à chacun ce qui leur appartient. La cause formelle, c'est la forte et constante résolution de rendre à chacun ce qui lui est dû. La cause matérielle, c'est la chose qu'on doit rendre, ou l'action qu'on doit faire.

§ IV.

Du sujet de la justice.

Il ne s'agit point de savoir ici dans quelle faculté de l'âme réside la justice. Tout le monde convient qu'elle réside immédiatement dans la volonté, puisque la justice n'est autre chose qu'une volonté constante de rendre à chacun ce qui lui appartient. Il est question de savoir si la justice, proprement dite, a lieu dans l'homme à l'égard de lui-même; entre le père et son fils; entre Dieu et l'homme. Elle n'a pas lieu dans l'homme à l'égard de lui-même, parce que la justice met l'égalité, ce qui suppose deux sujets distingués entre lesquels on puisse mettre cette égalité. Elle n'a point lieu non plus en Dieu par rapport à la créature, parce que Dieu étant le maître souverain de toutes choses, il ne doit rien à personne par une justice rigoureuse. Mais elle a lieu dans l'homme par rapport à Dieu, auquel il doit tout,

et entre le père et le fils, qui ont des droits qui leur sont propres, et qu'ils peuvent violer réciproquement. Un fils, par exemple, a des droits qui lui sont propres sur son corps, sur sa réputation, sur certains biens, que son père ne peut violer sans injustice.

§ V.

Des péchés opposés à la justice.

Entre les péchés opposés à la justice, les uns blessent la justice distributive, d'autres la commutative. La justice distributive est blessée par le vice qu'on nomme *acceptation de personnes*, qui consiste à surcharger les uns, et à décharger les autres sans raison suffisante, et en ayant égard aux personnes, et non à leurs facultés. (*Voyez* ACCEPTATION DE PERSONNES.)

On blesse la justice commutative, quand on fait tort au prochain dans les contrats, et par le violement de l'un des sept derniers commandemens de Dieu. (*Voyez* HABERT, Moral., tom. 4, M. Collet, Moral., tom. 1.)

JUSTIFICATION.

SOMMAIRE.

§ I. *Du nom et de la définition de la justification.*

§ II. *Des dispositions à la justification.*

§ III. *De la nature de la justification.*

§ IV. *Des propriétés et des effets de la justification.*

§ I.

Du nom et de la définition de la justification.

Le mot de justification se prend dans l'Écriture : 1°. pour la manifestation de l'innocence. *Væ illis qui justificant impium pro muneribus.* (Isaïe 5, 23.) 2°. Pour la loi divine qui enseigne la justice. *Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas.* (Ps. 118, 5.) 3°. Pour l'acquisition de la justice ou de la sainteté par laquelle l'homme est justifié 4°. Pour l'augmentation de cette justice. 5°. Pour la persévérance dans cette justice. 6°. Pour le passage de l'état du péché à celui de la grâce, ou le changement qui arrive lorsqu'un homme devient juste et saint, de pécheur et d'impie qu'il était; ce qui se fait par l'infusion de la grâce habituelle et sanctifiante. C'est en ce sens que nous prenons ici le terme de justification.

§ II.

Des dispositions à la justification.

Les luthériens et les calvinistes n'exigent point d'autre disposition, pour la justification, que la foi spéciale des promesses, c'est-à-dire, la foi par laquelle chaque particulier s'applique les promesses divines touchant le salut, en croyant, avec une confiance certaine et une assurance inébranlable, que ses péchés lui sont remis par les mérites de Jésus-Christ. Ce seul

acte de foi, indépendamment des bonnes œuvres, justifie selon eux. Encore ne le regardent-ils, ni comme la cause, ni comme une disposition de la justification, mais comme une main avec laquelle nous nous appliquons la justice de Jésus-Christ, qui nous est imputée. (*Confessio augustana*, art. 4. Calvinus, lib. 3, instit. chap. 2, parag. 7.)

Les catholiques enseignent d'un commun accord que la foi et les bonnes œuvres sont des dispositions nécessaires à la justification. La foi est nécessaire, puisque selon saint Paul, (*Hæbr.* 11, 6), il est impossible de plaire à Dieu sans la foi; et cette foi n'est pas la confiance inébranlable et téméraire à laquelle les hérétiques attribuent la rémission infaillible des péchés; c'est la foi théologique par laquelle nous croyons les vérités révélées, jointe à l'espérance et à l'humble confiance en Dieu, si souvent recommandées dans les Saintes-Écritures. Les bonnes œuvres ne sont pas moins nécessaires que la foi pour la justification, puisque les mêmes Écritures ne recommandent rien tant au pécheur qui désire sa justification, que de se convertir à Dieu dans sa douleur, les larmes, les gémissemens, les jeûnes, et enfin toutes les œuvres de pénitence. Et ce sont ces dispositions dont le concile de Trente déclare la nécessité pour la justification des adultes en ces termes : (*Sess.* 6, c, 6.); *Dispo-*

nuntur autem ad ipsam justitiam, dum excitati divinâ grâtiâ et adjuti, fidem ex auditu concipientes, liberè moventur in Deum, credentes vera esse quæ divinitus revelata et promissa sunt : atque illud imprimis à Deo justificari impium per gratiam ejus, per redemptionem quæ est in Christo Jesu, et dum peccatores se esse intelligentes à divinæ justitiæ timore, quo utiliter concutiuntur ad considerandam Dei misericordiam se convertendo in spem eriguntur, fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore, illumque tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiunt; ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod et detestationem, hoc est per eam poenitentiam, quam ante baptismum agi oportet, denique dum proponunt suscipere baptismum, inchoare novam vitam et servare divina mandata.

§ III.

De la nature de la justification.

Les protestans font consister la nature de la justification dans la justice de Jésus-Christ, qui nous est imputée, et qui couvre nos péchés extérieurement, en faisant qu'ils ne nous soient pas imputés; mais non pas dans une justice vraiment intérieure et inhérente à l'âme qui la change, qui la renouvelle, et qui suppose une rémission véritable des péchés. Cependant la justification emporte ces trois choses la rémission, ou l'abolition

des péchés, la justice inhérente, et le renouvellement intérieur.

1^e. La justification emporte la rémission véritable ou l'abolition du péché; car l'Écriture répète en cent endroits que les péchés d'un homme justifié lui sont ôtés, qu'ils sont détruits, effacés, abolis, noyés et abymés au fond de la mer: que cet homme est blanchi, lavé, purifié, sanctifié, etc. (Isaï, c. 43.) *Ego sum qui deleo iniquitates tuas propter me.* (Joan. c. 1.) *Ecce agnus Dei ecce qui tollit peccata mundi.* (1 Or. c. 6.) *Hæc quidem fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis.* Les passages de l'Écriture, où il est dit que les péchés ne sont point imputés, qu'ils sont couverts, doivent donc être expliqués par ceux-ci, et ne leur sont point contraires, puisqu'on peut très-bien dire que les péchés qui sont détruits, effacés, abolis, ne sont point imputés, qu'ils sont couverts, etc.

2^e. La justification emporte la justice inhérente, puisque l'Écriture nous la dépeint comme une chose habituelle et demeurante en nous, comme la charité de Dieu répandue dans nos cœurs, comme l'esprit d'adoption, qui nous fait recourir à Dieu comme à notre père. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris. Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus abba pater.* Ad Rom. c. 5 et 8.

3.^o La justification renferme

le renouvellement intérieur, selon ces textes exprès de l'Écriture: *Mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris, et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri, et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum.* (Ezech. c. 36.)

Renovamini spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem qui secundum Deum creatus et in justitiâ et sanctitate veritatis. (Ephes. c. 4, v. 22). Et de là cette définition du concile de Trente, sess. 6. can. 11. *Si quis dixerit hominem justificari vel sola imputatione justitiæ Christi, vel solâ peccatorum remissione, exclusâ gratiâ et charitate quæ in cordibus eorum per Spiritum-Sanctum diffundantur, atque illis inhæreant, aut etiam gratiam quâ justificamur, esse tantum favorem Dei, anathema sit.*

§ IV.

Des propriétés et des effets de la justification.

On distingue deux propriétés de la justification, sa certitude et son amissibilité. Les protestans enseignent que les hommes peuvent et sont obligés de croire d'une foi divine et infailible, que leurs péchés leur sont remis, et que ce n'est que par cette foi, ou cette confiance indubitable qu'ils sont justifiés. Ils enseignent aussi que la justice est inamissible; en sorte que quand on l'a une fois, on ne peut plus la perdre, même

par les crimes les plus atroces. Mais. Il est également certain que la justice est amissible, et que nous n'en avons point de certitude infaillible, sans une révélation particulière de Dieu.

1°. Hors le cas d'une révélation particulière qui fut accordée à la sainte Vierge, nous n'avons pas une certitude infaillible de notre justification, puisque selon l'oracle de l'Esprit-Saint, nous ne savons si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et que nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement. (Philip. 2, 12.) Les passages de l'Écriture qui paraissent insinuer le contraire, ne doivent s'entendre que d'une certitude conjecturale et morale que nous pouvons avoir de notre salut, et qui est fondée sur l'honneur et la cessation du péché, jointe à la pratique des bonnes œuvres.

2°. La justice est amissible, et se perd en effet par un seul péché mortel, de quelque nature qu'il puisse être; l'Écriture le déclare en un grand nombre d'endroits. *Si le juste se détourne de sa justice*, dit Dieu lui-même par le prophète Ezéchiel (18, 24), *et s'il commet l'iniquité,..... vivra-t-il alors? Toutes les œuvres de justice qu'il avait faites, seront oubliées, et il mourra dans la perfidie où il est tombé, et dans le péché qu'il a commis.* Saint Paul craignait de perdre la grâce, puisqu'il châtiait son corps, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût ré-

prouvé lui-même (1 Corinth., c. 9.) Si donc il ajoute au ch. 13 de la même épître aux Corinthiens, que la charité ne finira jamais, *charitas nunquam excidit*, il n'entend point par-là que la charité soit inamissible en cette vie; il entend seulement qu'elle subsistera en l'autre vie, à la différence du don de prophétie et de plusieurs autres, qui ne conviennent qu'à l'état de voyageur, et qui finiront dans le ciel. *Charitas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuantur, sive linguæ cessabunt* etc. Et quand saint Jean assure que celui qui est né de Dieu, *ne pèche point et ne peut pécher*, (1 Joan. c. 3.) cela doit s'entendre dans le sens composé de la justice, c'est-à-dire, dans ce sens que l'homme juste ne pèche point tant qu'il demeure juste et attaché à Dieu, mais non pas en ce sens que le juste ne puisse tomber et perdre la justice. C'est en ce sens que Jésus-Christ dit qu'un bon arbre ne peut produire de méchants fruits, *tant qu'il reste bon*; et que saint Paul dit, que ceux qui sont dans la chair ou qui vivent selon la chair, qui font des œuvres charnelles et criminelles, ne peuvent plaire à Dieu, *qui autem in carne sunt Deo placere non possunt*, tant qu'ils restent dans cet état de corruption. (Rom., c. 8.)

L'effet principal de la justification, c'est le mérite. (*Voyez MÉRITE.* Voyez aussi l'Hermienier sur la justification, t. 4,

p. 551, et les autres théologiens.)

JUSTIN (saint), célèbre philosophe, docteur, apologiste et martyr de l'Église, naquit vers l'an 103 à Naplouse, ville de la province de Samarie en Palestine, connue dans l'Écriture sous le nom de *Sichem* ou *Sicar*. Après avoir cherché en vain dans sa philosophie païenne la vérité pour laquelle il avait un amour ardent, il embrassa le christianisme vers l'an 133, sans quitter, ni la profession, ni l'habit de philosophe. Il passa ensuite à Rome, où quelques savans ont cru, quoique sans assez de fondement, qu'il fut élevé à la prêtrise, et même à l'épiscopat. Il faisait de temps en temps des voyages dans les provinces de l'empire pour y porter la foi de Jésus-Christ. De retour à Rome, il menait une vie également obscure et austère dans le quartier des bains de Timothée, se contentant d'instruire ceux qui le venaient trouver. Sa principale occupation après l'instruction des fidèles, était de répondre aux questions des gentils et des Juifs : ce qui l'engageait à conférer souvent avec eux et à composer des livres. Il fut arrêté par ordre de Rustique, préfet de la ville, avec d'autres chrétiens, qui étaient Charitou, Evelpiste, Hiérax, Péon, Libérien, et une femme nommée Charitène. Tous ces chrétiens furent fouettés, et ensuite décapités l'an 167. Les Latins, au moins depuis le neuvième siècle, honorent la mémoire de

saint Justin le 13 d'avril, et plusieurs croient que l'on conserve encore ses reliques dans l'église de Saint-Laurent, hors les portes de Rome. On peut regarder saint Justin comme le premier des Pères de l'Église, puisqu'après les apôtres et leurs disciples, nous n'avons point d'auteur si ancien que lui, Eusèbe dit qu'entre les grands hommes qui éclairaient le second siècle de l'Église, le nom de Justin les surpassait tous par son éclat. Saint Epiphane, saint Jérôme, Théodoret et les autres anciens en ont aussi parlé avec éloge ; et saint Méthode assure en particulier, qu'il approchait autant de la vertu des apôtres, qu'il approchait de leur temps. Saint Justin a laissé plusieurs ouvrages, dont il y en a de perdus, et d'autres que nous avons encore. Ceux qui nous restent, sont deux apologies en faveur des chrétiens : l'une que l'on met la seconde, et qui est cependant la première, adressée à l'empereur Antonin et aux Césars ses enfans, fut présentée vers l'an 150. Eusèbe croit même qu'elle ne fut présentée qu'à l'empereur Marc-Antonin le Philosophe, successeur d'Antonin le Pieux ; l'autre est adressée à l'empereur et au sénat. Le sujet de ces deux apologies est à-peu-près le même. Dans la première, saint Justin rend compte de la doctrine, des mœurs et des cérémonies des chrétiens, pour montrer l'injustice des persécutions qu'on leur suscitait. Il y parle de la Tri-

nité, de l'Incarnation, du Baptême, de l'Eucharistie, des preuves de la religion, des assemblées et de la sainteté des premiers fidèles ; ce qui rend cette apologie un des plus considérables monumens de l'antiquité. La seconde apologie est une plainte des vexations exercées contre les chrétiens. Il y décrit les embûches qui lui étaient dressées par un philosophe cynique, nommé Crescent.

Le second ouvrage de saint Justin qui nous reste, est un dialogue avec Triphon, Juif, soit que le saint ait eu en effet cet entretien avec Triphon, soit qu'il feigne l'avoir eu, comme ont fait Platon, Cicéron et plusieurs autres. Il y prouve par une infinité de passages de l'Ancien-Testament, que Jésus-Christ est le Messie, et il y répond aux objections des Juifs. Il ne nous reste qu'un fragment, ou tout au plus la seconde partie d'un traité intitulé : *De la monarchie ou de l'unité de Dieu*. Il y a deux discours à la tête des ouvrages de saint Justin, qui sont adressés aux gentils, touchant la vanité des idoles et la vérité de la religion. Le premier est intitulé : *Exhortation aux Grecs* ; et quoique le style en soit plus net et plus aisé que celui de ses autres ouvrages, parce qu'apparemment il avait plus de loisir, lorsqu'il le composa, on ne doute point qu'il ne soit de lui : on y remarque partout son génie, sa méthode, la force de ses raisonnemens, sa profonde

connaissance de l'antiquité profane. On peut porter le même jugement du second discours aux païens, et de l'épître à Diognet. Pour la lettre écrite à Zène et à Serène, elle n'est nullement du style de saint Justin, et renferme des préceptes qui concernent plutôt des moines, que de simples chrétiens ; ce qui est une marque de supposition. Photius attribue à saint Justin des réponses faites aux demandes des orthodoxes, contenant cent-quarante-six questions, mais trop curieuses pour être du temps de saint Justin, et qui contiennent d'ailleurs plusieurs autres marques évidentes de supposition. Origène est cité dans la question 82 et 83^e, saint Irénée dans la 115^e, les manichéens dans la 127^e. On y trouve les termes d'*hypostase* et de *consubstantialité* dans les questions 16, 17, 135, 144 ; et dans la 126^e on y dit que les empereurs n'étaient plus païens, mais chrétiens : ce qui prouve que l'auteur est bien postérieur à saint Justin. Quelques-uns les attribuent à Théodoret. L'écrit de la Trinité ou de l'exposition de la vraie foi attribué à saint Justin, n'est pas non plus de lui ; les erreurs des ariens, des nestoriens et des eutychiens y sont trop clairement réfutées, pour que cet ouvrage soit de son temps. Il faut porter le même jugement des cinq questions proposées aux païens avec leurs réponses, et la réfutation de ces réponses, et les réponses des chrétiens à quelques

questions des Grecs. Saint Irénée cite un ouvrage de saint Justin contre Marcion, dont il ne nous reste que deux passages rapportés par saint Irénée. Saint Justin avait encore écrit un ouvrage contre les hérésies, deux livres contre les gentils, un autre de recueils touchant l'âme, un autre intitulé : *le Chantre*, un sur la Providence et sur la foi, une réfutation de la physique d'Aristote; mais tout cela est perdu. On cite encore sous le nom de saint Justin, un traité sur l'examen ou l'ouvrage des six jours, et un sur la résurrection; mais il n'est pas certain qu'il ait travaillé sur cette matière. Saint Justin savait très-bien l'histoire et la philosophie, tant sainte que profane. Ses raisonnemens sont solides, mais il ne les pousse pas toujours jusqu'au bout. Son discours est savant, mais simple, sans beaucoup d'ordre, et sans aucun ornement. Il est rempli de citations; et en citant l'Écriture, il ne suit pas toujours exactement la version des septante, qui était cependant la seule en usage de son temps, et confond même quelquefois deux versions ensemble; ce qui vient apparemment des copistes. Il n'y a presque aucun ancien qui ait parlé de nos mystères plus exactement que saint Justin, quoiqu'il s'éloigne en quelques points de la créance commune. Il croit avec la plupart des anciens, que les justes après la résurrection, demeureront pendant mille ans

dans la ville de Jérusalem où ils jouiront de tous les plaisirs permis. Il semble n'avoir pas désespéré du salut des gentils qui vivaient bien, n'ayant que la connaissance de Dieu, sans celle de Jésus-Christ, etc. Les meilleures éditions des ouvrages de saint Justin, sont celles de Robert - Etienne en 1551 et 1571, en grec; celle de Commelin en 1593, en grec et en latin; celle de Morel en 1656, en grec et en latin, et celle de Dom Prudent Marand, savant bénédictin, en 1742, in-fol. (Saint Irénée, *Lib. 4, advers. hæres., cap. 13 et lib. 5, cap. 3*. Eusèbe, *in Hist. et chron.* Saint Jérôme, *cap. 32*. Photius, *Bibl. cod. 23 et 25*. Dupin, *Bibl. eccl., t. 1*. Richard Simon, *Critiq. de Dup., t. 1, p. 7*. Dollandus. Dom Thierry Ruinart. Tillemont. Baillet, 13 avril. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. eccl., t. 2, pag. 1 et suiv.*)

JUSTIN, martyr de Tivoli, et l'un des fils de sainte Symphorose. (*Voyez* SYMPHOROSE.)

JUSTIN, martyr du Parisis, fut tué en haine de la religion, par les barbares du cinquième siècle. Le reste de son histoire est tout-à-fait semblable à celle de saint Just, martyr en Bauvaisis; d'où vient que, selon M. Baillet, il n'y aurait pas de difficulté à dire que c'est un même saint honoré dans deux églises sous différens noms, si le moine Usuard qui vivait à Paris au neuvième siècle, ne les avait nettement distingués l'un

de l'autre, et s'il ne s'en était trouvé effectivement deux corps, l'un de saint Justin au diocèse de Paris, l'autre de saint Just au diocèse de Beauvais. Le corps de saint Justin fut enterré à Louvre, bourg du diocèse de Paris, et de-là transporté à la cathédrale même de Paris, où l'on dit qu'il s'est toujours gardé depuis. On y fait sa fête le 8 d'août. (Baillet, 18 octobre.)

JUSTINE, vierge et martyre d'Antioche, avec saint Cyprien, surnommé *le Magicien*. (*Chez CYPRIEN.*)

JUSTINE, vierge et martyre, patronne de Padoue, souffrit la mort dans cette ville pour le nom de Jésus-Christ, l'an 304, par les ordres de l'empereur Maximien Hercule. Elle fut enterrée hors de la ville par les soins de saint Prosdocime, et transportée depuis dans l'église qui porte maintenant son nom au-dedans de la ville. On fait sa fête le 7 d'octobre. (Tillemont, Hist. de la persécution de Dioclétien, art. 55. Baillet, 7 oct.)

JUSTINIANI ou JUSTINIEN (Laurent), saint, premier patriarche de Venise, était fils de Bernard, de l'illustre famille des Justinien de Venise et de Quirine, dame de grande vertu. Il vint au monde le premier jour de juillet de l'an 1381. Il prit l'habit des chanoines réguliers de Saint-Georges *in Alga*, dont il fut regardé comme le fondateur par ses beaux réglemens, et qu'il gouverna deux fois en qualité de général. Le pape Eu-

gène iv le nomma malgré lui évêque de Venise, l'an 1434; et le pape Nicolas v, à sa seule considération, transféra l'an 1451, au siège de Venise, le titre de patriarche, qui était attaché à celui de Grade. Toutes ces marques de distinction ne changèrent rien dans les mœurs et la manière de vie du saint pontife. On le vit toujours également humble, pauvre, détaché, pénitent, austère, simple, modeste, doux, charitable envers les pauvres, patient à supporter les outrages les plus sanglans, et les plus piquantes railleries de quelques impies. Il eut le bonheur de réformer son clergé et son peuple, et de mourir aussi saintement qu'il avait vécu, le 8 janvier 1455, âgé de soixante-treize ans et demi. Il fut gratifié du don de prophétie pendant sa vie, et de celui des miracles après sa mort. Le pape Alexandre viii le canonisa le premier jour de novembre de l'an 1690. Ce saint prélat a laissé plusieurs ouvrages de piété, qui sont clairs, solides, utiles et pleins d'onction; savoir, l'arche de vie; de la discipline et de la perfection spirituelle; du chaste mariage du Verbe et de l'âme; le paquet de l'amour; du combat triomphant de Jésus-Christ; du conflit intérieur; des plaintes et de la perfection chrétienne; plusieurs sermons sur les fêtes de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, et sur l'Eucharistie; un traité de la vie solitaire; un autre du mépris du monde; un livre de la mort spi-

rituelle de l'âme; deux de la résurrection spirituelle; un traité du gouvernement et de l'instruction des prélats; de l'obéissance, de l'humilité, des degrés de perfection, de l'embrasement de l'amour divin, et quelques lettres. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1560, à Lyon en 1568, et à Venise en 1606. La vie de saint Laurent Justinien a été écrite par son neveu Bernard Justinien, mort le 10 mars 1489. Celui-ci avait été élevé aux charges les plus importantes de Venise. Il avait aussi composé des sermons, des lettres, une histoire des Goths, la vie de saint Marc, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition, de discernement et de piété. Ses lettres et ses discours remplis de sentences l'ont fait surnommer *le Philosophe*. (Trithème et Bellarmin, *De script. eccl.* Ughel, t. 5, *Ital. sacr.* Dupin, quinzième siècle, part. première, p. 316. Baillet, 5 septembre.)

JUSTINIANI (Bernard), illustre Vénitien, naquit le 6 janvier de l'an 1408 ou 1407, selon la manière de compter reçue à Venise, où l'on ne commence l'année que le 1^{er} de mars. Il eut pour père Léonard Justiniani, et pour mère Lucrèce de Mula, tous deux de famille très-distinguée. Après avoir fait ses premières études sous Guarini de Vérone, il alla les continuer à Padoue où il fut reçu docteur. A l'âge de dix-neuf ans il prit la robe de sénateur, ce qui ne l'em-

pêcha pas de continuer à cultiver les sciences, persuadé que les lettres et l'éloquence sont nécessaires à ceux que leur naissance appelle au gouvernement. Il profita surtout des instructions de George de Trébizonde, pour lequel il conserva toujours une haute estime, comme on le voit par une de ses lettres écrite de Venise le 15 juillet 1442. La république jeta les yeux sur lui, pour aller avec trois autres nobles complimenter l'Empereur Frédéric III, qui passait sur les terres des Vénitiens en 1451 pour aller à Rome s'y faire couronner : les collègues de Justiniani lui laissèrent le soin de haranguer l'empereur, ce qu'il fit avec beaucoup d'applaudissement. Le doge François Foscari étant mort le 1^{er} novembre 1457, il fit son oraison funèbre. Deux ans après on l'envoya en qualité d'ambassadeur à Ferdinand roi de Naples, qu'il harangua deux fois; il avait aussi fait un discours au pape Pie II en passant à Rome. A son retour à Venise, il fut élu censeur, et on le choisit avec Paul Barbo pour aller en ambassade en France auprès de Louis XI qui lui fit l'honneur de le faire chevalier, et à cette occasion Justiniani prononça un discours devant ce prince à Tours le 6 janvier 1461. Étant allé à Paris, l'université, avec le recteur à la tête, lui alla rendre visite en cérémonie; il la remercia par un discours qui se trouve imprimé sous le titre de *Oratio responsiva ad univer-*

sitatem Parisiensem. Il alla ensuite en ambassade à Rome, et il fit un discours au pape Pie II en présence du collège des cardinaux. Ce pontife étant mort, Pierre Barbo Vénitien lui succéda sous le nom de Paul II. La république de Venise lui députa quatorze sénateurs pour le féliciter; de ce nombre fut encore Justiniani qui eut l'honneur de porter la parole. De retour de cette ambassade, il passa par diverses charges : en 1467 il fut commandant de Padoue, ensuite membre du conseil des Dix, et en divers temps *savio grande*, dignité importante, qu'il remplit jusqu'à vingt fois. Sixte IV ayant été élevé au souverain pontificat, la république eut une nouvelle occasion d'employer Justiniani, en le mettant au nombre des quatre ambassadeurs qu'elle envoya à ce pontife. Justiniani le harangua le 10 décembre 1471, et il en reçut un bref très-honorable : il est daté du 8 mars 1472, et finit par ces paroles : *Sanè nobis visum est in vicem statuæ cujusdam, aut coronæ, te hoc nostro locupletissimo testimonio condecorare, ut te et gravissimum et eloquentissimum habeamus oratorem, et priscis illis celebrioribus vel græcis vel latinis comparandum*. Le 17 mars 1474 Justiniani fut élu procureur de Saint-Marc à la place de Pierre Mocenigo, qui venait d'être créé doge. Il mourut le 10 mars 1489, dans la quatre-vingt deuxième année de son âge. On l'enterra

dans l'église patriarcale de Venise. Trithème fait son éloge en ces termes : *Philosophus et orator celeberrimus, ingenio excelens, et disertus eloquio, qui ob singularem dicendi gratiam, non modò apud Senatum suum Venetum, verùm etiam apud Romanos pontifices, cardinales, et cæteros Italiæ principes, ac urbium genatores in pretio est habitus*. Ses grandes occupations ne l'empêchèrent pas de donner du temps à l'étude, comme il paraît par les ouvrages suivans qu'il a écrits : 1°. La Vie de Laurent Justiniani son oncle, premier patriarche de Venise, mort en 1455. La première édition de cette vie parut en 1475, in-4°. On l'a mise à la tête des éditions des œuvres de Laurent Justiniani, de Bâle, de Venise et de Lyon, et on la trouve aussi dans Surius et Bollandus au 8 janvier. 2°. Une histoire de Venise, intitulée : *Bernardi Justiniani, patriti Veneti, senatorii equestrisque ordinis viri amplissimi, oratorisque clarissimi, de origine urbis Venetiorum, rebusque ejus ab ipsâ ad quadringentesimum usque annum gestis, historia*. Venise, 1492, in-fol. et en 1534, in-fol. Cette seconde édition est moins belle que la première. Cette histoire est divisée en quinze livres, et va jusqu'à l'an 809. L'auteur n'y avait pas mis tout-à-fait la dernière main quand il mourut; il confia le soin de la publier à Benoît Brognolo qui la fit paraître trois ans après la mort de Justiniani,

et la dédia à Laurent Justiniani, fils de l'auteur. 3°. *De vitâ S. Marci evangelistæ, corpore Venetias translato, et sepulturæ loco*. Ces ouvrages ont été joints à l'histoire de Venise, et insérés avec cette histoire dans le tome 5 du Trésor des écrivains d'Italie de Burman. L'historien de l'université de Padoue prétend que les critiques n'ont guère goûté ces petits ouvrages, et que l'auteur y donne trop dans les traditions vulgaires. (Nic. Comnenus, *Hist. gymnas. Putav.* t. 2, p. 25.) 4°. Toutes les harangues de Justiniani, avec quelques autres opuscules tant de lui que de Léonard Justiniani son père, ont été imprimées sous ce titre : *Bernardi Justiniani, orataris clarissimi, orationes. Ejusdem nonnullæ epistolæ. Ejusdem traductio in Isocratis libellum ad Nicoclem regem. Leonardi Justiniani epistolæ*. L'année n'est pas marquée, mais il y a de l'apparence que c'est en 1492 que ce recueil a été imprimé, en même temps que l'histoire de Venise, à la fin de laquelle tous ces ouvrages se trouvent dans quelques exemplaires. Ils forment d'ailleurs un volume in-fol. qui est très-rare et peu connu ; des raisons d'état les ayant fait séparer de l'histoire et fait supprimer. Outre les pièces marquées dans le titre, il y a encore un discours de Léonard Justiniani sur la mort de Charles Zéno, qui est à la tête. Plusieurs de ses discours se trouvent aussi imprimés séparément,

ou dans des recueils de semblables pièces, et principalement dans celui qui fut imprimé à Venise en 1558 in-4°, réimprimé à Paris en 1577, in-16. M. Du Pin dit, on ne sait sur quel fondement, que Bernard Justiniani est auteur de quelques sermons, ce qui ferait croire à ceux qui ne le connaîtraient point, que Justiniani était un ecclésiastique. (Vossius, *de Hist. lat. lib.* 3, *cap.* 8, et les auteurs du grand dictionnaire universel hollandais lui attribuent mal-à-propos une histoire des Goths trompés par Jacques de Bergame, dans le supplément des chroniques sur l'an 1471. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en traitant dans son histoire de Venise de l'origine de cette ville, il a parlé fort au long des Goths et des autres peuples barbares qui ravageaient alors l'Italie. C'est ce qu'a fort bien remarqué Stella à la page 22 de la vie de notre Justiniani, qui par conséquent aura parlé des Goths sans en avoir écrit d'histoire particulière. (Trithème, *de Scriptor. eccles. num.* 834. Le père Nicéron, *Mém. des homm. illust.* t. 7, p. 7. *Giornal de' letterati*, t. 19, p. 365 et suiv. M. de Chauffepié, *Nouv. Dict. hist. et crit.* t. 3, p. 84-85.)

JUSTINIANI DE MONEGLIA, (Paul) maître du sacré Palais, évêque de Scio, nonce apostolique dans le royaume de Hongrie, naquit à Gènes l'an 1444. A l'âge de dix-neuf ans, il se fit dominicain. Quelques années

après , il fut élevé au doctorat , et en 1476 , il fut élu prieur du couvent de Saint-Dominique à Gênes. En 1486 , Il fut fait provincial de Lombardie , et en 1489 , maître du sacré Palais. En 1494 , le pape Innocent VIII le nomma inquisiteur-général de la fol dans toutes les terres soumises à la république de Gênes. Il fut un des juges qui examinèrent les nouveaux dogmes de Pierre d'Aranda , évêque de Colahorra , convaincu de judaïsme , et de diverses autres erreurs. Cet hérétique était aussi *Major-Dome* du pape Alexandre VI et son maître du sacré Palais , comme quelques historiens l'ont avancé. L'an 1499 , le pape Alexandre VI nomma Justiniani à l'évêché de Scio , et le fit en même temps son légat ou nonce apostolique dans le royaume de Hongrie. Il mourut à Bude , capitale du même royaume , l'an 1502 , dans la cinquante-huitième année de son âge. Il a écrit divers commentaires ou des notes pleines d'érudition , sur presque tous les livres de la Bible , mais que nous ne savons pas avoir été imprimés. (Le père Tournon, Hist. des homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique , t. 3 , p. 649 et suiv.)

JUSTINIANI , (Augustin) évêque de Nébou , né à Gênes l'an 1470 , reçut l'habit de l'Ordre de Saint - Dominique dans le couvent de Saint-Apollinaire hors des murs de Pavie , au mois d'avril 1488 , et prit

alors le nom d'*Augustin* , au lieu de celui de *Pantaléon* , qu'il avait eu au baptême. Il se rendit habile dans toutes les langues orientales ; en sorte que le grec , l'hébreu , l'arabe et le chaldaïque , ne lui étaient guère moins familiers que le latin. Pendant dix-huit ans , il enseigna les langues , la philosophie et la Théologie , avec un grand succès. Le pape Léon X le nomma à l'évêché de Nébou dans l'île de Corse en 1514 ou 1515. Il assista aux deux dernières sessions du cinquième concile de Latran , tenues dans le mois de décembre 1516 , et dans celui de mars 1517. Le roi François I^{er} l'ayant attiré à Paris , le fit son aumônier , et l'un de ses conseillers. Il enseigna pendant cinq ans les langues dans la même ville ; et on le regarde comme le premier professeur royal , qui ait fait des leçons publiques de l'hébreu , dans le collège fondé par le roi François I^{er}. Il retourna depuis à Nébou d'où étant allé à Gênes , et s'étant embarqué pour revenir à son église , il périt avec le vaisseau qui le portait l'an 1536. Il avait composé plusieurs ouvrages ; savoir , 1^o. Dévote prière à Dieu , où il expliquait soixante-douze noms , dont les Hébreux et les Latins se sont quelquefois servis pour signifier la divinité. 2^o. Le pseautier de David , en cinq langues , sous le titre de *Psalterium hebræum , græcum , arabicum et chaldæum , cum tribus latinis interpretationibus et*

glossis. 3°. Des traductions et des commentaires. (Le père Echard, *Script. prædic.* tom. 2, p. 96 et suiv. Le père Totton, *Homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 4, p. 26 et suiv.)

JUSTINIANI (Laurent), chartreux, composa un ouvrage intitulé : *Hortus deliciarum*, imprimé in-4°. à Milan l'an 1517. (Petreius, *Bibl. carth.*)

JUSTINIANI, (Vincent) général des Frères Prêcheurs, nonce apostolique auprès du roi d'Espagne, et cardinal du titre de Sainte-Sabine, de la maison des princes *Justiniani*, et de la branche établie dans l'isle de Scio, naquit dans la capitale de cette île le 28 août 1519. Il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique dans sa patrie, et y prononça ses vœux avant d'être envoyé à Gènes, pour y faire ses études. Etienne Ususmaris, général du même Ordre, le mena à Rome pour être son assistant, et ce général étant mort au mois de mars 1557, Justiniani fut élu unanimement pour lui succéder, dans le chapitre tenu à Rome le 29 mai 1558, quoiqu'il n'eût que trente-huit ans. Les deux grands objets qu'il se proposa d'abord, furent de s'opposer de toutes ses forces au progrès que faisaient alors les nouvelles hérésies dans presque toute l'Europe, et d'envoyer les prédicateurs de la foi dans les pays des infidèles. Après la visite des maisons de France, il se rendit

au concile de Trente, et assista à toutes les sessions qui se tinrent sous le pontificat de Pie iv. Il se déclara hautement pour le sentiment de ceux qui soutenaient la résidence comme de droit divin, et défendit avec beaucoup de vigueur les privilèges des réguliers. Après le concile, il alla présider au chapitre général de son Ordre, convoqué à Boulogne pour le 21 mai 1564, et se rendit ensuite en Espagne pour y faire sa visite. Il revint à Rome l'an 1566 pour y saluer le nouveau pape Pie v, qui le renvoya en Espagne l'an 1569, pour traiter avec le roi Philippe II d'affaires importantes et secrètes. Il y était encore lorsqu'il apprit qu'il avait été promu au cardinalat le 17 mai de l'an 1570. Etant revenu à Rome, il fut préfet de la congrégation de l'*Index*, et de celle des évêques et des réguliers, protecteurs de l'Ordre de Val-Ombreuse, vice-protecteur de son Ordre, abbé de Saint-Cyr à Gènes, et employé dans toutes les affaires. Il mourut âgé de soixante-trois ans et un mois, le 28 octobre 1582. C'est lui qui a procuré l'édition faite l'an 1570 à Rome, de toutes les œuvres de saint Thomas, en dix-sept volumes in-fol. Outre plusieurs lettres adressées aux religieux de son Ordre, pour les exhorter à la régularité et au zèle du salut des âmes, on lui attribue un recueil sur des matières ecclésiastiques, auquel il a donné, dit-on, le titre de

Trésor. Mais je crois qu'on a attribué par méprise, à notre cardinal, un ouvrage qui appartient à un dominicain, appelé Vincent Justiniani Antist. (Le père Touron, *Hom. illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 4, p. 527 et suiv.)

JUSTINIANI, (Pierre) de Venise, fils de Louis, sénateur de cette république, vers l'an 1576, publia, en seize livres, l'histoire de Venise, sous le titre de *Rerum Venetarum ab urbe conditâ historia*.

JUSTINIANI (Angele), né dans l'île de Scio en 1520, entra chez les religieux de l'observance de Saint-François, et se rendit habile dans les langues et dans la Théologie, qu'il enseigna avec réputation à Padoue, à Gênes et ailleurs. Il accompagna le cardinal de Ferrare en France, et se trouva au colloque de Poissi l'an 1561, où il fit admirer son érudition dans les disputes contre les hérétiques. Il fut conseiller, aumônier et prédicateur d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et assista au concile de Trente. Pie v le nomma évêque de Genève le 13 octobre 1569, et il remit cet évêché entre les mains de Grégoire xiii le 15 décembre 1578, pour se retirer à Gênes où il mourut le 22 février 1596, âgé de soixante-seize ans. Il avait apporté en Italie d'excellens manuscrits grecs dont Sixte de Sienne fait mention au sujet de quelques ouvrages de saint Cyrille d'Alexandrie. Ses ouvrages

sont des commentaires sur quelques chapitres de Saint-Jean; des sermons; des vers, etc. (Ubertus Fogliéta, in *Clariorum rum elogiis*, p. 227. Wading. Sainte-Marthe, *Gall. christ.* Le père Jean de Saint - Antoine, *Biblioth. univ. francis. t. 1*, p. 79.)

JUSTINIANI (Fabien), Génois, prêtre de l'Oratoire, selon M. Baillet, et évêque d'Ajazzo dans l'île de Corse, a fait un recueil des auteurs qui ont écrit, ou sur toute la Bible, ou sur quelque partie, ou même sur quelque verset en particulier : ce livre fut imprimé à Rome en 1612. Il a encore composé un commentaire sur Tobie, imprimé en 1621.

JUSTINIANI (Horace), publia les actes du concile de Florence à Rome, in-fol. en 1630. (Konig, *Bibl. vet. et nov*)

JUSTINIANI ou GIUSTINIANI (l'abbé Bernard), chevalier de grand-croix de l'Ordre impérial de Saint - Georges, a donné l'histoire des Ordres militaires, en italien, à Venise 1694, un volume in-fol. L'auteur commence par un discours sur l'antiquité de ces Ordres; il descend ensuite aux Ordres particuliers, et en compte jusqu'à cent : il met celui de Saint-Georges le premier, et en attribue l'origine à l'empereur Constantin. (Journal des Savans, 1694, p. 445 de la première édition et 384 de la seconde.)

JUSTINIANOPOLIS, ville épiscopale de la première Ar-

ménie au diocèse du Pont, sous la métropole de Sebaste. Il en est fait mention dans les actes du sixième concile, acte 16 et 18 à l'occasion de Théodore, qu'on dit évêque d'Ecclesine ou de Justinianopolis. Elle est située entre le mont Taurus et l'Euphrate. Ptolémée l'appelle *Acilizene*, et la place dans la grande Arménie. La notice de l'empereur Léon, qui l'appelle *Celzene*, en fait une métropole sans suffragans. Voici ceux qui y ont siégé :

1. Jean, souscrivit au décret synodal de Gennade de Constantinople, contre les simoniaques.

2. Georges 1^{er} au cinquième concile général.

3. Théodore, au sixième.

4. Georges II au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

5. Sisinnius, au décret du patriarche Alexis, au sujet des causes qui appartiennent aux métropolitains.

6. N...., un décret du patriarche Xiphilin, sur les épousailles. *Jus græc-rom.* p. 212. (*Oriens Christianus*, t. 1, p. 436.)

JUSTINIEN, évêque de Valence en Espagne, au sixième siècle, écrivit un traité contenant diverses réponses aux questions de Rustique. La première, touchant le Saint-Esprit. La seconde, contre les Bosoniaques, qui croyaient que Jésus-Christ n'était que le fils adoptif de Dieu. La troisième, sur le baptême. La quatrième, sur la

distinction du baptême de saint Jean, et de celui de Jésus-Christ. La cinquième, sur l'invisibilité du fils. Dupin, septième siècle.

JUSTINIEN premier du nom, empereur, était neveu de Justin l'Ancien, et fils de Vigilantia et de Sabatius. Il succéda à l'empereur Justin son oncle le premier d'août 527. Il combattit fortement les hérétiques, protégea l'Eglise, vainquit les Perses par la valeur de Bélisaire son général, extermina les Vandales, reconquit l'Afrique, subjuguait les Goths en Italie, et rétablit l'empire romain dans sa première splendeur. Il choisit ensuite dix habiles jurisconsultes pour recueillir en un corps les lois romaines, et ordonna que recueil fût appelé *le Code Justinien*. Il fit aussi rédiger les décisions dispersées des juges et des magistrats qui furent réduites au nombre de 50, sous le nom de *digestes* ou *pandectes*. Il composa quatre livres d'instituts, qui comprennent en abrégé le texte de toutes les lois, et fit recueillir les lois qu'il avait faites, nouvellement dans un volume qui fut appelé *le Code des Nouvelles*, qui renferment un grand nombre de réglemens touchant la discipline ecclésiastique : mais il se mêla trop des affaires de l'Eglise. Il menaça d'exil le pape Agapet, maltraita fort les papes Silvérius et Virgile, et voulut connaître du différend des trois chapitres. Il mourut le 14 no-

vembre 565 à 84 ans, après en avoir régné 38. Nous avons encore de Justinien une lettre et une confession de foi en latin, qu'il envoya au pape Jean. Une autre lettre au 5^e concile. Trois autres touchant Théodore de Mopsueste. Une contre les erreurs d'Origène, avec un traité sur le même sujet. Une confession de foi contre les trois chapitres. Un édit contre Anthime, patriarche de Constantinople. Justinien n'avait que peu ou point de lettres, et les ouvrages qui portent son nom doivent être attribués aux personnes habiles qu'il employait, et qui savaient très-bien donner à ce qui sortait de leurs mains, un caractère de gravité, de sagesse et de majesté. (Procopé. Nicéphore. Baronius. Dupin, sixième siècle.)

JUSTINIEN (Benoît), Génois, jésuite, mort le 19 décembre 1622, a fait un commentaire sur les épîtres de saint Paul et sur les épîtres canoniques dans lequel il cite souvent les Pères, et allègue quelquefois des ouvrages supposés, faute de critique. Il a encore fait une apologie pour la liberté ecclésiastique, imprimée à Lyon en 1607. (Dupin, dix-septième siècle, p. 1.)

JUVENAL (saint), premier évêque de Narni en Ombrie, reçut sa mission du pape Damase vers l'an 369, pour y aller porter le flambeau de la foi. Il convertit beaucoup de personnes par ses miracles, et par la

sainteté de sa vie. On ne sait ni ses actions particulières, ni le genre de sa mort. Saint Grégoire le Grand lui donne la qualité de martyr, tandis que beaucoup d'autres ne le qualifient que de confesseur. On fait sa fête à Narni le 7 d'août et ailleurs le 3 de mai. Les habitans de Fossano en Piémont et ceux de Narni prétendent avoir son corps. Ses actes sont, ou corrompus, ou supposés. (Baillet, 3 mai.)

JUVENAL (M.) de Carlenças. Nous avons de lui, Principes de l'histoire, contenant : 1^o. les Éléments de la chronologie. 2^o. Un petit Traité de la sphère et du globe terrestre, pour servir d'introduction à la géographie. 3^o. L'Abrégé de la vie des meilleurs historiens, avec un jugement sur leurs ouvrages. 4^o. Quelques réflexions sur l'usage de l'histoire, et sur la manière de l'étudier utilement. 5^o. Une idée générale du gouvernement des principaux états de l'Europe anciens et modernes; à Paris, chez Barthélemi Alix, 1733, in-12. Le même auteur a donné : Essais sur l'histoire des Belles-Lettres et des Arts; à Lyon, chez les frères Duplain, 1749, 4 vol. in-8. seconde édit. (Journal des Savans, 1733 et 1749.)

JUVENCUS (Aquilinus Caius Vettius, ou Caius Vectius Aquilinus), prêtre espagnol, d'une famille très-illustre, et le premier poète chrétien dont les ouvrages soient venus jusqu'à

nous , fleurit au quatrième siècle sous le règne du grand Constantin. Il est auteur d'un poëme latin en vers hexamètres , divisé en quatre livres , dans lequel il rapporte la vie de Jésus-Christ , en suivant le texte des évangélistes , particulièrement de saint Matthieu , et en le rendant presque mot pour mot. On croit que cet ouvrage fut composé vers l'an 329. Il y en a eu un très-grand nombre d'éditions ; la dernière est de Francfort en 1710 , in-8. On le trouve aussi dans les bibliothèques des Pères. M. l'abbé Goujet , dans sa Bibliothèque française , tom. 7 , dit que les vers de Juvencus n'ont rien d'élevé , qu'il emploie bien des termes qui sont peu latins , et qu'il fait beaucoup de fautes de quantité. Le même auteur avait fait d'autres ouvrages en vers , que nous n'avons plus. Saint Jérôme dit en général qu'il avait écrit sur les sacrements , ou sur les mystères. On lui attribue aussi quelques hymnes dont ce père ne parle point. D. Martenne et Durand ont inséré dans le tome 9 de leur *amplissima collectio veterum monumentorum* , un abrégé de la Genèse en vers , que le manuscrit sur lequel ils l'ont donné , attribue à Juvencus. Mais les éditeurs de cet ouvrage disent que l'on n'y voit

rien qui détermine le temps auquel il a été composé. On trouve dans les aménités de la critique une dissertation sous le titre de *divinations* , sur le poëte Juvencus , où l'on fait voir que l'histoire de la Genèse en vers , écrite par un auteur qui suivait l'ancienne version latine de la Bible , est un ouvrage de Juvencus , dont elle porte le nom dans un manuscrit de près de mille ans. (D. Ceillier , Hist. des Aut. sacr. et eccl. , tome 4 , p. 121 et suiv. Journal des Savans , 1697 , 1719 , 1734 et 1744.)

JUVENTIN , martyr d'Antioche , était un des gardes de Julien l'Apostat. S'étant plaint un jour des désordres de l'empereur , il fut mandé avec Maxime , garde , et chrétien comme lui. Sur leurs réponses , Julien les fit battre , emprisonner , et décapiter l'an 363. On fait leur fête le 25 janvier. (Saint Chrysostôme , *Homil.* 40 , *ad popul. Antioch.* Theodoret , Hist. eccl. l. 3 , c. 15. Baillet , 25 janvier.)

JUVERNAY (Pierre) , Parisien , prêtre du dix-septième siècle , a donné un Traité de la réitération du sacrement de la Pénitence ; à Paris , 1634 , et un autre de la douleur nécessaire pour recevoir le sacrement de Pénitence , *ibid.* 1657. (Dupin , Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle , col. 2064.)

K.

KACHINA, ville épiscopale de Moscovie, dont le siège est réuni à celui de Tver, capitale du duché que Jean Basilowits joignit aux états du czar.

KAHLER (Jean), théologien luthérien, né à Wolmar, village de Hesse-Cassel, le 20 janvier 1649, enseigna pendant neuf ans la philosophie de Descartes à Giessen. Il prit le degré de docteur à Rinteln en 1683, et y enseigna la Théologie. Il fut six fois recteur magnifique de l'académie de cette ville, et mourut le 17 mai 1729. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Disputationes juveniles*, à Rinteln, en 1710 et 1711, parmi lesquelles il y en a, *de casu morali*; *de intelligentiis*; *quæstiones miscellaneæ*; *de Deo*; *de libertate Dei*; *de blasphemiâ in Spiritum-Sanctum*; *de immutabilitate electionis*; *de statu damnatorum*; *de signis consummationem seculi præcedentibus*; *Pentæ dissertationum theologicarum de imputatione peccati alieni, et speciatim adamici*; *de gradibus prohibitis*; *de polygamiâ*; *de prædicatione evangelii universali*, *de hæresi enthusiastarum abominabili*; *de perfectione renatorum*; *de moralitate sabbathi christiani*; *christianæ religionis dogmata quindecim dissertationibus proposita*; *de requisitis ministrorum Ecclesiæ*; *articuli*

augustanæ confessionis de mutatis abusibus, *septem dissertationibus expositi*; *de gratiâ confessionis omnibus hominibus oblata*; *de transfiguratione santanæ in angelum lucis*; *de consequentiis theologicis*; *augustana confessio, viginti dissertationibus absoluta*; *de Theologo docente*; *de linguis et scientiis Theologiæ ancillantibus*; *de obligatione ordinationum ecclesiasticarum*; *de signis veræ et falsæ pœnitentiæ*; *de jure Dei puniendi posteros ob delicta majorum*, etc. (Supplément français de Bâle.)

KAKT (Joseph-François), jésuite, du dix-septième siècle, a donné : *Scrutin des vérités de la foi* : si elles peuvent toutes être décidées par la seule parole de Dieu, avec exclusion de l'autorité de l'Eglise; à Olive en 1682. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2663.)

KALDI (Georges), jésuite, de la ville de Tirnau en Hongrie, mourut à Presbourg le 30 d'octobre 1634, après avoir montré beaucoup de piété, d'esprit et d'éloquence pendant sa vie. On lui doit une traduction hongroise de la Bible faite sur la vulgate, imprimée à Vienne en Autriche l'an 2626, et 1 volume in-fol. de Sermons hongrois, qui parut à Presbourg en 1631. (Alegambe, *Biblioth. soc. Jesu*, fol. 156.)

KALENDES. (*Cherchez CALENDES.*)

KALENDRIER. (*Cherchez CALENDRIER.*)

KALONYME, le plus fameux des rabbins qui ont porté ce nom, a publié un livre intitulé : *Efen Bochan*, ou *la pierre de touche*, dans lequel il enseigne comment on peut connaître les vices du siècle et s'en préserver. Cet ouvrage a été réimprimé diverses fois, et quelquefois avec la traduction en allemand. On a de ce même auteur, *Iggeret Bagdale Chajim*, ou *l'Épître des animaux*, dans laquelle il introduit les hommes et les bêtes, raisonnant ensemble, et expliquant chacun sa nature et ses propriétés; de sorte qu'à la fin l'excellence de l'homme au-dessus des bêtes paraît avec évidence. La *Circé* de Jean-Baptiste Gelli écrite en italien est à peu près faite sur le même plan et a le même but, si ce n'est que l'homme y est souvent fort maltraité. L'ouvrage du rabbin Kalonyme a été traduit de l'arabe et mis en rimes hébraïques. On croit qu'il avait aussi traduit plusieurs ouvrages de l'arabe en hébreu, et c'est ce qui a fait dire à plusieurs qu'il était le même que Rabbi Kalonyme qui a refuté dans un livre intitulé : *Eversio eversionis*, le livre du médecin Averroës qui porte le titre de *Eversio philosophorum*. (Buxtorf. Bibl. rabb. Bartholocci et Wolfii, Bibl. hébr. etc.)

KALTEISEN (Henri). (*Cherchez HENRI KALTEISEN.*)

KALTENECKH (Jean Zesclhin de), allemand du dix-septième siècle. On a de lui : *Apologie pour la confession des péchés*, romaine et catholique, contre Amanâ Boncompagnon, en deux tomes, à Neubourgen 1625. (Dupin, Table des Aut. ecclés. dix-septième siècle, col. 1905.)

KANNEMAN (Jean), allemand, de l'Ordre des Frères Mineurs, avança dans le quinzième siècle des propositions hardies touchant la puissance ecclésiastique. Il composa une apologie pour sa défense, des sermons et des questions. (Dupin, Biblioth. ecclés. quinzième siècle.)

KANUBIN ou CANOBIA, est un monastère des Maronites que l'empereur Théodose-le-Grand fit bâtir sous le nom de Sainte-Marie, au pied du mont Liban. Ce fut d'abord un simple évêché; mais Jean Algigée, patriarche des Maronites, y ayant établi son siège vers l'an 1445, il devint patriarchal. Alzaber Barcuch, soudan de l'Égypte et de l'Orient, exempta de toute imposition ce monastère, et fit graver sur une table d'airain en gros caractères cette exemption, afin que personne n'en ignorât. Le patriarche siégeait auparavant dans le monastère de Capharhaï, comme nous le dirons ailleurs. (*Voyez MARONITES.*)

KARLEL, lieu d'Écosse, où il y eut un concile l'an 1138. (*Anglic. 1.*)

KARNKOWSKY, en latin *Carnkovius* (Stanislas), savant polonais, évêque d'Uladilavie

vers 1563, et archevêque de Gnesne en 1581, mourut à Lowitz le 26 mai 1603, et fut enterré chez les jésuites à Kalisch. On a de lui, *Historia interregni polonici*, depuis le départ d'Henri de Valois. *De jure provinciarum, terrarum, civitatumque Prussiae. Epistolæ illustrium virorum in tres libros digestæ*, imprimé à Cracovie en 1578. Un livre intitulé : le Messie, ou Discours de la chute et de la réparation du genre humain et de l'avènement de Jésus-Christ, en polonais, imprimé à Posnanie en 1597. Sermon de l'Église, à Cracovie en 1596. Sermons sur l'Eucharistie, *ibid.* en 1602. Constitutions, *ibid.* 1579. Version de l'Écriture, en polonais, faites sous ses auspices. (Mémoires du temps. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1475 et 1476.)

KAROLI (Gaspard) Hongrois, était philosophe, théologien et philologue estimé parmi les calvinistes dont il suivait les erreurs. Il florissait vers l'an 1580 et 1590. Il traduisit la Bible en hongrois sur l'hébreu. Cette traduction parut en 1608 à Hanovre, in-4°. , et en 1512 à Oppenheim, in-8°. Albert Mornar revit cette traduction, et la fit imprimer aussi en 1608 à Francfort. (David Czuittingerus, *In specimine Hungariæ litteratæ*. Le Long, Biblioth. sacr. p. 446, édit. in-fol. première partie, et p. 549.)

KASR ou KOSR, dixième sié-

ge épiscopal de la province patriarchale, ou du catholique au diocèse des Chaldéens proche de Bagdat, qui fut réuni à Nahatowan, après qu'il eut été ruiné par le malheur des guerres. Or cette dernière ville, éloignée de l'Euphrate de deux parasanges, l'est aussi de quatre lieues de Bagdat, et est située sur la rive orientale du Tygre, dans un beau et très-bon terrain. Voici ses évêques :

1. Jesusdenha, siégeait en 706.
2. Ebedjesus, en 963, il fut fait catholique.
3. Jesuiab 1^{er} sous le catholique Ebedjesus LIX.
4. Jesuiab II en 1020.
5. Abalhaser, ordonné par Élie 1^{er}.
6. Jean 1^{er} vers l'an 1050.
7. Ebn-Suta, fut déposé.
8. Naaman, en 1080.
9. Jean II, évêque de Kosr et de Naharowa. (Or. chr. t., p. 1177.)

KATRABA, douzième province du diocèse des Chaldéens. C'est une île de la mer d'Ethiopie au midi de l'Arabie heureuse. Alexandre-le-Grand y envoya une colonie de Grecs; elle est aujourd'hui pleine de chrétiens. C'est tout ce qu'on en sait.

KEARNEY (Barnabé), né à Cashell en Irlande, se fit jésuite à Douai l'an 1589. Après avoir enseigné la rhétorique et la langue grecque à Anvers et à Lille, il fut envoyé en mission dans sa patrie où il mourut le 20 août 1646, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui : 1°. *Heliotropium* (*seu conciones de domini-*

cis ac festis totius anni, à Lyon en 1622, in-8°. 2°. *Heliotropium, sive conciones de passione dominicâ, seu de mysteriis redemptionis humanæ*, à Paris en 1633, in-8°. 3°. Trente discours *in obitum comitis Ormoniacæ in Hibernia*: on les conservait manuscrits chez les jésuites de Rome. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1981.)

KEATING (Geoffroi), prêtre séculier et docteur en Théologie. natif du comté de Tipperary en Irlande, voyagea dans les pays étrangers où il mérita les degrés académiques. Étant de retour dans sa patrie, il acquit bientôt une réputation des plus brillantes par ses talens, et en particulier par ses éloquentes prédications qui faisaient que les peuples venaient l'entendre de bien loin et de toutes parts. Personne n'a mieux possédé que lui sa langue maternelle. On croit qu'il mourut entre 1640 et 1650, après avoir composé une histoire d'Irlande, imprimée en 1 volume *in-folio*, à Londres et à Dublin, en 1723, et encore à Londres en 1638. On a du même auteur quelques autres ouvrages en irlandais, comme une défense du sacrifice de la messe : les Trois flèches ou dards de la mort, ouvrage considérable écrit en très-beau langage, et rempli d'une érudition très-variée. Il composa aussi une élégie sur la mort du lord ou seigneur de Decies, fort estimée des connaisseurs, et un poëme burlesque

sur son domestique Simon, qu'il compare aux anciens héros. Toutes ces pièces sont restées manuscrites. (Extrait d'un mémoire communiqué à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759, par M. l'abbé Henegan, proviseur du collège des Lombards.)

KEDD (Josse), jésuite, du duché de Clèves, mort le 27 mars 1657. On a de lui divers traités de controverse, en latin et en allemand, imprimés en différens lieux et en diverses années en Allemagne. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2174.)

KEIRAN ou KIERAN (saint), que l'Église honore le 5 de mars, est un de ceux que l'on prétend avoir prêché l'Évangile en Irlande avant saint Patrice, et on l'appelle le premier saint de ce pays. Il fut évêque de Sagir, et mourut en 520 ou en 530. (Bollandus, 5 mars.)

KEIVINUS (saint), de la province de Leinster en Irlande, vivait du temps de saint Colomban dans le septième siècle. Il laissa un ouvrage de l'origine des Bretons, etc. (Jac. Varæus, *De claris Hiberniæ scriptor.*, lib. 1.)

KELLER (Jacques Cellerius), jésuite allemand, naquit à Seckingen en 1568, embrassa la société en 1588; et après avoir régenté les belles-lettres, la philosophie et la Théologie, il devint recteur du collège de Ratisbonne, puis de celui de Munich. Il fut long-temps confesseur du prince Albert de Bavière et de la

princesse son épouse. Il disputa publiquement avec Jacques Hailbrunner, le plus célèbre ministre du duc de Neubourg en 1615, et montra que les luthériens avaient falsifié un grand nombre de passages des Pères, dans un écrit intitulé : *Papatus catholicus*. Le père Keller mourut à Munich le 23 février 1631, et laissa plusieurs ouvrages de controverse et de politique sur les affaires d'Allemagne. Il s'est déguisé souvent dans ces derniers sous les noms de *Fabius Hercynianus*, d'*Aurimontius*, de *Didacus Tamias*, etc. Ces ouvrages sont entre autres , 1°. le Tyrannicide, ou sentiment des catholiques touchant le meurtre d'un tyran, contre les calomnies d'un ministre touchant la société, à Munich en 1601. 2°. Le papat catholique, ou démonstration fondamentale de la vérité de l'Église catholique, à Munich en 1616. 3°. Abrégé de cet ouvrage, *ibid.* 4°. Agonie ou sueur mortelle de Jacques Hailbrunner, *ibid.*, 1618. 5°. L'absurdité des prédicans dans la conférence de Ratisbonne, *ibid.* en 1604. 6°. Philippique contre un prédicant, *ibid.*, 1607. (Alegambe, *Biblioth. societ. Jesu*. Bayle, Dict. crit. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1737 et 1738.)

KELLISON (Mathias), docteur et principal du collège des Anglais de Douai, est auteur de huit livres de la nouvelle religion des Anglais, à Douai, en 1603,

et d'un Commentaire sur la troisième partie de la somme de saint Thomas, imprimé à Douai en 1633, in-fol. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1843.)

KELLI (Guillaume), né dans le comté de Gallovay en Irlande, dans le village d'Aghrim, vint fort jeune à Louvain où il étudia les humanités. Il se rendit ensuite à Paris, pour y étudier en philosophie et en droit, ce qu'il fit avec beaucoup de succès ; son cours fini, il visita plusieurs des plus célèbres universités de l'Europe, principalement celles d'Allemagne ; et vers 1699, il se fixa à Vienne où l'empereur Léopold lui donna les chaires de philosophie, d'Histoire et de blason. Les états d'Autriche le choisirent pour les mêmes fonctions dans l'académie qu'ils fondèrent à Vienne, pour l'éducation de la jeune noblesse de cette province. C'est pendant qu'il exerçait ces emplois, qu'il fit paraître les ouvrages suivans : *Philosophia aulica*, à Vienne, in-4°. 2°. *Historia bipartita Hiberniæ*, en prose et en vers, à Vienne, in-4°. 3°. *Institutiones academicae*, à Vienne, in-4°. 4°. *Speculum imperiale historico-chronologicum*, à Vienne, in-folio. 5°. *Speculum heraldicum*, à Vienne, in-folio. 6°. *Philosophia aulica repetitæ prælectionis*. Les trois derniers empereurs de la maison d'Autriche ne se contentèrent pas de donner à M. Kelli des pensions et des appointemens considérables, ils

voulurent encore y ajouter des titres honorables, comme celui de conseiller-impérial, de comte-palatin, de chevalier du Saint-Empire, et de roi d'armes, pour la plupart de leurs provinces et royaumes héréditaires. (Mémoire communiqué par M. Henegan à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

KELMOELLEK ou KELMOELLOCK. On apprend du père Mansi, t. 2 de son Supplément à la collection des conciles, col. 817 et 818, qu'il y eut un concile en cette ville d'Irlande, à présent détruite, en 1210 ou 1211. Cet auteur dit, d'après une lettre d'Innocent III rapportée dans le livre 13 de la collection de M. Baluze, qu'il y eut appel à ce pape de la part des deux parties, au sujet du différend entre N... élu évêque d'Ymoleck, et les chanoines de cette église, discuté dans le concile, en présence de l'archevêque de Cashell. On ne sait rien autre chose de ce concile inconnu jusqu'ici aux collecteurs.

KEMPH (Nicolas), surnommé de Strasbourg, parce qu'il naquit en cette ville vers l'an 1397, étudia la philosophie à Vienne en Autriche où il fut fait maître-ès-arts. Il se chargea le 6 septembre de l'an 1440, et se distingua singulièrement entre ses frères par sa doctrine, sa prudence et sa piété. Ce fut dans la chartreuse qu'on nomme en latin *Gemmicam*, qu'il reçut l'habit, et qu'il gouverna dans la suite en qualité de

prieur. Il exerça le même office dans quelques autres chartreuses, et mourut âgé de cent ans en 1497. On de lui : 1°. *Regulæ grammaticales*. 2°. *Disputata super libris posteriorum Aristotelis*. 3°. *Tractatus tripartitus de studio theologiæ moralis*, qui se trouve au tome 4, p. 259-492 de la Bibliothèque ascétique du père Bernard Pez, imprimée à Ratisbonne en 1724, in-8°. 4°. *Alphabetarium divini amoris de elevatione mentis in Deum*. Les bénédictins attribuent cet ouvrage à Martin de Cybs ou Zips, les dominicains à Jean Nyder, d'autres à Thomas à Kempis. 5°. *Tractatus de proponantibus religionis ingressum*. 6°. *Memoriale primorum principiorum*. 7°. *Tractatus de discretione*, qui se trouve au tome 9, p. 379-532 de la Bibliothèque ascétique du père Pez. 8°. *Tractatus de charitate sive amicitia vera et ficta*. 9°. *Tractatus de peccatis charitati contrariis*, in-4°. 10°. *Documenta SS. PP. contra prædicta peccata tradita et in propositiones redacta*. 11°. *Tractatus de suspicionibus*, in-4°. 12°. *Tractatus de tendentia ad perfectionem*, in-4°. 13°. *Tractatus de modo confitendi venialia peccata*, in-4°. 14°. *Tractatus de affectibus formandis in horis sive in officio divino, seu tractatus pro novellis, quomodo se habere debeant*, in-4°. 15°. *Expositio canonis, immo totius missæ*, in-4°. 16°. *Tractatus de capitulo reli-*

giosorum, seu de modo tenendi se in capitulo. 17°. *Tractatus de colloquio.* 18°. *Tractatus super statuta ordinis Cartusiensis.* 19°. *Tractatus de stabilitate.* 20°. *Tractatus de tribus essentialibus omnis religionis,* in-4°. 21°. *Tractatus de sollicitudine superiorum habendâ ergâ subditorum salutem,* in-4°. 22°. *Tractatus de confirmatione et regulâ approbatâ ordinis Cartusiensis,* in-4°. 23°. *Tractatus de regno Dei.* 24°. *Tractatus de ostensione regni Dei.* 25°. *Tres gradus ascendendi in triplici trislinio mentis.* 26°. *Tractatus quinque partibus de mysticâ Theologiâ.* 27°. *Expositionis cantici canticorum libri* 8. 28°. *Tractatus de modo perveniendi ad perfectam Dei et proximi dilectionem.* Le père Pez, qui dans la préface du tome 4 de sa Bibliothèque ascétique, attribue ce traité à notre auteur, le donne à Henri Arnoul, dans le tome 6 de ce même ouvrage. 29°. *Collationes seu sermones breves super evangelia dominicalia de sensu anagogico perducende ad unionem mentis cum Deo,* in-4°. 30°. *Sermones in evangelia totius anni ad reformandos religiosorum mores,* in-4°. 31°. *Appendix ad præfatas collationes de festis,* in-4°. 32°. *Liber sermonum super epistolas et evangelia totius anni,* in-folio. 33°. *Sermones in festa sanctorum.* 34°. *Dialogus inter monachum et religionem de causis ruinæ SS. ordinum,*

religionis et regularum. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de notre auteur. 35°. *Tr. sup. orationem dominicam, symbolum Apostolorum et decalogum.* Un traité sur l'Oraison dominicale, sur le symbole des apôtres et le décalogue, écrit en langue vulgaire, en faveur d'Élisabeth d'Autriche, femme d'Albert v. (*Magna bibliotheca eccles.*, p. 553.)

KEMPIS (Thomas à), pieux et savant chanoine régulier, naquit vers l'an 1380 dans le diocèse de Cologne; au village de Kemp, dont il prit le nom. Jean son père, et Gertrude sa mère, qui vivaient du travail de leurs mains, l'envoyèrent à l'âge de treize ans à Deventer pour y faire ses études. Il entra dans la communauté des pauvres écoliers, établie par Gerard Groot, y fit de grands progrès dans la science et dans la piété pendant sept ans qu'il y passa, et fut reçu en 1399 dans le monastère des chanoines réguliers du mont Sainte-Agnès près de Zuol, de la congrégation de Windesem, au diocèse d'Utrecht, où son frère aîné, nommé Jean, était prieur. Thomas à Kempis s'y distingua par son éminente piété, par son obéissance et son respect pour ses supérieurs, par sa charité envers ses frères, et par son application continuelle au travail et à la prière. Il mourut en odeur de sainteté le 25 juillet 1471. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de dévotion, qui respirent tous une piété ten-

dre, solide, éclairée. Les meilleures éditions sont celles de Paris en 1549; de Cologne en 1680 et d'Anvers en 1607, par les soins du père Sommalius, jésuite. Les ouvrages contenus dans ces éditions, sont trente sermons aux novices; neuf discours à ses frères; trente-six discours sur l'incarnation; des Traités de piété, intitulés: soliloques de l'âme; jardin des roses; la vallée des roses; des trois tabernacles; de la discipline des cloîtres; du fidèle dispensateur; l'hôpital du pauvre; dialogue des novices; les exercices spirituels; le doctrinal ou le manuel des jeunes gens; de la componction du cœur; de la solitude; de la fragilité; les manuels des moines et des petits; l'élévation de l'esprit à Dieu; le petit alphabet du moine; la consolation des pauvres et des malades; sept oraisons; de l'humilité; de la Vie bonne et pacifique; la vie d'un bon moine; vies des saints de son Ordre; vie de sainte Lidwige; lettres, oraisons et hymnes. L'abbé de Choisi a traduit en français une partie des œuvres de Thomas à Kempis, sous le titre de Suite du livre de l'imitation; et le père de la Vallette, de la doctrine chrétienne, sous celui d'élévations à Jésus-Christ, sur sa vie et ses mystères, à Paris, 1728, in-12.

A l'égard de l'excellent livre de l'imitation, les traductions dans les différentes langues en sont presque innombrables, et l'on sait les vives disputes qui

se sont élevées au sujet de son auteur. Depuis qu'on eut reconnu que ce n'était, ni S. Bernard, ni Jean Gersen, chancelier de l'université de Paris, ni un chartreux; le premier qui attribua cet ouvrage à Thomas Kempis, fut le savant Jodocus Badius Ascensius, imprimeur à Paris, mais Flamand de nation; en quoi il fut suivi par François de Tol, chanoine régulier. D'un autre côté, le père Possevin, jésuite, est le premier qui a attribué cet ouvrage à l'abbé Jean Gersen ou Gessen, dans son *Apparat sacré*. Il fut imité par le père Cajétan, religieux de la congrégation du mont Cassin, et par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. On peut voir la relation curieuse de ce point de critique, donnée par don Vincent Thuillier, bénédictin, à la tête du premier tome des œuvres posthumes des pères Mabillon et Ruinart, et dans une dissertation de M. Dupin qui a recueilli tout ce qui s'est fait et écrit sur cette dispute pendant plus de quarante ans, et qui, après avoir tout examiné, conclut qu'il n'y a rien de certain sur ce sujet, et qu'il n'y a que des probabilités de part et d'autre. On a donné dans le dernier siècle une édition du livre de l'imitation, sous ce titre : *de Imitatione Christi libri quatuor, ad octo, manuscriptorum ac primarum editionum fidem castigati, et mendis plus sexcentis expurgati. Ex recensione Josephi Valart, præbyteri hesdinensis et aca-*

demici ambianensis, volume in-12, très-bien imprimé à Paris, chez Barbou, 1758. M. l'abbé Valart, dans une dissertation qu'il a mise à la fin de cette belle édition, s'efforce de prouver que l'auteur de l'Imitation est Jean Gersen, abbé de Verceil. Un chanoine régulier de Sainte-Geneviève lui a opposé une autre dissertation pour servir de réponse à la sienne, et l'a fait imprimer à Paris chez Cavelier, 1758, in-12. Ces deux derniers ouvrages ne décident point la fameuse controverse touchant l'auteur de l'Imitation, et la laissent dans le même degré d'incertitude. Ainsi l'unique parti qu'il y a à prendre sur cette question, est de suspendre son jugement, et de profiter de la lecture de cet inestimable ouvrage, selon ce sage avis de l'auteur même : » ne cherchez point à connaître celui qui parle ; mais faites attention à ses paroles : *Non quæras quis hoc dixerit ; sed quid dicatur, attende.*)

KENET, lieu d'Écosse, où il eut un concile en 840. (*Anglic.*)

KENNESKIN, ville autrefois, qui n'est plus qu'un village dans la Syrie proche d'Alep, où est un siège épiscopal jacobite au diocèse d'Antioche. C'est dans le même endroit, ou aux environs qu'est le célèbre monastère de Kennesrin, d'où sont sortis tant de patriarches. Denis obtint d'Othman, qu'il fût réparé en 819. Il y a eu pour évêque :

Sévère, en 630, grand philo-

sophe, mathématicien, et très-versé dans les sciences ecclésiastiques. Il avait été maître d'Athanasie II ordonné en 684.

KENT, province d'Angleterre, où il y eut un concile contre les Saxons l'an 617. On y résolut que Laurent, archevêque de Cantorbéri, et les autres évêques quitteraient l'Angleterre, à cause de la barbarie et de l'apostasie des Saxons. (*Reg. 14. Lab. 5. Hard. 3.*)

KENT (Jean de), né dans le comté du même nom en Angleterre, enseigna le droit à Angers, sous l'épiscopat de Guillaume de Beaumont, qui mourut l'an 1240. Pendant son séjour dans cette ville, Jean de Kent publia deux ouvrages ; l'un intitulé : *De casibus*, imprimé à Paris en deux livres ; l'autre est un Traité des rubriques. Cet écrivain embrassa dans la suite l'Ordre de Saint-François, fut provincial de sa province, et légat en Angleterre, de la part du pape Innocent IV. Il était encore en ce royaume en 1254. On ignore le temps de sa mort. (Pitæus, Éloges des Savans.)

KÉPHALÉONOMANCE, sorte de divination qui se pratiquait en faisant différentes cérémonies sur la tête cuite d'un âne.

KERAUNOSCOPIE, l'art de deviner par l'observation de la foudre. *Keraunoscopia*.

KERBECH (Antoine de), religieux de l'Ordre des Augustins, était de Louvain. Il mourut en 1629, et laissa. 1°. un Traité des sacremens de l'ancienne et de la

nouvelle loi, imprimé à Mayence en 1600. 2°. Une conférence avec un calviniste, *ibid.* 1602. 3°. Une traduction des sermons de Panigarolle, et de la vie de sainte Thérèse, en latin. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1933.)

KERSBEL (Philippe), natif de Gand, selon Valère-André, ou de Sicile, selon Marc-Antoine Alègre, religieux - carme, mourut à Paris en 1485, laissant un traité de la conception immaculée de la sainte Vierge, et un autre *de potestate summi pontificis*. (Luce, in *Biblioth. carm.* Alègre, in *par. carm.* Valère-André, in *Biblioth. belg.*)

KERVER (Hyacinthe), de Paris, capucin du dix-septième siècle, a laissé : 1°. Catéchisme et instruction sur la messe. 2°. Contradictions qui se trouvent dans les livres des protestans. 3°. Traités de controverse, à Paris en 1646. (Dupin, *ibid.*, col. 2084 et 2085.)

KESCHITA ou KESITA, mot hébreu qui se trouve au vers. 19 du 33^e chap. de la Genèse, où il est dit que Jacob donna cent *keschita* pour le champ qu'il acheta des enfans d'Hémor; et à l'onzième verset du 42^e ch. de Job, où il est dit que ses parens et ses amis lui donnèrent chacun un *keschita*. Ce mot est rendu différemment. Les septante, Onkelos, la version syriaque, les deux arabiques et la vulgate, le traduisirent par *agneaux* ou *brebis*. La paraphrase chaldaïque de Jonathan, et celle de Jé-

rusalem, le traduisent par des *pierres précieuses* (Genèse 33.) Mais la plupart des rabbins et des nouveaux interprètes croient que *keschita* signifie une pièce de monnaie, sans s'accorder sur sa valeur. Les rabbins disent communément et sans apparence, que c'était une obole. Bochart et Eugubin ont cru que les septante portaient des *mines*, au lieu des *agneaux*; en grec *hecaton mnôn*, au lieu de *hecaton amnôn*. Or la mine valait soixante sicles hébreux, qui font quatre-vingt-dix-sept livres six sous, dix deniers. M. le Pelletier de Rouen croit que le *kesita* était une monnaie de Perse, marquée d'un côté d'un archer (*kesita* ou *besethen* hébreu signifie un arc), et de l'autre d'un agneau; que cette monnaie était d'or, et connue en Orient sous le nom de *darique*, et de la valeur d'environ douze livres dix sous de notre monnaie. Plusieurs savans disent que le *kesita* était une monnaie d'argent qui avait une brebis pour empreinte, d'où vient que les septante et la vulgate l'ont rendue par une brebis. Dom Calmet prétend que *kesita* était une bourse d'or ou d'argent. Le terme de *kista*, en chaldéen, signifie une mesure, un vase. Aujourd'hui, dans l'orient, on compte encore par bourse; et la bourse en Perse est de cinquante tomans qui font deux mille cinq cents pièces de dix-huit sous de notre monnaie. (Brévéood, *deiponder.*, *pret.*, c. 1, § 1. Waserus, *de Antiq.*

hebr., num., l. 2, c. 15, p. 89.
 Drus., in *Genese*, 33, 19. Ro-
 chart, *hieroz part. 1, c. 43.*
 Pelletier, Dissert. qui est dans
 les Mém. de Trévoux, au mois
 de mai 1704. Dom Calmet, sur
 la Genèse, 33, 19.)

KFARFU, siège épiscopal ma-
 ronite qui ne nous est connu
 que par ce que rapporte Fauste,
 Nairon, p. 101, que le patriar-
 che Jérémie, allant à Rome vers
 l'an 1210, établit pour son
 vicaire, Théodore, évêque de
 Kfarfu dont nous ne connais-
 sons ni la situation ni les autres
 évêques.

KHUORZENUM, siège épis-
 copal de la grande Arménie,
 sous le catholique de Sis, au
 concile duquel assista Philippe
 de Khuorzenum.

KIARAN, ou KERAN, ou
 KEIRAN, *Kiaranus*, (saint),
 était Irlandais et disciple de
 saint Finien. Il mourut en 549,

KILIEN, ou KYLIEN, ou
 KULHN, *Kyllena*, *Kylianus*,
 évêque apostolique ou mission-
 naire en Franconie, et martyr,
 était né en Irlande dans le sep-
 tième siècle. Il en partit l'an 685
 avec onze de ses disciples, et
 alla dans la Franconie. Après
 s'être arrêté quelque temps à
 Wurtzbourg, il voulut aller à
 Rome où le pape Conon l'or-
 donna évêque, sans l'attacher à
 aucun siège particulier, et le
 renvoya à Wurtzbourg. Le prin-
 ce Gozbert qui en était gouver-
 neur, reçut l'Évangile avec la
 plus grande partie de son peu-
 ple, mais son épouse nommée

Geilane, qui était la veuve de
 son frère, sachant qu'il voulait
 la quitter à la persuasion de
 Kilien, fit assassiner ce saint
 évêque, avec le prêtre Coloman
 et le diacre Totnan. Sa princi-
 pale fête se fait le 8 de juillet,
 qui fut le jour de sa mort arri-
 vée l'an 689. La ville de Wurtz-
 bourg l'honore comme son pa-
 tron. (D. Mabillon, deuxième
 siècle béd. Baillet, 8 juillet.)

KILLALO ou ALACH, en la-
 tin, *Killala* ou *Allada*, ville
 épiscopale d'Irlande dans la
 Connacie. (Voyez ALACH.)

KILWARDBI (Robert), An-
 glais de nation, enseigna d'abord
 la philosophie à Paris, et y entra
 dans l'Ordre des dominicains
 vers l'an 1230, ou selon d'au-
 tres, après qu'il fut retourné en
 Angleterre, à Cantorberi ou à
 Londres. Il fut provincial de la
 province de ce royaume pendant
 onze ans; le pape Grégoire x le
 nomma archevêque de Cantor-
 beri en 1272, et Nicolas iii lui
 donna le chapeau de cardinal
 avec l'évêché de Porto. Il mou-
 rut et fut enterré à Viterbe le
 11 septembre de l'an 1279. Il a
 laissé un grand nombre d'ou-
 vrages de grammaire, de philo-
 sophie, de Théologie, de morale,
 de spiritualité, dont on peut
 voir le catalogue dans la *Purpu-
 rata docta* d'Eggs, t. 1, p. 226;
 et dans le père Échard, t. 1,
 p. 376. Il y a des auteurs qui
 donnent à Robert Kilwardbi le
 nom de *Bilibri*, *Biliberi*, *Hil-
 vardei*, *Canvilvertim*, *Ridver-
 bius*, et même qui le divisent

en plusieurs écrivains, mais sans raison.

KIMCHI (David), célèbre rabbin, qui vivait vers la fin du douzième siècle, est celui de tous les grammairiens juifs, qui a été le plus suivi, même parmi les chrétiens qui n'ont presque composé leurs dictionnaires et leurs versions de la Bible que sur les livres de ce rabbin. On estime particulièrement sa méthode et la netteté de son style; les Juifs modernes le préfèrent aussi à tous les grammairiens. Nous avons sa grammaire hébraïque, sous le nom de *sepher miclol*, c'est-à-dire, *le livre de perfection*; et son dictionnaire intitulé : *Sepher schoraschim*. Il y a plusieurs éditions de l'un et de l'autre; mais on doit préférer celle de Venise, qui est enrichie de notes du savant Juif Elias Levita. Les commentaires de ce rabbin ont été imprimés, au moins la plus grande partie, dans les grandes bibles de Venise et de Basle, où l'on n'a pourtant point mis son commentaire sur les psaumes, qui se trouve imprimé séparément en Allemagne. Dom Ambroise Janvier, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en a donné une version latine, qui a été imprimée à Paris en 1669, in-4°. Moïse Kimchi, frère de David, a écrit aussi de la grammaire. (Baillet, Jugemens des Savans.)

KING (Guillaume), archevêque protestant de Dublin en Irlande, et l'un des plus illus-

tres prélats de cette communion, qui aient paru dans cette île depuis la prétendue réforme. Il naquit en 1650 à Antrim, capitale du comté de ce nom, dans la province d'Ultonie; et il y fit ses premières études. Il fut sacré évêque de Derry le 25 janvier 1691, et nommé archevêque de Dublin le 11 mars 1702. Il mourut le 8 mai 1729, âgé de soixante-dix-neuf ans sept jours, sans avoir été marié. Ses aumônes, sa vigilance, sa capacité, sa morale et ses autres belles qualités en auraient fait un prélat accompli, s'il avait eu le bonheur de vivre dans le sein de la catholicité. Ses ouvrages sont : 1°. Un sermon sur les versets 6 et 7 du chapitre 59 d'Isaïe, à Dublin, 1685, in-4°. 2°. Défense de la religion chrétienne, et de la réformation contre les entreprises d'une lettre nouvellement écrite par M. Mamby, doyen de Derry, etc. à Dublin, en 1688, in-4°. 3°. L'état des protestans d'Irlande, sous le règne du roi Jacques, etc., à Londres, 1691, in-4°, et 1692, in-8°. 4°. Discours concernant les inventions des hommes dans le culte de Dieu, à Dublin, 1694, et à Londres plusieurs fois. 5°. Avis aux habitans non-conformistes du diocèse de Derry, touchant un livre nouvellement publié par M. Boyse, qui a pour titre, Remarques, etc. à Dublin, 1694, in-4°, à Londres, en 1694, in-8°. 6°. Second avis aux non-conformistes du diocèse de Derry, Dublin, 1695,

in-4°. 7°. Sermon prêché dans l'église de Saint-Patrice à Dublin le 16 novembre 1690, le jour d'actions de grâces pour la conservation de la personne de Sa Majesté sur le v. 2 et 3 du psaume 107, à Dublin, en 1691, in-4°. 8°. *De origine mali*, à Dublin, en 1702, à Londres, en 1702, in-8°. Après la mort de l'auteur, il fut traduit en anglais par M. Edmond Lane, membre du collège de Christ à Cambridge, avec de longues notes où il prend la défense des principes de l'auteur contre MM. Bayle, Leibnitz et quelques autres savans qui l'avaient attaqué, à Londres, en 1731, in-4°, et en 1732, 2 volumes in-8°. 9°. Quelques sermons, entre autres un pour l'éducation religieuse des enfans, sur le verset 6 du chapitre 22 des Proverbes; un touchant l'iniquité qu'il y a de différer la sentence que mérite une mauvaise action, sur le verset 11 du chapitre 8 de l'Ecclés., à Dublin, en 1707, in-4°, et un autre touchant la prescience et prédestination divine s'accordant avec la liberté de la volonté humaine sur les versets 29 et 30 du chapitre 8 aux Romains, à Dublin en 1709, in-4°, à Londres en 1710, in-8°. Un discours touchant la consécration des églises, à Dublin 1719, in-4°. 11°. Un sermon sur la chute de l'homme, à Cambridge, en 1739. (Mém. MSS. de M. l'abbé Henegan, communiqué à

M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

KING (Pierre), lord, grand-chancelier d'Angleterre, et l'un des plus beaux esprits de son siècle, naquit à Excester dans le Devonshire, en 1669, s'appliqua avec une ardeur incroyable à l'étude des lois, et s'acquitta peu de temps une grande réputation dans le Parlement d'Angleterre, par sa capacité et par ses talens. Il devint en 1715 baron d'Ockam, et grand-chancelier d'Angleterre. Il remplit cette place avec un applaudissement universel jusqu'au 29 novembre 1733, qu'il remit les sceaux, et se retira à Ockam dans le Surrey, où il mourut paralytique le 22 juillet 1734. Il était très-habile, non-seulement dans la jurisprudence, mais dans l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. On a de lui deux ouvrages fort estimés des Anglais; le premier est intitulé: Recherche sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive Église pendant les trois premiers siècles, fidèlement extraite des écrivains de ces temps-là, in-8°. Le second a pour titre: Histoire du symbole des apôtres, avec des réflexions critiques sur les différens articles. On trouve dans le recueil de lettres sur différens sujets, publié par M. Elys en 1694, in-8°, plusieurs lettres de M. King et de M. Elys, touchant le premier ouvrage. Tous ces écrits sont en anglais.

L'histoire du symbole a été traduite en latin par Godefroi Olearius. (M. Ladvocat, Dictionnaire historique.)

KINGSBURI, lieu du comté de Dorset dans l'ouest d'Angleterre, qui était l'ancien royaume des Saxons occidentaux, *Kingnesburia*, *Kingosburia* (*Concilium kingesburiense*.) Il y eut un concile le vendredi après la fête de Pâque de l'an 851, sous le règne de Bertulfe, roi des Merciens, touchant les affaires du royaume et le monastère de Croyland, auquel on accorda de nouveaux privilèges avec la confirmation de ceux qu'il avait déjà. (Reg. 21. Lab. 8. Hard. 5. Angl. 1.)

KINSTON, ville du comté de Surri en Angleterre, *Kingostonium*. (*Conc. kingstoniense*.) On y tint un concile en 838, sous le règne d'Egbert, roi des Saxons occidentaux, qui y assista avec son fils et avec les évêques et les grands d'Angleterre. On y confirma une donation qui avait été faite à l'église de Cantorberi par les prédécesseurs d'Egbert. (Reg. 21. Lab. 7. Hard. 4. Angl. 1.)

KIOW ou KIOVIE, ville autrefois métropolitaine des deux Russies sur la rive occidentale du Boristhène, avec une bonne forteresse. Ses murailles, longues encore aujourd'hui de huit milles, montrent que c'était une ville considérable, et d'une grande étendue. Elle fut bâtie en 861 par Kius, prince russe,

dans une belle et agréable campagne, et elle fut depuis gouvernée par ses propres princes. Les Tartares, qui prirent cette ville en 1615, y firent de si grands dégâts, qu'elle n'a plus rien de ce qu'elle était auparavant. Les Polonais l'ont vendue depuis quelque temps aux Moscovites, à qui les Cosaques l'avaient donnée en engagement. Elle est éloignée de quarante milles des terres de Moscovie au couchant, et d'environ cent de Varsovie en Pologne. (Voyez RUSSIE.)

Évêques de Kiovie.

1. Michel 1^{er}, premier évêque des Russes, qui baptisa ces peuples et leur roi Wolodimer. Il était de Syrie, et fut envoyé de Constantinople en 988 par le patriarche Nicolas Chrysoberge. M. de Lisle assure que les annales de Russie portent qu'il siégea quatre ans.

2. Léon, siégea seize ans, et ce fut lui qui, de concert avec Wolodimer, ordonna qu'on payerait la dîme à l'Église.

3. Jean 1^{er}, succéda immédiatement à Léon, et siégea depuis 1008 jusqu'en 1038.

4. Théopemptus, nommé aussi Théophylacte, passa de Sébaste à Kiovie, et siégea douze ans.

5. Hilarion, siégea vingt ans. Il assista au concile de Constantinople sous Jean Xiphilin, en 1067, et mourut vers l'an 1070. Le siège vaqua un an.

6. Georges 1^{er}, siégea six ans, et mourut en 1077. Le siége vaqua un an.

7. Jean II, siégea huit ans.

8. Jean III, siégea un an, et le siége vaqua.

9. Éphrem, succéda à Jean III, et mourut après avoir siégé seize ans, en 1103.

10. Nicolas, après deux ans de vacance du siége, siégea depuis 1105 jusqu'en 1112, un an après.

11. Nicéphore, succéda et siégea dix-sept ans, deux ans après.

12. Nicéas, gouverna cette église pendant cinq ans, qui vaqua ensuite cinq autres années.

13. Michel II, siégea depuis 1142 jusqu'en 1161. Il assista au concile de Constantinople, sous Luc Chrysoberge, en 1156. Après lui le siége vaqua quatre ans.

14. Clément, depuis 1165 jusqu'en 1174. Le siége vaqua deux ans.

15. Constantin, siégea trois ans. Les Russes en font un saint. Le siége vaqua trois ans.

16. Féodor, nommé en 1182, siégea jusqu'en 1186 et cinq ans après.

17. Jean IV, succéda et gouverna deux ans, après quoi le siége demeura vacant deux ans.

18. Nicéphore II, siégea trente ans, depuis 1195 jusqu'en 1225. Le siége vaqua un an.

19. Mathias, gouverna huit ans, et le siége en vaqua quatre.

20. Cyrille 1^{er}, siégea neuf ans. et après que le siége eut vaqué un an.

21. Joseph, succéda en 1248, et siégea quatre ans.

22. Cyrille II, succéda immédiatement à Joseph en 1252, et siégea jusqu'en 1283.

23. Maxime, siégea seize ans, transféra son siége à Woldimerie, capitale de la grande Russie, en 1299, où il siégea encore quatre ans.

24. Pierre, nommé en 1308, transféra son siége à Moscow, et persuada à Jean, grand-duc, fils de Daniel, d'y faire aussi son séjour. Il mourut en 1310. Le siége vaqua deux ans.

25. Théognoste, depuis 1328 jusqu'en 1353, c'est-à-dire, vingt-cinq ans.

26. Denis, schismatique, succéda en 1353 à Alexis qui prit la place de Théognoste. Ce dernier était fort porté pour l'Église romaine, et ce fut ce qui déterminina le patriarche de Constantinople à lui opposer Denis, mais ce fut en vain. Alexis gouverna et mourut en odeur de sainteté.

27. Pæmen, en 1373.

28. Cyprien, succéda trois ans après, et siégea trente-trois ans.

29. Photius, en 1417. Il siégea vingt-deux ans. Il avait été ordonné à Constantinople. Il tint un concile à Nowogrod, pour y confirmer le schisme. Mais Jagellon, alors grand-duc, le chassa.

30. Georges II, fit mettre à sa place Grégoire ou Georges Kemnlaous, Bulgare, homme savant, et qui aimait l'union. Il assista au concile de Constance. Le siége vaqua sept ans.

31. Isidore, alla au concile de Florence et de Ferrare, mais étant retourné en Russie, le grand czar Basile qui détestait l'union, le fit arrêter. Il s'évada de prison, vint en Italie, et fut fait cardinal de Pologne. Il tint le siège quatre ans.

32. Jonas, élu par un synode avant Isidore. Mais celui-ci ayant été ordonné le premier, l'emporta. Depuis Isidore, le siège vaqua six ans.

33. Jonas, encore en 1448.

34. Dorothee, succéda à Jonas.

35. Théodose, siégea cinq ans, depuis 1460 jusqu'en 1465.

36. Philippe 1^{er}, siégea huit ans.

37. Misaël, en 1486, siégeait vers le même temps à Kiow.

38. Geronce, succéda à Philippe en 1473, et siégea seize ans.

39. Jonas.

40. Macaire, abbé.

41. Joseph, demanda à Niphus 11, patriarche de Constantinople, ce qu'il pensait de l'union conclue à Florence, à quoi Niphus répondit le 5 avril 1492, qu'elle lui plaisait beaucoup.

42. Zosime, après lequel le siège vaqua quatre ans.

43. Simon, en 1498.

44. Barlaam 1^{er}, siégeait en 1516, lorsque Héberstein, envoyé par l'empereur Maximilien à Basile, grand-duc de Moscovie, demeurait à Moscow.

45. Jonas 11, siégeait en 1520. Il renouvela le schisme.

46. Daniel, siégea dix-sept ans.

47. Joasaph, trois ans.

48. Macaire, vingt-deux ans.

49. Athanase, deux ans.

50. Philippe 11, vivait du temps du tyran Jean Basilowitz qui, souffrant impatiemment les reproches qu'il lui faisait sur sa mauvaise conduite, l'exila loin de Moscow, et le fit enfin étrangler. Philippe siégea cinq ans.

51. Antoine, le dernier des métropolitains de Russie, qui siégea à Moscow en 1570. Il mourut en 1589, que Jérémie 11, patriarche de Constantinople, y envoya un nommé Job qu'il nomma patriarche de cette ville et de toute la Moscovie. Nous allons reprendre la succession des métropolitains de Kiovie. Ainsi le siège métropolitain des Russes fut Moscow, depuis qu'il y fut transféré par Pierre pendant deux cent quatre-vingt-un ans.

Michel 11, siégeait à Kiovie en 1594. Il tint un concile où, du consentement de toute la nation russe, il demanda l'union avec l'Eglise romaine, qu'il obtint.

Hypace, succéda à Michel.

Joseph 11, siégea jusqu'à la guerre qu'Uladislas vi, roi de Pologne, fit aux Cosaques qui s'étaient révoltés contre lui, et qui ne fut terminée qu'aux conditions qu'ils auraient pour métropolitain, celui qui leur serait envoyé par le patriarche de Constantinople, et qu'ils se déferaient de Joseph qui communiquait avec Rome, et qui serait transporté à Vilna, capitale de la Lithuanie.

Joseph III, était fort porté à l'union.

Pierre, schismatique.

Raphaël, catholique.

Anastase.

Barlaam II, siégeait au commencement de ce siècle. (*Oriens chr.*, t. I, p. 1261.)

Cette ville a eu ses évêques latins, sous le patriarche de Constantinople. Ives, successeur de Vincent, évêque de Cracovie, étant allé à Rome, et ayant été beaucoup édifié de Dominique de Calahorra qui y prêchait avec fruit, et qui établissait alors son Ordre sous le nom de Frères Prêcheurs, dans lequel Jacius ou Jacinthe, son compatriote et chanoine de Cracovie, était nouvellement entré, demanda à ce saint fondateur cet homme apostolique et trois autres de ses disciples, et les amena avec lui à Cracovie. Il leur donna une église et tout ce qui était nécessaire au service divin, en attendant qu'il leur en eût fait bâtir une autre sous le nom de la sainte Vierge. Hyacinthe prêcha à Kiow et dans toute la Pologne où il convertit non-seulement un grand nombre de païens, mais aussi beaucoup de schismatiques qu'il ramena à l'Église catholique. Bernard, un de ceux qui l'accompagnaient, fut nommé évêque d'Halliz en 1233 par Grégoire IX, et y souffrit un cruel martyre. Les évêques latins de Kiovie ont été :

1. Henri, en 1321. Spond. *Ad hunc ann.* Il était de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

2. Jacques, du même Ordre, vers l'an 1377.

3. Philippe, aussi dominicain, vers l'an 1387.

4. Michel I^{er}, du même Ordre, nommé par Jean XXIII, en 1410.

5. André, du même Ordre, siégeait en 1420.

6. Michel II, du même Ordre, en 1439.

7. Jean, du même Ordre, sous Casimir, qui a régné en Pologne depuis 1447 jusqu'en 1492.

8. Clément, en 1473.

9. Albert, succéda.

10. Stanislas I^{er}, nommé par Innocent VIII, en 1487.

11. Michel III, Joseph, Grec, qui siégeait aussi, consulta le patriarche de Constantinople, sur ce qu'il fallait penser du concile de Florence; et il en reçut une réponse très-favorable à l'union, en 1492.

12. Moïse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé en 1514.

13. N... proposé pour l'évêché de Kiovie, dans le consistoire en présence du pape Urbain VIII, en 1644. (NN. publiques.)

14. Stanislas II, proposé de même en 1679.

15. N... transféré en 1699, en Posnanie.

16. Jean II, Tarlot, évêque de Claudianopolis, et suffragant de Cracovie, nommé en 1718 à l'évêché de Kiovie, transféré à celui de Posnanie en 1723.

17. Samuel de Osso Ozga, chanoine et prélat de la métropole de Léopold, proposé à Rome le 30 août 1723. (*Or. chr.*, t. 3, p. 1126.)

KIPPINGIUS (Henri), savant luthérien, Allemand, de Rosstock, dans le Meckelbourg, mort en 1678, âgé de quarante-quatre ans, a donné, entre autres ouvrages : 1°. *Exercitationes sacrae de Scripturâ veteris et Novi-Testamenti*, in-12, à Francfort, en 1665. C'est un abrégé de la Bible. 2°. *Exercitatio de creationis operibus*, in-12, à Francfort, en 1664, et in-4°, en 1696, et encore à Bremen, en 1665. 4°. Crenius dans ses *Analecta philologico-critico-historica*, à Amsterdam, en 1699, in-8°, a fait imprimer (p. 311 et suiv.) trois dissertations de Kippingius : 1°. *De linguâ primævâ*. 2°. *De linguâ hellenisticâ*. 3°. *De caracteribus novis*. 4°. On cite encore de Kippingius un supplément à l'histoire ecclésiastique de Jean Pappus, en 1661, in-fol. (Le long, Bibliothèque sacrée, pag. 813. Voy. aussi les *Selecta à Thurmii itinere litteratio*, insérés dans le tome 11 des *Amœnitates litterariæ* de Jean Georges Scelhorn, p. 294.)

KIRCHER (Conrad), théologien luthérien d'Ausbourg, s'est rendu célèbre par sa concordance grecque de l'Ancien-Testament, qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu, parce que l'auteur met les mots hébreux à la tête, et ensuite l'interprétation que les septantes ont donnée à ces mots hébreux, citant les endroits de l'Écriture où ils se trouvent

différemment interprétés. Le principal défaut de cette concordance est d'y avoir suivi, pour le grec des septantes, l'édition d'Alcala de Henares, au lieu de suivre celle de Rome, qui est la meilleure. La concordance de Trommius a fait tomber celle de Kircher, et lui est préférée avec raison. (Simon, Hist. crit. du Vieux-Testament. M. l'abbé Ladvocat, Dictionn. histor. portatif.)

KIRCHER (Athanase), jésuite, natif de Fulde, et mort à Rome en 1680, a composé beaucoup d'ouvrages d'une grande érudition. Les principaux sont : *Præclusiones magneticæ. Primitivæ gnomonicæ catoptricæ. Ars magnæ lucis et umbræ. Musurgia universalis. Obeliscus Pamphilus. OEdipus Ægyptiacus. Itinerarium extaticum. Obeliscus Ægyptiacus. Mundus subterraneus. China illustrata*. Un ouvrage sur l'art d'écrire en chiffres. Des concordances grecques de la version des septantes. L'arche de Noé; la tour de Babel; l'histoire de saint Eustache, etc. Le père Philippe Bonani a travaillé à la description du cabinet que le père Kircher avait commencée au collège romain et que le père Bonani a rétabli et fort augmenté. La description remplit un grand in-fol., avec ce titre : *Musæum Kircherianum, sive musæum à Patre Athanasio Kircherò in collegio romano societatis Jesu jampridem inceptum, et nuper restitutum et auctum, descrip-*

tum et iconibus illustratum à Patre Philippo Bonani, societatis Jesu, Romæ, 1709, typis Georgii Plachi, cœlaturam profitentis, et characterum fusoriam, apud sanctum Marcum. (Mém. de Trévoux, 1709, mois d'octobre. Journal des Savans, 1666, 1668, 1672. Supplément, 1680, 1710, 1718, 1738 et 1740.)

KIRCHER (Jean), natif de Turingue, dans le duché de Wirtemberg, quitta le luthéranisme pour embrasser la religion catholique, et s'en alla en Hongrie vers l'an 1640. Il publia les motifs de son changement sous ce titre : *Æthiologia in qua migrationis suæ ex lutherana synagoga in Ecclesiam catholicam veras et solidas rationes et succinctè exponit, et perspicuè doctisque omnibus et judicandi dexteritate pollentibus ritè, accuratè, et modeste considerandas proponit*, imprimé à Vienne en Autriche en 1640. L'auteur prouve : 1°. qu'il faut quitter la religion luthérienne, puisque l'on n'y trouve point une autorité infailible qui nous dirige à discerner ce que l'on doit croire; 2°. qu'il faut embrasser la religion catholique puisque l'on y trouve une telle autorité.

KIRCHOFF (D. H.), pasteur de la communauté de Gluckstad. On a de lui un sermon qu'il a prêché à la fête du jubilé, qu'on a célébré en Dannemarck, en mémoire de l'autorité souveraine et héréditaire dans le

royaume; et un autre de l'Origine divine de la foi en Jésus-Christ, selon saint Matthieu, chap. 16, v. 15, 16 et 17. Ce dernier sermon a été imprimé à Hambourg en 1761, in-4°. Il y est démontré que la foi en Jésus-Christ est un don de Dieu. La première partie expose ce que nous croyons, quand nous possédons ce don : la seconde prouve que nous possédons véritablement ce don, lorsque nous croyons en Jésus-Christ. Les devoirs des chrétiens sont amenés, sans contrainte, de ces principes, et leur sont proposés d'une manière spirituelle et convaincante. (Annales typographiques, mois de janvier 1762, pag. 13 et 14.)

KIRCHNER (Timothée), né le 6 janvier 1533 à Tostadt, dans le comté de Gleichen, fut ministre à Furra, à Dachwitz, à Herbisleben, à Jéna où il fut aussi docteur et professeur en Théologie. Jules, duc de Brunswick-Lunebourg, l'appela ensuite pour être ministre de la cour de Wolfenbutel, et il y exerça cet emploi jusqu'en 1578. Alors on lui donna la chaire de professeur en Théologie dans l'université de Helmstadt. En 1580, il fut fait premier professeur à Heidelberg, et quitta ce poste en 1583. Aussitôt après on le fit surintendant général à Weimar, où il mourut le 13 février 1587. On a de lui : *Explicatio articulorum fidei : de vivifica carne Christi : metho-*

dica explicatio præcipuorum capitum doctrinæ cœlestis : trésor tiré des écrits allemands de Luther, en allemand. (Dictionn. histor., édition d'Amsterdam, en 1740.)

KIRLINGTON, lieu dans l'ancien royaume des Anglais orientaux, où l'on assembla un concile après les fêtes de Pâque de l'an 977, en présence du roi Édouard, et de Dustan, archevêque de Cantorbéry. On y prescrivit un pèlerinage à une église de la sainte Vierge. Le lieu où s'est tenu ce concile, que les Latins ont nommé *Kirlingtonium*, s'appelait autrefois *Kirling* ou *Katlage*. (Reg. 25, Lab. 9. Hard. 6. Angl. 1.)

KIRSTENIUS (Pierre), savant médecin du dix-septième siècle, naquit à Breslaw le 25 décembre 1577. Il apprit le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, et plusieurs autres langues jusqu'au nombre de vingt-six, à ce que porte son épitaphe. Après avoir voyagé en Espagne, en Italie et en Angleterre, il retourna à Breslaw, où il eut la direction du collège et des écoles de cette ville. Cet emploi lui paraissant trop pénible, il aima mieux pratiquer la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Il s'y fit connaître et estimer du chancelier Oxenstiern qui le mena en Suède, et le fit professeur de médecine dans l'université d'Upsal en 1636. Kirstenius devint aussi médecin de la reine de

Suède. Les infirmités l'ayant obligé à être presque toujours sédentaire chez lui, il fit sa principale occupation de la lecture de la Bible, et on dit qu'il la lut jusqu'à seize fois entièrement, et avec réflexion. Il mourut à Upsal le 5 avril 1640. Ses ouvrages sont : une Décade sacrée de cantiques et de vers arabes tirés de quelques manuscrits, avec une version latine, à Breslaw, en 1609. Les quatre Évangélistes, tirés d'un ancien manuscrit arabe, à Francfort, en 1609, in-folio. trois essais de caractères arabes ; savoir, l'Oraison dominicale, le psaume 50, etc., à Francfort, en 1709, in-folio. *Liber secundus, de canone canonis, à filio Sina, studio, sumptibus ac typis arabicis, quâ potuit fieri fide, ex asiatico et africano exemplari manuscripto Cæsareæ arabicæ per partes editus, et ad verbum in latin. translatus, notisque textum concernentibus illustratus*, à Francfort, en 1610, in-folio. L'épître de saint Jude, traduite d'un manuscrit arabe, avec des notes, et confrontée sur le texte grec et le texte de la Vulgate, à Breslaw, en 1611, in-folio. Notes sur l'Évangile de saint Matthieu, confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec et latin, à Breslaw, en 1712, in-folio. (Voyez l'éloge funèbre latin de Kirstenius par Jean Locenius, docteur en droit, professeur en droit ordinaire,

dans la bibliothèque des médecins auteurs ou des écrivains de médecine, par Manget, liv. 10.)

KIS (Étienne), nommé aussi *Szegadi*, du nom du lieu de sa naissance, port de la Hongrie inférieure, vint au monde en 1505. Il alla à Cracovie en 1540, et y fut chargé d'expliquer les anciens auteurs; ce qui lui acquit une grande réputation. L'année suivante il se rendit à Wirtemberg, et y embrassa le luthéranisme. Il revint en Hongrie en 1544, y prêcha et y dirigea diverses écoles jusqu'à l'an 1563, qu'il se fixa à Keminaw, où il mourut le 2 mai 1572. Il a composé des tables analytiques sur l'Isaïe, Daniel, Ézéchiël et Jérémie, imprimées à Schaffhouse en 1592, sur saint Matthieu, saint Jean, les actes des apôtres, les épîtres de saint Paul et l'Apocalypse, à Bâle, en 1598, et au même lieu en 1610, in-fol. Une confession de foi sur la Trinité, à Genève, en 1573, in-8°. *Speculum pontificum romanorum*, à Genève, en 1602, in-8°. C'est un recueil de calomnies, d'impiétés, d'ordures les plus affreuses contre plusieurs papes et contre les dogmes de l'Église romaine. Les lieux communs de la Théologie, etc., à Bâle, in-folio, en 1608. On trouve à la tête un abrégé de sa vie par Matthieu Scariczi, Hongrois. C'est de là que Melchior Adam a pris celle qu'il a donnée dans ses Vies des savans allemands et étrangers. David

Czuittinger n'a fait non plus que l'abrégé dans son *Specimen Hungariæ litteratæ*.

KIS (Émeric), jésuite, natif de Tyrnaw, ville de Hongrie, dans le comté de Presbourg, embrassa la société en 1648, à l'âge de dix-sept ans. Il fut confesseur des princes Rokotzi, et mourut âgé de plus de quatre-vingt ans. Il composa plusieurs ouvrages en sa langue, entre autres ceux-ci: Le disciple qui défend l'honneur de son professeur touchant sa société, contre un prédicateur calviniste, en 1663, in-8°. Des inepties des conséquences calvinistes, contre quelques professeurs de cette secte, en 1665, in-12. Si avant Calvin la secte moderne des calvinistes a jamais existé quelque part, en 1664, in-8°. Réfutation d'un professeur calviniste qui assure qu'avant Calvin tous les articles calvinistes ont été nécessaires au salut, en 1656. Traité contre un professeur calviniste qui mêle des rapsodies à des points de foi, en 1666, in-12. Apologie pour l'écrit où l'on montre que les calvinistes s'efforcent en vain de montrer que leur secte a existé avant Calvin, en 1667, in-8°. Que le professeur calviniste est vaincu en voulant prouver l'ancienneté de sa secte, en 1667, in-8°. Tous ses ouvrages sont imprimés à Cassaw ou Cassovie en Hongrie. (Alegambe et Sotwel, Bib. jésuit. David Czuittinger, Essai de l'histoire littéraire de Hongrie, en latin, in-4°, en 1711, p. 204.)

KIVET(Albertus-Aunhemius), chartreux du monastère appelé l'île de la Reine du Ciel, au pays de Clèves, était de Wesel, ville du duché de Clèves. Il mourut le 17 mai 1449, âgé de quatre-vingts ans, et laissa un ouvrage intitulé : *Referendarium exemplorum*, divisé en sept sections : la première traite du sacrement de l'Eucharistie; la seconde, de la sainte croix; la troisième, de la sainte Vierge; la quatrième, de la naissance du Seigneur, la cinquième, des vertus; la sixième, des vices, la septième, des défunts. Cet ouvrage est resté manuscrit. (Valère-André, Bibl. belg. Petreius, Bibl. carth.)

KNIGHTON (Henri), chanoine régulier de l'abbaye de Leicester en Angleterre, fleurit sous le règne de Richard II, roi d'Angleterre, après l'an 1390. Il a composé une histoire de ce royaume, depuis environ Guillaume I^{er}, jusqu'en 1395; et une histoire de la déposition de Richard II, arrivée en 1399. Ces deux ouvrages se trouvent parmi les dix écrivains de l'histoire d'Angleterre, que Jean Selden a fait imprimer à Londres, in-folio, en 1652.

KNOT(Edouard), dont le vrai nom est Mathias Wilson, jésuite, natif de Northumberland en Angleterre, entra dans la société, étant déjà prêtre, l'an 1606. Il enseigna long-temps à Rome dans le collège des Anglais. Il fut ensuite envoyé en Angleterre où il soutint le parti

des réguliers contre Richard Smith, évêque de Chalcédoine. Il mourut à Londres le 14 janvier 1656. On a de lui : 1^o. sous le nom de Nicolas Smith, un livre latin sur la hiérarchie, intitulé : *Modeste et courte discussion de quelques propositions du docteur Kellisson*, in-12. Ce livre, imprimé à Anvers en 1631, fut censuré par l'archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par les assemblées du clergé de 1631 et 1643. 2^o. Qualification charitable de l'examen de cette discussion. 3^o. Défense de Nicolas Smith contre la censure de Paris, à Liège en 1631. 4^o. La charité défendue contre la réplique de Vorsthius, à Saint-Omer en 1634. 5^o. La chrétienté défendue, *ibid.* en 1638. 6^o. La direction, à Londres en 1636. 7^o. L'infidélité découverte, à Gand en 1653. 8^o. Un Traité contre le docteur Potter qui avait accusé l'Eglise romaine de manquer de charité, en soutenant que l'on ne peut se sauver dans la communion protestante. 9^o. Plusieurs écrits contre le livre de Chillingworth, intitulé : *la Religion des protestans, voie sûre pour le salut.* (Alegambe. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième, col. 2168.)

KOELLIN (Conrad), dominicain, natif d'Ulme, fut inquisiteur général de la foi dans les diocèses de Mayence, de Trèves et de Cologne. Il mourut dans cette dernière ville le 26 août

1536, et laissa plusieurs ouvrages; des Commentaires latins, *In primam secundæ sancti Thomæ* imprimés à Cologne en 1512, et à Venise en 1589, et en 1602. 27 *Quodlibeta per modum dialogi concinnata, penitissima moralis Theologiæ, arcana scire volentibus oppido idonea*, à Cologne, in-4°, 1523. *Épithalamii lutherani eversio*, à Cologne, 1527. *Adversus caninas Martini Lutheri nuptias*, opus novum, à Tubingen, 1530, in-8°. (Simler. Possevin. Bellarmin. Labbe. Échard. tom. 2, p. 100.)

KOIALOWICZ (Albert Wiuk), Polonais, jésuite, mort après l'an 1674, a laissé : 1°. Colloques d'un théologien avec un politique, de l'élection d'une seule religion, à Vilna, 1640. 2°. Colloques d'un théologien avec un ministre, des différends en matière de foi, entre les catholiques et les calvinistes, *ibid.* en 1653. 3°. Colloques d'un théologien avec un hérétique, de l'usage de l'Écriture-Sainte, 1667. 4°. Histoire de Lithuanie, à Dantzick en 1650, et à Anvers en 1669. 5°. D'autres ouvrages d'histoire et de rhétorique. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2398 et 2399.)

KOLB (le père Gérard), religieux bénédictin allemand, a donné : *Examen juris canonici juxta quinque libros decretalium ad mentem recentissimorum canonistarum in utilitatem ac facilitatem discentium theorico-pra-*

tice adornatum, in-8°, à Vienne en Autriche, 1728. C'est proprement un abrégé des décrétales de Grégoire ix, par demandes et par réponses : l'auteur y compare, sur plusieurs articles, les décisions des décrétales avec celles du canon de Gratien, et dans les autres livres du droit canonique : il y a joint les canons du concile de Trente sur la discipline, avec quelques observations sur la manière dont le droit canonique s'observe en Allemagne. (Journal des Savans, 1729, p. 581.)

KOLMOGORA, ville épiscopale du diocèse de Moscovie sur la Duine, à vingt milles d'Argel vers l'Orient : on lui a uni le siège de Vaga, ainsi appelé de la rivière de même nom, qui prenant sa source dans des marais et dans d'épaisses forêts, se jette dans la Duine.

KOLSHORNIUS (Daniel), jurisconsulte allemand, a donné : *Jo. Joachimi Schoepfferi, illustrata synopsis, quæ in hoc opere à Daniele Kolshornio, juris utriusque doctoris, adeò aucta hocce ut opus systema corporis juris theoretico-practicum universale exhibeat*, in-12, à Francfort et à Léipsick, 1717. C'est un abrégé du droit germanique où les matières sont disposées suivant l'ordre du digeste. (Journal des Savans, 1718, p. 393.)

KONIG (Georges), né en 1590 à Amberg, ville d'Allemagne, capitale du haut Palatinat, étu-

dia à Ratisbonne, à Saltzbach, à Altdorf, à Wittemberg et à Jéna. Le 4 de mai 1626, il fut créé docteur en Théologie à Marpurg; et dix ans après on le chargea du soin de la bibliothèque d'Altdorf, dont il a été le premier bibliothécaire en titre. Il mourut en 1654. Il joignait à la science un caractère aimable, beaucoup de politesse, et un grand zèle pour le progrès des lettres. L'auteur de son éloge cite de lui quelques ouvrages, comme : *Vindicæ locorum scripturæ-sacræ*; des cas de conscience; des Commentaires sur diverses parties de l'Écriture - Sainte; beaucoup de thèses et de sermons : mais il ne désigne pas ceux de ces ouvrages qui ont été imprimés. *Gloria academice alt-dorfinæ, sive orationum fasciculus universitatis noricæ ortum, progressum.... exhibens, concinnatus, operâ magni Danielis Orneisii*, etc., à Altdorf, en 1683, in-8°, pag. 26 et 27.

KONIG (Georges-Mathias), fils du précédent, était né à Altdorf, ville de Franconie, le 15 février 1618. Il s'appliqua avec succès à la Théologie, aux belles-lettres, aux langues orientales; et en 1647, âgé de trente-un ans, il fut nommé professeur en histoire à Altdord. En 1654, on joignit à cet emploi celui de professeur en langue grecque; et en 1655 celui de bibliothécaire de l'université. Il mourut le 29 décembre 1799 dans sa quatre-vingt-quatrième année.

On a de lui : *Bibliotheca vetus et nova*, compilation sur les auteurs, qui parut à Altdord en 1678, et qui est fort peu exacte. Jean Fabricius a donné dans l'histoire de sa bibliothèque, tome 3, une liste des fautes qu'il a remarquées dans celle de Konig, mais il s'en faut bien qu'il ait tout remarqué. On trouve la vie et la liste des ouvrages de Konig dans le recueil intitulé : *Apini vitæ professorum philosophiæ, academice alt-dorfinæ*.

KONIG (Robert), religieux bénédictin, professeur en Théologie dans l'université de Saltzbourg. Nous avons de lui : *Principia juris canonici ad libros 5 decretalium Gregorii ix, pontificis maximi antehac in alma et archiepiscopali universitate salisburgensi præside, et autore P. Roberto Konig, Ordinis S. Benedicti in monasterio Garstensis, austriæ superioris professore juris utriusque doctore, celsi ac reverendissimi principis ac archiepiscopi salisburgensis consiliario ecclesiastico, et sanctorum canonum professore ordinario, publici juris facta, nunc indice locupletissimo aucta*, in-12, 5 vol. à Saltzbourg, 1701. C'est un des meilleurs commentaires qui ait été fait sur les décrétales : les matières y sont traitées avec beaucoup d'ordre et de netteté : l'auteur a su lier les règles avec leurs exceptions sans aucune confusion : il distingue, avec beaucoup de justesse, les maxi-

mes qui sont certaines dans la pratique de celles qui sont douteuses; ses décisions sont fondées sur les meilleures autorités; il les autorise même quelquefois par les arrêts du parlement de Paris. (Journal des Savans, 1702, p. 413.)

KONISGRATZ ou KRALOWLHRADES, en latin *Reginæ Gradecium* ou *Hradium Reginæ*, est une petite ville du royaume de Bohême, située sur l'Elbe à dix-huit lieues de Prague. Le pape Alexandre VII y érigea l'an 1655, à la demande de l'empereur Ferdinand III, un nouvel évêché suffragant de Prague, dont il démembra pour cela huit doyennés; savoir, Gradiez, Giézin, Bidzow, Glacz, Dobruska, Gredin, Kosteleotz et Bromow, faisant en tout deux cents quarante-trois paroisses; l'église cathédrale de Konisgratz est dédiée à saint Clément.

Evêques de Konisgratz.

Jean Caramuel de Lobkowiz, Espagnol, religieux de l'Ordre de Cîteaux, docteur en Théologie dans l'université de Louvain, abbé de Dessemberg, dans le palatinat de Monserrat à Prague, avait été nommé par Ferdinand III; mais avant d'être ordonné, il obtint en 1657, du pape Alexandre VII, Campana, au royaume de Naples. Il passa ensuite à celui de Vigevano dans le Milanais, où il mourut en 1682. C'est un des plus savans prélats de son siècle.

1. Matthieu-Ferdinand de Bilenberg, religieux bénédictin de l'abbaye de Braumow, puis abbé de Saint-Jean à Skalen et de Saint-Nicolas à Prague, fut ordonné en 1659 premier évêque de Konisgratz, et transféré en 1668 à Prague.

2. Jean-Frédéric, comte de Waldstein, succéda au précédent, et fut transféré à Prague.

3. Jean-François-Christophe, baron de Talmberg, nommé le 12 octobre 1676, mourut en 1710.

4. Jean-Adam de Vratislaw, comte de Mitrowitz, ordonné en 1711; fut transféré à Leitmaritz en 1721.

5. Wenceslas-François-Charles, comte de Koschin, chanoine et curé de la cathédrale d'Olmütz, ordonné le 8 février 1722.

KORELA, siège épiscopal de Moscovie, uni présentement à Ladoga, dans la province de Novogorod, aux confins de l'Ingrie et de la Suède.

KORTHOLT (Christian), théologien luthérien, naquit le 5 janvier 1633 à Burg dans l'île de Fémeren, au pays de Holstein. Il étudia à Rostock, et y donna des preuves de son savoir, tant par sa thèse de *Christo theanthropo*, que par les leçons qu'il fit en particulier sur la logique, la métaphysique et l'hébreu. Il y prit le degré de docteur en philosophie en 1656, et passa ensuite à l'académie d'Jéna, où il soutint encore des

thèses et donna des leçons. Au mois de février 1662, il eut une chaire de professeur en grec dans la ville de Rostock; et au mois de novembre suivant, il se fit recevoir docteur en Théologie. Le duc de Holstein lui fit donner en 1680 la chaire des antiquités ecclésiastiques dans la ville de Kiel, et le déclara en 1689 vice-chancelier perpétuel de l'académie. Il en fut élu aussi cinq fois vice-recteur. Il mourut le 1^{er} avril 1694, âgé de soixante-un ans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tant en allemand, qu'en latin. Les ouvrages écrits en latin, sont entre autres : 1°. *De naturâ philosophiæ, ejusque in Theologiâ usu*; en 1651, in-4°. 2°. *De revelationis divinæ modis*; à Jéna, en 1658, in-4°. 3°. *De persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*; à Jéna, en 1660, in-8°, et depuis fort augmenté à Kiel, en 1689, in-4°. 4°. *De supposito et personâ*; à Rostock, en 1652, in-4°. 5°. *Dissertatio de nestorianismo*; à Rostock, en 1662, in-4°. 6°. *Tractatus de calumniis paganorum in veteres christianos*; à Rostock, en 1663, in-4°, à Kiel, en 1698, in-4°, et à Lubec, en 1703, in-4°. 7°. *Exercitatio in historiam Judith*; à Rostock, en 1663, in-4°. 8°. *Exercitatio in præfationem Hieronymi in Judith*; à Rostock, en 1663, in-4°. 9°. *Tractatus de canone Scripturæ, Bellarmino, ejusque pro-*

pugnatoribus, Gretsero et Erbmanno, jesuitis, oppositus; Rostock, en 1665, in-4°. 10°. *Tractatus de religione ethnica: muhammedanâ et judaicâ*; à Kiel, en 1665, in-4°. 11°. *Oratio de scholarum et academiarum ortu et progressu, præsertim in Germania, etc.*, à Sleswich, en 1660, in-folio. 12°. *Dissertatio historica de Philippi Arabis, Alexandri Mameæ, Plinii junioris, et Annæi Senecæ christianismo*; à Kiel, en 1667, in-4°. 13°. *Tractatus de variis, S. Scripturæ editionibus*; à Kiel, en 1668, in-4°, et aussi à Kiel, édition augmentée, en 1686, in-4°. 14°. *De paradiso terrestri*; à Kiel, 1668, in-4°. 15°. *Tractatus de lectione biblicorum in linguis vulgò cognitis*; à Kiel, en 1670, in-4°. Le même traité revu et augmenté d'un autre, *De sacris publicis idiomate populari peragendis*; en 1693, in-4°. 16°. *Tractatus de origine et natura christianismi ex mente gentilium*; à Kiel, en 1672, in-4°. 17°. *Commentarius in epistolâs Plinii et Trajani de Christianis primævis*; à Kiel, en 1674, in-4°. 18°. *De virgâ Aaronis floridâ, etc.*, à Kiel, en 1674, in-4°, à Wittemberg, en 1685, in-4°. 19°. *Commentarius, in Justinum, martyrem, athenagoram, Theophilum, Antiochenum, Tatianum Assyrium*; à Kiel, en 1675, in-folio, et à Léipsick, avec des augmentations, en 1686, in-folio. 20°. *Dissertatio de virtutibus huma-*

*nis in ordine ad civilia et spiri-
tualia*; à Kiel, en 1576, in-4°. 21°. *Exercitatio anti-salmasia-
na de pane ἐπιχρισίω quem in ora-
tione dominicâ petimus*; à Kiel,
en 1676, in-4°, et avec l'ouvrage
suivant. 22°. *Disquisitiones an-
ti-baroniane*; à Kiel, en 1677,
in-4°, et à Léipsick, en 1708. 23°. *De Christo crucifixo, Ju-
dæis scandalo, gentilibus stulti-
tiâ, credentibus autem Dei po-
tentiâ et sapientiâ, etc.*, à Kiel,
en 1778, in-4°. 24°. *De Ange-
lis*; à Kiel, en 1678, in-4°. 25°. *De pœnitentiâ*; à Kiel, en 1678,
in-4°. 26°. *Jesus-Christus heri
et hodie, etc.*, à Kiel, en 1679,
in-4°. 27°. *De tribus impostori-
bus magnis liber, Eduardo Her-
bert, Thomæ Hobbe, benedicto
spinosæ oppositus, cui addita
appendix, quâ Hieronymi car-
dani, et Eduardi Herberti de
animalitate hominis opiniones
philosophicæ examinatæ*, à
Kiel, en 1680, in-8°, et à Ham-
bourg, en 1700, in-4°, sous ce
simple titre: *De tribus imposto-
ribus magnis liber, curâ editus
Christiani Kortholti S. Theolog.
D. et professoris primarii*. 28°. *Disquisitiô anti-baroniana pecu-
liaris de reliquiarum cultu*; à Kiel,
en 1680, in-4°. 29°. *De vitâ et
moribus christianis primævis per
gentilium malitiam affectis li-
ber*; à Kiel, en 1683, in-8°. 30°. *Theses theologicæ summa-
riam orthodoxæ doctrinæ deli-
neationem complectentes*; à Kiel,
en 1683, in-4°, et 1686, et 1692,
in-4°. 31°. *De processu dispu-*

*tandi papistico tractatus, cui
subjuncta est dissertatio de hos-
tiis eucharisticis, seu placentulis
orbiculatis, quibus in S. Sy-
naneos administratione utimur*;
à Kiel, en 1685, in-4°, deuxiè-
me édition. 32°. *Exercitatio de
atheismo, veteribus christianis,
ob templorum imprimis aversa-
tionem à gentilibus objecto, in-
que eisdem à nostris retorto*; à
Kiel, en 1689, in-4°. 33°. *Sil-
lentium sacrum, sive de occulta-
tione mysteriorum apud veteres
christianos dissertatio*; à Kiel,
en 1689, in-4°. 34°. *Dissertatio
theologica de studio belli et pa-
cis, etc.*, à Kiel, en 1690, in-4°. 35°. *Alexander papa VIII speu-
donymus*; à Kiel, en 1690,
in-4°. 36°. *De magnanimitate
aristotelicâ christianæ modestiæ
aliisque veris virtutibus inimica,
dissertatio*; à Kiel, en 1690,
in-4°, et 1704, in-4°. 37°. *De
votis*; en 1690, in-4°. 38°. *De
actionibus forensibus exercitatio
theologica*; à Kiel, en 1690,
in-4°. 39°. *De schismate supe-
riori seculo protestantes inter
et pontificos enato, dissertatio
historico-theologica*; à Kiel, en
1690, in-4°. 40°. *De passione
Christi, quousque invita vel
spontanea fuerit*; à Kiel, en
1691, in-4°. 41°. *In canonem
sextum nicænum cardinalibus
Baronio et Bellarmino opposita
exercitatio*; à Kiel, en 1691,
in-4°. 42°. *Miscellanea acade-
mica*; à Kiel, en 1692, in-4°. 43°. *De rationis cum revelatione
in Theologâ concursu*; à Kiel,

en 1692, in-4°. 44°. *De veterum quorundam locutione illâ : Filius Dei assumpsit hominem* ; à Kiel, en 1692, in-4°. 45°. *De sacris publicis debitâ cum reverentiâ præsentisque numinis motu colendis, diatribæ ascetica* ; à Kiel, en 1693, in-4°. 46°. *De nominibus, quibus per ludibrium et contemptum Christiani olim à profanis appellati, deque notis occultis, quibus iidem se insignivisse crediti, dissertatio : addita mantissa, quâ disquiritur nûm filiola, quam octo dierum infans enixa est, baptismi capax* ; à Kiel, en 1693, in-4°. 47°. *De vita sancta renatorum* ; à Kiel, en 1694, in-4°. 48°. *Pastor fidelis, sive de officio ministrorum Ecclesiæ opusculum* ; à Hambourg, en 1697, in-12. 49°. *Historia ecclesiastica N. T. à Christo nato usque ad seculum 17, edita ex mss. auctoris* ; à Léipsick, en 1696, in-4°, et à Hambourg, en 1708, in-4°. 50. *Gloria corporum beatorum, etc.*, à Kiel, en 1701, in-4°. 51°. *De paradisi evangelio, etc.*, à Kiel, en 1678, in-4°. 52°. *Dissertatio de immolatione filix Jephthæ* ; à Kiel, in-4°. 53°. *De jubileo Judæorum* ; à Jêna, en 1658, in-4°. 55°. *De justificatione hominis peccatoris coram Deo*. 56°. *De pœnitentia*. 57°. *De prædestinatione*. 58°. *De religione naturali*. On trouve la vie de Kortholt, par Joachim Lindemann, son gendre, dans le livre de Pipping, intitulé : *Sacer decadum septenarius, memoriam*

theologorum nostrâ ætate clarissimorum renovatam exhibens ; à Léipsick, en 1705, in-8°. (*Voy. les Mémoires du père Nicéron, t. 31.*)

KOSTKA (Stanilas), novice de la compagnie de Jésus, naquit au château de Kostkow, dans la basse-Pologne, le 28 d'octobre de l'an 1550. Son père Jean Kostka, sénateur de Pologne, et sa mère Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, issue de la maison d'Odrowanski, dont était saint Hyacinthe, dominicain, envoyèrent leur fils à Vienne en Autriche, à l'âge de quatorze ans, pour achever ses études dans le séminaire des jésuites. Doux, modeste, sobre, chaste, et d'une pudeur si délicate, qu'une parole libre le faisait frémir; ennemi du jeu et des vains amusemens, le jeune Kostka employait tout son temps à l'étude et à la prière. Cette conduite déplut fort à Paul Kostka, son frère aîné, qui ne laissa passer aucune occasion de le chagriner, et de lui faire tant de mauvais traitemens, que malgré sa patience invincible à les supporter, il en tomba dangereusement malade. Lorsqu'il fut rétabli, contre l'espérance de tout le monde, il résolut d'embrasser la compagnie de Jésus ; et parce que ses parens s'opposèrent à son dessein, il se déguisa en paysan, et alla à Rome demander l'habit à saint François de Borgia, général de cette compagnie, qui l'admit au noviciat le jour de saint Simon

et saint Jude de l'an 1567. Il s'appliqua à tous les exercices de sa profession avec une ferveur extraordinaire. Il était ponctuel dans son obéissance; l'humilité, le recueillement, la pénitence paraissaient dans toutes ses démarches, et la douceur semblait être le caractère de ses autres vertus. Il avait une dévotion singulière à la sainte Vierge; et l'amour divin qui brûlait son âme, agissait quelquefois sur son corps avec tant de violence, qu'on était contraint d'y chercher des rafraichissemens comme à la fièvre, ou aux chaleurs excessives du soleil. Il n'était encore qu'au dixième mois de son noviciat lorsqu'il mourut le 15 d'août, âgé de dix-sept ans neuf mois et dix-huit jours. Le pape Clément x le déclara bienheureux par un bref du 16 d'août de l'an 1670, et remit sa fête au 13 de novembre, jour auquel son corps a été transféré de l'ancienne chapelle où il avait été enterré, dans la nouvelle église du noviciat de Rome. (Le père François Sacchini et le père d'Orléans, Vie du saint. (Baillet, 13 novembre.)

KRANTS ou CRANTZ (Albert, célèbre historien, natif de Hambourg, fut doyen de l'église de cette ville, et se fit généralement estimer par sa science et sa vertu. Il mourut le 7 décembre 1517, et laissa plusieurs ouvrages, parmi lesquels est une histoire particulière des évêques de Saxe, inti-

tulée : *Metropolis*. Il y parle aussi des églises fondées par Charlemagne dans ce pays. Il a aussi laissé une histoire des Saxons en treize livres; une des Vandales en quatorze livres; une Chronique de Suède, Danemarck et Norwège; un petit *Traité de officio missæ*, imprimé à Rostock l'an 1505.

KRIMER (le père Ferdinand), jésuite, docteur et professeur en Théologie à Vienne en Autriche, a donné : *Quæstionum canonicarum in quinque libros decretalium. Tomus primus in librum primum decretalium, in quo agitur de constitutionibus, seu legibus universim, rescriptis summorum pontificum...* in-fol. à Augsbourg, 1706. C'est un ouvrage posthume, contenant plusieurs questions sur le droit canonique. (Journal des Sav. 1708, pag. 609 de la première édition et 538 de la seconde.)

KRISPER (Crescent), de l'Ordre des Frères Mineurs réformés, de la province d'Autriche, lecteur, prédicateur, gardien, définiteur et provincial. Nous avons de lui : 1°. *Nubila jansenismi, et quesnellianismi luce dogmatico-scholasticâ dispulsa, in duas partes divisa*. Augustæ Vindelicorum, sumptibus Matthii Wolf, 1726, in-4°. 2°. *Theologia scholæ scotisticæ, etc. ibid.* 1728 et 1729, en huit tomes in-fol. si l'on en croit le père Jean de Saint-Antoine qui dit les avoir vus, *Biblioth. francis. t. 1*, p. 284, ce qui n'est passans difficulté, puisque le même ouvra-

ge a paru corrigé et augmenté en 1748, en 4 tomes seulement sous ce titre : *Theologia scholæ scotisticæ, A. R. Crescentii Krisper, Ordinis Minorum reformatorum S. Francisci prædicatoris, lectoris emeriti, almæ provinciæ Austriæ definitoris, custodis habitualis, pro nunc ministri provincialis actualis : seu solida expositio quatuor librorum sententiarum Scoti doctoris subtilis, facili studendi methodo, quâ eos in primariis provinciæ suæ Austriæ conventibus Viennensi et Græcensi discipulis exposuit, ordinata, ac profectui studentium juxta modernum scholarum tam domesticarum quàm publicarum, dictionis modum valdè accommodata, in tomos 4, et tractatus 12 divisa. Editio secunda correctior, ab ipsoque authore nunc reddita auctior.* Augustæ Vindelicorum et Oeniponti, sumptibus Matthiæ Wolff Bibliopolæ viduæ, et filii, anno 1748. Le même auteur a donné un cours de philosophie en 1 volume in-folio, *ibid.*, 1735.

KRONLITSKIA, siège archiepiscopal de Moscovie, uni aux églises de Sarski et de Podonski.

KUSTER (Ludolphe), né au mois de février 1670, à Blomberg, petite ville du comté de Lippe dans la Westphalie, était fils de Ludolphe Kuster, premier magistrat de cette ville. Il alla à Utrecht en 1696, où il commença un journal latin sous le titre de *Bibliotheca librorum novorum*. Ce journal commença en

avril 1697, et finit avec l'année 1699. Il vint à Paris, fit abjuration de l'hérésie le 25 juillet 1713, et fut gratifié d'une pension de deux mille livres par le roi Louis XIV. Son mérite ayant été bientôt reconnu, tous les savans s'empressèrent d'être de ses amis; et l'académie royale des inscriptions et belles-lettres lui donna une place d'associé surnuméraire, par une distinction qu'elle n'avait encore donnée à personne. Il mourut à Paris le 12 octobre 1716, et fut enterré dans l'église de Saint-André-des-Arcs. Les ouvrages de ce savant sont, entr'autres : *Bibliotheca novorum librorum, a mense aprili anni 1697 usque ad finem anni 1699, 5 volumes in-8º. Novum Testamentum, Milii variantibus lectionibus auctum, et meliore ordine dispositum*; à Amsterdam, 1710, in-fol. *Diatriba anti-gronoviana*; à Amsterdam, 1712, in-4º. (Voyez les Mémoires du père Nicéron, t. 1 et 10.)

KWIATKIEWITZ (le père Jean), jésuite polonais, a donné : *fascinus à Luthero, Zuinglio, Calvino, atisque Hæresiarcharum hæresiarchis injectus seu fraus eorumdem detecta : typis monasterii Olivienensis.* (Journal des Savans, 1682, p. 57 de la première édition et 39 de la seconde.)

KYPHONISME ou CYPHONISME, *kyphonismus* et *cyphonismus*. Nom d'un ancien supplice qu'on faisait souvent endurer aux martyrs, et qui con-

sistait à frotter de miel le corps du patient, et à l'exposer au soleil, et aux piqures des mouches et des guêpes. Cela se faisait en trois manières. Tantôt on liait simplement le patient à un poteau. Quelquefois on l'élevait en l'air sur des claies, ou dans des paniers de jonc, et d'autres fois on l'étendait par terre, les mains liées derrière le dos. (Coelius Rhodiginus, *Antiq. lect.* l. 10, c. 5. Gallonius, de *SS. Martyrum cruciatibus*, c. 1, p. 12, edit. par. 1659; et Rosweid, dans son *Onomasticon*.)

KYPHONISME, vient du grec *κύφων*, qui est un mot générique, qui signifie un pieu ou un collier, un carcan, une entrave, une pièce de bois, et en général, tout instrument propre à tourmenter un patient, et à le tenir dans une posture gênante.

KYRIAQUE, *kyriacum, dominicum templum*. Nom qui se donnait autrefois aux temples des chrétiens, parce qu'ils étaient dédiés au Seigneur, *κύριον* en grec. (*Act. Sanct. Jan.* t. 2. p. 135, 840 et 841.)

KYRIC-SEAT. Nom d'un ancien droit qu'on payait aux églises, et qui consistait dans les prémices des fruits. *Kyrickseatum, cærisseattum*. (*Act. Sanct. feb.* t. 1, p. 910.)

KYRIE-ELEISON. Mot grec qui signifie, *Seigneur, ayez pitié de nous*, et qui est formé de *Kyrios*, Seigneur, et de *elecin*, avoir pitié, à l'impératif *eleison*, ayez pitié.

Le *Kyrie-eleison* se dit au-

jourd'hui neuf fois à la messe en l'honneur des trois personnes de la Trinité. C'est pour cela que les trois seconds s'adressent à Jésus-Christ : *Christe-eleison, Jésus-Christ, ayez pitié de nous*. Autrefois le nombre des *Kyrie* n'était pas fixé à neuf, mais on les chantait jusqu'à ce que le peuple fût assemblé et arrangé, ou que le célébrant fit signe de cesser; ce qui s'observe encore à présent dans l'église collégiale de Saint-Pierre de Clermont en Auvergne, jusqu'à ce que le prêtre soit arrivé à l'autel. Ce qui a pu déterminer le nombre des *Kyrie* à celui de neuf, c'est qu'anciennement on triplait d'ordinaire la litanie que l'on chantait en allant processionnellement à l'église stationale, c'est-à-dire, au lieu indiqué pour célébrer la messe, afin de la prolonger jusqu'à ce qu'on arrivât à l'église, et que l'on commençât la messe : en sorte que chaque invocation, par exemple, *sancta Maria, ora pro nobis*, était répétée trois fois; une fois par le chantre, une autre fois par le premier chœur, et une troisième fois par le second chœur : d'où cette litanie était appelée *ternaire*. Dans ces sortes de litanies qui finissaient par *Kyrie-eleison, Christe-eleison*, ces mots étaient donc triplés et répétés chacun trois fois, ce qui faisait le nombre de neuf, auquel on s'est fixé dans la suite.

L'usage de dire le *Kyrie-eleison* est fort ancien dans l'Église. Arrien, qui vivait au second siè-

cle de l'ère chrétienne, dit expressément, au chap. 7, du liv. 2 de sa Dissertation sur Epictète, que les païens invoquaient la divinité par le *Kyrie-eleison*, *deum invocantes, precamur cum* (*Kyrie-eleison*). Vossius croit qu'ils avaient pris cette prière des chrétiens, et Brissonius dans ses formules croit au contraire que les chrétiens l'ont tirée des païens : *fontem hujus precationis esse à paganorum consuetudine*. Le concile de Bazas de l'an 529, l'établit en France d'après les Églises d'Orient et d'Italie qui le disaient long-temps auparavant.

Dans l'Église grecque on ne dit point *Christe-eleison*, mais seulement *Kyrie-eleison*; et selon le rit ambrosien, on dit trois fois le *Kyrie-eleison*; après le *Gloria in excelsis*, trois autres fois après l'Évangile, et trois fois après la Communion. A Lyon, on ne dit qu'une fois *Kyrie*, une fois *Christe*, et une autre fois *Kyrie*. Le missel de Vannes de 1535 porte la même chose. (De Vert, Cérémonie de l'Église, t. 3, p. 54, etc. t. 4, p. 42, etc.)

On adresse le *Kyrie* aux trois personnes divines, et on le répète à chacune trois fois, parce

que toutes les trois coopèrent indivisiblement à la miséricorde qu'on demande à Dieu par cette formule; le père en donnant son Fils pour racheter l'homme; le Fils en prenant une chair humaine, en souffrant et en mourant; le Saint-Esprit en formant dans le sein de la Vierge l'humanité du Verbe, et en nous appliquant ses mérites par l'infusion de la grâce. Au reste on ne doit pas être surpris que l'Église employe ces mots grecs dans sa liturgie. Elle se sert aussi, par un usage qui vient des apôtres, de quelques mots hébreux, tels qu'*Amen*, *Alleluia*, *Hosanna*, *Sabaoth*, pour faire voir l'union de toute l'Église, malgré la différence des langues, et parce que ces trois langues, l'hébraïque ou chaldaïque, la grecque et la latine ont été en quelque manière consacrées par le titre de la croix de Jésus-Christ, par l'Écriture-Sainte, et par les plus anciennes liturgies, qui ont été écrites en l'une de ces trois langues. (Catéchisme de Montpellier, in-4°, p. 585.)

KYRIELLE, vieux mot qui dans le propre, signifie les litanies qu'on appelait *kyrielles*, parce qu'elles commencent par ces mots grecs, *Kyrie-eleison*.

L.

LAABIM ou **LAHABIM**, hébr., *les flammes, ou qui sont enflammés*, autrement *les épées*, du mot *leab*, troisième fils de Mezraïm. On croit que *Laabim* marque les Lybiens, qui sont un des plus anciens peuples d'Afrique. La Lybie est un pays fort exposé aux ardeurs du soleil. (Genès. 10, 13.)

LAAD, hébr., *qui donne des louanges*, du mot *jada*, louer, fils de Jahath. (1 Par. 4, 2.)

LAADA, hébr., *pour ornement ou pour passer*, du mot *hada*, ornement ou passage, fils de Séla. (1 Par. 4, 21.)

LAADAN, hébr., *pour le plaisir ou l'ornement ou le témoignage*, du mot *hadan*, fils de Thaan. (1 Par. 7, 26.)

LABADISTES, hérétiques, fanatiques, disciples de Jean Labadie. Ce fameux visionnaire était fils d'un simple soldat de Gascogne. Il naquit dans la citadelle de Bourg en Guyenne le 13 février 1610, entra dans la société de Jésus, et y demeura pendant quinze ans. Il en sortit au bout de ce terme; et après avoir parcouru plusieurs villes de Guyenne, il vint à Paris où M. de Caumartin, évêque d'Amiens, l'ayant entendu avec satisfaction, l'envoya dans cette ville, et lui donna une prébende dans l'église collégiale de Saint-Nicolas. Labadie se comporta,

au moins au-dehors, avec édification à Amiens; mais dans une mission qu'il fit à Abbeville, il commença à répandre ses principes abominables et à les pratiquer. L'évêque, averti de ces désordres, voulut le faire arrêter; mais Labadie prit la fuite, et se retira d'abord à Paris, puis à Bazas, ensuite à Toulouse où l'archevêque lui confia la direction d'un couvent de religieuses. C'est là, que ne gardant plus de mesures, il enseigna et fit pratiquer à ces filles séduites toutes les abominations de Molinos en leur en donnant lui-même l'exemple. Le prélat en étant informé, dispersa les religieuses abusées, et poursuivit le séducteur qui, après s'être tenu quelque temps caché, se réfugia dans un couvent de carmes à Graille près de Bazas, où, sous le nom de Jean de Jésus-Christ, il jeta le trouble et le désordre, par son fanatisme, ses visions et ses infamies. La justice l'ayant poursuivi, il erra de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'il eût embrassé le calvinisme à Montauban le 16 octobre 1650. Il y exerça le ministère de pasteur pendant huit ans, en fut chassé ensuite pour cause de sédition, et se retira à Genève d'où ayant été aussi chassé, il alla à Middelbourg, et y épousa la fameuse Schurman, si habile

dans les langues savantes, qui attira à la secte des labadistes la princesse Palatine Elizabeth. Après avoir semé la division dans toute la Hollande, Labadie, déposé au synode de Dordrech, parcourut divers états d'Allemagne, et vint enfin mourir d'une colique violente à Altona dans le Holstein en 1674, âgé de soixante-quatre ans. Son système était à peu près le même que celui de Molinos, tant dans la spéculation, que dans la pratique; et voici les principales erreurs que soutenaient ses disciples dont on assure qu'il y en a encore quelques-uns dans le pays de Clèves. 1°. Ils croyaient que Dieu pouvait et voulait tromper les hommes, et qu'il les trompait effectivement quelquefois. 2°. Ils voulaient que le Saint-Esprit agît immédiatement sur les âmes, et leur donnât des degrés de révélation tels, qu'elles fussent en état de se décider et de se conduire elles-mêmes; d'où vient qu'en lisant l'Écriture, il fallait, selon eux, que l'on fût moins attentif à la lettre, qu'à une prétendue inspiration intérieure du Saint-Esprit dont ils se prétendaient favorisés. 3°. Ils conseillaient de différer le baptême jusqu'à un âge avancé. 4°. Ils prétendaient que la nouvelle alliance n'admettait que des hommes spirituels, et qu'elle mettait l'homme dans une liberté si parfaite, qu'il n'avait plus besoin, ni de la loi, ni des cérémonies, et que c'était un joug dont ils étaient délivrés. 5°. Ils

osaient avancer que Dieu n'avait pas préféré un jour à l'autre, et qu'il était indifférent d'observer, ou non, le jour du repos, et que Jésus-Christ avait laissé une entière liberté de travailler ce jour-là comme les autres. 6°. Ils distinguaient deux Églises, l'une où le christianisme avait dégénéré, et l'autre composée de régénérés qui avaient renoncé au monde. Ils admettaient aussi le règne de mille ans, pendant lesquels Jésus-Christ viendrait dominer sur la terre, et convertir véritablement les Juifs, les gentils et les mauvais chrétiens. 7°. Ils rejetaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. 8°. Ils soutenaient les mêmes erreurs que les quiétistes sur la contemplation. Basnage, dans ses Annales des Provinces-Unies, sous l'année 1668, parle de Jean Labadie et de la secte des labadistes: il en donne une histoire abrégée. Le père Nicéron, au t. 18 de ses Mémoires, en donne aussi un article assez étendu, mais inexact dans la plus grande partie; il faut le lire avec la lettre de M. l'abbé Goujet qui en relève les fautes, et supplée aux omissions. On doit joindre à ces écrits, pour bien connaître l'histoire de Labadie: 1°. Avis charitables à messieurs de Genève, touchant la vie du sieur Jean Labadie, ci-devant jésuite dans la province de Guyenne, et après chanoine à Amiens, puis janséniste à Paris, de plus illuminé et adamite à Toulouse, et ensuite carme et ermite à la Graille,

au diocèse de Bazas, et à présent ministre audit Genève, par Mau-duict, à Lyon en 1664, in-12. 2°. Lettre du révérend père dom Antoine Sabré, prêtre, religieux-solitaire, écrite au sieur Labadie, sur le sujet de sa profession prétendue réformée, imprimée à Bazas par ordre de M. l'évêque, et depuis à Paris, in-4°, en 1651.

LABAN, hébr., *blanc* ou *brique*, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, frère de Rébecca, père de Rachel et de Lia, et oncle de Jacob. (*Voyez* JACOB.)

LABAN, lieu inconnu au-delà du Jourdain, dans les plaines de Moab. (*Deuter.* 1, 1.)

LABANA, hébr., *lune*, *blancheur*, *brique* ou *encens*, ville de Juda, apparemment la même que *Lebana*, ou *Lebna*, ou *Libna*, ou *Lobana*. (Josué 15, 42.)

LABANATH, lieu dans la tribu d'Aser. (Josué, 19, 26.)

LABARUM, enseigne, étendard qu'on portait devant les empereurs romains à la guerre. C'était une longue lance, traversée par le haut d'un bâton, duquel pendait un riche voile de couleur de pourpre, orné de pierreries et d'une frange à l'entour. Il y avait une aigle peinte ou tissée d'or sur le voile jusqu'à Constantin qui y fit mettre une croix, avec un chiffre ou monogramme qui marquait le nom de Jésus-Christ, et qui était accompagné de ces deux lettres A et Z, pour signifier que Jésus-Christ est le commencement et la fin de toutes choses.

Quelquefois au-dessus du voile s'élevait une couronne, au milieu de laquelle était enfermé le monogramme de Jésus-Christ. De la traverse pendait un morceau d'étoffe précieuse en quarré, sur lequel étaient représentées les têtes de Constantin et de ses enfans. Constantin y fit mettre aussi sa figure en or et celles de ses enfans. Cinquante hommes choisis entre les protecteurs ou gardes-du-corps portaient cette enseigne tour à tour sur leurs épaules dans les combats. Voici l'occasion qui fit que Constantin donna le *labarum* à ses troupes, comme il l'assura lui-même avec serment à Eusèbe de Césarée, qui le rapporte dans son histoire : il marchait à la tête de son armée contre Maxence, et n'était pas encore arrivé en Italie, lorsqu'un peu après-midi, le soleil s'étant couvert d'un nuage, il vit au-dessus de cet astre une croix de lumière avec ces mots grecs *ΕΥΤΟΥΤΩΙΝΑ*, c'est-à-dire, *vainquez par ce signe*. Toute l'armée vit la même chose. Il n'entendait pas la vision, lorsque la même nuit Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui commanda d'en faire faire un semblable, pour lui servir d'étendard dans les combats, ce qu'il exécuta aussitôt. Depuis ce temps on ne vit plus sur ses étendards que la croix ou le nom du Sauveur, et dans les combats qu'il livra à Licinius, partout où paraissait le *labarum*, les ennemis fuyaient.

Quoique le nom de *labarum*

ou *laborum* ou *laburum* ne soit connu que depuis Constantin , les empereurs romains s'en servaient avant lui , si l'on prend cette enseigne quant à la substance , et Constantin ne fit qu'y substituer les marques du christianisme à la place des idoles. (Eusèbe , Vie de Constantin , l. 1 , c. 29 , 30 , 31. Alciat , sur le livr. 12 du Code , titre de *Præposit. laborum*. Meursius dans son glossaire. Suicer , Hofman , Ducange , au mot *labarum*. On prétend que les soldats qui gardaient le *labarum* sont ceux que les Codes de Théodose et de Justinien appellent *Præfecti laborum*.)

LABAT (Pierre) , religieux de l'Ordre de Saint-Dominique , natif de Toulouse , se distingua par son attachement inviolable à la doctrine de saint Thomas , et enseigna presque pendant toute sa vie la Théologie soit à Bordeaux , soit à Toulouse , où il mourut le 30 mars 1670. On a de lui une Théologie scholastique en 8 volumes in-8°, imprimée à Toulouse en 1658 , et les trois années suivantes , sous le titre de *Theologia scholastica secundum illibatam S. Thomæ doctrinam ; sive cursus theologicus in quo omnia dubia maxime hac tempestate agitari solita amplè , exactè , et perspicuè resolvuntur , ac semper omninò menti ejusdem Doctoris angelici consonè*. (Le père Echard , *Script. ord. Prædic. t. 2*, p. 635 et suiv.)

LABAT (Jean-Baptiste) , re-

ligieux de l'Ordre de Saint-Dominique , et voyageur célèbre , était Parisien. Il est mort à Paris le 6 janvier 1738 , dans le couvent de son Ordre de la rue Saint-Honoré , au commencement de la soixante-quinzième année de son âge. On a de lui divers voyages.

LABATA (François) , jésuite espagnol , natif de Saragosse , mourut fort âgé le 26 ou le 27 mars 1631 , et laissa. 1°. *Apparatus concionatorum , seu loci communes ad conciones ordine alphabetico digesti* , à Lyon en trois tomes 1614. 2°. *Discursus morales* , à Valladolid , 1625. 3°. Un Traité de l'oraison mentale et vocale , à Lerida en 1614. 4°. Des sermons sur les saints. 5°. Un trésor moral , en 2 volumes , à Anvers en 1652.

LABBE (Philippe) , jésuite né à Bourges d'une bonne famille de cette ville , le 10 juillet 1607 , entra dans la société le 28 septembre 1623 , à l'âge de seize ans. Il enseigna la Théologie-morale pendant cinq ans , partie à Bourges , partie à Paris où il mourut au mois de mars 1667. Il avait une mémoire prodigieuse , et une érudition fort variée : ce qui joint à un travail assidu et infatigable , lui a fait publier un très-grand nombre d'ouvrages , entre autres , 1°. *Concordia sacræ ac profanæ chronologiæ annorum* , 5691 , *ab orbe condito ad annum Christi* 1638 , etc. , à Paris en 1638 , in-12. On y trouve une dissertation sur l'année , le mois et le

jour de la passion de Jésus-Christ, qui a été imprimée séparément à Paris en 1661, in-4°. 2°. *Elogium funebre Caroli de Crequi, ducis de Lesdiguières*, à Paris en 1638, in-4°. 3°. Traduction nouvelle du martyrologe romain, etc., en 1643, à Paris, in-4°. 4°. *Hagiologium franco-Galliæ, necnon sacra Galliarum topographia, etc. cum interpretatione vernacula*, en 1643, in-4°, à Paris. 5°. *Pharus Galliæ antiquæ*, etc. à Moulins en 1644, in-12. 6°. Courte notice de l'ancienne Gaule, etc. 7°. *Eruditæ pronuntiationis catholici indices, cum dissertationibus prosidicis*, etc., à Paris en 1645, in-8°. 8°. Les tableaux méthodiques de la géographie royale, présentés au roi Louis XIV à Paris en 1646, in-fol. et en 1547, in-12. 9°. La géographie royale, avec le tableau des villes et des provinces de France, etc., à Paris en 1646, 1652 et 1662. 10°. *Galliæ synodorum conciliorumque brevis et accurata historia, cum indice geographico*, etc., avec une traduction française, à Paris en 1646, in-folio. L'index géographique contient celui des Conciles généraux et particuliers que l'on trouve dans l'édition des conciles du Louvre, et dans les autres auteurs ecclésiastiques. 11°. *Historiæ sacræ prodromus*, etc., à Paris en 1645, in-fol. 12°. *Lector Sacræ-Scripturæ ad rectam pronuntiationis amussim eruditus*, etc., à Paris en 1639, in-12, et en 1646, in-8°. 13°. *Trias*

epistolica SS. PP. etc., à Paris en 1646, in-24. Ce recueil contient la lettre de saint Eucher à Valérien, celle de saint Augustin à Licentius, celle de saint Jérôme à Héliodore, les opuscules du jésuite Edmond Campian. 14°. Histoire du Berry abrégée dans l'éloge panégyrique de la ville de Bourges, etc., à Paris en 1647, in-12. 15°. *De bysantinæ historiæ scriptoribus publicam in lucem emittendis protrepticon*, à Paris en 1648, in-folio. On y trouve un catalogue des écrivains de l'histoire bysantine par ordre chronologique. 16°. Pouillé royal, contenant les bénéfices à la nomination ou collation du roi, les maladreries, hôpitaux, etc., à Paris en 1648, in-4°. 17°. Catalogue des archevêchés et évêchés soumis à la métropole de Bourges, avec le pouillé des abbayes, prieurés, monastères, etc., du même diocèse et de ses suffragans, à Paris en 1648, in-4°. *Sacrarum elegiarum deliciæ*, à Paris en 1648, in-12. 19°. Méthode aisée pour apprendre la chronologie sacrée et profane, etc., en vers artistiques, à Paris en 1649, in-12. 20°. L'Année sainte des catholiques, où sont représentés les saints et saintes les plus remarquables, etc., avec un journal historique de plusieurs personnes mortes en odeur de sainteté qui n'ont point été béatifiées, et un journal de la mort des rois de France, etc. à Paris en 1650, in-8°. 21°. Le calendrier des heures surnommées à la

janséniste, revu et corrigé, sous le nom de François Saint-Romain, prêtre catholique 1650, in-12. 22°. *Regia epitome historiae sacræ et profanæ, ab orbe condito usque ad annum* 1651, en vers artificiels, à Paris en 1651, in-12 et en une grande feuille. 23°. *Chronicon dolensis cœnobii, seu Burgi dolensis abbatiae*, etc., à Paris en 1651, in-4°. 24°. L'abrégé royal de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane, avec le lignage d'outre-mer, et plusieurs pièces anciennes, à Paris en 1651, in-4°. 25°. *Eloges historiques des rois de France, jusqu'à Louis XIV, avec l'histoire des chanceliers, gardes-des-sceaux, anciens notaires et secrétaires, et plusieurs pièces anciennes*, etc. à Paris en 1651 et 1664, in-4°. 26°. *Triumphus catholicæ veritatis*, etc. à Paris en 1651, in-8°. C'est un écrit contre Jansenius. 27°. *Epigrammes latines sur la mort des pères Caussin, Sirmond et Petau, jésuites*, à Paris en 1652, in-4°. 28°. Une seconde édition des notes du père Sirmond sur les lettres et les vers de Sidoine Apollinaire, à Paris en 1652, in-4°. 29°. Un projet d'édition des ouvrages de saint Jean Damascène qu'il n'a pas publiée, à Paris en 1652, in-4°. 30°. *Specimen novæ bibliothecæ manuscriptorum et supplementa decem, cum bibliotheca bibliothecarum*, etc. à Paris en 1652, in-4°. 31°. *Epitome historiae sacræ et profanæ,*

etc., à Paris 1653 et 1654, in-4°. 32°. *Bibliotheca anti Janseniana*, etc., à Paris, en 1654, in-4°. 33°. *Euchologium scholasticum, sive christiani adolescentis quotidianum exercitium*, etc., à Paris 1656, in-12. 34°. *Nova bibliotheca manuscriptorum librorum*, à Paris en 1657, 2 volumes in-fol. 35°. *Bibliotheca chronologica SS. Patrum, theologorum, scriptorum ecclesiasticorum*, etc., en 1659, in-24. 36°. *De Scriptoribus ecclesiasticis dissertatio*, à Paris en 1660, 2 volumes in-8°. 37°. *Abacus chronologicus Scriptorum ecclesiasticorum*, en 3 feuilles in-folio. 38°. *Geographiæ episcopalis breviarum, etc.* à Paris en 1661. in-24. 39°. *Conciliorum general. national. provincial. diœcesanorum*, etc. *historica synopsis*, à Paris en 1661, in-4°. 40°. Une édition de l'ouvrage de Jonas, évêque d'Orléans, touchant l'institution d'un roi chrétien, à Paris en 1662, in-12. 41°. La grande et petite méthode pour apprendre la chronologie et l'histoire, à Paris en 1664, in-12. 42°. *Bibliotheca bibliothecarum*, à Paris en 1654, seconde édition beaucoup augmentée. 43°. *Thesaurus epitaphiorum ac recentiorum*, etc. à Paris en 1666, in-8°. 44°. Le chronologue français, etc., à Paris en 1666, in-12, 5 volumes. 45°. Une édition du concile de Trente, avec les brefs, lettres, discours, etc., et autres opuscules concernant ce concile, en latin, à Pa-

ris en 1667, in-fol. 46°. Histoire des rois de France, réduite en forme d'abrégé chronologique, à Paris en 1667, in-12. 47°. *Philippi Brierii concordia chronologica*, à Paris en 1670, in-fol. 5 volumes. 48°. Une grande collection des conciles en 17 volumes in-folio, à Paris 1672, avec des notes. Ce recueil fut achevé par le père Gabriel Cossart, de la même société, qui avait revu tout l'ouvrage. (Le père le Long, Eloge du père Labbe à la fin de la Bibliothèque historique de la France. Salmon, Traité de l'étude des conciles, seconde partie, ch. 2, p. 210, 269 et suiv.)

LABBE (Pierre), jésuite, né à Clermont en Auvergne l'an 1594, est auteur de plusieurs ouvrages. Tels sont entre autres : 1°. *Elogia sacra, theologica, philosophica, regia eminentia, illustria, historica, poetica, miscellanea*, à Grenoble en 1664, in-fol. et à Leipsick en 1706, in-8°. *Epistola de antiquo statu Lugduni. Actus virtutum : vita Christi et beatæ Virginis, attributa Dei digesta in orationes vocales et mentales*, à Lyon en 1673, in-16. *Elogia quinquaginta veterum Ecclesiæ Patrum, et aliquorum recentium*, à Lyon 1674, in-12. (Sotwel. Le père Colonia, Hist. de Lyon, t. 2, in-4°, p. 718.)

LABOUR, est le remuement de la terre, fait à dessein de la rendre fertile. La culture des terres est très-favorable : c'est

pourquoi il est défendu de saisir les chevaux de labour qui servent à la charrue. Le seigneur qui jouissait pour son droit de relief, du revenu d'un an du fief de son vassal, était tenu de lui rendre, ou à ses créanciers, les labours, semences et frais, *quia fructus non intelliguntur, nisi deductis impensis*. Ainsi jugé par arrêt du 21 mai 1649, rapporté dans le Journal des audiences. (De Ferrière, Dictionn. de droit et pratique, au mot *Labour*.)

LABOUREUR (dom Claude le), ancien prévôt de l'abbaye de l'Isle-Barbe sur la Saône, près de Lyon, publia en 1643 des notes et corrections sur le bréviaire de Lyon. En 1665, il donna la première partie de ses mesures de l'abbaye de l'Isle-Barbe, qui est un recueil historique de tout ce qui concerne cette abbaye, dont la seconde partie parut en 1681, et la troisième en 1682. Dom Claude donna encore un traité de l'origine des armes en 1658, in-4°. et il défendit ensuite ce traité contre le père Menestrier, jésuite, par une lettre in-4°. L'histoire généalogique de la maison de Sainte-Colombe, imprimée l'an 1673, est encore de dom Claude le Laboureur. (Le Long, Bibl. historique de France.)

LABOUREUR (Jean le), né à Montmorenci, près de Paris, l'an 1623, se fit connaître à l'âge de dix-neuf ans par le recueil des tombeaux des personnes illustres dont les sépultures étaient

dans l'église des Célestins de Paris , avec leurs éloges , généalogies , armes et devises , qui parut en 1642 et 1643 , in-fol. Il mourut au mois de juin 1675. Après sa mort , le père Menestrier publia en 1682 les tableaux généalogiques ou les seize quartiers des rois de France depuis saint Louis : on donna aussi en 1684 son traité de l'origine des armoiries , et on garde son histoire de la pairie dans la bibliothèque du roi. Jean le Laboureur était neveu de dom Claude le Laboureur.

LAC , *lacus* en latin , *lacos* en grec , et *bor* en hébreu. Ce terme en hébreu signifie en général une fosse , une citerne , un lac , un sépulcre , un lieu creux et profond , où l'on enferme les bêtes farouches et les esclaves , ainsi qu'il se pratique encore aujourd'hui dans l'Afrique et ailleurs. Jérémie fut jeté dans une prison , qui était une citerne remplie de boue. (Jérém. 38 , 6.) Daniel fut jeté dans le lac ou la fosse aux lions. (14 , 30.) *Lacus novissimus* signifie *le plus profond , le plus reculé du tombeau*. Thr. 3 , 55. Il y avait dans la Judée trois grands lacs , le lac Asphaltite , le lac de Tibériade , et le lac de Séméchon. Il y avait aussi des étangs à qui l'on donnait ce nom.

LACABENA , ville épiscopale jacobite , au diocèse d'Antioche une des sept que Bar-Hébr. dit avoir été détruites de son temps. Il y a eu pour évêques.

1. Basile , déposé par Athanase VIII en 1143 pour cause de fornication.

2. Eudoxe , assista à l'élection d'Ignace II en 1222.

3. Athanase I^{er} , transféré en 1246 au siège de Ptolémaïde.

4. Aaron , nommé par Ignace II. Il abdiqua deux ans après.

5. Grégoire Bar - Hébr. ou Abus-Farag , transféré de Guba ; c'est l'auteur de la chronique dont tout ceci est tiré. Il passa à Alep.

6. Athanase II en 1253. (*Or. chr. t. 2 , p. 1510.*)

LACEDEMON , ville épiscopale de la province Hellade , au diocèse de l'Illyrie orientale , sous la métropole de Corinthe. On l'appelait autrefois *Hecatompolis* , dit *Strabon* , parce qu'elle commandait à cent villes. Elle n'en avait sous elle du temps de cet auteur , que trente , et de peu de conséquence. Elle a été long-temps l'émule d'Athènes. On la nomme aujourd'hui *Misitra*. On y voit une citadelle et deux faubourgs. L'empereur Alexis Comnène l'érigea en métropole en 1082. On lui assigne dans les nouvelles notices trois sièges suffragans , *Curiopolis* , *Amycles* , *Brestène*. Sa principale église est celle de la Sainte-Vierge , qu'on appelle *Panagia*. On lui donne les évêques suivants :

1. Hosius , souscrit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. Théodose , au sixième concile général.

3. Théoclète , au huitième concile général.

4. Antoine à Celui de Photius.

5. Théopempte , d'Athènes, à la fin du dixième siècle.

6. Nicétas , au concile de Constantinople, qui approuva la foi des Allemands.

7. Nil, en 1341.

8. N.... s'opposa à l'aliénation que Théodore Porphyrogenète , despote de Sparte, voulait faire de sa principauté en faveur d'un seigneur français , nommé Philibert de Naillac, prieur d'Aquitaine, et grand-maître de Rhodes. Il fit dire à ses députés qu'on les traiterait comme ennemis, s'ils ne se hâtaient de se retirer. Ceci arriva vers l'an 1397.

9. N.... obligea par serment les deux frères Démétrius et Thomas, les deux derniers des six enfans de l'empereur Emmanuel, à se jurer une paix inviolable, pour se garantir contre l'ennemi commun qui en voulait à Sparte.

10. Dorothee, un des disciples de Théophane qui enseignait la rhétorique à Constantinople vers l'an 1539.

11. Grégoire, souscrit à la déposition du patriarche Joasaph, en 1564.

12. Chrysanthé, alla à Rome demander la communion du pape. (*Leo Allat. l. 3, de Cons. c. 11, n° 7.*)

13. Gabriel, sous le patriarche Parthénios 1^{er}, en 1643.

14. Théodoret, souscrit à la réponse du patriarche Denis, au

sujet des erreurs des calvinistes.

15. Joseph, siégeait en 1721. (*Or. chr. t. 2, p. 190.*)

Cette ville a eu aussi ses évêques latins, qui sont :

1. Haymon, vers l'an 1278.

2. Jacques, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Innocent viii, en 1491.

4. Jean, du même Ordre, siégeait en 1500. (*Ibid. t. 3, p. 902.*)

LACÉDOGNA , *Laquedonia* , petite ville d'Italie, dans la principauté ultérieure, avec le titre d'évêché suffragant de Conza. Elle est située au pied de l'Appennin sur les frontières de la Pouille. La cathédrale est sous le nom de l'*Assomption*. Tout le diocèse consiste dans un seul bourg.

Évêques de Lacédogna.

1. Ange, assista au concile de Latran, sous Alexandre iii, en 1179.

2. Antoine, siégeait en 1265.

3. Roger, transféré à l'église de Rapolla par Grégoire x, en 1275.

4. Nicolas, mort en 1345.

5. François de Marziis, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu sous Clément vi, en 1345.

6. Paul de Manasseis, de Termini, siégeait sous Urbain vi, en 1381.

7. Antoine, en 1386, mourut en 1392.

8. Guillaume, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu sous Boniface ix, en 1392, fut transféré au siège de Gallipoli en 1396.

9. Jean, évêque de Gallipoli, passa à l'église de Lacedogna, en 1396. Il fut déposé par Boniface ix, en 1399.

10. Jacques de Marzia, de Lacedogna, fut fait évêque de sa patrie en 1399.

11. Adinulphe, vivait en 1401, et mourut vers l'an 1418.

12. Jaquintus, chanoine de l'église du Vatican, devint évêque de Lacedogna, en 1418.

13. Nicolas, en 1425.

14. Antoine de Cozza, en 1428.

15. Jean, mort en 1452.

16. Jacques de Caveline, chanoine de Bénévent, succéda en 1452.

17. Pierre, siégeait en 1471, et mourut en 1481.

18. Jean de Porcariis, d'une famille noble d'Acerenza, élu en 1481, mourut en 1486.

19. Nicolas de Rubinis, de Vico, nommé en 1486, mort en 1506.

20. Antoine de Dura, noble Napolitain, successeur de Nicolas, en 1506, abdiqua en 1538.

21. Antoine, cardinal Sanseverin, fut fait administrateur de l'église de Lacedogna, en 1538, et s'en démit la même année.

22. Scipion de Dura, d'une famille noble de Naples, succéda au cardinal Sanseverin en 1538, et mourut en 1551.

23. Paul Capelettus, de Plaisance, élu en 1551, se démit en 1564.

24. Jean François Carducci, d'une famille noble de Bari, ori-

ginaire de Florence; abbé commendataire des saints Quirice et Julite, de l'Ordre des Prémontrés, au diocèse de Rieti, fut fait évêque de Lacedogna en 1564, et mourut en 1584.

25. Marc Pedacca, de la Mirandole, religieux du mont Cassin, un des plus habiles mathématiciens de son temps, était abbé de Saint-Vital de Ravenne, quand il fut nommé à l'évêché de Lacedogna par Grégoire xiii, en 1484. Il mourut en 1602.

26. Jean Paul Palenterius, religieux observantin, fut préposé à la même église en 1602, et mourut en 1606.

27. Jacques Candide, d'une famille noble de Syracuse, élu en 1605, mourut en 1608.

28. Jean-Jérôme Campanilis, succéda à Jacques en 1608, et fut transféré au siège d'Isernia en 1625.

29. Ferdinand Brun, de Florence; de l'Ordre des Frères Mineurs observantins, nommé en 1625, mourut en 1648.

30. Jean-Jacques-Christophe, sacré en 1649, mourut la même année.

31. Ambroise Viola, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut élu en 1649, et mourut en 1651.

32. Jacques Jourdain, de Trevico, en 1651, mort en 1661.

33. Pierre-Antoine Capobiancus, fameux philosophe et Théologien de Bénévent, fut placé sur le siège de Lacedogna par Alexandre vii, en 1663. Il s'en démit en 1672.

34. Benoît Bartolus, Sicilien,

obtint la même dignité en 1672, et passa à l'église de Belcastro en 1684.

35. Jean-Baptiste Morea, de Bittonto, succéda à Benoît en 1684, et mourut à Naples où il était allé pour changer d'air en 1710.

36. Janvier Scalea, nommé à l'évêché de Lacédogna par Clément XI, en 1718. (*Ital. sac.* t. 4, col. 838.)

LACERDA (Manuel de), religieux de l'Ordre des Augustins, né à Lisbonne, fut docteur en Théologie dans l'Université de Coïmbre où il enseigna avec applaudissement en 1628. Il devint provincial de son Ordre, et mourut le 13 novembre 1634, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui un volume in-fol., de questions sur diverses parties de la Théologie, et un *Traité de sacerdotio Christi Domini, et introque ejus regno*, imprimés à Coïmbre en 1619 et 1625.

LACHAUX (l'abbé Jean-Baptiste de), du diocèse du Puy Il a publié les œuvres de M. de Nesmond, archevêque de Toulouse, 1754, in-12, la Vie d'Apollonius de Thiane.

LACHIS, hébr., *qui est marchand*, du mot *jalac*, et du mot *jesch*, ville au midi de la tribu de Juda. (Josué, 15, 39.)

LACISKI ou LANSCHET, ou LENCICI, *Lancicia* ou *Lancicium*, ou *Lencicium*, ville de la basse Pologne, capitale du palatinat du même nom, à neuf ou dix lieues de Gnesne. Il s'y est tenu divers conciles.

Le premier, l'an 1181, sur diverses affaires du royaume.

Le second, l'an 1188. On y demanda des décimes pour faire la guerre à Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie. (*Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le troisième, l'an 1197. On y ordonne le célibat aux prêtres. (*Ibid*)

Le quatrième, l'an 1246, contre Conrad, duc de Mazovie, usurpateur des biens de l'Église. (*Lab.* 11, *Hard.* 7.)

Le cinquième, l'an 1257, contre Boleslas, duc de Silésie, qui tenait prisonnier l'évêque de Breslaw. (*Lab.* 11, *Hard* 7.)

Le sixième, l'an 1285, sur les immunités de l'Église.

Le septième, l'an 1423, contre les hussites. (*Coclæus, Hist. hussit.*)

Le huitième, l'an 1466, sur les mœurs.

Le neuvième, l'an 1523, contre Luthe. (*Rainaldi, Ad hunc an.*)

LACTANCE, *Lucius Cæcilius vel Cælius Firmianus Lanctantius*, célèbre auteur ecclésiastique du commencement du quatrième siècle, était Africain, comme l'a cru Baronius, et non Italien, comme l'ont pensé quelques autres auteurs, puisqu'il étudia la rhétorique en Afrique sous Arnobe, et que les Italiens n'avaient pas coutume d'aller en Afrique apprendre les sciences. Il avait déjà embrassé la religion chrétienne, lorsque la persécution de Dioclétien commença l'an 303. Il enseigna la rhétorique à

Nicomédie avec tant de réputation, que l'empereur Constantin le choisit pour être précepteur de son fils Crispe César, et il fut si pauvre au milieu de l'abondance de la cour impériale, qu'il manqua souvent du nécessaire, si l'on en croit Eusèbe. On ne sait rien davantage de la vie de ce grand homme. On ignore aussi le temps et le lieu de sa mort. Peut-être mourut-il à Trèves où Crispe demeura long-temps. Lactance a laissé plusieurs ouvrages très-bien écrits en latin, savoir : 1°. Un Livre de l'ouvrage de Dieu, dans lequel il prouve la création de l'homme, et la providence divine. 2°. Un autre Livre de la colère de Dieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Dieu est capable de colère, aussi bien que de miséricorde. 3°. Sept Livres d'institutions divines, dans lesquels il prouve la religion chrétienne, et réfute les difficultés qu'on lui oppose. Ces sept livres ont chacun un titre particulier. Le premier est intitulé, de la Fausse religion ; il y montre qu'il y a une providence dans le monde, et un seul Dieu qui le gouverne. Le second, qui a pour titre, de l'Origine de l'erreur, est employé à combattre les idoles et les simulacres des dieux. Le troisième dont le titre est de la Fausse sagesse, attaque les philosophes païens. Le quatrième, qui porte le titre de la Vraie sagesse, est une exposition de la doctrine chrétienne. Le cinquième qui est de

la justice, fait voir que les païens n'ont pas la véritable justice qui ne se trouve que dans le christianisme. Le sixième livre est du vrai culte de Dieu, qui consiste dans le sacrifice spirituel, et la pureté du cœur. Le dernier livre est de la Vie bienheureuse et de la Béatitude. Il fait voir qu'elle suppose l'immortalité de l'âme, qu'il démontre par plusieurs raisons, et que cette vie mortelle ne peut être heureuse, si l'on ne garde la justice.

Lactance a fait aussi l'építome ou l'abrégé de ces sept livres des institutions. Cet építome dont la plus grande partie était perdue dès le temps de saint Jérôme, a été donné presque entier à Paris 1712, sur un manuscrit de la bibliothèque royale de Turin, par le savant Chrystophe-Matthieu Pfaffius, chancelier de l'Université de Tubingen. Lactance a aussi composé le livre de la mort des persécuteurs, cité par saint Jérôme (*de Script. eccl. c. 80.*), et donné pour la première fois par M. Baluze, sur un manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert. Cet ouvrage, adressé à un confesseur nommé Donat, qui a pour but de montrer que les empereurs qui ont persécuté les chrétiens, sont tous périés malheureusement, est vraiment de Lactance dont il présente partout l'esprit et le style, quoi qu'en dise le P. le Nourry, qui l'attribue à un certain Lucius, ou plutôt Lucius Cæcilius. Lac-

ance avait aussi composé un itinéraire, qui était une relation en vers hexamètres de son voyage d'Afrique à Nicomédie ; un livre intitulé le Grammairien ; deux livres à Asclépiade, un de la Persécution ; huit livres d'épîtres, dont quatre étaient adressées à Probe, deux à Sévère, et deux à Démétrien ; un livre sous le titre de Symposion ou Banquet, que l'on croit être les énigmes publiées sous le nom de Symposius en 1500, par les soins de Pierre Pithou, dans la collection d'épigrammes et d'autres petits poèmes anciens. M. Baluze a encoré donné sous le nom de Lactance, un petit fragment sur le jugement dernier. On lui attribue encore trois Poèmes, mais qui ne sont pas de lui, et dont saint Jérôme ne parle pas ; l'un sur l'histoire du Phénix, dans lequel on décrit le déluge d'une manière toute profane et contraire à la narration de Moïse. Le second poème sur la pâque, adressé à l'évêque Félix, est d'un auteur chrétien, mais plus nouveau que Lactance : on l'attribue à Venantius Fortunatus sur la foi des manuscrits de la bibliothèque vaticane. Le troisième, sur la passion de Jésus-Christ, ne se trouve dans aucun manuscrit de Lactance ; on n'est pas mieux fondé à lui attribuer des Commentaires sur Stace, des Arguments sur les livres des Métamorphoses d'Ovide, et un livre des spectacles, que l'on im-

prima sous son nom à Venise en 1705.

Lactance, selon la remarque de saint Jérôme, dans sa lettre à Paulin, renverse mieux le paganisme, qu'il n'établit la doctrine chrétienne ; et quoique ses ouvrages ne soient point remplis d'hérésies et d'impiétés, comme l'avance le père Antoine d'Aranda, franciscain, on ne peut l'excuser de quelques erreurs ; il est indubitablement millénaire.... Quant au style, Lactance est de tous les anciens auteurs ecclésiastiques latins le plus éloquent, si l'on en excepte peut-être Sulpice Sévère ; ce qui lui a mérité le nom de Cicéron chrétien. Richard-Simon n'est cependant pas de l'avis de ceux qui égalent, ou même qui préfèrent Lactance à Cicéron, et dit que Gaspard Scioppius l'a placé parmi les auteurs latins de l'âge de fer, avec Apulée, Arnobe, Tertullien. Le jugement de ce critique est contraire à l'opinion commune qui place Lactance entre les hommes les plus éloquens qu'ait eus le christianisme. Ses ouvrages ont été imprimés plus de cent fois. La meilleure édition est celle qu'en ont donnée messieurs le Brun et Lenglet l'an 1748, à Paris, chez Jean de Bure, en 2 volumes in-4°. Cette édition est supérieure à toutes les autres, non seulement par la beauté du papier et du caractère, et par la correction des textes, mais encore parce qu'elle rassemble

tout ce que chacune des autres éditions pouvait avoir d'utile et d'instructif. La préface de M. l'abbé Lenglet Dufresnoy rend un compte exact de tout ce que renferme cette édition. On y trouve entre autres choses une nouvelle vie de Lactance, composée par l'éditeur, une notice de tous les manuscrits et de toutes les éditions de cet auteur; un Abrégé de sa doctrine, où l'on remarque les fautes qu'il a commises contre la sainte Théologie, contre la chronologie, contre la philosophie; une analyse des sept livres des institutions divines; la dissertation latine de M. de Lestoc, contre dom le Nourry, sur l'auteur du livre *de mortibus persecutorum*, communément attribué à Lactance; et à la fin de chacun des 2 volumes, des tables très-amples. (Dupin, Biblioth. des Aut. eccl. t. 1. Richard-Simon, Critique de Dupin, t. 1. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. t. 3, p. 387 et suiv. Journ. des savans, 1749, p. 131 et suiv.)

LADERCHI (Jacques), prêtre de la congrégation de l'Oratoire de Rome, fit en 1705 une Dissertation historique sur les basiliques de Rome, dédiées sous les noms des saints martyrs Marcellin, prêtre, et Pierre, exorciste. Il prétend que l'église de Saint-Tiburce, à trois milles de Rome, où ces saints furent transportés peu de temps après leur martyre, ne doit pas être distinguée de celle de ces deux

saints. Il traite ensuite de l'origine des titres des cardinaux qu'il croit avoir été originairement des maisons de quelques chrétiens distingués par leurs richesses, où l'on recevait les fidèles, non-seulement pour les admettre à la célébration des saints martyrs, mais aussi pour subvenir à leurs besoins temporels. Nous avons encore du même auteur : 1°. La Vie de saint Pierre d'Amiens, en 3 volumes, imprimés en latin à Rome, in-4°. 1702. 2°. *Acta passionis SS. Crescii et sociorum Martyrum, ex manusc. codd. bibliothecæ medico-laurentiæ, metropolitane ecclesiæ florentinæ et sapientiæ romanæ, nunc primum edita*, et à J. Laderchio, C. O. V. P. *asserta et illustrata*, in-fol. Florentiæ, 1707. Le P. Gérard Capassi critiqua cet ouvrage dans une lettre écrite à M. Fontanini. Le père Laderchi répondit aux objections de son critique dans une lettre italienne dont il parut quelques exemplaires sous le nom de Pierre Donat Polydore, et les autres étaient sans nom d'auteur. M. Gotto écrivit contre ces lettres l'ouvrage intitulé *Nugæ Laderchianæ*, dans lequel il nomme poliment le père Laderchi, « fou, ignorant, schismatique, hérétique, imposteur, calomniateur, etc. » (Journal des savans, 1704, 1707, 1709 et 1710.)

LADISLAS (saint), que le vulgaire appelle quelquefois *Lan-*

celot ou *Lasto*, pour *Ladslaw*, roi de Hongrie, premier du nom, et fils du roi Bela, naquit en Pologne l'an 1041. Il fut élevé près de sa mère; et à la faveur d'une excellente éducation, il fit paraître les semences de toutes les vertus où on le vit parvenir dans la vigueur de son âge. Il était chaste, sobre, doux et modeste, porté à la piété, affable à tout le monde, plein de tendresse et de charité pour les pauvres. Il n'était pas moins ennemi de l'ambition, que de l'avarice, et il avait le cœur également détaché des grandeurs et des richesses de la terre. C'est ce qu'il fit assez connaître par le déplaisir qu'il conçut de ce que son père Bela n'était monté sur le trône qu'après avoir ôté la vie au roi André dans un sanglant combat. Aussi travailla-t-il, après la mort de son père, à rétablir sur le trône Salomon, fils d'André, à qui la couronne avait été destinée auparavant, quelque intérêt qu'il eût de s'employer pour son frère Geyra, ou pour lui-même. Mais voyant que Salomon s'était rendu odieux à tous ses sujets par sa cruauté et ses autres déportemens, il le chassa, et fit monter son frère sur le trône; son règne ne dura que trois ans; et quoique Salomon vécut dans le lieu de son exil, les prélats et la noblesse du royaume de Hongrie, joints aux magistrats des villes, présentèrent la couronne au duc Ladislas. Il avait en effet toutes les qualités du corps et de l'esprit

qu'on pouvait souhaiter dans un prince destiné pour la porter; mais sa modestie lui fit chercher des raisons pour la faire rendre à Salomon, ou pour la faire tomber sur la tête des enfans de son frère Geyra. Il fallut néanmoins céder aux instances des états qui le couronnèrent roi de Hongrie l'an 1080, avec la satisfaction et la joie des peuples. Il n'y eut que l'ancien roi Salomon qui n'en parût pas content, voyant que l'affection que tout le monde avait pour Ladislas, confirmait son exclusion du trône, et lui ôtait toute espérance d'y pouvoir remonter; mais touché par le désintéressement de Ladislas qui était prêt de lui remettre la couronne, s'il pouvait obtenir le consentement des Hongrois, il lui céda ses droits et ses prétentions, et se contenta d'une pension. L'inconstance qu'il fit paraître peu de temps après, obligea Ladislas de le renfermer pour rendre sa conspiration inutile; cependant il l'élargit peu après, le fit venir à sa cour, et s'efforça de le vaincre par ses bienfaits. Mais Salomon insensible à tant de bontés, se réfugia vers le roi des Huns à qui il fit prendre les armes contre Ladislas, ce qui acheva de le perdre. Il n'est pas de notre sujet de rapporter ici tous les beaux exploits de notre saint. Il suffit de remarquer qu'en s'occupant aux choses qui regardaient l'aggrandissement de ses états, il n'oublia jamais qu'il devait encore plus faire ré-

gner Dieu dans son cœur et dans celui de ses sujets; aussi y apporta-t-il toute l'application nécessaire. Il faisait garder exactement partout la discipline de l'Eglise, et voulait que lui et toute sa maison donnassent l'exemple d'une régularité sans dispense. Une vie si sainte le conduisit à une mort encore plus heureuse. Ce fut le 30 du mois de juillet de l'an 1095. Son corps fut enterré à Varadin, et ses miracles portèrent le pape Célestin III à le canoniser l'an 1198. Le martyrologe romain fait mention de lui au 27 de juin, quoique ce jour ne soit pas celui de sa mort. (Bonfinius, Hist. des rois de Hongrie, liv. 4. Baillet, tome 2, 27 juin.)

LADOGA, siège épiscopal de la province de Novogorod, au diocèse de Moscovie, sous l'archevêché de Novogorod et de Veliki-Louki.

LADORE (Jacques), religieux de l'Ordre des Minimes, a donné l'Horace chrétien pour saint François de Sales; à Rome, 1662. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2299.)

LADVOCAT (Nicolas), surnommé *Billiad*, docteur de la maison et société de Sorbonne, pieux et savant évêque de Boulogne en France, où il mourut en 1679, a laissé un ouvrage intitulé : *Vindicte parthenicæ*, dans lequel il défend l'assomption corporelle de la sainte Vierge, contre Claude Joly. On voit par cet ouvrage qu'il était habile dans la langue grecque.

C'est lui aussi qui a composé les réglemens de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Ladvocat, aumônier du roi, et licencié de la maison de Sorbonne, mort en 1700. (M. l'abbé Ladvocat, Dictionn. historique portatif.)

LADVOCAT (Louis-François), né à Paris le 5 avril 1644, et mort doyen des maîtres des comptes le 8 février 1735, était un magistrat habile, qui avait beaucoup de littérature, et qui était très-versé dans la philosophie. Nous avons de lui : 1°. *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou la Recherche de la vie heureuse*, selon les lumières naturelles; Paris, 1722, in-12. 2°. *Nouveau système de Philosophie établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes*, mis en parallèle avec l'opinion des anciens philosophes sur les premiers principes de la nature, et sur lesquels on n'a rien trouvé de fixe et de certain jusqu'à présent, auquel on a joint un traité de la nature de l'âme et de l'existence de Dieu, prouvés l'une et l'autre par une chaîne suivie d'argumens capables de convaincre les plus incrédules et les plus opiniâtres; à Paris, en 1728, 2 vol. in-12 : ces deux volumes sont aussi en forme d'entretiens; et M. Ladvocat y répond aux objections que le journaliste de Trévoux avait faites contre son premier ou-

vrage , en en donnant l'analyse dans les mémoires du mois d'août 1723 , art. 83. (Journal des Savans, 1722 et 1728.)

LADVOCAT (Jean-Baptiste) , de Vaucouleurs, diocèse de Toul, professeur en langue hébraïque, et bibliothécaire de Sorbonne. Il a eu part au dictionnaire géographique portatif. Lettre sur le rhinocéros, 1749, in-12. Dissertation sur le lieu où saint Paul fit naufrage , dans le recueil B. Dictionnaire historique portatif, 1752 , 2 vol. in-8°. En 1755 , Grammaire hébraïque à l'usage des écoles de Sorbonne, in-8°. (La France littéraire.)

LAEL, héb., à Dieu même ou au fort , et au puissant même , du mot *el*, Dieu, ou *el*, fort , père d'Eliasaph. (Num. 3, 24.)

LÆLIUS (Théodore), évêque de Feltre, qui mourut, nommé cardinal, l'an 1464, fit une réplique très-bien écrite à l'acte d'appel, que Grégoire de Heimbourg, jurisconsulte, avait fait de la bulle de Pie II, qui le déclarait excommunié. (Dupin, quinzième siècle.)

LÆLIUS (Laurent), théologien allemand, mort en 1634, a composé *Scriptura loquens. Index hærosom. Criterium fidei*, etc. (Konig, Biblioth.)

LAËT, *Lætus* (saint), évêque et martyr, vivait au temps qu'Huneric, roi des Vandales, prince arien de secte, voulant perdre entièrement la foi orthodoxe, indiqua une assemblée générale à Carthage pour le mois de février de l'an 484, entre les

évêques de son parti et ceux des catholiques pour disputer, et pour obliger ceux-ci de prouver la consubstantialité du Verbe par les Saintes-Ecritures où on l'avait averti que ce terme ne se trouvait pas. Mais afin de faciliter aux siens les moyens de vaincre, outre cet avantage qu'il croyait leur procurer, il voulut encore ôter du combat ceux d'entre les catholiques qui passaient pour les plus habiles : il en fit tourmenter un grand nombre, puis il les envoya en exil; il fit mourir les autres. Notre saint subit ce dernier sort, étant alors évêque de Nepte, ville de la Byzacène; c'était un prélat également illustre par sa vertu, par sa générosité et par sa doctrine. Huneric le fit brûler tout vif, après lui avoir fait souffrir durant un fort long espace de temps toutes les incommodités d'une cruelle prison. L'Eglise honore la mémoire de ce martyr au même jour que celle des saints évêques persécutés et bannis. Les anciens martyrologes d'Adon, d'Usuard et de Notker en font tous mention en ce jour : ce qu'on a aussi observé dans le romain moderne. Nictor de Tunnon dans sa chronique, prétend que celle du saint évêque *Lætus* arriva le 24 de septembre; mais il s'est trompé pour l'année, lorsqu'il a dit qu'elle était arrivée sous le consulat de Zenon, puisqu'on ne peut mettre cette mort, qu'à la fin de janvier, ou au commencement de février de l'an 484.

(Victor de Vite, au second livre de l'Histoire de la persécution de Vandales. Baillet, tom 3, 6 septembre.)

LÆTARE, terme du bréviaire. On appelle ainsi le quatrième dimanche du carême, à cause que l'introït de la messe de ce jour là commence par ces mots : *Lætare Jerusalem*.

Précisément à cause de ces deux mots *gaudete* et *lætare*, qui font le commencement de l'introït, l'un du troisième dimanche de l'avant, et l'autre du quatrième dimanche du carême, non-seulement on touche l'orgue à la messe, mais le diacre et le sous-diacre se revêtent comme dans les autres temps de la dalmatique : et même selon l'ordre romain, on reprenait aussi le *Te Deum* au dimanche *lætare*. (Claude de Vert, Cérém. de l'Égl., t. 2, p. 18.)

Durand semble insinuer que c'est aussi par rapport à cet introït *lætare Jerusalem*, que le pape, ce jour-là, porte après la messe, une rose d'or à la procession, comme pour ramener la saison des fleurs et les beaux jours du printemps et de l'été. La plupart des Bénédictins, ceux de Fleuri-sur-Loire, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis en France, etc., se mettaient en aube, ce même dimanche-là, comme pour égayer leur extérieur, à cause du *lætare*. Les cardinaux pour la même raison, doivent, suivant le cérémonial, porter du gris de lin de couleur de rose sèche, le troisième di-

manche de l'avent et le quatrième du carême, le violet étant trop triste. Les statuts des chanoines de Toul de l'an 1497, avaient établi des réjouissances particulières entre les chanoines le jour du *lætare*. (De Vert, *ibidem*.)

LAFFITEAU (Pierre-François) de Bordeaux, évêque de Sisteron.

Nous avons de lui : Réfutation des anecdotes ou mémoires secrets sur la constitution *Unigenitus*, par M. de Villefore 1734, 3 vol. in-8°. Histoire de la constitution *Unigenitus*, 1737, in-4°, 2 vol. in-12, 3 vol. Sermons 1746, 2 vol. in-12. Histoire du pape Clément XI 1752, 2 vol. in-12. Retraite de quelques jours pour une personne du monde, 1750, in-12. Avis de direction pour les personnes qui veulent se sauver, 1752, in-12. Conférences pour les missions, in-12. Lettres spirituelles, 1755, in-12. Réfutation de l'histoire de la condamnation de M. de Senéz. Cathéchisme évangélique. La vie et les mystères de la sainte Vierge.

LAFON (Jacques), né à Toulouse le 2 juin 1656, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique en 1678. Il se distingua par sa piété, par son amour pour l'étude, et son attachement à la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Toulouse le 6 janvier 1715, après avoir publié en 1708, dans la même ville, des remarques sur la Théologie morale de M. Bonal. Il a eu quelque part

au mois de septembre de l'année dominicaine , et c'est lui qui a donné le mois d'octobre en 1712. Lorsqu'il mourut , il venait de mettre entre les mains d'un libraire d'Avignon un grand traité de morale, suivant les principes des thomistes. (Le Père Echard, *Scrip. ord. Prædic*, tom. 2 , p. 790.)

LAGAN, ancien droit que les seigneurs avaient sur les marchandises et les vaisseaux qui avaient fait naufrage, et dont la mer jetait les débris sur la côte. *Laganum*, de *laga*, qui se disait pour *lex*, loi ; d'où l'on dit d'abord *laga maris*, la loi de la mer , et ensuite *lagan maris*. (Ducange.)

Ce fut en la ville d'Amiens, et en sa faveur , que l'an 1191 le roi Philippe-Auguste , le comte de Flandre, et d'autres seigneurs abolirent le *lagan* de la mer. (Voyez de la Morlière dans son Histoire d'Amiens, liv. 1, p. 15. Voyez aussi BRIS.)

LAGANIA, ville épiscopale de la première Galatie, au diocèse du Pont, sous la métropole d'Ancyre. Elle était autrefois au milieu de la Galatie, comme on voit par l'itinéraire d'Antonin , puisque ses habitans allaient de Juliopolis à Ancyre. Ne serait-ce pas celle qu'Hiérocle appelle *Reganagalia*? Au temps du concile de Chalcédoine, elle était réputée de la première Galatie. En voici les évêques :

1. Frechtius, *ind. lad. PP. Nic.*
2. Euphraise, souscrit au con-

cile de Chalcédoine, et à la lettre de sa province à l'empereur Léon. (*Or. chr.*, t. 1, p. 487.)

LAGANIA ou LAGINA, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Perges. Il ne faut pas la confondre avec celle du même nom, que Strabon place dans la Carie. Hiérocle n'en dit rien. Elle a eu pour évêques :

1. Zacharie, au concile *in Trullo*.
2. Constant, au septième concile général.
3. Elisée, au concile qui rétablit Photius sur le siège de Constantinople.
4. Basile, au même concile. (*Idid.*, p. 1032.)

LAGÉ DAMON (Jean), de la congrégation des Prêtres, dits Sulpiciens, né à Paris le 8 août 1689, et mort le 2 mars 1755. Il a donné : *Tractatus de matrimonio*, in-12. Nouveaux cantiques spirituels, 1758, 3 volumes in-12.

LAGET (Honorat-Vincent), natif d'Aix en Provence, prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de S. Maximin, et se rendit habile dans le droit canon et la Théologie, dont il fut professeur. Nous avons de lui, une nouvelle édition de la somme de saint Raymond de Pennafort, qu'il publia à Lyon, chez Anisson et Posuel, en 1718, in-fol. Il donne dans la préface de la vie de saint Raymond, et nous fait connaître la somme théologique. Il a revu le texte sur des manuscrits : il a

rapporté tout entiers les textes des Pères, des conciles et du droit canonique, que saint Raymond n'avait fait qu'indiquer, et a éclairci l'ouvrage par des notes, qui regardent principalement les points de discipline ecclésiastique sur lesquels il y a eu du changement depuis saint Raymond. Il y a joint sept espèces de dissertations, dans l'une desquelles il fait un grand éloge de la Faculté de Théologie de Paris: les autres roulent sur les cérémonies chinoises, sur les cérémonies judaïques, sur les réponses équivoques, sur la conception immaculée, sur le probabilisme, sur l'absolution que le prêtre donne dans le tribunal de la pénitence. Dans son appendix, qui est à la fin du volume, le père Laget a rassemblé les canons pénitenciaux, les bulles des papes contre les casuistes relâchés, et contre les cérémonies chinoises, les instructions de saint Charles sur la pénitence et les règles du droit, tirées tant des décrétales que du texte. (Le père Eclair, *Script. ord. Prædic. t. 2, p. 802. Journal des Savans, 1720, p. 185 et suiv.*)

LAGNI, ville de France en Brie sur la Marne, à six lieues au-dessus de Paris, *Latiniacum*. Il y eut un concile assemblé l'an 1142 par Ives, légat du saint-siège, pour terminer quelques différends qui s'étaient élevés entre l'évêque d'Arras et les religieux de l'abbaye de Marchienne. (*Lab. 9. Hard. 6.*)

LAGNI, *Latiniacum*, abbaye

de l'Ordre de Saint-Benoît, et de la congrégation de S.-Maur, était située dans une ville du même nom, en Brie sur la Marne, au diocèse et à six lieues de Paris, et à quatre lieues de Meaux. Elle fut fondée par saint Fursi, gentilhomme irlandais, vers l'an 644. Les Normands l'ayant détruite deux cents ans après sa fondation, Herbert de Vermandois, comte de Troye et de Meaux, la répara, fit rebâtir l'église, et y fut enterré sur la fin du dixième siècle. Divers seigneurs ont fait depuis de grands biens à cette abbaye, et entre autres Thibaud le jeune, comte de Champagne, qui lui donna le comté de Lagni; c'est pourquoi l'abbé était comte de Lagni. Aimoin et Alberic parlent de la fondation et de la réparation de cette abbaye.

LAGNI (Paul de), capucin français du dernier siècle, fut envoyé dans les missions d'Orient où il se distingua par son zèle et par sa capacité. On a de lui les ouvrages suivans: 1°. *Canones divini amoris*, à Paris 1659, in-8°. 2°. *Tractatus de duplici spiritu Eliæ*, *ibid.* 1659, in-8°. 3°. *Idæa perfecti religiosi proposita in regulâ Fratrum Minorum*, *ibid.* 1661, in-8°. 4°. L'introduction à la vie active et contemplative. 5°. Le chemin abrégé de la perfection chrétienne dans l'exercice de la volonté de Dieu, *ibid.* 1662. 6°. Méditations religieuses pour tous les jours de l'année. 7°. Exercice méthodique de l'oraison men-

tales. 8°. La pratique de bien mourir. 9°. De la perfection dans la volonté de Dieu. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2587. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 2, p. 419.)

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun le 1^{er} octobre 1658, entra dans la société le 1^{er} septembre 1675, et s'y fit estimer par ses vertus et ses talens. Il fut professeur de philosophie et des mathématiques, prédicateur, recteur, deux fois provincial dans la province de Champagne, visiteur et vice-provincial dans la province de France, et enfin une fois provincial dans cette dernière province. Il fut en dernier lieu recteur du collège de Nanci où le roi Stanislas l'avait fait venir. Il est mort à Pont-à-Mousson le 13 avril 1742. Ses ouvrages sont entre autres : 1°. Oraison funèbre du roi Louis XIV, à Strasbourg 1715, in-4°. 2°. Histoire d'Alsace ancienne et moderne, depuis César jusqu'en 1725, à Strasbourg, in-fol. 2 vol. et 1727, 8 volumes in-8°. 3°. Exposition des sentimens catholiques sur la soumission due à la constitution *Unigenitus*, où les difficultés des opposans sont réfutées par les principes et les textes tirés des ouvrages de Bossuet, contre les prétendus réformés, brochure in-4°, imprimée en 1735. 4°. Préservatif pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage, à Nanci 1739, grand in-12 de 313 pages. (Bibliothèque des Auteurs

de Bourgogne, t. 1, in-fol., pp. 365 et 366.)

LAHELA, hébr., *humidité ou ver récent*, du mot *lak*, pays au-delà du Jourdain, où Théglathphalassar, roi d'Assyrie, transporta les tribus de Ruben, de Gad, et de la demi-tribu de Manassé. (1 Par. 5, 26.)

LAHEM. Ce mot est mis pour Bethléem. (1 Par. 4, 22.)

LAI ou LAY, *laicus*. Un frère *lai*, est un religieux occupé aux travaux du corps, qui n'a, ni ordre, ni lettres, et qui porte un habit différent des religieux destinés au chœur. Il y a, selon les différens Ordres, des frères lais qui n'entrent point dans le chœur ni dans le chapitre; d'autres qui y entrent quoique sans chanter, ni avoir voix en chapitre; d'autres qui font les trois vœux de religion; d'autres qui ne font vœu que de stabilité et d'obéissance. L'institution des frères *lais*, c'est-à-dire, des religieux qui ne peuvent devenir clercs, n'a commencé que dans l'onzième siècle; et les premiers qui prirent de ces sortes de frères, furent les moines de Val-Ombreuse. Il est vrai que dès le cinquième siècle, il y avait des moines qu'on appelait *laics* ou *lais*, mais c'était des religieux de chœur à qui on donnait le nom de *laics*, précisément parce qu'ils n'avaient, ni Ordre sacré, ni office dans le monastère. (D. Mabillon, sixième siècle bénédictin. préf. 2, n° 2. Voyez OBLAT.)

LAIC ou LAIQUE, qui n'est

point engagé dans l'état ecclésiastique, *laicus*. Il y a eu des temps où les laïcs n'avaient, pour la plupart, aucune teinture des lettres, et n'apprenaient pas même à lire : d'où vint qu'on appela *clercs* tous ceux qui avaient étudié.

Les laïcs sont pour les affaires temporelles, comme les clercs pour les fonctions spirituelles ; d'où vient qu'il y a bien des choses permises aux laïcs qui sont défendues aux clercs, et d'autres qui sont permises aux clercs et défendues aux laïcs. Par exemple, il est permis aux laïcs de se marier, d'être magistrat, tant pour le criminel, que pour le civil, de porter les armes, d'aller au combat, de trafiquer, de professer publiquement les mécaniques, d'exercer la médecine et la chirurgie, selon qu'elles appliquent le fer et le feu, de prendre des fermes séculières, d'aller à la chasse, de jouer dans les lieux publics à des jeux non défendus, et toutes ces choses sont communément défendues aux clercs. D'autre part, il est permis aux clercs d'offrir le sacrifice ; d'administrer les sacrements, de bénir ou de consacrer tout ce qui est destiné au culte divin, d'instruire en public sur les matières de religion, de posséder des bénéfices, et rien en tout cela qui ne soit défendu aux laïcs.

De cette différence entre les clercs et les laïcs, on conclut avec raison, que les fonctions des clercs étant plus nobles que celles

des laïcs, ils doivent être plus honorés que les laïcs ; et c'est pour cela que l'édit de la juridiction de 1695 ordonne, en l'article 45, que le corps du clergé soit honoré comme le premier des corps du royaume.

Il y a des laïcs privilégiés qui sont préférés aux autres, par rapport aux honneurs de l'Eglise, aspersion d'eau bénite, pain béni, baisement de la paix, séance aux bancs, sépulture, etc. Tels sont, 1°. ceux qui, au service divin, font quelques fonctions sacrées revêtus des ornemens ecclésiastiques. 2°. Les marguilliers. 3°. Les magistrats. 4°. Ceux qui exercent des offices dans les officialités, comme procureurs, greffiers, appariteurs, etc. (Gibert, Instit. eccl. p. 289.)

LAI C. Relativement aux matières ecclésiastiques, on demande, 1°. si un laïc peut posséder des biens d'église ? 2°. S'il peut posséder des bénéfices et offices ecclésiastiques ou les conférer ? 3°. S'il est sujet aux lois canoniques ? 4°. S'il a lui-même quelque juridiction sur la personne et les biens des ecclésiastiques ? Nous ne traitons ici cette matière que relativement aux nations étrangères qui n'ont rien perdu des droits que nous partageons autrefois avec elles.

1°. L'Eglise a des biens spirituels et des biens temporels. Il est hors de doute que les laïcs ont droit aux biens spirituels de l'Eglise. A l'égard des biens temporels, on distingue les biens acquis, des oblations. Les biens

acquis sont les biens en nature que l'Église possède, et tient à quelque titre que ce soit, et que l'on distingue du droit qu'elle a sur les dîmes et les oblations. Parmi les biens en nature que l'Église possède, il y a des meubles et des immeubles. Les meubles destinés au service ou à l'ornement de l'Église, sont au rang des choses sacrées qui n'appartiennent point aux laïcs. Les immeubles peuvent être possédés par des laïcs, et ont été presque tous à titre de ferme et d'emphytéose. Ces biens peuvent être vendus à des laïcs, pourvu que ce soit avec les formalités requises pour ces sortes d'aliénations. Mais quant au droit de percevoir les dîmes et les oblations, c'est un droit tout spirituel, affecté singulièrement aux ministres de l'autel. Les laïcs ne peuvent absolument se l'approprier. S'ils possèdent des dîmes inféodées, ce n'est pas un titre spirituel. (*Voyez DÎMES INFÉODÉES.*) Ils ne sauraient jouir des oblations en quoi qu'elles consistent, par le titre spirituel qui les autorise.

2°. Tout comme le laïc ne peut posséder les dîmes et les oblations au titre spirituel qui y donne lieu, il ne peut non plus posséder les bénéfices ecclésiastiques à cause de l'office qui y est attaché : *Laici spiritualium non sunt capaces ; c. 1, 16, q. 1 ; c. causamquæ, de præscript. c. quæ ecclesiarum ; c. ecclesia, de constit.* Il faut excepter de cette règle les chevaliers laïcs de certains Ordres, et même les

pensions en certains cas. Mais si les laïcs ne peuvent posséder des bénéfices, rien n'empêche qu'ils ne puissent les conférer par la voie du patronage.

Un laïc peut être constitué procureur pour résigner des bénéfices, en lui désignant le sujet en faveur duquel la résignation doit être faite; il peut aussi l'être pour en accepter, ou pour en requérir. Mais il ne peut être constitué procureur pour procéder et délibérer dans les élections ecclésiastiques. Le ch. *quisquis de elec.* prononce différentes peines contre ceux qui élisent, ou se font élire par l'abus de la puissance séculière : *per secularis potestatis abusum*. Ces mots ont exercé les canonistes. Les uns ont prétendu que pour être au cas de cette décrétale, il fallait que la liberté canonique eût été troublée par un laïc d'un rang et d'une autorité capables d'en imposer. D'autres, que la simple assistance d'un laïc à l'élection suffisait, et la rendait nulle. On admettait en France l'exclusion des laïcs dans les élections ecclésiastiques, mais dans le cas seulement qu'ils y apportaient du trouble, puisqu'il était ordinaire de voir un officier du roi présider aux élections ecclésiastiques ou religieuses, pour obvier aux brigues et au trouble qu'elles produisaient.

3°. C'est un grand principe, que les laïcs ne sont jamais liés en matières purement profanes, par les constitutions canoniques, s'ils ne sont sujets, ou vassaux de

l'Église : laici qui non sunt de temporalis jurisdictione ecclesiæ, non tenentur potestati ecclesiæ obedire in non concernentibus animam; non ligantur in merè temporalibus et profanis constitutionibus canonicis, nisi in terris ecclesiæ. C. Significatum, de præbed. C. Canonum statuta, de constit. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la juridiction que l'évêque a sur tous les sujets de son diocèse. (Fagnan, *ibid.*)

L'ordonnance de 1539 avait commencé en France de réduire la juridiction du juge d'église sur les laïcs : voici à quoi elle se bornait.

1°. Il est incontestable que le juge d'église ne soit en droit de juger de la doctrine d'un laïc, si étant soupçonné ou accusé d'hérésie, il veut la publier ou la soutenir opiniâtement. Le juge d'église connaît-il de la simonie, de l'adultère, du concubinage, et des autres crimes que les canonistes appellent *mixti fori*, à l'encontre des laïcs? (*Voyez ces mots.*)

2°. On voit par l'article 4 de l'ordonnance de 1539, que les laïcs restent soumis à la juridiction ecclésiastique en matière de sacrements, et autres pures spirituelles ecclésiastiques.

3°. Le juge d'église connaît même à l'égard des laïcs, du péritoire des dîmes. (Ducasse, en son *Traité de la juridiction*, part. 2, sect. 3, n° 5. Brunet, en son *Parfait procureur des offices.*)

4°. On demande si les juges

d'église ont quelque juridiction sur les laïcs qui sont officiers des cours d'église, en ce qui concerne leurs offices? On distingue les délits que ces officiers commettent dans l'exercice de leurs offices, et qui sont dignes de peines capitales; à cet égard la partie civile peut les poursuivre par-devant le juge royal. Mais quand les prévarications ne sont point considérables, plusieurs auteurs avancent que c'est au juge d'église à en connaître, tout comme de l'action formée par ces mêmes officiers pour raison de leurs salaires. (*Mémoire du clergé*, tom. 7, p. 602 et suiv.)

5°. Les juges d'église peuvent faire capturer les laïcs délinquans dans leur propre prétoire, et ordonner la réparation de l'irrévérence commise contre eux à cette occasion. Mais ils ne sauraient connaître du crime qualifié commis par un laïc dans le même endroit. (*Mém. du clergé*, tom. 7, p. 610.)

LAICOCEPHALE, hérétique qui reconnaît un laïc pour chef de l'Église, *laicocephalus*. On a donné quelquefois ce nom aux Anglicans. (Sanderus, *heres.* 120.)

LAIGLE (Charles-Claude de), né d'une famille noble dans le Barrois, fut fait prêtre sous M. de Fieux, évêque de Toul, qui l'ayant ouï prêcher, le goûta si fort, qu'il l'attacha à sa personne, et lui fit ensuite conférer un canonical à Saint-Genoul, et le prieuré de Dieu-en-Souviennne. Peu après, il le créa

son official et grand-vicaire ; dans la suite il fut fait chanoine de la cathédrale de Toul , sous M. de Bissy qui lui continua les dignités d'official et de grand-vicaire , qu'il a conservées sous M. de Camilly. Le roi lui donna l'abbaye de Mureau en 1709. Il a continué ses services sous M. de Begon. Il mourut le 25 février 1733 , âgé de quatre-vingts ans , et voulut , par humilité , être enterré dans le cloître de la cathédrale , au pied des degrés. Il a composé le gros catéchisme du diocèse de Toul , imprimé l'an 1703 , chez Alexis Laurent ; et le rituel du même diocèse , imprimé à Toul en 1700 , chez le même ; ouvrage très-solide et très-instructif. On a aussi de lui plusieurs mandemens pour l'observance du carême , et autres sujets concernant le gouvernement de l'évêché de Toul dont il a été comme l'âme et le principal moteur pendant presque toute sa vie. On pourrait faire un assez gros recueil de ces sortes de pièces. Il travailla beaucoup dans les différends qui survinrent en Lorraine , entre M. de Bissy , évêque de Toul , et S. A. R. le duc Léopold , tant au sujet des curés de Veroncourt et de Lorrey , qu'à l'occasion du code Léopold. M. de Laigle est regardé comme l'auteur des écrits qu'on publia alors de la part de la cour épiscopale. (Dom Calmet, *Biblioth. lorr.*)

LAIMAN ou LAYMAN (Paul) , jésuite allemand , natif de Deux-Ponts , enseigna la philosophie ,

le droit canon et la Théologie-Morale dans divers collèges d'Allemagne , et mourut à Constance 13 novembre 1635 , âgé de soixante ans. Il a composé divers ouvrages : *Theologia-Moralis* , en cinq parties , à Munich 1625. *Quæstiones canonicæ de prælatorum ecclesiasticorum electione , institutione et potestate ex lib. 1 , decret.* à Dillingen en 1628. *Defensio romani pontificis , Cæsaris , etc. in causâ monasteriorum extinctorum , et bonorum Ecclesiasticorum vacantium* , etc. *ibid.* 1631. Un religieux bénédictin , nommé Romain Hay , ayant répondu à cet ouvrage par un autre intitulé : *arstum inextinctum* , le père Laiman répliqua par un traité que nous avons sous le titre d'*Astrologiæ ecclesiasticæ et astri inextincti censura*. On a encore du même auteur : *Eclaircissement de la paix entre les princes catholiques , et ceux de la confession d'Allemagne et d'Ausbourg ; et un Commentaire sur les décrétales.* (Alegambe, *Biblioth. script. societ. Jesu.* Le Mite , *de script. sæc. dicimiseptimi.* Dupin, *Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle* , num. 1634.)

LAIRUEL (Servais) , prémontré , abbé de Sainte-Marie du Pont-à-Mousson , et un des principaux réformateurs de cet Ordre en Lorraine , était né à Soligny en Hainaut l'an 1560. Il fit profession dans l'Ordre de Prémontré à Saint-Paul de Verdun , le 25 mars 1580 ; et fit sa Théologie à Paris où il reçut le

bonnet de docteur. Le père Daniel Picard, abbé de Sainte-Marie-aux-Bois, l'ayant fait son coadjuteur, lui fit venir des bulles en date du 13 août 1599. Le père Picard étant mort l'année suivante, le père Lairuel entra dans le gouvernement de son abbaye, qu'il transféra depuis en 1606 à Pont-à-Mousson, pour procurer à ses religieux la facilité d'étudier dans l'université, et travailla efficacement à mettre la réforme dans son abbaye. Cette réforme s'étendit bientôt à Justemont, à Salival, dans le reste de la Lorraine et en France. L'abbé Lairuel ayant fait confirmer les statuts qu'il avait dressés, pour faire revivre dans son Ordre l'esprit de saint Norbert, et voyant la réforme établie selon ses désirs, se fit un coadjuteur en 1606, et mourut le 18 octobre 1631, dans l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, où il s'était retiré avec ses religieux pendant la peste qui régnait à Pont-à-Mousson. On a de lui : 1°. *Cathechismus Novitiorum*, imprimé en deux volumes in-fol. dans l'abbaye de Pont-à-Mousson, en 1623, et réimprimé à Cologne. 2°. *Optica regularium in regulam sancti Augustini*, à Pont-à-Mousson 1603, in-4° réimprimé en 1607, et à Cologne 1614. 3°. *Meditationes ad vitam religiosam perfectionem cognoscendam utilissimæ ex novo R. P. Lucæ Pinelli Gersoni de promptæ, et à gallico idiomate in latinum, in monasterio novo Sanctæ-Mariæ major.*

*Mussipunt. ord. Præmonstrat. translata. His accesserunt aliquot aliæ ab ejusdem monasterii Abbate Servatis conscriptæ; Mussiponti, in monasterio novo Sanctæ Mariæ majoris, anno 1621, in-16. vol. 1, puis traduit en français, et imprimé en cette langue en 1628. 4°. *Apologia pro quorumcumque Ordinum religiosorum reformatione* : on ignore si cet ouvrage a été imprimé. 5°. Un manuscrit qui est un dialogue sur la vie religieuse, entre deux religieux Prémontrés, l'un lorrain, l'autre picard. La vie du R. P. Servais Lairuel a été écrite en latin par le R. P. Anselme-André, jésuite, dans un volume in-4° manuscrit, en 1633, et par un de ses disciples, sous ce titre : *Vita R. P. Servatii de Lairuel cœnobii Sanctæ-Mariæ majoris, Ord. Præmonst. et congregationis norbertinæ antiqui rigoris restitutoris, gallicè et latinè*, 1 volume in-4° manuscrit. (Dom Calmet, Biblioth. lorr.)*

LAIS ou LÉSEM, autrement *Paneas*, et ensuite *Césarée de Philippe*, et enfin *Néroniade*. Quelques-uns la confondent mal à propos avec *Dan*, puisque cette dernière ville était à quatre milles de Panéade, en tirant du côté de Tyr. (*Judic.* 18, 27.)

LAIS, père de Phalti, de la ville de Gallim. (1 *Reg.* 25, 44.)

LAISA ou LAISE ou LESEN, lieu près de l'érée ou Béroth ville de la tribu de Benjamin, connu dans l'Écriture par la bataille qui s'y donna entre Judas

Machabée, d'une part, et Baccide et Alcime, de l'autre. (1 *Machab.* 9, 1 et seq.)

LALANDE (M. l'abbé de), neveu du père *Sirmond*, jésuite, composa en 1642 un écrit sous le titre de *Remarques particulières sur les droits de régale et de nomination aux bénéfices de nomination royale.* (*Journal des Savans*, 1697, p. 10 de la première édit. et 8 de la seconde.)

LALANDE (Jacques de), sieur de Lumeau, Mazeres, Lavau, Montaran, né à Orléans le 2 décembre 1622, fut conseiller au bailliage et siège présidial d'Orléans en 1652, docteur et professeur en droit de l'université de ladite ville en 1653, receveur de la même ville en 1684, et son maire en 1691. Il mourut le 5 février 1703, après s'être distingué durant toute sa vie par son érudition, sa profonde connaissance du droit, son intégrité, la pureté de ses mœurs, et une inclination si bienfaisante, qu'elle lui mérita le titre flatteur de *Père du peuple*. On a imprimé pendant sa vie plusieurs de ses ouvrages; savoir : 1°. *Exercitationes utriusque juris ad titulum de ætate, qualitate, et Ordine præficiendorum, apud Greg. ix cum brevi tractatu de nuptiis clericorum vetitis aut permissis, et ad titulum secundum libri viginti et octo Pandectarum, de liberis præteritis vel exheredatis*, à Orléans en 1654, in-4°. 2°. *Prælectiones in titulum, de decimis, primitiis et oblationibus, lib. 3. Decretal.*

Greg. ix, in-4°, à Orléans en 1661. 3°. Il donna en 1693, à Orléans, in-fol., le *Commentaire sur la coutume d'Orléans*, si estimé et devenu si rare; réimprimé en 1704, 2 vol. in-fol., avec beaucoup d'augmentation. 4°. *Juris dissertatio de ingressu in secretaria judicum, et cum his considendi societate, viris honoratis competente, et de honorariis dignitatibus*, in-4°, en 1674. 5°. *Traité du ban et de l'arrière-ban*, in-4°, à Orléans en 1675. 6°. *Juris dissertatio ad novellam imperatoris Justiniani 103, de transitu militum, eorumque annona*, à Orléans 1679, in-4°. M. de Lalande a composé aussi *specimen juris romano-gallici ad pandectas, seu digesta*, en 1690, in-12, à Orléans, contenant les huit premiers titres du premier livre des digestes. Ce n'est que l'essai d'un grand ouvrage que M. de Lalande avait entrepris, et qu'il a achevé, mais qui est encore manuscrit. Daniel de Lalande, écuyer, sieur de Lumeau, fils de l'auteur, et distingué lui-même par son érudition, avait promis une traduction française de l'ouvrage entier de M. son père. Dans une édition des coutumes d'Orléans, donnée à Orléans en 1740, chez François Rouzeau, on trouve l'éloge de M. de Lalande, avec des observations sur son Commentaire. On en trouve aussi un par M. Prévost de la Jamiés, dans le tome 43 des *Mémoires du père Nicéron.* (*Journal des Savans*, 1704 et 1740.)

LALEMANDET (Jean), mini-

me, natif de Bourgogne, et professeur à Vienne dans le dix-septième siècle, a laissé un cours de philosophie scholastique, et un autre de Théologie, publié en 1656. (Konig, Biblioth.)

LALÉMENT (Pierre), chanoine régulier de Saint-Augustin de la congrégation de Sainte-Geneviève, dite *de France*, et chancelier de l'université de Paris, natif de Reims, vint à Paris où il prit le degré de bachelier en Sorbonne. Peu après on lui donna une chaire de professeur de rhétorique au cardinal le Moine, et il la remplit pendant huit ans avec distinction. Il fit durant ce temps-là un grand nombre de pièces, tant en prose qu'en vers, dont plusieurs ont été imprimées, entre autres l'oraison funèbre d'Omer Talon, avocat-général au parlement de Paris; celle de M. de Bellièvre, premier-président, etc. Il fut plusieurs fois recteur de l'université, et il occupait cette charge, lorsqu'il se retira à Saint-Vincent de Senlis, pour prendre l'habit de chanoine régulier. Il fit sa profession à Sainte-Geneviève de Paris où il mena une vie fort exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée le 18 février 1673, à l'âge de cinquante - un ans. Il est auteur du long et magnifique éloge, ou abrégé de la vie en prose latine du père Fronteau, son confrère, et de l'oraison funèbre du même aussi en latin, qu'il prononça dans l'assemblée de l'université de Paris, tenue chez les Mathurins le 14 des ca-

lendes de juin 1622. Ces deux pièces se trouvent dans le Recueil que le père Lallement publia lui-même en 1663, in-4°, à Paris, chez Cramoisy, de toutes les pièces en prose et en vers qu'il avait pu recueillir sur la mort du père Fronteau. On a encore du père Lallement, l'Abbrégé de la vie de sainte Geneviève, in-8°, et trois excellens ouvrages sur la mort; savoir, 1°. le Testament spirituel. 2°. La Mort des justes. 3°. Les saints désirs de la mort. (*Voyez* le Recueil des pièces faites à la louange du père Lallement, imprimé in-4° en 1679, à Paris.)

LALLEMANT (Louis), jésuite, né à Châlons-sur-Marne, entra dans la société à Nanci le 10 décembre 1605, et mourut à Bourges le 5 avril 1635. Le père Rigoleu a fait un Recueil de ses maximes spirituelles, que le père Champion a ajouté à sa vie, imprimé in-12, à Paris, 1694. (*Journal des Savans*, 1695 et 1736.)

LALLEMANT (Philippe), jésuite, mort en 1748, a laissé : Le sens propre et littéral des psaumes de David, exposé brièvement dans une interprétation suivie, avec le sujet de chaque psaume, à Paris, chez Nicolas le Clerc et Jean Hérissant, in-12. 2°. Réflexions morales, avec des notes sur le Nouveau-Testament, traduit en français, et la concorde des quatre évangélistes, à l'usage de divers diocèses, à Paris, chez le Comte et Montalant, 1713, in-12, 4 volumes. 3°. Le Nouveau-Testament, traduit en français avec

des notes, et la concorde des quatre évangélistes, à Paris, chez Montalant, 1740, in-12, 6 vol.

LALLI, connu sous le nom de *Joannes-Baptista Lallius* ou de *Riguardatis*, jurisconsulte italien, né le 1^{er} juillet 1572, à Norcia dans l'Ombrie, et mort le 3 février 1637, a laissé : *Viridarium practicarum materiarum in utroque jure, ordine alphabetico concinnatum*. (Jacobelli, *Bibl. Umhr.*)

LALLOUETTE (François-Philippe), de Laon, docteur en Théologie de la faculté de Paris, mort en 1697, a donné : *Scriptura sacra ad faciliorem intelligentiam accommodata*, in-8^o, à Paris, 1694. *Hierolexicon, seu dictionarium variorum sacræ Scripturæ sensuum*, *ibid.*, in-8^o, 1694. (Lelong, *Bibl. sacr.*, seconde partie, dernière édition. *Journal des Sav.*, 1694, p. 179 de la première édition et 175 de la seconde.)

LALLOUETTE (Ambroise), prêtre, chanoine de Sainte-Opportune à Paris, mort le 9 mai 1724, âgé de plus de soixante-dix ans, était de Paris, et bachelier en Théologie de la faculté de cette ville. Il composa divers ouvrages : 1^o. un Discours sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, in-12, à Paris, 1687, et un autre qui traite de la *communion sous une espèce*, imprimé avec le premier, et dédié l'un et l'autre aux nouveaux catholiques de France. 2^o. L'Histoire des traductions françaises de l'Écriture-Sainte, tant imprimées que manuscrites, soit

par les protestans, avec les changemens que les protestans y ont faits en différens temps, et des avis aux nouveaux catholiques pour lire utilement l'Évangile, à Paris en 1692, in-12. Ce petit ouvrage est estimé, et contient des recherches curieuses et utiles. On le trouve aussi avec ses deux discours sur la présence réelle, et sur la communion sous une seule espèce, avec un nouveau frontispice, et le titre nouveau, de *Traité de controverse pour les nouveaux réunis*, à Paris, in-12, chez Robustel en 1692. 3^o. Extraits des saints Pères de l'Église, en quatre parties. La première, sur les mauvais livres, les représentations dangereuses, les spectacles, le luxe.

La seconde, sur l'amour des richesses, les jeux, l'usure, la restitution, l'aumône. La troisième, sur tous les évangiles des dimanches, des mercredis et des vendredis, selon le nouveau missel de Paris. La quatrième contient l'abrégé de la vie du père Morin, l'extrait de son ouvrage sur la pénitence, et des extraits sur la danse, le mensonge, le jurement, le parjure, l'ivrognerie, le mariage. Les trois premières parties ont été imprimées en 1714 à Paris, chez Étienne, et la quatrième en 1718. 4^o. La Vie de la mère Catherine-Antoinette de Gondi, supérieure générale du Calvaire, morte en 1716. 5^o. L'Abrégé de la vie du cardinal le Camus, évêque et prince de Grenoble, avec l'extrait de ses ordonnances syno-

dâles, sa lettre aux curés pour l'instruction des nouveaux réunis, et son mandement pour le jubilé, à Paris, chez Étienne, 1720. On attribue encore à M. Lallouette les *Pensées sur les spectacles*, à Orléans; et *Histoire et abrégé des ouvrages latins, italiens et français, pour et contre la comédie et l'opéra*, in-12, à Orléans, 1697. Cette histoire est curieuse : elle finit par une conclusion raisonnée où l'auteur prouve par une récapitulation de toutes les raisons principales, qu'on ne peut aller à la comédie et à l'opéra sans pécher. (*Journal des Savans*, 1693, 1697 et 1721.)

LAMBATH ou LAMBETH, ou LOMEITH. *Lambatha* ou *Lambetha*, ou *Lametha*, bourg près de Londres en Angleterre, qui est le séjour des archevêques de Cantorbéri. Ce lieu est célèbre par plusieurs conciles qui y ont été tenus.

Le premier, l'an 1206, par Langton, archevêque de Cantorbéri. On y fit trois réglemens : le premier sur le droit mortuaire que l'on payait aux églises : le second contre les assemblées qui se faisaient pour boire : le troisième pour défendre aux prêtres de dire plus d'une messe par jour, à l'exception des fêtes de Noël et de Pâque, ou quand un curé est obligé d'enterrer un corps dans son église (*Anglic.* 1.)

Le second, l'an 1261, sous Boniface, archevêque de Cantorbéri. On y fit plusieurs statuts sur les libertés de l'Église galli-

cane, sur les jugemens et les officiers ecclésiastiques, sur la confession, la pénitence, les testamens, la tonsure ou la couronne cléricale. On y ordonna aussi des jeûnes, des prières publiques et des processions pour détourner l'invasion des Tartares. (Tome 11, Concil., p. 803.)

Le troisième, l'an 1280, par Jean Peckam, archevêque de Cantorbéri. On y ordonna que personne ne pourrait posséder aucun bénéfice, à charge d'âmes, s'il n'était prêtre dans l'année.

Le quatrième, l'an 1281, par le même archevêque. On y fit vingt-sept statuts.

Le premier est sur la révérence due à l'Eucharistie. Il y est ordonné que les prêtres se confesseront toutes les semaines au moins une fois ; que le Saint-Sacrement sera réservé dans un ciboire renfermé dans un tabernacle fermant à clé ; que l'on sonnera les cloches à l'élévation, et que tous ceux qui les entendront, même hors de l'église, se mettront à genoux.

Le second est touchant les annuels de messes pour les morts. On y déclare qu'un prêtre doit acquitter toutes les messes dont il se charge, et qu'il ne peut satisfaire par une messe à plusieurs qu'il a promises.

Le troisième est sur le baptême. On y défend de rebaptiser ceux qui ont été baptisés avec la forme légitime, quoique par des laïcs, et on y ordonne de rebaptiser sous condition, si l'on doute que le baptême n'ait pas été ad-

ministéré dans la forme légitime.

Le quatrième est sur la confirmation. On y blâme ceux qui négligent de recevoir ce sacrement.

Le cinquième est sur l'Ordre. On y défend de donner un ordre sacré avec les quatre mineurs, et on y loue la pratique de conférer les quatres mineurs séparément.

Le sixième défend de donner l'absolution aux endurcis dans leurs péchés, et à ceux qui ont plusieurs bénéfices.

Le septième fait défenses aux privilégiés de confesser, s'ils ne sont approuvés de l'ordinaire.

Le huitième ordonne qu'on imposera une pénitence publique pour les péchés publics, et réserve l'homicide à l'évêque.

Le neuvième renouvelle le réglement portant, qu'il y aura dans chaque doyenné un confesseur général pour tous les clercs.

Le dixième contient un abrégé des instructions que les pasteurs doivent donner à leurs ouailles.

Les trois suivans concernent les procédures, aussi bien que le vingt-quatrième.

Le quinzième défend de donner des églises à ferme à des laïcs.

Le seizième porte, que toutes les maisons des chanoines réguliers viendront au chapitre général.

Les quatre suivans sont contre les corrupteurs de religieux, et contre les moines apostats.

Le vingt-unième défend de nommer les religieux exécuteurs des testamens.

Le vingt-deuxième est sur l'habit clérical, et le vingt-troi-

sième défend de donner des bénéfices aux fils des clercs.

Le vingt-cinquième est contre les clercs qui possèdent plusieurs bénéfices.

Le vingt-sixième défend de recevoir personne avocat, qu'il n'ait étudié pendant trois ans le droit canon et civil.

Le dernier ordonne à tous les prêtres d'un diocèse de dire une messe pour leur évêque après sa mort. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

Le cinquième concile se tint l'an 1326. (*Angl. 2.*)

Le sixième, l'an 1330. Simon Mephram, archevêque de Cantorbéri, y présida et l'on y fit dix canons.

Le premier veut qu'on lave souvent les linges d'autel; que l'on prononce entièrement et dévotement les paroles du canon; que les prêtres ne disent la messe qu'après avoir récité matines, laudes, primes et tierce; qu'aucun clerc ne serve à l'autel pendant la messe solennelle qu'avec un surplis, et qu'on ne dise point de messe sans un ou deux cierges allumés.

Le deuxième prescrit des règles aux confesseurs, comme de ne confesser que dans un lieu exposé à la vue, de ne point donner de pénitence aux époux qui les rendent mutuellement suspects de quelque crime énorme, de ne point absoudre sans obliger à restituer les personnes qui y sont tenues, etc.

Le troisième défend aux prêtres coupables de péché mortel de célébrer avant de s'être

confessés, et de révéler la confession, sous peine d'être dégradés sans espérance de retour.

Le quatrième ordonne de tenir renfermés sous la clef le saint chrême et les saintes huiles.

Le cinquième regarde le mariage et la publication des bans.

Le sixième concerne le sacrement de l'Ordre, et l'examen de ceux qu'on y doit admettre.

Le septième défend d'aliéner les effets ou les biens de l'Eglise, sans une évidente utilité jointe à la permission de l'évêque.

Le huitième défend d'affermir les bénéfices aux laïcs.

Le neuvième défend à toute personne d'embrasser la vie de reclus ou de recluse, sans la permission de l'évêque.

Le dixième ordonne de publier trois ou quatre fois l'année une excommunication générale contre les sorciers, les incendiaires, etc. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

Le septième concile se tint l'an 1351. Simon, archevêque de Cantorbéri, et légat du saint-siège, y présida, et s'y plaignit fortement de ce que les juges séculiers violaient les privilèges du clergé, condamnant à mort les clercs coupables de crimes. (*Lab. 11, Hard. 7.*)

Le huitième, l'an 1362. Simon Jolip ou Islip, archevêque de Cantorbéri, y régla l'honneur des prêtres. (*Reg. 29. Lab. 11.*)

Le neuvième, l'an 1368. Simon, archevêque de Cantorbéri, y condamna trente propositions erronées. (*Ibidem.*)

Le dixième, l'an 1457. On y

déposa l'évêque de Chester pour erreur. (*Harpfeld, Hist. Wiclef., c. 6.*)

Le onzième, l'an 1476, contre les erreurs de Regnault, évêque de Chester.

LAMBECIUS (Pierre), né à Hambourg l'an 1628, fut fait professeur en histoire dans la même ville le 13 janvier 1652. Étant en France l'an 1647, il y abjura en secret le luthéranisme pour embrasser la religion catholique, en conséquence des instructions du père Sirmond, jésuite; mais il ne se déclara publiquement que dans un second voyage qu'il fit à Rome en 1662. Sur la fin de la même année, il retourna à Vienne, où l'empereur le fit son sous-bibliothécaire le 27 de novembre, et son bibliothécaire le 26 de mai 1663. Il mourut dans ce poste en 1680, et laissa : 1°. les Origines de Hambourg en latin, dont le premier livre parut en 1652, et le second en 1661, l'un et l'autre à Hambourg et in-4°. Dans le premier, on trouve de plus les deux vies de saint Anscaire, premier évêque de Hambourg, avec des notes; et dans le second, beaucoup de diplômes, une chronologie, une dissertation *de asino ad tibiam*, un catalogue de ses écrits, et les lettres de Jean-Christien de Boineberg, et de Henri Conringius. Jean-Albert Fabricius a fait imprimer ces 2 volumes en 1 volume in-folio, avec quelques autres pièces, à Hambourg en 1705. 2°. *Georgii Codini, et alterius anonymi*

excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis, en grec, avec la version latine, et les remarques de Lambecius, à Paris, 1655, in-folio. Le savant éditeur y joignit trois lettres de Chrysoloras, qui contiennent un parallèle de Rome ancienne avec Rome nouvelle; les oracles de l'empereur Léon le Sage, avec une ancienne paraphrase grecque; l'explication des offices de la sainte et grande Église, avec la version latine de Bernard Medonius. 3°. *Prodomus historię litterarię*, à Hambourg en 1669, in-folio. 4°. Plusieurs discours latins composés en différens temps, à Hambourg, 1660, in-4°. 5°. *Commentariorum de augusta bibliotheca cæsarea vindobonenis, libri octo*, in-folio, 8 volumes. Le premier parut en 1665: il contient l'histoire générale de la bibliothèque impériale de Vienne: il explique ce que chaque empereur a contribué à l'augmentation de cette bibliothèque, depuis qu'elle fut commencée par Maximilien 1^{er}. Il compte plus de quatre-vingt mille volumes, et près de seize mille médailles. Le second volume parut en 1666: il renferme un catalogue des manuscrits hébreux, arabes et tures qui s'y trouvent. Les trois suivans qui parurent l'un en 1670, l'autre en 1671, et le dernier en 1672, contiennent ce qui regarde les manuscrits grecs de Théologie. Le sixième qui parut en 1673, est pour les manuscrits de jurisprudence et de médecine. Le septième volu-

me qui parut en 1674, et le huitième en 1679, sont destinés aux manuscrits grecs de philosophie et d'histoire: on y trouve un manuscrit d'*Hermès* ou de *Mercur*e *Trismégiste*. On trouve dans le cinquième volume des *Amœnitates litterarię* un fragment du neuvième livre de l'Histoire de Lambecius. Daniel Nesselius, bibliothécaire après lui, a donné en 1690, in-folio, un abrégé de ces 8 volumes, et y a ajouté une liste des manuscrits grecs, dont Lambecius n'a point parlé, et un des manuscrits orientaux en tout genre. En 1712, on a donné un abrégé des deux ouvrages à Hanovre, in-8°, sous le titre de *Bibliotheca acroamatica*, etc. Les autres ouvrages de Lambecius sont: un lettre latine sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, qui peut servir pour une nouvelle édition des ouvrages de Joseph en 1666, in-4°. *Diarium sacri itineris cellensis*, etc., en 1666, in-4°. C'est un journal détaillé du pèlerinage que l'empereur Léopold fit en 1665, au monastère de Marien-Zell dans la haute Styrie, en action de grâces de la victoire qu'il venait de remporter sur les Turcs à la journée de Saint-Gothard. Fabricius l'a fait réimprimer en 1710, in-folio, à Hambourg, avec quelques autres écrits. *Catalogus librorum à se compositorum et in lucem editorum ab anno 1647 ad annum 1673*, en 1673, in-4°. Il y parle aussi de quelques ouvrages qu'il n'a pas publiés. Eu

1675, il fit imprimer l'Histoire latine de Mantoue, et de la famille de Gonzague, par Barthélemi Platina, qu'il appelle mal *Baptiste*. Cette histoire n'avait point encore paru. Lambecius y joignit des notes. (Niceron, Mémoires, t. 30. Journal des Savans, 1666, 1677, 1711, 1715, 1720, 1726, 1735.)

LAMBERT ou LANDEBERT, (saint), évêque de Lyon, était fils d'Erlebert. Il naquit dans le septième siècle au territoire de Terouane vers le pays où se joignent maintenant la basse Picardie, l'Artois et la Flandre. Il fut élevé d'une manière assez séculière, conformément au rang que sa naissance illustre semblait devoir un jour lui donner dans le monde : ses parens le firent aller fort jeune à la cour de France où il gagna bientôt l'affection et l'estime des grands par ses belles qualités et par son mérite. Il y fut fort considéré du jeune roi Clotaire III, auprès duquel il s'avança tellement, qu'on le voyait prêt à être élevé aux premières dignités du royaume. Mais lorsque la fortune semblait le caresser le plus, on fut fort surpris de lui voir mépriser tous ces avantages et renoncer au siècle pour ne plus servir que Dieu, et travailler plus librement au salut de son âme. Il fut conduit pour ce sujet, l'an 662, dans l'abbaye de Fontenelles au pays de Caux, pour être mis sous la discipline du célèbre abbé saint Wandrille. Lambert

s'étant fait couper les cheveux et revêtir de l'habit monastique, se conduisit d'une manière si sainte, que saint Wandrille, se voyant prêt de mourir, le proposa à ses religieux, comme celui qu'il jugeait le plus digne de lui succéder. Saint Wandrille étant mort au mois de juillet de l'an 666, ses religieux se préparèrent à l'élection d'un nouvel abbé par un jeûne de trois jours, et tous donnèrent leur voix à Lambert, quoiqu'il n'y eût que quatre ans qu'il fût parmi eux ; contraint d'accepter cette charge, il la géra si saintement qu'il s'acquit l'estime des rois même, qui voulurent profiter plusieurs fois de ses exemples et de ses avis, et en particulier de Childeric II et de Thierry. Ce dernier lui donna entre autres biens la terre de Dusère ou Dozère sur le Rhône en Vivarais, où il bâtit un monastère qui fut laissé dans la dépendance de celui de Fontenelles, ou saint Wandrille, jusqu'à ce qu'il fût entièrement ruiné par les Sarrasins. Saint Lambert gouverna ses religieux pendant l'espace d'environ douze ans, leur donnant des exemples admirables de toutes sortes de vertus. Il forma un grand nombre de disciples qui illustrèrent l'Eglise dans les différentes dignités où leur mérite les éleva. L'Eglise de Lyon ayant perdu saint Genès son évêque vers l'an 679, et cherchant à remplacer avantageusement la perte qu'elle faisait d'un si digne pasteur, jeta les yeux sur

notre saint abbé. Il fut contraint d'accepter cette charge dont il remplit exactement les devoirs; il mourut vers l'an 688. Son nom se trouve dans quelques martyrologes que l'on appelle desaint Jérôme et dans le Romain moderne. On fait sa fête le 14 avril. (Mabillon, Actes des saints, troisième et quatrième siècles. Bollandus. Baillet, t. 1, 14 avril.)

LAMBERT, *Landebertus*, et *Lantbertus* (saint et martyr), évêque de Tongres et de Maastricht, naquit à Maastricht peu après l'an 640, de parens nobles, et d'une famille qui était chrétienne depuis plusieurs générations. On donne à son père le nom d'Apres ou Evre, et à sa mère celui d'Hérisplende, qui sont loués comme gens d'honneur et de probité. Il fut mis vers l'an 663 sous la conduite de saint Théodard, pour lors évêque de Maastricht, afin qu'il le fît instruire des sciences ecclésiastiques dans son clergé, et de la discipline monastique dans la communauté de ses religieux. Lambert faisait tous les jours de nouveaux progrès dans la piété; il édifiait tout le monde par son humilité, sa douceur, et par une sagesse et une gravité qui le faisaient regarder comme un vieillard parmi les jeunes gens de son âge. C'est ce qui porta saint Théodard à l'élever par degrés aux ordres ecclésiastiques, et à le regarder toujours comme celui que la providence destinait à lui succéder. En effet, lorsqu'on eut ap-

pris la mort de ce saint prélat qui fut indignement assassiné l'an 668, dans la forêt de Biwald près de Spire, le roi Childeric II, et le clergé de Maastricht exécutèrent ce qu'il avait tant souhaité, et lui substituèrent saint Lambert qui ne pouvait avoir alors guère moins de vingt-sept ans, quoique quelques écrivains postérieurs de sa vie n'en aient compté que vingt-un. Il fut reçu avec beaucoup de joie et de vénération dans son église par le peuple de Maastricht, qui louait Dieu de lui avoir donné un pasteur et un chef qui joignait aux vertus de l'âme toutes les qualités du corps et de l'esprit les plus avantageuses pour attirer l'affection, l'estime et le respect de toutes sortes de personnes : trois moyens nécessaires à un prélat pour faire du fruit dans son ministère. Lambert s'acquitta du sien avec tout le zèle, toute la vigilance et toute la charité qu'on pouvait attendre de lui. Childeric ayant été tué dans la forêt de Chelles, il s'éleva contre notre saint une persécution par la cabale de quelques seigneurs ou courtisans, qui le contraignit de quitter son siège. On mit en sa place un misérable usurpateur, nommé Faramond, qui se signala par ses débauches, son luxe et sa tyrannie. Notre saint se retira dans le monastère de Havello aux extrémités de son diocèse. Il y vécut pendant sept ans dans les exercices continuels de l'oraison et du jeûne, joignant

le travail du corps aux austérités de la pénitence ; il avait surtout une obéissance toute singulière. Après la mort d'Ebroïn, à qui quelques-uns attribuent la violence exercée contre Childeric, la face des affaires changea dans l'état où Thierry III, régnait seul. Le faux évêque de Maastricht Faramond fut déposé aussitôt, et saint Lambert rétabli sur son siège après sept ans et quelques mois d'absence, l'an 681. Il fit remonter avec lui sur le siège toutes les vertus, avec encore beaucoup plus d'éclat qu'elles n'y avaient paru la première fois. Il eut de grands travaux à essuyer dans la peine qu'il avait à déraciner les vices, et à rétablir toutes choses dans leur premier ordre ; car son diocèse était devenu comme un champ inculte, hérissé d'épines, et couvert d'immondices par la négligence et les déportemens de l'usurpateur Faramond, et le succès qu'il y eut ne fut que l'ouvrage d'une longue suite d'années. Il avait toujours ardemment souhaité le martyre, Dieu lui accorda enfin l'accomplissement de ses desirs, quoique d'une manière à laquelle il ne s'attendait pas. Deux laïcs, qui étaient frères, nommés Gal et Riold, parens de Dodon, principal officier de Pepin, qui depuis l'an 687, était seul maire du palais dans les trois royaumes de France, troublaient l'église de Maastricht dans la jouissance de ses biens par leurs différentes vexations.

Saint Lambert sensible à ce désordre qu'il ne pouvait pas empêcher, se contentait d'en gémir. Deux de ses neveux, nommés, selon quelques-uns, Pierre et Andolet, en parurent tellement irrités qu'ils résolurent absolument de s'en venger, quoiqu'on les accuse d'avoir mêlé leurs propres intérêts à ceux de l'église de Maastricht. Ils allèrent donc quelque temps après assassiner Gal et Riold, sans néanmoins avoir consulté saint Lambert. Dodon, affligé de la mort de ses deux parens, ne laissa pas de s'en prendre à l'évêque de Maastricht, et résolut d'en tirer vengeance. Il se fit accompagner d'un grand nombre de domestiques et de soldats, et alla attaquer la maison où était le saint évêque. Comme il était en prière, il fut percé d'un coup de javelot qu'on lança de dessus le toit de la maison. Cette mort ayant été suivie de quelques miracles qui confirmèrent l'opinion qu'on avait de la sainteté de Lambert, il fut regardé comme un véritable martyr par l'Eglise qui crut devoir en décerner tous les honneurs à sa mémoire. Elle arriva le 17 de septembre vers l'an 708 dans le village de Liège au confluent de l'Ourte et de la Meuse où le nom et le culte de ce saint ont fait naître depuis une ville si célèbre qu'elle est devenue la capitale du pays. Sa principale fête s'y fait le 17 de septembre, jour de sa mort, auquel le vénérable Bède qui vivait de son temps, a

fait mention de lui comme d'un saint Martyr dans son véritable martyrologe. En quoi il a été suivi dans ceux de Florus, de Wondalbert, d'Adon, d'Usuard, et des autres jusqu'au romain moderne. Sa vie écrite, par Godescale, diacre de Liège, qui vivait cinquante ou soixante ans après lui, est au second tome des Leçons antiques de Canisius, et dans Surius, au 17 septembre. (Baillet, t. 3, 17 septembre.)

LAMBERT, natif de Schwambourg ou d'Aschaffembourg, ville de Franconie, religieux bénédictin de l'abbaye d'Hirsfelden au diocèse de Mayence dans le onzième siècle, a composé une chronologie historique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1050, et une histoire d'Allemagne d'une juste étendue depuis l'an 1050 jusqu'à l'an 1077. Cet ouvrage, imprimé à Tubinge en 1533, est écrit purement et avec exactitude; il fut continué, mais irrégulièrement, par un autre moine, jusqu'en 1472. (Trithème, *de Vir. illust. et in chron.* Bellarmin, *de Script. eccl.* Dupin, *Biblioth.*, onzième siècle.)

LAMBERT (saint), évêque de Vence, fils d'un gentilhomme de Provence, né à Baudun ou Beudon dans le diocèse de Riez, vers les limites de celui de Fréjus, perdit sa mère avant de naître, et fut tiré de son côté par une incision pour voir le jour. Son père l'ayant ôté aux femmes qui lui donnèrent la première éducation, le mit dans le

célèbre monastère de Lerins, pour apprendre la piété et les lettres. Il avait le naturel si heureusement disposé pour les vertus et pour les sciences, qu'il fit en peu d'années des progrès tout extraordinaires dans les unes et dans les autres. Il se consacra à Dieu par le renoncement généreux à toutes les prétentions qu'il avait dans le monde. Il passa plusieurs années de sa vie dans le monastère de Lerins, montant par degrés au comble de la vertu, jusqu'à ce que la réputation de sainteté où il était parvenu, le fit élever sur le siège épiscopal de la ville de Vence, qui se trouva vacant par la mort de l'évêque Pierre, arrivée l'an 1114. Il porta avec lui dans l'épiscopat toutes les vertus qui avaient contribué à l'en rendre digne. Il gouverna son église pendant l'espace de quarante ans, s'appliquant continuellement à nourrir son peuple de la parole, et à guérir ses maladies spirituelles. Il mourut comblé de grâce et de mérites le 25 de mai de l'an 1154, et son corps fut enterré le 26 dans son église par les évêques d'Antibe et de Nice, ses voisins. Sa mort fut suivie de quelques miracles. On fait sa fête à Riez et à Vence le 26 de mai, quoique d'autres martyrologes la mettent au 26 juin. (Bollandus, 26 mai. Baillet, 26 juin.)

LAMBERT, abbé de Saint-Laurent de Liège, mourut le 26 septembre 1069. Il était moine de Tuy au diocèse de Cologne, lorsqu'il écrivit la vie de saint Hé-

ribert, archevêque de Cologne. Lambert a aussi composé trois hymnes, des répons, des antiennes pour l'office du même saint, et une prose pour la messe. Il ne faut pas confondre cet écrivain avec un autre Lambert, moine de Saint-Mathias de Trèves, vers le milieu du douzième siècle, et qui a composé une vie de l'apôtre saint Mathias et une autre de saint Agrice, évêque de Trèves, dont Bollandus parle au 13 janvier. (Dom Rivet, Histoire littéraire de la France, t. 8.)

LAMBERT DE LIÉGE, surnommé le Petit, bénédictin de l'abbaye de Saint-Jacques de la ville, a écrit la chronique des évêques de Liège, depuis l'an 988 jusqu'à l'an 1194, auquel il mourut. Cette chronique qui est fort courte, et qui a eu plusieurs continuateurs, se trouve à la tête du cinquième tome de la grande collection des pères Martenne et Durand.

LAMBERT (Étienne), né à Besançon l'an 1604, se fit jésuite en 1622. Ayant été envoyé en Espagne, il professa l'éloquence à Madrid, et depuis il y travailla au salut des âmes. Il mourut dans la même ville le 13 septembre 1667, et laissa, 1°. *Opera poetica*, en 2 volumes, dont l'un a paru à Anvers en 1653, et le second à Bruxelles, en 1660. 2°. *Idea rectè vivendi desumpta ex sanctorum cujuslibet ordinis fundatorum vitâ*, in-4°. 3°. *Sanctus Barthelmus de Villafani descriptus*, in-fol.

LAMBERT (Jacques), jésuite, né à Mâcon en 1603, et mort le 31 décembre 1670, a donné : 1°. la Philosophie des gens de cour, 4 volumes in-4°, à Lyon en 1655, et à Paris en 1658. 2°. La Science morale des saints, à Lyon 1662, in-8°, 4 vol. 3°. La Science d'une âme conservée en l'honneur de la bienheureuse Vierge, à Lyon 1665, in-4°. 4°. La Science de la raison chrétienne, ou Logique chrétienne, à Lyon 1669, in-8°. 5°. De la Maternité divine ou de ses prérogatives, à Vienne 1670, in-8°. (Sotwel, *Bibl. script. societ. Jesu*. Papillon, *Bibl. des Aut. de Bourgogne*.)

LAMBERT (Joseph), docteur de la maison et société de Sorbonne, et prieur de Saint-Martin de Palaisau, près de Paris, naquit en cette ville le 28 octobre 1654, de Guillaume Lambert, maître des comptes, et de Marie de Montchal. A l'âge de trente ans il prêcha avec fruit dans l'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse, et convertit entr'autres beaucoup de protestans. Il joignit à une étude profonde de l'Écriture et des Pères, une pénitence austère, beaucoup de douceur et une tendre charité envers les pauvres qu'il visitait tous les jours, pour les instruire, les consoler, et subvenir à leurs besoins par d'abondantes aumônes. Il mourut le 31 janvier 1722, à soixante-huit ans, et laissa les ouvrages suivans dont le style est simple, mais nourri de l'Écriture : l'Année évangé-

lique ou Homélies , 7 volumes en 1692 et 1695. Discours sur la vie ecclésiastique , 2 vol. en 1702. Passages les plus touchans des pseumes , en 1705. Lettres de controverse , en 1705. Passages les plus touchans du Nouveau-Testament , en 1706. Epîtres et évangiles de l'année , avec des réflexions , en 1613. Les ordinations des saints , ou la manière dont les saints sont entrés dans les ordres sacrés , en 1717. La manière de bien instruire les pauvres , en 1717. Histoires choisies de l'Ancien et du Nouveau-Testament , avec de courtes réflexions morales , à la fin de chaque histoire , chez Lottin. Lettres d'un docteur de Sorbonne à un de ses amis sur le livre intitulé : *De re beneficiarîâ sub nomine abbatis sidichembechen-sis* , en 1610 et 1711. Instructions courtes et familières pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année en faveur des pauvres , en 1721. Pareilles instructions sur les commandemens de Dieu , en 1722 , chez Lottin. Celles qu'on a données sur le symbole , au même lieu en 2 volumes , sont de M. Cabrisseau , théologal de Reims. Cas de conscience , signés de plusieurs docteurs , sur la danse , sur l'ivrognerie , sur le jubilé. Méditations sur le Baptême , sur les vœux des religieuses hospitalières , brochure. Le chrétien instruit des mystères de la religion , et des vérités morales par les propres paroles de l'Ecriture-Sainte , avec de courtes ré-

flexions , chez Osmont en 1727 , ouvrage posthume.

LAMBERT (Claude-François) , de Dôle , curé de Saineau , diocèse de Ronen. Nous avons de lui : Introduction à l'ancienne Géographie , traduite d'Ortelius , 1739 , in-12. Sermons , 1744 , 4 volumes in-12. Essai sur l'empire de la mer , in-12. Mémoires et aventures d'une dame de qualité qui s'est retirée du monde , 1739 , 3 volumes in-12. Recueil d'observations curieuses sur les mœurs , les coutumes , les arts et les sciences de différens peuples de l'Asie , de l'Afrique et de l'Amérique , 1749 , 4 volumes in-12. Histoire générale de tous les peuples , 1750 , 15 volumes in-12. Histoire littéraire du règne du roi Louis XIV , 1751 , 3 volumes in-4°. Mémoires de MM. du Bellay et du maréchal Fleuranges , sur le règne de François 1^{er} , 1753 , 7 volumes in-12. Histoire de Henri II , roi de France , 1755 , 2 volumes in-12.

LAMBERTINI (Jean-Baptiste) , d'Anvers , alla à Rome , parcourut presque toute l'Italie , et fit quelque séjour à Boulogne où il prit le degré de docteur en droit civil et canon. Étant revenu dans sa patrie , il fut fait bailli de la ville et du territoire de Hall. Il est auteur des ouvrages suivans : 1°. *Theatrum regium , sive regum Hispaniæ , Lusitaniæ* , etc. , *series* , à Bruxelles 1624 , in-4°, selon Valère-André ; in-fol. , selon M. l'abbé Lenglet. 2°. *Vita beatæ Ineldæ Lambertinæ* : c'est une tra-

duction d'un ouvrage italien, imprimée à Anvers en 1625. 3°. *Parœnesis ad virtutem capescendam, et adulterinam voluptatem contemnendam*, à Anvers 1640, in-8°. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, in-4°, t. 1, pp. 571 et 572.)

LAMBERTINI (Prosper), italien, de l'illustre famille de ce nom, cardinal en 1728, archevêque de Bologne sa patrie, en 1731, élu pape en 1740, sous le nom de Benoît xiv. (*Cherchez* BENOÎT XIV.)

LAMBESE ou LAMBESCE, en latin *Lambesa* et *Lampesa*, ville ancienne autrefois et épiscopale de Numidie. C'en est aujourd'hui qu'un petit bourg du royaume d'Alger, à huit lieues de la ville de Constantine. Il y eut l'an 240, un concile tenu à Lambèse, et composé de quatre-vingt-dix évêques, sous le pontificat du pape Fabien, contre Privat, évêque de cette ville, accusé d'hérésie et de crimes. (*Reg. Lab. et Hard.*, t. 1.)

LAMECH, héb., *pauvre, humilié*, du mot *macac*, ou *qui est frappé*, du mot *naca*, fils de Mathusaël et père de Jabel, de Jubal, de Thubalcaïn et de Noéma. Lamech épousa deux femmes, Ada et Sella, et fut ainsi, comme l'on croit, le premier auteur de la polygamie. (Genès., 4, 18.)

LAMECH, fils de Mathusala et père de Noé, vécut sept cent soixante-dix-sept ans. (Genès., 5, 25, 31.)

LAME D'OR. Le grand-prêtre

des Juifs portait sur son front une laine d'or, où étaient écrits ces mots : *Kodesch-la-Jehovah, la sainteté est au Seigneur*. Cette laine était attachée par derrière la tête avec un ruban.

LAMEGO, *Lamecum*, ville épiscopale de Portugal, sous la métropole de Brague, est située dans un fonds entouré de montagnes, à vingt-cinq lieues au nord-est de Coïmbre, et défendue par un château élevé à la gauche du Douro. Elle était connue anciennement sous le nom de *Lama*. Alphonse 1^{er}, roi de Portugal, l'ayant reprise sur les Sarrasins, y tint en 1143 les premiers états-généraux de son royaume, et y rétablit l'évêché qui y était dès la fin du cinquième siècle, et qui y avait subsisté jusqu'à l'invasion des Sarrazins au huitième siècle.

Cette ville contient deux mille feux partagés en deux paroisses, et quatre maisons religieuses, trois d'hommes et une de filles. Le chapitre de la cathédrale est composé de sept dignités, dix chanoines et six prébendiers. Le diocèse contient deux cents-quatre-vingt-dix-huit paroisses, divisées en quatre districts, sans compter celles qui sont sous la juridiction des quatre abbés de l'Ordre de Cîteaux, qui sont dans le diocèse.

Evêques de Lamego.

1. Dom Mendo, de l'Ordre de Saint-Augustin du couvent de Sainte-Croix de Coïmbre, mourut l'an 1173.

2. D. Godin, chanoine et

prieur de Saint-Vincent, mourut l'an 1189.

3. D. Pèdre 1^{er} siégea dix ans. Il était chanoine régulier de Saint-Augustin.

4. D. Païus.

5. D. Pèdre II, mort l'an 1260.

6. D. Juan, chanoine régulier de Saint-Augustin, mourut l'an 1286.

7. D. Rodrigue de Oliveria, mort l'an 1306.

8. D. Juan, fondateur de l'archiconfrairie de Saint-Jean l'Evangéliste en Portugal.

9. D. Garcias, fut transféré à l'église de Biceo.

10. D. Ferdinand de Coutigno, transféré à Silves.

11. D. Juan Madureira, gouverna son église six ans avec une charité qui le fit surnommé le Père des pauvres.

12. D. Gomey de Miranda, à qui D. Georges d'Acosta, archevêque de Brague, donna les villes d'Olivensa, de Campo-Major et d'Ognella. Il mourut l'an 1483.

13. D. Simon Desa.

14. D. Ferdinand de Meneses et Vasconcellos, de la famille royale, fut transféré à Lisbonne.

15. D. Augustin Ribeiro, d'abord évêque d'Angra *in partibus*, et recteur de l'université de Coïmbre, succéda à Ferdinand, mourut à Lisbonne l'an 1540.

16. D. Manuel de Meneses.

17. D. Martin Alphonse Mexia, fut transféré à Coïmbre, et nommé gouverneur du royaume.

18. D. Juan Coutigno, transféré à Evora.

19. D. Alphonse Castelbranco.

20. D. Jérôme Osorio.

21. D. Pèdre.

LAMENTANO. (V. NOMENTUM.)

LAMENTATION, plainte avec pleurs et gémissemens, *lamentatio*. Les lamentations de Jérémie sont un livre canonique de l'Ecriture-Sainte, ou une partie de la prophétie de Jérémie. (Voy. JÉRÉMIE.)

On a appelé autrefois les jours des *lamentations* les trois jours de la semaine-sainte, où l'on chante à ténèbres, c'est-à-dire, à matines, les *lamentations* de Jérémie. Les lamentations se chantent sans *Aleph*, *Beth*, *Ghimel*, *Daleth*, etc., à Lyon, à Vienne en Dauphiné, à Sens, à Orléans, à Narbonne, à Saint-Quentin, à Clugny, chez les chartreux, etc. On en usait de même autrefois chez tous les Bénédictins, les Cisterciens, les Prémontrés. Ces lettres en effet ne sont dans les lamentations que pour tenir lieu de chiffre et de nombre, et marquer la distinction des versets, comme qui mettrait 1, 2, 3, 4, etc. (De Vert, Cérém. de l'Eglise, t. 4, p. 430.)

LAMET. (Cherchez DELAMET.)

LAMI, ville épiscopale d'Isaurie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie. Strabon la met dans la Cilicie Trachée où elle donnait le nom au pays de Lamotis. Elle fut depuis attachée à l'Isaurie, comme les notices et les actes des conciles le marquent. Il n'y avait qu'un même évêque pour Lami et Charadri. Strabon qui fait mention de cette dernière ville, di

qu'elle avait une bonne citadelle et un port pour les vaisseaux. On en trouve les évêques suivans :

1. Numechius, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. Eustache, au septième concile général. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1017.)

LAMI (Dom François), savant religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif du village de Montireau, diocèse de Chartres, d'une famille noble, porta d'abord les armes. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, et y fit profession âgé de vingt-trois ans, le 30 juin 1659, et s'appliqua tellement à l'étude, qu'il devint habile philosophe et très-bon écrivain. Il mourut à Saint-Denys le 11 avril 1711. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : 1°. Six tomes de la connaissance de soi-même, dont on a une édition augmentée en 1700. 2°. Un traité de la vérité évidente de la religion chrétienne, en 1694. 3°. Le nouvel athéisme renversé, contre Spinoza, en 1696. 4°. Des sentimens de piété sur la profession religieuse, en 1697. 5°. Les leçons de la sagesse, en 1703. 6°. Un recueil de lettres théologiques et morales, en 1708. 7°. *L'Incrédule amené à la religion par la raison*, en 1710. 8°. Un traité de la connaissance et de l'amour de Dieu, avec l'art de faire un bon usage des afflictions en cette vie, in-12, à Paris 1712. 9°. Lettres philosophiques sur

divers sujets. 10°. Conjectures physiques sur divers effets du tonnerre. 11°. Lettre d'un théologien à un de ses amis, pour venger les bénédictins ses confrères, du faux soupçon d'hérésie que leur imputait un auteur déguisé sous le nom d'un abbé d'Allemagne, à l'occasion de leur nouvelle édition de saint Augustin. 12°. Plainte de l'apologiste des bénédictins à nosseigneurs les prélats de France sur le même sujet. 13°. Les gémissimens de l'âme sous la tyrannie du corps. 14°. Les premiers élémens ou entrée aux connaissances solides. 15°. Une lettre à M. de Malézieux, chancelier de Dombes, où il se plaint des journalistes de Trévoux. 16°. Une autre lettre à M. l'abbé Brillon, docteur de Sorbonne, pour la défense d'une démonstration cartésienne de l'existence de Dieu, attaquée par ce docteur dans le *Journal des Savans* du 10 janvier 1701. 17°. Quelques lettres au père Malebranche de l'Oratoire, sur l'amour désintéressé. 18°. Réfutation du système de la grâce universelle de M. Nicole. 19°. Réflexions sur le traité de la prière publique. 20°. Trois lettres à M. Arnauld, au sujet d'une thèse dans laquelle M. Huygens, docteur de Louvain, avait soutenu qu'on ne pouvait voir les vérités nécessaires et immuables qu'en Dieu seul. (Dupin, dix-septième siècle, part. 6. Nicéron, *Mém.*, t. 10. Dom le Cerf, *Biblioth. des Aut. de la congrégation de Saint-*

Maur. Journal des Savans, 1689, 1690. 1697, 1698, 1699, 1701, 1703 et 1710.)

LAMI (Bernard), savant prêtre de l'Oratoire, naquit dans la ville du Mans en 1640. Il fit paraître dès sa jeunesse de grandes dispositions pour les lettres et pour les sciences, qu'il embrassa toutes, s'étant rendu habile dans les langues, la poésie, les mathématiques, la critique, la philosophie et la Théologie. Il enseigna avec réputation en différens collèges des pères de l'Oratoire, et mourut à Rouen le 29 janvier 1714, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : 1°. la Rhétorique ou l'Art de parler, en 1675. 2°. Des réflexions sur l'Art poétique, en 1678. 3°. Un traité de mécanique, et de l'équilibre des solides et des liquides, 1679. 4°. Un traité de la grandeur en général, en 1680. 5°. Des entretiens sur les sciences, dont l'édition de 1691 est augmentée d'un tiers : c'est un ouvrage excellent. 6°. Un traité de perspective, en 1701, réimprimé en 1734. 7°. Des élémens de géométrie, en 1685, réimprimé en 1710. 8°. Une introduction à l'Ecriture-Sainte, qui parut en latin l'an 1696, et qui a été publiée plusieurs autres fois depuis. On en a deux traductions françaises : l'une de M. l'abbé de Bellegarde, l'autre de M. Boyer, chanoine de Montbrison-en-Forez. 9°. Une harmonie ou concordé évangélique en latin. 10°. Un traité de *tabernaculo fæde-*

ris, etc., qui parut en 1700, in-fol., par les soins du père Desmolets, bibliothécaire de la maison de l'Oratoire de Paris, rue Saint-Honoré. 11°. La démonstration de la vérité et sainteté de la morale chrétienne, en 1688, réimprimée par parties, et augmentée de plus de la moitié, depuis 1706 jusqu'en 1711. 12°. Plusieurs pièces sur le temps auquel Jésus-Christ a fait la dernière pâque, dans lesquelles il prétend que ce ne fut pas le même jour que les autres Juifs, puisqu'il fut attaché à la croix ce jour-là même, et que par conséquent il ne mangea pas l'agneau pascal l'année de sa mort. Le père Lami, dans sa concorde évangélique, soutient aussi que saint Jean-Baptiste fut emprisonné deux fois : l'une à Jérusalem, par l'ordre du grand sanhédrin; et l'autre en Galilée, par le commandement d'Hérode. Il y a encore renouvelé le sentiment qui commençait à être décrié parmi les savans, que Marie-Magdeleine, Marie, sœur de Lazare, et la femme pécheresse, étaient la même personne. Ces trois points ont été fortement attaqués dans un grand nombre d'écrits dont le père Lami n'a laissé aucun sans réplique. (Dupin, dix-septième siècle, part. 5.)

LAMI (Marc-Antoine), avocat en parlement, conseiller au bailliage d'Etampes. Nous avons de lui, un ouvrage posthume sous le titre de Coutumes des bailliages et prévôtés du comté d'Etampes,

commentées, à Paris 1720, in-8°.

LAMI (Jean), professeur en histoire ecclésiastique à Florence. Nous avons de lui : 1°. *De eruditione apostolorum, liber singularis*, à Florence 1738, in-4°. L'ouvrage est dédié à M. le cardinal Nérée Corsini. L'auteur y éclaircit beaucoup de choses touchant la doctrine, les écrits, les sentimens, l'étude, la condition, le bien, les mœurs et les cérémonies de la primitive Eglise : il y a ajouté deux dissertations : l'une, sur les habits des premiers chrétiens ; et l'autre, sur les manuscrits du Nouveau-Testament, qui sont conservés dans les bibliothèques de Florence. 2°. L'édition des ouvrages de Vincent Borghini, avec des remarques critiques, en 1 volume in-fol. 3°. Un recueil qui a pour titre *Deliciæ eruditorum*, en plusieurs volumes in-8° qui contiennent un grand nombre de morceaux intéressans et utiles pour l'histoire ecclésiastique. 4°. *Memorabilia Italorum eruditione præstantium, quibus vertens seculum* (18) *gloriatur*. C'est un ouvrage périodique commencé en 1742, dans lequel M. Lami promet de donner les Vies des savans d'Italie, morts ou vivans, qui se sont distingués dans les lettres pendant ce siècle, avec une notice de leurs ouvrages. 5°. Une dissertation sur les corbeilles mystiques, et une autre sur les serpens sacrés. 6°. M. Lami travaillait en 1747 à une nouvelle édition de Jean Meursius, en 10 ou 11 volumes in-fol. (Jour-

nal des Savans, 1736, 1741, 1742, 1743, 1744, 1745 et 1747.)

LAMIA, ville épiscopale de la province de Thessalie au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse. Plutarque en fait mention dans la vie d'Eumènes. C'est celle qu'on nomme aujourd'hui *Lamina*, et qui est située sur la rivière d'Argirena, vers le golfe Zeiton. Elle a eu les évêques qui suivent :

1. Secundien, au concile d'Éphèse.

2. Etienne, souscrivit à la requête d'Étienne de Larisse, présentée au pape Boniface II, dans le concile romain. (*Or. chr.* t. 2, p. 118.)

LAMIE, monstre marin, *lamia*. La lamie a les dents aiguës, âpres et grosses, de figure triangulaire, découpées comme une scie, dispersées par six rangs, dont le premier se montre hors la gueule ; celles du second sont droites, les autres sont courbées en dedans. Rondelet écrit qu'il y a des lamies qui pèsent jusqu'à trente mille livres. A Nice et à Marseille, on en a pris dans l'estomac desquelles on a trouvé des hommes entiers, et même un tout armé. Le même auteur dit qu'il en a vu une en Saintonge qui avait la gueule si grande, qu'un homme gros et gras y fût aisément entré. Gesner confirme la même chose.

Les anciens donnaient le nom de *lamies*, de *lemures*, de *larves* et d'*empuses*, à certaines femmes, ou plutôt à certains démons qu'ils s'imaginaient pren-

dre la figure de femmes, pour attirer et dévorer de jeunes enfans. Jérémie dit *que les lamies ont découvert leurs mamelles pour donner à teter à leurs petits*. (Tren. 4, 3.) Le terme hébreu *thannin* signifie un grand poisson, un dragon marin; et il est très-probable que saint Jérôme en cet endroit, a voulu marquer le *lamia*, le chien marin, ou même la baleine, qui produisent leurs petits, tout vivans, et qui les nourrissent de leur lait. Cela revient à la comparaison que fait Jérémie de la lamie à la fille de son peuple. (D. Calmet.)

LAMOIGNON (Guillaume de), marquis de Baille, et premier président au parlement de Paris, l'un des plus grands magistrats de son siècle, naquit à Paris le 23 octobre 1617, d'une famille noble, ancienne et féconde en personnes de mérite. Il fut reçu avocat au parlement le 19 avril 1635, conseiller le 14 décembre suivant, maître de requêtes le 15 décembre 1644, et pourvu de l'office de premier président le 2 octobre 1658. Il se fit universellement estimer par sa sagesse, sa douceur, son affabilité, sa capacité dans les affaires, sa piété, son amour pour les sciences et pour les savans, sa charité ardente pour les pauvres, qui parut surtout dans les calamités publiques. On admire son éloquence et l'étendue de son génie dans les remontrances qu'il fit, et les harangues qu'il prononça à la tête

du parlement. Sa capacité ne paraît pas moins dans le procès-verbal des ordonnances du mois d'avril 1667 et du mois d'août 1670, et dans les arrêtés qu'on a de lui, sur plusieurs matières importantes du droit français. A la suite du traité des regales par François Pinsson, on trouve les mémoires de la conférence qu'il faisait tenir en sa présence par trois célèbres avocats, pour l'instruction de MM. ses fils, sur l'édit du contrôle, et la déclaration des insinuations ecclésiastiques. Il fit insérer à la suite de ces instructions la différence qui se trouve dans la jurisprudence du parlement, et celle du grand conseil, sur plusieurs matières bénéficiales. Il mourut le 10 décembre 1677, généralement regretté. Le sieur Bernard Colon, professeur en rhétorique, prononça son oraison funèbre en latin, au collège de la Marche, le 7 décembre 1678; et M. Fléchier en prononça une autre en français, le 18 février 1679, à Saint-Nicolas du Chardonnet. Messieurs Baillet et Boileau en ont fait aussi les éloges les plus mérités. Chrétien-François de Lamoignon, son fils aîné, devint avocat général, ensuite président à mortier, au parlement de Paris, et académicien honoraire de l'académie des inscriptions. Il mourut le 7 août 1709 à 65 ans, après s'être acquis une estime universelle par sa probité, par son éloquence et ses autres talens. Les discours qu'il prononçait chaque année à l'ouver-

ture du parlement, lorsqu'il en était avocat général, attirait tout Paris, et il fut long-temps l'oracle de sa compagnie. M. *Gibert*, professeur de rhétorique au collège Mazarin, prononça l'oraison funèbre de M. le président de Lamoignon, en reconnaissance de ce que le collège Mazarin lui est redevable de son établissement. (*Journal des Savans*, 1710, 1718 et 1730.)

LAMPADAIRE, *lampadarius*, nom d'un officier de l'église de Constantinople, qui avait soin du luminaire de l'église, et qui portait un bougeoir devant le patriarche, devant l'empereur et l'impératrice, quand ils étaient à l'église, ou qu'ils allaient en procession. Il y avait aussi des lampadaires pour le palais des empereurs, et le service des grands officiers. Ce mot de *lampadaire* vient de *lampas*, *lampe*, qui se prend pour *bougie*, *flambeau de cire*. (*Voyez* l'Euchologe des Grecs, Balsamon, etc.)

LAMPADAIRE. Quelques auteurs appellent *lampadaire d'or*, l'instrument du temple de Salomon, que l'on nomme communément *le chandelier d'or*, et le nom de *lampadaire* lui convient d'autant mieux, qu'il portait des lampes, et non des chandelles.

LAMPE, vaisseau propre à faire brûler de l'huile pour éclairer, *lucerna*. Il est souvent parlé de lampes dans l'Écriture. La lampe ou le chandelier à sept branches que Moïse mit dans le saint, et ceux que Salomon mit

dans la suite au temple de Jérusalem, n'étaient que des lampes, que l'on remplissait d'huile, et que l'on mettait sur les branches du chandelier. (*Judic.* 7, 16.) Les lampes des soldats de Gédéon étaient des espèces de fallots de fer ou d'argile, enveloppés de vieux linges, que l'on arrosait d'huile de temps en temps. (*Dom Calmet*, Diction. de la bibl.)

L'usage des lampes allumées dans les églises, est très-ancien. On en suspendait aux voûtes ou aux lambris. Il y avait des lustres suspendus et d'autres sur pied de diverses figures; les uns en croix, d'autres en couronnes, etc., sur lesquels on mettait quantité de cierges ou de lampes, et en quelques lieux, des lampes et des cierges tout à la fois. On en mettait sur des poutres élevées qui traversaient toute l'entrée du cœur, et presque partout, excepté sur la table de l'autel. Bocquillot. (*Liturg. sacr.* p. 80.)

LAMPE, dans le sens figuré, signifie l'espérance, l'héritier, le secours, la ressource, le guide. Dieu ne voulut pas que toutes les tribus secouassent le joug de Roboam, afin qu'il demeurât une lampe à David pour toujours devant le Seigneur à Jérusalem. (*3 Reg.* 11. 36. *2 Reg.* 22, 29.) Le Seigneur est nommé la *lampe* de ses serviteurs, c'est-à-dire, *leur espérance, leur secours, leur ressource, leur guide, leur lumière*, etc. (*Ps.* 117, 29.)

LAMPE (Frédéric-Adolphe), né à Dothmold dans le comté

la Lippe, l'un des états du cercle de Westphalie en Allemagne, le 18 février 1683, fréquenta les universités de Franequer et d'Utrecht. Il fut chargé successivement des églises de Wéezen, de Tentebourg et de Bremen. En 1720 on l'appela à Utrecht pour y enseigner la Théologie; et en 1726 on lui donna l'emploi de professeur de l'histoire ecclésiastique; mais l'année suivante, il fut de nouveau attiré à Bremen, où on lui donna l'emploi de professeur ordinaire en Théologie, l'honneur d'occuper le rectorat tous les ans et le gouvernement d'une église. Il mourut à Bremen le 8 décembre 1729, âgé de quarante-six ans, après avoir composé les ouvrages suivans : 1°. *De cymbalis veterum*, lib. 3, à Utrecht, 1703, in-12. 2°. Des exercices sacrés sur le psaume 45, commenté et enrichi de beaucoup de remarques sur les antiquités saintes, à Bremen, 1715, in-4°. Cet ouvrage est en latin, aussi bien que les suivans. 3°. Synopsis de l'histoire sacrée et ecclésiastique, depuis l'origine du monde par ordre chronologique jusqu'au temps où l'auteur écrivait, à Utrecht, 1721, in-4°. 4°. Abrégé de la Théologie naturelle, à l'usage d'une école privée, à Utrecht, 1723, in-8°. 5°. Commentaire sur l'évangile de saint Jean, à Amsterdam, 1724 et 1725, 3 volumes in-4°. 6°. Abrégé d'une Théologie pratique pour former à la vie spirituelle, à Utrecht, 1727, in-4°.

7°. Histoire de l'Église réformée de Hongrie et de Transylvanie, etc., à Utrecht, 1728, in-4°. 8°. *Rudimenta Theologiæ elencticæ*, etc., à Bremen, 1729, in-8°. 9°. Plusieurs Discours sur la souveraine sagesse, 1720; sur la nécessité de se rappeler les exemples des saints dans l'étude ecclésiastique, 1721; sur l'université d'Utrecht, 1727. *De Urim et Thummin*, 1727. 10°. Il est auteur de la préface qui se lit au-devant des dissertations chronologiques sur la Bible par Hottinger, à Utrecht, 1723, in-8°. 11°. Il a publié avec Hasœus, théologien de Bremen, trois tomes de la bibliothèque de Bremen, où il y a de lui plusieurs pièces dont on peut voir le dénombrement dans le *Trajectum eruditum* de Gaspard Burman, aussi bien que le catalogue des ouvrages qu'il a publiés en langue allemande. 12°. On a aussi de lui des Sermons imprimés à Bâle en 1725, in-4°. (Voyez son Éloge dans le *Trajectum eruditum* de Burman.)

LAMPETIEN, *Lampetianus*. Les lampetiens étaient des hérétiques, disciples de Lampetius qui vivait au cinquième siècle, et qui était un des principaux chefs des marcianistes. Il avait écrit un livre intitulé *le Testament*, dans lequel il condamnait toutes sortes de vœux, particulièrement celui d'obéissance, comme contraire à la liberté des enfans de Dieu. Les lampetiens permettaient aussi aux moines de vivre et de s'habiller comme

il leur plaisait, d'accorder à la nature tout ce qu'elle demandait, et renouvelaient quelques autres erreurs des *aëriens*. (Le père le Quien, dans ses notes sur S. Jean Damascène, *Heres.* 98.)

LAMPRON, siège épiscopal, sous le catholique de Sis. Son évêque Nierse se trouva au concile de Tarse, et harangua beaucoup pour engager les Arméniens qui le composaient, à s'unir à l'église de Constantinople. Les Arméniens l'honorent comme un saint. On trouve son discours dans Galanus.

LAMPROPHORE, *lamprophorus*, nom que l'on donnait autrefois aux néophytes, pendant les sept jours qui suivaient leur baptême, parce que durant ce temps, ils portaient un habit blanc : car ce mot de *lamprophore* signifie un homme qui porte un habit éclatant. Les Grecs donnaient aussi ce nom au jour de la résurrection, tant parce que ce mystère répand la lumière de la foi dans les âmes, que parce que ce jour-là les maisons étaient éclairées de tous côtés d'un grand nombre de cierges, symbole de la lumière que la résurrection de Jésus-Christ a répandue dans le monde. (Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 2. *in pascha.*)

LAMPSAQUE ou LAMPSICO, ville épiscopale de la province de l'Hellespont, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Cyzique, appelée auparavant *Pythuisa*. Elle est située vis-à-vis de Callipolis et de la Chersonèse

de Thrace. C'est une ville maritime avec un bon port ; ses vins sont excellens. Il s'y tint un concile en 364, composé d'évêques macédoniens, ou demi-ariens, sous l'empereur Valens. Trois évêques furent députés à Rome, et y confessèrent la consubstantialité du Verbe. Voici ceux que nous connaissons avoir siégé à Lampsaque.

1. Parthenius, né à Milétopolis, et ordonné par Ascholius de Cyzique, sous le grand Constantin. On en fait la fête le 7 février. (*Vid. act. SS.*)

2. Marcien, présida au concile dont nous venons de parler.

3. Daniel, au concile de Chalcedoine.

4. Harmonius, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'Empereur Léon.

5. Constantin, au sixième concile général.

6. Jean, au septième.

7. Euschemon, à qui Théodore Studite écrivit. On fait la fête le 14 mars. (*Or. ch. t.* 1, p. 772.)

L'an 364, les semi-ariens tinrent un concile à Lampsaque, sous le pontificat du pape Libère, et sous le règne des empereurs Valentinien et Valens. Ils annulèrent tout ce qui s'était fait à Constantinople, par l'autorité d'Eudoxe et d'Acace, et condamnèrent la formule de foi de Rimini, en déclarant qu'il fallait croire que le fils était semblable en substance. Ils déclarèrent aussi que la confession de foi, qui avait été proposée à la dédicace

de l'église d'Antioche, l'an 341, et signée à Séleucie, en 359, servirait de règle dans toutes les églises. Après avoir réglé à leur manière ce qui regardait la foi, ils ordonnèrent en faveur d'eux-mêmes, que ceux qui avaient été déposés par les anoméens, c'est-à-dire, les ariens, seraient rétablis dans leurs sièges : ensuite ils citèrent Eudoxe et Acace, qui n'ayant point comparu, furent déclarés légitimement déposés. (Sozomène, *Lib. 6, c. 7, p. 646.*)

LAMUEL, surnom ou épithète donné à l'auteur des proverbes : *verba Lamuelis Legis* 31, 1.) Il signifie celui qui est à Dieu, ou celui qui possède Dieu. Selon l'opinion la plus commune, Lamuel est le même que Salomon, que sa mère nomma ainsi, pour marquer qu'elle le consacrait à Dieu. L'Écriture donne à ce prince les noms de *Salomon*, de *Jedidiah*, de *Coheleth*, d'*Agur*, de *Lamuel*, et de fils de *Jahé*. Souvent les Hébreux avaient plusieurs noms.

LANCE, qui perça le côté de Notre-Seigneur. (*Cherchez Passion*, instrumens de la passion.)

LANCELOT (Jean-Paul), célèbre jurisconsulte du seizième siècle, natif de Pérouse, mort en 1391, a composé plusieurs ouvrages estimés, dont le plus connu est celui des *Instituts du droit canon*.

LANCELOT, surnommé *André Avellin* (saint), théatin, naquit le 20 aout 1521 à Castronovo, petite ville de la pro-

vince de Lucanie, au diocèse de Tussi, dans le royaume de Naples. Son père nommé *Jean Avellin*, et sa mère *Marguerite Apella*, plus recommandables par leur sainteté, que par leur naissance, prirent soin de l'élever dans les pratiques d'une solide piété. Leurs soins furent secondés par l'oncle maternel de l'enfant, archiprêtre et pasteur de Castronovo, qui le baptisa et l'instruisit dans les sciences divines et humaines. Le jeune André, doué d'un excellent naturel, et d'inclinations encore plus heureuses pour la vertu, ne tarda guère à donner des marques de sa sainteté future, par sa fidélité et sa soumission à tous les ordres de cet oncle si éclairé et si saint. Chacun admirait sa tendre piété dans un âge où les autres enfans savent à peine les premiers élémens de leur religion. Le souvenir continuel de la présence de Dieu, et sa dévotion envers l'auguste Marie, reine des Vierges, lui méritèrent une protection toute particulière contre l'ennemi de la pureté. Il alla à Naples où après avoir achevé ses études et pris le bonnet de docteur, il renonça pour jamais aux faux biens et aux faux honneurs du monde, pour se consacrer au service des saints autels. Il fut élevé à la dignité du sacerdoce à l'âge de ving-sept ans. Il parut bien qu'il en avait reçu toute la plénitude par les actions éclatantes de zèle et de piété qu'il fit paraître. Il fut chargé par

l'archevêque de Naples de réformer une communauté de religieuses, entièrement déchues de l'esprit de leur état. Il se conduisit dans cette commission importante avec tant de prudence, de sagesse et de fermeté, qu'il réussit heureusement, malgré tous les obstacles et les cruelles persécutions qu'on lui suscita. Embrassé du désir d'une vie plus parfaite, il demanda avec une profonde humilité et un saint empressement, d'être admis au nombre des nouveaux disciples de S. Gaëtan, qui répandaient par toute l'Italie la bonne odeur de Jésus-Christ ; ce qui lui fut accordé en 1666. Ce fut pour lors qu'il quitta le nom de Lancelot, pour prendre celui d'André. Il surpassa bientôt les plus fervens. Obéissant, humble, modeste, pauvre, mortifié, recueilli, pénitent, sa seule présence inspirait la piété, et touchait d'une sainte componction les pécheurs les plus endurcis. Il excella surtout dans l'art de diriger les consciences : aussi ne tarda-t-on pas de le faire passer par les différens emplois de son Ordre, dont il s'acquitta avec une entière fidélité, et pour la sanctification de ceux qui eurent le bonheur de vivre sous sa conduite. Il exhortait surtout ses religieux à faire un bon usage du temps, et à ne le partager qu'entre la prière et l'étude. Sa maxime était, qu'un prêtre doit être éclairé pour instruire, et saint pour édifier. Persuadé que l'exemple dans les

supérieurs est plus éloquent que les discours, il était d'une exactitude inviolable pour toutes les observances régulières ; exactitude qui ne se soutenait pas moins dans les petites, que dans les grandes choses. Mais il ne bornait pas son zèle et sa charité au soin et au salut de ses religieux ; la douceur était comme l'âme de sa conduite, et c'était cette grande douceur qui lui attirait la confiance même des pécheurs les plus endurcis, et qui les rappelait enfin à la perfection de la vertu et à l'horreur du vice. Il réconcilia plusieurs personnes qui se portaient mutuellement une haine implacable. Il s'exposa plusieurs fois à perdre la vie pour secourir des hommes atteints d'une maladie contagieuse. Il apaisa dans la ville de Naples par ses ferventes prières et par ses vives exhortations, une sédition qui était prête d'éclater. Il s'opposa avec force et avec zèle aux succès d'un hérétique qui semait ses erreurs dans la même ville, contre l'auguste sacrement de nos autels, et bientôt le mensonge céda à la vérité. Il n'excellait pas moins en patience, et il en pratiqua un acte héroïque à l'égard des meurtriers d'un de ses neveux ; car non-seulement il apprit cette mort sans se troubler, et avec une entière soumission à la divine providence, mais par ses salutaires conseils il empêcha ses proches de se venger, et implora lui-même la miséricorde des juges pour les

coupables. Enfin cet homme juste , moins chargé d'années , que de mérites , mourut dans le baiser du seigneur le 10 novembre 1608 , âgé de quatre-vingt-huit ans , muni des sacrements de l'Eglise. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Paul de Naples où il est honoré des fidèles. Dieu a opéré par son moyen plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Urbain viii le déclara bienheureux en 1624 , et Clément xi donna le décret de sa canonisation le 12^e jour de mai 1712 , et en célébra la solennité le 22 du même mois et de la même année. Ceci est tiré de l'office du saint , et de l'abrégé de sa vie imprimée à Paris en 1713.

LANCELOT (André), évêque de Winchester en Angleterre , était fils d'un marchand de Londres. Il étudia à Cambridge , fut fait membre du collège de Jésus à Oxford ; après diverses emplois , devint chapelain ordinaire de la reine Elisabeth. Le roi Jacques 1^{er} le fit évêque de Chichester , d'où il passa à l'évêché d'Éli , puis à celui de Winchester. On dit qu'il savait quinze langues et avait beaucoup d'érudition. Il aimait les pauvres et les gens de lettres , et leur fit beaucoup de bien. Il mourut le 23 septembre 1625 , dans la soixante-onzième année de son âge. Voici les titres de ses ouvrages latins : *Conciones quædam de usuris et decimis ; Respons. ad P. Molinæi epistolæ ; Tortura Torti*. Ce der-

nier ouvrage est contre le cardinal Bellarmin , qui avait pris le nom de Matthæus Tortus , dans un écrit fait contre Jacques 1^{er} , roi d'Angleterre. André Lancelot a fait en anglais : Discours sur les vœux , opposé à deux sentimens judaïsans de M. Trask. Réponse au cardinal du Perron , servant de défense pour Casaubon ; quatre-vingt-seize Sermons ; Réfutation de Bellarmin ; Explications du décalogue ; Sermons sur la prière dominicale , etc. (Dictionnaire anglais. Moréri , édition de 1759.)

LANCELOT (Claude) , religieux bénédictin , naquit à Paris d'une famille honnête , vers l'an 1615. Après avoir fait ses études , il se retira à Port-Royal où il enseigna les humanités avec beaucoup de succès. Il fut ensuite précepteur des princes de Conti , et puis religieux dans l'abbaye de Saint-Cyran. Ayant été compris dans quelques brouilleries de cette abbaye , on le relégua dans celle de Quimperlai en Basse-Bretagne , où il mourut le 15 avril 1695 , à soixante dix-neuf ans. On a de lui plusieurs ouvrages auxquels il n'a point mis son nom , et que l'on attribue en général à mes-sieurs de Port-Royal : 1°. La nouvelle méthode pour apprendre la langue latine. 2°. Une nouvelle méthode grecque. 3°. Le jardin des racines grecques. 4°. Une grammaire italienne. 5°. Une grammaire espagnole. 6°. La grammaire générale et raisonnée

quant à la composition ; car le fonds est de messieurs Arnauld et Nicole. 7°. Les dissertations et les observations qui se trouvent dans les bibles de Vitré. 8°. Une dissertation française sur l'hémime de vin, et sur la livre de pain, que saint Benoît, dans sa règle, accorde par jour à chacun de ses religieux. Dom Lancelot prétend que cette hémime de vin n'était qu'un demi-septier romain, c'est-à-dire, environ dix ou douze onces. 9°. Une disquisition touchant le jour et l'année de la mort de saint Benoît. 10°. La Chronologie sacrée, publiée en latin, in-fol. que l'on a jointe à la bible, in-fol. de Vitré. 11°. Les tables de l'édition in-4° de la bible de Vitré. 12°. Un petit écrit intitulé : *Nouvelles dispositions de l'Écriture-Sainte pour lire toute la bible pendant l'année*. 13°. La relation du voyage qu'il fit à Aleth pour voir M. Pavillon, évêque de cette ville. (Dupin, dix-septième siècle, part. 4. Mémoires du temps.)

LANCIANO, ville du royaume de Naples dans l'Abruzze citérieure. Elle est située sur le Feltrin vers la mer, à quatre milles de la rivière de Langro. On prétend qu'elle fut bâtie des ruines de l'ancienne *Anxanum*, ville des Frentans, peuples du *Samnium*, dont elle semble porter le nom. Le pape Léon x l'érigea en évêché en 1515 ; et Pie iv en fit une métropole à la prière de Philippe II, roi d'Espagne, le 9 février 1562. Sa ca-

thédrale dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, est grande et d'une belle architecture. Elle est desservie par onze chanoines, et deux dignités, l'archiprêtre et le primicier, sans compter plusieurs autres clercs inférieurs. Il y a outre la cathédrale dans la ville, deux églises paroissiales, six monastères d'hommes, et un de filles. L'archevêque n'a point de suffragans, il peut avoir mille écus d'or de revenu. Sa juridiction ne s'étend que sur quatre petites villes ou bourgs, et quelques villages. (*Ital. sac.*, t. 6, p. 786.)

Évêques de Lanciano.

1. Ange Maccafani de Pireto, de Marsi, nommé par Léon x en 1515. Les archevêques de Chiesi ne souffrant point patiemment que la ville de Lanciano, qui avait été de leur dépendance, fût ainsi soumise immédiatement au pape, firent tous leurs efforts pour s'opposer à cet évêque, mais il soutint vigoureusement son exemption contre eux. Il assista au concile de Latran en 1517.

2. Gilles, cardinal de Viterbe, nommé à la demande de Charles v, le 10 avril 1532. Il mourut la même année.

3. Michel Fortin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, présenté par Charles v, et confirmé par Clément vii le 10 avril 1533, mourut en 1539.

4. Jean de Salazar, Espagnol, nommé le dernier avril 1540, assista au concile de Trente, et

mourut en Espagne en 1555.

5. Pompée Picolomini, d'Aragon, fils du duc d'Almalphi, prévôt de Saint-Jean de Celano, nommé le 12 juin 1556, siégea quatre ans, et fut transféré à Tropeja le 16 janvier 1560.

6. Léonard de Marinis, de Gènes, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Laodicée, nommé le même jour; il obtint de Pie IV qu'il érigeât cet évêché en métropole, pour faire cesser les contestations de l'archevêque de Chiesi, le 26 février 1562. Il alla au concile de Trente, et fut transféré à Albe dans le Milanais le 7 octobre 1566.

7. Hector Piscicelli, de Naples, nommé par Philippe II le 13 octobre 1568, mourut l'année suivante.

8. Antoine de Saint-Michel, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Mont-Marano, transféré le 20 octobre 1570, mourut en 1578.

9. Marius Bolognini, de Cazzo, nommé le 3 juillet 1679, transféré à Crotone.

10. Paul Tasse, de Naples, succéda le 17 octobre 1588, et mourut en 1607.

11. Laurent Calatina, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Monervino, transféré le 20 janvier 1609, siégea huit ans, et passa à l'évêché de Pouzzol.

12. François Romer, Espagnol, de l'Ordre des carmes, et de Madrid, nommé le 14 mai 1667, fut transféré à Vigevano le 10 janvier 1621.

13. André Gervais, de Calabre, établit dans sa ville les filles de Sainte-Claire, et les nourrit à ses dépens. Il siégea quarante-six ans, et se fit inhumer dans leur église.

14. Alphonse Alvarès Barba, Espagnol, carme, nommé le 9 septembre 1669, fut transféré à Brindes le 28 mai 1673.

15. François-Antoine Carasse, de Naples, clerc régulier théatin, nommé le 27 mai 1675, fut transféré à Catane.

16. Emmanuel de la Torre, Espagnol, de l'Ordre de la Merci, nommé le 9 août 1688, mourut au mois de juillet 1694.

17. Jean Monréale, de Brindes, nommé par le roi le 4 juillet 1698, fut transféré à Rhegio le 21 mai 1696.

18. Barnabé de Castro, de Tolède, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé le 25 février 1697, fut transféré à Brindes trois ans après, c'est-à-dire, le 15 décembre 1700.

19. Jean Vua, de Melphi, de l'Ordre de Saint-François, nommé le 18 avril 1701, mourut au mois de janvier 1717.

20. Antoine Paterno, de Naples, nommé le 8 février 1719.

LANCICIE. Il y eut un concile l'an 1285, *concilium lanciciense*, dans lequel l'archevêque de Gnesne, avec quatre évêques, excommunia Henri IV, duc de Silésie, pour s'être saisi de tous les biens de l'évêque de Breslaw, et de toutes les dîmes du clergé. (D. M.)

LANCILOT ou LANCELOT

(Corneille), religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, mort au mois d'octobre de l'an 1622, âgé de quarante-huit ans, a composé la vie de saint Augustin, et a fait quelques collections de ses ouvrages contre les protestans. (Valère-André. Le Mire.)

LANCILOT, que M Dupin appelle Lancelotte (Henri), religieux de même Ordre, et frère du précédent, naquit à Malines l'an 1576. Il exerça les principales charges de son Ordre dans les Pays-Bas, fut docteur de Louvain, et mourut à Anvers au mois de janvier 1643, âgé de soixante-seize ans. On a de lui divers ouvrages de controverse contre les protestans, savoir : 1°. Le phare apostolique, ou démonstration de la vocation illégitime des ministres; à Anvers, 1611. 2°. Apologétique de cet ouvrage, contre Hunnius, *ibid.* 1616. 3°. L'hérétique, POURQUOI, résolu par le catholique, PARCE QUE; à Gand, 1615, et à Anvers, 1619. 4°. De la liberté de religion qu'on doit proscrire de la république chrétienne; à Mayence, 1622. 5°. Soixante et treize parallèles de saint Augustin catholique, et du faux Augustin hérétique, *ibid.* 6°. La couronne calvinienne, ornée de cinq pierres précieuses, avec une exhortation à l'empereur Ferdinand II, pour la proscription de l'hérésie du calvinisme; à Anvers en 1626. 7°. Explication de l'épître saint Jude, *ibid.* 8°. La bouche blasphématoire de Calvin, touchant

le désespoir de Jésus-Christ sur la croix, et la peine des enfers, fermée, *ibid.* 9°. La couronne de justice de l'Eglise triomphante, ou de la béatitude de l'âme et du corps; à Cologne, 1625. 10°. L'abécédaire luthéro-calviniste; à Gand, en 1617. 11°. La pierre de secours, ou explication du pseume, *Cum invocarem*, à Anvers, 1641. 12°. La Vigne de Marie, ornée de vingt pampres mystiques; à Gand, 1614. (Valère-André, Biblioth. belg. Le Mire. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2000 et 2001.)

LANDAFF, *Landavia*, ville épiscopale d'Angleterre, sous la métropole de Cantorbéry, est située dans un fond sur le Taff à un mille de Cardiff, capitale du comté de Glamorgan. La cathédrale de Landaff est fort bien bâtie; mais la ville est peu de chose, et l'évêché est pauvre.

Evêques de Landaff.

1. Dubrice, est le premier évêque de Landaff, que l'on connait, quoique quelques historiens prétendent que l'évêché de cette ville fut fondé vers l'an 180 par le roi Luce. Dubrice fut établi archevêque de la province par saint Germain et saint Loup, lorsqu'ils vinrent de France en Angleterre pour combattre les pélagiens, et tint son siège, tantôt à Carlisle, tantôt à Landaff, où son corps fut apporté six cents ans après sa mort, arrivée le 4 novembre 522.

2. Teliau ou Éliud, disciple de Dubrice, lui succéda dans le siège de Landaff avec le titre d'archevêque.
3. Oudace, fils de Budic, roi de la Basse-Bretagne, succéda à Teliau, et obtint plusieurs privilèges à son église. Il mourut le 2 juillet.
4. Ubilwyn.
5. Aidan.
6. Elgistil.
7. Lunapei.
8. Comegeon ou Comergwin.
9. Argwistil.
10. Gurvan.
11. Guodloiv.
12. Edilbin.
13. Greciel.
14. Berthgwin.
15. Trychan.
16. Elvog.
17. Catgwaret.
18. Cerenhir.
19. Nobis.
20. Gulfrid.
21. Nudd.
22. Cimeliauc.
23. Libiau, mort en 929.
24. Marchluit, mort en 943.
25. Pater.
26. Gucan ou Gogwan fut sacré par saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, l'an 982.
27. Bledvi, siégea depuis l'an 993 jusqu'à l'an 1022.
28. Joseph, depuis le 1^{er} octobre 1022 jusqu'à l'an 1046.
29. Hercwald, sacré l'an 1056, mort l'an 1103, âgé de plus de cent ans.
30. Urbain, archidiacre de Landaff, sacré le 10 août 1107, mort en allant à Rome, l'an

1183. Il fit bâtir la cathédrale de Landaff telle qu'elle est aujourd'hui, le palais épiscopal, et plusieurs maisons canoniales. Il fit aussi rentrer dans son église un grand nombre de possessions qui lui avaient été enlevées.
31. Uthrid ou Uthred, depuis l'an 1139 jusqu'à l'an 1148.
32. Galfrid, mort l'an 1153.
33. Nicolas Gurgant, mort l'an 1183.
34. Guillaume de Salsmaric.
35. Henri, prieur d'Abergewenni, sacré l'an 1199, mort le 8 novembre 1218.
36. Guillaume, depuis 1219 jusqu'en 1229.
37. Élie de Radnor, mort le 6 mai 1240.
38. Guillaume de Burgo, chapelain du roi Henri III, siégea depuis l'an 1244 jusqu'au 11 juin 1253.
39. Jean de la Warc, mort le 30 juillet 1256.
40. Guillaume de Radnor, mort le 9 janvier 1265.
41. Guillaume de Brews, chanoine de Landaff, siégea depuis l'an 1266 jusque vers la fin du mois de mars 1287.
42. Jean de Monemutha, docteur en Théologie, siégea depuis le 10 février 1296 jusqu'au 8 avril 1323.
43. Jean d'Églescliff, dominicain, siégea depuis l'an 1323 jusqu'au 2 janvier 1346.
44. Jean Pascal, docteur en Théologie, de la noble famille des Pascals, dans le comté de Suffolck, fut fait évêque de Landaff, en 1347, et mourut le

11 octobre 1361. Il se rendit célèbre par sa doctrine et par son éloquence.

45. Roger de Cradock, de l'Ordre des Frères Mineurs, passa de l'évêché de Vaterford à celui de Landaff l'an 1362, et mourut l'an 1382.

46. Thomas Rushook, dominicain, docteur en Théologie, et confesseur du roi Richard II, sacré le 3 mai 1383, fut transféré à Chichester au mois d'octobre 1385.

47. Guillaume de Bottlesham, passa de l'église de Landaff à celle de Rochester en 1389.

48. Edmond Bramfeld, moine de Saint-Edmond-Bury ou Burie, dans le comté de Suffolck, fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de sa congrégation. Le pape l'ayant nommé abbé du monastère de Saint-Edmond, il revint en Angleterre; mais le roi Richard II qui favorisait l'élection de Timworth que les moines avaient choisi pour leur abbé, fit renfermer Bromfeld dans la tour de Londres d'où il sortit après environ dix ans de captivité pour monter sur le siège épiscopal de Landaff en 1389. Il mourut en 1391 avec la réputation d'un homme très-savant.

49. Eideman, abbé de Beaulieu.

50. André Barret, docteur en droit.

51. Jean Burghill, dominicain, confesseur du roi, transféré à Lichfield au mois de septembre 1398.

52. Thomas Pavarell, de l'Or-

dre des Carmes, docteur en Théologie, évêque de Landaff en 1399, passa à l'évêché de Worcester en 1407.

53. Jean la Zouch, de l'Ordre des Frères Mineurs, docteur en Théologie, fut sacré évêque de Landaff en 1408.

54. Jean Welle, du même Ordre, et docteur en Théologie, siégea depuis l'an 1423 jusqu'au mois de novembre 1440.

55. Nicolas Ashby, prieur du monastère de Westminster, fut sacré l'an 1441.

56. Jean Hunden, docteur en Théologie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, selon Fontana, et non pas des Frères Mineurs, comme le dit Godwin dans son commentaire des évêques d'Angleterre, fut sacré en 1458, et abdiqua dans la suite. (Fontana, *In theatro dominicano*, p. 211.)

57. Jean Smith, docteur en Théologie, mort, comme l'on croit, le 16 octobre 1478.

58. Jean Marshall, docteur en Théologie de l'Université d'Oxford, siégea environ 18 ans.

59. Jean Ingleby, siégeait en 1497 et 1499.

60. Milon Sallez, abbé d'Abenden, siégea depuis le mois de novembre 1504 jusqu'à la fin de décembre 1516.

61. Robert Holgate, docteur en Théologie de l'Université de Cambridge, sacré le 25 mars 1537, passa sept ans après à l'archevêché d'Yorck.

Conciles de Landaff.

Le premier se tint l'an 560.

On y excommunia Mouric, roi de Clamorgan, pour assassinat. (*Reg. 12. Lab. 5. Hard. 3.*)

Le second, la même année. Le roi Morcan y fut absous d'un crime par lui commis. (*Ibid.*)

Le troisième, aussi la même année. On y excommunia Guidnerth, qui avait assassiné son frère Merchion pour parvenir à la couronne (*Ibid.*)

Le quatrième, l'an 887. On y excommunia Tendur. (*Angl. 1.*)

Le cinquième, l'an 950. On y reçut à pénitence le roi Nougui qui avait pillé les biens de l'Église. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le sixième, l'an 955, sur un diacre qui avait été tué aux pieds de l'autel. (*Ibid.*)

Le septième, l'an 982. Sur les mœurs. (*Angl. collect.*)

Le huitième, l'an 988. On y excommunia le roi Arthmaël pour avoir tué son frère Élised. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le neuvième, l'an 1034. On y excommunia le roi Mouric pour avoir violé les lieux saints qui servaient de refuge. (*Anglic. 1.*)

Le dixième, l'an 1056. On y excommunia toute la famille du roi Cargucain, à cause des violences qu'elle avait faites au neveu de l'évêque de Lardaff. (*Ibid.*)

Le onzième, l'an 159. On y excommunia aussi la famille royale. (*Angl. 1.*)

LANDAIS, *Landesium*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située en Berry, dans l'archiprêtré de Leuroux, au diocèse de Bourges, et fondée au

commencement du douzième siècle. Les seigneurs de Buzençais, s'ils n'en sont pas les principaux auteurs, passent du moins pour bienfaiteurs de ce monastère où l'on voyait leurs tombeaux. En 1484, Pierre de Brillhac, seigneur d'Argy, voulut passer pour en être le fondateur; il est vrai que cette famille, ainsi que celle de Brie, y ont fait beaucoup de bien. Il paraît par le martyrologe MS. de Landais, que cette abbaye fut d'abord occupée par des religieuses, auxquelles Archambaud de Argy, et Etienne Musel donnèrent des biens considérables en 1116. (*Gallia christ.*, t. 2, ch. 200).

LANDELIN (saint), fondateur de Lobes, premier abbé de Crêpin en Hainault, était fils d'un gentilhomme français; il naquit vers l'an 623 dans le village de Vaux, au diocèse de Cambrai, à une lieue de Papaumes en Artois. Saint Aubert le baptisa à l'âge de dix ans, et à la prière de ses parens, voulut bien se charger de son éducation. Il le mit dans une maison religieuse, dans laquelle il mena une vie si édifiante, que ce saint le jugea digne d'être employé au ministère de l'Église : mais Landalin en fut détourné par quelques-uns de ses proches qui le débauchèrent. Séduit encore plus par leurs exemples que par leurs discours, il s'enfuit secrètement de la communauté du saint évêque, changea d'habit et de nom, se fit appeler *Maurose*, et s'abandonna à toutes sortes de désordres en la

compagnie de ceux qui l'avaient perverti, s'étant rendu voleur, assassin et brigand avec eux. Mais la mort subite d'un d'entre eux, et la révélation qu'il eut de son malheur éternel, l'effrayèrent tellement, que craignant de subir un semblable châtement, il alla, tout fondant en larmes, se prosterner aux pieds de saint Aubert qui n'avait cessé de le pleurer jour et nuit depuis qu'il s'était perdu, et le supplia de l'admettre à la pénitence. Saint Aubert le mit dans un monastère pour y expier ses crimes : Landelin y demeura renfermé pendant plusieurs années, s'adonnant aux exercices d'une pénitence la plus rigoureuse. L'an 651, il fut ordonné prêtre par saint Aubert. Au retour d'un voyage qu'il fit en Italie, il résolut de se renfermer dans une solitude pour le reste de ses jours. Ce fut à Lobes, lieu du diocèse de Cambrai sur la rivière de Sambre : mais dans le pays de Liège, il fonda encore d'autres abbayes. Après quoi il se retira dans une épaisse forêt du Hainaut entre Mons, Sains-Guislein et Valenciennes. Le grand nombre de ceux qui voulurent y rester pour servir Dieu avec lui, obligea saint Landelin à y bâtir un monastère : c'est ce qui a donné l'origine à l'abbaye de Crêpin, qui est dans le diocèse de Cambrai, sous la règle de Saint-Benoît. Comme toute sa vie depuis sa conversion n'avait été qu'un sacrifice continuels de pénitence, il la finit dans le

même esprit, et il mourut sur la cendre et le cilice vers l'an 686, selon les uns, ou même après l'an 691, selon d'autres. Il fut enterré dans l'abbaye de Crêpin. On fait sa fête le 15 du mois de juin, qui est le jour de sa mort. (*Voy.* Mabillon, deuxième siècle bénédict. Surius. Bolandus. Baillet, t. 2, 15 juin.)

LANDEVENEC, *Landevenecum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, était située en Bretagne, au diocèse de Quimpercorentin, à trois lieues de Brest, sur la même baye au bord de la mer. Quelques-uns disent qu'elle fut fondée par Grallon, roi des Bretons; d'autres assurent avec plus d'apparence qu'elle le fut dans le cinquième siècle par Grallon, comte de Cornouailles, l'an 405 : on y voyait son tombeau. M. Baillet dit que saint Quinolé, autrement saint Guingalois, jeta les fondemens de ce monastère vers l'an 480, et en fut le premier abbé. Il ajoute : La maison devint très-florissante par la discipline qu'il y établit, jusqu'à ce que dans la suite elle embrassa la règle de Saint-Benoît, l'an 818. (*La Martinière, Dictionnaire géographique.*)

LANDEVES, *Landeviae*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans le Rethelois, auprès et à la droite de l'Aisne, au diocèse de Reims. Ce ne fut d'abord qu'un prieuré conventuel de chanoines réguliers, fondé en 1219, sous la dé-

pendance du Val-des-Écoliers. Il fut érigé en abbaye en 1623, et uni à la congrégation de Sainte-Généviève en 1656. (*Galila christ.* tom. 9, col. 296.)

LANDMETER (Laurent), de Tournai, de l'Ordre de Prémontré, fleurit vers l'an 1630. On a de lui, un commentaire sur la règle de Saint-Augustin, imprimé à Louvain en 1621; un traité de l'Ancien Clerc ou du Moine Clerc, en 3 livres, à Anvers, 1635; et un autre traité de la Louange de la vérité, *ibid.* 1645. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1797.)

LANDOALD (saint), missionnaire des Pays-Bas, et compagnon de saint Amand. Il était prêtre de l'Église de Rome, originaire d'une famille des Lombards, considérée pour son éminente vertu. Il s'associa avec saint Amand, qui venait de faire instance auprès du pape saint Martin, pour obtenir la permission de continuer ses missions en qualité d'évêque apostolique. Lorsqu'après avoir visité divers monastères de France, ils furent arrivés dans le pays d'entre la Meuse et l'Escaut, saint Remacle qui avait été sacré évêque de Maastricht en la place de saint Amand, le pria de lui laisser saint Landoald, pour le soulager dans son ministère épiscopal. Notre saint eut un grand champ dans toute l'étendue du diocèse de Maastricht pour exercer sa patience et sa charité. Un homme riche et qualifié lui ayant donné un

fonds dans la terre de Wintershowen sur la rivière de Herck à l'occident de Maastricht, il y bâtit une église qu'il fit dédier par saint Remacle, sous le nom de saint Pierre, et il y forma une petite communauté : ce fut vers l'an 659. Il mourut l'an 667, et fut enterré dans son église de Wintershowen où Dieu fit divers miracles par son intercession. On fit plusieurs translations de son corps; mais la plus célèbre se fit l'an 980, le 13 de juin, jour que l'on a érigé en fête, et qui est la principale de notre saint, après celle du 19 de mars, qu'on croit être le jour de sa mort. (Baillet, t. 1, 19 mars.)

LANDON, du pays des Sabins, succéda au pape Anastase III, le 4 décembre 914. Il mourut le 25 avril de l'année suivante, après avoir gouverné quatre mois, vingt-deux jours, et eut Jean X pour successeur. (Luitprand, l. 2, c. 13. Baronius, à l'an 912.)

LANDRIANUS (Ignace). On a de lui, un traité de l'Enfantement de la Vierge, de la Divinité et humanité de Jésus-Christ, à Milan, en 1639. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2055.)

LANDRY (saint), *Landericus*, évêque de Paris. On croit qu'il succéda à l'évêque Audebert vers le milieu du septième siècle, du temps du roi Clovis II; et quoique le temps de son épiscopat n'ait pu être fort long, on ne laisse point d'entrevoir qu'il a été fort rempli d'actions saintes qui l'on fait regarder comme un

grand serviteur de Dieu, et un pasteur plein de zèle et de charité. On lui attribue la construction du célèbre hôpital de Saint-Chrystophe, qui n'est autre que l'Hôtel-Dieu, près de l'église cathédrale de Notre-Dame et de la maison épiscopale, dont plusieurs le croient fondateur. Ces monumens de sa charité, et ce qu'on dit de ses autres vertus, n'ont pu empêcher quelques savans de soutenir que l'église de Paris n'avait pas eu d'évêque du nom de *Landry* du temps du roi Clovis, ni même depuis, et qu'on avait pris pour lui un évêque de Meaux de ce nom, qui vivait au commencement du huitième siècle; mais on leur oppose des titres de ce temps où l'on a eu soin de conserver au moins son nom et sa mémoire, avec quelque idée générale de son mérite. Outre cela, on peut produire des lettres patentes de Clovis II, données la seizième année de son règne, pour autoriser un privilège réel accordé à l'abbaye de Saint-Denis par saint Landry que ce prince qualifie homme apostolique. Quelques-uns croient qu'il est mort l'an 657, et d'autres l'an 660. Il fut enterré dans l'église de Saint-Germain-de-l'Auxerrois de Paris, où l'on dit que Dieu accorda diverses grâces à ceux qui s'adressaient à lui par l'intercession de ce saint évêque. Sa fête est marquée au 10 de juin auquel elle se célèbre d'office semidouble dans la ville et le diocèse de Paris. Le père Dubois, Hist.

de l'Eglise de Paris. Le père Cointe, Annal. eccl. Baillet, t. 2, 10 juin.)

LANDSHEERE (Guillaume de), natif de Calais, jésuite; entra dans la société en 1619, et mourut au mois de décembre 1666. On a de lui, des controverses contre Jacques-Laurent, prédicant d'Amsterdam, imprimées à Anvers en 1651, et la réfutation d'un écrit du même sur la présence réelle dans l'Eucharistie, *ibid.* en 1642. On a aussi du même auteur, des œuvres de piété, imprimées à Anvers en différentes années. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2264 et 2265.)

LANFRANC (B.), archevêque de Cantorbéri, était fils d'un conseiller du sénat de Pavie en Lombardie, nommé *Hambald*. Ayant perdu son père, il alla étudier à Boulogne, vint en France, et se fit religieux dans l'abbaye du Bec dont il devint prieur. Il avait quelque liaison avec Béranger; mais il ne l'eut pas plutôt reconnu novateur sur la présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, qu'il s'éleva avec force contre lui. Il le combattit dans un concile de Rome de l'an 1050, et dans plusieurs autres. Il devint ensuite premier abbé de Saint-Étienne de Caen; et après avoir refusé l'archevêché de Rouen, il fut contraint par le pape Alexandre II d'accepter celui de Cantorbéri l'an 1070. Il soutint avec zèle les droits de son église contre l'ar-

chevêque d'Yorck qui lui disputait la primatie, réforma ses clercs et ses religieux, corrigea les vices de son peuple, et lui rendit la paix, répara beaucoup d'églises et de monastères de son diocèse, fonda deux hôpitaux, fit plusieurs beaux réglemens dans le concile national qu'il assembla à Londres l'an 1075, et ne cessa d'instruire, d'écrire et d'édifier par les rares exemples d'humilité, de détachement, de modestie et de charité qu'il donna jusqu'à sa mort arrivée le 24 ou le 28 de mai 1089. Son nom est marqué au 3 juillet dans le martyrologe des bénédictins, et dans ceux de diverses églises de France, d'Allemagne et d'Italie.

Nous avons de Lanfranc un commentaire sur les épîtres de saint Paul, où l'on trouve plusieurs passages de saint Augustin, et une grande partie du commentaire sur cet apôtre, attribué à saint Ambroise. Pierre Lombard cite quelques endroits du commentaire de Lanfranc sur saint Paul, qui ne se trouvent pas de la même manière dans celui-ci. Un traité du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est une réfutation de l'écrit de Béranger contre la présence réelle. Un traité du secret de la confession, où il dit qu'on peut faire la confession des péchés occultes à tous les ecclésiastiques, et même aux laïcs. Il entend peut-être par la confession des péchés occultes, une confession en général, sans spécifier aucun péché

particulier. Des remarques sur Cassien. Un sermon qui est au quatrième tome du spicilége. Plusieurs lettres; trois au pape Alexandre II, dans l'une desquelles il demande avec instance la permission de quitter son archevêché; une à Hildebrand, archidiacre de Rome, par laquelle il l'avertit que la contestation sur la primauté de l'église de Cantorbéri est finie à son avantage; une à l'archevêché d'Yorck, dans laquelle il décide qu'il n'est point permis à un homme, ou une femme, séparés pour cause d'adultère, de se remarier; une à Jean, archevêque de Rouen, touchant quelques rites de l'Église : il y soutient qu'on ne doit pas donner le maniple en conférant l'ordre de sous-diacre; quatre au même archevêque, dont les deux premières regardent un démêlé qu'il avait eu dans l'église de Saint-Ouen; quatre en faveur de Baudouin, abbé de Saint-Edmond et de ses religieux; deux à l'évêque Herfast, touchant un homme qu'il avait ordonné diacre, sans qu'il eût reçu aucun ordre; et un autre qui avait été promu au sacerdoce, sans le mériter; une à Maurice, élu évêque de Londres, auquel il répond qu'il faut mettre en pénitence ceux qui avaient pris un homme qui était mort entre leurs mains. Beaucoup d'autres lettres sur des affaires particulières. Lanfranc avait fait aussi une histoire ecclésiastique; la Vie de Guillaume-le-Conqué-

rant, et un commentaire sur les pseumes qui sont perdus. On lui attribue encore les statuts de l'Ordre de Saint-Benoît, faits pour les moines d'Angleterre, qui ne sont pas de lui. Lanfranc est simple dans son style, mais juste dans ses raisonnemens. Il savait bien les Pères latins et les canons de l'Église, sur lesquels il appuie sa décision. Ses œuvres furent imprimées pour la première fois par D. Luc d'Acheri l'an 1648, à Paris, chez Billaine. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères. (Sigebert, *De vir illustr.* c. 155. Trithême et Bellarmin, *in Catal.* Dupin, Bibl. du onzième siècle. Baillet, t. 2, 3 juillet. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 8.)

LANG ou LANGIUS (Jean-Michel), né le 9 mars 1664 à Ezelwangen, dans le duché de Saltzbach, fut très-versé dans la connaissance des langues orientales, qu'il étudia à Altorff sous le célèbre Wagenseil; étant allé à Jéna, il y étudia l'arabe, et y enseigna publiquement la morale et la Théologie naturelle. Il fit un voyage à Hall, et y obtint ses licences par une thèse publique : *De efficaciâ Verbi et sacramentorum per homines malos administratorum*. Il fut créé docteur, et reçu dans le sénat académique d'Altorff en 1697. Il y fut professeur en Théologie, et peu après pasteur sans quitter le premier emploi. Il mourut à Prentzlow le 20 juin 1731. *Saphiologia barbaro-græca*, son *Traité de fabulis mahumedicis*, publié

en 1697, in-4°, et tout ce qu'il a donné sur l'Alcoran, est estimé. On a encore de lui : *De genealogiâ Christi ex patribus secundum carnem, dissertationes Theologicæ*, in-4°. *Ad poesim barbaro-græcam succincta introductio : Tractatus de nuptiis et divortiis*, in-4°. etc. (Voyez Zeltner dans les vies des professeurs d'Altorff, et la Bibliothèque germanique, tom. 23, pag. 234 et suiv.)

LANGE ou LANGIUS (Paul), bénédictin allemand, natif de Zwickau, dans le Voigtland en Misnie, embrassa l'Ordre de S.-Benoît l'an 1487, au monastère de Bozan, près de Zeitz en Misnie. Il composa la chronique des évêques de Zeitz en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1515. Pistorius a publié cette chronique l'an 1583, et les protestans l'ont souvent citée, parce que Lange y fait, on ne sait pourquoi, l'éloge de Luther, de Carlostad et de Mélancthon.

LANGE (François), habile avocat au parlement de Paris, était de Reims, et mourut à Paris l'onzième de novembre 1684, âgé de soixante-quatorze ans. On a de lui : la Nouvelle pratique civile, criminelle et bénéficiale, ou le nouveau praticien français, et réformé suivant les nouvelles ordonnances... avec un *Traité du droit d'indult*, et un *Traité de la juridiction ecclésiastique*, à Paris. chez Robustel, 1729, 2 volumes in-4°. treizième édition. (*Journal des Sav.* 1729, p. 498.)

LANGES (M. de), a donné,

l'Histoire du vieux et du Nouveau-Testament, par demandes et par réponses, avec des réflexions morales, à Liège 1718, 3 volumes in-8°. Cet ouvrage est à l'usage des enfans. L'auteur s'est attaché à la chronologie d'Usse-rius; pour remplir le vide depuis les Machabées jusqu'à Jésus-Christ; il a extrait de l'histoire des Juifs par Joseph, les faits les plus considérables de ces temps-là : les réflexions morales sont recueillies de différens auteurs, mais elles n'en sont pas moins solides pour n'être pas nouvelles. (Journal des Savans 1718, pag. 535.)

LANGELÉ (D. Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné l'histoire du saint Suaire de Compiègne, Paris, en 1684, in-12. On trouve dans cet ouvrage un grand nombre de recherches curieuses, touchant les cérémonies observées par les anciens, lorsqu'on ensevelissait les morts, avec un abrégé de l'histoire des saints Suares de Turin et de Besançon. (Journal des Savans, 1684, p. 350 de la première édit., et 221 de la seconde.)

LANGELIER (Nicolas), Parisien, évêque de Saint-Brieu, mort en 1595, a donné un écrit contenant les raisons qui l'ont retenu en l'union des catholiques, contre la partialité des hérétiques et schismatiques; à Dinan, en 1593. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1405.)

LANGERS ou LANGEZ, ou

LANGEZ ou LANGEIS, petite ville de France dans la Touraine, située un peu au-dessus du lieu où se joignent l'Indre et la Loire, *Langestum vicus albigenis*. Jean de Montsoreau tint un concile à Langeis avec ses suffragans en 1278, dans lequel il publia seize canons.

Le premier défend aux prélats d'exiger le droit de procuration, quand ils ne visitent point les églises.

Le second défend aux archidiaques et aux archiprêtres d'avoir des officiaux hors des villes.

Le troisième est contre les mariages clandestins.

Le quatrième défend aux prêtres d'avoir avec eux les enfans de leurs concubines, ni de leur rien léguer.

Le cinquième défend aux exécuteurs des testamens et à leurs procureurs, d'acheter aucun des biens contenus dans le testament; et déclare nuls les contrats faits au contraire.

Le sixième déclare indignes de legs, ceux qui sont demeurés un an excommuniés, au mépris des clefs de l'Eglise.

Le septième soumet aux censures de l'Eglise ceux qui abusent des lettres apostoliques.

Le huitième défend de donner des cures à ferme, sans le consentement de l'évêque diocésain.

Le huitième porte, que l'on n'excommuniera pas généralement tous ceux qui communiquent avec des excommuniés.

Le onzième fait défenses d'envoyer dans des prieurés, des moi-

nes qui n'aient pas dix-huit ans.

Le douzième porte, qu'on ne recevra point plus de religieux ou religieuses, que les monastères n'en peuvent nourrir.

Le treizième veut qu'on mette plus d'un moine dans chaque prieuré.

Le quinzième ordonne qu'on ne recevra point d'avocats séculiers dans les tribunaux ecclésiastiques, qu'ils n'aient au moins étudié le droit canon et civil pendant trois ans.

Le seizième oblige les officiaux et autres officiers ecclésiastiques, de jurer qu'ils ne recevront point de présens, et qu'ils rendront bonne justice. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

LANGEVIN (Eléonor), docteur de Sorbonne, était natif de Carentan, diocèse de Coutances. Il prit le bonnet le 30 septembre 1662, et mourut le 20 juillet 1707. Nous avons de lui, un savant ouvrage de controverse contre le livre de M. Masius, docteur et professeur en Théologie à Copenhague, intitulé : Défense de la Théologie luthérienne contre les docteurs de l'Eglise romaine. M. Langevin prouve qu'il est impossible que l'Eglise romaine ait changé de doctrine dans aucun des points controversés entre les catholiques et les protestans, et qu'il réduit au nombre de quarante-cinq. Son ouvrage est divisé en quatre parties. Il prouve dans la première en général, l'impossibilité des prétendus changemens de doctrine dans l'Eglise. Il montre dans la seconde, que les

moyens par lesquels on prétend que ces changemens sont arrivés, ne peuvent jamais les avoir produits. Il examine dans la troisième les époques de ces changemens marquées par les protestans. Il soutient dans la quatrième, que la doctrine de Luther, loin d'être l'ancienne doctrine de l'Eglise, n'est qu'un assemblage de diverses hérésies condamnées long-temps avant qu'il fût au monde, et la plupart dans les quatre premiers siècles de l'Eglise. L'ouvrage de M. Langevin, imprimé à Paris en 1701, est intitulé : L'infailibilité de l'Eglise dans tous les articles de sa doctrine, touchant la foi et les mœurs, pour servir de réponse au livre de M. Masius, docteur et professeur à Copenhague, etc. (*Biblioth. des Aut. ecclés. dix-septième siècle, part. 4.*)

LANGIUS (Joachim), professeur en Théologie, et ministre de la parole de Dieu, à Berlin. Nous avons de lui : 1°. *Clavis hebræi codicis*, in-8°. 2°. *Oratoria sacra, ab artis homiliticæ vanitate repurgata... Accedit specimen commentarii perismatici*, in-8°. 3°. *Medicina mentis*, etc., in-4°. 4°. *Mysterium Christi ac christianismi in fasciis typicis antiquitatum biblicarum V. T. quo ritus Hebræorum ecclesiastici, circa loca, personas, tempora et actiones ita explicantur, ut præter usum hermeneuticum indè redundantem, nucleus evangelicus, seu veritas quæ in Christo est, ac in christianismi praxi vigere debet evoluta commende-*

ur, in-4°. 5°. *Commentatio historico-hermeneutica de vitâ et epistolis apostoli Pauli*, in-4°.

LANGLET (Antoine), avocat. Nous avons de lui, l'Idée des oraisons funèbres avec la comparaison de celles de Bossuet et de Fléchier, 1745, in-12; les œuvres de M. Coffin, avec la vie de l'auteur, 1755, 2 vol. in-12.

LANGLOIS (Jean-Baptiste), jésuite, né à Nevers le 8 mars 1663, entra dans la compagnie à Paris le 3 octobre 1676, et y mourut le 12 octobre 1705. C'est lui qui est auteur de tous les écrits qui ont paru contre l'édition des ouvrages de saint Augustin, donnée par les PP. bénédictins. Ces écrits sont : 1°. Lettre aux RR. PP. bénédictins de la congrégation de S.-Maur sur le dernier tome de leur édition de saint Augustin. 2°. Mémoire adressé à messieurs les prélats de France, sur la réponse d'un théologien des pères bénédictins. 3°. La conduite qu'ont tenue les pères bénédictins, depuis que l'on a attaqué leur édition de saint Augustin. On a encore du père Jean-Baptiste Langlois, l'Histoire des croisades contre les Albigeois, à Paris et à Rouen 1703, in-12, en 8 livres. La journée spirituelle à l'usage des collèges, et un petit in-12, du Respect humain, imprimé à Paris en 1703. (Voyez l'Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin donnée par les pères bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, par

dom Vincent Thuiller, publiée après sa mort en 1736, in-4°.)

LANGLOIS (M.), officier de la varenne du Louvre. Nous avons de lui, le Dictionnaire des chasses, contenant l'explication des termes et le précis des réglemens sur cette matière, ouvrage autrefois utile et nécessaire aux seigneurs, aux officiers de la juridiction, aux gardes et à tous les chasseurs, à Paris chez Prault le père, 1739, in-12.

LANGLOIX (Simon-François), notaire au Châtelet de Paris, est auteur du Traité des droits, privilèges et fonctions des conseillers du roi, notaires-gardes-notes, et gardes-scel de Sa Majesté au Châtelet de Paris; avec le recueil de leurs chartres et titres; à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, 1738, in-4°.

LANGONET, *Langonium*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située en Bretagne, au diocèse de Quimpercorentin. Elle fut fondée par Conan III, duc de Bretagne, l'an 1136.

LANGTON (Etienne), Anglais, chancelier de l'université de Paris, cardinal du titre de Chrysogone, et archevêque de Cantorbéri, mort l'an 1228, a laissé : 1°. l'Histoire de la translation du corps de saint Thomas de Cantorbéri, à la fin des lettres de ce saint, imprimées à Bruxelles l'an 1682. 2°. Une lettre au roi Jean, dans le troisième tome du spicilège. 3°. Quarante-huit statuts dans les conciles. 4°. Des commentaires sur l'Ecriture-Sainte et plusieurs

sermons manuscrits. (Trithême, *in Catal. Pitseus, de Script. angl.*)

LANGTON (Simon), Anglais, frère d'Etienne Langton, archevêque de Cantorbéri, mourut l'an 1248, et laissa des lettres et un livre intitulé : *De pœnitentia Magdalenæ.* (Pitseus.)

LANGTON (Jean), carme, Anglais de nation, et docteur en Théologie dans l'université d'Oxford, parut avec avantage au concile de Bâle, et mourut dans la même ville en 1434. Il a composé une histoire d'Angleterre, et quelques ouvrages contre un hérétique nommé Henri Crump, entre autres l'examen de ses erreurs. (Pitseus.)

LANGUE ou LANG (Jean), connu sous le nom de *Joannes Langus*, jurisconsulte allemand, natif de Freystadt, ville du duché de Tesschen en Silésie, apprit les langues savantes, le droit et les belles-lettres, qu'il enseigna en divers endroits. Depuis il fut chancelier de l'évêque de Breslaw, et conseiller ordinaire de l'empereur Ferdinand 1^{er} qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Schweidnitz.

LANGUE, *lingua*. Ce terme se prend, ou pour la langue matérielle qui est l'organe du parler, ou pour le langage que l'on parle, et l'on forme plusieurs questions sur la langue prise en ce second sens, c'est-à-dire, pour le langage. Y a-t-il une langue naturelle à l'homme, comme on dit qu'il y a un chant

naturel aux oiseaux, et un cri naturel aux animaux? Dieu est-il auteur de la première langue, et l'a-t-il donnée à Adam par infusion? Cette langue subsistait-elle encore, et quelle est-elle? D'où vient la multitude des langues, et combien s'en forma-t-il à la confusion de Babel?

L'homme et les animaux ont certains sons, certains mouvemens, certains signes naturels pour marquer la joie, le plaisir, la douleur, les désirs et les autres passions, mais ils n'ont point de langage naturel. Si les hommes avaient un langage qui leur fût naturel, tous le parleraient, ou du moins ils auraient un grand penchant, de grandes dispositions à le parler, il en resterait beaucoup de vestiges parmi les différens peuples du monde. Les enfans abandonnés, exposés, sourds, parleraient ce langage. L'expérience dément tout cela. Qu'on laisse un enfant sans lui parler, il ne parlera jamais aucune langue, ni connue ni inconnue. Melabdin Echebas, roi d'Indostan, ou grand-Mogol ayant fait élever un enfant loin de la compagnie des hommes, l'enfant demeura sans jamais parler. (*Purchas, l. 1, c. 1, apud Walton proleg. 1, n° 3.*) On trouva en 1661 deux garçons âgés d'environ neuf ans, au milieu d'une troupe d'ours en Pologne; on en prit un; on fit ce qu'on put pour lui apprendre à parler, sans qu'on en pût venir à bout, quoiqu'il n'eût aucun défaut dans la langue, au rap-

port des médecins. L'homme n'a donc point de langage naturel, et il faut reconnaître Dieu, non-seulement comme le créateur de l'univers qu'il tira du néant, mais aussi comme l'auteur du langage du premier homme qu'il créa dans un état parfait et capable par conséquent d'exprimer aussitôt ses pensées et ses sentimens. L'Écriture le marque assez, en nous montrant Adam qui parle à sa femme, et qui impose des noms à toutes les choses, dans un temps où il n'avait pu avoir le loisir de former une langue.

Mais quelle était cette première langue que Dieu donna à Adam? Gorope Becan soutient sérieusement que c'était la flamande (*Origin. antuerps. l. 5, p. 539*), et presque toutes les langues d'Orient prétendent à cet honneur; mais la plupart des critiques donnent la préférence à la langue hébraïque, quoique plusieurs d'entre eux croient en même temps que cette langue, telle que nous la voyons aujourd'hui dans la Bible, et telle qu'elle était du temps de Moïse, n'est pas la langue primitive dans sa pureté. Le plus grand nombre des langues orientales sont dérivées de la langue hébraïque, et les plus anciens livres du monde sont écrits dans la même langue. Sa brièveté, sa simplicité, son énergie, sa fécondité, l'étymologie des noms des premiers hommes, qui se trouvent naturellement dans cette langue;

les noms des animaux qui sont tous significatifs dans la langue hébraïque, et qui marquent la nature et la propriété de ces mêmes animaux, tous ces caractères réunis forment un préjugé très-favorable pour sa primauté et son excellence.

La multitude des langues est venue de la confusion de Babel, et l'on n'est point d'accord sur la manière dont arriva cette fameuse confusion, ni sur le nombre de langues qui s'y formèrent. On doute si Dieu tout d'un coup fit oublier à tous les hommes leur propre langue, pour leur en donner d'autres toutes nouvelles; ou si confondant leurs idées, il mit dans leurs bouches différens dialectes de la première langue qui demeura entière dans quelques familles seulement, ou enfin, si Dieu ayant permis que les hommes se brouillassent et se séparassent, leur séparation donna lieu au changement de langage par une suite de l'éloignement des lieux et du défaut de commerce. Ces divers sentimens ont chacun leurs défenseurs. Pour le nombre des langues qui se formèrent à la confusion de Babel, rien de plus incertain. La plupart des anciens le font monter à soixante-dix, d'autres à soixante douze; d'autres à soixante-quinze: saint Pacien, évêque de Barcelone, en compte cent vingt (*contra Novatian*). Il y en a qui n'en comptent que vingt, d'autres douze, et d'autres les réduisent à trois.

(Voyez les prolégomènes de Valtou, de M. Dupin, du père Frassen, la Méthode d'étudier du père Thomassin; les lettres des théologiens de Hollande, et les réponses qu'on y a faites; la Dissertation de dom Calmet sur la confusion des langues; le Recueil d'observations critiques sur l'origine des langues par M. de Penaver.)

LANGUE DES ANGES. Saint Paul dit, dans le ch. 13 de sa première épître aux Corinthiens, que quand il parlerait la langue des anges et des hommes, s'il n'a pas la charité, cela ne lui servira de rien. L'apôtre en s'exprimant de la sorte, use d'une hyperbole semblable à celle par laquelle nous disons tous les jours une beauté divine, une voix angélique; car les anges n'ont point de langue sensible et commune; s'ils parlent à Dieu, s'ils se parlent entre eux, c'est par une opération de leur esprit et de leur volonté, par laquelle ils se communiquent réciproquement leurs pensées.

LANGUE, par rapport à l'office divin. (Voyez OFFICE DIVIN.)

LANGUE, par rapport aux chevaliers de Malte, signifie une nation. Ainsi les langues sont les différentes nations dont cet Ordre est composé. (Voy. MALTE.)

LANGUES (don des), grâce que Dieu fait à un homme quand il lui donne, par miracle et sans étude, la connaissance et l'usage d'une langue qu'il ne sait pas; en sorte qu'il l'entende ou qu'il la parle, ou qu'il l'entende

et qu'il la parle en même temps. Le Saint-Esprit, en descendant sur les apôtres le jour de la Pentecôte, leur accorda le don des langues qui se répandit sur un grand nombre d'autres fidèles et qui subsistait encore dans l'Eglise du temps de saint Irénée, comme il le témoigne, liv. 5, ch. 6.

LANGUET DE LA VILLE-NEUVE DE GERGY (Jean-Joseph), évêque de Soissons, puis archevêque de Sens, de l'académie française, docteur de Sorbonne et supérieur de la société royale de Navarre, mort au mois de mars 1753, a laissé: le Traité du véritable esprit de l'Eglise dans l'usage de ses cérémonies, 1715, in-12. Traité de la confiance en Dieu, 1720, in-12. Vie de Marie Alacoque, 1729, in-4°. Traduction des psaumes de David selon la vulgate, 1744, in-12. Traité sur les moyens de connaître la vérité dans l'Eglise, in-12. Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament, pour servir aux petites écoles, in-8°. L'office de la semaine-sainte en latin et en français, à l'usage de Rome et de Paris, avec des réflexions et méditations. Prières et instructions pour la confession et communion, dédiées à la reine, in-8°. Lettres à M. le cardinal de Noailles, sur quelques religieuses de Port-Royal exilées. Plusieurs ouvrages théologiques et polémiques en français, traduits en latin, et rassemblés en 2 volumes in-fol. 1752.

LANINI (M. l'abbé), Italien, est auteur d'une dissertation touchant la religion des Pères, qui fait partie d'un recueil intitulé : *Antichità illustrata*, publié à Florence en 1743, in-8°. (Journ. des Sav., 1743, p. 126.)

LANNES (D. Jean de), religieux et bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, ancien professeur en Théologie, a donné l'histoire du pontificat d'Eugène III dans laquelle on trouve bien des particularités curieuses, à Nanci, chez Pierre Antoine, 1737, in-12. Le même auteur a publié l'histoire du pontificat d'Innocent III à Paris chez Pierre Giffart, 1741, in-12. (Journal des Savans, 1738 et 1741.)

LANNOY, *Lanneium* ou *Alnetum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Beauvoisis, au diocèse et à cinq lieues de Beauvais, sur le Terrain. Elle fut fondée en 1135, par Lambert de Breteuil et son fils Rainaud, qui cédèrent pour cet effet tout ce qu'ils possédaient dans la terre de Briostel, et de là vient que cette abbaye a porté aussi le nom de Briostel; mais dans ce lieu situé dans un vallon entre deux bois, on manquait de tout ce qui est nécessaire à la vie, et l'on transféra, vers la fin de 1137, la maison à Lannoy, et Matthieu de Plocis la dota l'année suivante 1138. Ce monastère fut d'abord soumis à l'abbaye de Savigny, avec laquelle il passa en 1147 de l'Ordre de Saint-Benoît à celui de Cîteaux, et reçut la réforme vers le milieu du dix-

septième siècle. (*Gallia christ.* t. 9, col. 838.)

LANOY (François), Parisien, de l'Ordre des Minimes, dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. l'Histoire des saints chanceliers de France, à Paris en 1634. 2°. Une chronique de son Ordre, *ibid.* 1636. 3°. Le Bullaire du même Ordre, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1830.)

LANSPERGE (Jean), surnommé *le Juste*, à cause de sa vertu, naquit à Lansperg, ville du duché de Bavière en Allemagne, et fit ses études à Cologne où il entra chez les chartreux. Il fut prieur d'une maison qui est près de Juliers, et se signala par sa piété, ainsi que par son zèle contre Luther et Calvin. Il mourut à Cologne au mois d'août 1539, en la trentième année de sa profession. Nous avons de lui, des paraphrases et des sermons sur les épîtres et les évangiles des dimanches de l'année; les entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle; les canons de la vie spirituelle; et divers autres traités de dévotion, recueillis en 5 volumes in-4°, et imprimés à Cologne en 1693. (Petræus, Biblioth. carth. Possevin, *in Appar.*)

LANSSELIUS (Pierre), de Graveline, jésuite, mort le 16 août 1633, âgé de cinquante-deux ans, a donné : 1°. des notes sur les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite, à Paris en 1615. 2°. Dispute apologétique de saint Denys et de ses écrits, à

Anvers en 1633. 3°. Supplément aux notes sur saint Denys, *ibid.*, en 1624. 4°. Réfutation des calomnies que Casaubon attribue à saint Justin, à Paris en 1615. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1919.)

LANTENAC, *Lauteniacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, située en Bretagne, au diocèse de Saint-Brieux, sur la rivière de Blavet, à une demi-lieue de la petite ville de la Chèze. Elle fut fondée en 1153 par Eudon, pour lors paisible possesseur du duché de Bretagne. (La Martinière, Dictionn. géogr.)

LANUZA, (Jérôme - Baptiste de Sellan de), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Ixar, bourg de l'Aragon dans le diocèse de Saragosse en Espagne, le 23 octobre 1553. Il eut pour père Michel - Baptiste de Sellan, et pour mère Catherine de Lanuza, tous deux recommandables par leur probité et par leur noblesse. Il renonça à toutes les espérances du siècle, pour embrasser l'institut des Frères Prêcheurs dont il reçut l'habit dans le couvent de Valence le 18 septembre 1569. Il y enseigna la Théologie avec le plus grand éclat, et y prêcha avec des fruits incroyables. Ayant été nommé provincial de la province d'Aragon en 1566, il y fit fleurir la science et la régularité, avec un zèle et une ardeur qui le firent appeler le saint Dominique de son siècle. Philippe III, roi d'Espagne, le nomma en

1616 à l'évêché de Balbastre, d'où il fut transféré en 1622 à celui d'Albarazin. Lanuza entra dans l'épiscopat comme Barthélemi des martyrs, et il y vécut de même jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre de l'an 1625, à l'âge de soixante-douze ans, et dans une haute opinion de sainteté. Nous avons de lui, des Traités évangéliques, dont le premier tome qui parut à Saragosse l'an 1612, en contient sept, qui sont remplis de la plus pure morale et des plus solides maximes de la vie chrétienne. Il a encore donné 3 volumes d'homélies sur toutes sortes de sujets de morale, qui ont été traduits en plusieurs langues, et particulièrement en latin par Onesime de Kien, capucin de Cologne sous le titre de *Medulla cecidri Libani*. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.* Le père Touron, *Homm. illustr. de l'Ordre de S.-Dominique*, t. 5, p. 55 et suiv.)

LANVAUX, *Landavallis*, abbaye réformée de l'Ordre de Cîteaux, était située en Bretagne, au diocèse et à quatre lieues de Vannes, sur le bord de la mer, dans la paroisse de Belair. Elle était fille de Begard, et fut fondée l'an 1138 par Alain de Lanvaux.

LAO (André), Sicilien, né à Catane en 1614, entra fort jeune dans l'Ordre des Carmes, et s'y distingua d'abord par sa piété et par sa science. Il enseigna avec succès la philosophie et la Théologie à ses confrères, donna des leçons publiques sur l'Écriture-Sainte dans l'université

de Padoue, et prêcha avec un applaudissement général dans les principales villes d'Italie. Son mérite l'éleva aux premières charges de l'Ordre, et lui en procura de très-honorables à la cour de Rome. Il n'était âgé que de vingt-six ans, lorsqu'il fut fait provincial de la province de Sicile. Il fut aussi vicaire et procureur-général de tout son Ordre, consultant des congrégations des rits et du saint-office, et examinateur des évêques. Plusieurs papes et un grand nombre de prélats des plus distingués l'honorèrent de leur estime, et le regardaient comme un des plus beaux ornemens, non-seulement de l'Ordre des carmes, mais aussi de la cour romaine. Ce digne religieux mourut à Gènes le 23 décembre 1675. On a de lui : 1°. *Compen. diosæ totius philosophiæ disputationes in quibus dilucidè et succinctè rationes magni ponderis juxta angelicam divi Thomæ doctrinam, objectiones uniuscujusque funditus dispunguntur.* Naples, 1642, in-12 et in-4°. 2°. *In primam partem D. Thomæ disputationes theologicæ à quæst. 1 usque ad quæst. 23 inclusivè*, t. 1, in-folio, à Gènes, 1550. 3°. *In primam partem D. Thomæ disputationes theologicæ, de libro ritæ, de omnipotentiâ, de Trinitate, de creatione, de angelis*, t. 2, in-folio, ibid., 1652. 4°. *In primam secundæ D. Thomæ disputationes theologicæ, de fine, de beatitudine, de voluntario et invo-*

luntario, de actibus humanis, de bonitate et malitia humanorum actuum, t. 3, ibid., 1653, in-folio. 5°. *In primam secundæ D. Thomæ de conscientia*, t. 4, 1656, in-folio. 6°. *De romano pontifice*; Rome, 1663, in-8°. Ce Traité se trouve aussi inséré dans l'ouvrage précédent, et dans la *Bibliotheca maxima pontificia* du père de Roccaberti, t. 3, p. 591. 7°. *De laudibus B. V. M. de monte Carmelo.* Naples, 1643, in-4°, en italien. Au reste le pere André Lao, qui était entré d'abord chez les carmes de l'ancienne observance, sortit en 1617 de cet institut pour embrasser la réforme des carmes déchaussés; il porta l'habit de cet Ordre sous le nom d'André de la Croix jusqu'à l'an 1651, que la sacrée congrégation lui ordonna, à la sollicitation des carmes de l'ancienne observance, de retourner à son premier institut. Ce qu'il fit par obéissance, et pour ne pas encourir la disgrâce du saint-siège, dont il avait été menacé. (*Bibl. Carmelitan.*, t. 2, col. 79 et 85.)

LAODICÉE, ville maritime et épiscopale de la province Théodoriade, dans l'ancienne notice grecque. Il faut remarquer que cette province ne fut érigée que vers le milieu du sixième siècle par l'empereur Justinien, en l'honneur de sa femme Theodora, comme porte la chronique de Jean Malala. Laodicée était auparavant un des évêchés de la première Syrie, et ne fut mise au nombre des métropoles, que

par Septimius Severus, pour le temps de son règne, encore ne sait-on pas si depuis l'érection de la province Théodoriade, cette ville a joui des droits métropolitains, quoique son évêque s'en soit attribué le titre, d'autant plus que le patriarche d'Antioche, dont ce siège dépendait, y conserva toujours sa juridiction. (Voyez MALALA, *In Justinian.*, p. 183.)

Laodicée, selon Pline, est située sur un promontoire. Strabon dit qu'Antioche auprès de Daphné, Séleucie dans la Piérie, Apamée et Laodicée sur la mer, étaient quatre grandes villes qu'on appelait sœurs, à cause de la bonne union qui régnait entre elles; toutes quatre ayant été bâties par Séleucus Nicator, qui donna le nom de sa mère à Laodicée. Jules-César lui donna avec la liberté celui de *Julia*. L'empereur Sévère l'honora du droit italique, et priva Antioche de ses privilèges, parce que cette ville avait pris le parti de *Pescennius Niger*, contre lequel les Laodiciens avaient pris les armes. Il voulut même par honneur qu'ils s'appelassent *Septimiens*. Le diocèse de Laodicée s'étendait jusqu'aux portes d'Antioche, c'est-à-dire jusqu'à Daphné. Saint Épiphané, en parlant de Georges de Laodicée, *Hæres.* 73, dit qu'il était aussi évêque de Daphné. Voici les évêques de cette ville :

1. Luce, dont parle saint Paul, *ad Rom.* 16, v. 2, selon Dorothée de Tyr.

2. Thelymidres, auquel Denis d'Alexandrie écrivit une lettre. (Eusèbe, l. 6, Hist., ch. 46.) Il survécut à la persécution de Dèce.

3. Héliodore, auquel succéda

4. Socrate. (Eusèbe, l. 7, c. 5.)

5. Eusèbe, vers l'an 276. (Eusèbe, l. 7, c. 11.)

6. Anatole, siégeait en 280. (Eusèbe, l. 7, c. 32.)

7. Étienne 1^{er}, qui renonça Jésus-Christ dans la persécution de Dioclétien. (Eusèbe, *ibid.*)

8. Théodote dont Eusèbe dit beaucoup de bien, *ibid.*, mais que Théodore assure avoir été un des plus outrés ariens. Il a dû siéger au moins trente ans, s'il est vrai, comme rapporte Socrate, qu'il ait rejeté de l'Église les deux Apollinaires, le père et le fils, qui étaient trop liés d'amitié avec un certain philosophe païen.

9. Georges, hérétique arien. Il était prêtre de l'Église d'Alexandrie dont il fut chassé pour son impiété. Étant passé en Syrie, on le fit évêque de Laodicée. Il n'osa se trouver au concile de Sardique, et fut déposé dans une assemblée d'évêques, où Melèce fut élu patriarche d'Antioche. Il abandonna ensuite les ariens, et s'attacha aux demi-ariens. Saint Jérôme loue son érudition sacrée et profane. Il mourut avant 363.

10. Pélage, quoiqu'ordonné par Acace de Césarée, était pour la consubstantialité qu'il soutint sous Valens, dans le concile de Tyane. Il assista aussi au premier concile général de Constan-

tinople. On fait sa fête le 25 mars.

11. Apollinaire, hérétique. Il n'est pas aisé de dire au juste quand il a été fait évêque, si ce n'est peut-être, lorsque Pélage fut obligé de quitter son siège sous Valens.

12. Elpide, siégeait sous l'empereur Arcadius.

13. Macaire, se joignit à Jean d'Antioche et à ses partisans au concile d'Éphèse, contre saint Cyrille. Il assista en 432 au concile d'Antioche, et depuis à celui de Chalcédoine. Il paraît qu'il fut élu en 429.

14. Maxime, souscrivit à la lettre des évêques de la première Syrie, à l'empereur Léon et au décret de Gennade contre les simoniaques. Il est signé métropolitain, ce qui ne convient pas à son siège qui n'a été érigé en métropole ecclésiastique, que par Justinien.

15. Nicias, hérétique, qui rejetait le concile de Chalcédoine.

16. Constantin, hérétique, en 510, fut chassé de son siège par l'empereur Justin 1^{er} en 518.

17. Étienne II au cinquième concile général, en 553. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1017.)

LAODICÉE, ville épiscopale de la seconde Plénicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Pline fait mention de cette ville, qu'il dit être à l'orient de la Phénicie maritime, proche le mont Liban. On lui donne les évêques suivans :

1. Platon, se joignit au concile d'Éphèse avec Jean d'Antioche et les autres orientaux.

2. Valère, au concile de Chalcédoine.

3. Jean, auquel Jean de Damas dédia un ouvrage qu'il avait composé sur les mots nécessaires pour bien expliquer les dogmes de la foi, etc. (*Oriens chr.*, t. 2, p. 842.)

LAODICÉE DE SYRIE. Ce fut la seule ville dépendante d'Antioche, qui demeura au pouvoir de l'empereur grec, au temps des croisades. Godefroi de Bouillon l'ayant aussi prise, y mit un évêque latin.

1. Girard, en 1136.

2. Pierre de Saint-Hilaire, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Urbain IV le 2 octobre 1264.

3. Augustin, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Clément V en 1314.

4. Simon, dominicain, en 1366.

5. Martin V, auquel succéda, selon Wading.

6. André, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1396, le 7 janvier.

7. Martin II, qui eut pour successeur, selon le même.

8. Benoît, de l'Ordre des Frères Mineurs.

9. Édouard Nugnès de l'Ordre des Frères Prêcheurs, envoyé par Alexandre VI à la prière du roi de Portugal. Il passa dans les Indes orientales avec quelques religieux de son Ordre, où il convertit un grand nombre d'infidèles à la foi. (*Or. chr.*, t. 3, p. 1166.)

LAODICÉE, ville épiscopale et métropolitaine de la Phrygie-

Pacatienne au diocèse d'Asie. Pline dit qu'elle fut appelée Diospolis, et ensuite Rhoas. Strabon la met sur la mer, et nous apprend que, quoique petite, elle devint de son temps fort célèbre. Elle est située proche le mont Cadmus d'où coule le Lycus dans le Méandre. L'apôtre saint Paul institua l'église de Laodicée, et il eut pour aide et compagnon de ses travaux Epaphras, dont il fait l'éloge, *ad Coloss.* 4, 12. Il ajoute qu'il avait choisi la maison de Nymphas qui était aussi de cette ville, pour y assembler les fidèles. Nous voyons, dans les actes des apôtres, que saint Paul alla deux fois en Phrygie, lorsqu'il fit le voyage de Galatie; qu'il y prêcha, et qu'il confirma dans la foi les nouveaux chrétiens. Saint Jean l'Évangéliste prit soin de cette église après le départ de saint Paul; c'est pour cela qu'il lui fut ordonné d'écrire à l'évêque qu'il appelle Ange de Laodicée. (Apocal. 3, v. 14.) Elle est appelée aujourd'hui *Laodichia*. Les Turcs disent *Novelische*.

Évêques de Laodicée.

1. Archippus, que saint Paul exhorte à remplir dignement son ministère, *ad Coloss.* 4. Il l'appelle son compagnon dans le ministère, *ep. ad Philem.*

2. Nymphas. (*Menol. græc.* 28 febr.)

3. N... auquel écrit saint Jean. (Apocal. 3, 14.)

4. Sagaris, disciple de saint Paul. (Martyr. rom., 6 octobre.)

5. Sisinnius 1^{er}. (*Synaxar. Basil.*, t. 2, april. die 12.)

6. Eugène, du temps de Constantin-le-Grand.

7. Numechius 1^{er} assista au concile de Nicée.

8. Cécrops, hérétique arien, transféré à Nicomédie par Constantin. (Voyez *Epist. Athan. ad Sol.*)

9. Nonnius souscrivit à la lettre des évêques ariens à Philipopolis.

10. Aristonique, au concile d'Éphèse.

11. Numechius II participa au brigandage, et répara sa faute au concile de Chalcédoine.

12. Jean, au cinquième concile général.

13. Tibère, au sixième concile général.

14. Eustathe, au septième.

15. N... abjura l'hérésie des iconoclastes, qu'il avait embrassée sous Léon l'Arménien. (Voy. *Theod. stud.*, l. 2, *epist.* 2.)

16. Théodore, ordonné par saint Ignace de Constantinople, prit le parti de Photius, puis le quitta.

17. Sisinnius II au huitième concile général.

18. Paul, ordonné par saint Ignace, quand il fut remonté sur son siège.

19. Siméon, ordonné par Photius après la mort de S. Ignace.

20. N... dont parle Siméon Métaphr., et qui avait prononcé l'éloge de l'empereur Léon le Sage.

21. Michel, en 1082, sous l'empereur Alexis Comnène.

22. N... au concile de Constantinople, en 1140.

23. Basile, en 1147.

25. N... sous l'empereur Isaac l'Ange.

25. Théophilacte, qui s'opposa en 1450 à l'union faite au concile de Florence. (*Oriens christianus*, t. 1, p. 792.)

LAODICÉE, ville épiscopale de la Pisidie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Antioche. On l'appelle aujourd'hui *Liche*, et elle a eu les évêques suivans :

1. Ammonius, dont parle Palade dans la Vie de saint Chrysostôme, pag. 78. Il confirma le jugement de Théophile d'Alexandrie contre ce saint, avec Acace de Berhée et Antiochus de Ptolémaïde.

2. Messalinus, qui fut représenté au concile de Chalcedoine par Adelus, cor-évêque.

3. Théodore, au cinquième concile général.

4. Conon, souscrivit aux canons *in Trullo*, *ibid.*, p. 1052.

Concile de Laodicée.

Les savans ne s'accordent pas sur le temps de la célébration de ce concile. Baronius et Binius le mettent l'année 314; d'autres, en la 319^e; d'autres, sous le pape Libère qui ne commença de gouverner l'Église que le 24 mai 352; d'autres le mettent entre 360 et 370. Le père Hardouin le renvoie à l'an 372. La raison de ces derniers est que les réglemens renfermés dans les canons de ce concile, font assez voir que l'Église florissante pour lors, ne gé-

missait plus sous les persécutions. On y trouve des preuves évidentes du sacrifice de la messe, du jeûne de carême, de la distinction de l'évêque et du prêtre, et de l'ordre de la pénitence publique. Quoiqu'il en soit, ce concile qui fut composé de trente-deux évêques, fit soixante canons qui ont été reçus partout, et mis dans le code de l'Église universelle.

Le premier canon veut qu'en usant d'indulgence envers ceux qui se sont mariés deux fois, on leur donne la communion après qu'ils auront vaqué pendant quelque temps au jeûne et à la prière.

Le deuxième veut qu'on accorde la communion aux pécheurs qui ont fait pénitence de leurs crimes.

Le troisième défend d'élever les néophytes à l'épiscopat.

Le quatrième dit, qu'il faut prendre garde de faire les ordinations en présence de ceux qui sont au rang des écoutans.

Le cinquième défend l'usure aux clercs.

Le sixième défend l'entrée de l'Église aux hérétiques.

Le septième ordonne, que pour recevoir les novatiens ou les quartodecimans, que les Grecs nomment Tessaradecatites, il faut leur faire abjurer toutes les hérésies, les instruire, les oindre du chrême, et leur donner ensuite les saints mystères.

Le huitième veut qu'on rebaptise les cataphrygiens ou les montauistes.

Le neuvième veut qu'on ex-communie les fidèles qui vont aux cimetières ou aux églises des hérétiques, pour y prier avec eux et y demander la guérison à leurs prétendus martyrs.

Le dixième défend aux fidèles de donner indifféremment leurs enfans en mariage aux hérétiques.

Le onzième défend d'ordonner des prêtresses.

Le douzième ordonne que les évêques seront établis par le jugement du métropolitain, et de ses comprovinciaux.

Le treizième ne veut point qu'on laisse au peuple le choix d'un évêque.

Le quatorzième dit qu'on n'enverra point à Pâque les saints mystères en forme d'eulogies.

Le quinzième veut qu'il n'y ait que les chantres inscrits dans le canon ou le catalogue de l'Église, à qui il appartienne de monter au pupitre, ou jubé, pour chanter.

Le seizième ordonne qu'on lise l'Évangile, avec les autres livres de l'Écriture, le jour du samedi.

Le dix-septième ordonne de lire une leçon entre chaque psaume.

Le dix-huitième veut qu'on fasse les mêmes prières à l'heure de none, qu'à l'heure de vêpres.

Le dix-neuvième ordonne qu'après le sermon de l'évêque, on fera séparément les prières des catéchumènes, ensuite celles des pénitens, et enfin celles des fidèles à trois reprises; que pre-

mièrement on priera en silence; que les seconde et troisième prières se prononceront à haute voix; qu'ensuite on donnera la paix; que quand les prêtres l'auront donnée à l'évêque, les laïcs se la donneront; qu'après cela on consommera l'oblation, et qu'on ne laissera approcher de l'autel pour communier, que ceux qui sont du clergé.

Le vingtième défend aux diacres de s'asseoir en présence d'un prêtre sans son ordre, et il ordonne que les sous-diacres et tous les clercs inférieurs feront la même chose aux diacres.

Le vingt-unième défend aux sous-diacres de faire les fonctions de diacre, et de toucher les vases sacrés; et le vingt-deuxième leur défend aussi de porter l'étole, et de quitter d'un moment les portes de l'église.

Le vingt-troisième fait la même défense aux lecteurs et aux chantres.

Le vingt-quatrième interdit l'entrée du cabaret à tous ceux qui sont dans le clergé, et aux personnes même qui se proposent de vivre dans la continence.

Le vingt-cinquième défend aux diacres de donner le pain sacré, et de bénir le calice.

Le vingt-sixième dit, qu'il ne faut pas que ceux qui n'ont point été ordonnés par les évêques, se mêlent d'exorciser dans les églises, ni dans les maisons.

Le vingt-huitième défend de faire les festins qu'on nomme *agapes*, dans les églises.

Le vingt-neuvième défend aux

hérétiques d'observer les cérémonies des Juifs, et de fêter le samedi.

Le trentième défend à tous les hommes chrétiens de prendre le bain avec des femmes.

Le trente-unième ne veut pas que les parens donnent leurs enfans en mariage à des hérétiques, moins qu'ils ne promettent de le faire catholiques.

Le trente-deuxième défend de recevoir les eulogies de la main des hérétiques.

Le trente-troisième dit, qu'il ne faut pas prier avec les hérétiques, ni les schismatiques.

Le trente-cinquième dit, qu'il ne faut pas que les chrétiens abandonnent l'Eglise pour aller faire des assemblées particulières, dans lesquelles on invoque des anges, qui sont choses déshonorées, et anathématisées ceux qu'on trouvera coupables de cette idolâtrie. *Il ne s'agit donc pas dans ce canon d'une invocation des anges, mais d'une espèce d'idolâtrie qui consistait à nommer des noms d'anges, et qui avait beaucoup de rapport à certains enchantemens des païens, dans lesquels ils invoquaient les démons, ou même d'une idolâtrie réelle, telle que la pratiquaient les hérétiques nommés angéliques, qui honoraient les anges comme des divinités.*

Le trente-sixième veut que l'on chasse de l'Eglise tous ceux qui se mêlent de magie, d'astrologie judiciaire, et d'autres choses semblables.

Le trente-septième défend

aux fidèles de célébrer les fêtes des Juifs ou des hérétiques, et de recevoir les présens qui se font aux jours solennels de leurs assemblées.

Le trente-huitième défend de recevoir des azymes des Juifs; et le trente-neuvième, de célébrer les fêtes des païens.

Le quarantième veut que, hors le cas de maladie, tous les évêques se trouvent au synode, auquel ils sont convoqués.

Le quarante-unième et le quarante-deuxième défendent aux laïcs même de sortir de leurs diocèses pour voyager, sans lettres canoniques et sans permission de l'évêque diocésain.

Le quarante-troisième défend aux portiers de quitter un moment les portes de l'Eglise, sous prétexte de prier.

Le quarante-quatrième défend aux femmes de s'approcher de l'autel.

Le quarante-cinquième ne veut pas qu'on reçoive ceux qui ne se présentent que la seconde semaine de carême, pour être du nombre de ceux qui doivent être baptisés à Pâque.

Le quarante-sixième ordonne que les catéchumènes qui doivent être baptisés, apprendront le symbole par cœur, et que le jendi-saint ils le réciteront en présence des prêtres, ou de l'évêque.

Le quarante-huitième dit, qu'il faut que les baptisés soient oints du chrême céleste après le baptême.

Le quarante-neuvième dit, qu'il ne faut offrir pendant le

carême, que les samedis et les dimanches.

Le cinquantième défend de rompre le jeûne dès le jeudi de la dernière semaine de carême; et ordonne qu'on jeûnera le carême entier, en ne mangeant que des choses sèches.

Le cinquante-unième dit, qu'il ne faut pas célébrer les fêtes des martyrs en carême, à l'exception des samedis et des dimanches.

Le cinquante-deuxième défend de célébrer les noces en carême, et d'y faire des banquets pour les jours de la naissance.

Le cinquante-troisième recommande la modestie dans les noces, et en bannit les danses.

Le cinquante-quatrième défend aux ecclésiastiques d'assister aux spectacles et aux bals qui se font pendant les noces.

Le cinquante-cinquième défend aux laïcs même de faire des festins au cabaret, en payant chacun leur écot.

Le cinquante-sixième défend aux prêtres d'entrer avant l'évêque dans sa chaire, à moins qu'il ne soit malade ou absent.

Le cinquante-septième ne veut pas qu'on mette des évêques dans les bourgs ni dans les villages, mais des visiteurs seulement qui ne fassent rien sans l'avis de l'évêque qui est dans la ville.

Le cinquante-huitième défend aux évêques et aux prêtres de faire l'oblation dans leurs maisons.

Le cinquante-neuvième dé-

fend de chanter dans l'église des psaumes particuliers, et d'y réciter des livres non canoniques.

Le soixantième fait le dénombrement des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament, et ne met point dans ce rang Tobie, Judith, l'Ecclésiastique, la Sagesse, les livres des Machabées, l'Apocalypse. (*Reg. 1. 2. Lab. 1. 1. Hard. 1.*)

LAPIDAN (Guillaume), se nommait *Van-den-Steep*. Il était Flamand, et fut moine bénédictin dans le monastère de Berg-saint-Vinox. Dans le catalogue manuscrit des abbés de ce monastère, on dit qu'après avoir édifié assez long-temps, il finit par l'apostasie. On a de lui : *Methodus dialectices aristotelicæ*, à Lyon 1542. *De non timenda morte*, à Louvain 1533. *De Miseria conditionis humanæ*, imprimé aussi à Louvain. *Conciliatio dubiorum in sacrificio missæ. Enarrationes in septem psalmos pœnitentiales*, à Louvain 1630. (Valère-André, Biblioth. belg. Moréri, édit. de 1759.)

LAPIDATION, action d'assommer à coups de pierres jetées par une multitude de peuple, *lapidatio*. La lapidation était un supplice ordinaire chez les Hébreux. Il y avait parmi eux un grand nombre de crimes soumis à cette peine; et c'était en général tous ceux que la loi condamnait à la mort sans en exprimer le genre, comme le blasphème, la magie, l'idolâtrie,

le violement du sabbat, l'inceste du fils avec sa mère, de la fille avec son père, la sodomie, la bestialité, etc. La lapidation se faisait de deux sortes, disent les rabbins. (*Rabb. apud Selden. de synædriis*, l. 1, c. 5; et l. 2, c. 13.) La première, lorsqu'on accablait de pierres le coupable, les témoins lui jetant les premiers la pierre. La seconde, lorsqu'on le menait sur une hauteur escarpée, élevée au moins de la hauteur de deux hommes, d'où l'un des deux témoins le précipitait, et l'autre lui roulait une grosse pierre sur le corps. S'il ne mourait pas de sa chute, on l'achevait à coups de pierres. Dans les jugemens réglés on lapidait ordinairement les criminels hors de la ville; mais quand ce n'était point en jugement, les Juifs lapidaient où ils se trouvaient.

LAPIDOTH, héb., *éclairés* ou *lampes* ou *laphad*, mari de la prophétesse Débora. (*Judic.* 4, 4.)

LAPITHUS ou LAPATHUS, ville épiscopale de l'île de Chypre au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Famagouste. Elle est située sur la côte septentrionale vers le milieu de ce côté, avec un port et des vaisseaux, à l'embouchure du fleuve qui lui donne son nom. C'est encore aujourd'hui une ville fort peuplée, et où tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve abondamment. Nous ne lui connaissons qu'un évêque nommé Didyme, qui fut représenté au

concile de Chalcédoine par Euphrodite de Tamasse. (*Or. chr.* t. 2, p. 1067.)

LAPPA, ville épiscopale de l'île de Crète au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Gortyne, dont elle est assez proche, au milieu des terres. On l'appelait aussi *Lampé*, et elle se nomme aujourd'hui *Lappa*. En voici les évêques :

1. Pierre, au premier concile général d'Ephèse.

3. Démétrius, à celui de Chalcédoine.

3. Prosdoce, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

4. Jean, appela au pape Vitalien de la sentence que Paul de Crète avait portée contre lui, et fut déclaré innocent des crimes qu'on lui imputait. Il souscrivit depuis au sixième concile général.

5. Epiphane, au septième concile général. (*Oriens chr.* t. 3, p. 269.)

LARANDA, ville épiscopale de Lycaonie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Elle est située proche la source du Cydnus, à peu de distance de Derbe, et à dix-huit milles d'Anazarbe au couchant, comme à cent de Comane de Cappadoce, et cinquante d'Icône vers le levant du côté du mont Taurus, et les confins de la Cilicie. Elle est dans toutes les notices. Voici ses évêques :

1. Néon. Eusèbe en fait mention, l. 6, *Hist. eccl.* c. 19.

2. Paul, au concile de Nicée.

3. Aschole, à celui de Chalcédoine.

4. Sabas, au concile qui rétablit Photius. (*Or. chr.* t. 1, p. 1052.)

LARCIN. (*Voy.* Vol.)

LARDENOIS (Martin), Parisien, fit profession dans l'Ordre des célestins le 11 mars 1635. Il se distingua par sa régularité et par son application à l'étude de la Théologie, de l'Écriture et de la tradition. Entre les Pères, il s'attacha particulièrement à saint Augustin, et mourut chrétiennement le 9 janvier 1671, dans le monastère des célestins de Mantes, après avoir composé divers ouvrages, dont on n'a imprimé qu'une explication de l'oraison dominicale, tirée des ouvrages de saint Augustin, et composée de différens passages de ce père; elle est en latin sous ce titre : *Phileremi Palaeologi Monachi de oratione dominicâ liber, ex variis sancti Augustini sententiis summâ fide contextus, in quo præcipua christianæ humilitatis arcana panduntur*, à Paris, chez Desprez, en 1672, in-12. Guillaume le Roi, abbé de Haute-Fontaine, l'a traduit et fait imprimer en français, sous le titre d'Explication de l'Oraison dominicale, etc. in-12, chez Desprez. (Le père Becquet, *Hist. des célestins de France*, en latin, p. 228.)

LARDNER (M. Nathanael), docteur anglais. Nous avons de lui : la Crédibilité de l'histoire de l'Évangile, les faits dont il

est parlé dans le Nouveau-Testament, confirmés par les auteurs contemporains, et par le témoignage de la première antiquité, in-8°. 6 vol. en anglais. (*Journal des Savans*, 1717 et 1741.)

LARGE (saint); il fut martyrisé sous les empereurs Dioclétien et Maximien, c'est-à-dire, depuis l'an 303. Son corps fut enterré près du lieu de son supplice sur le chemin du Sel, qu'on trouve nommé ailleurs chemin Salulaire; mais on dit qu'il en fut ôté peu de temps après, et transporté par le pape saint Marcel dans une terre appartenant à une dame chrétienne nommée Lucine, sur le chemin d'Ostie, à mille pas de la ville. Cette translation se fit le 8 août qui est le jour qu'on a choisi dans l'Église romaine pour faire sa fête, plutôt que le 16 mars, auquel on prétend qu'il était mort. Depuis il fut transporté dans la ville de Rome; avec lui souffrirent saint Cyriaque, saint Smaragde, et vingt autres. (Baronius, aux années 298 et 309. Bollandus, 26 janvier. Baillet, tom. 2, 8 août.)

LARGE (Alain le), natif de Saint-Malo, chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Géneviève, professa avec distinction la Théologie à Paris dans l'abbaye du même nom, et fut prieur de celle de Chage à Meaux, sous l'épiscopat du grand Bossuet. Il fut ensuite successivement prieur en Bretagne, au Mans, à Blois, à Sainte-Genève.

viève à Paris, puis visiteur de la province de Champagne, et enfin abbé de Notre-Dame-du-Val des écoliers de Liège. Il est mort dans l'abbaye de Saint-Denis de Reims le 29 juin 1705, âgé de soixante-sept ans, et de quarante-huit de profession. Il a travaillé durant plusieurs années à des disquisitions latines sur les chanoines réguliers et sur leur différence d'avec les moines. Cet ouvrage où il y a des recherches utiles, a été imprimé à Paris, chez Couterot, en 1697. Il avait fait l'histoire des évêques de Saint-Malo; et dom Lobineau, bénédictin, qui a profité de son travail pour la composition de l'Histoire de Bretagne, en fait une mention honorable. (M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

LARINO, ville du royaume de Naples dans la Capitanate. Elle est située sur la rive droite du Tiferno, à six milles de Guardia Alfères, et à douze de Tremoli ou Termini, aux confins du comté de Molisse. On dit en latin *Larinum*, *Larina*. Les guerres et la peste l'ont changée beaucoup de ce qu'elle était. A peine, dit Ughelle, y trouve-t-on aujourd'hui trois cents personnes. On présume qu'elle a été éclairée des lumières de la foi du temps même des apôtres, et nous voyons par une lettre du pape Vitalien, écrite à Barbatus, archevêque de Bénévent, qu'il y avait un siège épiscopal en 663. L'église cathédrale est au milieu de la ville. Elle est

ornée d'un frontispice de marbre, et dédiée à saint Parde, évêque, qui étant chassé de son siège situé dans le Péloponèse, se retira dans un désert proche de Lucéra, où il mourut en odeur de sainteté. On fait la fête de sa translation le 26 mai, et de l'invention de son corps le 17 octobre. Son chapitre est composé de deux dignitaires, qui sont l'archidiacre et l'archiprêtre; de dix chanoines et de quelques autres prêtres pour chanter l'office. On trouve dans la ville deux monastères d'hommes, un hôpital; et l'évêque est suffragant de Bénévent, et jouit d'environ deux mille écus de revenu. (*Italia sacra*, t. 8, p. 302.)

Evêques de Larino.

1. Azzon, vers l'an 960.
2. Jean, assista au concile de Bénévent en 1062.
3. Guillaume, se trouva à la dédicace du mont Cassin, sous Alexandre II, en 1071, et à celui de Melphi, sous Urbain II, en 1090.
4. Jean, en 1100.
5. Pierre, sous Alexandre III, en 1179.
6. N.... sous Honoré III, en 1200.
7. Gauthier, transféré à Amalphi par Innocent IV, en 1254.
8. Pétrone ou Patrone, sous Honoré IV. Il fut déposé par Nicolas IV, en 1291.
9. Paschal, transféré de Casano par Boniface VIII, fait administrateur par Benoît II, et

confirmé par Clément v, en 1308.

10. Raon, en 1318.

11. Delphinus, mort en 1344.

12. André de Valle-Regia, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu en 1344, mourut en 1365.

13. Bertrand, transféré d'Amporia en Sardaigne, par Urbain v, le 12 septembre 1365.

14. Sabinus, siégeait en 1392. Il mourut en 1401.

15. Pierre, transféré de Civitate en 1401.

16. Jean, mort en 1418.

17. Dominique, abbé, nommé par Martin v la même année.

18. Jean Léon, de Rome, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Eugène iv, en 1440, nous a laissé un excellent Commentaire : *De synodo et ecclesiasticâ potestate*. Il est manuscrit dans la bibliothèque du Vatican.

19. Boniface, élu en 1488.

20. Antoine, mort en 1503.

21. Jacques de Pétrucci, de Chiesi, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1503, mourut en 1512.

22. François de Potenza, siégeait en 1528.

23. Dominique, archidiacre de Potenza frère du précédent, siégea peu de temps.

24. Jacques, mourut en 1539.

25. Ferdinand de Madparra, Espagnol, archidiacre, d'Astorga, élu le 17 octobre 1539, mourut en 1551.

26. Jean-François Borenghi, de Milan, siégea quatre ans, et abdiqua.

27. Belisaire Baldini, de Naples, curé de Saint-Nicolas de Magrino, au diocèse de Nardo, nommé par Paul iv, le 17 juin 1555, assista au concile de Trente, sous Pie iv, mourut en 1591.

28. Jérôme Vela, de Vicence, succéda le 6 mars de la même année, et mourut en 1611.

29. Jean-Thomas Eustache, de Troja, nommé par Paul v, le 9 janvier 1612, résigna entre les mains du même pape, et rentra dans l'Oratoire d'où il était sorti.

30. Grégoire, nommé le 13 mai 1616, mourut en 1626.

31. Pierre-Paul Caputi, de Naples, nommé le 3 avril 1628, mourut la même année.

32. Persius Caracci, de Guastalla, transféré de Carpentras au Comtat-Venaissin le 5 janvier 1631, abdiqua en 1656.

33. Ferdinand Apicella, de Naples, évêque de Ruvo au territoire de Bari, transféré le 28 août de la même année, mourut en 1682.

34. Jean B. Quaranta, de Naples, nommé le 14 juin 1683, mourut en 1685.

35. Joseph Catanani, de Cantazaro, chantre de Cantazaro, nommé le premier avril 1686, mourut en 1703.

36. Grégoire Compagni, évêque du bourg du Saint-Sépulcre, transféré le 25 juin 1073, mourut au mois de septembre 1705.

37. Charles-Marie Pianetti, de Jesi, nommé le 17 mai 1706.

LARISSE, ville épiscopale et métropolitaine de la province de Thessalie, au diocèse de l'Illyrie orientale. C'est la plus considérable de toute la Thessalie; elle est sur le bord de la rivière de Penée, et a du côté du midi une grande plaine, et, de celui du septentrion, le mont Olympe. C'est la patrie d'Achille, et on l'appelait de son temps l'ancienne *Argos Thessalique*. Elle prit le nom de *Larisse* sous le règne d'Alexandre le Grand, ou peu de temps auparavant, lorsque les Syromacédoniens de Larisse de Syrie vinrent s'y établir. Elle subsiste encore aujourd'hui; et en qualité de métropole, elle a pour suffragans les évêchés de Démétrias, Pharsale, Démonie, Zenacci, Trica, etc. On en comptait autrefois vingt-huit. Voici ses archevêques :

1. Achilius, auquel la cathédrale est dédiée. On en fait la fête le 15 mai.

2. Alexandre, souscrivit à la lettre synodale de Sardique aux églises.

3. Basile, au concile d'Éphèse. Il se joignit aux Nestoriens, et fut déposé.

4. Vigilantius, au brigandage d'Éphèse où il approuva tout ce qui s'y passa. L'empereur Léon lui écrivit sur la mort de saint Protère en 458.

5. Proclus, avant l'an 531, qu'Étienne qui suit, implora la protection du saint-siège.

6. Etienne, appela au pape Boniface II de la sentence et des

vexations de l'archevêque Epiphane.

7. Jean 1^{er}, et un autre de même nom, évêque de la première Justinienne, instruisirent le procès d'Hadrien de Thèbes, accusé de malversation, et le condamnèrent injustement. Hadrien en appela au pape saint Grégoire qui cassa la sentence.

8. Constantin, prit le parti de saint Ignace, contre Photius qui prit sa place. (*Epist.* 8 *Nicol. Pap.*)

9. Euthyme, au huitième concile général.

10. Basile, au concile de Photius.

11. Jean II, siégeait du temps de l'empereur Léon le Sage.

12. Stylien, au concile que tint le patriarche Sisinnius pour empêcher les deux frères d'épouser les deux cousines.

13. Basile, souscrivit au décret d'union au sujet des saintes images, sous l'empereur Alexis Comnène.

14. Georges, souscrivit à la déposition du patriarche Côme Attique, suspect de l'erreur des Bongomiles, en 1144. Il assista en 1156 au jugement de Soterich Penteugène, patriarche d'Antioche, qui pensait mal du sacrifice de Jésus-Christ.

15. Jean III, au concile du patriarche Luc en 1166, dans lequel on examina la foi des Allemands.

16. N.... sous l'empereur Isaac Iange. (*L. 2. jur. græc. Rom. p.* 175.)

17. Thomas, au concile de Constantinople où Arsène fut déposé du patriarcat, sous Michel Paléologue.

18. Nicandre, au concile qu'assembla Jean Beccus contre Escammatismène, référendaire, qui avait falsifié un passage de saint Grégoire de Nysse sur la procession du Saint-Esprit.

19. N... auquel un moine, nommé Lazare, voulait persuader de s'opposer à l'union arrêtée au concile de Florence. (*Cod. Reg.* 1836.)

20. Galaction, siégeait vers le temps du concile de Florence.

21. Néophite, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph.

22. Jérémie, élevé en 1571 au siège patriarchal.

23. Démétrius, succéda à Jérémie en 1576.

24. Grégoire, au concile de Cyrille de Berrhée, patriarche de Constantinople, contre les erreurs de Cyrille Lucaris, son prédécesseur, en 1638.

25. Paysius, fut élu patriarche à la place d'Athanase, chassé pour la seconde fois de Constantinople.

26. Denis, fait patriarche en 1671.

27. Jacques, souscrivit à la réponse de Denis en 1672, au sujet du calvinisme, succéda au même siège de Constantinople.

28. Macaire, siégeait à la fin de l'avant-dernier siècle, ou au commencement du dernier.

29. Gabriel, en 1721. (*Or. chr. t. 2, p. 103.*)

Cette ville a eu aussi ses évêques latins depuis la prise de Constantinople, au treizième siècle, par les Français et les Vénitiens joints ensemble.

1. N.... auquel Innocent III, adresse ses lettres 114, 122, 160, 171, etc. (*L. 2, ibid. tom. 3, p. 979.*)

Il y eut un concile à Larisse l'an 551, pour y ordonner un évêque. (*Baluze.*)

LARISSE, ville épiscopale de la seconde Syrie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Apamée. Elle fut ainsi nommée par les Macédoniens, à cause de Larisse en Macédoine. Strabon, Ptolémée, Étienne n'en parlent point. Elle a eu pour évêques :

1. Géronce, au concile de Nicée.

2. Zoïle, à celui de Séleucie, où il se joignit à Georges d'Alexandrie, à Acace de Césarée, et souscrivit à leur formule. Il s'attacha ensuite aux orthodoxes, et souscrivit à la lettre du concile d'Antioche, à l'empereur Jovien, qui confirmait la foi de Nicée.

3. Patrophile, au premier concile général de Constantinople.

4. Julien, se joignit à Éphèse à Jean d'Antioche, et aux autres orientaux. Il fut excommunié.

5. Melèce, au concile de Chalcédoine.

6. Diogène, à la lettre des évê-

ques de sa province à l'empereur Léon.

7. Eusèbe, à la lettre des évêques de sa province à Jean de Constantinople, par laquelle ils condamnaient l'impieété de Sévère d'Antioche, et de Pierre d'Apamée.

8. Étienne, à la lettre en forme de requête, que les évêques de sa province écrivaient à l'empereur Justinien, pour le supplier de confirmer la condamnation de Sévère, de Pierre et du moine Zoaïe. (*Oriens chr.*, t. 2.)

Cette ville a eu aussi des évêques latins, qui sont :

1. Jean Faber, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par le pape Eugène IV en 1437.

2. Jean II.

3. Werboldus de Heyfs, de l'Ordre des Frères Mineurs, siéga sous Paul II, en 1470. (*Oriens chr.*, t. 3, p. 1191.)

LARMOYANS, hérétiques anabaptistes, qui croyaient qu'on ne pouvait s'attirer la miséricorde de Dieu que par les larmes et les hauts cris : ce qui leur attira aussi le nom de Brailans. (Pratécle, *Tit. ejulantes*. Sandère, *Hæres.* 100.)

LARRON, bon Larron. On nomme ainsi l'un des deux voleurs qui furent crucifiés avec Jésus-Christ ; savoir, celui qui se convertit à la croix, et à qui le Sauveur mourant adressa ces consolantes paroles : *Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis*. Les Grecs font la fête du bon

Larron le 23 de mars, et les Latins le 25. Il y en a qui lui ont donné le nom de Dîmas, et d'autres celui de Dismas ; mais ce nom du bon Larron, de même que l'histoire qu'on a faite de sa vie, n'ont aucun fondement. (Baillet, t. 1. 25 mars.)

LARROQUE (Matthien de), l'un des plus habiles ministres de la religion prétendue réformée en France, était né à Leirac, petite ville de Guienne, proche d'Agen, en 1619. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et des ouvrages des Pères. Étant venu à Paris, madame de la Trimoille le choisit pour être ministre de l'église prétendue réformée de Vitré en Bretagne, d'où, après y avoir été vingt-sept ans, il fut appelé à Rouen. Il mourut le 13 janvier 1684, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui une réponse aux motifs de la conversion du ministre Martin ; une réponse à l'office du Saint-Sacrement ; une Histoire de l'Eucharistie, deux dissertations latines de *Photino et Liberio* ; des observations latines pour soutenir le sentiment du ministre Daillé, touchant la supposition des épîtres de saint Ignace d'Antioche contre Pearson et Bevergius ; un Traité intitulé, *Conformité des églises réformées de France avec les anciens* ; Considérations servant de réponse à ce que M. David a écrit contre la dissertation de Photin, à Rouen, en 1671, in-4°. Considérations sur la nature de l'Église,

et sur quelques-unes de ses propriétés, à Quivilly, en 1673, in-12; un écrit de la communion sous les deux espèces, pour servir de réponse à celui de M. de Meaux; un Traité français sur la régle; des observations sacrées en latin, avec une dissertation sur la légion fulminante. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils. (Nouvelles de la république des lettres, mois de mars 1684. Bayle, Dictionnaire critique. Moréri, édition de 1759.)

LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, naquit à Vitré, et fut formé par son père à l'étude des langues savantes et de l'antiquité sacrée et profane. Après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, il se retira à Londres, passa ensuite à Copenhague, et de là en Hollande où il demeura jusqu'en 1690. Il revint alors en France, abjura le calvinisme, et rentra dans l'Eglise catholique. Il faisait son séjour ordinaire à Paris, fréquentant les gens de lettres, et s'appliquant à composer divers ouvrages. Ayant fait la préface d'un écrit satirique, dans lequel Louis XIV était fort maltraité à l'occasion de la famine de 1693, il fut arrêté et mis au Châtelet, puis transféré au château de Saumur. Il en sortit environ cinq ans après par les sollicitations de l'abbesse de Fontevraud, et obtint un poste dans les bureaux de M. de Torcy, ministre et secrétaire d'état. Au commencement de la régence, il

fut nommé secrétaire du conseil du dedans; et après la suppression de ce conseil, il eut une pension de quatre mille livres, dont il fut payé jusqu'à sa mort, arrivée le 3 septembre 1731. Il avait environ soixante-dix ans. Ses ouvrages sont : 1°. La vie de l'imposteur Mahomet, in-12, traduite de l'anglais de M. Prideaux, à Amsterdam, 1698, et à Paris, chez Musier, 1699. 2°. Les véritables motifs de la conversion de M. l'abbé de la Trappe (le Bouthillier de Rancé), avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits. C'est un ouvrage satirique. 3°. Nouvelles accusations contre Varillas, ou remarques critiques contre une partie de son histoire de l'hérésie, en 1687. C'est peu de chose à quelque érudition près. 4°. La Vie de François Eudes de Mezerai, en Hollande, 1726, in-12, roman satyrique. 5°. Traduction de l'histoire romaine d'Échard. Daniel de Larroque travailla aussi pendant quelques mois aux nouvelles de la république des Lettres, durant une maladie de Bayle. M. l'abbé d'Olivet attribue encore à M. de Larroque l'avis aux réfugiés, qui parut en 1690, et que d'autres attribuent à Bayle. (Voyez la lettre de M. l'abbé d'Olivet à M. le président Bouhiers, de l'académie française, imprimée au commencement de 1739. Moréri, édit. de 1759.)

LASA ou LESA, hébr., pour crier, du mot *sehuba*, crier ou sauver, ou oindre, ville que l'on

voit être la même que Lusa ou Lus. (Genès. 10, 19.)

LASCHARIUS (André), évêque de Posnan, ambassadeur au roi de Pologne au concile de Constance, prononça dans le concile une harangue pour porter l'empereur à procurer l'union, et une autre pour représenter au pape Jean xxiii l'obligation qu'il avait de se démettre volontairement de la papauté : ces deux harangues se trouvent dans le second tome du recueil de Van-der-Hardt. Journal des Savans, 1701, p. 59 de la première édition, et 52 de la seconde.)

LASSERÉ (Louis), de Tours, fut proviseur de Navarre l'an 1508, et mort en 1547, a donné des Vies de saint Jérôme, de sainte Paule et de saint Louis, à Paris, l'an 1541, et une lettre qui se trouve à la tête des sermons de Clichou, imprimés à Paris en 1534. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle, col. 1029.)

LASTHÈNES, grec, *la force de la pierre*, prince de Crète, qui établit Démétrius Nicator sur le trône de Syrie, par le moyen des troupes qu'il lui fournissait. Démétrius, pour reconnaître ce service, donna à Lasthènes le gouvernement de Syrie, avec la principale autorité dans son royaume, l'appelant son père et son parent. (1 Mach. 11, 31.)

LATHBERT (Jean), cordelier anglais, florissait en 1406 Il a

fait des Commentaires sur les psaumes, sur Jérémie et sur les actes des apôtres et d'autres ouvrages. Wadingue le loue beaucoup pour son savoir dans la philosophie et dans la Théologie. (Pitseus, *de Script. angl.*, p. 582.)

LATICLAVE. Les Romains appelaient laticlave, les bandes larges appliquées sur le devant, aux deux côtés de la veste, comme nos galons ; et lorsque ces bandes étaient étroites, ils les nommaient angusticlave. On voit encore des espèces de laticlaves ou angusticlaves, c'est-à-dire, de ces bandes ou paremens à nos tuniques et à nos dalmatiques. (De Vert, t. 2, p. 326.)

LATINO-LATINI ou LATINUS-LATINIUS, savant ecclésiastique, né à Viterbe, vers l'an 1513, passa une partie de sa vie à Rome où on le mit l'an 1573 entre ceux qui étaient destinés pour la correction du décret de Gratien, tous gens considérables par leur érudition et par leurs dignités. Il travailla treize années de suite à ce grand ouvrage, et mourut à Rome le 21 janvier 1593. Nous avons de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Observationes et emendationes in Tertullianum*, dans l'édition des œuvres de Tertullien par Pamelius, depuis celle qui se fit à Paris l'an 1668. 2°. *Bibliotheca sacra et profana, sive observationes, correctiones, conjecturae et variae lectiones*, que Domini-que Macri a publiée à Rome l'an

1667. La vie de Latinus-Latinus se voit à la tête de cet ouvrage.

LATITUDINAIRE ou **LATITUDINARIEN**, *latitudinarius*. Ce terme, qui est employé par quelques théologiens, signifie la même chose que tolérant, et se prend pour des personnes qui ouvrent un chemin large pour aller au Ciel, en approuvant presque toutes les religions.

LATIUS (Jean). On a de lui deux livres de Commentaires touchant les pélagiens et les sémi-pélagiens, imprimés à Harderwich en 1617. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1695.)

LATOME, *Latomus* (Jacques), né à Cambron, petit bourg avec une abbaye dans le Hainaut, fut docteur de Louvain, chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et écrivit contre Luther et les autres hérétiques, depuis l'an 1519 jusqu'en 1544, qui fut celui de sa mort. Latome était un des plus habiles docteurs qu'il y eût de son temps dans la faculté de Louvain : il avait beaucoup de jugement et de lecture, et écrivait facilement en latin, quoique sans beaucoup de politesse. Il a composé d'excellens Traités de controverse; savoir, de l'Eglise; de la primauté du pape; de la confession auriculaire; de la défense de la censure de Louvain, contre les articles de Luther; des questions qui agitent l'Eglise au-dedans et au-dehors;

Réponse à la réplique de Luther; de l'obligation des lois humaines; un Traité contre Æcolampade; contre le livre d'Érasme, des moyens de rétablir la concorde; deux Dialogues sur les trois langues et sur l'étude théologique; un écrit contre le livre intitulé : Économie chrétienne; trois livres contre Guillaume Tindal; un Traité du mariage; sur quelques articles dont on doute s'ils sont nécessaires; Réponses à trois questions; deux lettres contre Melancthon sur l'Eglise, et contre les factions de la diète de Ratisbonne. Ces ouvrages ont été imprimés à Louvain en 1550. (Bellarmin, *de Script. eccl.* Le Mire. Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle.)

LATOME, *Latomus* (Barthélemi), né à Arlon dans le Luxembourg l'an 1487, enseigna la langue latine et la rhétorique à Trèves, à Cologne, à Fribourg, à Paris et ailleurs. Il mourut à Coblentz vers l'an 1566, âgé de plus de quatre-vingts ans, et laissa plusieurs ouvrages, savoir: de l'autorité de la communion et du pouvoir de l'Eglise, et des évêques contre Bucer; Réfutation des calomnies de Bucer; de l'Eucharistie; de l'invocation des saints; de l'autorité de l'Eglise et du célibat des prêtres; à Cologne, en 1546 et 1559; Un Traité de la docte simplicité de l'usage du calice, et du saint sacrifice de la messe,

imprimé en 1550; une Réponse de Dathenus, cordelier apostat, imprimée en 1558; lettres touchant le schisme, imprimées à Strasbourg en 1566. (Valère-André, Bibloth. belg., édition de 1739, in-4°. Le Mire. Dupin.)

LATOME, *Latomus* (Jean), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Val-Vert, était natif de Berg-Op-Zoom dans le Brabant, et fut prieur de Saint-Tron. Il mourut à Anvers le 1^{er} juillet 1578, âgé de cinquante-trois, après avoir traduit le pseautier en vers, mis en latin les sermons de Jean Ferus, et publié l'histoire du monastère de Saint-Thron. (Valère-André, Bibliothèque belg.)

LATOPOLIS, ville épiscopale, de la première Égypte, dans le patriarchat d'Alexandrie. Elle est dans les terres, et Strabon l'appelle *Latonæ civitas*. C'est la capitale d'un nome appelé de son nom, Latopolites, assez proche de Memphis dont elle dépendait et était partie. Elle est plus connue aujourd'hui sous le nom de Doroten. On y a vu les évêques suivans :

Isaac, mélécien, alla au concile de Sardique, et se retira à Philippopolis.

1. Paul, souscrivit au concile de Sardique.

2. Timothée, auquel succéda, selon Théophile d'Alex. (Hom.

3. Pasc.)

3. Apelles. (*Or. ch.*, t. 2, p. 522.)

On voit par la vie de saint

Pacôme, qu'il s'est tenu un concile à Latopolis.

LATOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Thébaïde, dans le patriarchat d'Alexandrie. Elle est du nome Hermonthide, sur la rive gauche ou occidentale du Nil, au-delà de Tentyra. On y honorait Pallas et Latus. Ce Latus qui lui a peut-être donné le nom, est un certain poisson d'une belle grandeur, qu'on trouve dans le Nil, aux environs de cette ville, que les Arabes appellent présentement Asno. Elle a eu pour évêques :

1. Isaac, mélécien.

2. Ammonius, siégeait du temps de la persécution de Dioclétien et de Maximien.

3. Théodore, jacobite, se trouva à l'assemblée des évêques de Thébaïde, qui portèrent des plaintes contre les domestiques de Cyrille II, patriarche des jacobites. (*Ibid.* p. 610.)

LA TRAN, originairement nom propre d'homme, *Lateranus*. Latran était un patrice romain, qui fut désigné consul l'an 65 de Jésus-Christ, et tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison. Sa maison, qui était sur le mont Coelus, proche de la Porte-Latine, fut appelée le palais de Latran, et donnée aux papes par Constantin. Cet empereur y fit bâtir une église qu'on appela Basilique constantinienne, autrement l'église du Sauveur, à cause que pendant que saint Sylvestre en faisait la dédicace, l'image du Sauveur

apparut sur la muraille : mais comme on fit faire un baptistère près de cette église , et que les baptistères avaient l'image de saint Jean-Baptiste, on lui donna aussi le nom de Saint-Jean-de-Latran qui lui est resté, quoique son véritable nom soit celui de saint Sauveur, et qu'on célèbre sous ce nom la dédicace de cette église le 9 novembre. Saint-Jean-de-Latran est le premier siège des papes. Sixte v fit rebâtir le palais de Latran, et Innocent x en fit réparer l'église. Les conciles suivans se sont tenus dans cette église.

Conciles de Latran.

Le premier se tint l'an 1102, sous le pape Paschal II, contre l'empereur Henri IV. (*Reg.* 26. *Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le second, l'an 1110, sous le même pape, en faveur de l'autorité épiscopale. On y défendit aux clercs de recevoir l'investiture de la main des laïcs, sous peine d'excommunication et de privation de leurs dignités, et on y déclara que le soin de toutes les affaires ecclésiastiques appartenaient aux évêques. (*Ibid.*)

Le troisième, l'an 1111, sous le même pape. On y remit les fiefs que l'Eglise tenait de l'empire, à Henri IV, lequel, de son côté, renonça aux investitures. (Mansi, supplément, t. 2, col. 261.)

Le quatrième, l'an 1112. L'empereur Henri IV y fut excommunié, et on lui ôta le privilège des investitures qu'il avait

extorqué de Paschal II. (*Lab.* 10. Mansi, *ibid.*)

Le cinquième, l'an 1116, sous le même pape. On y confirma le concile précédent. (Labbé, *ibid.* Mansi, *ibid.* col. 311.)

Le sixième, qui est le premier concile général de Latran, fut tenu l'an 1123 par le pape Calixte II, pour le recouvrement de la Terre-Sainte et sur la discipline. On y compte plus de trois cents évêques, et plus de six cents abbés. L'empereur y envoya ses ambassadeurs, et il fut conclu pour le bien de la paix, que les empereurs ne donneraient plus d'investiture par la crosse et par l'anneau, mais que les évêques et les abbés élus librement et sans simonie, recevraient l'investiture des fiefs seulement, avec le bâton et le sceptre. On renouvela les indulgences que le pape Urbain II avait accordées à ceux qui donneraient du secours aux chrétiens opprimés par les infidèles, et l'on y fit vingt-deux canons.

Le premier défend les ordinations simoniaques, et ordonne que tous ceux qui auront obtenu quelque dignité ecclésiastique par argent, en seront dépouillés.

Le second veut qu'on donne les prévôtés, les archiprêtres et les doyennés à des prêtres, et les archidiaconés à des diacres.

Le troisième est un renouvellement des défenses faites aux clercs d'avoir des femmes ou des concubines, ou de demeurer avec des femmes, à l'exception de

celles qui sont marquées dans le concile de Nicée.

Le quatrième défend aux princes et à tous les laïcs de s'attribuer la disposition des biens d'Eglise, qui doivent appartenir aux évêques.

Le cinquième note d'infamie les mariages entre parens, comme étant défendus par les lois divines et humaines.

Le sixième déclare nulles les ordinations faites par l'antipape Burdin après sa condamnation, et celles qui ont été faites par les faux évêques qu'il a ordonnés.

Le septième fait défenses aux archidiacres, aux archiprêtres, aux prévôts et aux doyens de donner des bénéfices à charge d'âmes, ou les prébendes, sans le consentement et l'approbation de l'évêque.

Le neuvième défend de recevoir à la communion ceux qui ont été excommuniés par leur évêque.

Le dixième fait défenses de consacrer un évêque, à moins qu'il n'ait été élu canoniquement.

Le onzième accorde des indulgences à ceux qui se croisent pour la Terre-Sainte, met leurs personnes, leurs biens et leurs familles sous la protection de l'apôtre saint Pierre et de l'Eglise romaine; ordonne à tous ceux qui avaient pris la croix pour aller dans la Terre-Sainte, ou en Espagne, et qui l'avaient quittée, de la reprendre, et de faire ce voyage dans l'année,

sous peine d'excommunication; et si ce sont des princes ou des seigneurs, le concile met l'interdit dans toutes leurs terres.

Le douzième fait défenses de s'emparer des biens de ceux qui mourraient sans héritiers.

Le treizième excommunie les infracteurs de la trêve ordonnée pour de certains jours.

Le quatorzième défend, sous peine d'excommunication, aux laïcs de s'approprier les oblations faites à l'Eglise, ni d'enfermer des églises dans des châteaux.

Le quinzième et le seizième excommunient les faux monnoyeurs, et ceux qui dépouillent les pèlerins qui vont en quelques lieux de dévotion.

Le dix-septième défend aux abbés et aux moines d'admettre les pécheurs à la pénitence publique, de faire la visite des malades; de leur administrer l'extrême-onction, de chanter des messes solennelles et publiques, et leur ordonne de recevoir de leur évêque le saint chrême, les saintes huiles et l'ordination.

Le dix-huitième ordonne que les curés seront établis par les évêques auxquels ils doivent rendre raison de leur conduite, et que personne ne recevra d'église, ou de dîmes de la main des laïcs, que du consentement de l'évêque.

Le dix-neuvième ordonne que les monastères continueront de rendre aux évêques les services et les devoirs qu'ils leur ont rendus depuis le temps de Grégoi-

re vii, et il ôte aux abbés et aux moines le droit d'alléguer la possession de trente ans, pour se maintenir dans des églises qui appartenaient auparavant aux évêques.

Le vingtième excommunie ceux qui inquiètent les clercs, ou les moines dans leurs personnes, ou dans leurs biens.

Le vingt-unième déclare nuls les mariages des prêtres, des diacres, des sous-diacres et des moines.

Le vingt-deuxième déclare nuls les aliénations des biens de l'Église, et les ordinations faites par des évêques intrus ou simoniaques, ou qui n'ont pas été élus canoniquement. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le septième concile se tint l'an 1185, sous le pape Innocent II. On y approuva les trêves du seigneur, qui consistaient à s'abstenir de tout acte d'hostilité, depuis le mercredi au soir jusqu'au matin du lundi suivant. (*Gall. christ. t. 1, p. 986.*)

Le huitième, qui est le second concile général de Latran, se tint l'an 1139, sous l'empire de Conrad III. Le pape Innocent II y présida, et près de mille évêques s'y trouvèrent. L'antipape Anaclet, Pierre de Buis et Arnould de Bresse, y furent condamnés. L'on y fit aussi trente canons sur la discipline.

Le premier prive de leur dignité, ceux qui ont été ordonnés par simonie.

Le second porte, que tous les simoniaques seront privés de

leurs bénéfices, et notés d'infamie.

Le troisième défend, sous peine d'excommunication, de recevoir ceux qui sont excommuniés par leur évêque.

Le quatrième ordonne la privation de bénéfices contre les ecclésiastiques qui ne sont pas modestement habillés, après l'avertissement de l'évêque.

Le cinquième ordonne d'observer le décret du concile de Chalcédoine, en ce qui concerne les biens des évêques après leur mort, et veut qu'on excommunie aussi ceux qui pillent les biens des prêtres et des clercs après leur mort.

Le sixième porte, que les sous-diacres et ceux qui sont dans des ordres plus élevés, seront privés de leurs offices ou de leurs bénéfices, s'ils viennent à se marier, ou à prendre des concubines.

Le septième défend d'entendre les messes des prêtres mariés ou concubinaires, et déclare nuls leurs mariages, aussi bien que ceux des chanoines réguliers et des moines.

Le huitième règle la même chose, à l'égard des filles consacrées à Dieu, qui se marient.

Le neuvième défend aux chanoines réguliers et aux moines d'apprendre le droit civil et la médecine, pour gagner du bien dans ces exercices, et veut qu'on excommunie les évêques, les abbés et prieurs qui donnent permission à leurs sujets de vaquer à ces sortes de sciences.

Le dixième ordonne aux laïcs qui ont des dîmes, ou des églises, de les rendre aux évêques, sous peine d'excommunication, soit qu'ils les aient reçues des évêques, ou de quelques autres personnes. Le même canon défend de donner des archidiaconés ou des doyennés à d'autres qu'à des prêtres, ou à des diacres. Il défend aussi de donner des églises à loyer à des prêtres.

Le treizième condamne l'usure et les usuriers.

Le quatorzième défend les combats militaires qui avaient coutume de se faire dans les foires, et ordonne que les gladiateurs qui seront blessés dans ces combats, n'auront point la sépulture ecclésiastique, quoiqu'on leur accorde la pénitence et le viatique.

Le quinzième excommunie ceux qui maltraitent un clerc ou un moine, et défend aux évêques de leur donner l'absolution, si ce n'est au lit de la mort, jusqu'à ce qu'ils se soient présentés au saint-siège, Il défend aussi de livrer ceux qui se sauvent dans les églises et dans les cimetières.

Le seizième défend de prétendre aux bénéfices, comme par droit de succession.

Le dix-septième condamne les mariages incestueux.

Le dix-huitième excommunie les incendiaires et ceux qui les aident, ou qui les conseillent, et leur impose pour pénitence d'aller à la Terre-Sainte, ou en Espagne pour servir l'Église.

Le dix-neuvième suspend pour un an les évêques, et les oblige à la restitution, s'ils se relâchent de la rigueur du canon précédent contre les incendiaires.

Le vingtième déclare que les rois et les princes ont pouvoir de faire justice, en consultant les évêques.

Le vingt-un déclare les enfans des prêtres incapables de recevoir les ordres, s'ils n'ont fait profession de la vie monastique ou régulière.

Le vingt-deuxième condamne les fausses pénitences de ceux qui expient un crime sans se corriger des autres, ou qui demeurent dans l'occasion prochaine du péché, ou qui ne veulent point pardonner, etc.

Le vingt-quatrième est une défense de rien exiger pour le saint chrême, pour les saintes huiles et pour la sépulture.

Le vingt-cinquième défend de recevoir des bénéfices de la main des laïcs, et en prive ceux qui en ont reçu,

Le vingt-sixième défend, sous peine d'anathème, à de certaines religieuses qui n'observaient ni la règle de Saint-Basile, ni celle de Saint-Benoît, ni celle de S. Augustin, de demeurer dans des maisons particulières, et d'y recevoir des personnes de l'autre sexe.

Le vingt-septième défend aux religieuses de se trouver dans un même chœur avec des moines, ou des chanoines, pour y chanter l'office divin.

Le vingt-huitième porte qu'on ne laissera point une église vacante plus de trois mois après la mort de l'évêque, et défend sous peine d'anathème aux chanoines d'exclure les personnes de piété de l'élection des évêques, déclarant nulle l'élection qu'ils pourraient faire, sans les y avoir appelés.

Le vingt-neuvième prononce anathème contre les frondeurs et les tireurs de l'arc, qui exercent leur métier contre les chrétiens.

Le trentième et dernier canon annulle toutes les ordinations faites par Pierre de Léon, et par les autres hérétiques et schismatiques. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le neuvième concile se tint l'an 1168, sous le pape Alexandre III. L'empereur Frédéric y fut excommunié et privé de l'empire, pour avoir fait mettre sur le siège apostolique l'antipape Victor III. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le dixième, qui est le troisième concile général de Latran, se tint l'an 1179, sous le pape Alexandre III. Il s'y trouva environ trois cents évêques, et l'on y fit plusieurs canons tendans ou à rétablir la discipline de l'Eglise, ou à rompre les mauvais desseins des schismatiques, ou à arrêter le cours dangereux des Vaudois et des Albigeois.

Le premier canon regarde l'élection des papes, et ordonne qu'il faudra dorénavant les deux

tiers des suffrages des cardinaux pour être élu, au lieu qu'auparavant la pluralité des voix suffisait.

Le second renferme la condamnation des Vaudois et des Albigeois.

Le troisième ordonne que celui qu'on élira pour évêque, sera âgé de trente ans, né en légitime mariage, et recommandable par sa science et par ses mœurs; que les doyens, les archidiaconés, les cures et autres bénéfices à charge d'âmes, ne seront donnés qu'à ceux qui auront l'âge de vingt-cinq ans; que ceux qui sont élevés à une dignité supérieure, s'ils ne se font ordonner dans le temps, seront privés de leurs bénéfices, sans qu'ils puissent se mettre à couvert par un appel.

Le quatrième règle le nombre des chevaux que les prélats peuvent mener avec eux, en faisant la visite de leurs diocèses,

Le cinquième renouvelle la défense d'ordonner les clercs sans titres ecclésiastiques.

Le sixième règle la formalité des jugemens ecclésiastiques.

Le septième condamne la coutume d'exiger de l'argent pour mettre en possession des bénéfices, pour enterrer les morts, pour bénir les mariages et administrer les autres sacrements.

Le huitième défend de donner ou même de promettre des bénéfices avant qu'ils soient vacans; ordonne aux collateurs d'y nommer dans les six mois après

la vacance, et attribue au chapitre le droit de nommer aux bénéfices que l'évêque laissera plus long-temps vacans, et à l'évêque celui de nommer à ceux qui seront de la collation du chapitre, et au défaut de l'évêque et du chapitre, il transfère le droit métropolitain.

Le neuvième réprime les entreprises des chevaliers du temple, et de quelques autres congrégations contre l'autorité des évêques.

Le dixième défend de recevoir des moines dans des monastères pour de l'argent, et aux moines d'avoir des pécules, sous peine d'excommunication.

Le onzième défend aux ecclésiastiques, qui sont dans les ordres sacrés, d'avoir des femmes avec eux, et de fréquenter les monastères de filles sans nécessité.

Le douzième défend à tout clerc qui subsiste des revenus de l'Eglise, de faire la fonction d'avocat ou de procureur, si ce n'est pour ses propres affaires, ou pour celles de l'Eglise, ou pour des pauvres qui ne peuvent pas se défendre.

Le treizième défend la pluralité des bénéfices à charge d'âmes, et ordonne la résidence.

Le quatorzième défend aussi la pluralité des prébendes, condamne la conduite des laïques, qui mettent des clercs dans des églises, et les déposent quand il leur plaît; et ordonne que ceux qui retiendront les dîmes et les autres biens de l'Eglise, seront privés de la sépulture ecclésiastique.

Le quinzième ordonne que les biens que les ecclésiastiques ont amassés du revenu de leurs bénéfices, demeureront aux églises auxquelles ils appartiennent, soit qu'ils en aient disposé par testament ou non.

Le seizième ordonne que dans les chapitres, on suivra l'avis de la plus grande et de la plus saine partie des chanoines.

Le dix-septième ordonne que quand les patrons laïques présenteront plusieurs sujets pour remplir une même église, on préférera celui qui aura le plus de mérite et le plus grand nombre de suffrages.

Le dix-huitième ordonne l'établissement d'un maître d'école dans toutes les églises cathédrales, pour l'instruction de la jeunesse, auquel on donnera un bénéfice d'un revenu suffisant pour son entretien.

Le dix-neuvième défend, sous peine d'anathème, les impositions dont les magistrats chargeaient les églises et les ecclésiastiques, à moins que les évêques et le clergé n'y consentent, à cause des nécessités de l'état, et de l'insuffisance des biens des laïques pour y subvenir.

Le vingtième condamne les tournois dans lesquels des soldats se battent et se tuent, pour faire montre de leur force et de leur adresse.

Le vingt-unième prescrit, sous peine d'excommunication, l'observation de la trêve, c'est-à-dire, de toute cessation d'acte d'hostilités, depuis le soleil cou-

ché, le mercredi jusqu'au lundi matin, depuis l'avent jusqu'à l'octave d'après l'Epiphanie, et depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave d'après Pâque.

Le vingt-deuxième ordonne que les moines, les clercs, les pèlerins, les marchands, les paysans qui viennent pour l'agriculture, seront en sûreté, et qu'on n'exigera point d'eux de nouveaux péages.

Le vingt-troisième accorde aux lépreux qui se trouvent en assez grand nombre pour avoir une église, un cimetière et un prêtre, la permission de les avoir, à condition qu'ils ne feront point de tort aux anciennes églises pour le droit de paroisse.

Le vingt-quatrième défend aux chrétiens de fournir des armes, du fer, des cordages ou d'autres instrumens de guerre aux Sarrasins, et excommunie ceux qui se mettent à leur service de mer, et ceux qui prennent les biens des personnes qui ont fait naufrage.

Le vingt-cinquième ordonne que les usuriers publics seront privés de la communion pendant leur vie, et de la sépulture ecclésiastique après leur mort.

Le vingt-sixième déclare que l'on ne doit point souffrir que les Sarrasins aient des esclaves chrétiens, ni que des chrétiens demeurent avec eux.

Le vingt-septième est contre les Albigeois. (*Reg.* 27. *Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le onzième se tint l'an 1180. On y confirma les trêves du Sei-

gneur. (*Gall. chr.*, t. p. 986.)

Le douzième, qui est le quatrième concile général de Latran, se tint au mois de novembre de l'an 1215 dans l'église de Saint-Sauveur. Le pape Innocent III y présida en personne, et en fit l'ouverture par un discours qui commence par ces paroles de Jésus-Christ : *J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque avec vous.* Il s'y trouva près de quatre cents douze évêques, et près de huit cents abbés ou prieurs. Les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, et des autres princes chrétiens, s'y rendirent. Le pape y fit lire soixante-dix canons ou chapitres fort longs qu'il avait dressés lui-même, et qui regardent tous ou la condamnation des hérétiques, ou la réforme de l'Église universelle et le rétablissement de la discipline ecclésiastique, ou la paix entre les princes chrétiens et le secours de la Terre-Sainte, ou la réunion des Grecs avec les Latins. Ces soixante-dix chapitres commencent par une formule de foi qui renferme un abrégé de la doctrine de l'Eglise.

Le second chapitre est une condamnation des erreurs de l'abbé Joachim et de celles d'Amoury. (*Voyez* AMAURY et JOACHIM.)

Le troisième excommunie tous les hérétiques, et ordonne qu'ils seront livrés au bras séculier, après leur condamnation, pour être punis comme ils le méritent; que leurs biens seront confisqués s'ils sont laïcs; et s'ils

sont clercs, qu'ils seront appliqués aux églises. Il excommunie aussi ceux qui reçoivent, qui protègent ou qui soutiennent les hérétiques, et menace de déposition les évêques qui négligeront de purger leur diocèse d'hérétiques.

Le quatrième exhorte les Grecs à se réunir et à se conformer aux Latins, afin qu'il n'y ait qu'un pasteur et qu'un troupeau.

Le cinquième règle l'ordre des patriarches, et ordonne qu'après l'église de Rome, celle de Constantinople aura le premier rang, celle d'Alexandrie le second, celle d'Antioche le troisième, et celle de Jérusalem le quatrième; et on donne le pouvoir aux patriarches de ces églises d'accorder le *pallium* aux archevêques qui dépendent d'eux, et d'en exiger une profession de foi et d'obéissance au saint-siège, quand ils auront eux-mêmes reçu du saint-siège le *pallium*.

Le sixième ordonne la tenue des conciles provinciaux chaque année pour la réforme des mœurs, principalement de celles du clergé.

Le septième enjoint aux ordinaires de veiller à la réforme des mœurs de leurs diocésains, et de corriger les abus sans qu'on puisse les en empêcher, sous prétexte d'aucun usage contraire, ou par quelque appellation.

Le huitième règle la procédure que l'on doit garder dans

les accusations intentées contre les ecclésiastiques.

Le dixième ordonne que les évêques auront dans les églises de leurs diocèses des personnes éclairées pour y prêcher la parole de Dieu, et y administrer le sacrement de Pénitence.

Le onzième confirme et étend l'ordonnance du concile de Latran, sous Alexandre III, touchant l'établissement des maîtres pour instruire les clercs.

Le douzième porte que les abbés et les moines tiendront des chapitres de trois ans en trois ans, sans préjudicier aux droits des évêques diocésains.

Le treizième défend d'établir de nouveaux Ordres religieux, et qui porte que ceux qui voudront embrasser la vie religieuse, entreront dans un Ordre approuvé. Il défend aussi à un même homme d'être abbé de deux monastères.

La quatorzième veut que l'on punisse les clercs incontinens, et les évêques qui les soutiennent.

Le quinzième défend aux clercs de s'enivrer, d'aller à la chasse, et d'avoir des chiens ou des oiseaux de chasse.

Le seizième leur défend de faire des trafics séculiers et déshonnêtes, d'aller aux spectacles des comédiens, ou des farceurs, ni d'entrer dans les cabarets, si ce n'est en voyage, ou par nécessité; il leur ordonne de porter une couronne convenable à leur état, et la modestie dans leurs habits.

Le dix-septième condamne quelques déréglemens des clercs, aussi bien que ceux qui ne célèbrent la messe que quatre fois l'an, et qui n'y assistent que rarement et sans dévotion.

Le dix-huitième défend aux clercs d'assister aux exécutions de mort, de prononcer aucune sentence qui aille à verser le sang, de se battre en duel, et de donner la bénédiction pour faire l'épreuve de l'eau chaude, ou froide, ou du fer chaud.

Le dix-neuvième ordonne la propreté des vases et des ornemens de l'église, et défend d'y mettre des meubles, si ce n'est en cas de nécessité.

Le vingtième commande, sous peine de suspense, d'enfermer sous la clef le saint chrême et l'Eucharistie.

Le vingt-unième est le fameux canon qui enjoint à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui seront parvenus à l'âge de discrétion, de confesser tous leurs péchés au moins une fois l'an, à leur propre prêtre, et de communier avec respect au moins à Pâque.

Le vingt-deuxième enjoint aux médecins d'avertir les malades de faire venir les prêtres avant de rien leur ordonner, et leur défend, sous peine d'excommunication, de rien conseiller aux malades pour la santé du corps, qui puisse mettre l'âme en danger.

Le vingt-troisième porte qu'on ne laissera point une église cathédrale, ou égulière, vacante

plus de trois mois, et que si ceux à qui l'élection appartient n'y procèdent pas dans ce temps-là, ils seront privés du droit d'élire pour cette fois, qui sera dévolu à leur supérieur immédiat.

Le vingt-quatrième déclare nulles les élections qui ne se font pas par inspiration, ou par compromis.

Le vingt-cinquième veut qu'on prive du bénéfice celui qui consent à une élection faite par l'autorité des puissances régulières, et de la capacité d'être élu à un autre. Et ceux qui ont procédé à l'élection, il les suspend pour trois ans de leurs offices et bénéfices, et les prive du droit d'élire.

Le vingt-sixième est sur la manière de confirmer ceux qui sont élus aux bénéfices.

Le vingt-huitième porte que ceux qui auront demandé et obtenu permission de quitter leurs bénéfices, seront tenus et contraints de le faire.

Le vingt-neuvième confirme le canon du troisième concile de Latran, qui défend à une même personne d'avoir plusieurs bénéfices à charge d'âme. On y déclare néanmoins que le saint-siège pourra dispenser des personnes de mérite et de lettres, que l'on doit honorer de bénéfices considérables, quand il y aura quelque raison de le faire.

Le trentième suspend du droit de conférer des bénéfices, ceux qui les donnent à des personnes incapables, et réserve cette sus-

pense au saint-siège ou au patriarche.

Le trente-troisième défend aux archidiacres d'exiger le droit de procuration, quand ils ne feront point la visite en personne.

Le trente-quatrième défend les exactions sur le peuple, sous prétexte de payer le droit de procuration aux légats ou à d'autres.

Le trente-cinquième ne veut pas qu'on appelle d'un juge à son supérieur, avant qu'il ait rendu son jugement, si ce n'est qu'on ait rendu son jugement, si ce n'est une cause légitime d'appeler.

Le trente-septième est une défense de donner des commissions pour faire appeler des personnes devant des juges éloignés de plus de deux journées de chemin.

Le trente-neuvième veut que l'on commence par remettre en possession celui qui a été dépouillé, avant de juger la question de droit.

Le quarantième défend aux ecclésiastiques de se compromettre avec les laïcs, pour des causes ecclésiastiques.

Le quarante-troisième défend aux laïcs d'exiger des sermens de fidélité des clercs qui ne tiendront aucun bien temporel qui relève d'eux.

Le quarante-quatrième porte que l'on n'observera point les constitutions des princes qui préjudicient aux droits des églises, soit pour l'aliénation des fiefs, soit pour l'usurpation de

la juridiction ecclésiastique, soit pour d'autres biens.

Le quarante-cinquième prive du droit de patronage ceux qui feront blesser ou mourir les clercs des églises de leur patronage.

Le quarante-sixième renouvelle le dix-neuvième canon du troisième concile général de Latran, sous le pape Alexandre III, et le quarante-septième règle la forme de l'excommunication.

Le cinquantième révoque la défense de contracter mariage dans le second et le troisième degrés d'affinité, et entre les enfans issus d'un second mariage et les parens du premier mari.

Le cinquante-unième défend les mariages clandestins, et ordonne la publication des bans.

Le cinquante-deuxième ne veut point que l'on reçoive de témoins en matière d'empêchemens de mariage, qui ne déposent que ce qu'ils ont ouï-dire.

Le cinquante-quatrième ordonne que la dîme sera payée avant le cens, ou le tribut.

Le cinquante-cinquième porte que les moines paieront la dîme des terres qu'ils acquerront à l'avenir.

Le cinquante-sixième fait défenses aux clercs séculiers ou réguliers, de stipuler en louant leurs héritages, qu'on leur paiera la dîme, et que ceux à qui ils les donnent, se feront enterrer chez eux.

Le cinquante-huitième porte que les ecclésiastiques et les

moines , pendant l'interdit , pourront célébrer l'office à voix basse dans leurs églises , sans sonner les cloches , à condition que les interdits et les excommuniés en seront exclus.

Le cinquante-neuvième défend à tout religieux de servir de caution , ou d'emprunter quelque somme sans la permission de son abbé , et de la plus grande partie du chapitre.

Le soixante-unième confirme le vingt-cinquième canon du second concile général de Latran , qui défend de recevoir des bénéfices de la main des laïcs.

Le soixante-deuxième défend de montrer les reliques hors de leurs châsses , de les exposer en vente , et de les honorer si elles ne sont approuvées du pape. Il réforme aussi l'abus des indulgences indiscretes , et ordonne que celles de la dédicace d'une église ne s'étendront pas au-delà d'un an.

Le soixante-troisième déclare simoniaques ceux qui exigeront ou qui recevront quelque chose pour la bénédiction des abbés ou la collation des ordres.

Le soixante-quatrième ordonne qu'on chassera des monastères les religieux ou religieuses qui donnent ou qui exigent quelque chose pour l'entrée en religion.

Le soixante-cinquième défend aux prélats d'interdire une église après la mort du curé , afin d'exiger une somme de son successeur.

Le soixante-sixième défend de rien exiger pour la sépulture des morts , pour la bénédiction du mariage ou pour d'autres choses semblables , sans préjudice néanmoins des pieuses coutumes , que quelques-uns veulent abolir par un esprit hérétique.

Le soixante-huitième porte que les Sarrasins et les Juifs auront des habits particuliers pour les distinguer des chrétiens , et enjoint aux princes de les empêcher de proférer des blasphèmes contre Jésus-Christ.

Le soixante-neuvième défend de leur donner des charges et des offices publics.

Le soixante-dixième et dernier canon ordonne que l'on empêchera les Juifs convertis d'observer leurs cérémonies.

On régla encore quelques autres affaires dans ce concile. On y publia le décret pour la croisade de la Terre-Sainte. La cause de l'empire y fut agitée entre les députés d'Othon et de Frédéric , et jugée en faveur de ce dernier. Les comtes de Toulouse et de Foix demandèrent d'être rétablis dans leurs états. Le patriarche des Maronites y réunit ceux de sa nation avec l'église de Rome , et l'on y agita la question de la primatie de Tolède. (*Reg.* 28. *Lab.* 11. *Hard.* 7.)

Le treizième concile se tint l'an 1216. (*Gall. chr.* , t. 3 , p. 991. *D.*)

Le quatorzième , l'an 1444. On y déposa l'évêque de Grenoble. (*Raynaldus* , *ad hunc ann.*)

Le quinzième, l'an 1512. Il commença le 10 mai 1512, sous le pape Jules II, et finit le 16 mars 1517, sous le pape Léon X. Il était composé de quinze cardinaux, de soixante-dix-neuf archevêques ou évêques, de six abbés ou généraux d'Ordre. Il y eut douze sessions. On lut dans les trois premières les bulles de convocation et de prorogation du concile, une autre bulle qui annulait tout ce qui s'était fait à Pise, à Milan, à Lyon, et le renouvellement de l'interdit prononcé contre le royaume de France. On lut dans la quatrième, les lettres-patentes de Louis XI, portant l'abrogation de la pragmatique. On confirma dans la cinquième la constitution de Jules II, contre les pratiques simoniaques, pour l'élection du pape. On prorogea dans la sixième et dans la septième session, la citation qu'on avait faite dans la quatrième, par laquelle on somrait tous les fauteurs de la pragmatique de comparaître au concile, pour alléguer les raisons qu'ils prétendaient avoir d'en empêcher l'abrogation. On défendit dans la neuvième d'étudier plus de cinq ans en philosophie, sans apprendre de Théologie, ou de droit, et l'on y fit plusieurs autres réglemens; savoir :

1°. Que l'on ne pourvoirait aux églises épiscopales et aux abbayes, que des personnes dignes de remplir ces places : que les évêques auraient au moins

vingt-sept ans, et les abbés vingt-deux.

2°. Qu'aucun évêque ou abbé ne pourra être privé de sa dignité pour aucun crime, même notoire, que les parties n'aient été ouïes, et qu'aucun ne pourra être transféré malgré lui, si ce n'est pour des raisons justes et nécessaires.

3°. Qu'après la mort des abbés réguliers, les abbayes ne pourront être données en commende, si ce n'est pour la conservation de l'autorité du saint-siège, et que celles qui sont en commende, cesseront d'y être après la mort des abbés commendataires, ou ne seront données en commende, qu'à des personnes qualifiées.

4°. Qu'on ne donnera dispense de posséder plus de deux bénéfices incompatibles, si ce n'est à des personnes qualifiées, ou pour des raisons pressantes.

Dans la dixième session, on publia quatre constitutions. La première approuve les monts-de-piété. La seconde ordonne aux commissaires du saint-siège de punir les chapitres qui voudraient se prévaloir de leurs exemptions pour commettre des désordres impunément, et permet aux évêques diocésains de visiter une fois l'année les monastères de filles, soumis immédiatement au saint-siège. La troisième ordonne que les livres imprimés à Rome seront examinés par le vicaire du pape, et par le maître du sacré palais, et que ceux qui s'imprimeront dans le

autres pays seront examinés par l'évêque et par les inquisiteurs. La quatrième concerne la pragmatique.

On publia dans l'onzième session le concordat entre Léon x et François 1^{er}, et la révocation de la pragmatique. On y lut aussi une constitution touchant les réguliers, qui donne droit aux ordinaires de visiter leurs églises paroissiales, de les obliger de se trouver aux processions solennelles, d'examiner les sujets qu'ils veulent employer à entendre les confessions ou promouvoir aux ordres. Il est encore réglé par la même constitution, que les réguliers ne pourront administrer les sacrements de l'Eucharistie ou de l'Extrême-Onction, qu'aux domestiques qui sont actuellement à leur service; qu'ils ne pourront entrer avec la croix dans les églises des curés pour y prendre les corps de ceux qui ont désiré d'être enterrés chez eux, ni sonner les cloches le samedi-saint qu'après celles des églises cathédrales ou matrices, ni donner l'Eucharistie à Pâque, aux frères ou sœurs du tiers-Ordre. On confirma dans la douzième et dernière session, tout ce qui avait été fait et ordonné dans les onze précédentes, et l'on y exhorta à une guerre contre le Turc.

Les théologiens nes'accordent pas sur ceconcile. Les uns croient qu'il est général; les autres ne le regardent pas comme tel, et

Bellarmin même laisse la liberté d'en douter. (*Reg.* 34. *Lab.* 14. *Hard.* 9.)

LATRIE, culte de religion qui n'est dû qu'à Dieu seul, parce qu'on le lui offre comme à l'Êtresuprême, pour reconnaître sa majesté souveraine, et son domaine absolu sur toutes les créatures. Le culte de latrie a ses actes intérieurs et extérieurs; les actes intérieurs consistent dans l'adoration proprement dite, par laquelle on honore Dieu en esprit et en vérité comme l'Être souverain. Les actes extérieurs consistent dans les sacrifices qui ne peuvent être offerts qu'à Dieu seul, parce qu'ils sont établis pour faire un aveu public de son souverain domaine et de notre dépendance. (*Cherchez SACRIFICE.*)

LATTAIGNAN (le père), Jésuite, a donné : 1^o. Les Méditations de David, ou les psaumes réduits à la manière ordinaire de méditer sans sortir que peu des bornes de la traduction, à Paris 1713, in-12. L'auteur réduit dans cet ouvrage à une seule méditation tout ce qui est contenu dans chaque pseume. 2^o. L'esprit des saints évangiles, ou le véritable dessein que chaque évangéliste se propose, à Paris, chez Laurent Rondet, 1714, vol. in-12. Son dessein n'est pas de donner une traduction, une paraphrase, ou un commentaire des évangiles; mais seulement d'y faire remarquer une infinité de traits

lumineux et de témoignages authentiques très-propres à former dans l'esprit une idée juste de Jésus-Christ. L'auteur confronte l'Ancien-Testament avec le Nouveau, et fait voir une si parfaite conformité entre Jésus-Christ promis, et Jésus-Christ donné, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître le Messie en Jésus-Christ. (Journal des Savans, 1713, p. 421; 1714, p. 95.)

LATTEBUR (Jean), de l'Ordre des Frères Mineurs, vivait dans le quinzième siècle. On a de lui : un Commentaire moral sur les lamentations de Jérémie, imprimé l'an 1482. Il avait composé plusieurs autres ouvrages qui sont perdus. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle, col. 816.)

LATUSIM, héb., *qui travaillent du marteau, ou qui polissent ou sont polis*, du mot *latasch*, second fils de Dadan. (Genès. 25, 3.)

LAUBESPINE. (Voyez AUBESPINE.)

LAUBRUSSEL (Ignace de), né à Verdun le 27 septembre 1663, entra dans la compagnie de Jésus le 2 mai 1679; et après avoir enseigné les humanités, la rhétorique, la philosophie et la Théologie, il fut successivement recteur du collège de Strasbourg, provincial de la province de Champagne, et de nouveau recteur du collège de Strasbourg. Il occupait ce dernier poste lorsqu'il fut appelé en Espagne pour y être instituteur des études du prince des Asturies (Dom Louis.) Dans la suite,

ce prince étant marié, le père de Laubrussel fut confesseur de la princesse. Il est mort au port de Sainte-Marie en Espagne le 9 octobre 1730. Le père de Laubrussel est auteur des ouvrages suivans : 1°. Éclaircissement historique et dogmatique sur le fait et le droit d'une thèse soutenue chez les jésuites de Reims le 1^{er} août 1698, in-12. 2°. Traité des abus de la critique en matière de religion, à Paris, 1710, 2 volumes in-12, dédié à M. de Rohan, depuis cardinal. 3°. Oraison funèbre de Louis XIV, à Strasbourg, 1715, in-4°. 4°. La Vie du révérend père Charles de Lorraine, de la compagnie de Jésus, à Nanci, 1733, in-8°. Cette vie a été publiée après la mort de l'auteur par son confrère Jean-Joseph Petit-Didier. (Mémoires de Trévoux, mois de novembre 1716, article 140, et mois de mars 1735, article 26. Journal des Sav. 1711, p. 385 de la première édit. et 333 de la seconde.)

LAUDES, seconde partie de l'office ordinaire du bréviaire qui se dit après matines, *laudes*. Anciennement on appelait les *laudes*, l'office du matin, ou matines, parce qu'on les disait le matin; et ce que nous appelons aujourd'hui matines, s'appelait nocturne ou office de la nuit. Dans l'Ordre de Cluni le mot de *laudes* est synonyme de celui de matines, *laudes seu matutini*. Les laudes sont principalement composées de psaumes, de cantiques et d'une hym-

ne. Ce nom de *laudes* vient de ce que les pseumes qui les composent, contiennent d'une façon particulière des louanges de Dieu. On ne récite jamais le cantique *Benedictus* dans les laudes de l'office mosarabique, excepté le jour de saint Jean-Baptiste. (*Voyez* HEURES CANONICALES, MESSE.)

LAUGEOIS (Benoît), capucin, natif de Paris, prédicateur et missionnaire apostolique, mort vers l'an 1690, a donné : 1°. L'Explication littérale de toute la Bible, selon la méthode de Jésus-Christ à ses apôtres, 2 volumes in-4°, à Paris en 1675 et 1682. Le même ouvrage a paru à Paris en 1685, en 3 volumes in-4°, sous ce titre : *Scientia universalis Scripturæ-Sacræ, seu explicatio literalis veteris ac Novi - Testamenti ; secundum methodum Jesu-Christi*, Lucæ, c. 24, vers. 44, et omnium sanctorum Patrum doctrina, etc. 2°. L'esprit de l'Ancien et du Nouveau-Testament, in-12. 3°. De la politique chrétienne contre Machiavel, *ibid.*, in-8°. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2494. Journal des Savans, 1682. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 200.)

LAUGEOIS (M.). Nous avons de lui : Traduction nouvelle des pseumes de David faite sur l'hébreu, justifiée par des remarques sur le génie de la langue. Paris, le Mercier, Dessaint et Saillant, 1762, 2 vol. in-12.

Le journal de Trévoux, mois de décembre 1762, fait un parallèle de cet ouvrage avec celui des RR. PP. capucins, dont le titre est : Nouvelle version des pseumes, faite sur le texte hébreu, avec des argumens et des notes, qui en développent le double sens littéral et le sens moral. Paris, Cl. Hérisant, 1762, in-12. Les RR. PP. capucins promettent une version des pseumes, dit le savant journaliste : M. Laugeois une traduction des pseumes de David. C'est qu'en effet les PP. capucins ayant entrepris de prouver que David n'est pas l'objet des pseumes, mais que la plupart de ces divins cantiques se rapportent à la captivité de Babylone, n'osent pas trop assurer que David soit auteur de ceux-là, qui sont néanmoins, selon eux, au nombre de cent quarante. Au contraire M. Laugeois n'ayant point entrepris de nier que David soit le premier objet de la plupart des pseumes, les laisse volontiers tous sous le nom de ce prince, sans néanmoins prétendre que tous généralement aient ce prince pour auteur. Les RR. PP. capucins et M. Laugeois ont également entrepris de traduire *sur le texte hébreu*, mais dans un esprit fort différent. Les PP. capucins, sans négliger les *hébraïsmes*, sont principalement attentifs au *double sens littéral* qui doit en effet déterminer le choix des expressions. M. Laugeois n'est attentif qu'aux *hébraïsmes* qu'il croit pouvoir saisir, sans se met-

tre en peine du double sens littéral. Du reste, leurs sentimens sur les *hébraïsmes*, sont souvent fort différens : l'un croit en voir où les autres n'en découvrent point : ils ne sont guère d'accord que sur un seul article ; c'est sur l'énergie singulière qu'ils attribuent aux *lettres paragogiques*, c'est-à-dire, *ajoutées*, et que la plupart des anciens et nouveaux interprètes ne reconnaissent point. Les PP. capucins, principalement occupés du *double sens littéral*, en font l'objet de leurs *argumens* et de leurs *notes* : ils parlent même du *sens moral* dans leurs *argumens* ; et dans leurs *notes* ils se bornent communément au seul *premier sens littéral*. M. Laugeois, principalement occupé de ses hébraïsmes, en fait l'unique objet de ses *remarques*. Il y ajoute seulement quelques *notes* sur le *sens prophétique*, c'est-à-dire, sur les textes qui sont appliqués à Jésus-Christ dans le Nouveau-Testament, mais cela est tout-à-fait étranger aux *remarques*, quelquefois même contredit par la traduction et par les *remarques*, qui présentent un sens tout différent de celui que le Saint-Esprit a cité dans le Nouveau-Testament.

Dans la traduction de M. Laugeois, chaque psaume est suivi de *remarques* où l'on trouve d'abord en caractères hébreux, les expressions du texte original qui font le sujet de la *remarque* : ensuite une version latine de ces mêmes expressions ; la nouvelle

traduction et les observations mêlées d'hébreu, de grec, de latin et de français ; en sorte que malgré le français et le latin que l'on y trouve, il n'y a que ceux qui connaissent le grec et l'hébreu qui puissent entendre la plupart de ces *remarques*, et les apprécier selon leur juste mérite. Non-seulement dans cette traduction on trouvera des *sens très-nouveaux* ; mais dans les *remarques* même, on trouvera aussi des *hébraïsmes très-nouveaux*, des *hébraïsmes* jusqu'à présent inconnus. Donnons-en quelques exemples.

Ps. 6, v. 5. *Salvum me fac propter misericordiam meam.*

Traduction de M. Laugeois.

« Délivrez-moi en considération » de ma piété envers vous. »

En traduisant ainsi, M. Laugeois suppose : 1°. que le mot hébreu KESED, communément traduit par *misericordia*, signifie aussi *pietas*. 2°. Que l'expression KASDECA, *misericordia tua*, ou selon lui, *pietas tua*, signifie *pietas tibi*, ou *pietas erga te*. 3°. Que cette expression est prise ici en ce sens ; mais de tout cela quelle preuve ? Aucune. Il fait bien une *remarque* pour dire qu'il prétend que cela est ainsi ; mais sur quel fondement le prétend-il ? C'est ce dont il ne dit pas le moindre mot. Quand il pourrait prouver que KESED peut signifier *pietas*, jamais il ne prouvera que KASDECA *pietas tua* puisse signifier *pietas erga te*. Il y a bien certaines affections transitives qui sont susceptibles

de cette construction : *amor tuus, timor tuus*, peuvent bien signifier *amor erga te, timor erga te* : mais il n'en est pas ainsi des affections intransitives : *sapientia tua, misericordia tua*, ne peuvent jamais signifier que *sapientia quæ est in te, misericordia quæ est in te, pietas quæ est in te*. Le génie de l'hébreu n'est point en cela différent du génie des autres langues. Or il n'y a point d'analogie qui puisse donner à une expression un sens que le génie de la langue ne lui donne pas : l'analogie peut bien déterminer entre deux sens, dont une expression est susceptible, quel est celui qui convient dans la phrase où elle se trouve employée ; mais jamais l'analogie ne donnera à une expression un sens qu'elle n'a pas. Ainsi, ni par le génie de la langue, ni par l'analogie du texte, jamais on ne prouvera que *salvum me fac propter misericordiam tuam*, puisse signifier « délivrez-moi en considération de ma piété envers vous ».

Ps. 135, v. 1. *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus.*

Traduction de M. Laugeois.

« Louez le Tout-Puissant ;
« c'est en le louant que vous le
« rendrez propice ; ceux qui l'in-
« voqueront, subsisteront éter-
« nellement. »

On sait que dans ce psaume, David répète vingt-cinq fois, *quoniam in æternum misericordia ejus* : et vingt-cinq fois M. Laugeois répète : « ceux qui

« l'invoqueront, subsisteront
« éternellement. » Que dit-il donc pour justifier cela ? Rien. Mais cela peut-il avoir quelque fondement ? Aucun. On aperçoit bien dans quelques autres remarques, que, selon M. Laugeois, l'expression *KASDO, misericordia ejus*, ou selon lui, *pietas ejus*, peut signifier *pîi ejus* : il le suppose plusieurs fois. Et comment le prouverait-il ? Il n'en trouvera pas un seul exemple. Les Hébreux savent très-bien distinguer *KESED, misericordia* ou *pietas*, et *KASID, misericors* ou *pîus* : jamais ils ne mettent l'un pour l'autre : le génie de la langue hébraïque ne confond point ces expressions ; et l'analogie ne peut donner à une expression un sens qu'elle n'a pas. Ainsi, ni par le génie de la langue, ni par l'analogie du texte, jamais on ne prouvera que, *quoniam in æternum misericordiam ejus*, puisse signifier, « ceux qui
« l'invoqueront, subsisteront
« éternellement. » La singularité de ces deux hébraïsmes prétendus qui ne tendent à rien moins qu'à effacer des psaumes, la miséricorde de Dieu, pour y substituer la piété de l'homme, ou l'homme pieux, nous a porté à suivre de près cette altération manifeste du texte sacré ; et nous avons vu avec étonnement, que de plus de cent vingt passages où se trouve la miséricorde de Dieu dans les psaumes, il y en a plus de quatre-vingts d'où M. Laugeois l'efface ; il en fait de mên-

me à l'égard de la *veritas tua* et *justitia tua* : il enlève encore à Dieu ces deux attributs pour les transporter à l'homme.

LAUGIER (Marc - Antoine), prédicateur du roi, ci-devant jésuite, depuis abbé, né dans le diocèse de Sisteron le 25 juillet 1713. Nous avons de lui, *Apologie de la musique française* contre M. Rousseau, 1754, in-8°. Paraphrase du *Miserere* en forme de méditation, traduit de l'italien du père Segnery, 1754, in-16. Lettre d'un amateur au marquis de... sur l'exposition des tableaux, 1734, in-12. Oraison funèbre de Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, 1756, in-4°. Voyage de la mer du Sud, ou supplément du voyage de l'amiral Anson, 1736, in-12 et in-4°. Histoire de la république de Venise. Gazette de France.

LAUMER ou LOMER, *Launomarus* (saint), abbé au diocèse de Chartres, naquit dans un village appelé *Neuville-la-Mare*, à trois lieues de la ville, sous le règne des enfans de Clovis 1^{er}. Il fut mis sous la conduite d'un bon prêtre, nommé *Cherimir*, qui l'instruisit également dans les belles-lettres et dans les exercices de la piété. Dieu lui avait donné un naturel heureux, porté à la vertu dès son enfance : aussi y fit-il des progrès admirables. L'étude de l'Écriture-Sainte le confirma dans la résolution qu'il avait déjà faite de renoncer absolument au monde, et ajouta de nouveaux feux à

celui dont il brûlait déjà pour toutes les vertus chrétiennes. Il fut ordonné prêtre, sans pouvoir s'en défendre, et en même temps chargé de l'office d'économe du chapitre ; mais comme c'était un lien qui le retenait dans le monde, il le rompit sans bruit pour aller jouir de Dieu dans la solitude. Il se retira secrètement dans une forêt du pays du Perche ; mais importuné par l'affluence des peuples qui venaient de toutes parts pour recevoir ses instructions, il s'enfuit dans un autre ermitage à six lieues de Chartres. Ce lieu fut appelé dans la suite l'abbaye de *Corbion*, qui est, selon quelques-uns, le prieuré de Saint-Lomer-le-Moutier, au pays de Dreux. Il fut instamment sollicité sur la fin de ses jours par l'évêque de Chartres Pappole, de se rendre à la maison épiscopale près de lui, où il mourut peu de jours après, en prédisant la ruine future de la ville de Chartres, le 19 janvier de l'an 594. Il fut enterré au faubourg de Chartres, dans l'église de Saint-Martin-en-Val-lée, près de saint Lubin, évêque du lieu. (Polland. Mabill., premier et quatrième siècles, part. 2. Baillet, t. 1, 19 janvier.)

LAUMER ou LOMER (S.-), *Sanctus-Launomarus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoit, était située dans la ville de Blois. Le saint dont elle porte le nom, et qui vivait au sixième siècle, se retira d'abord dans une forêt du Perche, et y bâtit un monas-

tère qui a passé depuis à l'Ordre de Fontevraud. Ce lieu devint bientôt célèbre par l'éclat de la sainteté de Laumer, et par le grand nombre de miracles qui s'y opéraient par son intercession. Ce fut néanmoins le bruit de ces miracles qui le chassa de cette solitude, parce que son humilité ne pouvait souffrir la réputation qu'ils lui acquéraient, et que l'amour qu'il avait pour le silence et la retraite ne lui permettait de recevoir qu'avec peine les visites qu'on lui rendait. C'est pourquoi il résolut de changer de lieu et d'aller avec ses disciples dans le pays de Dreux ; il s'arrêta dans un endroit appelé Corbion, à environ dix lieues de Chartres, et il y fonda un monastère sous l'invocation de saint Martin vers l'an 563. Saint Laumer s'étant rendu sur la fin de ses jours à Chartres où l'évêque Pappole l'avait appelé, il mourut dans cette ville l'an 594, et son corps fut transporté quelque temps après à Corbion. Ce monastère fut détruit dans la suite et rétabli par l'empereur Louis-le-Débonnaire vers le milieu du neuvième siècle. Mais comme les religieux y étaient trop exposés aux insultes des Normands, ils sortirent de Corbion avec le corps de saint Laumer en 872, et se retirèrent dans une terre du pays d'Avranches appelée *Patriciacum*, qu'on avait autrefois donnée à leur monastère. Du diocèse d'Avranches, ils vinrent au Mans, et

déposèrent les reliques de leur saint abbé dans l'église de Saint-Michel, qui leur fut cédée par l'évêque Robert. Mais ne se croyant pas encore en sûreté dans cette ville contre les incursions des Barbares, ils s'en allèrent à Blois avec leur trésor qu'ils renfermèrent dans l'église de Saint-Calès ; ils s'établirent en ce lieu, et ils y demeurèrent jusqu'en 924, que les incursions des Normands ayant cessé, ils transférèrent pour la dernière fois le corps de saint Laumer dans l'église de Saint-Lobin, située dans le faubourg de la même ville de Blois, et ils y bâtirent, des libéralités du comte Thibaud, le monastère sous l'invocation de Saint-Laumer, qui avait toujours subsisté depuis, et qui avait été uni à l'évêché de Blois. Ce monastère fut brûlé en 1014, pillé et détruit par les calvinistes en 1567 et rétabli par les religieux de S.-Maur qui en étaient en possession depuis 1627. Lorsque l'abbé de Saint-Laumer était régulier, il présidait tout le clergé de la ville, et jouissait de plusieurs privilèges qui ne subsistèrent plus depuis qu'on eut supprimé le titre abbatial, et que la mense eut été unie au nouvel évêché de Blois. (*Gallia christ.* t. 8, col. 1351. Voyez Baillet, Vies des Saints, t. 1, 19 janvier, col. 245.)

LAUNAI (François de), né à Angers le 12 août 1612, fut reçu avocat au parlement de Paris le 20 janvier 1638, et le premier pourvu de la charge de profes-

seur en droit français, par arrêt du conseil d'état du 26 novembre 1680, dont il prêta le serment quelques jours après entre les mains du chancelier le Tellier. Il fit l'ouverture de ses leçons le 28 décembre de la même année, par un discours où il soutint que le droit romain n'est pas le droit commun de la France. Ce discours a été plusieurs fois imprimé. On a encore du même auteur, 1°. des commentaires in-8° sur les institutes coutumières d'Antoine Loysel, qu'il fit imprimer en 1688. 2°. Des remarques sur l'institution du droit romain et du droit français par un auteur anonyme, qu'il publia à Paris en 1686, in-4°. On trouve dans ces remarques des digressions savantes et curieuses sur les troubles apportés dans le royaume par les religionnaires, sur la révocation de l'édit de Nantes, et sur la difficulté de conserver la paix dans un état où il y a plus d'une religion. 3°. Une édition des institutes du droit canonique de M. de la Coste. 4°. Un Traité du droit de chasse, imprimé en 1681, in-12. M. de Launai avait aussi traduit la première partie du commentaire de *Dupineau* sur la coutume d'Anjou, et fait de grands recueils sur nos coutumes et sur notre droit français, dont il avait une parfaite connaissance. Il joignait à la science, des mœurs très-pures, une piété solide, une charité sincère pour les pauvres, auxquels il faisait souvent l'aumô-

ne. Il mourut le 9 juillet 1693, à l'âge de 81 ans, et fut enterré dans la cave du saint-sacrement de l'église de Saint-Severin, sa paroisse. (Journal des Savans, 1681, 1688 et 1693.)

LAUNOI (Matthieu de), prêtre français de l'Église catholique, se laissa séduire l'an 1560 par les protestans, qui le firent ministre. Étant rentré dans le sein de l'Église, il fut chanoine de la cathédrale de Soissons, curé de Saint-Merri, à Paris, et l'un des plus ardens ligueurs de son temps. Il présida aux assemblées des Seize, qui firent mourir Barnabé Brisson, président au parlement de Paris, et se retira en Flandres, où il finit le reste de ses jours. Il vivait encore en 1608. On a de lui : les Motifs de son changement, une Réponse aux calomnies des ministres protestans, et quelques écrits de controverses (*La Croix-du-Maine*, et du *Verdier Vauprias*, Bibliothèque française. Sponde, *In annalib.*)

LAUNOI (Jean de), docteur de Sorbonne de la maison de Navarre, naquit à deux lieues de Valogne, ville du diocèse de Coutance en Normandie, le 21 décembre 1603. Il fit ses premières études à Contance, et vint ensuite à Paris, où il se distingua par son application à l'étude et ses liaisons avec les savans. Il fut reçu docteur en 1634, fit un voyage à Rome, où il connut particulièrement Luc Holstenius et Léon Allatius, revint à Paris où il mena une vie

égale, simple, laborieuse, uniquement appliqué à l'étude, dont il faisait toutes ses délices; et si ennemi de l'ambition, qu'il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit, content de ses livres et de ses revenus, qui étaient médiocres. Il mourut à l'hôtel du cardinal d'Estrée le 10 mars 1673, à soixante-quinze ans, et fut enterré aux Minimes de la place royale, auxquels il légua deux cents écus d'or, tous les rituels qu'il avait recueillis, et la moitié de ses livres, laissant l'autre moitié au séminaire de la ville de Laon. On a de lui, un très-grand nombre d'ouvrages sur des matières d'histoire, de critique, de discipline ecclésiastique: 1°. un Traité latin qui parut en 1636, dans lequel il défend, comme probable, le sentiment de Durand, qui prétend que Dieu ne conçoit pas immédiatement aux mauvaises actions des créatures libres, parce que la faculté de Paris ne l'a point condamné, et que plusieurs docteurs célèbres, tant de cette faculté, que des autres, l'ont soutenu. 2°. Une Dissertation en 1644, pour montrer que le concile de Trente et la pratique de l'Eglise présente, ne prouvent point que la satisfaction doit précéder l'absolution dans le sacrement de pénitence. 3°. Un Traité en 1653, sur l'esprit du concile de Trente, touchant l'attrition ou la contrition requise dans le sacrement de pénitence. Il soutient que le concile n'a rien décidé là-dessus,

quoiqu'il juge le sentiment qui exige la contrition plus probable que l'autre. 4°. Un petit Traité de l'usage fréquent de la confession et de la communion, qu'il fonde sur l'autorité de l'ouvrage tripartite de Gerson. 5°. Un Traité des différentes fortunes d'Aristote dans l'université de Paris, en 1653. 6°. Une Dissertation sur Victorin, évêque et martyr, que quelques-uns ont fait évêque de Poitiers, mais qui ne le fut que de Petaw en Pannonie, selon M. de Launoï. 7°. Une Dissertation de la vraie cause de la retraite de saint Bruno, dans laquelle il réfute l'histoire vulgaire dont Gerson est premier auteur sur un bruit populaire. 8°. Un ouvrage intitulé: Jugement de Jean de Launoï, touchant la dissertation des basiliques d'Adrien de Valois. Il y soutient qu'Adrien de Valois n'a pas bien prouvé que les anciennes basiliques de Paris étaient occupées par des moines dans leur origine, et commence à attaquer le sentiment qui était alors commun, que la religion avait été établie en France dès le temps des apôtres, et que saint Denis de Paris était l'Aréopagite. Il fit bientôt plusieurs traités pour appuyer son sentiment. 8°. La dissertation du père Sirmond, touchant les deux Denis, avec plusieurs écrits pour la défense de cette dissertation, les vies des deux Denis, et un écrit dans lequel il recherche quelles sont les plus anciennes basiliques ou églises de Paris. 9°. Une

dissertation contre l'arrivée de Lazare et de ses sœurs en Provence. 10°. Cinq dissertations sur les premiers apôtres de France. 11°. Un traité pour savoir quel est le concile que saint Augustin a voulu désigner sous le nom de concile plénier, qui a décidé la validité du baptême conféré par les hérétiques. Il croit que c'est le concile d'Arles. 12°. Une dissertation sur l'autorité des argumens négatifs. 13°. Une autre dissertation sur le sens véritable du sixième canon du concile de Nicée, dans lequel il s'agit, selon lui, du droit de l'ordination. 14°. Une défense de cette dissertation contre M. de Valois qui l'avait combattue. 15°. Une dissertation sur le choix des viandes, que l'on faisait anciennement dans les temps de jeûne parmi les chrétiens, et principalement en carême. 16°. Une dissertation sur la pratique de quelques églises qui contraignaient les Juifs et les païens de recevoir le baptême. 17°. Une dissertation touchant les temps de l'administration solennelle du baptême, qui ne se faisait dans l'Église romaine, qu'à Pâque et à la Pentecôte. 18°. Un traité sur le soin que l'Église doit avoir des pauvres et des misérables. 19°. Un traité latin et des remarques françaises pour assurer le livre de l'Imitation à Jean Gerson, contre Thomas à Kempis. 20°. Cinq dissertations contre la vision de Simon Stock, la bulle sabbatine, et la confrairie du scapulaire des carmes. 21°. Un

petit écrit pour prouver que la profession de foi attribuée à Pélage, à saint Jérôme et à saint Augustin, est véritablement de Pélage. 22°. Un écrit pour montrer qu'il faut retenir les paroles du martyrologe d'Usuard, sur la mort de la sainte Vierge. 23°. Un autre écrit sur le même sujet. 24°. Un traité pour expliquer la tradition de l'Église touchant le canon, *omnis utriusque sexus*. 25°. Un traité des écoles célèbres établies en occident sous Charlemagne, et depuis cet empereur. 16°. Un traité du sacrement de l'onction des malades. 27°. Un traité du droit des princes chrétiens et séculiers pour établir des empêchemens dirimens du mariage. 28°. Un ouvrage intitulé : Index très-ample des fautes qui se trouvent dans le livre de Dominique Galesius, qui a pour titre : Puissance ecclésiastique sur le mariage. Cet ouvrage de Galesius, évêque de Ruvo, dans le royaume de Naples, qui avait été fait contre le traité de M. de Launoi, touchant le droit des princes sur les empêchemens dirimens du mariage. 29°. Un traité intitulé : Vénérable tradition de l'Église romaine contre la simonie. 30°. L'histoire du collège de Navarre en 2 volumes in-4°. 31°. Plusieurs ouvrages pour examiner quantité de privilèges de monastères, ou de chapitres qu'il a attaqués comme faux ou comme abusifs : tels, par exemple, que le privilège que l'on

suppose avoir été accordé au monastère de Sainte-Croix et de Saint-Vincent par saint Germain, évêque de Paris, celui de Saint-Médard de Soissons, accordé par saint Grégoire, pape, etc. 32°. 8 volumes in-8° de lettres latines qui sont autant de traités sur des matières de discipline ecclésiastique, et en particulier sur l'autorité du concile et du pape. Il soutient que le pape n'est pas infallible, qu'il est au-dessous du concile général, et sujet à ses canons. 33°. Un traité des prescriptions touchant la conception de la Vierge, dans lequel il prétend que si l'on voulait définir la matière de la conception de la Vierge par l'Ecriture et par la tradition, on définirait qu'elle a été conçue en péché. 34°. On lui attribue aussi un écrit intitulé : La véritable tradition de l'Eglise sur la prédestination et sur la grâce, imprimé en 1702, dans lequel il soutient que saint Augustin n'est pas à recevoir pour la doctrine de la prédestination et de la grâce efficace par elle-même, vu qu'il n'a pas, en cela, suivi la tradition de l'Eglise. Mais cet ouvrage est d'un jeune prêtre, disciple de M. de Launoi. Ce docteur était habile théologien et hardi critique. Il fait paraître partout beaucoup de sagacité, de lecture et d'érudition, mais ses raisonnemens ne sont pas toujours justes. Son style n'est, ni orné, ni poli ; il s'énonce d'une manière toute particulière, et emploie sou-

vent des termes durs et peu usités. Ses ouvrages ont été recueillis par M. l'abbé Granet, et imprimés en 1731 en 10 vol. in-folio, à Genève. On voit à la tête du premier volume une histoire curieuse de M. de Launoi, et de ses combats littéraires, et l'on trouve dans les volumes suivans plusieurs pièces qui n'avaient point encore été imprimées. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés., dix-septième siècle, part. 3. Journal des Savans, 1664, 1665, 1667, 1668, 1675, 1688, 1698, 1701, 1704, 1705, 1726 et 1731.)

LAURE, lieu où demeuraient anciennement des moines, *laura*, qui en grec veut dire *hameau*, *village*. Les laures étaient donc des espèces de villages dont chaque maison séparée était habitée par un ou deux moines au plus, comme les cellules des chartreux au commencement de leur Ordre ; et dans le monastère de chartreuse, elles étaient séparées et éparses çà et là. Les moines des anciennes *laures*, aussi bien que les chartreux dans les commencemens de leur Ordre, ne s'assemblaient qu'une fois par semaine, savoir le samedi jusqu'au lundi, pour faire l'office en commun. Ce nom de *laure* ne se dit que des anciens monastères d'Orient et d'Egypte ; on ne le dit point des monastères d'Occident. La première *laure* fut fondée par un saint *Chariton*, que les uns disent avoir été martyrisé sous l'empereur Aurélien, et que les autres soutien-

nent être un autre *Chariton*, qui ne fonda sa *laure* à six milles de Jérusalem, qu'après que saint Hilarion eut introduit la vie monastique dans la Palestine. (*Voyez* Tillemont, Hist. des emp., t. 3, p. 718, et Hist. ecclés. t. 4, pag. 684; et le père Hélyot, Hist. des Ord. relig. t. 1, ch. 16.)

LAURE, se dit encore autrefois pour ce que nous appelons aujourd'hui église paroissiale, *laura parochialis ecclesia*. Arius gouvernait une *laure*, c'est-à-dire une paroisse d'Alexandrie. (Maimbourg, Hist. de l'arianisme.)

LAUREDANO (Léonard), Vénitien, chanoine régulier du dix-septième siècle, a donné : Forêt des choses morales et prédicables, à Venise en 1626, et à Anvers en 1648. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2072.)

LAURENS (Louis du), prêtre de l'Oratoire, fut d'abord ministre dans une des meilleures villes du Languedoc, où les huguenots étaient alors puissans. Il quitta jeune ce parti là, et s'étant fait catholique, il vint à Paris, où il ne fut pas long-temps sans être connu du cardinal de Richelieu qui cherchait des gens propres pour l'exécution d'un grand dessein qu'il méditait, savoir, de faire rentrer dans l'église tous les huguenots de France. Le cardinal communiqua ce dessein à du Laurens, et lui dit que pour l'exécuter, il ne voulait point se servir de voies violen-

tes, mais attirer les ministres à une conférence, et les convaincre publiquement des erreurs où ils sont, au moins de celles qui font le plus de bruit entre nous et eux. Les articles furent désignés au nombre de six ou sept qui regardaient presque tous la matière des sacremens. Quant à la méthode de traiter avec les protestans, il fut arrêté sur l'avis de M. du Laurens, que puisqu'ils ne voulaient reconnaître pour principe de leur foi que la seule Écriture, on s'en tiendrait à leur Bible même pour les convaincre. C'était le cardinal lui-même qui devait tenir tête aux ministres, et M. du Laurens devait être auprès de lui. Mais la mort de cet éminence empêcha l'exécution de ce projet, et M. du Laurens se retira chez les pères de l'Oratoire, où il vivait encore, quoique fort malade, en 1667. Richard Simon qui était le seul de ses confrères de la maison de Saint-Honoré, qui eût quelque commerce avec lui, nous apprend qu'il était instruit à fond d'une infinité de choses qui regardent le cardinal de Richelieu. Il lui dit entre autres choses que le cardinal faisait par d'autres ce qu'il ne pouvait faire lui-même; qu'il n'épargnait rien pour avoir à lui des gens de lettres qui lui donnassent des extraits de ce qu'il y avait de meilleur dans les auteurs, surtout dans les anciens, que lui du Laurens était chargé de lire plusieurs écrivains, principalement ceux qui ont écrit en grec, et d'en

extraire tout ce qu'il y avait de plus beau , soit pour la politique , soit pour la religion. Les ouvrages du père du Laurens sont : 1°. Un livre in-fol. publié à Paris en 1655 sous ce titre : *Dispute touchant le schisme et la séparation que Luther et Calvin ont faite de l'Eglise romaine, entre Jean Mestrezat et Louis du Laurens*. La composition de cet ouvrage a quelque chose de singulier. Le père du Laurens ne mettait rien sur le papier qu'il ne le fit voir en même temps à Mestrezat , afin de ne rien donner au public, dont celui-ci ne demeurât d'accord. Il y a d'excellentes choses dans cet ouvrage, mais Laurens a dit plusieurs fois à Richard Simon qu'elles ne venaient point de son propre fond, et qu'il en était principalement redevable aux doctes conférences qui s'étaient tenues aux Grands-Augustins, où tout ce qu'il y avait de personnes habiles dans Paris assistaient , et où l'on expliquait les plus beaux endroits des anciens Pères. M. du Laurens était chargé d'y faire son rapport de ce qu'il avait remarqué de plus considérable dans saint Cyprien. 2°. *Triomphe de l'Eglise romaine contre ceux de la religion prétendue réformée, par six démonstrations qui font voir clairement comme il est impossible de se sauver dans leur communion, dédiées à MM. les ministres de Charenton; Paris, chez Thiboust, 1657, in-12*. Ce petit livre contient en abrégé une partie des

écrits que le père du Laurens avait préparés pour le cardinal de Richelieu. 3°. Quelques sermons sur l'octave du saint-sacrement. Ce fut la manière de prêcher de M. du Laurens qui le fit connaître à M. de Richelieu. Ce cardinal cherchait un homme qui fût plus savant dans les livres de l'Ecriture-Sainte, que dans les lieux communs qui se débitent ordinairement dans la chaire. Sur le rapport qu'on lui fit des prédications de M. du Laurens, il le prit pour l'aider dans ses études, et le chargea dans la suite du travail de la conférence qu'il projetait pour la réunion des huguenots. 4°. *Onomasticum Pauli*; c'est un assez gros manuscrit, où l'auteur explique par ordre alphabétique les mots les plus difficiles de saint Paul. Il est si éloigné des sentimens calvinistes dans tout cet ouvrage, qu'il approche quelquefois de ceux des pélagiens, et il s'y montre peu savant dans la critique des anciens écrivains ecclésiastiques. Il cite sous le nom de S. Jérôme les Commentaires de Pélage sur saint Paul, et ceux de l'Ambrosiaster, ou faux Ambroise. (Richard Simon, t. 1 de ses Lettres choisies, à Amsterdam, 1730, pag. 1 et suiv.)

LAURENT (saint), diacre de l'Eglise romaine et martyr, fut élevé au diaconat, étant encore fort jeune, par le pape S. Sixte II. L'opinion que l'on avait de sa vertu était si grande, qu'on lui donna dès-lors le premier rang des diaques, qui ne l'établissait

pas seulement le premier entre des égaux, si l'on en croit Prudence, mais qui l'élevait encore au-dessus des autres; car le soin des biens de l'Eglise était attaché à cette dignité. L'empereur Valérien publia alors un nouveau rescrit qu'il adressa au sénat, ordonnant qu'on fit mourir sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape saint Sixte fut attaqué le premier. Comme on le menait au supplice, saint Laurent le suivait fondant en larmes, en lui disant : *Où allez-vous, mon père, sans votre fils, et votre ministre?* Saint Sixte lui répondit : *Mon fils, un plus grand combat vous est réservé, vous me suivrez dans trois jours.* Laurent, consolé par ses paroles, ne pensa plus qu'à se disposer au martyre. Il distribua les biens de l'Eglise aux pauvres, sans épargner même les vases sacrés. Une si grande profusion d'aumônes le fit bientôt connaître, et Cornelius Sæcularis, préfet de Rome, en ayant été averti, donna ordre de l'arrêter. Il le fit paraître devant son tribunal, et lui demanda où étaient les trésors de l'Eglise, en disant que le prince en avait besoin pour l'entretien de ses troupes; mais c'était en effet pour contenter son avarice insatiable. Saint Laurent obtint un délai de trois jours, et courant de tous côtés dans la ville, il amassa tous les pauvres, les amena par bande, et les rangea près du lieu de l'audience. Il alla pour lors se présenter au juge,

lui dit : *Voilà les trésors de l'Eglise.* Le préfet irrité, le fit déchirer et étendre sur un gril ardent. Saint Laurent, après avoir été un temps assez considérable, dit tranquillement au préfet : *J'ai été assez long-temps sur ce côté, faites-moi retourner maintenant sur l'autre :* il ajouta : *Mon corps est assez cuit, vous pouvez commencer à manger.* S'étant ensuite recommandé à Dieu, il rendit l'esprit le 10 août de l'an 258. On fait sa fête au même jour. (Tillemont, 4 tom. des Mém. ecclés. Fleury, liv, 7 de l'Hist. ecclés. Baillet, t. 2, 10 août.)

LAURENT DE NOVARRE, évêque de cette ville dans le sixième siècle, vers l'an 507, composa diverses homélies, un écrit que Trithème appelle un livre des deux temps, de celui qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et de celui qui durera depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde; mais la pénitence fait proprement le sujet de cet écrit : d'où vient qu'on l'a imprimé sous le nom d'Homélie sur la pénitence. (Dupin, sixième siècle.)

LAURENT (saint), archevêque de Cantorbéry, était prêtre et religieux à Rome, dans le monastère de saint Grégoire-le-Grand, lorsqu'il fut envoyé en Angleterre par ce saint pape, avec saint Augustin, et les autres missionnaires apostoliques, pour y porter la lumière de l'Evangile. Quelque temps après, il fut député pour retourner à

Rome informer le pape saint Grégoire de l'état de l'église anglicane nouvellement établie dans le royaume de Kent, le consulter sur divers points, et lui demander un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. Ce saint pape, comblé de joie par ces grands succès, le renvoya en Angleterre l'an 601, chargé de vases sacrés, d'ornemens, de reliques et de livres. Après la mort de saint Augustin, qui arriva six ans, ou environ depuis ce retour, Laurent fut choisi pour lui succéder au siège de Cantorbéry. Son zèle ne s'étendit pas seulement à l'Angleterre, il le porta jusque sur les anciens chrétiens d'Écosse. L'obstination qu'il trouva dans leurs évêques qui ne voulaient pas se réunir à l'Église universelle dans l'observation de diverses pratiques dont la principale était celle de la pâque que ces évêques ne célébraient point le même jour, et la révolution survenue aux églises d'Angleterre l'an 616, par la mort du pieux Ethelbert, roi de Kent, lui firent former le dessein de se retirer en France. Il en fut sérieusement repris en songe par l'apôtre saint Pierre, et fouetté si rudement, qu'il en eut tout le corps couvert de plaies. Il alla se présenter en cet état au roi Fadbaud qui, quoique fils et successeur de saint Ethelbert, n'avait point quitté le paganisme. Surpris d'un tel spectacle, et touché des discours de Laurent, le prince reçut le baptême des mains du saint prélat qui

mourut peu de temps après cet heureux événement, l'an 619. La plupart des martyrologes font mémoire de lui au 2 février. (Bede, Histoire d'Angl. l. 1 et 2. Henschenius, au 2 février, p. 289. Baillet, t. 1, 2 février.)

LAURENT MELIFLUUS, ainsi nommé parce qu'il prêchait avec beaucoup d'éloquence et de douceur, vivait vers le dixième siècle. Il composa un ouvrage historique qui avait deux parties : la première, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et l'autre jusqu'à son temps. (Sigebert, de *Script. eccles.* c. 120.)

LAURENT DE LIÈGE, bénédictin du douzième siècle, composa une chronique des évêques de Verdun, et des abbés de Saint-Vanne à Verdun, depuis l'an 1048 jusqu'en 1144, imprimée dans le douzième tome du spicilège. (Dupin, douzième siècle.)

LAURENT (saint), archevêque de Dublin en Irlande, était fils de Moriard ou Maurice, et d'Inianobre. Il naquit en Irlande dans le pays de Leinsther ou Lagenie, dont son père était seigneur. Il fut donné en otage à un prince nommé Dermith, qui le maltraita si fort, qu'il en devint presque tout étique. Son père, informé de l'extrémité où il se trouvait réduit, menaça le prince, son ennemi, de faire mourir douze gentilshommes de sa cour, qu'il avait fait arrêter. Intimidé de cette sorte, il remit Laurent entre les mains de l'évêque de Glindach qui le fit ins-

truire des mystères de la foi, et peu de jours après, il se consacra au service des saints autels. Sa conduite parut si édifiante, que l'abbé du monastère de Glindach étant mort, le clergé et le peuple se réunirent pour l'élire en sa place. Cette église, comme quelques autres encore en Irlande et en Angleterre, était tout à la fois évêché et abbaye. Laurent ne se servit de l'autorité et des richesses que lui donnait ce bénéfice, que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Peu de temps après l'archevêque de Dublin étant mort, il fut choisi pour lui succéder. Il assista au concile général de Latran, qui se tint l'an 1178; il y fut fort honoré par Alexandre III qui le fit légat du siège apostolique dans toute l'Irlande, avant de le laisser partir de Rome. Ce fut lui qui dissipa la fâcheuse mésintelligence qui régnait entre le roi d'Angleterre Henry et Deronog, roi d'Irlande, étant venu pour cet effet trouver le roi Henri qui était pour lors à Rouen; mais lorsqu'il fut arrivé sur le haut de la montagne d'Eu, à l'entrée de la Normandie, il dit par un esprit prophétique, en voyant une église desservie par les chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris : *C'est ici le lieu de mon repos pour jamais.* En effet, la maladie dont il avait été attaqué pendant son voyage, s'augmentant de plus en plus, il fut obligé de s'aliter; peu de temps après il reçut ses sacrements avec une piété singulière,

et mourut de la mort des justes le 14 de novembre de l'an 1181: il fut enterré dans l'église des chanoines réguliers d'Eu. Son corps demeura quatre ans et demi caché; et lorsque l'an 1186 l'on voulut rebâtir l'église de l'abbaye de Notre-Dame d'Eu, on le trouva tout entier. Cet objet renouvela tellement la dévotion qu'on avait pour sa mémoire, aussi bien que les miracles que Dieu avait opérés à sa considération, que l'on résolut de travailler à lui faire rendre publiquement le culte religieux qui est dû aux saints. Le pape Honorius III l'approuva par une bulle donnée à Rieti l'onzième de décembre de l'an 1226, qui était le dixième de son pontificat. La fête de saint Laurent est marquée au 14 de novembre dans le martyrologe romain. (Surius. Dandilly. Baillet, t. 3, 14 nov.)

LAURENT JUSTINIEN (S.), premier patriarche de Venise. Il était fils de Bernard de l'illustre famille des Justinien de Venise, et de Quirine, dame de grande vertu. Il naquit le premier jour de juillet l'an 1381. Il était doué d'un naturel heureux, mais surtout sa sagesse et sa grandeur d'âme étaient si extraordinaires, même dès son enfance, que sa mère étonnée craignit que ce ne fût l'effet de quelque fierté ou d'un orgueil secret; elle lui en fit des reproches. Le petit Laurent lui répondit en souriant : *Ne craignez rien, ma mère, vous me verrez grand serviteur*

de Dieu, aussi bien que mes deux frères. Il entendait Marc et Léonard. On ne tarda pas à voir sa prédiction accomplie. Il renonça de bonne heure aux espérances du siècle, et se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Georges d'Alga qui était une île au couchant de Venise à deux mille pas de la ville, où il se mit sous la discipline de son oncle maternel Marin Quirino, homme de sainte vie. Il n'avait encore que dix-neuf ans; mais les progrès extraordinaires qu'il fit dans la vertu et dans la science des saints, le firent élever aux ordres sacrés. Son application continuelle à combattre les passions de l'âme, à mortifier la chair, à pratiquer les humiliations de l'esprit et du corps, à instruire de paroles et d'actions, le rendit un modèle de perfection pour ceux qui sont appelés à la conduite des âmes. Il était pour la seconde fois général de sa congrégation, lorsque le pape Eugène iv, malgré son humilité, le promut à l'évêché de Venise. Bien loin de relâcher quelque chose de l'austérité de sa vie, il l'augmenta. Sa prière devint plus assidue, ses veilles plus longues, son abstinence plus rigoureuse, son humilité plus profonde, son détachement plus entier. Il cachait avec soin toutes ses mortifications particulières. L'ordre et l'arrangement de sa maison épiscopale était admirable, il en retrancha toute superfluité; il ne voulut avoir, ni tapisserie, ni tapis. Sa table était très-frugale,

et l'on y faisait toujours une lecture utile. Sa vaisselle n'était que de terre ou de verre. Il avait une très-petite chambre où était seulement une paille et une grosse couverture, alléguant qu'il avait une nombreuse famille à nourrir, savoir, les pauvres de Jésus-Christ. Un de ses parens dont le bien était médiocre, l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il le refusa en lui disant : « Si je vous » donne peu, ce n'est pas de » quoi vous avez besoin; si je » vous donne une somme con- » sidérable, il faudra pour la » satisfaction d'un seul homme » priver un grand nombre de » pauvres de ce qui leur est né- » cessaire. » Sa douceur envers tout le monde, et la condescendance charitable dont il usait pour guérir les faiblesses de son peuple, lui gagnèrent l'affection de toute sortes de personnes. Il s'en servit avantageusement pour la réformation de son clergé qui se soumit volontiers à tout ce qu'il voulut. Ennemi du luxe, et sachant combien les femmes par leurs vaines parures causent de scandale et de chutes, il fit une ordonnance pour les modérer, et les réduire à la modestie chrétienne. Comme les femmes ne souffrent guère patiemment qu'on retranche de ce qui fait un des principaux objets de leur affection, elles lui suscitèrent une vive persécution, et engagèrent même le doge de Venise à se plaindre de cette ordonnance comme d'un attentat fait.

disaient-elles, contre la juridiction séculière. Le doge assez faible pour écouter ces plaintes ambitieuses, vint trouver Laurent, et voulut lui parler avec hauteur; mais le saint évêque lui répondit avec tant de charité et de solidité, que le doge s'en retourna plein d'estime et de vénération pour sa vertu, et le laissa agir. Le patriarche de Graden, Dominique Micheli, étant mort, le pape Nicolas v, qui connaissait le mérite de notre saint, en transféra le titre au siège de Venise à sa seule considération, et Laurent se vit ainsi le premier patriarche de cette église l'an 1451. Il mourut aussi saintement qu'il avait vécu, le 8 janvier de l'année 1455, âgé de soixante-treize ans et demi. Il fut gratifié du don de prophétie dès son vivant, et sa sainteté a été attestée par divers miracles après sa mort. Les ouvrages qu'il a laissés au public sont les fruits d'une piété solide, plutôt que d'une érudition acquise par l'étude des lettres : et l'on voit qu'il avait plus profité à l'école du Saint-Esprit, qu'à celle des hommes. Clément vii donna le décret de sa béatification l'an 1524, et Alexandre viii le canonisa le premier jour de novembre de l'an 1690. Sa fête se célèbre le 5 de septembre. (Surius, dans ses Recueils. Bollandus, 1 tom. de janvier, dans ses notes. Daniel Bos. Baillet, tom. 3, au 5 de septembre.)

LAURENT VALLE ou VAL-
LA, patrice romain, chanoine

de l'église de Saint - Jean de Latran et célèbre critique, fleurit à Rome vers l'an 1440; il en sortit l'an 1443, pour aller à Naples, où il montra le latin à Alphonse v, roi d'Aragon, et où il eut une dispute avec les inquisiteurs de cette ville, qui voulurent le condamner comme hérétique, pour avoir nié que le symbole eût été composé par les apôtres, que ce qu'on disait du roi Abgar fût véritable, et d'autres choses assez légères, mais qui passaient alors pour graves. Il est cependant faux qu'il ait été fustigé publiquement dans Naples, et qu'il ne se soit sauvé du feu, que par le crédit du roi Alphonse, comme on l'a raconté. Il revint à Rome, y fut honoré d'une pension, y enseigna publiquement, et y mourut l'an 1465, à l'âge de cinquante ans. Il a laissé des notes critiques, et plus grammaticales que théologiques, sur le Nouveau-Testament, dans lesquelles il relève avec trop d'aigreur les fautes des autres, principalement celles de Remi et de saint Thomas, ce qui donna lieu à plusieurs théologiens de décrier son ouvrage. Erasme le donna le premier au public avec une lettre apologétique, à Paris en 1505. Valla a aussi composé un discours sur la supposition de la donation de Constantin, imprimé dans le recueil de Grotius, et séparément à Leyde en 1620. Un Traité du libre arbitre, imprimé à l'ale en 1540. Un Discours sur l'Eucharistie, imprimé

à Strasbourg en 1490. L'Histoire de la dispute avec les inquisiteurs de Naples, imprimée à Cologne en 1527. Un écrit en forme de dialogue, intitulé : Antidote, et dédié au pape Nicolas v contre Pogge, Florentin, qui avait traité Valla comme un profane. Cet écrit est imprimé à Cologne, in-4°. Valla excellait dans les belles-lettres, et dans la critique des langues; mais il était trop satyrique et trop mordant. On fit après sa mort plusieurs épitaphes qui roulaient toutes sur sa langue médisante. En voici une des plus ingénieuses :

Ohé' ut Valla silet, solitus qui parcere nulli :

Si quæris quid agat, nunc quoque mordet humum.

(Dupin, quinzième siècle, part. 1, p. 320. Richard-Simon, Critiq. de Dupin, tome 1, page 382.)

LAURENT DE SAINTE-THÉ-
RÈSE, religieux irlandais de l'Ordre des carmes déchaussés, né à Droghada dans la province d'Ulster, vint en France après sa profession pour y faire ses

études, et passa ensuite en Italie; il enseigna avec applaudissement la Théologie à Boulogne et à Crémone, et la controverse dans le collège de Saint-Pancrace à Rome. Il mourut en cette ville l'an 1682, dans le temps qu'il se disposait à donner un excellent ouvrage sous le titre d'*Elucidarium Thomisticum*. On recueillit après sa mort les Traités qu'il avait écrits, ou dictés à ses écoliers, et on en forma 5 volumes in-folio qui ont été imprimés à Rome en 1682 sous ce titre *Spicilegium theologicum*. Le premier traite : *De sacrâ doctrinâ, De existentia Dei; De illius essentia; De attributis divinis, ac de visione beatificâ*. Le second, *De scientiâ, ideis, ac voluntate Dei*. Le troisième, *De prædestinatione, reprobatione, gratiâ et merito ac sanctæ trinitatis mysterio*. Le quatrième, *De actibus humanis, justitiâ et jure, pœnitentiâ cum opusculo de Theologiâ mysticâ*. Le cinquième, *De sanctissimo incarnationis arcano*. (*Biblioth. carmelit.*, t. 2, col. 230.)



BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

Tome 12.

GEI = HAU

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

Tome 14.

JAA = LAU

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

Tome 13.

HAU = IZR

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

Tome 14.

JAA = LAU

10
11
12
13

14
15
16
17

